

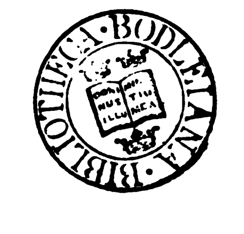

6000822330

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE ANGLAISE

TOME DEUXIÈME


BODLEIANA · BIBLIOTHECA

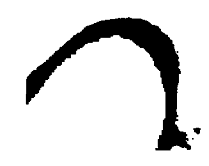
LIVRE II

LA RENAISSANCE

(SUITE)




BIBLIOTHECA · BODLEIANA



LIVRE II

LA RENAISSANCE

(SUITE)



LIVRE II.

LA RENAISSANCE.

(SUITE.)

CHAPITRE III.

BEN JONSON.

I. Les chefs d'école dans leur école et dans leur siècle. — Jonson. — Son tempérament. — Son caractère. — Son éducation. — Ses débuts. — Ses luttes. — Sa pauvreté. — Ses maladies. — Sa fin.

II. Son érudition. — Ses goûts classiques. — Ses personnages didactiques. — Belle ordonnance de ses plans. — Franchise et précision de son style. — Vigueur de sa volonté et de sa passion.

III. Ses drames. — *Catilina* et *Séjan*. — Pourquoi il a pu peindre les personnages et les passions de la corruption romaine.

IV. Ses comédies. — Sa réforme et sa théorie du théâtre. — Ses comédies satiriques. — *Volpone*. — Pourquoi ces comédies sont sérieuses et militantes. — Comment elles peignent ces passions de la Renaissance. — Ses comédies bouffonnes. — *La Femme silencieuse*. — Pourquoi ces comédies sont énergiques et rudes. — Comment elles sont conformes aux goûts de la Renaissance.

V. Limites de son talent. — En quoi il reste au-dessous de Molière. — Manque de philosophie supérieure et de gaieté comique. — Son imagination et sa fantaisie. — *L'Entrepôt de*

I

Lorsqu'une civilisation nouvelle amène un art nouveau à la lumière, il y a dix hommes de talent qui expriment à demi l'idée publique autour d'un ou deux hommes de génie qui l'expriment tout à fait: Guilhem de Castro, Perès de Montalvan, Tirso de Molina, Ruiz de Alarcon, Augustin Moreto, autour de Calderon et de Lope; Crayer, Van Oost, Romboust, Van Thulden, Van Dyck, Honthorst, autour de Rubens; Ford, Marlowe, Massinger, Webster, Beaumont, Flechter, autour de Shakspeare et de Ben Jonson. Les premiers forment le chœur, les autres sont les coryphées. C'est le même morceau qu'ils chantent ensemble, et dans tel passage le choriste est l'égal du chef; mais ce n'est que dans un passage. Ainsi, dans les drames qu'on vient de citer, le poëte parfois atteint au sommet de son art, rencontre un personnage complet, un éclat de passion sublime; puis il retombe, tâtonne parmi les demi-réussites, les figures ébauchées, les imitations affaiblies, et enfin se réfugie dans les procédés du métier.

Ce n'est pas chez lui, c'est dans les grands hommes, chez Ben Jonson et Shakspeare, qu'il faut aller chercher l'achèvement de son idée et la plénitude de son art.

« Nombreux étaient les combats d'esprit[1] entre Shakspeare et Ben Jonson au club de la Sirène. Je les considérais tous deux, l'un comme un grand galion espagnol, et l'autre comme un vaisseau de guerre anglais; maître Jonson, comme le galion, était exhaussé en savoir, solide, mais lent dans ses évolutions; Shakspeare, comme le vaisseau de guerre anglais, moindre pour la masse, mais plus léger voilier, pouvait tourner à toute marée, virer de bord, et tirer avantage de tous les vents par la promptitude de son esprit et de son invention. » Au physique et au moral, voilà tout Jonson, et ses portraits ne font qu'achever cette esquisse si juste et si vive: un personnage vigoureux, pesant et rude; un large et long visage, déformé de bonne heure par le scorbut, une solide mâchoire, de vastes joues, les organes des passions animales aussi développés que ceux de l'intelligence, le regard dur d'un homme en colère, ou voisin de la colère; ajoutez-y un corps d'athlète, et vers quarante ans, « une démarche lourde et disgracieuse, un ventre en forme de montagne[2]. » Voilà les dehors, le dedans y est conforme. C'est un véritable Anglais, grandement et grossière-

1. Fuller's Worthies.

2. « Mountain belly, ungracious gait. » *Paroles de Jonson sur lui-même.* — Ed. Gifford.

ment charpenté, énergique, batailleur, orgueilleux, souvent morose et enclin aux bizarres imaginations du spleen. Il contait à Drummond qu'il était demeuré couché une nuit entière, « s'imaginant qu'il voyait les Carthaginois et les Romains combattre sur son orteil. » Non que de fond il soit mélancolique ; au contraire, il aime à sortir de lui-même par la large et bruyante gaieté débridée, par la conversation abondante et variée, avec l'aide du bon vin des Canaries, dont il s'abreuve, et qui a fini par devenir pour lui une nécessité ; ces gros corps de bouchers flegmatiques ont besoin de la généreuse liqueur qui leur rend du ton, et leur tient lieu du soleil qui leur manque. D'ailleurs expansif, hospitalier, prodigue même, avec une franche verve imprudente [1], jusqu'à s'abandonner complétement devant l'Écossais Drummond son hôte, un pédant rigoriste et malveillant, qui a mutilé ses idées et vilipendé son caractère. Pour ce qui est de sa vie, elle est en harmonie avec sa personne ; car il a beaucoup pâti, beaucoup combattu et beaucoup osé. Il étudiait à Cambridge, quand son beau-père, maître maçon, le rappela et le mit à la truelle. Il s'échappa, s'engagea comme volontaire dans l'armée des Pays-Bas, tua et dépouilla un homme en combat singulier, à la vue des deux armées. Vous voyez qu'il était homme d'action corporelle, et que pour ses

1. Ce caractère tient le milieu entre ceux de Fielding et de Samuel Jonson.

débuts, il avait exercé ses membres[1]. De retour en Angleterre, âgé de dix-neuf ans, il monta sur les planches pour gagner sa vie, et se mit aussi à remanier des drames. Ayant été provoqué, il se battit, tua son adversaire et fut grièvement blessé; là-dessus, il fut jeté en prison et se trouva « voisin de la potence. » Un prêtre catholique le visita et le convertit; au sortir de prison, sans le sou, n'ayant que vingt ans, il se maria. Enfin, deux ans après, il parvint à faire jouer sa première pièce. Les enfants arrivaient, il fallait leur gagner du pain, et il n'était pas pour cela d'humeur à suivre la route battue, étant persuadé qu'il fallait mettre dans la comédie « une belle philosophie, » une noblesse et une dignité particulières, suivre les exemples des anciens, imiter leur sévérité et leur correction, dédaigner le tapage théâtral et les grossières invraisemblances où la canaille se complaît. Il proclama tout haut son projet dans ses préfaces, railla durement ses adversaires, étala fièrement en scène[2] ses doctrines, sa morale et sa personne. Il gagna ainsi des ennemis acharnés, qui le diffamèrent outrageusement en plein théâtre, qu'il exaspéra par la violence de ses satires, et contre lesquels il lutta sans trêve et jusqu'à la fin. Bien plus, il s'érigea en juge de la corruption publique, attaqua rudement les vices régnants, « sans craindre les poisons des courtisanes, ni les

1. A quarante-quatre ans, il s'en alla en Écosse à pied.
2. Rôles de Critès et d'Asper.

poignards des coupe-jarrets. » Il traita ses auditeurs en écoliers, et leur parla toujours en censeur et en maître. Au besoin, il risquait davantage. Marston et Chapman, ses camarades, avaient été mis en prison pour un mot irrévérencieux d'une de leurs pièces, et le bruit courait qu'ils allaient avoir le nez et les oreilles coupés. Jonson, qui avait pris part à la pièce, alla volontairement se constituer prisonnier, et obtint leur grâce. A son retour, dans le repas des réjouissances, sa mère lui montra un violent poison qu'elle aurait mis dans sa boisson pour le soustraire à la sentence, et « pour montrer qu'elle n'était pas poltronne, ajoute Jonson, elle était résolue à boire la première. » On voit qu'en fait d'actions vigoureuses, il trouvait des exemples dans sa famille. Vers la fin de sa vie, l'argent lui manqua ; il était libéral, imprévoyant, et ses poches avaient été toujours trouées, comme sa main toujours ouverte ; quoiqu'il eût écrit immensément, il était obligé d'écrire encore afin de vivre. La paralysie vint, le scorbut redoubla, l'hydropisie commençait. Il ne pouvait plus quitter sa chambre, ni marcher sans aide dans sa chambre. Ses dernières pièces ne réussissaient point. « Si vous attendiez plus que vous n'avez eu ce soir, disait-il dans un épilogue [1], songez que l'auteur est malade et triste.... Tout ce que sa langue débile et balbutiante implore, c'est que vous n'imputiez point la faute à sa cervelle, qui est encore intacte quoique

1. New Inn, 1627.

enveloppée de douleur et incapable de tenir longtemps encore[1]. » Ses ennemis l'injuriaient brutalement, raillaient « son Pégase poussif, » son ventre enflé, sa tête malade[2]. Son collègue, Inigo Jones, lui ôtait le patronage de la Cour. Il était obligé de mendier un secours d'argent auprès du lord trésorier, puis auprès du comte de Newcastle; sa triste « muse bloquée, claquemurée, étriquée, clouée à son lit, incapable de retrouver la santé ou même le souffle[3], » haletait et peinait pour ramasser quelque idée ou obtenir quelque aumône. Sa femme et ses enfants étaient morts; il vivait seul, délaissé, servi par une vieille femme. Ainsi traîne et finit presque toujours lugubrement et misérablement le dernier acte de la comédie humaine; au bout de tant d'années, après tant d'efforts soutenus, parmi tant de gloire et de génie, on aperçoit un pauvre corps affaibli qui radote et agonise entre une servante et un curé.

1. If you expect more than you had to-night.
The maker is sick and sad....
All that his faint and faltering tongue doth crave,
Is, that you not impute it to his brain,
That's yet unhurt, although, set round with pain,
It cannot long hold out.
(*The new Inn*, épilogue.)

2. Thy Pegasus....
He had bequeathed his belly unto thee
To hold that little learning which is fled,
Into thy guts from out thy emptye head.

3. Disease the enemy, and his engineers,
Want, with the rest of his conceal'd compeers
Have cast a trench about me, now five years....
The muse not peeps out, one of hundred days;
But lies block'd up, and straiten'd, narrow'd in,

II

Voilà une vie de combattant, bravement portée, digne du seizième siècle par ses traverses et son énergie; partout le courage et la force ont surabondé. Peu d'écrivains ont travaillé plus consciencieusement et davantage; son savoir était énorme, et dans ce temps des grands érudits, il fut un des meilleurs humanistes de son temps, aussi profond que minutieux et complet, ayant étudié les moindres détails et compris le véritable esprit de la vie antique. Ce n'était pas assez pour lui de s'être rempli des auteurs illustres, d'avoir leur œuvre entière incessamment présente, de semer volontairement et involontairement toutes ses pages de leurs souvenirs. Il s'enfonçait dans les rhéteurs, dans les critiques, dans les scholiastes, dans les grammairiens et les compilateurs de bas étage; il ramassait des fragments épars; il prenait des caractères, des plaisanteries, des délicatesses dans Athénée, dans Libanius, dans Philostrate. Il avait si bien pénétré et retourné les idées grecques et romaines, qu'elles s'étaient incorporées aux siennes. Elles entrent dans son discours sans disparate; elles renaissent en lui aussi vivantes qu'au premier jour; il invente lors même qu'il se

Fix'd to bed and boards, unlike to win
Health, or scarce breath, as she had never been.
(*An Epistle mendicant*, 1631.)

souvient. En tout sujet il portait cette soif de science, et ce don de maîtriser sa science. Il savait l'alchimie quand il écrivit l'*Alchimiste*. Il manie les alambics, les cornues, les récipients, comme s'il avait passé sa vie à chercher le grand œuvre. Il explique l'incinération, la calcination, l'imbibition, la rectification, la réverbération, aussi bien qu'Agrippa et Paracelse. S'il traite des cosmétiques[1], il en étale toute une boutique; on ferait avec ses pièces un dictionnaire des jurons et des habits des courtisans; il semble spécial en tout genre. Une preuve de force encore plus grande, c'est que son érudition ne nuit point à sa verve; si lourde que soit la masse dont il se charge, il la porte sans fléchir. Cet étonnant amas de lectures et d'observations s'ébranle en un moment tout entier et tombe comme une montagne sur le lecteur accablé. Il faut écouter sir Épicure Mammon dérouler le tableau des magnificences et des débauches où il va se plonger quand il saura fabriquer l'or. Les impudicités raffinées et effrénées de la décadence romaine, les obscénités splendides d'Héliogabale, les fantaisies gigantesques du luxe et de la luxure, les tables d'or comblées de mets étrangers, les breuvages de perles dissoutes, la nature dépeuplée pour fournir un plat, les attentats accumulés par la sensualité contre la nature, la raison et la justice, le plaisir de braver et d'outrager la loi, toutes ces images passent devant les yeux

1. The Devis is an ass.

avec l'élan du torrent et la force d'un grand fleuve. Phrase sur phrase, coup sur coup, les idées et les faits viennent dans le dialogue peindre une situation, ébranler un personnage, dégorgés de cette mémoire profonde, dirigés par cette solide logique, précipités par cette réflexion puissante. Il y a plaisir à le voir marcher sous le poids de tant d'observations et de souvenirs, chargé de détails techniques et de réminiscences érudites, sans s'égarer ni se ralentir, véritable « Béhémoth littéraire, » pareil à ces éléphants de guerre qui recevaient sur leur dos des tours, des hommes, des armures, des machines, et sous cet attirail couraient aussi vite qu'un cheval léger.

Dans le grand élan de cette pesante démarche, il trouve une voie qui lui est propre. Il a son style. L'érudition et l'éducation classiques l'ont fait classique, et il écrit à la façon de ses modèles grecs et de ses maîtres romains. Plus on étudie les races et les littératures latines par contraste avec les races et les littératures germaniques, plus on arrive à se convaincre que le don propre et distinctif des premières est l'art de *développer*, c'est-à-dire d'aligner les idées en files continues, selon les règles de la rhétorique et de l'éloquence, par des transitions ménagées, avec un progrès régulier, sans heurts ni sauts. Jonson a pris dans le commerce des anciens l'habitude de décomposer les idées, de les dérouler pièce à pièce et dans leur ordre naturel, de se faire comprendre et de se faire croire. De la pensée pre-

mière à la conclusion finale il conduit le lecteur par une pente continue et uniforme. Chez lui la route ne manque jamais comme dans Shakspeare. Il n'avance point comme les autres par des intuitions brusques, mais par des déductions suivies; on peut marcher, chez lui, on n'a pas besoin de bondir, et l'on est perpétuellement maintenu dans la droite voie : les oppositions de mots rendent sensibles les oppositions de pensées; les phrases symétriques guident l'esprit à travers les idées difficiles; ce sont comme des barrières mises des deux côtés du chemin pour nous empêcher de tomber dans les fossés. Nous ne rencontrons point sur notre route d'images extraordinaires, soudaines, éclatantes, capables de nous éblouir et de nous arrêter; nous voyageons éclairés par des métaphores modérées et soutenues; Jonson a tous les procédés de l'art latin; même quand il veut, surtout en sujets latins, il a les derniers, les plus savants, la concision brillante de Sénèque et Lucain, les antithèses équarries, équilibrées, limées, les artifices les plus heureux et les plus étudiés de l'architecture oratoire[1]. Les autres poëtes sont presque des visionnaires, Jonson est presque un logicien.

De là son talent, ses succès et ses fautes; s'il a un meilleur style et de meilleurs plans que les autres, il n'est pas comme eux créateur d'âmes. Il est trop théoricien, trop préoccupé des règles. Ses habitudes de raisonnement le gênent quand il veut dresser et

1. *Séjan*, *Catilina*, *passim*.

mouvoir des hommes complets et vivants. On n'est guère capable d'en former, à moins d'avoir comme Shakspeare l'imagination d'un voyant. La personne humaine est si complexe que le logicien qui aperçoit successivement ses diverses parties, ne peut guère les parcourir toutes, ni surtout les rassembler en un éclair pour produire la réponse ou l'action dramatique dans laquelle elles se concentrent et qui doit les manifester. Pour découvrir ces actions et ces réponses, il faut une sorte d'inspiration et de fièvre. L'esprit agit alors comme en rêve. Les personnages se meuvent en lui, presque sans son concours; il attend qu'ils parlent, il demeure immobile, écoutant leurs voix, tout recueilli, de peur de déranger le drame intérieur qu'ils vont jouer dans son âme. C'est là tout son artifice : les laisser faire. Il est tout étonné de leurs discours, et il les note en oubliant que c'est lui qui les invente. Leur tempérament, leur caractère, leur éducation, leur genre d'esprit, leur situation, leur attitude et leurs actions forment en lui un tout si bien lié, et se réunissent si promptement en êtres palpables et solides, qu'il n'ose attribuer à sa réflexion ni à son raisonnement une création si vaste et si rapide. Les êtres s'organisent en lui comme dans la nature, c'est-à-dire d'eux-mêmes et par une force que les combinaisons de son art ne remplacent pas[1]. Jonson n'a, pour la remplacer,

1. Alfred de Musset, préface de *la Coupe et les Lèvres*. Platon, *Ion*.

que les combinaisons de l'art. Il choisit une idée générale, la ruse, la sottise, la sévérité, et en fait un personnage. Ce personnage s'appelle Critès, Asper, Sordido, Deliro, Pecunia, Subtil, et le nom transparent indique la méthode logique qui l'a formé. Le poëte a pris une qualité abstraite, et construisant toutes les actions qu'elle peut produire, il la promène sur le théâtre en habits d'homme. Ses personnages, comme les caractères de la Bruyère et Théophraste, sont fabriqués à force de solides déductions. Tantôt c'est un vice choisi dans les catalogues de la philosophie morale, la sensualité acharnée après l'or ; cette double inclination perverse devient un personnage : sir Épicure Mommon ; devant l'alchimiste, devant le *famulus*, devant son ami, devant sa maîtresse, en public ou seul, toutes ses paroles expriment la convoitise du plaisir et de l'or, et n'expriment rien de plus[1]. Tantôt c'est une manie extraite des sophistes anciens, le bavardage avec horreur du bruit; cette formule de pathologie mentale devient un personnage, Morose; le poëte a l'air d'un médecin qui aurait pris à tâche de noter exactement toutes les envies de parler, tous les besoins de silence, et de ne point noter autre chose. Tantôt il détache un ridicule, une affectation, un genre de sottise, parmi les mœurs des élégants et des gens de cour; c'est une manière de jurer, un style extrava-

1. Comparez sir Épicure Mammon au baron Hulot (Balzac, *Parents pauvres*). Balzac, qui est savant comme Jonson, fait des êtres réels comme Shakspeare.

gant, l'habitude de gesticuler, ou toute autre bizarrerie contractée par vanité ou par mode. Le héros qu'il en affuble en est surchargé. Il disparaît sous son accoutrement énorme; il le traîne partout avec lui; il ne peut le quitter une minute. On ne découvre plus l'homme sous l'habit; il a l'air d'un mannequin accablé sous un manteau trop lourd. — Quelquefois, sans doute, ces habitudes de construction géométrique produisent des personnages à peu près vivants. Bobadil, le fanfaron grave, le capitaine Tucca, matamore mendiant, bouffon inventif, parleur bizarre, le voyageur Amorphus, docteur pédant de belles manières, caparaçonné de phrases excentriques, font autant d'illusion qu'on en désire; mais c'est parce qu'ils sont des grotesques de passage et des personnages bas. On n'exige pas qu'un poëte étudie de pareilles âmes; il suffit qu'il découvre en elles trois ou quatre traits dominants; peu importe si elles s'offrent toujours dans la même attitude; elles font rire comme la comtesse d'Escarbagnas ou tel Fâcheux de Molière; on ne leur demande rien de plus. Au contraire, les autres fatiguent et rebutent. Ce sont des masques de théâtre, et non des figures vivantes. Contractés par une expression fixe, ils persistent jusqu'au bout de la pièce dans leur grimace immobile ou dans leur froncement éternel. Un homme n'est pas une passion abstraite. Il frappe à son empreinte personnelle les vices et les vertus qu'il possède. Ces vices et ces vertus reçoivent en descendant en lui un tour et une figure qu'ils n'ont

pas dans les autres. Personne n'est la sensualité pure. Prenez mille débauchés, vous trouverez mille manières d'être débauché; car il y a mille routes, mille circonstances et mille degrés dans la débauche; pour que sir Épicure Mammon fût un être réel, il fallait lui donner l'espèce de tempérament, le genre d'éducation, la nature d'imagination qui produisent la sensualité. Quand on veut construire un homme, il faut creuser jusqu'aux fondements de l'homme, c'est-à-dire, se définir à soi-même la structure de sa machine corporelle et l'allure primitive de son esprit. Jonson n'a pas creusé assez avant, et ses constructions sont incomplètes; il a bâti à fleur de terre, et il n'a bâti qu'un étage. Il n'a point connu tout l'homme, et il a ignoré le fond de l'homme; il a mis en scène et rendu sensibles des traités de morale, des fragments d'histoire et des morceaux de satire; il n'a point imprimé de nouveaux êtres dans l'imagination du genre humain.

Tous les autres dons, il les a, et d'abord les dons classiques, en premier lieu le talent de composer. Pour la première fois nous voyons un plan suivi, combiné, une intrigue complète qui a son commencement, son milieu et sa fin, des actions partielles bien agencées, bien rattachées, un intérêt qui croît et n'est jamais suspendu, une vérité dominante que tous les événements concourent à prouver, une idée maîtresse que tous les personnages concourent à mettre en lumière, bref, un art semblable à celui

que Molière et Racine vont appliquer et enseigner. Il ne prend pas comme Shakspeare un roman de Greene, une chronique d'Holinshed, une vie de Plutarque, tels quels, pour les découper en scènes, sans calcul des vraisemblances, indifférent à l'ordre, à l'unité, occupé seulement de mettre en pied des hommes, parfois égaré dans des rêveries poétiques, et au besoin concluant subitement la pièce par une reconnaissance ou une tuerie. Il se gouverne et gouverne ses personnages; il veut et sait tout ce qu'ils font et tout ce qu'il fait. — Mais par-dessus les habitudes d'ordonnance latine, il possède la grande faculté de son siècle et de sa race, le sentiment du naturel et de la vie, la connaissance exacte du détail précis, la force de manier franchement, audacieusement, les passions franches. Chez aucun écrivain du temps, ce don ne manque; ils n'ont point peur des mots vrais, des détails choquants et frappants d'alcôve et de médecine; la pruderie de l'Angleterre moderne et la délicatesse de la France monarchique ne viennent point voiler les nudités de leurs figures ou atténuer le coloris de leurs tableaux. Ils vivent librement, largement, au milieu des choses vivantes; ils voient les convoitises s'agiter, s'élancer, sans pudeur, sans hypocrisie, sans adoucissement, et ils les montrent telles qu'ils les voient, celui-ci aussi hardiment, quelquefois plus hardiment que les autres, étayé comme il l'est sur la vigueur et la rudesse de son tempérament d'athlète, sur l'exactitude et l'abondance extraordinaire de ses observations et de sa

science. Joignez-y encore sa noblesse morale, son âpreté, sa puissante colère grondante, exaspérée et acharnée contre les vices, sa volonté roidie par l'orgueil et la conscience, « sa main armée et résolue à dépouiller, à mettre nues, comme au jour de leur naissance, les folies débraillées de son siècle, à imprimer sur leurs flancs éhontés les sillons de son fouet d'acier[1]; » par-dessus tout le dédain des basses complaisances, le mépris affiché « pour les esprits éreintés qui trottent d'un pied écloppé aux gages du vulgaire, » l'enthousiasme, l'amour profond « de la Muse bienheureuse, âme de la science et reine des âmes, qui, portée sur les ailes de son immortelle pensée, repousse la terre d'un pied dédaigneux, et va heurter la porte du ciel[2]. » Voilà les forces qu'il a

1. Prologue de *Every man out of his humour.*

With an armed and resolute hand,
I'll strip the ragged follies of the time.
Naked as at their birth....
And with a whip of steel,
Print wounding lashes in their iron ribs.
I fear no mood stamp'd in a private brow,
When I am pleased t' unmask a public vice;
I fear no strumpet's drugs, no ruffian's stab,
Shoud I detect their hateful luxuries.
(*Every man out of his humour*, prologue.)

2. O sacred Poesy , thou spirit of arts
The soul of science, and the queen of souls,
What profane violence, almost sacrilege,
Hath here been offered thy divinities!
That thine own guiltless poverty should arm
Prodigious ignorance to wound thee thus!...
. . . . Would men learn but to distinguish spirits,
And set true difference 'twixt those jaded wits,
That run a broken pace for common hire,
And the high raptures of a happy muse,
Borne on the wings of her immortal thought

portées dans le drame et dans la comédie; elles étaient assez grandes pour lui faire une grande place et une place à part.

III

Aussi bien quoi qu'il fasse, quels que soient ses défauts, sa morgue, sa dureté de touche, sa préoccupation de la morale et du passé, ses instincts d'antiquaire et de censeur, il n'est jamais petit ni plat. En vain dans ses tragédies latines, *Séjan*, *Catilina*, il s'enchaîne dans le culte des vieux modèles usés de la décadence romaine; il a beau faire l'écolier, fabriquer des harangues de Cicéron, insérer des chœurs imités de Sénèque, déclamer à la façon de Lucain et des rhéteurs de l'empire, il atteint plus d'une fois l'accent vrai; à travers la pédanterie, la lourdeur, l'adoration littéraire des anciens, la nature a fait éruption; il retrouve du premier coup les crudités, les horreurs, la lubricité grandiose, la dépravation effrontée de la Rome impériale; il manie et met en action les concupiscences et les férocités, les passions de courtisanes et de princesses, les audaces d'assassins et de grands hommes qui ont fait les Messaline, les Agrippine, les Catilina et les Tibère[1]. On va droit

That kicks at earth with a disdainful heel,
And beats at heaven gates with her bright hoofs;
They would not then, with such distorted faces,
And desperate censures, stab at Poesy.
(*Poetaster*, acte I, sc. I)

1. Voir le deuxième acte de *Catilina*.

au but et intrépidement dans cette Rome ; la justice et la pitié n'y sont point des barrières. Parmi ces mœurs de conquérants et d'esclaves, la nature humaine s'est renversée, et la corruption comme la scélératesse y sont regardées comme des marques de perspicacité et d'énergie. Voyez dans Séjan l'assassinat se comploter et se pratiquer avec un sang-froid admirable. Livie discute avec Séjan les moyens d'empoisonner son mari, en style net, sans phrases, comme s'il s'agissait d'un procès à gagner ou d'un dîner à rendre. Point de demi-mots, point d'hésitation, point de remords dans la Rome de Tibère. La gloire et la vertu consistent dans la puissance ; les scrupules sont faits pour les âmes viles, le propre d'un cœur haut est de tout désirer et de tout oser. « Ici, la conscience est une souillure, la fortune tient lieu de vertu, la passion de loi, la complaisance de talent, le gain de gloire, et tout le reste est vain. » Ravi de cette grandeur d'âme, Séjan s'écrie :

Royale princesse,
A présent que je vois votre sagesse, votre jugement, votre énergie,
Votre décision et votre promptitude à saisir les moyens
De votre bien et de votre grandeur, je proteste
Que je me sens tout enflammé et tout brûlé
D'amour pour vous [1].

1. .... Now I see your wisdom, judgment, strength,
Quickness and will, to apprehend the means
To your own good and greatness, I protest
Myself through rarified, and turn'd all flame
In your affection.
(*Sejan*, acte II, sc. I.)

Ce sont les amours d'un loup et d'une louve; il la loue d'être si prompte à tuer. Et voyez en un instant les habitudes de la prostituée derrière les mœurs de l'empoisonneuse; Séjan sort et sur-le-champ, en vraie courtisane, elle s'est tournée vers son médecin, lui disant: « Quel teint ai-je aujourd'hui? — Très-bon, très-clair! Le fard était bien appliqué. Pourtant la céruse a un peu déteint au soleil. Vous auriez dû vous servir de l'huile blanche que je vous ai donnée. » Il tire la fiole de sa poche, et la farde sur les deux joues. Entre chaque coup de pinceau, ils parlent du meurtre qu'ils viennent de concerter, de ce qu'elle a fait pour Séjan, de ce que Séjan a fait pour elle. « Il a chassé sa femme, la belle Apicata. » « Ne l'ai-je pas payé en lui livrant tous les secrets de Drusus? — Il faudra, madame, que vous employiez la poudre que je vous ai prescrite pour nettoyer vos dents, et la pommade que je vous ai préparée pour adoucir la peau. Une dame ne peut être trop soigneuse de sa beauté, quand elle veut garder le cœur d'un personnage comme celui que vous avez conquis[1]. »

Quand voulez-vous prendre médecine, madame?

LIVIE.

Quand il le faudra, Eudémus. Mais, d'abord, préparez
La potion de Drusus.

1. LIVIA.

How do I look to-day?

EUDEMUS.

Excellent clear, believe it. This same fucus

EUDÉMUS.

Si Lygdus était gagné, ce serait fait.
Je l'ai toute prête. Et demain matin
Je vous enverrai un parfum pour amollir
Et faire transpirer; puis je vous préparerai un bain
Pour éclaircir et nettoyer l'épiderme; en attendant
Je composerai un nouveau fard excellent
Qui résistera au soleil, au vent, à la pluie,
Que vous pourrez appliquer avec l'haleine ou avec de l'huile,
Comme vous l'aimerez mieux, et qui durera environ quatorze heures [1].

Il finit en la félicitant sur son prochain changement de mari : Drusus nuisait à sa santé; Séjan est très-préférable; conclusion physiologique et prati-

Was well laid on.

LIVIA.

Methinks 'tis here not white.

EUDEMUS.

Lend me your scarlet, lady. 'Tis the sun,
Hath giv'n some little taint unto the ceruse.
You should have used of the white oil I gave you.
Sejanus for your love! his very name
Commandeth above Cupid or his shafts....
'Tis now well, lady, you should
Use the dentifrice I prescribed to you too,
To clear your teeth, and the prepared pomatum
To smooth the skin. — A lady cannot be
Too curious of her form, that still would hold
The heart of such a person, made her captive,
As you have his; who to endear him more
In your clear eye, hath put away his wife,
Fair Apicata, and made spacious room
To your new pleasures.

LIVIA.

Have not we return'd
That with our hate to Drusus, and discovery
Of all his counsels?

1. When will you take some physik, lady?

LIVIA.

When
shall, Eudemus; but let Drusus' drug

que. L'apothicaire romain tient sur même planche la boîte à remèdes, la boîte à cosmétiques et la boîte à poison[1].

Là-dessus vous voyez tour à tour se dérouler toutes les scènes de la vie romaine, le marchandage du meurtre, la comédie de la justice, l'impudeur de l'adulation, les angoisses et les fluctuations du sénat. Quand Séjan veut acheter une conscience, il questionne, il plaisante, il tourne autour de l'offre qu'il va faire, il la jette en avant comme par jeu, afin de pouvoir, au besoin, la reprendre; puis quand le regard intelligent du coquin qu'il marchande lui a montré qu'il est compris: « Point de protestations, mon Eudémus. Tes regards sont des serments pour moi. Hâte-toi seulement. Tu es un homme fait pour faire des consuls[2]. » — Ailleurs le sénateur Latiaris amène chez lui son ami Sabinus, et s'indigne devant

Be first prepared.

EUDEMUS.

Were Lygdus made, that's done;
I have it ready. And to morrow morning
I'll sent you a perfume, first to resolve
And procure sweat; and then prepare a bath
To cleanse and clear the cutis; against when
I'll have an excellent new fucus made
Resistive gainst the sun, the rain or wind
Which you shall lay on with a breath or oil
As you but like, and last some fourteen hours.
This change came timely, lady, for your health....

(*Ibid.*)

1. Voy. *Catilina*, acte II, une très-belle scène, non moins franche et non moins vivante, sur la haute bohême de Rome.

2. Protest not.
Thy looks are vows to me....
Thou art a man made to make consuls. Go.

(Acte I, sc. II.)

lui contre la tyrannie, souhaite tout haut la liberté, le provoque à parler. Aussitôt deux délateurs qu'il a cachés derrière la porte, se jettent sur Sabinus en criant : « Trahison contre César, » et le traînent, la face voilée, au tribunal d'où il sortira pour être jeté aux Gémonies. — Un peu plus loin le sénat s'assemble. Tibère choisit sous main les accusateurs de Latius et leur fait distribuer leurs rôles. Ils chuchotent dans un coin, pendant que l'on redit tout haut :

Vis longtemps et heureux, César, grand et royal César,
Que les dieux te conservent, et conservent ta modération,
Ta sagesse et ton intégrité. Jupiter,
Protége sa piété, sa diligence, sa bonté[1].

Puis le héraut cite les accusés; le consul prononce le réquisitoire; Afer déchaîne contre eux son éloquence meurtrière; les sénateurs s'échauffent; on voit à nu, comme dans Tacite et Juvénal, les profondeurs de la servilité romaine, l'hypocrisie, l'insensibilité, la venimeuse politique de Tibère. — Enfin, après tant d'autres, le tour de Séjan approche. Les Pères entrent inquiets dans le temple d'Apollon ; depuis quelques jours, Tibère semble prendre à tâ-

1. Cæsar,
Live long and happy, great and royal Cæsar;
The Gods preserve thee, and thy modesty,
Thy wisdom and thy innocence!
Guard
His meekness, Jove; his piety, his care,
His bounty.
(Acte III, sc. I.)

che de se démentir lui-même; il élève les amis de son favori et le lendemain il met ses ennemis aux premiers postes. On observe le visage de Séjan et on ne sait que prévoir; Séjan s'est troublé; puis, un instant servile, il s'est montré plus arrogant que jamais. Les intrigues se croisent, les rumeurs se contredisent. Macron seul sait le secret de Tibère, et l'on voit les soldats se ranger à la porte du temple, prêts à entrer au premier bruit. On lit la formule de convocation, et le conseil note les noms de ceux qui manquent à l'appel; puis il fait son rapport et annonce que César « confère à l'homme qu'il aime, au très-honoré Séjan » la dignité et la puissance tribunitienne.

Voici les lettres scellées de son sceau.
Que plaît-il au sénat que l'on fasse?

SÉNATEURS.

Lisez-les, lisez-les. Qu'on les ouvre. Lisez-les publiquement.

COTTA.

César a honoré beaucoup sa propre grandeur
En prenant cette mesure.

TRIO.

C'est une pensée heureuse,
Et digne de César.

LATIARIS.

Et le personnage qu'elle regarde
En est aussi digne.

HATÉRIUS.

Très-digne.

SANQUINIUS.

Rome ne s'est jamais glorifiée que d'une vertu
Qui pût mettre un frein à l'envie : la vertu de Séjan.

PREMIER SÉNATEUR.

Très-honoré et très-noble!

DEUXIÈME SÉNATEUR.

Bon et grand Séjan!

LE HÉRAUT.

Silence[1]!

On lit la lettre de Tibère. Ce sont d'abord de longues phrases obscures et vagues, mêlées de protestations et de récriminations indirectes, qui annoncent quelque chose et ne révèlent rien. Tout d'un coup, paraît une insinuation contre Séjan. Les Pères s'alarment; mais la ligne qui suit les rassure. Deux

1. The majesty of great Tiberius Cæsar
Propounds to this grave senate the bestowing
Upon the man he loves, honour'd Sejanus,
The tribunitial dignity and power.
Here are his letters, signed with his signet.
What pleaseth now the fathers to be done?

SENATORS.

Read them, read them, open, publicly read them.

COTTA.

Cæsar hath honour'd his own greatness much
In thinking of this act.

TRIO.

It was a thought
Happy, and worthy Cæsar.

LATIARIS.

And the lord
As worthy it, on whom it is directed!

HATERIUS.

Most worthy!

SANQUINIUS.

Rome did never boast the virtue
That could give envy bounds but his : Sejanus.

FIRST SENATOR.

Honour'd and noble!

SECOND SENATOR.

Good and great Sejanus!

PRÆCO.

Silence!

(Acte V, sc. x.)

phrases plus loin la même insinuation revient, plus précise. « Quelques-uns, dit Tibère, pourraient représenter sa sévérité publique comme l'effet d'une ambition privée; dire que sous prétexte de nous servir, il écarte ce qui lui fait obstacle; alléguer la puissance qu'il s'est acquise par les soldats prétoriens, par sa faction dans la cour et dans le sénat, par les places qu'il occupe, par celles qu'il confère à d'autres, par le soin qu'il a pris de nous pousser, de nous confiner malgré nous dans notre retraite, par le projet qu'il a conçu de devenir notre gendre. » Les Pères se lèvent : « Cela est étrange[1] ! » On voit leurs yeux ardents fixés sur la lettre, sur Séjan qui sue et pâlit; leurs pensées courent à travers toutes les conjectures, et les paroles de la lettre tombent, une à une, dans un silence de mort, saisies au vol avee une énergie d'attention dévorante. Ils sondent anxieusement les profondeurs de ces phrases tortueuses, tremblant de se compromettre auprès du favori ou auprès du maître, sentant tous qu'ils doivent comprendre sous peine de vie. « Vos sagesses, Pères conscrits, peuvent examiner et censurer ces

1. « Some there be that would interpret his public severity « to be particular ambition; and under a pretext of service to us, « he doth but remove his own lets; allegingt he strengths he has « made to himself by the prætorian soldiers, by his faction in « court and senate, by the offices he holds himself, and confers « on others, his popularity and dependents, his urging and « almost driving us to this our unwilling retirement, and, lastly, « his aspiring to be our son-in-law.

SENATOR.

« This is strange! »

suppositions. Mais, si elles étaient livrées à notre jugement qui veut absoudre, nous ne craindrions pas de les déclarer, comme c'est notre avis, très-malicieuses. » — « Oh! il a tout réparé. Écoutez! » — « Cependant on offre de les prouver, et les dénonciateurs y engagent leur vie[1]. » Sur ce mot, la lettre devient menaçante. Les voisins de Séjan le quittent : « Plus loin! plus loin! Laissez-nous passer! » Le pesant Sanquinius saute en haletant par-dessus les bancs pour s'enfuir. Les soldats entrent, puis Macron. Et voici qu'enfin la lettre ordonne d'arrêter Séjan. On le charge d'injures : « Hors d'ici, — au cachot, — il le mérite. — Couronnons toutes nos portes de lauriers, — qu'on prenne un bœuf aux cornes dorées, avec des guirlandes, et qu'on le mène sur-le-champ au Capitole, — et qu'on le sacrifie à Jupiter pour le salut de César. — Que tous nos dieux protégent César. — Qu'on efface les titres du traître. — Jetez à bas ses images et ses statues. — Liberté, liberté, liberté! Louange à Macron qui a sauvé Rome[2]. » Ce sont les aboiements d'une

1. « Your wisdoms, conscript fathers, are able to examine « and censure these suggestions. But were they left to our « absolving voice, we durst pronounce them, as we think them, « most malicious. »

SENATOR.

O, he has restored all; list!

« Yet are they are offered to be avered, and on the lives of the « informers.... »

2. FIRST SENATOR.

Away.

meute furieuse, lâchée enfin contre celui sous qui elle rampait et qui longtemps l'a battue et meurtrie. Jonson trouvait dans son âme énergique l'énergie de ces passions romaines; et la lucidité de son esprit jointe à sa science profonde, impuissantes pour construire des caractères, lui fournissaient les idées générales et les détails frappants qui suffisent pour composer les peintures de mœurs.

SECOND SENATOR.
Sit farther.
COTTA.
Let's remove....
REGULUS.
Take him hence.
And all the gods guard Cæsar!
TRIO.
Take him hence.
HATERIUS.
Hence.
COTTA.
To the dungeon with him.
SANQUINIUS.
He deserves it.
SENATOR.
Crown all our doors with bays.
SANQUINIUS.
And let an ox,
With gilded horns and garlands, straight be led
Unto the Capitol.
HATERIUS.
And sacrified
To Jove, for Cæsar's safety.
TRIO.
All our Gods
Be present still to Cæsar!...
COTTA.
Let all the traitor's titles be defaced.
TRIO.
His images and statues be pull'd down.
SENATOR.
Liberty! liberty! liberty! Lead on,
And praised be Macro, that hath saved Rome!
(*Ibid.*)

IV

Aussi bien c'est de ce côté qu'il a tourné son talent; presque toute son œuvre consiste en comédies, non pas sentimentales et fantastiques comme celles de Shakspeare, mais imitatives et satiriques, faites pour représenter et corriger les ridicules et les vices. C'est un genre nouveau qu'il apporte; là-dessus il a une doctrine; ses maîtres sont les anciens, Térence et Plaute. Il observe presque exactement l'unité de temps et de lieu. Il se moque des auteurs qui, dans la même pièce, « montrent le même personnage au berceau, homme fait et vieillard de soixante ans, qui avec trois épées rouillées et des mots longs d'une toise, font défiler devant vous toutes les guerres d'York et de Lancastre, qui tirent des pétards pour effrayer les dames, étalent des trônes disjoints pour amuser les enfants[1]. » Il veut présenter en scène

1. Though need make many poets, and some such
As art and nature have not better'd much,
Yet ours for want hath not so loved the stage,
As he dare serve the ill customs of the age,
Or purchase your delight at such a rate,
As, for it, he himself must justly hate.
To make a child new-swaddled, to proceed
Man, and then shoot up, in one beard and weed,
Past threescore years; or with three rusty swords,
And help of some few foot and half-foot words,
Fight over York and Lancaster's long jars....
He rather prays you will be pleas'd to see
One such to-day as other plays should be;
Where neither chorus wafts you o'er the seas,
Nor creaking throne comes down the boys to please.

« des actions et des paroles telles qu'on les rencontre dans le monde, donner une image de son temps, jouer avec les folies humaines. » Plus de « monstres, mais des hommes, » des hommes comme nous en voyons dans la rue, avec leurs travers et leur humeur, avec « cette singularité prédominante qui, emportant du même côté toutes leurs puissances et toutes leurs passions, » les marque d'une empreinte unique[1]. C'est ce caractère saillant qu'il met en lumière, non pas avec une curiosité d'artiste, mais avec une haine de moraliste. « Je les flagellerai, ces singes, et je leur étalerai devant leurs beaux yeux un miroir aussi large que le théâtre sur lequel nous voici. Ils y verront les difformités du temps disséquées jusqu'au dernier nerf et jusqu'au dernier muscle, avec un courage ferme et le mépris de la crainte.... Ma rigide main a été faite pour saisir le vice d'une prise violente, pour le tordre, pour exprimer la sottise de ces âmes d'éponge qui vont léchant toutes les basses vanités[2]. » Sans doute un parti pris si fort

Nor nimble squib is seen to make afear
The gentlewomen....
But deeds and language such as men do use....
You, that have so grac'd monsters, may like men.
(*Every man in his humour*, Prologue.)

1. When some one peculiar quality
Doth so possess a man, that it doth draw
All his affects, his spirits and his powers,
In their confluctions, all to run one way,
This may be truly said to be a humour....

2. I will scourge those apes,
And to those courteous eyes oppose a mirror,
As large as is the stage whereon we act;

et si tranché peut nuire au naturel dramatique; bien souvent les comédies de Jonson sont roides; les personnages sont des grotesques, laborieusement construits, simples automates; le poëte a moins songé à faire des êtres vivants qu'à assommer un vice; les scènes s'agencent ou se heurtent mécaniquement; on aperçoit le procédé, on sent partout l'intention satirique; l'imitation délicate et ondoyante manque, et aussi la verve gracieuse, abondante de Shakspeare. Mais que Jonson rencontre des passions âpres, visiblement méchantes et viles, il trouvera dans son énergie et dans sa colère le talent de les rendre odieuses et visibles, et produira le *Volpone*, œuvre sublime, la plus vive peinture des mœurs du siècle, où s'étale la pleine beauté des convoitises méchantes, où la luxure, la cruauté, l'amour de l'or, l'impudeur du vice, déploient une poésie sinistre et splendide, dignes d'une bacchanale du Titien [1]. Dès la première scène tout cela éclate :

« Salut au jour, dit Volpone, et ensuite à mon or !
Ouvre la châsse que je puisse voir mon saint! »

Where they shall see the time's deformity
Anatomized in every nerve and sinew,
With constant courage and contempt of fear....
My strict hand
Was made to seize on vice, and with a gripe
Squeeze out the humour of such spongy souls
As lick up every idle vanity.
(*Every man out of his humour*, Prologue.)

1. Comparez le *Volpone* au *Légataire* de Regnard, le seizième siècle qui finit au dix-huitième qui commence.

Ce saint, ce sont des piles d'or, de joyaux, de vaisselle précieuse.

« Salut, âme du monde et la mienne! O fils du soleil,
Plus brillant que ton père, laisse-moi te baiser
Avec adoration, toi et tous ces trésors,
Reliques sacrées de cette chambre bénite [1].

Un instant après, le nain, l'eunuque et l'androgyne de la maison entonnent une sorte d'intermède païen et fantastique; ils chantent en vers bizarres les métamorphoses de l'androgyne qui d'abord fut l'âme de Pythagore. Nous sommes à Venise, dans le palais du Magnifico Volpone. Ces créatures difformes, cette splendeur de l'or, cette bouffonnerie poétique et étrange, transportent, à l'instant, la pensée dans la cité sensuelle, reine des vices et des arts.

Le riche Volpone vit à l'antique. Sans enfants ni parents, jouant le malade, il fait espérer son héritage à tous ses flatteurs, reçoit leurs dons, « promène la cerise le long de leurs lèvres, la choque contre leur bouche, puis la retire [2], » heureux de prendre leur or, mais encore plus de les tromper, artiste en méchanceté

1. Good morning to the day, and, next, my gold!
Open the shrine, that I may see my saint.
Hail the world's soul and mine!... O thou son of Sol,
But brighter than thy father, let me kiss,
With adoration, thee and every relick
Of sacred treasure in this blessed room!
(Acte I, sc. I.)

2. Letting the cherry knock against their lips,
And draw it by their mouths, and back again.
(Ibid.)

comme en avarice, et aussi content de regarder une grimace de souffrance que le scintillement d'un rubis.

On voit arriver l'avocat Voltore portant une large pièce d'argenterie. Volpone se jette sur son lit, s'enveloppe de fourrures, entasse ses oreillers, et tousse à rendre l'âme. « Je vous remercie, seigneur Voltore. Où est la pièce d'argenterie? Mes yeux sont mauvais. Votre affection ne restera pas sans récompense. Je ne puis durer longtemps. Je sens que je m'en vas. Ah! ah! ah! ah! » Il ferme les yeux comme épuisé. « Suis-je héritier? » dit Voltore au parasite Mosca[1].

MOSCA.

Si vous l'êtes!
Je vous supplie, seigneur, promettez-moi
De me mettre au nombre de vos gens. Toutes mes espérances
Reposent sur votre seigneurie. Je suis perdu
Si le soleil levant ne brille pas sur moi.

VOLTORE.

Il brillera sur toi, et il te réchauffera aussi, Mosca.

MOSCA.

Seigneur, je ne suis pas l'homme qui ai rendu à votre grâce

1. VOLTORE.

Am I inscribed his heir for certain?

MOSCA.

Are you?
I do beseech you, sir, you will vouchsafe
To write me in your family. All my hopes
Depend upon your worship. I am lost,
Except the rising sun do shine on me.

VOLTORE.

It shall both shine and warm thee, Mosca.

MOSCA.

Sir,
I am a man that hath not done your love
All the worst offices; here I wear your keys,

Les plus mauvais offices. Je porte ici vos clefs,
Je veille à ce que tous vos coffres et cassettes soient fermés,
Je garde le pauvre inventaire de vos joyaux,
Argent et vaisselle ; je suis votre intendant, seigneur,
L'économe de vos biens.

VOLTORE.

Mais suis-je seul héritier ?

MOSCA.

Sans associé, seigneur, confirmé de ce matin.
La cire est chaude encore, et l'encre à peine séchée
Sur le parchemin.

VOLTORE.

Heureux, heureux homme que je suis !
Par quelle bonne chance, cher Mosca ?

MOSCA.

Votre mérite, seigneur.
Je n'y connais pas d'autre cause.

Et il lui détaille l'affluence des biens où il va nager, l'or qui va ruisseler sur lui, l'opulence qui va couler dans sa maison comme un fleuve. « Quand

See all your coffers and your caskets lock'd,
Keep the poor inventory of your jewels,
Your plate and monies; am your steward, sir,
Husband your goods here.

VOLTORE.

But am I sole heir ?

MOSCA.

Without a partner, sir; confirm'd this morning;
The wax is warm yet, and the ink scarce dry
Upon the parchment.

VOLTORE.

Happy, happy me !
By what good chance, sweet Mosca ?

MOSCA.

Your desert, sir;
I know no second cause....
When will you have your inventory brought, sir?
Or see a copy of the will?

(Acte I, sc. I.)

voulez-vous que je vous apporte votre inventaire, seigneur? ou bien la copie du testament. » C'est avec ces paroles précises, avec ces détails sensibles qu'on allume les imaginations. Aussi, coup sur coup, les héritiers accourent comme des bêtes de proie. Le second est un vieil avare, Corbaccio, sourd, cassé, presque mourant, et qui pourtant espère survivre à Volpone. Pour en être plus sûr, il voudrait bien lui faire donner par Mosca un bon narcotique. Il l'a sur lui, cet excellent narcotique, il l'a fait préparer sous ses propres yeux, il le propose. Sa joie en trouvant Volpone plus malade que lui est d'un comique amer. « Comment va-t-il? »

MOSCA.

Sa bouche est toujours entr'ouverte, et ses paupières fermées.

CORBACCIO.

Bon.

MOSCA.

Un engourdissement glacial roidit tous ses membres
Et fait que sa chair a la couleur du plomb.

CORBACCIO.

Cela est bon.

MOSCA.

Son pouls bat lentement et à peine.

CORBACCIO.

Bons symptômes encore.

MOSCA.

Et de son cerveau... (*Mosca crie plus haut.*)

CORBACCIO.

Je t'entends. Bon.

MOSCA.

Coule une sueur froide, avec une humeur
Qui suinte continuellement des coins de ses yeux noyés.

CORBACCIO.

Est-ce possible? Moi, je suis mieux, hé! hé!
Où en sont les éblouissements de sa tête?

MOSCA.

Oh! seigneur, il a passé l'éblouissement. A présent
Il a perdu le sentiment; il a cessé de ronfler,
A peine pourriez-vous reconnaître qu'il respire.

CORBACCIO.

Excellent! excellent! Certainement je lui survivrai.
Cela me rajeunit de vingt ans.

« Si vous voulez hériter, le moment est bon. Mais ne vous laissez pas prévenir. Le seigneur Voltore vient d'apporter une pièce d'argenterie. — Tiens, Mosca, dit Corbaccio, regarde. Voici un sac de sequins qui pèsera dans la balance plus que sa pièce d'argenterie. — Faites mieux encore. Déshéritez votre fils, instituez Volpone héritier, et envoyez-lui votre testament. — Oui, j'y avais pensé. — Cela sera d'un effet souverain. Déshériter un fils si brave, d'un si grand mérite! Résistera-t-il à une telle marque de tendresse? — Tu dis bien, oui, mais l'idée est de moi. — D'ailleurs, vous êtes si certain de lui survivre. — Sans doute. — Avec une santé florissante comme la vôtre. — Cela est vrai[1]. » Et il s'en va clopinant, n'entendant pas les injures et les bouffonneries qu'on lui lance, tant il est sourd.

1. MOSCA.

His mouth
Is ever gaping and his eyelids hang.

CORBACCIO.

Good.

MOSCA.

A freezing numbness stiffens all his joints

Lui parti, arrive le marchand Corvino, qui apporte une perle d'Orient et un diamant superbe. « Suis-je héritier? — Oui; Voltore, Corbaccio et cent autres étaient là, bouches béantes, affamés de l'héritage. J'ai pris plume, papier et encre, et je lui ai demandé qui il voulait pour héritier?— Corvino. — Qui pour exécuteur testamentaire? Corvino. A toutes les questions, il se taisait, j'ai interprété comme marque de consentement les signes de tête qu'il faisait par pure faiblesse. — O mon cher Mosca! Mais a-t-il des enfants? — Des bâtards, une douzaine ou davantage, qu'il a engendrés de mendiantes, de bohémiennes, de juives, de mauresses quand il était ivre. N'ayez pas peur, il n'entend

And makes the colour of his flesh like lead.

CORBACCIO.

'Tis good.

MOSCA.

His pulse beats slow and dull.

CORBACCIO.

Good symptoms still.

MOSCA.

And from his brain....

CORBACCIO.

I conceive you; good.

MOSCA.

Flows a cold sweat, with a continual rheum,
Forth the resolved corners of his eyes.

CORBACCIO.

Is't possible? Yet I am better, ha!
How does he, with the swimming of his head?

MOSCA.

O, sir, 'tis past the scotomy; he now
Hath left his feeling, and has left to snort:
You hardly can perceive him, that he breathes.

CORBACCIO.

Excellent, excellent! Sure, I shall outlast him.
This make me young again, a score of years.

(*Ibid.*)

pas. Riez comme moi, maudissez-le, injuriez-le. Voulez-vous que je l'achève? — Tout à l'heure, quand je serai parti[1]. » Corvino part aussitôt; car les passions d'alors ont toute la beauté de la franchise. Et Volpone jetant sa robe de malade, s'écrie :

Mon divin Mosca !
Aujourd'hui tu t'es surpassé toi-même. Voyons :
Un diamant, de l'argenterie, des sequins;
Une bonne matinée... Prépare-moi
De la musique, des danses, des banquets, toutes les délices.
Le Turc n'est pas plus sensuel dans ses plaisirs
Que ne le sera Volpone[2].

1. CORVINO.
Am I his heir?
MOSCA.
Sir, I am sworn, I may not show the will
Till he be dead; but here has been Corbaccio,
Here has been Voltore, here were others too;
I cannot number 'em, they were so many,
All gaping here for legacies; but I,
Taking the vantage of his naming you,
Signior Corvino, *signior Corvino*, took
Paper and pen and ink, and there I asked him,
Whom he would have his heir? *Corvino*. Who
Should be executor? *Corvino*. And
To any question he was silent to,
I still interpreted the nods he made,
Through weakness for consent, and sent home th' others,
Nothing bequeath'd them, but to cry and curse.
CORVINO.
O, my dear Mosca!... Has he children?
MOSCA.
Bastards.
Some dozen or more, that he begat on beggars,
Gypsies and Jews, and black-moors, when he was drunk....
Speak out,
You may be louder yet.
Faith, I could stifle him rarely with a pillow.
As well as any woman that should keep him.
CORVINO.
Do as you will; but I 'll begone.

2. My divine Mosca!

Sur cette invitation, Mosca lui fait le plus voluptueux portrait de la femme de Corvino, Célia. Blessé d'un désir soudain, Volpone se déguise en charlatan, et va chanter sous les fenêtres avec une verve d'opérateur; car il est comédien par nature, en véritable Italien, parent de Scaramouche, aussi bien sur la place publique que dans sa maison. Une fois qu'il a vu Célia, il la veut à tout prix. « Mosca, prends mes clefs; or, argenterie, joyaux, tout est à ta dévotion. Emploie-les à ta volonté. Engage-moi, vends-moi moi-même. Seulement en ceci, contente mon désir[1]. » Mosca va dire à Corvino que l'huile d'un charlatan a guéri son maître, qu'on cherche quelque jolie fille pour achever la cure. « N'avez-vous pas quelque parente? un des docteurs a offert sa fille. — Le misérable! crie Corvino. Le misérable convoiteux[2]! » Lui, l'intraitable jaloux, il se trouve peu à peu conduit à offrir sa femme. Il a trop donné déjà. Il ne veut pas perdre ses avances. Il est comme le joueur à demi ruiné, qui d'une main convulsive jette sur le tapis le reste de sa fortune. Il

Thou hast to day outgone thyself....
Prepare
Me music, dances, banquets, all delights;
The Turk is not more sensual in his pleasures
Than will Volpone.

(*Ibid.*)

1. VOLPONE.
Mosca, take my keys,
Gold, plate and jewels, all's at thy devotion;
Employ them how thou wilt; nay, coin me too,
So thou, in this, but crown my longings, Mosca....

2. MOSCA.
Have you no kinswoman?...

amène cette pauvre douce femme qui pleure et résiste. Excité par sa propre douleur secrète, il devient furieux[1].

Sois damnée !
Mon cœur, je te traînerai hors d'ici, jusque chez moi, par les cheveux.
Je crierai que tu es une catin à travers les rues. Je te fendrai
La bouche jusqu'aux oreilles, et je t'ouvrirai le nez
Comme celui d'un rouget cru. — Ne me tente pas. Viens,
Cède. Je suis las. — Par la mort ! J'achèterai quelque esclave
Que je tuerai, et je te lierai à lui vivante,
Et je vous pendrai tous deux à ma fenêtre, inventant
Quelque crime monstrueux, que j'écrirai en grosses lettres
Sur toi avec de l'eau forte qui mangera ta chair,
Avec des corrosifs brûlants sur cette poitrine obstinée.
Oui, par le sang que tu as enflammé, je le ferai.

CÉLIA.

Seigneur, ce qu'il vous plaira, vous le pouvez. Je suis votre martyre.

CORVINO.

Ne soyez pas ainsi obstinée. Je ne l'ai pas mérité.

....Think, think, think, think, think, think, think, sir.
One o' the doctors offer'd his daughter.

CORVINO.

How?

MOSCA.

Yes, signior Lupo, the physician.

CORVINO.

His daughter!

MOSCA.

And a virgin, sir....

CORVINO.

Wretch!
Covetous wretch!

(Acte II, sc. III.)

1. Nous supplions le lecteur de nous pardonner les grossièretés de Jonson. Si je les omets, je ne puis plus peindre le seizième siècle. Accordez la même indulgence à l'historien qu'à l'anatomiste.

Songez qui vous supplie. Je t'en prie, mon amour.
En bonne foi, tu auras des bijoux, des robes, des parures,
Ce que tu pourras imaginer ou demander. — Va seulement l'embrasser,
Ou touche-le, rien de plus. — Pour l'amour de moi. A ma prière.
Seulement une fois. — Non! non! Je m'en souviendrai!
Voulez-vous me faire affront? Avez-vous soif de ma perte [1]?

Là-dessus Mosca se tourne vers Volpone :

Le seigneur Corvino ayant appris la consultation
Qui s'est faite dernièrement pour votre santé, est venu offrir,
Ou plutôt prostituer...

CORVINO.

Merci, cher Mosca.

MOSCA.

Librement, de lui-même, sans être prié....

CORVINO.

Bien.

1. Be damn'd!
Heart, I will drag thee hence, home, by the hair,
Cry thee a strumpet through the streets; rip up
Thy mouth into thine ears; and slit thy nose,
Like a raw rocket! — Do not tempt me, come,
Yield, I am loth. — Death! I will buy some slave
Whom I will kill, and bind thee to him, alive,
And at my window hang you forth, devising
Some monstrous crime, which I, in capital letters,
Will eat into thy flesh with aqua-fortis,
And burning corsives on this stubborn breast.
Now, by the blood thou hast incensed, I 'll do it!

CELIA.

Sir, what you please, you may, I am your martyr.

CORVINO.

Be not thus obstinate; I have not deserved it.
Think who it is intreats you. 'Prithee, sweet.
Good faith, thou shalt have jewels, gowns, attires,
What thou wilt think and ask. Do but go kiss him.
Or touch him, but. For my sake, at my suit.
This once. — No! not! I shall remember this.
Will you disgrace me thus? Do you thirst my undoing.
(Acte III, v.)

MOSCA.

Comme la vraie et fervente preuve de son amour,
Sa femme, sa propre femme, sa charmante femme. La seule beauté
Qui ait du prix à Venise.

CORVINO.

Bien présenté[1].

Où trouvera-t-on de pareils soufflets lancés et assénés en plein visage par la violente main de la satire? — Célia reste seule avec Volpone, qui dépouillant sa feinte maladie, arrive sur elle aussi florissant de jeunesse et de joie, aussi ardent que le jour où, dans les fêtes de la République, il a joué le rôle du bel Antinoüs. Dans son transport, il chante une chanson d'amour; la volupté aboutit chez lui à la poésie; car la poésie est alors en Italie la fleur du vice. Il lui étale les perles, les diamants, les escarboucles. Il s'exalte à l'aspect des trésors qu'il fait rouler et étinceler sous ses yeux. « Porte-les, perds-

1. MOSCA.

Sir,
Signior Corvino.... hearing of the consultation had
So lately for your health, is come to offer,
Or rather, sir, to prostitute....

CORVINO.

Thanks, sweet Mosca.

MOSCA.

Freely, unask'd, or unintreated.

CORVINO.

Well.

MOSCA.

As the true fervent instance of his love,
His own most fair and proper wife; the beauty
Only of price in Venice.

CORVINO.

'Tis well urged.

(*Ibid.*)

les, il me reste une boucle d'oreille capable de les racheter, et d'acheter tout cet État. »

Une perle qui vaut un patrimoine privé
N'est rien. Nous en mangerons de pareilles en un repas.
Les têtes des perroquets, les langues des rossignols,
Les cervelles des paons et des autruches
Seront nos aliments....
Tes bains seront le jus des giroflées,
L'essence des roses et des violettes,
Le lait des unicornes, le parfum des panthères,
Recueillis dans des outres, et mêlés avec des vins de Crète.
Nous boirons dans l'or et l'ambre travaillés,
Jusqu'à ce que mon toit tourne autour de nos têtes
Emporté par le vertige; et mon nain dansera,
Mon eunuque chantera, mon bouffon fera des mines,
Pendant que sous des formes empruntées, nous jouerons les contes d'Ovide,
Toi comme Europe d'abord, et moi comme Jupiter,
Puis moi comme Mars, et toi comme Érycine,
Le reste ensuite jusqu'à ce que nous ayons parcouru
Et fatigué toutes les fables des dieux[1].

On reconnaît à ces splendeurs de la débauche, la

1. Take these,
And wear, and lose them; yet remains an ear ring,
To purchase them again, and this whole state.
A gem but worth a private patrimony
Is nothing. We will eat such at a meal.
The heads of parrots, tongues of nightingales,
The brains of peacocks and of estriches
Shall be our food....
Conscience? 'Tis the beggar's virtue.....
Thy bathes shall be the juice of july-flower,
Spirit of roses and violets,
The milk of unicorns and panther's breath
Gather'd in bags, and mixt with Cretan wines.
Our drink shall be prepared gold and amber,
Which we will take, until my roof whirl round
With the vertigo; and my dwarf shall dance,

Venise qui fût le trône de l'Arétin, la patrie du Tintoret et de Giorgione. Volpone saisit Célia. « O par conscience ! — La conscience ? c'est la vertu des mendiants ; cède, ou je t'aurai de force. » Mais tout d'un coup, le fils déshérité de Corbaccio, que Mosca avait caché là dans une autre pensée, entre violemment, la délivre, blesse Mosca, et accuse Volpone devant le tribunal d'imposture et de rapt.

Les trois coquins qui prétendent hériter, travaillent tous à sauver Volpone. Corbaccio désavoue son fils, l'accuse de parricide. Corvino déclare sa femme adultère, et maîtresse éhontée de Bonario. Jamais on n'a vu sur la scène une telle énergie de mensonge, une telle franchise de scélératesse. Le mari, qui sait sa femme innocente, est le plus acharné. « Cette femme, sauf le bon plaisir de vos paternités, est une catin, la plus chaude au plaisir... Elle hennit comme une jument. » Il continue en termes toujours plus violents et en descriptions toujours plus précises. Célia s'évanouit. « Parfait ! dit-il. Jolie feinte. Recommencez[1]. » Ils font apporter Volpone qui a l'air expirant ; ils fabriquent de faux témoignages, et Voltore les fait valoir, de sa

My eunuch sing, my fool make up the antic,
Whilst we, in changed shapes, act Ovid's tales,
Thou like Europa now, and I like Jove,
Then I like Mars, and thou like Erycine,
So of the rest, till we have quite run through,
And wearied all the fables of the Gods.
(Acte III, sc. v.)

1. CORVINO.
This woman, please your fatherhoods, is a whore,

langue d'avocat, avec des paroles « qui valent un sequin la pièce. » On met Célia et Bonario en prison, et Volpone est sauvé. Cette imposture publique n'est pour lui qu'une comédie de plus, un joyeux divertissement et un chef-d'œuvre. « Duper la cour, détourner le torrent contre les innocents, c'est un plaisir plus grand que si j'avais joui de la femme[1]. » Pour achever, il écrit un testament en faveur de Mosca, se fait passer pour mort, et regarde, caché

Of most hot exercise, more than a partrich,
Upon record.

FIRST AVOCAT.

No more.

CORVINO.

Neighs like a jennet.

NOTARY.

Preserve the honour of the court.

CORVINO.

shall,
And modesty of your most reverend ears.
And yet I hope that I may say, these eyes
Have seen her glued unto that piece of cedar,
That fine well timber'd gallant; and that here
The letters may be read, through the horn,
That make the story perfect.

THIRD AVOCAT.

Hies grief hath made him frantic.

(Cœlia swoons.)

CORVINO.

Rare!
Prettily feign'd; again!....

1.

MOSCA.

To gull the court.

VOLPONE.

And quite divert the torrent
Upon the innocent....

MOSCA.

You are not taken with it enough, methinks.

VOLPONE.

O, more than if I had enjoy'd the wench!

(Acte IV, sc. II; acte V, sc. I.)

derrière un rideau, les visages des héritiers. Ils viennent de le sauver, tant mieux; la méchanceté en sera plus grande et plus belle. « Torture-les bien, Mosca! » Mosca étale le testament sur une table, et fait tout haut l'inventaire. « Neuf tapis de Turquie. Deux cabinets, l'un d'ivoire, l'autre d'écaille de perle. Une boîte à parfums faite d'un seul onyx. » Les héritiers défaillent de douleur, et Mosca les chasse à coups d'insultes. Il dit à Corvino [1]:

Que tardez-vous ici? Dans quelle pensée? Sur quelle promesse?
Écoutez. Ne savez-vous pas que je vous connais pour un âne,
Et que vous auriez été bien volontiers un maquereau,
Si la fortune l'avait souffert? Que vous êtes
Un cocu déclaré, et en bons termes? Cette perle,

1. Why would you stay here? With what thought, what promise?
Hear you; do you not know, I know you an ass,
And that you would most fain have been a wittol,
If fortune would have let you? That you are
A declared cuckold, on good terms? This pearl,
You 'll say, was yours? Right. This diamond?
I 'll not deny 't, but thank you. Much here else?
It may be so. Why, think that all these good works
May help to hide your bad....

CORBACCIO.

I am cozen'd, cheated, by a parasite slave;
Harlot, thou hast gull'd me.

MOSCA.

Yes, sir; stop your mouth,
Or I shall draw the only tooth is left.
Are you not he, that filthy covetous wretch,
With the three legs, that here, in hope of prey,
Have, any time, this three years, snuff'd about,
With your most grovelling nose, and would have hired
Me to the poisoning of my patron, sir?
Are you not he that have to day in court
Profess'd the disinheriting of your son,
Perjured yourself? Go home, and die, and stink.
(Acte V, sc. I.)

Direz-vous, était votre bien? Très-vrai. Ce diamant?
Je ne le nie pas, mais je vous remercie. Beaucoup d'autres choses?
Cela peut bien être. Eh bien, imaginez que ces bonnes œuvres
Serviront à cacher vos mauvaises.

CORBACCIO.

Esclave, parasite, giton, tu m'as dupé!

MOSCA.

Oui, seigneur. Fermez votre bouche,
Ou j'en arracherai la seule dent qui y reste.
N'êtes-vous pas ce sordide et misérable convoiteux,
Aux trois jambes, qui ici, dans l'espérance d'une proie,
Avez, tous les jours de ces trois années, flairé par ces salles,
De votre nez rampant; qui auriez voulu m'acheter
Pour empoisonner mon maître, seigneur?
N'êtes-vous pas celui qui aujourd'hui, devant le tribunal,
A déclaré qu'il déshéritait son fils.
Celui qui s'est parjuré? Allez chez vous, crevez et pourrissez.

Volpone sort déguisé, s'attache tour à tour à chacun d'eux, et achève de leur briser le cœur. Mais Mosca qui a le testament agit en maître, et demande à Volpone la moitié de sa fortune. La querelle des deux coquins découvre leurs impostures, et le maître, le valet avec les trois héritiers futurs sont envoyés aux galères, à la prison, au pilori, « où le peuple leur crèvera les yeux à coups d'œufs pourris, de poissons infects et de fruits gâtés[1]. » On n'a point écrit de comédie plus vengeresse, plus obsti-

1. CORVINO.

Yes,
And have mine eyes beat out with stinking fish,
Bruised fruit, and rotten eggs. — 'Tis well. I am glad
I shall not see my shame yet.
(Acte V, scène VIII)

nément acharnée à faire souffrir le vice, à le démasquer, à l'insulter et à le supplicier.

Où peut être la gaieté dans un pareil théâtre? Dans la caricature et dans la farce. Il y a une rude gaieté, une sorte de rire physique tout extérieur, qui convient à ce tempérament de lutteur, de buveur et de gendarme. C'est ainsi qu'il se délasse de la satire militante et meurtrière; le divertissement est approprié aux mœurs du temps, et pour attirer des hommes qui regardent la pendaison comme une bonne plaisanterie et rient en voyant couper les oreilles des puritains. Mettez-vous un instant à leur place, et vous trouverez comme eux que *la Femme silencieuse* est un chef-d'œuvre. Morose est un vieillard maniaque qui a horreur du bruit, et aime à parler. Il s'est logé dans une rue si étroite, qu'une voiture n'y peut entrer. Il chasse à coups de bâton les montreurs d'ours et les tireurs d'épée qui osent passer sous ses fenêtres. Il a mis à la porte son valet, dont les souliers neufs faisaient du bruit; le nouveau valet, Mute, porte des pantoufles à semelles de laine, et ne parle qu'en chuchotant à travers un tube. Morose finit par interdire les chuchotements et exiger qu'on réponde par signes. De plus, il est riche, il est oncle; il maltraite son neveu, sir Dauphine, homme d'esprit, qui a besoin d'argent. Vous voyez d'avance toutes les tortures que va subir le pauvre Morose. Sir Dauphine lui détache une femme prétendue silencieuse, la belle Épicœne. Morose, enchanté de ses courtes réponses et de sa voix qu'il



entend à peine, l'épouse pour faire pièce à son neveu. C'est son neveu qui lui a fait pièce. A peine mariée, Épicœne parle, gronde, raisonne aussi haut et aussi longtemps qu'une douzaine de femmes. « Croyiez-vous avoir épousé une statue ou une marionnette? une poupée française, dont les yeux remuent avec un fil d'archal? quelque idiote sortie de l'hôpital, qui se tiendrait roide, les mains comme ceci, la bouche tirée d'un côté, et les yeux sur vous[1]? » Elle commande aux valets de parler haut; elle fait ouvrir les portes toutes grandes à ses amis. Ils arrivent par troupes, et offrent leurs bruyantes félicitations à Morose. Cinq ou six langues de femmes l'assassinent à la fois de compliments, de questions, de conseils, de remontrances. Survient un ami de sir Dauphine avec une bande de musiciens qui jouent ensemble tout d'un coup, de toute leur force. « Oh! un complot, un complot, un complot, un complot contre moi! Je suis leur enclume aujourd'hui; ils frappent sur moi, ils me mettront en pièces, c'est pis que le bruit d'une scie. » On voit arriver une procession de domestiques portant des plats; c'est tout l'attirail d'une taverne que sir Dauphine envoie chez son oncle. Les conviés entrechoquent des verres; ils crient, ils portent des santés; ils ont

1. Why, did you think you had married a statue, or a motion only? one of the French puppets, with the eyes, turned with a wire? or some innocent out of the hospital that would stand with her hands thus, and a plaise mouth, and look upon you?
(Acte III, scène II.)

avec eux un tambour et des trompettes qui font un vacarme d'enfer. Morose s'enfuit au grenier, met vingt bonnets de nuit sur sa tête, se bouche les oreilles. Les convives crient : « Battez, tambours, sonnez, trompettes. *Nunc est bibendum*, *nunc pede libero.* » « Misérables, crie Morose, assassins, fils du diable et traîtres, que faites-vous ici? » La fête va croissant. Le capitaine Otter, à moitié gris, dit du mal de sa femme, qui tombe sur lui et le rosse d'importance. Les coups, les cris, les sons, les éclats de rire retentissent comme un tonnerre. C'est la poésie du tintamarre. Il y a de quoi ébranler les rudes nerfs et soulever d'un rire inextinguible les puissantes poitrines des compagnons de Drake et d'Essex. « Coquins, chiens d'enfer, stentors! Ils ont fait éclater mon toit, mes murs et toutes mes fenêtres avec leurs gosiers d'airain[1]. » Morose se jette sur eux avec sa longue épée, casse les instruments, chasse les musiciens, disperse les conviés au milieu d'un tumulte inexprimable, grinçant les dents, les yeux hagards. Là-dessus, on lui dit qu'il est fou, et l'on disserte devant lui sur sa maladie[2]. « Ce mal s'appelle en grec *μανία*, en latin *insania*, *furor*, *vel ecstasis melancholica*, c'est-à-dire *egressio*, quand un homme *ex melancholico evadit fanaticus*. Mais il se pourrait bien qu'il ne fût encore que *phreneticus*,

1. Rogues, hell-honds, Stentors!... They have rent my roof, walls, and all my windows as under, with their brazen throats. (Acte IV, scène II.)

2. Comparez M. de Pourceaugnac, dans Molière.

madame; et la *phrenesis* n'est que le *delirium* ou à peu près. » On examine les livres qu'il faudra lui lire tout haut pour le guérir. On ajoute, en manière de consolation, que sa femme parle en dormant, et « ronfle plus fort qu'un marsouin. » — « O! ô! ô misère! » crie le pauvre homme. « Mon neveu, sauvez-moi! Comment pourrai-je obtenir le divorce? » Sir Dauphine choisit deux fripons qu'il déguise, l'un en ecclésiastique, l'autre en légiste, qui se lancent à la tête des termes latins de droit civil et de droit canonique, qui expliquent à Morose les douze cas de nullité, qui font tinter à ses oreilles, coup sur coup, les mots les plus rébarbatifs de leur grimoire, qui se querellent, et qui font à eux deux autant de bruit qu'une paire de cloches dans un clocher. Sur leur conseil, il se déclare impuissant. Les assistants proposent de le berner dans une couverture; d'autres demandent la vérification immédiate. Chute sur chute, honte sur honte, rien ne lui sert; sa femme déclare qu'elle consent à le garder tel qu'il est. — Le légiste propose une autre voie légale; Morose obtiendra le divorce en prouvant que sa femme est infidèle. Deux chevaliers vantards qui sont là, déclarent qu'ils ont été ses amants. Morose, transporté, se jette à leurs genoux et les embrasse. Épicœne pleure, et l'on croit Morose délivré. Tout à coup le légiste décide que le moyen ne vaut rien, l'infidélité ayant été commise avant le mariage. « Oh! ceci est le pire des pires malheurs, que le pire des diables eût pu inventer. Épouser une prostituée, et tant de

bruit! » Voilà Morose déclaré impuissant et mari trompé, sur sa propre requête, aux yeux de tout le monde, et, de plus, marié à perpétuité. Sir Dauphine intervient en coquin habile et en dieu secourable. « Donnez-moi cinq cents guinées de rente, mon cher oncle, et je vous délivre. » Morose signe la donation avec ravissement; et son neveu lui montre qu'Épicœne est un jeune garçon déguisé. Ajoutez à cette farce entraînante les rôles bouffons des deux chevaliers lettrés et galants, qui, après s'être vantés de leur bravoure, reçoivent avec reconnaissance, et devant les dames, des nasardes et des coups de pied[1]. Jamais on n'a mieux excité le gros rire physique. A cette large gaieté brutale, à ce débordement de verve bruyante, vous reconnaissez le robuste convive, le puissant buveur qui engloutissait des torrents de vin des Canaries et faisait trembler les vitres de *la Sirène* par les éclats de sa bonne humeur.

IV

Il n'a pas été au delà; il n'était pas philosophe comme Molière, capable de saisir et de mettre en scène les principaux moments de la vie humaine, l'éducation, le mariage, la maladie ou les principaux caractères de son pays et de son siècle, le cour-

1. Polichinelle dans *le Malade imaginaire*, Géronte dans *Scapin*.

tisan, le bourgeois, l'hypocrite, l'homme du monde[1]. Il est resté au-dessous, dans la comédie d'intrigue[2], dans la peinture des grotesques[3], dans la représentation des ridicules trop temporaires[4] ou des vices trop généraux[5]. Si quelquefois, comme dans *l'Alchimiste*, il a réussi par la perfection de l'intrigue et la vigueur de la satire, il a échoué le plus souvent par la pesanteur de son travail et le manque d'agrément comique. Le critique en lui nuit à l'artiste; ses calculs littéraires lui ôtent l'invention spontanée; il est trop écrivain et moraliste; il n'est pas assez mime et acteur. Mais il se relève d'un autre côté; car il est poëte; presque tous les écrivains, les prosateurs, les prédicateurs eux-mêmes le sont en ce temps-là. La fantaisie surabonde, et aussi le sentiment des couleurs et des formes, le besoin et l'habitude de jouir par l'imagination et par les yeux. Plusieurs pièces de Jonson, *l'Entrepôt des Nouvelles*, *les Fêtes de Cynthia*, sont des comédies fantastiques et allégoriques, comme celles d'Aristophane. Il s'y joue à travers le réel et au delà du réel, avec des personnages qui ne sont que des masques de théâtre, avec des abstractions changées en personnes, avec des bouffonneries, des décorations, des danses, de la musique, avec de jolis et riants caprices d'ima-

1. *École des Femmes*, *Tartuffe*, *Misanthrope*, *Bourgeois gentilhomme*, *Malade imaginaire*, *Georges Dandin*.
2. Analogue aux *Fourberies de Scapin*.
3. Analogue aux *Fâcheux*. — 4. Analogue aux *Précieuses*.
5. Analogue aux pièces de Destouches.

gination pittoresque et sentimentale. Par exemple, dans *les Fêtes de Cynthia,* trois enfants arrivent, se disputant le manteau de velours noir que d'ordinaire l'acteur met pour dire le prologue. Ils le tirent au sort; l'un des perdants, pour se venger, annonce d'avance au public tous les événements de la pièce. Les autres l'interrompent à chaque phrase, lui mettent la main sur la bouche, et tour à tour, prenant le manteau, entament la critique des spectateurs et des auteurs. Ce jeu d'enfants, ces gestes, ces éclats de voix, cette petite querelle amusante ôtent au public son sérieux, et le préparent aux bizarreries qu'il va voir.

Nous sommes en Grèce, dans la vallée de Gargaphie, où Diane[1] veut donner une fête solennelle. Mercure et Cupidon y sont descendus, et commencent par se quereller. « Mon léger cousin, aux talons emplumés, qui êtes-vous, sinon l'entremetteur de mon oncle Jupiter? le laquais qu'il charge de ses commissions, qui, de sa langue bien pendue, va chuchoter des messages d'amour aux oreilles des filles libres de leur corps? qui chaque matin balaye la salle à manger des dieux, et remet en place les coussins qu'ils se jetteront le soir à la tête[2]? » Voilà des dieux de bonne humeur. Écho, réveillée par Mercure, pleure le beau jeune homme « qui, main-

1. Entendez la reine Élisabeth.
2. My light-feather-heel'd coz, what are you any more than my uncle Jove's pander? a lacquey that runs on errands for him and can whisper a light message to a loose wench, with

tenant transformé en une fleur penchée, baisse sa tête repentante, comme pour fuir la source qui l'a perdu, dont les chères grâces se sont ici dépensées sans fruit comme un beau cierge consumé dans sa flamme. Que la source soit maudite, et que tous ceux dont son eau touchera les lèvres, soient épris, comme lui, de l'amour d'eux-mêmes[1]. » Les courtisans et les dames y boivent, et voici venir une sorte de *revue* des ridicules du temps, arrangée, comme chez Aristophane, en farce invraisemblable, en parade brillante. Un sot prodigue, Asotus, veut devenir homme de cour et de belles manières; il prend pour maître Amorphus, voyageur pédant, expert en galanterie, qui, à l'en croire lui-même, « est d'une essence sublime et raffinée par les voyages, qui le premier a enrichi son pays des véritables lois du duel, dont les nerfs optiques ont bu la quintessence de la beauté dans quelque cent soixante-dix-huit cours souveraines, et ont été gra-

some round volubility? one that sweeps the gods' drinking room every morning and set the cushions in order again, which they threw one at another's head over night?

(*Cynthia's Revels*, acte I, sc. I.)

1. See, see the mourning fount, whose springs
Th' untimely fate of that too beauteous boy weep yet,
That trophy of self-love, and spoil of nature,
Who, now transform'd into this drooping flower,
Hangs the repentant head, back from the stream...
Witness thy youth's dear sweets here spent untasted,
Like a fair taper with his own flame wasted!...
But with thy water let this curse remain,
As an inseparate plague, that who but taste
A drop thereof, may with the instant touch,
Grow dotingly enamour'd on themselves.

(*Ibid.*)

tifiés par l'amour de trois cent quarante-cinq dames, toutes de naissance noble, sinon royale; si heureux en toute chose que l'admiration semble attacher ses baisers sur lui[1]. » Asotus apprend à cette bonne école la langue de la cour, se munit comme les autres de calembours, de jurons savants et de métaphores; il lâche coup sur coup des tirades alambiquées, et imite convenablement les grimaces et le style tourmenté de ses maîtres. Puis quand il a bu l'eau de la fontaine, devenu tout à coup impertinent, téméraire, il propose à tous venants un tournoi de belles manières. Ce tournoi grotesque se donne devant les dames : il comprend quatre joutes, et chaque fois les trompettes sonnent. Les combattants s'acquittent tour à tour du salut simple, de la révérence empressée, de la déclaration solennelle, de la rencontre finale. Dans cette bouffonnerie grave, les courtisans sont vaincus. Le sévère Critès, moraliste de la pièce, copie leur langage et les perce de leurs armes. Puis en déclamations grandioses, il châtie « la vanité mondaine et ses beautés fardées, que de frivoles idiots adorent, qu'ils poursuivent de leurs

1. But knowing myself an essence to sublimated and refined by travel.... able to speak the mere extraction of language, one that was your first that ever enrich'd his country with the true laws of duello, whose optics have drunk the spirit of beauty in some eight score and eighteen prince's courts where I have resided, and been there fortunate in the amours of three hundred forty and five ladies, all nobly, if not princely descended.... In all so happy, as even admiration herself doth seem to fasten her kisses upon me.

(*Ibid.*)

appétits aboyants et altérés, toujours en sueur, hors d'haleine, dressés sur leurs pieds pour saisir ses formes aériennes, à la fin étourdis, pris de vertige, et achetant la joyeuse démence d'une heure par les longs dégoûts de tout le temps qui suivra[1]. » Alors, pour achever la défaite des vices, paraissent deux mascarades symboliques représentant les vertus contraires. Elles défilent gravement devant les spectateurs, en habits splendides, et les nobles vers qu'échangent la déesse et ses compagnes, élèvent l'esprit jusqu'aux hautes régions de morale sereine, où le poëte le veut porter. « La chasseresse, la déesse pudique et belle a déposé son arc de perles et son brillant carquois de cristal; assise sur son trône d'argent, elle préside à la fête[2], » et contemple avec une majesté tranquille les danses qui s'enroulent et se développent devant ses pieds. A la fin, ordonnant aux danseurs de se démasquer, elle

1. O vanity,
How are thy painted beauties doted on,
By light and empty idiots! How pursued
With open and extended appetite!
How they do sweat, and run themselves from breath,
Raised on their toes to catch thy airy forms,
Still turning giddy, till they reel like drunkards,
That buy the merry madness of an hour,
With the long irksomeness of following time!
(*Ibid.*)

2. Queen and huntress, chaste and fair
Now the sun is laid to sleep,
Seated in thy silver chair,
State in wonted manner keep...
Lay thy bow of pearl apart,
And thy crystal shining quiver.
Give unto the flying hart
Space to breathe, how short soever.
(Acte V, sc. III)

découvre que les vices se sont déguisés en vertus. Elle les condamne à faire amende honorable et à se baigner dans l'Hélicon. Deux à deux, ils s'en vont chantant une palinodie, un refrain que répète le chœur. — Est-ce là un opéra ou une comédie? C'est une comédie lyrique, et si on n'y trouve point la légèreté aérienne d'Aristophane, du moins on y trouve, comme dans les *Oiseaux* et dans les *Grenouilles*, les contrastes et les mélanges de l'invention poétique, qui à travers la caricature et l'ode, à travers le réel et l'impossible, le présent et le passé, lancée aux quatre coins du monde, assemble en un instant toutes les disparates, et fourrage dans toutes les fleurs.

Il est allé plus loin, il est entré dans la poésie pure, il a écrit des vers d'amour délicats, voluptueux, charmants, dignes de l'idylle antique[1]. Pardessus tout, il a été le grand et l'inépuisable inventeur de ces *masques*, sortes de mascarades, de ballets, de chœurs poétiques, où s'est étalée toute la magnificence et l'imagination de la renaissance anglaise. Les dieux grecs et tout l'Olympe antique, les personnages allégoriques que les artistes peignent en ce moment dans leurs tableaux, les héros antiques des légendes populaires, tous les mondes, le réel, l'abstrait, le divin, l'humain, l'ancien, le moderne, sont fouillés par ses mains, amenés sur la scène pour fournir des costumes, des groupes harmonieux, des emblèmes, des chants, tout ce qui peut exciter,

1. A celebration of Charis. Miscellaneous poems.

enivrer des sens d'artistes. Aussi bien l'élite du royaume est là, sur la scène; ce ne sont pas des baladins qui se démènent avec des habits empruntés, mal portés, qu'ils doivent encore à leur tailleur; ce sont les dames de la cour, les grands seigneurs, la reine, dans tout l'éclat de leur rang et de leur fierté, avec de vrais diamants, empressés d'étaler leur luxe, en sorte que toute la splendeur de la vie nationale est concentrée dans l'opéra qu'ils se donnent, comme des joyaux dans un écrin. Quelle parure! quelle profusion de splendeurs! quel assemblage de personnages bizarres, de bohémiennes, de sorcières, de dieux, de héros, de pontifes, de gnômes, d'êtres fantastiques! Que de métamorphoses, de joutes, de danses, d'épithalames! Quelle variété de paysages, d'architectures, d'îles flottantes, d'arcs de triomphe, de globes symboliques! L'or étincelle, les pierreries chatoient, la pourpre emprisonne de ses plis opulents les reflets des lustres, la lumière rejaillit sur la soie froissée, des torsades de diamants s'enroulent, en jetant des flammes, sur le sein nu des dames; les colliers de perles s'étalent par étages sur les robes de brocard couturées d'argent; les broderies d'or, entrelaçant leurs capricieuses arabesques, dessinent sur les habits des fleurs, des fruits, des figures, et mettent un tableau dans un tableau. Les marches du trône s'élèvent portant des groupes de Cupidons, qui chacun tiennent une torche[1]. Des

1. *Masque of Beauty.*

fontaines égrènent des deux côtés leurs panaches de perles ; des musiciens en robe de pourpre et d'écarlate, couronnés de lauriers, jouent dans les berceaux. Les rangées de masques défilent, entrelaçant leurs groupes ; « les uns, vêtus d'orangé fauve et d'argent, les autres de vert de mer et d'argent, les justaucorps blancs brodés d'or, tous les habits et les joyaux si extraordinairement riches, que le trône semble une mine de lumière. » Voilà les opéras qu'il compose chaque année, presque jusqu'au bout de sa vie, véritables fêtes des yeux, pareilles aux processions du Titien. Il a beau vieillir, son imagination comme celle du Titien reste abondante et fraîche. Abandonné, haletant sur son lit, sentant la mort prochaine, et parmi les suprêmes amertumes il garde son coloris, il compose le *Sad Shepherd*, la plus gracieuse et la plus pastorale de ses peintures. Songez que c'est dans une chambre de malade qu'est né ce beau rêve, au milieu des fioles, des remèdes et des médecins, à côté d'une garde, parmi les anxiétés de l'indigence et les étouffements de l'hydropisie. C'est dans la forêt verte qu'il se transporte, au temps de Robin Hood, parmi les chasses joviales et les grands lévriers qui aboient. Là sont des fées malicieuses qui, comme Obéron et Titania, égarent les hommes en des mésaventures. Là sont des amants ingénus, qui, comme Daphnis et Chloé, s'étonnent en sentant la suavité douloureuse du premier baiser. Là vivait Earine que le fleuve vient d'engloutir, et que son amant en délire ne veut pas cesser de pleu-

rer, « Earine qui reçut son être et son nom avec les premières pousses et les boutons du printemps, Earine, née avec la primevère, avec la violette, avec les premières roses fleuries; quand Cupidon souriait, quand Vénus amenait les Grâces à leurs danses, et que toutes les fleurs et toutes les herbes parfumées s'élançaient du giron de la nature, promettant de ne durer que tant qu'Earine vivrait.... A présent, aussi chaste que son nom, Earine est morte vierge, et sa chère âme voltige dans l'air au-dessus de nous[1]. » Au-dessus du pauvre vieux paralytique, la poésie flotte encore comme un nuage de lumière. Il a eu beau s'encombrer de science, se charger de théories, se faire critique du théâtre et censeur du monde, remplir son âme d'indignation persévérante, se roidir dans une attitude militante et morose, les songes divins ne l'ont point quitté, il est le frère de Shakspeare.

V

Enfin nous voici devant celui que nous apercevions à toutes les issues de la Renaissance, comme un de ces chênes énormes et dominateurs auxquels aboutissent toutes les routes d'une forêt. J'en par-

1. Earine,
Who had her very being and her name,
With the first knots or buddings of the spring,
Born with the primrose, or the violet
Or earliest roses blown ; when Cupid smiled,
And Venus led the Graces out to dance,
And all the flowers and sweets in Nature's lap

lerai à part; il faut, pour en faire le tour, une large place vide. Et encore comment l'embrasser? Comment développer sa structure intérieure? Les grands mots, les éloges, tout est vain à son endroit; il n'a pas besoin d'être loué, mais d'être compris, et il ne peut être compris qu'à l'aide de la science. De même que les révolutions compliquées des corps célestes ne deviennent intelligibles qu'au contact du calcul supérieur; de même que les délicates métamorphoses de la végétation et de la vie exigent pour être expliquées l'intervention des plus difficiles formules chimiques, ainsi les grandes œuvres de l'art ne se laissent interpréter que par les plus hautes doctrines de la psychologie, et c'est la plus profonde de ces théories qu'il faut connaître pour pénétrer jusqu'au fond de Shakspeare, de son siècle et de son œuvre, de son génie et de son art.

Ce qu'on découvre au bout de toutes les expériences pratiquées et de toutes les observations accumulées sur l'âme, c'est que la sagesse et la connaissance ne sont, en l'homme, que des *effets* et des *rencontres*. Il n'y a point en lui de force permanente et distincte qui maintienne son intelligence dans la vérité et sa conduite dans le bon sens. Au

Leap'd out, and made their solemn conjuration
To last but while she lived.
(Acte I, sc. II.)

But she, as chaste as war her name, Earine,
Died undeflower'd; and now her sweet soul hovers
Here in the air above us.
(Acte III, sc. I.)



contraire, il est naturellement déraisonnable et trompé. Les pièces de sa machine intérieure ressemblent aux rouages d'une horloge, qui d'eux-mêmes vont toujours à l'aveugle, emportés par l'impulsion et la pesanteur, et qui cependant parfois, en vertu d'un certain assemblage, finissent par marquer l'heure qu'il est. Ce sage mouvement final n'est pas naturel, mais accidentel; il n'est point spontané, il est forcé; il n'est point inné, il est acquis. L'horloge n'a pas toujours marché régulièrement; au contraire, on a été obligé de la régler petit à petit, avec beaucoup de peine. Sa régularité n'est point assurée, elle se détraquera peut-être tout à l'heure. Sa régularité n'est point entière, elle ne marque l'heure qu'à peu près. La force machinale de chaque pièce est toujours là prête à entraîner chaque pièce hors de son office propre et à troubler tout le concert. Pareillement, les idées, une fois qu'elles sont dans la tête humaine, tirent chacune leur côté à l'aveugle, et leur équilibre imparfait semble à chaque minute sur le point de se renverser. A proprement parler, l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature; la raison comme la santé n'est en nous qu'une réussite momentanée et un bel accident[1]. Si nous l'ignorons, c'est qu'aujourd'hui nous sommes régularisés, alanguis,

1. On pourra suivre cette idée en psychologie : la perception extérieure, la mémoire sont des hallucinations vraies, etc. Ceci est le point de vue analytique: à un autre point de vue, au contraire, la raison, la santé sont des buts naturels.

amortis, et que par degrés, à force de frottements et de redressements, notre mouvement intérieur s'est accommodé à demi au mouvement des choses. Mais il n'y a là qu'une apparence, et les dangereuses forces primitives subsistent indomptées et indépendantes sous l'ordre qui semble les contenir; qu'un grand danger se montre, qu'une révolution éclate, elles feront éruption et explosion, presque aussi terriblement qu'aux premiers jours. Car une idée n'est pas un simple chiffre intérieur employé pour noter un aspect des choses, inerte, toujours disposé à s'aligner correctement avec d'autres semblables pour former un total exact. Si réduite et si disciplinée qu'elle soit, elle a encore un reste de couleur sensible par lequel elle est voisine d'une hallucination, un degré de persistance personnelle par lequel elle est voisine d'une monomanie, un réseau d'affinités singulières par lequel elle est voisine des conceptions délirantes. Telle que la voilà, sachez bien qu'elle est le rudiment d'un cauchemar, d'un tic, d'une absurdité. Laissez-la se développer dans son entier comme elle y aspire[1] et vous verrez qu'elle est par essence une image active et complète, une vision qui traîne avec soi tout un cortége de rêves et de sensations, qui grandit d'elle-même et tout d'un coup avec une sorte de végétation pullulante et absorbante, et qui finit par posséder, ébranler, épuiser l'homme tout

1. *Voy.* Spinosa et D. Stewart : La conception à son état naturel est croyance.

entier. Après celle-là une autre, parfois toute contraire, et ainsi de suite; il n'y a rien d'autre dans l'homme, point de puissance distincte et libre; lui-même n'est que la série de ces impulsions précipitées et de ces imaginations fourmillantes; la civilisation les a mutilées, atténuées, elle ne les a pas détruites; secousses, heurts, emportements, parfois de loin en loin une sorte de demi-équilibre passager, voilà sa vraie vie, vie d'insensé, qui par intervalle simule la raison, mais qui véritablement est « de la même substance que ses songes; » et voilà l'homme tel que Shakspeare l'a conçu. Aucun écrivain, non pas même Molière, n'a percé si avant par-dessous le simulacre de bon sens et de logique dont se revêt la machine humaine pour démêler les puissances brutes qui composent sa substance et son ressort.

Comment y a-t-il réussi et par quel instinct extraordinaire est-il parvenu à deviner les extrêmes conclusions, les plus profondes percées des physiologistes et des psychologues? Il avait l'*imagination complète;* tout son génie est dans ce seul mot. Petit mot qui semble vulgaire et vide; regardons-le de près pour savoir ce qu'il contient. Quand nous pensons une chose, nous autres hommes ordinaires, nous n'en pensons qu'une portion; nous en voyons un aspect, quelque caractère isolé, parfois deux ou trois caractères ensemble; pour ce qui est au delà, la vue nous manque; le réseau infini de ses propriétés infiniment entre-croisées et multipliées nous échappe; nous sentons vaguement qu'il y a quelque chose au

delà de notre connaissance si courte, et ce vague soupçon est la seule partie de notre idée qui nous représente quelque peu ce grand au-delà. Nous sommes comme des apprentis naturalistes, gens paisibles et bornés qui, voulant se représenter un animal, voient le nom, l'étiquette de son casier apparaître devant leur mémoire avec quelque indistincte image de son poil et de sa physionomie, mais dont l'esprit s'arrête là; si par hasard ils veulent compléter leur connaissance, ils conduisent leur souvenir, au moyen de classifications régulières, à travers les principaux caractères de la bête, et lentement, discursivement, pièce à pièce, ils finissent par s'en remettre la froide anatomie devant les yeux. A cela se réduit leur idée, même perfectionnée; à cela aussi se réduit le plus souvent notre conception, même élaborée. Quelle distance il y a entre cette conception et l'objet, combien elle le représente imparfaitement et mesquinement, à quel degré elle le mutile, combien l'idée successive, désarticulée en petits morceaux régulièrement rangés et inertes, ressemble peu à la chose simultanée, organisée, vivante, incessamment en action et transformée, c'est ce que nulle parole ne peut dire. Figurez-vous au lieu de cette pauvre idée sèche, étayée par cette misérable logique d'arpenteur, une image complète, c'est-à-dire une représentation intérieure, si abondante et si pleine qu'elle épuise toutes les propriétés et toutes les attaches de l'objet, tous ses dedans et tous ses dehors; qu'elle les épuise en un instant; qu'elle figure

l'animal entier, sa couleur, le jeu de la lumière sur son poil, sa forme, le tressaillement de ses membres tendus, l'éclair de ses yeux, et en même temps sa passion présente, son agitation, son élan, puis par-dessous tout cela ses instincts, leur structure, leurs causes, leur passé, en telle sorte que les cent mille caractères qui composent son état et sa nature trouvent leurs correspondants dans l'imagination qui les concentre et les réfléchit : voilà la conception de l'artiste, du poëte, de Shakspeare, si supérieure à celle du logicien, du simple savant ou de l'homme du monde, seule capable de pénétrer jusqu'au fond des êtres, de démêler l'homme intérieur sous l'homme extérieur, de sentir par sympathie et d'imiter sans effort le va-et-vient désordonné des imaginations et des impressions humaines, de reproduire la vie avec ses ondoiements infinis, avec ses contradictions apparentes, avec sa logique cachée, bref de créer comme la nature. Ainsi font les autres artistes de cet âge; ils ont le même genre d'esprit et la même idée de la vie; vous ne trouverez dans Shakspeare que les mêmes facultés avec une pousse plus forte, et la même idée avec un relief plus haut.

———

CHAPITRE IV.

SHAKSPEARE.

I. Vie et caractère de Shakspeare. — Sa famille. — Sa jeunesse. — Son mariage. — Il devient acteur. — Son *Adonis*. — Ses sonnets. — Ses amours. — Son humeur. — Sa conversation. — Ses tristesses. — En quoi consiste le naturel producteur et sympathique. — Sa prudence. — Sa fortune. — Sa retraite.

II. Son style. — Ses images. — Ses excès. — Ses disparates. — Son abondance. — Différence entre la conception créatrice et la conception analytique.

III. Les mœurs. — Les familiarités. — Les violences. — Les crudités. — La conversation et les actions. — Concordance des mœurs et du style.

IV. Les personnages. — Comment ils sont tous de la même famille. — Les brutes et les imbéciles. — Caliban, Ajax, Cloten, Polonius, la nourrice. — Comment l'imagination machinale peut précéder la raison ou lui survivre.

V. Les gens d'esprit. — Différence entre l'esprit des raisonneurs et l'esprit des artistes. — Mercutio, Béatrice, Rosalinde, Bénédict, les clowns. — Falstaff.

VI. Les femmes. — Desdémone, Virginia, Juliette, Miranda, Imogène, Cordelia, Ophélie, Volumnia. — Comment Shakspeare représente l'amour. — Pourquoi Shakspeare fonde la vertu sur l'instinct ou la passion.

VII. Les scélérats. — Iago, Richard III. — Comment les convoitises extrêmes et le manque de conscience sont le domaine naturel de l'imagination passionnée.

VIII. Les grands personnages. — Les excès et les maladies de l'imagination. — Lear, Othello, Cléopatre, Coriolan, Macbeth,

Je vais décrire une nature d'esprit extraordinaire, choquante pour toutes nos habitudes françaises d'analyse et de logique, toute-puissante, excessive, également souveraine dans le sublime et dans l'ignoble, la plus créatrice qui fut jamais dans la copie exacte du réel minutieux, dans les caprices éblouissants du fantastique, dans les complications profondes des passions surhumaines, poétique, immorale, inspirée, supérieure à la raison par les révélations improvisées de sa folie clairvoyante, si extrême dans la douleur et dans la joie, d'une allure si brusque, d'une verve si tourmentée et si impétueuse que ce grand siècle seul a pu produire un tel enfant.

I

Tout vient du dedans chez lui, je veux dire de son âme et de son génie; les circonstances et les dehors n'ont contribué que médiocrement à le développer[1]. Il a été trempé jusqu'au fond dans son siècle, j'entends qu'il a connu par expérience les mœurs de la

1. Halliwell's *Life of Shakspeare*.

campagne, de la cour et de la ville, et visité les hauts, les bas, le milieu de la condition humaine ; rien de plus ; du reste sa vie est ordinaire, et les irrégularités, les traverses, les passions, les succès qu'on y rencontre sont à peu près ceux qu'on y trouve partout ailleurs[1]. Son père, un gantier marchand de laine, fort aisé, ayant épousé une sorte d'héritière campagnarde, était devenu grand bailli et premier alderman de sa petite ville. Mais quand Shakspeare atteignit l'âge de quatorze ans, il était en train de se ruiner, engageant le bien de sa femme, obligé de quitter sa charge municipale et de retirer son fils de l'école pour s'aider de lui dans son commerce. Le jeune homme s'y mit comme il put, non sans frasques et escapades ; s'il en faut croire la tradition, il était un des bons buveurs de l'endroit, disposé à soutenir la réputation de sa bourgade dans la bataille des pots. Une fois, dit-on, ayant été vaincu à Bidford dans un de ces combats d'ale, il revint trébuchant, ou plutôt ne put revenir, et passa la nuit avec ses camarades sous un pommier au bord de la route. Certainement il commençait déjà à rimer, à vagabonder en vrai poëte, prenant part aux bruyantes fêtes rustiques, aux joyeuses pastorales figuratives, à la riche et audacieuse expansion de la vie païenne et poétique, telle qu'on la trouvait alors dans les villages anglais. En tout cas, ce n'était point un homme correct, et

1. Né en 1564, mort en 1616. Il retouche des pièces dès 1591. La première pièce qui soit de lui tout entière est de 1593. (Payne Collier.)

il avait les passions précoces autant qu'imprudentes. A dix-huit ans et demi, il épousa la fille d'un gros yeoman, plus âgée que lui de neuf ans, et cela en toute hâte; elle était grosse[1]. D'autres témérités ne furent pas plus heureuses. Il paraît qu'il braconnait volontiers selon la coutume du temps, « étant fort adonné, dit le curé Davies[2], à toutes sortes de malicieux larcins à l'endroit des daims et des lapins, particulièrement au détriment de sir Thomas Lucy, qui le fit souvent fouetter et quelquefois emprisonner et à la fin l'obligea de vider le pays... Ce dont Shakspeare se vengea grandement, car il fit de lui son juge imbécile. » Ajoutez encore que vers cette époque le père de Shakspeare était en prison, fort mal dans ses affaires, que lui-même avait eu trois enfants coup sur coup; il fallait vivre et il ne pouvait guère vivre dans sa bourgade. Il s'en alla à Londres et se fit acteur : acteur « de très-bas étage, » « serviteur » dans le théâtre, c'est-à-dire apprenti ou peut-être figurant. Même, on disait qu'il avait commencé plus bas encore, et que pour gagner son pain il avait gardé les chevaux des gentilshommes à la porte du théâtre[3]. En tout cas, il a goûté la misère et senti, non en imagination, mais de sa personne, les

1. M. Halliwell et d'autres commentateurs tâchent de prouver qu'à cette époque les fiançailles préalables constituaient le vrai mariage; que ces fiançailles avaient eu lieu, et qu'ainsi il n'y a rien d'irrégulier dans la conduite de Shakspeare.

2. Halliwell, 123.

3. Toutes ces anecdotes sont des traditions, et partant plus ou moins douteuses : mais les autres faits sont authentiques.

pointes aiguës de l'anxiété, de l'humiliation, du dégoût, du travail forcé, du discrédit public, du despotisme populaire. Il était comédien, un des « pauvres comédiens de sa Majesté[1].» Triste métier, rabaissé en tout temps par les contrastes et les mensonges qu'il comporte, encore plus rabaissé à ce moment par les brutalités de la foule qui souvent lançait des pierres aux acteurs, et par les duretés des magistrats qui parfois leur faisaient couper les oreilles. Il le sentait et en parlait avec amertume. « Hélas ! il est bien vrai que j'ai erré à l'aventure et que j'ai fait de moi un bouffon, exposé aux yeux du public, ensanglantant mon âme et vendant à vil prix mes plus chers trésors[2]. » « Disgracié de la fortune[3], dit-il encore, disgracié aux regards des hommes, je pleure dans la solitude l'abjection de mon sort; je jette les yeux sur moi, maudissant mon destin, me souhaitant semblable à quelqu'un de plus riche en espérances, en beauté, en amis, dégoûté de mes meilleurs biens, me méprisant presque moi-même[4].» On retrouvera plus tard les traces de ces longs

1. 1589. Termes d'un document conservé. Il est nommé avec Burbadge et Greene.

2. Alas, 'tis true, I have gone here and there,
And made myself a motley to the view,
Gor'd mine own thoughts, sold cheap what is most dear.

3. *Sonnets* 91 et 111. *Hamlet*, III, scène II. Plusieurs des paroles d'Hamlet sont moins bien placées dans la bouche d'un prince que dans celle de l'auteur. Comparez le sonnet : *Tired with all these*, etc.

4. When in disgrace with fortune and men's eyes.
I all alone beweep my out-cast state,

dégoûts dans ses personnages mélancoliques, lorsqu'il parlera « des coups de fouet et des dédains du « siècle, de l'injure de l'oppresseur, des outrages de « l'orgueilleux, de l'insolence des gens en place, « des humiliations que le mérite patient souffre de « la main des indignes et qu'il souffre quand il « pourrait se donner à lui-même quittance et « décharge avec un poinçon de fer de six pouces[1]. » Mais le pire de cette condition rabaissée, c'est qu'elle entame l'âme. Au contact d'histrions, on devient histrion; en vain on voudrait se préserver de toute souillure; quand on habite un endroit boueux, on n'y réussit pas. L'homme a beau se roidir, la nécessité l'accule et le tache. L'attirail des décors, la friperie et le pêle-mêle des costumes, la puanteur des graisses et des chandelles qui font contraste avec les parades de délicatesse et de grandeurs, toutes les tromperies et toutes les saletés de la mise en scène, la poignante alternative des sifflets et des applaudissements, la fréquentation de la plus haute et de la plus basse compagnie, l'habitude de jouer avec

And trouble deaf Heaven with my bootless cries,
And look upon myself and curse my fate,
Wishing me like to one more rich in hope,
Featur'd like him, like him with friends possess'd...,
With what I most enjoy contented least;
Yet in those thoughts myself almost despising.

1. For who would bear the whips and scorns of time,
The oppressor's wrong, the proud man's contumely,
The pangs of despised love, the law's delay,
The insolence of office, and the spurns
That patient merit of the unworthy takes,
When he himself might his quietus make
With a bare bodkin?

les passions humaines, mettent aisément l'âme hors des gonds, la poussent sur la pente des excès, l'invitent aux manières débraillées, aux aventures de coulisses, aux amours de cabotines. Shakspeare n'y a pas plus échappé que Molière, et s'en est affligé comme Molière, accusant la fortune « de ses mauvaises actions; elle ne m'a fourni pour vivre que des moyens d'homme public, qui engendrent des façons d'homme public[1]. » On contait à Londres[2] que son camarade Burbadge, qui jouait Richard III, ayant rendez-vous avec la femme d'un bourgeois de la Cité, Shakspeare « alla devant, fut bien reçu, et « était à son affaire quand arriva Burbadge auquel il « fit répondre que Guillaume[3] le Conquérant était « avant Richard III. » Prenez ceci comme un exemple des tours de Scapin et des imbroglios fort lestes qui s'arrangent et s'entrechoquent sur ces planches. Hors du théâtre, il vivait avec les jeunes nobles à la mode, avec Pembroke, Montgomery, Southampton[4], avec d'autres encore, dont la chaude et licencieuse adolescence chatouillait son imagination et ses sens par l'exemple des voluptés et des élégances italiennes. Joignez à cela la fougue et l'emportement du naturel

1. O, for my sake do you with Fortune chide,
The guilty goddess of my harmful deeds,
That did not better for my life provide,
Than public means, which public manners breed.

2. Anecdote écrite en 1602, d'après l'acteur Tooley.

3. William, nom de Shakspeare.

4. Le comte de Southampton avait dix-neuf ans quand Shakspeare lui dédia son *Adonis*.

poétique, et cette espèce d'afflux, de bouillonnement de toutes les forces et de tous les désirs qui se fait dans ces sortes de têtes lorsque, pour la première fois, le monde s'ouvre devant elles, et vous comprendrez l'*Adonis*, « le premier héritier de son invention. » En effet, c'est un premier cri; dans ce cri, tout l'homme se montre. On n'a jamais vu de cœur si palpitant au contact de la beauté et de toute beauté, si ravi de la fraîcheur et de l'éclat des choses, si âpre et si ému dans l'adoration et la jouissance, si violemment et si entièrement précipité jusqu'au fond de la volupté. Sa Vénus est unique; il n'y a point de peinture du Titien[1] dont le coloris soit plus éclatant et plus délicieux, point de déesse courtisane, chez Tintoret ou Giorgione, qui soit plus molle et plus belle, « dont les lèvres plus avides fourragent ainsi parmi les baisers[2], » qui avec un tressaillement plus fort noue ses bras autour d'un corps adolescent qui ploie, tantôt pâle et haletante, tantôt « rouge et chaude comme un charbon, » emportée, irritée, et tout d'un coup à genoux, pleurante, évanouie, puis subitement redressée, « collée à sa bouche, » étouffant ses reproches, affamée et « se gorgeant comme un vautour[3] » qui

1. *Voy.* les *Amours des dieux*, au château de Blenheim, par Titien.

2. With blindfold fury she begins to forage,
Her face doth reek and smoke, her blood doth boil.

3. And, glutton-like, she feeds, yet never filleth ;
Her lips are conquerors, his lips obey,

prend, et prend encore, et veut toujours, et ne saurait jamais se rassasier. Tout est envahi, les sens d'abord, les yeux éblouis de la blanche chair frémissante, mais aussi le cœur d'où la poésie déborde; le trop-plein de la jeunesse regorge jusque sur les choses inanimées; la campagne rit au jour levant, l'air pénétré de clarté n'est qu'une fête. « L'alouette, de sa chambrette humide, monte dans les hauteurs, éveillant le matin; du sein d'argent de l'aube, le soleil se lève dans sa majesté, et son regard illumine si glorieusement le monde, que les cimes des cèdres et les collines semblent de l'or bruni[1]. » Admirable débauche d'imagination et de verve, inquiétante pourtant; un pareil tempérament peut mener loin[2]. Point de femme galante à Londres qui n'eût l'*Adonis* sur sa table[3]. Peut-être vit-il qu'il avait dépassé les

Paying what ransom the insulter willeth,
Whose vulture thought doth pitch the price so high
That she will draw his lips' rich treasure dry.

Even as an empty eagle, sharp by fast,
Lives with her beak on feathers, flesh, and bone,
Shaking her wings, devouring all in haste,
Till either gorge be stuff'd, or prey be gone;
Even, so she kiss'd his brow, his cheek, his chin,
And where she ends she doth anew begin.

1. Lo, hear the gentle lark, weary of rest,
From his moist cabinet mounts on up high,
And wakes the morning, from whose silver breast,
The sun arisethin his majesty;
Who doth the world so gloriously behold,
The cedar-tops and hills seem burnish'd gold.

2. Comparez les premières poésies d'Alfred de Musset, *Contes d'Italie et d'Espagne*.

3. Crawley, cité par Chasles, *Études sur Shakspeare*.

bornes, car l'intention de son second poëme, le *Viol de Lucrèce*, était toute contraire; mais quoiqu'il eût l'esprit déjà assez large pour embrasser à la fois, comme plus tard dans ses drames, les deux extrémités des choses, il n'en continua pas moins à glisser sur sa pente; « le doux abandon de l'amour » a été le grand emploi de sa vie; il était tendre et il était poëte; il ne faut rien de plus pour s'éprendre, être trompé, souffrir, et pour parcourir sans relâche le cercle d'illusions et de peines qui revient sur soi sans jamais finir.

Il eut plusieurs amours de ce genre, un entre autres pour une sorte de Marion Delorme, misérable passion aveuglante et despotique, dont il sentait le poids et la honte, et dont pourtant il ne pouvait ni ne voulait se délivrer. Rien de plus douloureux que ses confessions, rien qui marque mieux la folie de l'amour et le sentiment de la faiblesse humaine. « Quand ma bien-aimée jure que son cœur n'est « que vérité, je la crois, tout en sachant qu'elle « ment[1]. » Ainsi faisait Alceste auprès de Célimène; mais quelle Célimène salie que la drôlesse devant laquelle il s'agenouille, avec autant de mépris que de désir! « Ces lèvres, ces lèvres qui ont profané leur « pourpre, et scellé de faux serments d'amour aussi « souvent que les miennes; ces lèvres qui ont volé « au lit d'autrui sa rente de plaisir!... Eh! j'ai bien « le droit de t'aimer comme tu aimes ceux que tes

1. When my love swears that she is made of truth,
I do believe her, though I know she lies.

« yeux provoquent[1] ! » Voilà les franchises et les grandes impudeurs de l'âme telles qu'on ne les rencontre que dans l'alcôve des courtisanes, et voici les enivrements, les égarements, le délire dans lequel les plus délicats artistes tombent[2], lorsque, dans ces molles mains voluptueuses et engageantes, ils laissent aller leur noble main; ils valent mieux que des princes, et descendent jusqu'à des filles. Le bien et le mal alors perdent pour eux leur nom; toutes les choses se renversent : « Combien tu rends chère et « aimable la honte — qui, comme un ver dans la « rose parfumée, — souille la beauté de ton nom « florissant ! — Dans quelles suavités enfermes-tu tes « vices ! — Le voile de la beauté couvre toutes les « souillures, — et change en charmes tout ce que « les yeux peuvent voir. — Tu fais de tes fautes un « cortége de grâces. — La langue qui conte l'his- « toire de tes années, — et fait des commentaires « lascifs sur tes voluptés, — ne peut te diffamer « qu'avec une sorte de louange. — Et ton nom pro- « noncé fait d'une médisance une bénédiction[3]. »

1. Those lips of thine
That have profan'd their scarlet ornaments,
And seal'd false bonds of love as oft as mine,
Robb'd others' beds' revenues of their rents.
Be it lawful I love thee, as thou lov'st those
Whom thine eyes woo as mine importune thee.

2. *Voy.* la fin de Gérard de Nerval.

3. How sweet and lovely dost thou make the shame,
Which, like a canker in a fragrant rose,
Doth spot the beauty of thy budding name !
O, in what sweets dost thou thy sins enclose!

That tongue that tells the story of thy days,

A quoi servent l'évidence, la volonté, la raison, l'honneur même, quand la passion est si absorbante? Que voulez-vous que l'on dise encore à un homme qui vous répond : « Je sais tout cela, et qu'est-ce que tout cela fait ? » Les grands amours sont des inondations qui noient toutes les répugnances et toutes les délicatesses de l'âme, toutes les opinions préconçues et tous les principes acceptés. Désormais le cœur se trouve mort à tous les plaisirs ordinaires ; il ne peut plus sentir et respirer que d'un seul côté. Shakspeare envie les touches de clavecin sur lesquelles ses doigts courent. Il a beau regarder des fleurs, c'est elle qu'il imagine à travers elles ; et les folles splendeurs de la poésie éblouissante regorgent coup sur coup en lui, sitôt qu'il pense à ces ardents yeux noirs [1]. Il l'a quittée au printemps, « quand le superbe Avril dans sa pompe bariolée — « avait soufflé une haleine de jeunesse en tous les « êtres, — et que le pesant Saturne riait et bon- « dissait » à côté du printemps [2]. Il n'a rien vu, il n'a point « admiré la blancheur des lis, ou loué le profond vermillon de la rose [3]. » Toutes ces suavités

Making lascivious comments on thy sport,
Cannot dispraise but in a kind of praise;
Naming thy name blesses an ill report.

1. Elle était brune, ni belle, ni jeune, et mal famée. (*Sonnets.*)

2. From you I have been absent in the spring,
When proud-pied April, dress'd in all his trim,
Had put a spirit of youth in every thing,
That heavy Saturn laugh'd and leap'd with him.

3. Nor did I wonder at the lilies white,
Nor praise the deep vermilion in the rose.

du printemps n'étaient que son printemps et que son ombre. « Je dis à la violette : Où as-tu volé ton « parfum qui embaume, — si ce n'est dans l'ha- « leine de ma bien-aimée? La pourpre orgueilleuse « — qui teint ta joue satinée, — tu l'as trempée trop « visiblement dans les veines de ma bien-aimée. — « J'ai grondé le lis qui avait pris la blancheur de sa « main, — et l'œillet qui avait dérobé la couleur de « ses cheveux; — les roses craintives étaient debout « sur leurs épines; — l'une rouge de honte, l'autre « pâle de désespoir; — l'autre ni rouge ni pâle, et « qui à son double larcin — avait ajouté son « haleine. — J'ai vu encore d'autres fleurs, mais « pas une — qui ne t'eût pris sa couleur ou son « parfum[1]. » Mièvreries passionnées, affectations délicieuses, dignes de Heine et des contemporains de Dante, qui trahissent de longs rêves exaltés, toujours ramenés sur un objet unique. Contre une domination si impérieuse, si continue, quel sentiment peut tenir ferme? Les sentiments de famille? Il était marié, il avait des enfants, une famille qu'il allait

1. The forward violet thus I did chide:
« Sweet thief, whence didst thou steal thy sweet that smells,
If not from my love's breath? The purple pride,
Which on thy soft cheek for complexion dwells,
In my love's veins thou hast too grossly dy'd. »
The lily I condemned for thy hand,
And buds of marjoram had stolen thy hair:
The roses fearfully on thorns did stand,
One blushing shame, another white despair.
A third, nor red nor white, had stolen of both,
And to this robbery had annex'd thy breath;
More flowers I noted, yet I none could see
But sweet or colour it had stolen from thee.

voir « une fois l'an, » et c'est probablement au retour d'un de ses voyages qu'il dit les paroles qu'on vient d'entendre.—La conscience? « L'amour est trop jeune pour avoir une idée de la conscience. » — La jalousie et la colère? « Si tu me trahis, je me trahis bien moi-même, quand je livre la plus noble partie de moi-même à mon grossier désir. » — Les rebuts? « Je suis content d'être ton pauvre souffre-douleur, de faire tes corvées, de travailler à tes affaires. » Il n'est plus jeune, elle en aime un autre, un bel adolescent blond, son plus cher ami, qu'il a présenté chez elle et qu'elle veut séduire. « Mon démon, dit-il, tente mon bon ange, et veut l'ôter de mes côtés[1]. » Et quand elle y a réussi[2], il n'ose se l'avouer, et souffre tout, comme Molière. Que de misères dans ces minces événements de la vie courante! Comme la pensée involontairement vient mettre à côté de Shakspeare, notre grand malheureux poëte, lui aussi un philosophe d'instinct, mais de plus un rieur de profession, un moqueur des vieillards passionnés,

1. Two loves I have of comfort and despair,
Who, like two spirits, do suggest me still.
The better angel is a man right fair,
The worser spirit a woman, colour'd ill.
To win me soon to hell, my female evil
Tempteth my better angel from my side.

....Love is too young to know what conscience is....
For thou betraying me, I do betray
My nobler part to my gross body's treason....
He is contented thy poor drudge to be,
To stand in thy affairs, fall by thy side.

2. Cette interprétation nouvelle des *Sonnets* est due aux conjectures ingénieuses et solides de M. Chasles.

un railleur acharné des maris trompés, qui, au sortir de sa comédie la plus applaudie, dit tout haut à quelqu'un : « Mon cher ami, je suis au désespoir, ma femme ne m'aime pas ! » C'est que ni la gloire, ni même le travail ou l'invention, ne suffisent à ces âmes véhémentes; l'amour seul peut les combler, parce qu'avec leurs sens et leur cœur il contente aussi leur cerveau, et que toutes les puissances de l'homme, l'imagination comme le reste, trouvent en lui leur concentration et leur emploi. « L'amour est mon péché[1], » disait-il, comme Musset et comme Heine, et dans les *Sonnets* on démêle encore les traces d'autres passions aussi abandonnées, une surtout qui semble pour une grande dame. La première moitié de ses drames, le *Songe d'une nuit d'été*, *Roméo et Juliette*, *les Deux Gentilshommes de Vérone*, gardent plus vivement la chaude empreinte, et on n'a qu'à considérer ses derniers caractères de femmes[2], pour voir avec quelle tendresse exquise,

1. Love is my sin. (142e sonnet.)
2. Miranda, Desdemona, Viola. Premières paroles du duc.

DUKE.
If music be the food of love, play on,
Give me excess of it, that, surfeiting,
The appetite may sicken, and so die. —
That strain again; — it had a dying fall:
O, it came o'er my ear like the sweet south,
That breathes upon a bank of violets,
Stealing, and giving odour. — Enough, no more,
'Tis not so sweet now as it was before.
O spirit of love, how quick and fresh art thou!
That, notwithstanding thy capacity
Receiveth as the sea, nought enters there,
Of what validity and pitch soever,

avec quelle adoration entière il les a aimées jusqu'au bout.

Tout son génie est là; il avait une de ces âmes délicates qui, pareilles à un parfait instrument de musique, vibrent d'elles-mêmes au moindre attouchement. On la démêlait d'abord, cette sensibilité si fine. « Mon aimable Shakspeare, » « doux cygne de l'Avon, » ces mots de Ben Jonson ne font que confirmer ce que répètent ses contemporains. Il était affectueux et bon, « civil de manières, d'ailleurs honnête et loyal dans sa conduite, » « d'un naturel ouvert et franc[1]; » s'il avait les entraînements, il avait aussi les effusions des vrais artistes; on l'aimait, on se trouvait bien auprès de lui; rien de plus doux et de plus engageant que cette grâce, cet abandon demi-féminin dans un homme. Son esprit dans la conversation était prompt, ingénieux et agile, sa gaieté brillante, son imagination facile et si abondante, qu'au dire de ses camarades il ne raturait rien; à tout le moins, quand il récrivait une scène, c'était l'idée qu'il changeait, non les mots, par une seconde poussée d'invention poétique, non par un pénible regrattage des vers. Tous ces traits se réunissent en un seul; il avait le génie *sympathique*, j'entends par là que, naturellement, il savait sortir

But falls into abatement and low price,
Even in a minute, so full of shapes is fancy,
That it alone is high-fantastical.

1. Témoignages de Jonson et de Chettle *Mellifluous*, *honey-tongued*. Voy. Halliwell, 183.

de lui-même et se transformer en tous les objets qu'il imaginait. Regardez autour de vous les grands artistes de votre temps, tâchez d'approcher d'eux, d'entrer dans leur familiarité, de les voir penser, et vous sentirez toute la force de ce mot. Par un instinct extraordinaire, ils se mettent de prime-saut à la place des êtres : hommes, animaux, plantes, fleurs, paysages, quels que soient les objets, animés ou non, ils sentent par contagion les forces et les tendances qui produisent le dehors visible, et leur âme, infiniment multiple, devient par ses métamorphoses incessantes une sorte d'abrégé de l'univers. C'est pourquoi ils semblent vivre plus que les autres hommes; ils n'ont pas besoin d'avoir appris, ils devinent. J'ai vu tel d'entre eux, d'après une armure, un costume, un recueil d'ameublements, entrer dans le moyen âge plus profondément que trois savants mis bout à bout. Ils reconstruisent, comme ils construisent, naturellement, sûrement, par une inspiration qui est un raisonnement ailé. Shakspeare n'avait eu qu'une demi-éducation, savait « peu de latin, point de grec, » à peu près le français et l'italien, rien d'autre; il n'avait point voyagé, il n'avait lu que les livres de la littérature courante, il avait ramassé quelques mots de droit dans les greffes de sa petite ville; comptez, si vous pouvez, tout ce qu'il savait de l'homme et de l'histoire. Ces hommes voient plus d'objets à la fois; ils les embrassent plus complétement que les autres hommes, plus vite et plus à fond; leur esprit regorge et dé-

borde. Ils ne s'en tiennent pas au simple raisonnement; au contact de toute idée, tout leur être, réflexions, images, émotions, entre en branle. Les voilà lancés; ils gesticulent, ils miment leur pensée, ils abondent en comparaisons; même dans la conversation, ils sont imaginatifs et créateurs, avec des familiarités et des témérités de langage, parfois heureusement, toujours irrégulièrement, selon les caprices et les accès de l'improvisation aventureuse. L'entrain, l'éclat de leur parole est étrange, et aussi leurs saccades, les soubresauts par lesquels ils joignent les idées éloignées, supprimant les distances, passant du pathétique au rire, de la violence à la douceur. Cette verve extraordinaire est la dernière chose qui les quitte. Quand, par hasard, les idées leur manquent, ou quand leur mélancolie est trop âpre, ils parlent et produisent encore, sauf à produire des bouffonneries; ils se font *clowns*, même à leurs dépens et contre eux-mêmes. J'en sais un qui dit des calembredaines quand il se sent mourir ou qu'il a envie de se tuer; c'est la roue intérieure qui continue à tourner, même à vide, et que l'homme a besoin de voir toujours tourner, même lorsqu'elle le déchire en passant; ses pantalonnades sont une échappée; vous le trouverez, ce gamin intarissable, ce polichinelle ironique, au tombeau d'Ophélie, auprès du lit de mort de Cléopatre, aux funérailles de Juliette. Haut ou bas, il faut toujours qu'ils soient dans quelque extrême. Ils sentent trop profondément leurs biens et leurs maux, ils amplifient

trop largement par une sorte de roman involontaire chaque état de leur âme. Après des dénigrements et des dégoûts par lesquels ils se ravalent hors de toute mesure, ils se relèvent et s'exaltent extraordinairement, jusqu'à tressaillir d'orgueil et de joie. Parfois, après un de ces découragements, dit Shakspeare, « je pense à toi, et comme l'alouette « au retour du soleil s'élance hors des sillons mor- « nes, mon âme s'envole et va chanter des hymnes « à la porte du ciel[1]. » Puis tout s'affaisse, comme dans un foyer où un flamboiement trop fort n'a plus laissé de substance. « Tu vois en moi le moment de « l'année — où les feuilles jaunes, rares et qui s'en « vont, — pendent aux rameaux froids qui frisson- « nent, — arceaux dégarnis, nefs ruinées où tout à « l'heure chantaient les doux oiseaux. — Tu vois « en moi le crépuscule d'un jour — qui, après le « soleil couché, s'évanouit à l'occident, — et que « par degré engloutit la nuit noire, — la nuit, sœur « jumelle de la mort, qui clôt tout dans le repos[2].... « Ne pleure pas sur moi quand je serai mort; — du « moins cesse de pleurer quand cessera de tinter la

1. Haply I think of thee, — and then my state
(Like to the lark at break of day arising
From sullen earth) sings hymns at heaven's gate.

2. That time of year thou mayst in me behold.
When yellow leaves, or none, or few, do hang
Upon those boughs which shake against the cold,
Bare ruin'd choirs, where late the sweet birds sang.
In me thou seest the twilight of such day
As after sunset fadeth in the west,
Which by and by black night doth take away,
Death's second self, that seals up all in rest....

« morne cloche morose, — avertissant le monde « que je me suis enfui — de ce monde abject pour « habiter avec les plus abjects des vers. — Ne vous « souvenez pas même, si vous lisez ces lignes — de « la main qui les a écrites : car je vous aime tant— « que je voudrais être oublié dans votre chère pensée, « — si penser à moi vous faisait quelque peine[1]. » Ces subites alternatives de joie et de tristesse, ces ravissements divins et ces grandes mélancolies, ces tendresses exquises et ces abattements féminins, peignent le poëte extrême dans ses émotions, incessamment troublé de douleur ou d'allégresse, sensible au moindre choc, plus puissant, plus délicat pour jouir et souffrir que les autres hommes, capable de rêves plus intenses et plus doux, en qui s'agitait un monde imaginaire d'êtres gracieux ou terribles, tous passionnés comme leur auteur.

Tel que le voilà pourtant, il atteignait son assiette. De bonne heure, au moins pour ce qui est de la conduite extérieure, il était entré dans la vie rangée, sensée, presque bourgeoise, faisant des affaires, et pourvoyant à l'avenir. Il restait acteur au moins dix-sept ans, quoique dans les seconds rôles[2]; il

1. No longer mourn for me when I am dead.
Than you shall hear the surly sullen bell
Give warning to the world that I am fled
From this vile world, with vilest worms to dwell:
Nay, if you read this line, remember not
The hand that writ it; for I love you so,
That I in your sweet thoughts would be forgot,
If thinking on me then should make you woe.

2. Le rôle où il excellait était celui du fantôme dans *Hamlet*.

s'ingéniait en même temps à remanier des pièces avec tant d'activité, que Greene l'appelait « une corneille parée des plumes d'autrui, un factotum, un accapareur de la scène[1]. » Dès l'âge de trente-trois ans, il avait amassé assez d'économies pour acheter à Stradford une maison avec deux granges et deux jardins, et il avançait toujours plus droit dans la même voie. Un homme n'arrive qu'à l'aisance par le travail qu'il fait lui-même; s'il parvient à la richesse, c'est par le travail qu'il fait faire aux autres. C'est pourquoi, à ces métiers d'acteur et d'auteur, Shakspeare ajoutait ceux d'entrepreneur et de directeur de théâtre. Il acquérait une part de propriété dans les théâtres de Blackfriars et du Globe, achetait des contrats de dîmes, de grandes pièces de terre, d'autres bâtiments encore, mariait sa fille Suzanne, et finissait par se retirer dans sa ville natale, sur son bien, dans sa maison, en bon propriétaire, en honnête citoyen qui gère convenablement sa fortune et prend part aux affaires municipales. Il avait deux ou trois cents livres sterling de rente, environ vingt ou trente mille francs d'aujourd'hui, et, selon la tradition, il vivait de bonne humeur et en bons termes avec ses voisins; en tout cas, il ne paraît pas qu'il s'inquiéta beaucoup de sa gloire littéraire, car il n'a pas même pris le soin d'éditer et de rassembler ses œuvres. Une de ses filles avait épousé un médecin, l'autre un marchand de vins; la seconde ne savait pas

1. In his own conceit the only *shake-scene* in the country.

même signer son nom. Il prêtait de l'argent et faisait figure dans ce petit monde. Étrange fin, qui au premier regard semble plutôt celle d'un marchand que d'un poëte. Faut-il l'attribuer à cet instinct anglais qui met le bonheur dans la vie du campagnard et du propriétaire bien renté, bien apparenté, bien muni de confortable, qui jouit posément de *sa respectabilité* établie[1], de son autorité domestique et de son assiette départementale? Ou bien Shakspeare était-il, comme Voltaire, un homme de bon sens, quoique imaginatif de cervelle, gardant son jugement rassis sous les petillements de sa verve, prudent par scepticisme, économe par besoin d'indépendance, et capable, après avoir fait le tour des idées humaines, de décider avec Candide que le meilleur parti est de « cultiver son jardin ? » J'aime mieux supposer, comme l'indique sa pleine et solide tête[2], qu'à force d'imagination ondoyante il a, comme Gœthe, échappé aux périls de l'imagination ondoyante, qu'en se figurant la passion, il parvenait comme Gœthe à atténuer chez lui la passion, que la fougue ne faisait point explosion dans sa conduite parce qu'elle rencontrait un débouché dans ses vers, que son théâtre a préservé sa vie, et qu'ayant traversé par sympathie toutes les folies et toutes les misères de la vie humaine, il pouvait s'asseoir au milieu d'elles avec un calme et mélancolique sourire, écoutant pour s'en

1. « He was a respectable man. — A good word; what does it mean? — He kept a gig. » Procès anglais.

2. *Voy.* ses portraits et surtout son buste.

distraire la musique aérienne des fantaisies dont il se jouait[1]. Je veux supposer enfin que, pour le corps comme pour le reste, il était de sa grande génération et de son grand siècle, que chez lui comme chez Rabelais, Titien, Michel-Ange et Rubens, la solidité des muscles faisait équilibre à la sensibilité des nerfs; qu'en ce temps-là la machine humaine, plus rudement éprouvée et plus fermement bâtie, pouvait résister aux tempêtes de la passion et aux fougues de la verve, que l'âme et le corps se faisaient encore contre-poids, et que le génie était alors une floraison et non, comme aujourd'hui, une maladie. Sur tout cela on n'a que des conjectures, et si l'on veut connaître l'homme de plus près, c'est dans ses œuvres qu'il faut le chercher.

II

Cherchons donc l'homme, et dans son style. Le style explique l'œuvre; en montrant les traits principaux du génie, il annonce les autres. Une fois qu'on a saisi la faculté maîtresse, on voit l'artiste tout entier se développer comme une fleur.

Shakspeare imagine avec surabondance et avec excès; il répand les métaphores avec profusion sur tout ce qu'il écrit; à chaque instant, les idées abstraites se changent chez lui en images; c'est une

1. *Voy.* surtout ses dernières pièces : *Tempest*, *Twelfth night*.

série de peintures qui se déroule dans son esprit. Il ne les cherche pas, elles viennent d'elles-mêmes; elles se pressent en lui, elles couvrent les raisonnements, elles offusquent de leur éclat la pure lumière de la logique. Il ne travaille point à expliquer ni à prouver; tableau sur tableau, image sur image, il copie incessamment les étranges et splendides visions qui s'engendrent les unes les autres et s'accumulent en lui. Comparez à nos sobres écrivains cette phrase que je traduis au hasard dans un dialogue tranquille[1]: « Chaque vie particulière est tenue de se garder contre le mal avec toute la force et toutes les armes de la pensée; à bien plus forte raison, l'âme de qui dépendent et sur qui reposent tant de vies. La mort de la majesté royale ne va pas seule. Comme un gouffre, elle entraîne après elle ce qui est près d'elle. C'est une roue massive fixée sur la cime de la plus haute montagne; à ses rayons énormes sont attachées et emmortaisées dix mille choses moindres. Quand elle tombe, chaque petite dépendance, chaque mince annexe accompagne sa ruine bruyante. Quand le roi soupire, tout un monde gémit[2]. » Voilà trois images coup sur coup pour ex-

1. *Hamlet*, III, scène IV.

2. The single and peculiar life is bound,
With all the strength and armour of the mind,
To keep itself from 'noyance; but much more
That spirit, upon whose weal depend and rest
The lives of many. The cease of majesty
Dies not alone, but, like a gulf, doth draw
What's near it, with it: it is a massy wheel,
Fix'd on the summit of the highest mount,

primer la même pensée. C'est une floraison; une branche sort du tronc, et de celle-ci une autre; cette autre se multiplie par de nouveaux rameaux. Au lieu d'un chemin uni, tracé par une suite régulière de jalons secs et sagement plantés, vous entrez dans un bois touffu d'arbres entrelacés et de riches buissons, qui vous cachent et vous ferment la voie, qui ravissent et qui éblouissent vos yeux par la magnificence de leur verdure et par le luxe de leurs fleurs. Vous vous étonnez au premier instant, esprit moderne, affairé, habitué aux dissertations nettes de notre poésie classique; vous ressentez de la mauvaise humeur; vous pensez que l'auteur s'amuse, et que, par amour-propre et mauvais goût, il s'égare et vous égare dans les fourrés de son jardin. Point du tout; s'il parle ainsi, ce n'est point par choix, c'est par force; la métaphore n'est pas le caprice de sa volonté, mais la forme de sa pensée. Au plus fort de sa passion, il imagine encore. Quand Hamlet, désespéré, se rappelle la noble figure de son père, il aperçoit les tableaux mythologiques dont le goût du temps remplissait les rues. Il le compare au héraut Mercure, « nouvellement descendu sur une colline qui baise le ciel[1]. » Cette apparition charmante, au

To whose huge spokes ten thousand lesser things
Are mortis'd and adjoin'd, which, when it falls,
Each small annexment, petty consequence,
Attends the boist'rous ruin. Never alone
Did the king sigh, but with a general groan.

1. A station like the herald Mercury
New lighted on a heaven-kissing hill.

milieu d'une sanglante invective, prouve que le peintre subsiste sous le poëte. Involontairement et hors de propos il vient d'écarter le masque tragique qui couvrait son visage, et le lecteur, derrière les traits contractés de ce masque terrible, découvre un sourire gracieux et inspiré qu'il n'attendait pas.

Il faut bien qu'une pareille imagination soit violente. Toute métaphore est une secousse. Quiconque involontairement et naturellement transforme une idée sèche en une image a le feu au cerveau; les vraies métaphores sont des apparitions enflammées qui rassemblent tout un tableau sous un éclair. Jamais, je crois, chez aucune nation d'Europe et en aucun siècle de l'histoire, on n'a vu de passion si grande. Le style de Shakspeare est un composé d'expressions forcenées. Nul homme n'a soumis les mots à une pareille torture. Contrastes heurtés, exagérations furieuses, apostrophes, exclamations, tout le délire de l'ode, renversement d'idées, accumulation d'images, l'horrible et le divin assemblés dans la même ligne, il semble qu'il n'écrive jamais une parole sans crier. — Qu'ai-je fait? dit la reine à son fils Hamlet....

.... Une action — qui flétrit la grâce et la rougeur de la modestie, — appelle la vertu hypocrite, ôte la rose — au beau front de l'innocent amour, — et y met un ulcère, rend les vœux du mariage — aussi faux que des serments de joueurs. Oh! une action pareille — arrache l'âme du corps des contrats, — et fait de la douce religion — une rapsodie de phrases. La face du ciel s'enflamme de honte, — oui, et

ce globe solide, cette masse compacte, — le visage morne comme au jour du jugement, — est malade d'y penser[1]!

C'est le style de la frénésie. Encore n'ai-je pas tout traduit. Toutes ces métaphores sont furieuses, toutes ces idées arrivent au bord de l'absurde. Tout s'est transformé et défiguré sous l'ouragan de la passion. La contagion du crime qu'il dénonce a souillé la nature entière. Il ne voit plus dans le monde que corruption et mensonge. C'est peu d'avilir les gens vertueux, il avilit la vertu même. Les choses inanimées sont entraînées dans ce tourbillon de douleur. La teinte rouge du ciel au soleil couchant, la pâle obscurité que la nuit répand sur le paysage, se changent en rougeurs et en pâleurs de honte, et le misérable homme qui parle et qui pleure voit le monde entier chanceler avec lui dans l'éblouissement du désespoir.

Hamlet est à demi fou, dira-t-on; cela explique ces violences d'expression. La vérité est qu'Hamlet, c'est Shakspeare. Que la situation soit terrible ou paisible, qu'il s'agisse d'une invective ou d'une conversation, le style est partout excessif. Shakspeare

1. Such an act, that blurs the grace and blush of modesty;
Calls virtue, hypocrite; takes off the rose
From the fair forehead of an innocent love,
And sets a blister there; makes marriage vows
As false as dicers' oaths: O such a deed
As from the body of contraction plucks
The very soul; and sweet religion makes
A rhapsody of words: Heaven's face doth glow;
Yea, this solidity and compound mass,
With tristful visage, as against the doom,
Is thought sick at the act.

n'aperçoit jamais les objets tranquillement. Toutes les forces de son esprit se concentrent sur l'image ou sur l'idée présente. Il s'y enfonce et s'y absorbe. Auprès de ce génie, on est comme au bord d'un gouffre; l'eau tournoyante s'y précipite, engloutissant les objets qu'elle rencontre, et ne les rend à la lumière que transformés et tordus. On s'arrête avec stupeur devant ces métaphores convulsives, qui semblent écrites par une main fiévreuse dans une nuit de délire, qui ramassent en une demi-phrase une page d'idées et de peintures, qui brûlent les yeux qu'elles veulent éclairer. Les mots perdent leur sens; les constructions se brisent; les paradoxes de style, les apparentes faussetés que de loin en loin on hasarde en tremblant dans l'emportement de la verve, deviennent le langage ordinaire; il éblouit, il révolte, il épouvante, il rebute, il accable; ses vers sont un chant perçant et sublime, noté à une clé trop haute, au-dessus de la portée de nos organes, qui blesse nos oreilles, et dont notre esprit seul devine la justesse et la beauté.

C'est peu cependant, car cette force de concentration singulière est encore doublée par la brusquerie de l'élan qui la déploie. Chez Shakspeare, nulle préparation, nul ménagement, nul développement, nul soin pour se faire comprendre. Comme un cheval trop ardent et trop fort, il bondit, il ne sait pas courir. Il franchit entre deux mots des distances énormes, et se trouve aux deux bouts du monde en un instant. Le lecteur cherche en vain des yeux la route

intermédiaire, étourdi de ces sauts prodigieux, se demandant par quel miracle le poëte au sortir de cette idée est entré dans cette autre, entrevoyant parfois entre deux images une longue échelle de transitions que nous gravissons pied à pied avec peine, et qu'il a escaladée du premier coup. Shakspeare vole, et nous rampons. De là un style composé de bizarreries, des images téméraires rompues à l'instant par des images plus téméraires encore, des idées à peine indiquées achevées par d'autres qui en sont éloignées de cent lieues, nulle suite visible, un air d'incohérence; à chaque pas on s'arrête, le chemin manque; on aperçoit là-haut, bien loin de soi, le poëte, et l'on découvre qu'on s'est engagé sur ses traces dans une contrée escarpée, pleine de précipices, qu'il parcourt comme une promenade unie, et où nos plus grands efforts peuvent à peine nous traîner.

Que sera-ce donc si maintenant l'on remarque que ces expressions si violentes et si peu préparées, au lieu de se suivre une à une, lentement et avec effort, se précipitent par multitudes avec une facilité et une abondance entraînantes, comme des flots qui sortent en bouillonnant d'une source trop pleine, qui s'accumulent, qui montent les uns sur les autres, et ne trouvent nulle part assez de place pour s'étaler et s'épuiser? Voyez dans *Roméo et Juliette* vingt exemples de cette verve intarissable. Ce que les deux amants entassent de métaphores, d'exagérations passionnées, de pointes, de phrases tourmentées, d'ex-

travagances amoureuses, est infini. Leur langage ressemble à des roulades de rossignols. Les gens d'esprit de Shakspeare, Mercutio, Béatrice, Rosalinde, les clowns, les bouffons, petillent de traits forcés, qui partent coup sur coup comme une fusillade. Il n'en est pas un qui ne trouve assez de jeux de mots pour défrayer tout un théâtre. Les imprécations du roi Lear et de la reine Marguerite suffiraient à tous les fous d'un hôpital et à tous les opprimés de la terre. Les sonnets sont un délire d'idées et d'images creusées avec un acharnement qui donne le vertige. Son premier poëme, *Vénus et Adonis*, est l'extase sensuelle d'un Corrége insatiable et enflammé. Cette fécondité exubérante porte à l'excès des qualités déjà excessives, et centuple le luxe des métaphores, l'incohérence du style et la violence effrénée des expressions[1].

Tout cela se réduit à un seul mot : les objets entraient organisés et complets dans son esprit ; ils ne font que passer dans le nôtre, désarticulés, décomposés, pièce par pièce. Il pensait par blocs, et nous pensons par morceaux : de là son style et notre style, qui sont deux langues inconciliables. Nous autres, écrivains et raisonneurs, nous pouvons noter précisément par un mot chaque membre isolé et représenter l'ordre exact des parties par l'ordre exact de nos expressions : nous avançons par degrés,

1. C'est pourquoi aux yeux d'un écrivain du dix-septième siècle le style de Shakspeare est le plus obscur, le plus prétentieux, le plus pénible, le plus barbare et le plus absurde qui fut jamais.

nous suivons les filiations, nous nous reportons incessamment aux racines, nous essayons de traiter nos mots comme des chiffres, et nos phrases comme des équations; nous n'employons que les termes généraux que tout esprit peut comprendre et les constructions régulières dans lesquelles tout esprit doit pouvoir entrer; nous atteignons la justesse et la clarté, mais non la vie. Shakspeare laisse là la justesse et la clarté et atteint la vie. Du milieu de la conception complexe et de la demi-vision colorée, il arrache un fragment, quelque fibre palpitante, et vous le montre; à vous, sur ce débris, de deviner le reste; derrière le mot il y a tout un tableau, une attitude, un long raisonnement en raccourci, un amas d'idées fourmillantes; vous les connaissez, ces sortes de mots abréviatifs et pleins: ce sont ceux que l'on crie dans la fougue de l'invention ou dans l'accès de la passion, termes d'argot et de mode qui font appel aux souvenirs locaux et à l'expérience personnelle, petites phrasés hachées et incorrectes qui expriment par leur irrégularité la brusquerie et les cassures du sentiment intérieur, mots triviaux, figures excessives[1]. Il y a un geste sous chacune d'elles, une contraction subite de sourcils, un plissement des lèvres rieuses, une pantalonnade ou un déhanchement de toute la machine. Aucune de ces phrases ne note des idées, toutes suggèrent des

1. *Voy.* dans *Hamlet* le discours de Laërtes à sa sœur, et de Polonius à Laërtes. Le style est hors de la situation, et on voit là à nu le procédé naturel et obligé de Shakspeare.

images; chacune d'elles est l'extrémité et l'aboutissement d'une action mimique complète; aucune d'elles n'est l'expression et la définition d'une idée partielle et imitée. C'est pour cela que Shakspeare est étrange et puissant, obscur et créateur par delà tous les poëtes de son siècle et de tous les siècles, le plus immodéré entre tous les violateurs du langage, le plus extraordinaire entre tous les fabricateurs d'âmes, le plus éloigné de la logique régulière et de la raison classique, le plus capable d'éveiller en nous un monde de formes, et de dresser en pied devant nous des personnages vivants.

III

Recomposons ce monde en cherchant en lui l'empreinte de son créateur. Un poëte ne copie pas au hasard les mœurs qui l'entourent; il choisit dans cette vaste matière, et transporte involontairement sur la scène les habitudes de cœur et de conduite qui conviennent le mieux à son talent. Supposez-le logicien, moraliste, orateur, tel qu'un de nos grands tragiques du dix-septième siècle : il ne représentera que les mœurs nobles, il évitera les personnages bas; il aura horreur des valets et de la canaille; il gardera au plus fort des passions déchaînées les plus exactes bienséances; il fuira comme un scandale tout mot ignoble et cru; il mettra partout la raison, la grandeur et le bon goût; il supprimera

la familiarité, les enfantillages, les naïvetés, le badinage gai de la vie domestique; il effacera les détails précis, les traits particuliers, et transportera la tragédie dans une région sereine et sublime où ses personnages abstraits, dégagés du temps et de l'espace, après avoir échangé d'éloquentes harangues et d'habiles dissertations, se tueront convenablement et comme pour finir une cérémonie. Shakspeare fait tout le contraire, parce que son génie est tout l'opposé. Sa faculté unique est l'imagination passionnée délivrée des entraves de la raison et de la morale; il s'y abandonne et ne trouve dans l'homme rien qu'il veuille retrancher. Il accepte la nature et la trouve belle tout entière; il la peint dans ses petitesses, dans ses difformités, dans ses faiblesses, dans ses excès, dans ses déréglements et dans ses fureurs; il montre l'homme à table, au lit, au jeu, ivre, fou, malade; il ajoute les coulisses à la scène. Il ne songe point à ennoblir, mais à copier la vie humaine, et n'aspire qu'à rendre sa copie plus énergique et plus frappante que l'original.

De là les mœurs de ce théâtre, et d'abord le manque de dignité. La dignité vient de l'empire exercé sur soi-même; l'homme choisit dans ses gestes et dans ses actions les plus nobles, et ne se permet que celles-là. Les personnages de Shakspeare n'en choisissent aucune et se les permettent toutes. Ses rois sont hommes et pères de famille; le terrible jaloux Léonatus, qui va ordonner le meurtre de sa

femme et de son frère[1], joue comme un enfant avec son fils; il le caresse, il lui donne tous les jolis petits noms d'amitié que disent les mères; il ose être trivial; il est bavard comme une nourrice, il en a le langage et il en prend les soins.

....As-tu mouché ton nez? — On dit qu'il ressemble au mien. Allons, capitaine, — il faut que nous soyons propres, bien propres, mon capitaine[2].... — Venez ici, sire page. — Regardez-moi avec vos yeux bleus. Cher petit coquin! — cher mignon! En regardant — les traits de ce visage, il m'a semblé que je reculais — de vingt-trois ans, et je me voyais sans culottes, — avec ma cotte de velours vert, ma dague muselée, — de peur qu'elle ne mordît son maître. — Combien alors je ressemblais à cette mauvaise herbe, — à ce polisson, à ce monsieur!... Mon frère, — gâtez-vous là-bas votre jeune prince — comme nous avons l'air de gâter le nôtre[3]?

POLYXÈNE.

Quand je suis chez moi, sire, — il fait toute mon occupation, toute ma gaieté, tout mon souci; — tantôt mon ami de cœur, et tantôt mon ennemi juré; — mon parasite, mon soldat, mon homme d'État, mon tout; — il rend un jour de juillet aussi court qu'un jour de décembre, — et, avec ses en-

1. *Winter's Tale*, acte I, scène I.
2. Il y a ici un calembour intraduisible.
3. What, hast smutch'd thy nose?—
They say it 's a copy out of mine. Come, captain,
We must be neat; not neat, but cleanly, captain:...
Come, sir page, look on me with your welkin eye: sweet villain!
Most dear'st! my collop! Looking on the lines
Of my boy's face, methought, I did recoil
Twenty-three years, and saw myself unbreech'd
In my green velvet coat; my dagger muzzled,
Lest it should bite its master....
How like, methought, I then was to this kernel,
This quash, this gentleman:...
My brother, are you so fond of your prince,
As we do seem to be of ours?

fantillages sans fin, me guérit — de pensées qui gèleraient mon sang[1].

Il y a dans Shakspeare vingt morceaux semblables. Les grandes passions, chez lui comme dans la nature, sont précédées ou suivies d'actions frivoles, de petites conversations, de sentiments vulgaires. Les fortes émotions sont des accidents dans notre vie; boire, manger, causer de choses indifférentes, exécuter machinalement une tâche habituelle, rêver à quelque plaisir bien plat ou à quelque chagrin bien ordinaire, voilà l'emploi de toutes nos heures. Shakspeare nous peint tels que nous sommes; ses héros saluent, demandent aux gens de leurs nouvelles, parlent de la pluie et du beau temps, aussi souvent et aussi vulgairement que nous-mêmes, juste au moment de tomber dans les dernières misères ou de se lancer dans les résolutions extrêmes. Hamlet demande l'heure, trouve le vent piquant, cause des festins et des fanfares que l'on entend dans le lointain, et cette conversation si tranquille, si peu liée à l'action, si remplie de petits faits insignifiants, que le hasard seul vient d'amener et de conduire, dure jusqu'au moment où le spectre de son père, se

1. POLYXENES.

If at home, sir,
He's all my exercise, my mirth, my matter:
Now my sworn friend, and then mine enemy;
My parasite, my soldier, statesman, all!
He makes a July's day short as December;
And, with his varying childness, cures in me
Thoughts that would thick my blood.

levant dans les ténèbres, lui révèle l'assassinat qu'il doit venger.

La raison commande aux mœurs d'être mesurées; c'est pourquoi les mœurs que peint Shakspeare ne le sont pas. La pure nature est violente, emportée. Elle n'admet pas les excuses, elle ne souffre pas les tempéraments, elle ne fait pas la part des circonstances, elle veut aveuglément, elle éclate en injures, elle a la déraison, l'ardeur et les colères des enfants. Les personnages de Shakspeare ont le sang bouillant et la main prompte. Ils ne savent pas se contenir, ils s'abandonnent tout d'abord à leur douleur, à leur indignation, à leur amour, et se lancent éperdument sur la pente roide où leur passion les précipite. Combien en citerai-je? Timon, Léonatus, Cressida, toutes les jeunes filles, tous les principaux personnages des grands drames; Shakspeare peint partout l'impétuosité irréfléchie du premier mouvement. Capulet annonce à sa fille Juliette que dans trois jours elle épousera le comte Paris, et lui dit d'en être fière : elle répond qu'elle n'en est point fière, et que cependant elle remercie le comte de cette preuve d'amour. Comparez la fureur de Capulet à la colère d'Orgon, et vous mesurerez la différence des deux poëtes et des deux civilisations :

Comment! comment! la belle raisonneuse! Qu'est-ce que cela? — « Fière. » Et puis « je vous remercie, » et « je ne vous remercie pas, » — et « je ne suis pas fière. » Jolie mignonne, — plus de ces remerciements, plus de ces fiertés; — mais décidez vos gentils petits pieds, jeudi prochain, — à

venir avec Paris à l'église de Saint-Pierre, — ou je t'y traînerai sur une claie! — Hors d'ici, effrontée! carogne! belle pâlotte que vous êtes! — figure de cire!

JULIETTE.

Mon bon père, je vous supplie sur mes genoux, — ayez seulement la patience de me laisser dire un mot.

CAPULET.

Qu'on te pende, jeune gueuse que tu es! désobéissante coquine! — Je te le dis : Va à l'église jeudi, — ou ne me regarde plus jamais en face. — Ne parle pas, ne réplique pas, ne réponds pas. — La main me démange.

LADY CAPULET.

Vous êtes trop vif....

CAPULET.

Sainte hostie! Cela me rend fou. Jour et nuit, matin et soir, — chez moi, dehors, seul, en compagnie, — veillant ou dormant, mon seul soin a été — de la marier, et maintenant que j'ai trouvé — un gentilhomme de race princière, — de belles façons, jeune, noblement élevé, — fait comme un cœur pourrait le souhaiter..., — voir une misérable folle larmoyante, — une poupée pleurnicheuse, à cette offre de sa fortune, — répondre : « Je ne veux pas me marier! je ne saurais l'aimer! — Je suis trop jeune; je vous prie, pardonnez-moi! » — Eh bien! si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai, moi! — Allez paître où vous voudrez, vous ne resterez pas sous mon toit. — Regardez-y, pensez-y, je ne plaisante pas. — Jeudi est proche. La main sur votre cœur, décidez-vous. — Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami; — si vous ne l'êtes pas, allez vous faire pendre; mendiez, jeûnez, mourez dans les rues, — car, sur mon âme, je ne te reconnais plus[1].

Cette manière d'exhorter sa fille au mariage est propre à Shakspeare et au seizième siècle. La con-

1. How now! how now, chop-logic! What is this?
Proud,—and I thank you,—and I thank you not;—

tradiction est pour ces hommes ce que la vue du rouge est pour les taureaux : elle les rend fous.

On devine bien que dans ce temps et sur le théâtre la décence est chose inconnue. Elle gêne parce qu'elle est un frein, et on s'en débarrasse parce qu'elle gêne. Elle est un don de la raison et de la

And yet not proud : — mistress minion, you,
Thank me no thankings, nor proud me no prouds,
But settle your fine joints 'gainst Thursday next,
To go with Paris to Saint Peter's church,
Or I will drag thee on a hurdle thither.
Out, you green sick carrion ! out, you baggage,
You tallow-face!

JULIET.

Good father, I beseech you on my knees,
Hear me patience but to speak a word.

CAPULET.

Hang thee, young baggage! disobedient wretch!
I tell thee what,—get thee to church o' Thursday,
Or never after look me in the face:
Speak not, reply not, do not answer me;
My fingers itch. . . .

LADY CAPULET.

You are too hot.

CAPULET.

God's bread ! it makes me mad. Day, night, early,
At home, abroad, alone, in company,
Waking, or sleeping, still my care hath been
To have her match'd : and having now provided
A gentleman of princely parentage,
Of fair demesnes, youthful, and nobly train'd,
Stuff'd (as they say) with honourable parts,
Proportion'd as one's heart could wish a man,—
And then to have a wretched puling fool,
A whining mammet, in her fortune's tender,
To answer, "I 'll not wed,— I cannot love,—
I am too young,—I pray you pardon me; —"
But, an you will not wed, I 'll pardon you :
Graze where you will, you shall not house with me;
Look to 't, think on 't, I do not use to jest.
Thursday is near ; lay hand on heart, advise :
And you be mine, I'll give you to my friend ;
And you be not, hang, beg, starve, die i' the streets,
For, by my soul, I 'll never acknowledge thee.

morale, comme la crudité est un effet de la nature et de la passion. Les paroles dans Shakspeare sont aussi crues que possible. Ses personnages appellent les choses par leurs noms sales, et traînent la pensée sur les images précises de l'amour physique. Les conversations des gentilshommes et des dames sont pleines d'allusions scabreuses, et il faudrait chercher un cabaret de bien bas étage pour en entendre de pareilles aujourd'hui[1].

Ce serait aussi dans un cabaret qu'il faudrait chercher les rudes plaisanteries et le genre d'esprit brutal qui fait le fond de ces entretiens. La politesse bienveillante est le fruit tardif d'une réflexion avancée; elle est une sorte d'humanité et de bonté appliquée aux petites actions et aux discours journaliers; elle ordonne à l'homme de s'adoucir à l'égard des autres et de s'oublier pour les autres; elle contraint la pure nature, qui est égoïste et grossière. C'est pourquoi elle manque aux mœurs de ce théâtre. Vous voyez les charretiers par gaieté et vivacité s'asséner des taloches; telle est à peu près la conversation des seigneurs et des dames qui veulent plaisanter, par exemple celle de Béatrice et de Bénédict[2], personnes fort bien élevées pour le temps, ayant une grande renommée d'esprit et de politesse, et dont les jolies répliques font la joie des assistants. « Ces escarmouches d'esprit » consistent

1. *King Henry VIII*, acte II, scène III, etc.

2. *Much ado about nothing*. *Voy.* la façon dont Henri V fait la cour à Catherine de France.

à se dire en termes clairs : Vous êtes un poltron, un glouton, un imbécile, un bouffon, un libertin, une brute ! — Vous êtes une sotte, une langue de perroquet, une folle, une... (le mot y est[1].) — On juge du ton qu'ils prennent lorsqu'ils sont en colère. « Un mendiant ivre, dit Émilie dans *Othello*, ne jetterait pas de pires injures à sa concubine[2]. » Ils ont un vocabulaire de gros mots aussi complet que celui de Rabelais, et ils l'épuisent. Ils prennent la boue à pleines mains et la lancent à leur adversaire sans croire se salir.

Les actions répondent aux paroles. Ils vont sans pudeur ni pitié jusqu'à l'extrémité de leur passion. Ils assassinent, ils empoisonnent, ils violent, ils incendient, et la scène n'est remplie que d'abominations. Shakspeare met sur son théâtre toutes les actions atroces des guerres civiles. Ce sont les mœurs des loups et des hyènes. Il faut lire[3] la sédition de Jack Cade pour prendre une idée de ces folies et de ces fureurs. On croit voir des animaux révoltés, la stupidité meurtrière d'un loup lâché dans une

1. BENEDICT.
I will go to the antipodes.... rather than hold three words' conference with this harpy.... I cannot endure my lady Tongue.
DON PEDRO.
You have put him down, lady, you have put him down.
BEATRICE.
So I would not he should do me, my lord, but I should prove the mother of fools.

2. He call'd her whore ; a beggar, in his drink,
Could not have laid such terms upon his callet.

3. *Henry VI*, 2e part., acte IV, scène III.

bergerie, la brutalité d'un pourceau qui se soûle et se roule dans l'ordure et dans le sang. Ils détruisent, ils tuent, ils se tuent entre eux; les pieds dans le meurtre, ils demandent à manger et à boire; ils plantent les têtes au bout des piques, ils les font s'entre-baiser, et ils rient[1].

Allez, dit Jack Cade, brûlez toutes les archives du royaume; ma bouche maintenant sera le parlement d'Angleterre.... Le plus orgueilleux pair du royaume ne portera sa tête sur ses épaules qu'après m'avoir payé tribut. Et il n'y aura pas une fille mariée qui ne me donne d'abord en payement son pucelage.... A présent, en Angleterre, on vendra deux sous sept pains d'un sou. Il n'y aura plus d'argent. Tous boiront et mangeront à mes frais, et je les habillerai tous avec la même livrée.... Comme me voilà ici, assis sur la pierre de Londres, j'ordonne et commande que le conduit au pissat ne verse plus que du bordeaux, cette première année de notre règne, et cela aux frais de la ville.... Et à présent toutes les choses seront en commun.... Qu'est-ce que tu peux répondre à Ma Ma-

1. JACK CADE.

There shall be in England seven half-penny loaves sold for a penny.... There shall be no money; all shall eat and drink on my score, and I will apparel them all in our livery.

And here, sitting upon London-stone, I charge and command, that, of the city's cost, the pissing-conduit run nothing but claret-wine this first year of our reign.... Away, burn all the records of the realm; my mouth shall be the parliament of England.... An henceforth all things shall be held ih common..... What canst thou answer to my majesty for giving up of Normandy unto Monsieur Basimecu, the dauphin of France?

The proudest peer of the realm shall not wear a head on his shoulders unless he pays me tribute; there shall not be a maid married, but she shall pay to me her maidenhead ere they have it. (*Re-enter rebels with the heads of Lord* SAY *and his son-in-law.*) But is not this braver? Let them kiss one another, for they loved well when they were alive.

jesté pour avoir livré la Normandie à Monsieur Basimecu, le dauphin de France? (*On apporte les têtes de lord Say et de son gendre.*) Voilà qui est mieux. Qu'ils se baisent entre eux, car ils s'aimaient bien de leur vivant.

Il ne faut pas lâcher l'homme, on ne sait quelles convoitises et quelles fureurs peuvent couver sous une apparence unie! Jamais la nature n'a été si laide, et cette laideur est la vérité.

Ces mœurs de cannibales ne se rencontrent-elles que chez la canaille? Les princes font pis. Le duc de Cornouailles commande de lier sur une chaise le vieux duc de Glocester, parce que c'est grâce à lui que le roi Lear s'est échappé.

CORNOUAILLES.

....Tenez la chaise. — Je vais mettre le pied sur ces yeux que voilà. (*On tient Glocester pendant que Cornouailles lui arrache un œil et met son pied dessus.*)

GLOCESTER.

Que celui de vous qui veut vivre vieux — me donne secours. O cruel! ô vous, dieux!

RÉGANE (*fille de Lear*).

Un côté serait jaloux de l'autre. L'autre aussi.

CORNOUAILLES (*riant*).

Si maintenant tu peux voir ta vengeance....

UN SERVITEUR.

Arrêtez votre main, monseigneur. — J'ai commencé à vous servir quand j'étais encore enfant; — mais je ne vous aurai jamais rendu de plus grand service — que de vous dire d'arrêter.

CORNOUAILLES.

Comment, misérable chien!

LE SERVITEUR.

Si vous aviez une barbe au menton, — j'irais vous l'arracher dans une querelle pareille.

CORNOUAILLES.

Ah! mon drôle! *(Il tire son épée et court sur lui.)*

LE SERVITEUR.

Eh bien! venez, et courez la chance de votre colère! *(Il tire son épée. Ils se battent. Cornouailles est blessé.)*

RÉGANE *(à un autre serviteur)*.

Donne-moi ton épée. — Un paysan qui s'attaque à nous! *(Elle arrache l'épée, vient par derrière et l'en perce.)*

LE SERVITEUR.

Oh! je suis tué!... Monseigneur, il vous reste un œil — pour voir le sang que je lui ai tiré. Oh! *(Il meurt.)*

CORNOUAILLES.

Il n'en verra pas davantage, je l'en empêcherai. *(Il met le doigt sur l'œil de Glocester.)* — Dehors, sale gelée! — Où est ton lustre à présent? *(Il arrache l'autre œil de Glocester et le jette par terre.)*

GLOCESTER.

Tout est ténèbres et désolation. Où est mon fils?

RÉGANE.

Allez, jetez-le hors des portes, et qu'il flaire sa route — jusqu'à Douvres[1].

Telles sont les mœurs de ce théâtre. Elles sont sans frein comme celles du temps et comme l'ima-

1. Fellows, hold the chair:
Upon these eyes of thine I'll set my foot.
(Gloster is held down in the chair, while Cornwall plucks out one of his eyes, and sets his foot on it.)

GLOSTER.

He that will think to live till he be old,
Give me some help: — O cruel! O ye gods!

REGAN.

One side will mock another; the other too.

CORNWALL.

If you see vengeance,...

SERVANT.

Hold your hand, my lord.
I have serv'd you ever since I was a child:
But better service have I never done you,

gination du poëte. Copier les actions plates de la vie journalière, les puérilités et les faiblesses où s'abaissent incessamment les plus grands personnages, les emportements qui les dégradent, les paroles crues, dures ou sales, et les actions atroces où se déploient la licence, la brutalité, la férocité de la nature primitive, voilà l'œuvre de l'imagination libre et nue. Copier ces laideurs et ces excès avec un choix de détails si familiers, si expressifs, si exacts, qu'ils font sentir sous chaque mot de chaque personnage une civilisation tout entière, voilà l'œuvre de l'imagination concentrée et toute-puissante. Cette nature des mœurs et cette énergie de la peinture indiquent

Than now to bid you hold.

CORNWALL.

How now, you dog?

SERVANT.

you did wear a beard upon your chin,
I'd shake it in this quarrel: What do you mean?

CORNWALL.

My villain! *(Draws, and runs at him.)*

SERVANT.

Nay, then come down, and take the chance of anger.
(Draws; they fight; Cornwall is wounded.)

REGAN.

Give me thy sword. *(To another servant.)*
A peasant stand up thus!
(Snatches a sword, comes behind, and stabs him.)

SERVANT.

O, I am slain! My lord! you have one eye left
To see some mischief in him: — O! *(Dies.)*

CORNWALL.

Lest it see more, prevent it: — Out, vile jelly:
Where is thy lustre now?
(Tears out Gloster's other eye, and throws it on the ground.)

GLOSTER.

All dark and comfortless. Where's my son?...

REGAN.

Go, thrust him out at gates, and let him smell
His way to Dover....

une même faculté, unique et excessive, que le style a déjà montrée.

IV

Sur ce fond commun se détache un peuple de figures vivantes et distinctes, éclairées d'une lumière intense, avec un relief saisissant. Cette puissance créatrice est le grand don de Shakspeare, et consiste à produire l'effet que voici : chaque phrase prononcée par un personnage nous fait voir, outre l'idée qu'elle renferme, le sentiment qui la cause, les passions qui produisent ce sentiment, l'ensemble des qualités et le caractère dont ces passions dépendent, le tempérament, l'attitude physique, le geste, le regard du personnage, tout cela en une seconde, avec une netteté et une force dont personne n'a approché. Les mots qui frappent nos oreilles ne sont pas la millième partie de ceux que nous écoutons intérieurement; ils sont comme des étincelles qui s'échappent de distance en distance; les yeux voient de rares traits de flamme; l'esprit seul aperçoit le vaste embrasement dont ils sont l'indice et l'effet. Il y a ici deux drames en un seul : l'un bizarre, saccadé, écourté, visible, l'autre conséquent, immense, invisible; celui-ci couvre si bien l'autre, qu'ordinairement on ne croit plus lire des paroles : on entend le grondement de ces voix terribles, on voit des traits contractés, des yeux ardents, des visages pâlis, on sent les bouillonnements, les furieuses résolutions

qui montent au cerveau avec le sang fiévreux, et redescendent dans les nerfs tendus. Cette propriété qu'a chaque phrase de rendre visible un monde de sentiments et de formes vient de ce qu'elle est causée par un monde d'émotions et d'images. Shakspeare, en l'écrivant, a senti tout ce que nous y sentons, et beaucoup d'autres choses. Il avait la faculté prodigieuse d'apercevoir en un clin d'œil tout son personnage, corps, esprit, passé, présent, dans tous les détails et dans toute la profondeur de son être, avec l'attitude précise et l'expression de physionomie que la situation lui imposait. Il y a tel mot d'Hamlet ou d'Othello qui pour être expliqué demanderait trois pages de commentaires; chacune des pensées sous-entendues que découvrirait le commentaire laissait sa trace dans le tour de la phrase, dans l'espèce de la métaphore, dans l'ordre des mots; aujourd'hui, en comptant ces traces, nous devinons les pensées. Ces traces innombrables ont été imprimées en une seconde dans l'espace d'une ligne. A la ligne suivante, il y en a autant, imprimées aussi vite et dans le même espace. Vous mesurez la concentration et la vélocité de l'imagination qui crée ainsi.

Ces personnages sont tous de la même famille. Bons ou méchants, grossiers ou délicats, spirituels ou stupides, Shakspeare leur donne à tous un même genre d'esprit, qui est le sien. Il en fait des gens d'imagination dépourvus de volonté et de raison, machines passionnées, violemment heurtées les unes contre les autres, et qui étalent aux regards ce qu'il

y a de plus naturel et de plus abandonné dans l'homme. Donnons-nous ce spectacle, et voyons à tous les étages cette parenté des figures et ce relief des portraits.

Au plus bas sont les êtres stupides, radoteurs ou brutaux. L'imagination existe déjà là où la raison n'est pas née encore ; elle subsiste encore là où la raison n'est plus. L'idiot et la brute suivent aveuglément les fantômes qui habitent leur cerveau engourdi ou machinal. Nul poëte n'a compris ce mécanisme comme Shakspeare. Son Caliban, par exemple, sorte de sauvage difforme, nourri de racines, gronde comme une bête sous la main de Prospero, qui l'a dompté. Il hurle incessamment contre son maître, tout en sachant que chaque injure lui sera payée par une douleur. C'est un loup à la chaîne, tremblant et féroce, qui essaye de mordre quand on l'approche, et qui se couche en voyant le fouet levé sur son dos. Il a la sensualité crue, le gros rire ignoble, la gloutonnerie de la nature humaine dégradée. Il a voulu violer Miranda endormie. Il crie après sa pâture et s'en gorge. Un matelot débarqué dans l'île, Stéphano, lui donne du vin; il lui baise les pieds et le prend pour un dieu; il lui demande s'il n'est pas tombé du ciel et l'adore. On sent en lui les passions révoltées et froissées qui ont hâte de se redresser et de s'assouvir. Stéphano a battu son camarade. « Bats-le bien, dit Caliban, et, après un peu de temps, j'oserai le battre aussi. » Il supplie Stéphano de venir avec lui tuer Prospero

endormi ; il a soif de l'y mener ; il danse de joie, et voit d'avance son maître la gorge coupée et la cervelle épanchée par terre. « Je t'en prie, mon roi, ne fais pas de bruit. Vois-tu ? ceci est l'ouverture de sa cellule. Va doucement et entre. Fais ce bon meurtre ; tu seras maître de l'île pour toujours, et moi, ton Caliban, je te lécherai les pieds [1]. » — D'autres, comme Ajax et Cloten, sont plus semblables à l'homme, et pourtant ce que Shakspeare peint en eux, comme dans Caliban, c'est le pur tempérament. La lourde machine corporelle, la masse des muscles, l'épaisseur du sang qui se traîne dans ces membres de lutteurs, oppriment l'intelligence et ne laissent subsister que les passions de l'animal. Ajax donne des coups de poing et avale de la viande, c'est là sa vie ; s'il est jaloux d'Achille, c'est à peu près comme un taureau est jaloux d'un taureau. Il se laisse brider et mener par Ulysse, sans regarder devant lui : la plus grossière flatterie l'attire comme un appât. On l'a poussé à accepter le défi d'Hector. Le voilà bouffi d'arrogance, ne daignant plus répondre à personne, ne sachant plus ce qu'il dit ni ce qu'il fait ; Thersite lui crie : « Bonjour Ajax, » et il

1. CALIBAN.

Beat him enough : after a little time,
I'll beat him too.

Pry thee, my king, be quiet : seest thou here,
This is the mouth o' the cell : no noise, and enter :
Do that good mischief, which may make this island
Thine own for ever, and I, thy Caliban,
For aye thy foot-licker.

lui répond : « Merci, Agamemnon. » Il ne pense plus qu'à contempler son énorme personne, et à rouler majestueusement ses gros yeux stupides. Le jour venu, il frappe sur Hector comme sur une enclume. Au bout d'un assez long temps, on les sépare. « Je ne suis pas encore échauffé, dit Ajax, laissez-nous recommencer[1]. » — Cloten est moins massif que ce bœuf flegmatique; mais il est aussi imbécile, aussi vaniteux et aussi grossier. La belle Imogène, pressée par ses injures et par son style de cuisinier, lui dit que toute sa personne ne vaut pas le moindre vêtement de Posthumus. Il est piqué au vif; il répète dix fois ce mot, il s'aheurte à cette idée, et revient incessamment s'y choquer tête baissée, à la manière des béliers en colère. « Son vêtement? son moindre vêtement? — Je me vengerai. — Son moindre vêtement? — Bien. » Il prend des habits de Posthumus, et s'en va à Milford-Haven, comptant l'y rencontrer avec Imogène. Chemin faisant, il fait ce monologue : « Avec ces habits sur mon dos, je la violerai; mais d'abord je le tuerai, et sous ses yeux. Elle verra ma valeur, qui sera un tourment pour son insolence. Lui une fois par terre, et mon discours d'insultes achevé sur son corps... Puis quand mon appétit se sera soûlé sur elle (et, comme je le dis, j'exécuterai la chose avec les habits qu'elle louait tant), je la

1. I am not warm yet : let us fight again.

Voyez acte III, sc. II, la plaisante façon dont les généraux poussent en avant cette vaillante brute.

ramènerai à coups de poing à la cour et à coups de pied à la maison [1]. » — D'autres ne sont que des radoteurs, par exemple Polonius, le grave conseiller sans cervelle, « vieil enfant qui n'est pas encore hors des langes, » nigaud solennel qui déverse sur les gens une pluie de conseils, de compliments et de maximes, sorte de porte-voix de cour pouvant servir dans les cérémonies d'apparat, ayant l'air de penser, et ne faisant que réciter des mots. Mais le plus complet de tous les caractères est celui de la nourrice [2], bavarde, sale en propos, vrai pilier de cuisine, sentant la marmite et les vieilles savates, bête, impudente, immorale, du reste bonne femme et affectionnée à son enfant. Voyez ce radotage décousu et intarissable d'une commère :

LA NOURRICE.

Sur ma foi, je pourrais dire son âge à une heure près.

LADY CAPULET.

Elle n'a pas quatorze ans.

1. CLOTEN.

His garment? Now, the devil, —

IMOGEN.

To Dorothy my woman hie thee presently.

CLOTEN.

You have abus'd me? His meanest garment?
I 'll be reveng'd : — this meanest garment, well.

With that suit upon my back, will I ravish her : First, kill him and in her eyes; there shall she see my valour, which will then be a torment to her contempt. He, on the ground, my speech of insultment ended on his dead body, — and when my lust has dined, — (which, as I say, to vex her, I will execute in the clothes that she so praised) to the court I 'll knock her back, foot her home again.

2. *Roméo et Juliette.*

LA NOURRICE.

Vienne la Saint-Pierre au soir, elle aura quatorze ans. — Suzanne et elle (Dieu fasse miséricorde à toutes les âmes chrétiennes!) — étaient du même âge. Bien! Suzanne est avec Dieu; — elle était trop bonne pour moi. Mais, comme je disais, — à la Saint-Pierre au soir, elle aura quatorze ans. — Elle les aura, ma foi. Je m'en souviens bien. — Cela fait onze ans aujourd'hui depuis le tremblement de terre. — De tous les jours de l'année, c'est justement ce jour-là, — je m'en souviens bien, qu'elle fut sevrée. — J'avais mis de l'absinthe au bout de mon sein, — et j'étais assise au soleil contre le mur du pigeonnier. — Monseigneur et vous, vous étiez alors à Mantoue. — Oh! j'ai de la cervelle!... Mais comme je disais, — quand elle eut goûté l'absinthe au bout de mon téton, — et qu'elle l'eut senti amer, la jolie petite folle, — il fallait voir comme elle était maussade et comme elle se rebiffait contre le sein; — et depuis ce temps, il y a onze ans de passés. — Car elle se tenait déjà sur ses jambes. Oui, par la croix! — Elle courait presque, et se dandinait tout du long. — Même le jour d'avant, elle était tombée sur le front[1].

Là-dessus, elle enfile une histoire indécente, qu'elle recommence quatre fois de suite. On la fait taire,

1. NURSE.

'Faith, I can tell her age unto an hour.

LADY CAPULET.

She's not fourteen.

NURSE.

Come Lammas-eve at night, shall she be fourteen.
Susan and she, — God rest all Christian souls! —
Were of an age. Well, Susan is with God;
She was too good for me: But, as I said,
On Lammas-eve at night shall she be fourteen;
That shall she, marry; I remember it well.
'Tis since the earthquake now eleven years:
And she was wean'd — I never shall forget it. —
Of all the days of the year, upon that day:
For I had then laid wormwood to my dug,

n'importe. Elle a son histoire en tête, et ne cesse pas de la redire et d'en rire toute seule. Les répétitions sans fin sont la démarche primitive de l'esprit. Les gens du peuple ne suivent pas la ligne droite du raisonnement et du récit; ils reviennent sur leurs pas, ils piétinent en place; frappés d'une image, ils la gardent pendant une heure devant leurs yeux, et ne s'en lassent pas. S'ils avancent, ils tournent parmi cent idées incidentes avant d'arriver à la phrase nécessaire. Ils se laissent détourner de leur chemin par toutes les pensées qui viennent à la traverse. Ainsi fait la nourrice, et quand elle rapporte à Juliette des nouvelles de son amant, elle la tourmente et la fait languir, moins par taquinerie que par habitude de divagation.

Jésus! quelle hâte! Ne pouvez-vous attendre un instant? — Ne voyez-vous pas que je suis hors d'haleine?

JULIETTE.

Comment es-tu hors d'haleine, quand tu as assez d'haleine — pour me dire que tu es hors d'haleine?... — Tes nouvelles sont-elles bonnes ou mauvaises? Réponds à cela. — Dis l'un ou l'autre. J'attendrai le détail. — Contente-moi. Sont-elles bonnes ou mauvaises?

Sitting in the sun under the dove-house wall,
My lord and you were then at Mantua: —
Nay, I do bear a brain: — but, as I said,
When it did taste the wormwood on the nipple
Of my dug, and felt it bitter, pretty fool!
To see it tetchy, and fall out with the dug.
Shake, quoth the dove-house: 'twas no need, I trow,
To bid me trudge.
And since that time it is eleven years:
For then she could stand alone; nay, by the rood,
She could have run and waddled all about.
For even the day before she broke her brow.

LA NOURRICE.

Ah! vous avez fait un choix de novice. Vous ne savez pas choisir un homme. Roméo! non, pas lui. Quoique ce soit la plus belle figure, c'est la jambe la mieux faite. Pour sa main, sa taille et son pied, il n'y a rien à en dire, mais il n'y en a point de pareils. Ce n'est pas une fleur de courtoisie, mais je le garantis aussi doux que l'agneau. — Va ton chemin, fillette. Sers Dieu. — Hein! a-t-on dîné à la maison?

JULIETTE.

Non, non. Mais je savais déjà tout cela. — Que dit-il de notre mariage? Qu'en dit-il?

LA NOURRICE.

Seigneur! comme ma tête me fait mal! Quelle tête j'ai! — Elle bat comme si elle allait se briser en cent pièces. — Mon dos, de l'autre côté! Oh! mon dos, mon dos! — Maudite soit votre idée, de m'envoyer comme cela — attraper ma mort à force de trotter par les rues!

JULIETTE.

En bonne foi, je suis fâchée que tu ne sois pas bien. — Chère, chère, chère nourrice, dis-moi, que répond mon amour?

LA NOURRICE.

Votre amour répond comme un honnête gentilhomme qu'il est, — et courtois, et doux, et beau, — et vertueux, j'en suis caution. Où est votre mère[1]?

Cela ne tarit pas. Son bavardage est pire encore quand elle vient annoncer à Juliette la mort de son

1. NURSE.

Jesu! What haste? Can you not stay awhile?
Do you not see that I am out of breath?

JULIET.

How art thou out of breath, when thou hast breath
To say to me that thou art out of breath?
Is thy news good, or bad? Answer to that:
Say either, and I will stay the circumstance:
Let me be satisfied, is it good or bad?

NURSE.

Well, you have made a simpie choice: you know not how to

cousin et l'exil de Roméo. Ce sont les cris perçants et les hoquets d'une grosse pie asthmatique. Elle se lamente, elle brouille les noms, elle fait des phrases, elle finit par demander de l'eau-de-vie. Elle maudit Roméo, puis elle l'amène dans la chambre de Juliette. Le lendemain, on commande à Juliette d'épouser le comte Paris; Juliette se jette dans les bras de sa nourrice, implorant consolations, conseil, assistance. Celle-ci trouve le vrai remède : épousez Paris.

Oh! c'est un aimable gentilhomme! — Roméo est un torchon de cuisine auprès de lui.... Un aigle, madame, — n'a pas l'œil aussi vert, aussi vif, aussi perçant — que Paris. Malédiction sur moi, — si je ne vous trouve pas heureuse de ce second mariage, — car il surpasse votre premier[1]!

choose a man : Romeo no, not he; though his face be better than any man's. Yet his legs excels all men's; and for a hand, and a foot, and a body, — though they be not to be talked on, yet they are past compare : He isnot the flower of courtesy, — but, I 'll warrant him, as gentle as a lamb. — Go thy ways, wench; serve God : — What, have you dined at home?

JULIET.

No, no: but all this did I know before:
What says he of our marriage? What of that?

NURSE.

Lord! how my head aches, — what a head have I!
It beats as it would fall in twenty pieces.
My back, o' t'other side, — O my back, my back! —
Beshrew your heart, for sending me about,
To catch my death with jaunting up and down!

JULIET.

I' faith, I am sorry that thou art not well, —
Sweet, sweet, sweet nurse, tell me, what says my love?

NURSE.

Your love says like an honest gentleman,
And a courteous, and a kind, and a handsome,
And, I warrant, a virtuous: — Where is your mother?

1. NURSE.

O, he 's a lovely gentleman!
Romeo 's a dishclout to him; an eagle, Madam,

Cette immoralité naïve, ces raisonnements de girouette, cette façon de juger l'amour en poissarde, achèvent le portrait.

V

L'imagination machinale fait les bêtes de Shakspeare; l'imagination rapide, hasardeuse, éblouissante, tourmentée, fait ses gens d'esprit. Il y a plusieurs genres d'esprit. L'un, tout français, qui n'est que la raison même, ennemi du paradoxe, railleur contre la sottise, sorte de bon sens incisif, n'ayant d'autre emploi que de rendre la vérité amusante et visible, la plus perçante des armes chez un peuple intelligent et vaniteux : c'est celui de Voltaire et des salons. L'autre, qui est celui des improvisateurs et des artistes, n'est autre chose que la verve inventive, paradoxale, effrénée, exubérante, sorte de fête que l'on se donne à soi-même, fantasmagorie d'images, de pointes, d'idées bizarres, qui étourdit et qui enivre comme le mouvement et l'illumination d'un bal. Tel est l'esprit de Mercutio, des clowns, de Béatrice, de Rosalinde et de Bénédict. Ils rient, non par sentiment du ridicule, mais par envie de rire. Cherchez ailleurs les campagnes que la raison agressive entreprend contre la folie humaine. Ici la

Hath not so green, so quick, so fair an eye,
As Paris hath. Beshrew my very heart,
I think you are happy in this second match,
For it excels your first.

folie est dans toute sa fleur. Nos gens songent à s'amuser, et puis c'est tout. Ils sont de bonne humeur, ils font faire des cavalcades à leur esprit à travers le possible et l'impossible. Ils jouent sur les mots, ils en tourmentent le sens, ils en tirent des conséquences absurdes et risibles, ils se les renvoient comme avec des raquettes, coup sur coup, en faisant assaut de singularité et d'invention. Ils habillent toutes leurs idées de métaphores étranges ou éclatantes. Le goût du temps était aux mascarades; leur entretien est une mascarade d'idées. Il ne disent rien en style simple; ils ne cherchent qu'à entasser des choses subtiles, recherchées, difficiles à inventer et à comprendre; toutes leurs expressions sont raffinées, imprévues, extraordinaires; ils outrent leur pensée et la changent en caricature. « Ah! pauvre Roméo, dit Mercutio, il est déjà mort, poignardé par l'œil noir d'une blanche beauté! transpercé à travers l'oreille par une chanson d'amour, le cœur crevé par la flèche du petit archer aveugle[1]! » Bénédict raconte une conversation qu'il vient d'avoir avec sa maîtresse : « Oh! elle m'a maltraité de façon à mettre à bout la patience d'une souche. Un chêne, avec une seule feuille verte pour tout feuillage, lui aurait répondu. Mon masque lui-même commençait à prendre vie et à quereller avec elle[2]! » Ces extra-

1. Alas, poor Romeo, he is already dead! Stabbed with a white wench's black eyes; shot through the ear with a love-song, the very pin of his heart cleft with the blind bow-boy's butt-shaft.

2. O, she misused me past the endurance of a block; an oak,

vagances gaies et perpétuelles indiquent l'attitude des interlocuteurs. Ils ne restent pas tranquillement assis sur leurs chaises, comme les marquis du *Misanthrope*; ils pirouettent, ils sautent, ils se griment, ils jouent hardiment la pantomime de leurs idées; leurs fusées d'esprit se terminent en chansons. Jeunes gens, soldats et artistes, ils tirent un feu d'artifice de phrases et gambadent tout à l'entour. « Quand je suis née, une étoile dansait. » Ce mot de Béatrice peint ce genre d'esprit poétique, scintillant, déraisonnable, charmant, plus voisin de la musique que de la littérature, sorte de rêve qu'on fait tout haut et tout éveillé, et dans lequel celui de Mercutio se trouve à sa place.

Oh! je le vois, la reine Mab vous a visité cette nuit. — Elle est l'accoucheuse des cerveaux. Et elle vient, — grosse comme l'agate de la bague — qui est au doigt d'un alderman, — traînée par un attelage de petits atomes, — passant sur le nez des gens quand ils sont endormis. — Les rayons de ses roues sont faits avec des pattes de faucheux, — le dessus avec des ailes de cigales, — les traits avec la toile des plus petites araignées, — les colliers avec les rayons humides de la lune, — le fouet avec un os de grillon, la lanière avec une pellicule. — Son cocher est un petit moucheron en habit gris, — — son char est une noisette vide, — fabriquée par l'écureuil, son menuisier, et par la vieille larve, — qui de temps immémorial sont les carrossiers des fées. — Dans cet équipage, elle galope chaque nuit — à travers les cerveaux des amants, et ils rêvent d'amour; — sur les genoux des courtisans, et ils rêvent aussitôt de révérences; — sur les doigts des légistes,

but with one green leaf on it, would have answered her; my very visor began to assume life, and scold with her.

qui rêvent aussitôt à des amendes; — sur les lèvres des dames, qui rêvent aussitôt à des baisers.... — Parfois elle galope sur le nez d'un courtisan, — et il rêve qu'il flaire une grâce à obtenir. — Parfois elle vient avec la queue du cochon de la dîme, — et en chatouille le nez d'un curé endormi; — là-dessus il rêve d'un autre bénéfice. — Parfois elle passe sur le cou d'un soldat, — alors il songe qu'il coupe la gorge à des ennemis; il rêve de brèches, d'embuscades, de lames espagnoles, — de brocs pleins, profonds de cinq brasses. Puis, par instants — un bruit de tambour dans son oreille. Il sursaute, il s'éveille, — et sur cette alerte il jure une prière ou deux, — puis se rendort.... C'est cette Mab — qui tresse la nuit les crinières des chevaux, — et colle dans les vilaines chevelures entremêlées — ces boucles qui, une fois dénouées, présagent de grandes infortunes. — C'est elle qui[1]....

Roméo l'interrompt, sans quoi il ne finirait pas. Que le lecteur compare aux conversations de notre théâtre ce petit poëme, « enfant d'une imagination vaine, aussi légère que l'air, plus inconstante que le vent, » jeté sans disparate au milieu d'un entre-

1. O, then, I see, Queen Mab hath been with you.
She is the fairies' midwife; and she comes
In shape no bigger than the agate-stone
On the forefinger of an alderman,
Drawn with a team of little atomies
Athwart men's noses as they lie asleep:
Her waggon-spokes made of long spinners' legs;
The cover, of the wings of grasshoppers;
The traces, of the smallest spider's web;
The collars, of the moonshine's watery beams:
Her whip, of cricket's bones; the lash, of film:
Her waggoner, a small grey-coated gnat:
Her chariot is an empty hazel-nut,
Made by the joiner squirrel, or old grub,
Time out of mind the fairies' coach-makers.
And in this state she gallops night by nigh
Through lovers' brains, and then they dream of love;
On courtiers' knees, that dream on court'sies straight;

tien du seizième siècle, et il comprendra la différence de l'esprit qui s'occupe à faire des raisonnements ou à noter des ridicules, et de l'imagination qui se divertit à imaginer.

Falstaff a les passions des bêtes et l'imagination des gens d'esprit. Il n'est point de caractère qui montre mieux la verve et l'immoralité de Shakspeare. Falstaff est un pilier de mauvais lieu, jureur, joueur, batteur de pavés, vrai sac à vin, ignoble à faire plaisir. Il a le ventre énorme, les yeux rougis, la trogne enflammée, la jambe branlante; il passe sa vie accoudé parmi les brocs de la taverne ou endormi par terre derrière les tentures; il ne se réveille que pour blasphémer, mentir, se vanter et voler. Il est aussi escroc que Panurge, qui avait soixante-trois manières d'attraper de l'argent, « dont la plus honnête était par larcin furtivement fait. » Et ce qui est pis, il est vieux, chevalier, homme de cour et

O'er lawyers' fingers, who straight dream on fees:
O'er ladies' lips, who straight on kisses dream....
Sometimes she gallops o'er a courtier's nose,
And then dreams he of swelling out a suit;
And sometimes comes she with a tithe-pig's tail,
Tickling a parson's nose as he lies asleep,
Then dreams he of another benefice:
Sometimes she driveth on a soldier's neck,
And then dreams he of cutting foreign throats,
Of breaches, ambuscades, Spanish blades,
Of healths five-fathom deep; and then anon
Drums in his ear; at which he starts, and wakes;
And, being thus frighted, swears a prayer or two,
And sleeps again. This is that very Mab,
That plats the manes of horses in the night;
And bakes the elf locks in foul sluttish hairs,
Which, once untangled, much misfortune bodes.
This, this is she....

bien élevé. Ne semble-t-il pas qu'il doive être odieux et rebutant? Point du tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer. Au fond, comme Panurge son frère, il est « le meilleur fils du monde. » Il n'y a point de méchanceté dans son fait; il n'a d'autre envie que de rire et de s'amuser. Quand on l'injurie, il crie plus haut que les gens, et les paye avec usure en gros mots et en insultes; mais il ne leur sait point mauvais gré pour cela. Un instant après, le voilà attablé avec eux dans un bouge, buvant à leur santé en frère et compagnon. S'il a des vices, il les expose au jour si naïvement, qu'on est forcé de les lui pardonner. Il a l'air de nous dire : « Eh bien! je suis comme cela, que voulez-vous? J'aime à boire : est-ce que le bon vin n'est pas bon? Je m'enfuis le grand pas quand approchent les coups : est-ce que les coups ne font pas mal? Je fais des dettes et j'escroque de l'argent aux imbéciles : est-ce qu'il n'est pas agréable d'avoir de l'argent dans sa poche? Je me vante : est-ce qu'il n'est pas naturel de vouloir être considéré? » — « Entends-tu, Henri? Tu sais qu'Adam, dans l'état d'innocence, tomba. Et qu'est-ce que pourrait faire le pauvre John Falstaff dans ce siècle de perversité! Tu vois, j'ai plus de chair que les autres, et partant plus de fragilité. » Falstaff est si franchement immoral, qu'il ne l'est plus. A un certain degré finit la conscience; la nature prend sa place, et l'homme court sur ce qu'il désire sans plus penser au juste ni à l'injuste qu'un animal de la forêt voisine. Falstaff, chargé de faire des recrues,

a vendu des exemptions à tous les riches, et n'a enrôlé que des coquins affamés et à moitié nus. Il n'y a qu'une chemise et demie dans toute sa compagnie. Cela l'inquiète : « Bah! ils vont trouver du linge étendu sur chaque haie! » Le prince qui les passe en revue lui dit qu'il n'a jamais vu de si pitoyables gredins : « Bon! bon! dit Falstaff, chair à canon, mon prince, chair à canon. Ils combleront un fossé aussi bien et mieux que d'autres. N'ayez crainte, ils sont mortels, bien mortels[1]! » Sa seconde excuse est la verve intarissable. S'il y eut jamais quelqu'un « fort en gueule, » c'est lui. Les injures et les jurons, les malédictions, les apostrophes, les protestations, coulent de lui comme d'un tonneau ouvert. Il n'est jamais à court : il improvise des expédients pour toutes les difficultés. Les mensonges poussent en lui, fleurissent, grossissent, s'engendrent les uns les autres, comme des champignons sur une couche de terre grasse et pourrie. Il ment encore plus par imagination et par nature que par intérêt et nécessité. On s'en aperçoit à la manière dont il outre ses inventions. Il raconte qu'il a com-

1. There 's but a shirt and a half in all my company; and the half-shirt is two napkins tacked together.... and the shirt stolen from my host at St. Alban.... they 'll find linen enough on every hedge.

PRINCE.

I never did see such pitiful rascals.

FALSTAFF.

Tut, tut; good enough to toss; food for powder, food for powder. They 'll fill a pit as well as better. Tush, man, mortal men, mortal men.

battu seul contre deux hommes. Un instant après, c'est contre quatre hommes. Bientôt il y en a sept, puis onze, puis quatorze. On l'arrête à temps, sans quoi il parlerait tout à l'heure d'une armée entière. Démasqué, il ne perd pas sa bonne humeur, et rit tout le premier de ses forfanteries. « Camarades, braves gens, mes enfants, cœurs d'or, allons, soyons gais, jouons une farce[1] ! » Il improvise le rôle grondeur du roi Henri avec tant de naturel, qu'on le prendrait pour un roi ou pour un comédien. Ce gros bonhomme ventru, poltron, cynique, braillard, ivrogne, paillard, poëte d'auberge, est un des favoris de Shakspeare. C'est que ses mœurs sont celles de la pure nature, et que l'esprit de Shakspeare est parent de son esprit.

VI

La nature est dévergondée et grossière dans cette masse de chair, alourdie de vin et de graisse. Elle est délicate dans le corps délicat des femmes ; mais elle est aussi déraisonnable et aussi passionnée dans Desdémona que dans Falstaff. Les femmes de Shakspeare sont des enfants charmants, qui sentent avec excès et qui aiment avec folie. Elles ont des mouvements d'abandon, de petites colères, de jolis

1. Gallants, lads, boys, hearts of gold.... What, shall we be merry? Shall we have a play extempore?

mots d'amitié, des mutineries coquettes, une volubilité gracieuse qui rappellent le babil et la gentillesse des oiseaux. Les héroïnes de notre théâtre sont presque des hommes; celles-ci sont des femmes et dans tout le sens du mot. On ne peut être plus imprudente que Desdémona. Elle s'est prise de compassion pour Cassio, et veut sa grâce passionnément, quoi qu'il advienne, que la chose soit juste ou non, qu'elle soit dangereuse ou non. Elle ne sait rien de toutes les lois des hommes, elle n'y pense pas. Tout ce qu'elle voit, c'est que Cassio est malheureux. « Sois tranquille, Cassio. Mon seigneur ne reposera plus. Je le tiendrai éveillé jusqu'à ce qu'il s'apprivoise. Je parlerai à lui faire perdre patience; son lit lui semblera une école, sa table un confessionnal; j'entremêlerai dans tout ce qu'il fera la requête de Cassio[1]. » Elle demande sa grâce : « Non, pas maintenant, chère Desdémona; une autre fois. — Mais sera-ce bientôt? — Le plus tôt que je le pourrai, ma chère, pour l'amour de vous. — Sera-ce ce soir à souper? — Non, pas ce soir. — Alors demain à dîner? — Je ne dînerai pas à la maison. — Eh bien! alors, demain soir, ou mardi matin, ou mardi après midi, ou le soir, ou mercredi matin. Je t'en prie, marque le temps; mais que cela ne

1. Be thou assur'd, good Cassio....
My lord shall never rest;
I'll watch him tame, and talk him out of patience;
His bed shall seem a school, his board a shrift;
I'll intermingle everything he does
With Cassio's suit....

dépasse pas trois jours, car en vérité il est repentant. » Elle s'étonne un peu de se voir refusée; elle le gronde. Il cède; qui ne céderait pas en voyant l'air de reproche de ces beaux yeux boudeurs? « Oh! dit-elle avec une jolie moue, ceci n'est pas un don. C'est comme si je vous priais de porter vos gants, de vous tenir chaudement, ou de faire quelque autre chose agréable. » — Un instant après, quand il la prie de le laisser seul un instant, voyez l'innocente gaieté, la révérence preste, et ce ton badin de petite fille : « Vous refuserai-je? Non, adieu, monseigneur. Émilia, viens. Soyez comme il vous plaira, je suis obéissante[1]. » — Cette vivacité, cette pétulance n'em-

1. OTHELLO.
Not now, sweet Desdemona; some other time.
DESDEMONA.
But shall't be shortly?
OTHELLO.
The sooner, sweet, for you.
DESDEMONA.
Shall't be to-night at supper?
OTHELLO.
No, not to-night.
DESDEMONA.
To-morrow dinner, then?
OTHELLO.
I shall not dine at home.
DESDEMONA.
Why, then, to-morrow night; or Tuesday,
Or Tuesday noon, or night; or Wednesday morn; —
I pray thee, name the time, but let it not
Exceed three days; in faith, he's penitent....
Why, this is not a boon;
'Tis as I should entreat you wear your gloves,
Or keep you warm, or sue to you to do peculiar profit
To your own person....
Shall I deny you? No: farewell, my lord;
Emilia, come: — be it as your fancies teach you.
Whate'er you be, I am obedient.

pêche pas la modestie craintive et la timidité silencieuse. Au contraire, elles ont la même cause, qui est la sensibilité extrême. Celle qui sent promptement et beaucoup a plus de réserve et plus de passion que les autres; elle éclate ou elle se tait; elle ne dit rien ou elle dit tout. Telle est cette Imogène, « si tendre aux reproches que les paroles sont des coups, et que les coups sont une mort pour elle. » Telle est Virginia, la douce épouse de Coriolan : elle n'a point le cœur romain : elle s'effraye des victoires de son mari ; quand Volumnia le peint frappant du pied sur le champ de bataille, et de la main essuyant son front sanglant, elle pâlit : « Son front sanglant! dit-elle. O Jupiter, point de sang! » — Elle veut oublier ce qu'elle sait de ces dangers, elle n'ose y penser; quand on lui demande si Coriolan n'a point coutume de revenir blessé: « Oh! non, non, non [1]! » Elle fuit cette cruelle image, et pourtant elle garde incessamment au fond du cœur une angoisse secrète. Elle ne veut plus sortir, elle ne sourit plus, elle souffre à peine qu'on vienne la voir; elle se reprocherait comme un manque de tendresse un moment d'oubli ou de gaieté.

1. His bloody brow! O, Jupiter, no blood!...
Heavens bless my lord from fell Aufidius!

....No, good madam; I will not out of doors;... Indeed no, by your patience; I will not over the threshold till my lord returns from the wars.

CORIOLUS.
My gracious silence, hail!
Wouldst thou have laugh'd, had I come coffin'd home,
That weep'st to see me triumph?



Quand il revient, elle ne sait que rougir et pleurer. — C'est à l'amour que cette sensibilité exaltée doit aboutir. Aussi elles aiment toutes sans mesure, et presque toutes du premier coup. Au premier regard jeté sur Roméo, Juliette dit à sa nourrice : « Va, demande son nom. S'il est marié, ma tombe sera mon lit de noces. » C'est leur destinée qui se révèle. Telles que Shakspeare les a faites, elles ne peuvent qu'aimer, et elles doivent aimer jusqu'à mourir. Mais ce premier regard est une extase, et cette soudaine arrivée de l'amour est un ravissement. Miranda apercevant Fernando croit voir une créature céleste. Elle s'arrête immobile, dans l'éblouissement de cette vision subite, au bruit des concerts divins qui s'élèvent du plus profond de son cœur. Elle pleure en le voyant traîner de lourdes bûches; de ses frêles mains blanches, elle veut faire l'ouvrage pendant qu'il se reposera. Sa compassion et sa tendresse l'emportent; elle n'est plus maîtresse de ses paroles, elle dit ce qu'elle ne veut point dire, ce que son père lui a défendu de découvrir, ce qu'un instant auparavant elle n'eût jamais avoué. Cette âme trop pleine s'épanche sans le savoir, heureuse et honteuse du flot de bonheur et de sensations nouvelles dont un sentiment inconnu l'a comblée. « Je suis une folle de pleurer de ce dont je suis heureuse. — De quoi pleurez-vous? — De mon indignité qui n'ose pas offrir ce que je voudrais donner, et encore bien moins prendre ce que je mourrai de ne pas avoir.... Je suis votre femme, si vous voulez m'épouser; si-

non, je mourrai votre servante[1]. » Cette invincible invasion de l'amour transforme tout le caractère. La craintive et tendre Desdémona, tout d'un coup, en plein sénat, devant son père, renonce à son père; elle ne songe pas un instant à lui demander pardon, ni à le consoler. Elle veut partir avec Othello pour Chypre, à travers la flotte ennemie et la tempête. Tout disparaît pour elle devant l'image unique et adorée qui a pris l'entière et l'absolue possession de tout son cœur. Aussi les malheurs extrêmes, les résolutions meurtrières ne sont que des suites naturelles de ces amours. Ophélie devient folle, Juliette se tue, et il n'est personne qui ne voie que ces folies et ces morts sont nécessaires. Ce n'est donc point la vertu que vous trouverez dans de telles âmes, car on entend par vertu la volonté réfléchie de bien faire et l'obéissance raisonnée au devoir. Elles ne sont pures que par délicatesse ou par amour. Elles répugnent au vice comme à une chose grossière, et non comme à une chose immorale. Elles ressentent non du respect pour le mariage, mais de l'adoration pour leur mari. « O doux et charmant lis[2]! » ce

1. MIRANDA.
I am a fool to weep at what I am glad of.
FERNANDO.
Wherefore weep you?
MIRANDA.
At mine unworthiness, that dare not offer
What I desire to give; and much less take,
What I shall die to want:...
I am your wife, if you will marry me:
If not, I'll die your maid.

2. « O sweetest, fairest lily! »

mot de Cymbeline peint ces frêles et aimables fleurs qui ne peuvent s'arracher de l'arbre auquel elles sont unies, et dont la moindre impureté ternirait la blancheur. Quand Imogène apprend que son mari veut la tuer comme infidèle, elle ne se révolte pas contre l'outrage; elle n'a point d'orgueil, mais seulement de l'amour. « Infidèle à sa couche! » Elle s'évanouit en songeant qu'elle n'est plus aimée. Quand Cordélia entend son père, vieillard irritable, déjà presque insensé, lui demander comment elle l'aime, elle ne peut se résoudre à lui faire tout haut les protestations flatteuses que ses sœurs viennent d'entasser. Elle a honte d'étaler sa tendresse en public et d'en acheter une dot. Il la déshérite et la chasse; elle se tait. Et quand plus tard elle le retrouve abandonné et fou, elle s'agenouille auprès de lui avec une émotion si pénétrante, elle pleure sur cette chère tête insultée avec une pitié si tendre, qu'on croit entendre l'accent d'une mère désolée et ravie qui baise les lèvres pâlies de son enfant[1]. Si

1. O you, kind gods,
Cure this great breach in his abused nature!
The untun'd and jarring senses, O, wind up,
Of this child-changed father!
O my dear father! Restauration hang
Thy medicine on my lips, and let this kiss
Repair those violent harms, that my two sisters
Have in thy reverence made!
Was this is a face
To be exposed against the warring winds?
Mine enemy's dog,
Though he had bit me, should have stood that night
Against my fire....
How does my royal lord? How fares your majesty?

enfin Shakspeare rencontre un caractère héroïque, digne de Corneille, romain, celui de la mère de Coriolan, il expliquera par la passion ce que Corneille eût expliqué par l'héroïsme. Il la peindra violente et avide des sensations violentes de la gloire. Elle ne saura pas se contenir. Elle éclatera en accents de triomphe quand elle verra son fils couronné, en imprécations de vengeance quand elle le verra banni. Elle descendra dans les vulgarités de l'orgueil et de la colère, elle s'abandonnera aux effusions folles de la joie, aux rêves de l'imagination ambitieuse[1], et prouvera une fois de plus que l'imagination passionnée de Shakspeare a laissé sa ressemblance dans toutes les créatures qu'elle a formées.

VII

Rien de plus facile à un pareil poëte que de former des scélérats parfaits. Il manie partout les passions effrénées qui les fondent, et il ne rencontre

1. O, you 're well met. The hoarded plague o' the gods
Requite your love!
If that I could for weeping, you should hear,
Nay, and you shall hear some.
I 'll tell thee what. — Yet go.
Nay, but thou shall stay too. — I would my son
Were in Arabia, and thy tribe before him,
His good sword in his hand.

Voyez aussi la scène III, acte I. C'est le triomphe naïf et abandonné d'une femme du peuple.

I sprang not more in joy at first hearing he was a man-child, than now in first seeing he has proved himself a man.

nulle part la loi morale qui les retient; mais en même temps et par la même faculté il change les masques inanimés que les conventions de théâtre fabriquent sur un modèle toujours le même, en figures vivantes qui font illusion. Comment faire un démon qui paraisse aussi réel qu'un homme? Iago est un soldat d'aventure qui a roulé dans le monde depuis la Syrie jusqu'à l'Angleterre, qui, confiné dans les bas grades, ayant vu de près les horreurs des guerres du seizième siècle, en a retiré des maximes de Turc et une philosophie de boucher; de préjugés il n'en a plus. — « O ma réputation, ma réputation! s'écrie Cassio déshonoré. — Bah! dit Iago, c'est une phrase. A vos cris, je vous croyais blessé quelque part[1]. » Quant à la vertu des femmes, il la traite en homme qui a fréquenté des trafiquants d'esclaves. Il juge l'amour de Desdémona comme il jugerait celui d'une cavale: cela dure tant; ensuite.... Et il expose là-dessus une théorie expérimentale, avec détails précis et expressions crues, à la façon d'un physiologiste de haras[2]. Desdémona, sur la plage, essayant d'oublier son anxiété, le prie, pour la distraire, de lui faire l'éloge des femmes. Il ne

1. As I am an honest man, I had thought you had received some bodily wound. There is more offence in that than in reputation.

2. It cannot be long that Desdemona should continue her love to the Moor, nor he his to her.... These Moors are changeable in their wills. The food that to him now is as luscious as locusts, shall be to him shortly as bitter as coloquintida. She must change for youth. When she is sated with his body, she will find the errors of her choice.

trouve pour chaque portrait que des gravelures injurieuses. Elle insiste, et lui dit de supposer une femme véritablement parfaite. « Celle-là, dit Iago, n'est bonne que pour donner à teter à des bambins et débiter de la petite bière [1]. » — « O noble dame, dit-il ailleurs, ne me demandez pas de louer quelqu'un, car je ne suis rien quand je ne critique pas [2]. » Ce mot donne la clef de son caractère. Il méprise l'homme; Desdémona est pour lui une petite fille lascive, Cassio un élégant faiseur de phrases, Othello un taureau furieux, Roderigo un âne qu'on bâte, qu'on rosse et qu'on fait trotter. Il s'amuse à entrechoquer ces passions; il en rit comme d'un spectacle. Lorsque Othello évanoui palpite dans les convulsions, il se réjouit de ce bel effet. « Travaille, ma drogue, travaille! Voilà comme on prend ces niais crédules [3]. » On dirait un des empoisonneurs du temps examinant l'action d'une potion nouvelle sur un chien qui râle. Il ne parle que par sarcasmes; il en a contre tout le monde, même contre les gens qu'il ne connaît pas. Lorsqu'il réveille Brabantio pour l'avertir de l'enlèvement de sa fille, il lui crie la chose en termes de caserne, aiguisant la pointe de l'âpre ironie, et semblable au bourreau conscien-

1. Ere I would say I would drown myself for the love of a guinea-hen, I would change my humanity with a baboon.

2. To suckle fools and chronicle small beer....
O gentle lady, do not put me to 't;
For I am nothing, if not critical.

3. Work on,
My medicine, work! Thus credulous fools are caught.

cieux qui se frotte les mains en écoutant le patient crier sous son couteau. « Tu es un misérable! lui dit Brabantio. — Vous êtes.... un sénateur [1]. » Mais le trait qui véritablement l'achève et le range à côté de Méphistophélès, c'est la vérité atroce et le vigoureux raisonnement par lequel il égale sa scélératesse à la vertu [2]. Cassio, sur son conseil, va trouver Desdémona qui lui fera obtenir grâce; cette visite sera la perte de Desdémona et de Cassio. Iago, laissé seul, chantonne un instant tout bas, puis s'écrie : « Où est maintenant celui qui m'appelle coquin? Ce conseil est loyal, honnête, raisonnable, et ma foi! je lui ai donné le bon moyen de regagner le Maure [3]. » Ajoutez à tous ces traits une verve diabolique [4], une invention intarissable d'images, de caricatures, de saletés, un ton de corps de garde, des gestes et des goûts brutaux de soldat, des habitudes de dissimulation, de sang-froid et de haine, de patience, contractées dans les périls et dans les ruses de la vie

1. Thou art a villain.
You are a senator.

You 'll have your daughter covered with a Barbary horse, you 'll have your nephews neigh to you, you 'll have coursers for cousins, and gennets for germans.

2. Voyez le même cynisme et le même scepticisme dans *Richard III*. Tous les deux commencent par diffamer la nature humaine, et sont misanthropes de parti pris.

3. And what's he, then, that says I play the villain?
When this advice is free, I give, and honest,
Probal to thinking, and indeed the course
To win the Moor again.

4. Voyez sa conversation avec Brabantio, puis avec Roderigo, acte I.

militaire, dans les misères continues d'un long abaissement et d'une espérance frustrée; vous comprendrez comment Shakspeare a pu changer la perfidie abstraite en une figure réelle, et pourquoi l'atroce vengeance d'Iago n'est qu'une suite nécessaire de son naturel, de sa vie et de son éducation.

VIII

Combien ce génie passionné et abandonné de Shakspeare est plus visible encore dans les grands personnages qui portent tout le poids du drame! L'imagination effrayante, la vélocité furieuse des idées multipliées et exubérantes, la passion déchaînée, précipitée dans la mort et dans le crime, les hallucinations, la folie, tous les ravages du délire lâché au travers de la volonté et de la raison, voilà les forces et les fureurs qui les composent. Parlerai-je de cette éblouissante Cléopatre qui enveloppe Antoine dans le tourbillon de ses inventions et de ses caprices, qui fascine et qui tue, qui jette au vent la vie des hommes comme une poignée du sable de son désert, fatale fée d'Orient qui joue avec l'amour et la mort, impétueuse, irrésistible, créature d'air et de flamme, dont la vie n'est qu'une tempête, dont la pensée, incessamment dardée et rompue, ressemble à un petillement d'éclairs? D'Othello, qui, obsédé par l'image précise de l'adultère physique, crie à chaque parole d'Iago comme un homme sur

la roue ; qui, les nerfs endurcis par vingt ans de guerres et de naufrages, délire et s'évanouit de douleur, et qui, empoisonné par la jalousie, donne en spectacle les convulsions et la désorganisation de l'esprit? Du vieux roi Léar, violent et faible, dont la raison demi-dérangée se renverse peu à peu sous le choc de trahisons inouïes, qui offre l'affreux spectacle de la folie croissante, puis complète, des imprécations, des hurlements, des douleurs surhumaines où l'exaltation des premiers accès emporte le malade, puis de l'incohérence paisible, de l'imbécillité bavarde où il se rassoit brisé : création étonnante, suprême effort de l'imagination pure, maladie de la raison que la raison n'eût jamais pu figurer! Entre tant de portraits, choisissons-en deux ou trois pour indiquer la profondeur et l'espèce des autres [1]. Le critique est perdu dans Shakspeare comme dans une ville immense; il décrit deux monuments et prie le lecteur de conjecturer la cité.

Le Coriolan de Plutarque est un patricien austère, froidement orgueilleux, général d'armée. Entre les mains de Shakspeare, il est devenu soldat brutal, homme du peuple pour le langage et pour les mœurs, athlète de batailles, « dont la voix gronde comme un tambour, » à qui la contradiction fait monter aux yeux un flot de sang et de colère, tempérament

1. Voyez encore dans Timon, et surtout dans Hotspur, l'exemple parfait de l'imagination véhémente et déraisonnable.

terrible et superbe, âme d'un lion dans un corps de taureau. Le philosophe Plutarque lui prêtait une belle action philosophique, disant qu'il avait pris soin de sauver son hôte dans le sac de Corioles. Le Coriolan de Shakspeare a bien la même intention, car au fond il est brave homme; mais quand Lartius lui demande le nom de ce pauvre Volsque pour le faire mettre en liberté, il répond en bâillant :

.... Par Jupiter, oublié! — Je suis las.... Bah! ma mémoire est fatiguée. — N'avons-nous point de vin ici[1]?

Il a chaud, il s'est battu, il a besoin de boire; il laisse son Volsque à la chaîne et n'y pense plus. Il se bat comme un portefaix, avec des cris et des injures, et les clameurs sorties de cette profonde poitrine percent le tumulte de la bataille comme les cris d'une trompette d'airain. Il a escaladé les murs de Corioles, il a tué jusqu'à se gorger de carnage. Sur-le-champ il prend sa course vers l'autre armée, et arrive rouge de sang comme un homme « écorché. » — « Est-ce que j'arrive trop tard? — Marcius!... — Est-ce que j'arrive trop tard? » — La bataille n'est pas encore livrée. Il embrasse Cominius « avec des bras aussi forts que ceux dans lesquels il a pressé sa fiancée, le cœur aussi joyeux que le jour de ses noces[2]; »

1. CORIOLANUS.
By Jupiter, forget: —
I am weary; yea, my memory is tir'd.
Have we no wine here?

2. CORIOLANUS.
Come I too late?...
O! let me clip you

c'est que la bataille pour lui est une fête. Il faut à ces sens et à ce corps d'athlète les cris, le cliquetis de la mêlée, les émotions de la mort et des blessures. Il faut à ce cœur orgueilleux et indomptable les joies de la victoire et de la destruction. Voyez paraître cette arrogance de noble et ces mœurs de soldat, lorsqu'on lui offre la dîme du butin :

.... Je vous remercie, général ; — mais je ne puis faire consentir mon cœur à prendre — un salaire pour payer mon épée[1] !

Les soldats crient : Marcius ! Marcius ! et les trompettes sonnent. Il se met en colère ; il maudit les braillards :

.... Assez, je vous dis. — Parce que je n'ai pas lavé mon nez qui saigne, — ou parce que j'ai porté en terre quelques pauvres diables, — vous clabaudez mon nom avec des acclamations d'enragés, — comme si j'aimais qu'on mît mon estomac au régime — de louanges assaisonnées de mensonges[2] !

On se réduit à le combler d'honneurs ; on lui donne

In arms as sound as when I woo'd; in heart
As merry as when our nuptial day was done.

1. CORIOLANUS.
I thank you, general;
But cannot make my heart consent to take
A bribe to pay my sword....

2. No more, I say;
For that I have not wash'd my nose that bled,
Or foil'd some debile wretch.—You shout me forth
In acclamations hyperbolical;
As if I loved my little should be dieted
In praises sauc'd with lies.

un cheval de guerre; on lui décerne le surnom de Coriolan, et tous crient : Caïus Marcius Coriolan!

.... Je vais me laver. — Et quand ma figure sera belle, vous verrez — si je rougis ou non. Pourtant je vous remercie. — Je monterai votre cheval [1].

Cette grosse voix, ce gros rire, ce brusque remercîment d'un homme qui sait agir et crier mieux que parler, annoncent la manière dont il va traiter les plébéiens. Il les charge d'injures; il n'a pas assez d'insultes contre ces cordonniers, ces tailleurs, poltrons envieux, à genoux devant un écu. « Leur montrer mes blessures, — demander leurs voix puantes, — me faire le mendiant de Dick et de Jack [2]! » Il le faut pour être consul, et ses amis l'y contraignent. C'est alors que l'âme passionnée, incapable de se maîtriser, telle que Shakspeare sait la peindre, éclate tout entière. Il est là sous la robe de candidat, grinçant des dents, et préparant ainsi sa demande :

.... Qu'est-ce qu'il faut que je dise? — « Je vous prie, monsieur? » Malédiction! je ne pourrai jamais — plier ma langue à cette allure. « Regardez, monsieur, mes blessures, — je les ai gagnées au service de mon pays, lorsque — certains qui-

1. I will go wash ;
And when my face is fair, you shall perceive,
Whether I blush, or no. Howbeit, I thank you,
I mean to stride your steed....

2. Bid them wash their faces,
And keep their teeth clean....
To beg of Hob and Dick....

dams de vos confrères hurlaient de peur, et se sauvaient — du son de leurs propres tambours[1]. »

Les tribuns n'ont pas de peine à arrêter l'élection d'un candidat qui sollicite de ce ton. Ils le piquent en plein sénat, ils lui reprochent son discours sur le blé. A l'instant, il le répète et l'aggrave. Une fois lâché, ni danger ni prière ne le retient. « Son cœur est dans sa bouche. Il oublie qu'il ait jamais entendu le nom de la mort. » Il invective contre le peuple, contre les tribuns, magistrats de la rue, adulateurs de la canaille. « Assez! lui crie Ménénius. — Oui, assez et trop! disent les tribuns. — Trop! Prenez ceci encore, et que tout ce par quoi on peut jurer, divin ou humain, scelle ce que je vais dire : Abolissez cette magistrature; arrachez cette langue de la multitude. Qu'ils ne lèchent plus le miel qui est leur poison. Jetez leur pouvoir dans la poussière[2]. » Le tribun crie trahison et veut le saisir.

.... Hors d'ici, vieille chèvre! — hors d'ici, pourriture! ou je te secoue — à faire sortir tes os de ton vêtement[3].

1. What must I say?
I pray, sir, plague upon't! I cannot bring
My tongue to such a pace: — look, sir; my wounds;
I got them in my country's service, when
Some certain of your brethren roar'd, and ran
From the noise of our own drums.

2. ....Come, enough. Enough, with over-measure.
CORIOLANUS.
No, take more:
What may be sworn by, both divine and human,
Seal what I end withal: — at once pluck out
The multitudinous tongue; let them not lick
The sweet which is their poison:
....Throw their power i' the dust.

3. Hence, old goat! Hence, rotten thing, or I shall

Il le bat, et chasse le peuple de l'enceinte; il se croit parmi les Volsques. « Sur un bon terrain, j'en mettrais quarante à bas. » Et quand on l'emmène, il menace encore, et « parle du peuple comme s'il était un dieu choisi pour punir, non un homme mortel comme eux. »

Il fléchit pourtant devant sa mère, car il a reconnu en elle une âme aussi hautaine et un courage aussi intraitable que le sien. Il a subi dès l'enfance l'ascendant de cette fierté qu'il admire; « ce sont les louanges de sa mère qui ont fait de lui un soldat[1]. » Impuissant contre lui-même, incessamment troublé par la fougue d'un sang trop chaud, il a toujours été le bras, elle a toujours été la pensée. Il obéit par un respect involontaire, comme un soldat devant son général; mais par quels efforts! « Vaincre son cœur, mettre sur sa joue le sourire des coquins, dans ses yeux des larmes d'écolier, changer son courage en une lâcheté de courtisane, plier le genou comme un mendiant qui a reçu l'aumône[2]; » il ai-

Shake thy bones out of thy garments.
....You speak o' the people,
As if you were a god to punish, not a man
Of their infirmity.

1. VOLUMNIA.
....My praises first made thee a soldier....

2. The smiles of knaves tent on my cheeks; and
School-boys' tears take up the glasses of my sight!
A beggar's tongue make motion through my lips;
And my arm'd knees, who bow'd but in my stirrup,
Bend like his that has receiv'd an alms.
....Yet were there but this single plot to lose,
This mould of Marcius, they to dust should grind it,
And throw it against the wind....

merait mieux « mettre sous la meule le corps de Marcius et en jeter la poussière au vent. » Sa mère le blâme.

.... Je vous en prie, apaisez-vous, — ma mère; je m'en vais à la place du marché. — Ne me grondez plus. Je vais faire l'arlequin, — les cajoler, escroquer leur faveur, et revenir le bien-aimé — de tous les métiers de Rome. Vous voyez, j'y vais [1].

Il y va, et ses amis parlent pour lui. Sauf quelques boutades amères, il a l'air de se soumettre. Alors le tribunal prononce l'accusation et le somme de répondre comme traître au peuple.

Comment! traître!

MÉNÉNIUS.

De la patience. Vous avez promis.

CORIOLAN.

Que le feu du dernier enfer enveloppe le peuple! — M'appeler traître! toi, insolent tribun! — Quand dans tes yeux il y aurait vingt mille morts, — quand dans tes mains tu en serrerais vingt millions, — quand il y en aurait deux fois autant dans ta bouche de menteur, — je te dirais que tu mens, à ta face, d'une voix aussi libre — que quand je prie les dieux [2].

1. Pray, be content;
Mother, I am going to the market-place;
Chide me no more. I'll mountebank their loves,
Cog their hearts from them, and come home belov'd
Of all the trades in Rome. Look, I am going.

2. CORIOLANUS.
How! traitor?
MENENIUS.
Nay; temperately; your promise.
CORIOLANUS.
The fires i' the lowest hell fold in the people!
Call me their traitor!—Thou injurious tribune!
Within thine eyes sat twenty thousand deaths,

On l'entoure, on le supplie, il n'écoute rien; il écume, il est comme un lion blessé.

Qu'ils me condamnent à être précipité de la roche Tarpeïenne, — à vagabonder dans l'exil, à être écorché; emprisonné pour languir, — avec un grain de blé par jour, je n'achèterais pas — leur merci au prix d'une douce parole, — ni je ne plierais mon courage, quelque chose qu'ils puissent donner, — jusqu'à dire bonjour pour l'obtenir[1].

Le peuple l'exile et appuie de ses acclamations la sentence du tribun.

Vous, gueules de roquets hurlants, dont je hais le souffle — comme la vapeur des marais infects, dont j'estime l'amour — à l'égal des carcasses abandonnées, pourries, — qui corrompent mon air, je vous bannis. — .... Avec ce mépris, — à vous, la commune, je vous tourne le dos, comme ceci. — Il y a un monde ailleurs[2].

A ces rugissements, vous jugez de sa haine. Elle va croître par l'attente de la vengeance. Le voilà maintenant devant Rome avec l'armée volsque. Ses

In thine hands clutch'd as many millions, in
Thy lying tongue both numbers, I would say,
Thou liest, unto thee, with a voice as free
As I do pray the gods.

1. Let them pronounce the steep Tarpeian death,
Vagabond exile, flaying; put to linger
But with a grain a day, I would not buy
Their mercy at the price of one fair word;
Nor check my courage for what they can give,
To hav't with saying, Good morrow.

2. You common cry of curs! whose breath I hate
As reek of the rotten fens, whose loves I prize
As the dead carcases of unburied men
That so corrupt my air, I banish you.
....Despising, for you, the city, thus I turn my back:
There is a world elsewhere.

amis s'agenouillent devant lui, il ne les relève pas. Le vieux Ménénius, qui l'avait aimé comme un fils, n'arrive en sa présence que pour être chassé. « Femme, mère, enfant, je ne connais plus personne. » — C'est lui-même qu'il ne connaît pas, car cette force de haïr, dans un grand cœur, est la même que la force d'aimer. Il a des transports de tendresse comme il a des transports de rage, et ne sait pas plus se contenir dans la joie que dans la douleur. Il court, malgré sa résolution, dans les bras de sa femme; il fléchit le genou devant sa mère. Il avait appelé les chefs volsques pour les rendre témoins de ses refus, et devant eux il accorde tout et pleure. De retour à Corioles, un mot insultant d'Aufidius le rend furieux et le précipite sur les poignards. Vices et vertus, gloire et misères, grandeurs et faiblesses, la passion sans frein qui fait son être lui a tout donné.

Si la vie de Coriolan est l'histoire d'un tempérament, celle de Macbeth est le récit d'une monomanie. La prédiction des sorcières s'est enfoncée dans son esprit, du premier coup, comme une idée fixe. Peu à peu cette idée corrompt les autres, et transforme tout l'homme. Il en est hanté; il oublie les thanes qui sont autour de lui et qui l'attendent, il aperçoit déjà dans le lointain un chaos indistinct de visions sanglantes.

Pourquoi est-ce que je cède à cette tentation — dont l'horrible image dresse mes cheveux, — et fait choquer mon cœur contre mes côtes?... — Ma pensée, où le meurtre n'est encore qu'imaginaire, — ébranle tellement mon pauvre être d'homme,

que l'action — y est étouffée dans l'attente, et que rien n'est — que ce qui n'est pas[1] !

Ce langage est celui de l'hallucination. Celle de Macbeth devient complète, quand sa femme l'a décidé à l'assassinat. Il voit dans l'air une dague tachée de sang « aussi palpable de forme que celle qu'il tire de sa ceinture. » Tout son cerveau s'emplit alors de fantômes, grandioses et terribles, que n'eût point enfantés l'imagination d'un meurtrier vulgaire, dont la poésie indique un cœur généreux, esclave de la fatalité et capable de remords.

Maintenant sur la moitié du monde — la nature semble morte, et les mauvais rêves viennent abuser — le sommeil sous ses rideaux. Maintenant les sorciers célèbrent — les sacrifices de la pâle Hécate, et le Meurtre au front flétri, — éveillé par sa sentinelle, le loup, — dont le hurlement lui dit l'heure, se glisse, de ce pas furtif, — vers son dessein, comme un spectre. (*Une cloche tinte.*) — J'y vais; le coup est fait. La cloche m'appelle. — Ne l'entends pas, Duncan, car c'est un glas — qui t'appelle au ciel ou à l'enfer[2].

Il a fait l'action, et revient chancelant, hagard, comme un homme ivre. Il a horreur de ses mains

1. MACBETH.
Why do I yield to that suggestion.
Whose horrid image doth unfix my hair,
And make my heated heart knock at my ribs?...
....My thought, whose murder yet is but fantastical,
Shakes so my single state of man, that fonction
Is smother'd in surmise; and nothing is,
But what is not.

2. Now o'er the one half world
Nature seems dead, and wicked dreams abuse
The curtain'd sleep; now witchcraft celebrates

pleines de sang, de ses mains de bourreau. Rien ne les lavera maintenant. La mer entière passerait sur elles qu'elles garderaient la couleur du meurtre. « Ah ! ces mains ! elles m'arrachent les yeux[1]. » Il se frappe d'un mot qu'ont prononcé les chambellans endormis; ils ont dit *Amen*. « Pourquoi n'ai-je pas pu dire ce mot après eux ? Pourquoi n'ai-je pu dire *Amen?* J'avais tant besoin d'être béni, et *Amen* s'est arrêté dans ma gorge[2]. » Là-dessus un rêve étrange, une prévision affreuse du châtiment s'est abattue sur lui. A travers les battements de ses artères et les tintements du sang qui bouillonne dans son crâne, il a entendu crier :

.... Ne dors plus. — Macbeth tue le sommeil, l'innocent sommeil, le sommeil qui dénoue l'écheveau embrouillé du souci, — tombeau de chaque journée, bain du labeur endolori, — baume des âmes blessées, premier aliment de la vie[3].

Pale Hecate's offerings; and wither'd Murder,
Alarum'd by his centinel, the wolf,
Whose howls his watch, thus, with his stealthy pace,
With Tarquin's ravishing strides, towards his design,
Moves like a ghost. (*A bell rings.*)
I go, and it is done; the bell invites me.
Hear it not, Duncan; for it is a knell
That summons thee to heaven, or to hell.

1. What hands are here? Ha, they pluck out mine eyes!

2. MACBETH.
One cried, *God bless us!* and *Amen*, the other;
As they had seen me with these hangman's hands
Listening their fear; I could not say, Amen,
When they did say, God bless us!
....But wherefore could I not pronounce, Amen?
I had most need of blessing, and Amen
Stuck in my throat.

3. Sleep no more!
Macbeth doth murder Sleep, the innocent Sleep;

Et la voix, comme la trompette de l'ange, l'appelle par tous ses titres :

Glamis a tué le sommeil, et pour cela Cawdor — ne dormira plus, Macbeth ne dormira plus!

Cette idée folle incessamment répétée tinte dans sa cervelle, à coups monotones et pressés, comme le battant d'une cloche. La déraison commence; toute la force de sa pensée s'emploie à maintenir malgré lui et devant lui l'image de l'homme qu'il vient d'assassiner endormi.

Connaître mon action!... Il vaudrait mieux ne pas me connaître moi-même. — Éveille Duncan à force de frapper. (*On frappe.*) — Oui, et plût à Dieu que tu le pusses[1]!

Désormais, dans les rares intervalles où la fièvre de son esprit s'abat, il est comme un homme usé par une longue maladie. C'est la prostration morne des maniaques brisés par leur accès.

Si seulement j'étais mort une heure avant cette fortune, — j'aurais vécu une vie heureuse; dorénavant — il n'y a plus rien de sérieux dans la condition mortelle. — Tout n'est que bagatelle: honneur et renom, le reste est mort. — Le vin de la vie est tiré. Et la pure lie — nous reste au fond du caveau, pour faire les fanfarons[2].

Sleep, that knits up the ravell'd sleave of care
The death of each day's life, sore labour's bath!
Balm of hurt minds, chief nourisher in life's feast.
....Glamis hath murder'd sleep; and therefore Cawdor
Shall sleep no more — Macbeth shall sleep no more!

1. To know my deed, — 'twere best not know myself. (*Knock.*)
Wake Duncan with thy knocking! Ay, 'would thou couldst.

2. Had I but died an hour before this chance,
I had liv'd a blessed time; for, from this instant,

Quand le repos a rendu quelque force à la machine humaine, l'idée fixe le secoue de nouveau et le pousse en avant, comme un cavalier impitoyable qui quitte un moment son cheval râlant pour sauter une seconde fois sur sa croupe et l'éperonner à travers les précipices. Plus il a fait, plus il va faire. « J'ai marché si avant dans le sang, que quand je m'arrêterais, rebrousser chemin serait aussi rebutant que gagner l'autre bord. » Il tue pour garder le prix de ses meurtres. Le fatal cercle d'or attire ses yeux comme un joyau magique, et il abat, par une sorte d'instinct aveugle, les têtes qu'il aperçoit entre la couronne et lui.

Que la charpente des choses se détraque, et que les deux mondes tombent en pièces, — avant que nous nous résignions à manger notre pain dans la crainte, — et à dormir dans le supplice de ces terribles rêves — qui nous secouent chaque nuit! Mieux vaudrait être avec les morts — que nous avons envoyés dans la paix du cercueil, pour arriver où nous sommes, — que de rester gisants, sous les tortures de l'âme, — dans un délire sans repos[1].

Il fait tuer Banquo, et au milieu d'un grand festin on lui apporte la nouvelle de l'assassinat. Il sourit

There 's nothing serious in mortality:
All is but toys: renown and grace, is dead;
The wine of life is drawn, and the mere lees
Is left this vault to brag of.

1. I am in blood,
Stepp'd in so far, that, should I wade no more,
Returning were as tedious as go o'er.
....But let the frame of things disjoint, both the worlds suffer,
Ere we will eat our meal in fear, and sleep
In the affliction of these terrible dreams

et porte la santé de Banquo. Soudain, blessé par sa conscience, il voit le spectre de l'homme égorgé; car ce fantôme qu'amène Shakspeare n'est pas une machine de théâtre; on sent qu'ici le surnaturel est inutile, et que Macbeth se le forgerait, quand même l'enfer ne le lui enverrait pas. Les muscles crispés, les yeux dilatés, la bouche entr'ouverte par une terreur monstrueuse, il le regarde branler sa tête sanglante, et crie de cette voix rauque qu'on n'entend que dans les cabanons des fous :

Je t'en prie, vois ici! Regarde! vois! Oh! que dites-vous? — Si les charniers et nos tombeaux rejettent ainsi — ceux que nous enterrons, alors nos monuments — ne sont que des gésiers de vautours. — Va-t'en! Délivre mes yeux! que la terre te cache! — Tes os sont sans moelle, ton sang est froid, — tu n'as point de regard dans ces yeux — qui flamboient contre moi! — Autrefois, quand la cervelle était répandue, l'homme mourait, — et c'était la fin. Mais aujourd'hui ils se relèvent — avec vingt plaies mortelles dans le crâne, — et nous poussent hors de nos escabeaux [1].

Le corps tremblant comme un épileptique, les dents serrées, l'écume aux lèvres, il s'affaisse, et ses

That shake us nightly. Better be with the dead
Whom we, to gain our place, have sent to peace,
Than on the torture of the mind lie
In restless ecstasy. Duncan is in his grave;
After life's fretful fever he sleeps well,
Treason has done his worst; nor steel nor poison,
Malice domestic, foreign levy, nothing
Can touch him farther!

1. Prithee, see there! Behold! look! lo! how say you?
If charnel-houses and our graves must send
Those that we bury, back, our monuments
Shall be the maws of kites.

n'aura point paru. Sa pensée désormais habite le monde surnaturel, et jusqu'au dernier terme il marche les yeux fixés sur le rêve qui l'a possédé dès le premier pas.

Comme l'histoire de Macbeth, l'histoire d'Hamlet est le récit d'un empoisonnement moral. Hamlet est une âme délicate, d'une imagination passionnée comme celle de Shakspeare. Il a vécu heureux jusqu'ici, occupé de nobles études, habile dans les exercices du corps et de l'esprit, ayant le goût des arts, aimé du plus noble père, épris de la plus pure et de la plus charmante des filles, confiant, généreux, n'ayant aperçu encore, du haut du trône où il est né, que la beauté, le bonheur et les grandeurs de la nature et de l'humanité[1]. Sur cette âme, que le naturel et l'éducation rendent plus sensible que les autres, le malheur fond tout d'un coup, extrême, accablant, choisi pour détruire toute croyance et tout ressort d'action; il a vu d'un regard toute la laideur de l'homme, et c'est dans sa mère que ce spectacle lui a été donné. Son esprit est entier encore; mais à la violence du style, à la crudité des détails précis, à l'effrayante tension de toute la machine nerveuse, jugez si l'homme n'a pas déjà posé un pied au bord de la folie :

Oh! si cette chair, cette chair trop solide, voulait se fondre, — se dissoudre et s'évanouir en rosée! — Ou si l'Éternel n'avait pas établi — son décret contre le meurtre de soi-

1. Goethe, *Wilhelm Meister*.

même! O Dieu! ô Dieu! — Combien fastidieuses, usées, plates et vides — me semblent toutes les pratiques de ce monde! — Fi sur lui! ô fi! C'est un jardin de mauvaises herbes — qui montent en graine, toutes moisies et grossières; — il en est plein, il n'y a rien d'autre. Qu'elle en soit venue là! — Mort depuis deux mois seulement! Non, pas tant, pas deux mois. — Un si noble roi! si tendre pour ma mère, — qu'il n'aurait pas souffert que les vents du ciel — vinssent trop rudement visiter son visage. Et pourtant au bout d'un mois.... — Je ne veux pas y penser. Fragilité, ton nom est femme. — Un petit mois. Avant d'avoir usé ces souliers — avec lesquels elle avait suivi le corps de mon pauvre père, — avant que le sel de ses indignes larmes — eût laissé de la rougeur dans ses yeux endoloris, — elle s'est mariée. O détestable hâte! Galoper — avec cette dextérité à des draps incestueux! — Cela n'est pas bon, cela ne peut venir à bien. — Mais brise-toi, mon cœur, car il faut que je tienne ma langue [1].

Il a déjà des soubresauts de pensée, des commencements d'hallucination, indices de ce qu'il de-

1. O, that this too, too solid flesh would melt,
Thaw, and resolve itself into a dew!
Or that the Everlasting had not fix'd
His canon 'gainst self-slaughter! O God! O God!
How weary, stale, flat, and unprofitable,
Seem to me all the uses of this world!
Fye on't! O fye! 'tis an unweeded garden,
That grows to seed; things rank, and gross in nature,
Possess it merely. That it should come to this!
But two months dead! nay, not so much, not two:
excellent a king....
So loving to my mother,
That he might not beteem the winds of heaven
Visit her face so roughly. Heaven and earth!
And yet, within a month,
Let me not think on't; — Frailty, thy name is woman! —
A little month; or ere those shoes were old,
With which she follow'd my poor father's body....
Ere yet the salt of most unrighteous tears
Had left the flushing in her galled eyes,

viendra plus tard. Au milieu de la conversation, l'image de son père surgit devant son esprit. Il croit le voir. Que sera-ce donc lorsque le fantôme, « rompant son suaire et ouvrant les pesantes mâchoires de marbre du sépulcre, » viendra la nuit, au sommet d'un promontoire, lui révéler les tortures de sa prison de flammes et le fratricide qui l'y a précipité? Il défaille, mais la douleur le roidit, et il veut vivre :

.... Contiens-toi, contiens-toi, mon cœur. — Et vous, mes muscles, ne vieillissez pas en un instant. — Mais roidissez-vous, et portez-moi jusqu'au bout. Me souvenir de toi? —Oui, pauvre ombre, tant que la mémoire aura un siége — dans ce monde détraqué. Me souvenir de toi? — Oui, du registre de ma mémoire, — j'effacerai tous les tendres souvenirs vulgaires, — toutes les maximes des livres, toutes les empreintes, tous les vestiges du passé. — Et ton commandement seul y vivra. — O traître! traître! traître! souriant et damné! — Mes tablettes. C'est cela; j'y écris — qu'on peut sourire, sourire et être un traître. — Au moins cela est vrai en Danemark. — Ainsi, mon oncle, vous êtes là [1].

She married: — O most wicked speed, to post
With such dexterity to incestuous sheets!
It is not, nor it cannot, come to good;
But break, my heart, for I must hold my tongue!

1. Hold, hold, my heart;
And you my sinews, grow not instant old,
But bear me stiffly up! — Remember thee?
Ay, poor Ghost, while memory holds a seat
In this distracted globe. Remember thee?
Yea, from the table of my memory
I'll wipe away all trivial fond records,
All saws of books, all forms, all pressures past.
And thy commandment all alone shall live.
O villain, villain, smiling, damned villain!
My tablet; — meet it is, I set it down,
That one may smile, and smile, and be a villain;
At least, I am sure, it may be so in Denmark:
So, uncle, there you are.

Ce geste saccadé, cette fièvre de la main qui écrit, cette frénésie de l'attention, annoncent l'invasion d'une demi-monomanie. Quand ses amis arrivent, il leur fait des phrases d'enfant et d'idiot. Il n'est plus maître des mots; les paroles vides tourbillonnent dans sa cervelle, et sortent de sa bouche comme en un rêve. On l'appelle, il répond en imitant le cri du chasseur qui siffle son faucon : « Hillo ! ho ! ho ! l'ami ! viens, mon oiseau, viens ! » Au moment où ils lui jurent le secret, le fantôme au-dessous d'eux répète : « Jurez ! » Hamlet reprend avec l'excitation nerveuse d'une gaieté convulsive :

Ha ! ha ! camarade, tu parles. Es-tu là, mon brave ? — Avancez. Vous entendez le camarade qui est dans la cave ? — Consentez à jurer.

LE FANTÔME (*de dessous terre*).

Jurez.

HAMLET.

Hic et ubique. Alors nous allons changer de place. — Venez ici, messieurs. Jurez par mon épée.

LE FANTÔME (*de dessous terre*).

Jurez par son épée.

HAMLET.

Bien dit, vieille taupe ! Tu troues la terre bien vite ! — Excellent pionnier [1] !

Comprenez-vous qu'en disant cela ses dents

1. HAMLET.

Ha, ha, boy ! say'st thou so ? art thou there, true-penny ?
Come on, you hear this fellow in the cellarage, —
Consent to swear.

GHOST (*beneath*).

Swear.

HAMLET.

Hic et ubique ? Then we will shift our ground;

claquent, « ses genoux s'entre-choquent, il est pâle comme sa chemise? » L'extrême angoisse aboutit ici à une sorte de rire qui est un spasme. Désormais Hamlet parle comme s'il avait une attaque de nerfs continue. Sa démence est feinte, je le veux; mais son esprit, comme une porte dont les gonds sont tordus, tourne et claque à tout vent avec une précipitation folle et un bruit discordant. Il n'a pas besoin de chercher les idées bizarres, les incohérences apparentes, les exagérations, le déluge de sarcasmes qu'il entasse. Il les trouve en lui; il ne se force pas, il n'a qu'à s'abandonner à lui-même. Quand il fait jouer la pièce qui doit démasquer son oncle, il se lève, il s'asseoit, il vient poser sa tête sur les genoux d'Ophélie, il interpelle les acteurs, il commente la pièce aux spectateurs; ses nerfs sont crispés, sa pensée exaltée est comme une flamme qui ondoie et petille, et ne trouve pas assez d'aliments dans la multitude des objets qui l'entourent et auxquels elle se prend. Quand le roi se lève démasqué et troublé, Hamlet chante et dit : « N'est-ce pas, Horatio! cette chanson avec une forêt de plumes et deux roses provençales sur mes escarpins, en voilà assez pour m'obtenir une place dans une troupe de comédiens[1]. »

Come hither, gentlemen, swear by my sword.

GHOST (*beneath*).

Swear by his sword.

HAMLET.

Well said, old mole! canst work i' the earth so fast?
A worthy pioneer!

1. HAMLET.

Would not this, sir, and a forest of feathers (if the rest of my

Et il rit terriblement, car il est décidé au meurtre. Il est clair que cet état est une maladie, et que l'homme ne vivra pas.

Dans une âme aussi ardente pour penser et aussi puissante pour sentir, que reste-t-il, sinon le dégoût et le désespoir? Nous teignons de la couleur de nos pensées la nature entière; nous faisons le monde à notre image; quand notre âme est malade, nous ne voyons plus que maladie dans l'univers. « Cette admirable construction, la terre, me semble un stérile promontoire. Ce dôme superbe, regardez, ce splendide firmament suspendu sur nous, ce toit majestueux incrusté de flammes d'or, eh bien! je n'y vois qu'un sale et infect amas de vapeurs. Quel chef-d'œuvre que l'homme! quelle noble raison! quelles facultés infinies! Dans sa forme, dans ses mouvements, comme il est achevé et admirable! Par ses actions, combien semblable à un ange! Par son intelligence, combien semblable à un Dieu! La merveille du monde! le roi de la création! Et cependant pour moi, qu'est-ce que cette quintessence de poussière? L'homme ne me plaît point, ni la femme non plus[1]. » Dorénavant sa pensée flétrit tout ce

fortunes turn Turk with me), with two provincial roses on my razed shoes, get me a fellowship in a cry of players, sir?

1. This godly frame, the earth, seems to me a sterile promontory; this most excellent canopy, the sky, look you, this brave over-hanging firmament, this majestical roof fretted with golden fire, why, it appears no other thing to me than a foul and pestilent congregation of vapours. What a piece of work is a man! How noble in reason! how infinite in faculties! In form, in moving, how express and admirable! In action, how

qu'elle touche. Il raille amèrement devant Ophélie le mariage et l'amour. La beauté! l'innocence! La beauté n'est qu'un moyen de prostituer l'innocence. « Va-t'en dans un cloître. Pourquoi voudrais-tu faire souche de pécheurs? Quel besoin ont des coquins comme moi de ramper entre ciel et terre? Nous sommes des vauriens fieffés, tous. N'en crois pas un[1]. » Quand il a tué Polonius par mégarde, il ne s'en repent guère. C'est un fou de moins. Il se moque lugubrement. « Où est Polonius? dit le roi.— A souper. — A souper? où? — Pas dans un endroit où il mange, mais dans un endroit où il est mangé. Une compagnie de certains vers politiques est attablée après lui[2]. » Et il répète en cinq ou six façons ces plaisanteries de fossoyeur. Sa pensée habite déjà le cimetière; pour cette philosophie désespérée, l'homme vrai, c'est le cadavre. Les charges

like an angel! In apprehension, how like a god! the beauty of the world! the paragon of animals! And yet, to me, what is this quintessence of dust? Man delights not me, nor woman neither.

1. Get thee to a nunnery; why wouldst thou be a breeder of sinners? What should such fellows as I do crawling between earth and heaven? We are arrant knaves, all; believe none of us.

2. KING.

Now, Hamlet, where's Polonius?

HAMLET.

At supper.

KING.

At supper? Where?

HAMLET.

Not where he eats, but where he is eaten: a certain convocation of politic worms are e'en at him.



les honneurs, les passions, les plaisirs, les projets, la science, tout cela n'est qu'un masque d'emprunt, que la mort nous ôte pour laisser voir ce qui est nous-mêmes, le crâne infect et grimaçant. C'est ce spectacle qu'il va chercher près de la fosse d'Ophélie. Il compte les crânes que le fossoyeur déterre : celui-ci fut un légiste, celui-là un courtisan. Que de salutations, d'intrigues, de prétentions, d'arrogance! Et voilà qu'aujourd'hui un sale paysan le fait sauter du bout de sa bêche, et joue aux quilles avec lui. César ou Alexandre sont tombés en pourriture et ont fait de la terre grasse; les maîtres du monde ont servi à boucher la fente d'un vieux mur. « Va maintenant dans la chambre de madame, et dis-lui qu'elle a beau se farder haut d'un pouce, elle aura un jour ce gracieux aspect. Va, cela la fera rire[1]. » Lorsqu'on en est là, on n'a plus qu'à mourir.

Cette imagination exaltée, qui explique sa maladie nerveuse et son empoisonnement moral, explique aussi sa conduite. S'il hésite à tuer son oncle, ce n'est point par horreur du sang et par scrupules modernes. Il est du seizième siècle. Sur le vaisseau, il a écrit l'ordre de décapiter Rosencrantz et Guildenstern, et de les décapiter sans confession. Il a tué Polonius, il a causé la mort d'Ophélie, et n'en a

1. HAMLET.
Now get you to my lady's chamber, and tell her, let her paint an inch thick, to this favour she must come; make her laugh at that.

pas de grands remords. Si une première fois il a épargné son oncle, c'est qu'il l'a trouvé en prières, et par crainte de l'envoyer au ciel. Il a cru le frapper le jour où il a frappé Polonius. Ce que son imagination lui ôte, c'est le sang-froid et la force d'aller tranquillement et après réflexion mettre une épée dans une poitrine. Il ne peut faire la chose que sur une suggestion subite; il a besoin d'un moment d'exaltation; il faut qu'il croie le roi derrière une tapisserie, ou que, se voyant empoisonné, il le trouve sous la pointe de son poignard. Il n'est pas maître de ses actions; c'est l'occasion qui les lui dicte; il ne peut pas méditer le meurtre, il doit l'improviser. L'imagination trop vive épuise la volonté par l'énergie des images qu'elle entasse et par la fureur d'attention qui l'absorbe. Vous reconnaissez en lui l'âme d'un poëte qui est fait non pour agir, mais pour rêver, qui s'oublie à contempler les fantômes qu'il se forge, qui voit trop bien le monde imaginaire pour jouer un rôle dans le monde réel, artiste qu'un mauvais hasard a fait prince, qu'un hasard pire a fait vengeur d'un crime, et qui, destiné par la nature au génie, s'est trouvé condamné par la fortune à la folie et au malheur. Hamlet, c'est Shakspeare, et, au bout de cette galerie de figures qui ont toutes quelques traits de lui-même, Shakspeare s'est peint dans le plus profond de ses portraits.

Si Racine ou Corneille avaient fait une psychologie, ils auraient dit avec Descartes : L'homme est une âme incorporelle, servie par des organes, douée

de raison et de volonté, habitant des palais ou des portiques, faite pour la conversation et la société, dont l'action harmonieuse et idéale se développe par des discours et des répliques dans un monde construit par la logique en dehors du temps et du lieu.

Si Shakspeare avait fait une psychologie, il aurait dit avec Esquirol : L'homme est une machine nerveuse gouvernée par un tempérament, disposée aux hallucinations, emportée par des passions sans frein, déraisonnable par essence, mélange de l'animal et du poëte, ayant la verve pour esprit, la sensibilité pour vertu, l'imagination pour ressort et pour guide, et conduite au hasard, par les circonstances les plus déterminées et les plus complexes, à la douleur, au crime, à la démence et à la mort.

IX

Un pareil poëte pourra-t-il s'astreindre toujours à imiter la nature? Ce monde poétique qui s'agite dans son cerveau ne s'affranchira-t-il jamais des lois du monde réel? N'est-il pas assez puissant pour suivre les siennes? Il l'est, et la poésie de Shakspeare aboutit naturellement au fantastique. Là est le plus haut degré de l'imagination déraisonnable et créatrice. Rejetant la logique ordinaire, elle en crée une nouvelle; elle unit les faits et les idées dans un ordre nouveau, absurde en apparence, au fond lé-

gitime; elle ouvre le pays du rêve, et son rêve fait illusion comme la vérité.

Lorsqu'on entre dans les comédies de Shakspeare, et même dans ses demi-drames[1], il semble qu'on le voie sur le seuil, à la façon de l'acteur chargé du prologue, pour empêcher le public de se méprendre et pour lui dire : « Ne prenez pas trop au sérieux ce que vous allez écouter; je me joue. Mon cerveau rempli de songes a voulu se les donner en spectacle, et les voici. Des palais, de lointains paysages, les nuées transparentes qui tachent de leurs flocons gris l'horizon matinal, l'embrasement de splendeur rouge où se plonge le soleil du soir, de blanches colonnades prolongées à perte de vue dans l'air limpide, des cavernes, des chaumières, le défilé fantasque de toutes les passions humaines, le jeu irrégulier des aventures imprévues, voilà le pêle-mêle de formes, de couleurs et de sentiments que je laisse se brouiller et s'enchevêtrer devant moi, écheveau nuancé de soies éclatantes, légère arabesque dont les lignes sinueuses, croisées et confondues, égarent l'esprit dans le capricieux dédale de leurs enroulements infinis. Ne la jugez pas comme un tableau. N'y cherchez pas une composition exacte, un intérêt unique et croissant, la savante économie d'une action bien ménagée et bien suivie. J'ai sous les yeux des nouvelles et des romans que je découpe en

1. *Twelfth Night*, *As you like it*, *Tempest*, *Winter's Tale*, etc., *Cymbeline*, *Merchant of Venise*, etc.

scènes. Peu m'importe l'issue, je m'amuse en chemin. Ce qui me plaît, ce n'est point l'arrivée, c'est le voyage. Est-il besoin d'aller si droit et si vite? Ne tenez-vous qu'à savoir si le pauvre marchand de Venise échappera au couteau de Shylock? Voici deux amants heureux, assis au pied du palais dans la nuit sereine. Ne voulez-vous pas écouter la tranquille rêverie qui, pareille à un parfum, sort du fond de leur cœur?

Comme la clarté de la lune dort doucement sur le gazon! — Asseyons-nous ici; que les sons des instruments — viennent flotter à nos oreilles. Le calme suave et la nuit — conviennent aux accents de l'aimable harmonie. — Assieds-toi, Jessica. Regarde comme ces fleurs serrées — d'or étincelant incrustent le parquet du ciel. — Jusqu'aux plus petits de ces orbes que tu regardes, — ils chantent tous dans leur mouvement comme des chérubins, — accompagnant sans fin les jeunes chœurs des anges. — Tel est l'harmonieux concert des âmes immortelles. — Mais tant que la nôtre est enfermée dans ce grossier vêtement — de boue périssable, nous ne pouvons les entendre[1].

1. How sweet the moonlight sleeps upon this bank!
Here will we sit, and let the sounds of music
Creep in our ears; soft stillness and the night.
Become the touches of sweet harmony.
Sit, Jessica: look how the floor of heaven
Is thick inlaid with patines of bright gold;
There's not the smallest orb which thou behold'st,
But in his motion like an angel sings,
Still quiring to the young-eyed cherubins,
Such harmony is in immortal souls;
But whilst this muddy vesture of decay
Doth grossly close it in, we cannot hear it.
Come, ho, and wake Diana with a hymn:
With sweetest touches pierce your mistress' ear,
And draw her home with sweet music.
JESSICA.
I'm never merry when I hear sweet music.

« N'ai-je pas le droit, quand j'aperçois la grosse face rieuse d'un valet bouffon, de m'arrêter auprès de lui, de le voir gesticuler, gambader, bavarder, faire cent gestes et cent mines, et me donner la comédie de sa verve et de sa gaieté? Deux fins gentilshommes passent. J'écoute le feu roulant de leurs métaphores, et je suis leur escarmouche de bel esprit. Voici dans un coin une naïve et mutine physionomie de jeune fille. Me défendez-vous de m'attarder auprès d'elle, de regarder ses sourires, ses brusques rougeurs, la moue enfantine de ses lèvres roses, et la coquetterie de ses jolis mouvements? Vous êtes bien pressé, si le babil de cette voix fraîche et sonore ne sait pas vous retenir. N'est-ce pas un plaisir de voir cette succession de sentiments et de figures? Votre imagination est-elle si pesante, qu'il faille le mécanisme puissant d'une intrigue géométrique pour l'ébranler? Mes spectateurs du seizième siècle avaient l'émotion plus facile. Un rayon de soleil égaré sur un vieux mur, une folle chanson jetée au milieu d'un drame les occupaient aussi bien que la plus noire catastrophe. Après l'horrible scène où Shylock brandit son couteau de boucher contre la poitrine nue d'Antonio, ils voyaient encore volontiers la petite querelle de ménage et l'amusante taquinerie qui finit la pièce. Comme l'eau molle et agile, leur âme s'élevait et s'abaissait en un instant au niveau de l'émotion du poëte, et leurs sentiments coulaient sans peine dans le lit qu'il avait creusé. Ils lui permettaient de vagabonder en

voyage, et ne lui défendaient pas de faire deux voyages à la fois. Ils souffraient plusieurs intrigues en une seule. Que le plus léger fil les unît, c'était assez. Lorenzo enlevait Jessica, Shylock était frustré de sa vengeance, les amants de Portia échouaient dans l'épreuve imposée; Portia déguisée en juge prenait à son mari l'anneau qu'il avait promis de ne jamais quitter : ces trois ou quatre comédies, détachées, confondues, s'embrouillaient et se déroulaient ensemble, comme une tresse dénouée où serpentent des fils de cent couleurs. Mes spectateurs avec la diversité acceptaient l'invraisemblance. La comédie est chose légère, ailée, qui voltige parmi les rêves, et dont on briserait les ailes, si on la retenait captive dans l'étroite prison du bon sens. Ne pressez pas trop ses fictions, ne sondez pas ce qu'elles renferment. Qu'elles passent sous vos yeux comme un songe charmant et rapide. Laissez l'apparition fugitive s'enfoncer dans la brillante et vaporeuse contrée d'où elle est sortie. Elle vous a fait un instant illusion, c'est assez. Il est doux de quitter le monde réel; l'esprit se repose dans l'impossible. Nous sommes heureux d'être délivrés des rudes chaînes de la logique, d'errer parmi les aventures étranges, de vivre en plein roman et de savoir que nous y vivons. Je n'essaye pas de vous tromper et de vous faire croire au monde où je vous mène. Il faut n'y pas croire pour en jouir. Il faut s'abandonner à l'illusion et sentir qu'on s'y abandonne. Il faut sourire en l'écoutant. On sourit dans *Winter's Tale*

quand Hermione descend de son piédestal et que Léonatus retrouve dans la statue sa femme, qu'il croyait morte. On sourit dans *Cymbeline* lorsqu'on voit la caverne solitaire où les jeunes princes ont vécu en sauvages et en chasseurs. L'invraisemblance ôte aux émotions leur pointe piquante. Les événements intéressent ou touchent sans faire souffrir. Au moment où la sympathie est trop vive, on se dit qu'ils ne sont qu'un songe. Ils deviennent semblables aux objets lointains, dont la distance adoucit les contours, et qu'elle enveloppe dans un voile lumineux d'air bleuâtre. La vraie comédie est un opéra. On y écoute des sentiments sans trop songer à l'intrigue. On suit les mélodies tendres ou gaies sans réfléchir qu'elles interrompent l'action. On rêve ailleurs avec la musique; j'essaye ici de faire rêver avec des vers. »

Là-dessus le prologue se retire, et voici venir les acteurs.

Comme il vous plaira est une fantaisie. D'action il n'y en a point; d'intérêt, il n'y en a guère; de vraisemblance, il y en a moins encore. Et le tout est charmant. Deux cousines, filles de princes, arrivent dans une forêt avec le bouffon de la cour, Celia déguisée en bergère, Rosalinde en jeune homme. Elles y trouvent le vieux duc, père de Rosalinde, qui, chassé de son État, vit avec ses amis en philosophe et en chasseur. Elles y trouvent des bergers amoureux qui poursuivent de leurs chansons et de leurs prières des bergères indociles. Elles y retrouvent ou

elles y rencontrent des amants qui deviennent leurs époux. Tout d'un coup on annonce que le méchant duc Frédéric, qui avait usurpé la couronne, vient de se retirer dans un cloître et de la rendre au vieux duc exilé. On s'épouse, on danse, et tout finit par une fête pastorale. Quel est l'agrément de cette folie? C'est d'abord d'être une folie; le manque de sérieux repose. Point d'événements ni d'intrigue. On suit doucement le courant aisé d'émotions gracieuses ou mélancoliques qui vous emmène et vous promène sans vous lasser. Le lieu ajoute à l'illusion et au charme. C'est une forêt d'automne, où les rayons attiédis percent les feuilles rougissantes des chênes, où les frênes demi-dépouillés tremblent et souriènt au faible souffle du vent du soir. Les amants errent aux bords des ruisseaux « qui courent en babillant sous les racines antiques. » On aperçoit en les écoutant de légers bouleaux dont la robe de dentelle s'illumine sous le soleil incliné qui les dore, et la pensée s'égare dans les allées de mousse où s'amortit le bruit des pas. Quel lieu mieux choisi pour la comédie de sentiment et pour la fantaisie du cœur! N'est-on pas bien ici pour entendre des causeries d'amour? Quelqu'un a vu dans cette clairière Orlando, l'amant de Rosalinde; elle l'apprend, et rougit. Que va-t-elle devenir? Elle est habillée en homme. « Ah! mauvais jour! Mais qu'a-t-il fait, quand tu l'as vu? Qu'a-t-il dit? Quel air avait-il? D'où venait-il? Que fait-il ici? M'a-t-il demandée? Où demeure-t-il? Comment t'a-t-il quittée? Quand

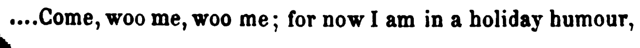
le reverras-tu? [1] » Puis d'un ton plus bas, en hésitant un peu : « A-t-il aussi bonne mine que le jour où il a combattu? » Cela ne tarit pas. « Ne sais-tu pas que je suis femme? Quand je pense, je parle. Chère, chère, va donc. » Questions sur questions, elle ferme la bouche à son amie, qui veut répondre. A chaque mot, elle plaisante, mais agitée, en rougissant, avec une gaieté factice; sa poitrine se soulève et son cœur bat. Elle s'est remise pourtant, quand arrive Orlando; elle badine avec lui; abritée par son déguisement, elle lui fait dire qu'il aime Rosalinde. Là-dessus elle le lutine, en folâtre, en espiègle, en coquette qu'elle est. « Non, non, vous n'aimez pas. » Orlando répète, et elle se donne le plaisir de le faire répéter plus d'une fois. Elle petille d'esprit, de moqueries, de malices; ce sont de jolies colères, des bouderies feintes, des éclats de rire, un babil étourdissant, de charmants caprices. « Tenez, faites-moi la cour. Je suis en humeur de fête, et je pourrais bien consentir. Que me diriez-vous si j'étais votre Rosalinde [2]? » Et à chaque instant elle lui

1. Alas the day! What did he, when thou saw'st him? What said he? How look'd he? Wherein went he? What makes he here? Did he ask for me? Where remains he? How parted he with thee? When shalt thou see him again?... Looks he as fresh as he did the day he wrestled?

....Do you not know I am a woman? When I think, I must speak. Sweet, say on.

2. ROSALIND.

Why, how now, Orlando, where have you been all this while? You a lover?



....Come, woo me, woo me; for now I am in a holiday humour,

répète avec un fin sourire : « N'est-ce pas, je suis votre Rosalinde? » Orlando proteste qu'il mourra. Mourir ! Et qui jamais s'est avisé de mourir d'amour! Voyons les modèles : Léandre? Un jour il prit maladroitement un bain dans l'Hellespont, et là-dessus les poëtes ont dit qu'il est mort d'amour. Troïlus? Un Grec lui cassa la tête de sa massue, et là-dessus les poëtes ont dit qu'il est mort d'amour. Allons, venez, Rosalinde va être plus douce. Et aussitôt elle joue au mariage avec lui, et fait prononcer par Celia les paroles solennelles. Elle agace et tourmente son prétendu mari; elle lui raconte toutes les fantaisies qu'elle aura, toutes les méchancetés qu'elle fera, toutes les taquineries qu'il endurera. Les répliques partent coup sur coup comme des fusées d'or. A chaque phrase, on suit les regards de ces yeux si vifs, les plis de cette bouche rieuse, les brusques mouvements de cette taille svelte. C'est la pétulance et la volubilité d'un oiseau. « O cousine, cousine, cousine, ma jolie petite cousine, si tu savais de combien de brasses je suis enfoncée dans l'amour [1]! » Là-dessus elle agace cette cousine, elle joue avec ses cheveux, elle l'appelle de tous ses noms de femme. Antithèses sur antithèses, mots entrechoqués, pointes, jolies exagérations, cliquetis de paroles, quand on l'écoute, on croit entendre le ramage d'un

and like enough to consent: — What would you say to me now, an I were your very Rosalind?

....And I am your Rosalind, am I not your Rosalind?

1. O coz, coz, coz, my pretty little coz, that thou didst know how many fathom deep I am in love....

rossignol. Ces métaphores redoublées comme des trilles, ces roulades sonores de gammes poétiques, ce gazouillement d'été ruisselant sous la feuillée, changent la pièce en un véritable opéra. Les trois amants finissent par entonner une sorte de trio. Le premier jette une pensée, et les autres la répètent. Quatre fois cette strophe recommence, et la symétrie des idées, jointe au tintement des rimes, fait du dialogue un concert d'amour [1]. Le besoin de chanter devient si pressant, qu'un instant après les chansons naissent d'elles-mêmes. La prose et la conversation ont abouti à la poésie lyrique. On entre de plain-pied dans ces odes. On ne s'y trouve pas en pays nouveau. On sent en soi l'émotion et la gaieté folle d'un jour de fête. On voit passer dans une lu-

1.
PHEBE.
Good shepherd, tell this youth what 'tis to love.
SILVIUS.
It is to be all made of sighs and tears; —
And so I am for Phebe.
PHEBE.
And I for Ganymede.
ORLANDO.
And I for Rosalind.
ROSALIND.
And I for no woman.
SILVIUS.
It is to be all made of fantasy,
All made of passion, and all made of wishes;
All adoration, duty, observance,
All humbleness, all patience, and impatience,
All purity, all trial, all observance; —
And so I am for Phebe.
PHEBE.
And so I am for Ganymede.
ORLANDO.
And so I am for Rosalind.
ROSALIND.
And so I am for no woman.

mière vaporeuse le couple gracieux que la chanson des deux pages promène autour des blés verts, parmi les bourdonnements des insectes folâtres, au plus beau jour du printemps en fleur. L'invraisemblance devient naturelle, et l'on ne s'étonne point quand on voit l'Hymen amener par la main les deux fiancées pour les donner à leurs époux.

Pendant que les jeunes gens chantent, les vieillards causent. Leur vie aussi est un roman, mais triste. L'âme délicate de Shakspeare, froissée par les chocs de la vie sociale, s'est réfugiée dans les contemplations de la vie solitaire. Pour oublier les luttes et les chagrins du monde, il faut s'enfoncer dans une grande forêt silencieuse, « et sous l'ombre des rameaux mélancoliques laisser couler et perdre les heures fuyantes du temps. » On regarde les dessins splendides que le soleil découpe sur le tronc blanc des hêtres, l'ombre des feuilles tremblantes qui vacille sur la mousse épaisse, les longs balancements des cimes; la pointe blessante des soucis s'émousse; on ne souffre plus, on se souvient seulement qu'on a souffert; on ne trouve plus en soi qu'une misanthropie douce, et l'homme renouvelé en devient meilleur. Le vieux duc se trouve heureux de son exil. La solitude lui a donné le repos, l'a délivré de la flatterie, l'a ramené à la nature. Il a pitié des cerfs qu'il est obligé de tuer pour se nourrir. Il se trouve injuste quand il voit « ces pauvres innocents tachetés, citoyens nés de cette cité déserte, poursuivis sur leurs propres domaines, et leurs hanches

rondes ensanglantées par les flèches [1]. » Rien de plus doux que ce mélange de compassion tendre, de philosophie rêveuse, de tristesse délicate, de plaintes poétiques et de chansons pastorales. Un des seigneurs chante :

Souffle, souffle, vent d'hiver, — tu n'es point si méchant — que l'ingratitude de l'homme ; — ta dent n'est pas si aiguë, — car on ne te voit pas, — quoique ton souffle soit rude. — Hé ! ho ! chante, hé ! ho ! dans le houx vert. — L'amour n'est que folie, l'amitié n'est que feinte. — Hé ! ho ! Dans le houx vert ! — Cette vie est toute réjouie [2].

Parmi eux se trouve une âme plus souffrante, Jacques le mélancolique, un des personnages les plus chers à Shakspeare, masque transparent derrière lequel on voit la figure du poëte. Il est triste parce qu'il est tendre ; il sent trop vivement le contact des choses, et ce qui laisse indifférents les autres le fait pleurer [3]. Il ne gronde pas, il s'afflige ; il ne raisonne

1. DUKE.
Come, shall we go and kill us venison ?
And yet it irks me, the poor dappled fools, —
Being native burghers of this desert city, —
Should, on their own confines, with forked heads,
Have their round haunches gor'd.

2. Blow, blow, thou winter wind,
Thou art not so unkind
As man's ingratitude ;
Thy tooth is not so keen,
Because thou art not seen,
Although thy breath be rude.
Heigh, ho ! sing heigh, ho ! unto the green holly : —
Most friendship is feigning, most loving mere folly !
Then, heigh, ho, the holly !
This life is most jolly.

3. Comparez Jacques à Alceste. C'est le contraste d'un misanthrope par raisonnement et d'un misanthrope par imagination.

pas, il s'émeut; il n'a pas l'esprit combattant d'un moraliste réformateur; c'est une âme malade et fatiguée de vivre. L'imagination passionnée mène vite au dégoût. Pareille à l'opium, elle exalte et elle brise. Elle emmène l'homme dans la plus haute philosophie, puis le laisse retomber dans des caprices d'enfant. Jacques quitte les autres brusquement, et s'en va dans les coins du bois pour être seul. Il aime sa tristesse, et ne voudrait pas la changer contre la joie. Rencontrant Orlando, il lui dit : « Rosalinde est le nom de votre maîtresse? — Justement. — Je n'aime pas son nom[1]. » On voit qu'il a des boutades de femme nerveuse. Il se choque de ce qu'Orlando écrit des sonnets sur les arbres de la forêt. Il est bizarre, et trouve des sujets de peine et de gaieté là où les autres ne verraient rien de semblable. « Un bouffon! un bouffon! j'ai rencontré un bouffon dans la forêt, un bouffon en habit bariolé. Pauvre monde que le nôtre! Aussi vrai que je vis de pain, j'ai rencontré un bouffon qui s'était couché et se chauffait au soleil, et maudissait madame la Fortune en bons termes, en bons termes choisis. Un bouffon en habit bariolé! » L'entendant moraliser de la sorte, il s'est mis à rire de ce qu'un bouffon pût être si méditatif, et il a ri une heure durant: « O noble bouf-

1. JACQUES.
Rosalind is your love's name?
ORLANDO.
Yes, just.
JACQUES.
I do not like her name.

fon! digne bouffon! L'habit bariolé est le seul habit. Oh! que ne suis-je un bouffon! Mon ambition est d'avoir un habit bariolé comme lui[1]. » Un instant après, il revient à ses dissertations mélancoliques, peintures éclatantes, dont la vivacité explique son caractère et trahit Shakspeare, qui se cache sous son nom.

....[2] Le monde entier n'est qu'un théâtre, — et tous, hommes et femmes, ne sont que des acteurs. — Ils ont leurs entrées, leurs sorties, — et chaque homme en sa vie joue plusieurs rôles. — Ses actes sont les sept âges. D'abord l'enfant — qui piaule et vomit dans les bras de sa nourrice. — Puis l'écolier pleurard, avec sa gibecière — et sa face reluisante du matin, se traînant comme un escargot, — à contre-cœur, vers l'école. Puis l'amant — soupirant comme une fournaise, avec une plaintive ballade — en l'honneur des sourcils de sa maîtresse. Ensuite le soldat, — plein de jurements étrangers, barbu comme un léopard, — jaloux de son honneur, brusque et violent en querelles; — cherchant la fumée de la gloire —

1. A fool, a fool! — I met a fool i' the forest,
A motley fool! — a miserable world! —
As I do live by food, I met a fool,
Who laid him down and bask'd him in the sun,
And rail'd on Lady Fortune in good terms,
In good set terms, — and yet a motley fool.
....O noble fool! worthy fool! Motley 's the only wear.
....O that I were a fool!
I am ambitious for a motley coat.

2. JACQUES.
All the world 's a stage,
And all the men and women merely players;
They have their exits and their entrances,
And one man in his time plays many parts,
His acts being seven ages. At first, the enfant,
Mewling and puking in his nurse's arms:
And then the whining school-boy, with his satchel
And shining morning face, creeping like snail
Unwillingly to school. And then the lover,

à la gueule du canon. Puis le juge — au beau ventre rond, garni de gras chapons, — le regard sévère, la barbe magistralement coupée, — rempli de sages maximes et de citations modernes; — et de cette façon il joue son rôle. Le sixième âge passe ses jambes — dans le pantalon étriqué à pantoufles; — des lunettes sur le nez, un sac au côté, — son jeune haut-de-chausses bien conservé, cent fois trop large — pour ses jambes rétrécies. Sa forte voix virile, — revenant au fausset enfantin, ne rend plus que les sons grêles — d'un sifflet ou d'un chalumeau. La dernière scène — de cette étrange histoire accidentée — est la seconde enfance, le pur oubli de soi-même. — Plus de dents, plus d'yeux, plus de goût, plus rien.

Comme il vous plaira est un demi-rêve. *Le Songe d'une Nuit d'été* est un rêve complet.

La scène, s'enfonçant dans le lointain vaporeux de l'antiquité fabuleuse, recule jusqu'à Thésée, qui pare son palais pour épouser la belle reine des Amazones. Le style, chargé d'images tourmentées, emplit l'esprit de visions étranges et splendides, et le peuple

Sighing like furnace, with a woful ballad
Made to his mistress' eye-brow. Then, the soldier,
Full of strange oaths, and bearded like the pard,
Jealous in honour, sudden and quick in quarrel;
Seeking the bubble reputation
Even in the cannon's mouth. And then, the justice,
In fair round belly, with good capon lined,
With eyes severe, and beard of formal cut,
Full of wise saws and modern instances;
And so he plays his part. The sixth age shifts
Into the lean and slipper'd pantaloon,
With spectacles on nose, and pouch on side;
His youthful hose well sav'd, a world too wide
For his shrunk shanks; and his big manly voice,
Turning again towards childish treble, pipes
And whistles in his sound. Last scene of all,
That ends this strange eventful history,
Is second childishness, and mere oblivion:
Sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything.

aérien des sylphes vient égarer la comédie dans le monde fantastique d'où il est sorti.

C'est d'amour qu'il s'agit encore. De tous les sentiments, n'est-il pas le plus grand artisan de songes? Mais il n'a point ici pour langage le caquet charmant de Rosalinde; il est ardent comme la saison. Il ne s'épanche point en conversations légères, en prose agile et bondissante; il éclate en larges odes rimées, parées de métaphores magnifiques, soutenues d'accents passionnés, telles que la chaude nuit, chargée de parfums et scintillante d'étoiles, en inspire à un poëte et à un amant. Lysander et Hermia conviennent de se rencontrer le soir « dans le bois où souvent ils se sont assis sur des lits de molles violettes, à l'heure où Phébé contemple son front d'argent dans le miroir des fontaines, et baigne de perles liquides les minces lames du gazon [1]. » Ils s'y égarent et s'endorment, fatigués, sous les arbres. Un sylphe touche de la racine magique les yeux du jeune homme, et change son cœur. Tout à l'heure, à son réveil, il se prendra d'amour pour celle qu'il apercevra la première. Cependant Démétrius, amant rebuté d'Hermia, erre avec Héléna, qu'il rebute, dans

1. LYSANDER.
To-morrow night, when Phœbe doth behold
Her silver visage in her wat'ry glass,
Ducking with liquid pearl the bladed grass,
(A time that lovers' flights doth still conceal)
Through Athen's gates have we devised to steal....
HERMIA.
....And in the wood, where often you and I
Upon faint primrose beds were wont to lie....
There my Lysander and myself shall meet.

le bois solitaire. La fleur magique le change à son tour : c'est maintenant Héléna qu'il aime. Les amants se fuient et se poursuivent le long des hautes futaies, dans la nuit sereine. On sourit de leurs emportements, de leurs plaintes, de leurs extases, et pourtant on y prend part. Cette passion est un rêve, et cependant elle touche. Elle ressemble à ces toiles aériennes qu'on trouve le matin sur la crête des sillons où la rosée les dépose, et dont les fils étincellent comme un écrin. Rien de plus fragile et rien de plus gracieux. Le poëte joue avec les émotions : il les confond, il les entre-choque, il les redouble, il les emmêle. Il noue et dénoue ces amours comme des chœurs de danse, et l'on voit passer auprès des buissons verts, sous les yeux rayonnants des étoiles, ces nobles et tendres figures, tantôt humides de larmes, tantôt illuminées par le ravissement. Ils ont l'abandon de l'amour vrai, ils n'ont point la grossièreté de l'amour sensuel. Rien ne nous fait tomber du monde idéal où Shakspeare nous emmène. Éblouis par la beauté, ils l'adorent, et le spectacle de leur bonheur, de leur trouble et de leur tendresse est un enchantement.

Au-dessus de ces deux couples voltige et bourdonne l'essaim des sylphes et des fées. Eux aussi, ils aiment. Titania, leur reine, a pour favori un jeune garçon, fils d'un roi de l'Inde, qu'Obéron son époux veut lui ôter. Ils se querellent, si bien que d'effroi leurs sylphes vont se cacher dans la coupe des glands du chêne, dans la robe d'or des primevères. Obéron,

pour se venger, commande à Puck de toucher de la fleur magique les yeux de Titania endormie, et voilà qu'à son réveil la plus légère et la plus charmante des fées se trouve éprise d'un lourdaud stupide qui a la tête d'un âne. Elle s'agenouille devant lui. Elle pose sur ses tempes velues une couronne de fraîches fleurs odorantes. « Et les gouttes de rosée qui tout à l'heure s'étalaient sur les boutons comme des perles rondes d'Orient s'arrêtent maintenant, pareilles à des larmes, dans les yeux des pauvres fleurettes, comme si elles pleuraient leur disgrâce [1]. » Elle appelle autour de lui les génies qui la suivent :

Sautillez devant lui dans ses promenades, et gambadez devant ses yeux. — Nourrissez-le d'abricots, de groseilles, — de raisins empourprés, de figues vertes et de mûres. — Dérobez aux abeilles sauvages leur sac de miel ; — pour l'éclairer la nuit, coupez leurs cuisses de cire ; — allumez-les aux yeux de feu du ver luisant, — pour conduire mon amour au lit et pour l'éveiller ; — arrachez les ailes peintes des papillons ; — avec cet éventail, écartez de ses yeux endormis les rayons de la lune. — Venez, faites-lui cortége, conduisez-le à mon berceau. — Il me semble que la lune regarde avec des yeux humides, et quand elle pleure, chaque fleurette pleure — sur quelque virginité perdue ; — arrêtez la langue de mon bien-aimé, amenez-le en silence [2].

1. OBERON.
And that same dew, which sometime on the buds
Was wont to swell, like round and orient pearls,
Stood now within the pretty flowrets' eyes,
Like tears that did their own disgrace bewail.

2. TITANIA.
Be kind and courteous to this gentleman;
Hop in his walks, and gambol in his eyes:
Feed him with apricocks, and dewberries;

Il le faut, car le bien-aimé brait horriblement, et à toutes les offres de Titania il répond en demandant du foin. Quoi de plus triste et de plus doux que cette ironie de Shakspeare? Quelle raillerie contre l'amour et quelle tendresse pour l'amour! Le sentiment est divin, et son objet est indigne. Le cœur est ravi, et les yeux sont aveugles. C'est un papillon doré qui s'agite dans la boue, et Shakspeare, en peignant ses misères, lui garde toute sa beauté :

Viens, assieds-toi sur ce lit de fleurs — pendant que je caresse tes joues charmantes, — et que j'attache des roses musquées au poil luisant de ta tête, — et que je baise tes belles et larges oreilles, ô ma chère joie! — Dors et je vais te bercer dans mes bras! Ainsi le chèvrefeuille parfumé — s'enlace amoureusement autour des arbres. Ainsi le lierre comme un fiancé — met son anneau aux doigts d'écorce des ormes. — Oh! que je t'aime! oh! que je suis folle de toi [1]!

With purple grapes, green figs and mulberries;
The honey-bags steal from the humble-bees,
And, for night-tapers, crop their waxen thighs,
And light them at the fiery glow-worm's eyes,
To have my love to bed and to arise;
And pluck the wings from painted butterflies,
To fan the moon-beams from his sleeping eyes:
Come, wait upon him, lead him to my bower.
The moon, methinks, looks with a watery eye;
And when she weeps, weeps every little flower,
Lamenting some enforced chastity.
Tie up my love's tongue, bring him silently.

1. Come, sit down on this flowery bed,
While I thy amiable cheeks do coy,
And stick musk-roses in thy sleek smooth head,
And kiss thy fair large ears, my gentle joy.
Sleep thou, and I will wind thee in my arms.
So doth the wood-bine, the sweet honey-suckle,
Gently intwist, —the femal ivy so
Enrings the barky fingers of the elm.
O how I love thee! how I dote on thee!

Au retour du matin, quand « la porte de l'Orient, toute rouge de flammes, s'ouvre sur la mer avec ses beaux rayons bénis, et change en nappe d'or ses courants verdâtres[1], » l'enchantement cesse, Titania s'éveille sur sa couche de thym sauvage et de violettes penchées. Elle chasse le monstre; ses souvenirs de la nuit s'effacent dans un demi-jour vague, « comme des montagnes lointaines qui s'évanouissent en nuages. » Et les fées vont chercher dans la rosée nouvelle des rubis qu'elles poseront sur le sein des roses, et « des perles qu'elles pendront à l'oreille des fleurs[2]. » Tel est le fantastique de Shakspeare, tissu léger d'inventions téméraires, de passions ardentes, de raillerie mélancolique, de poésie éblouissante, tel qu'un des sylphes de Titania l'eût fait. Rien de plus semblable à l'esprit du poëte que ces agiles génies, fils de l'air et de la flamme, « dont le vol met un cercle autour de la terre » en une minute, qui glissent sur l'écume des vagues et bondissent parmi les atomes des vents. Son Ariel vole, invisible chanteur, autour des naufragés qu'il console, découvre les pensées des traîtres, poursuit Caliban, la brute farouche, étale devant les amants des visions

1. OBERON.
Even till the eastern gate, all fiery red,
Opening on Neptune with fair blessed beams,
Turns into yellow gold his salt-green streams.

2. These things seem small and extinguishable,
Like far-off mountains turned into clouds.
....I must go seek some dew-drops here,
And hang a pearl in every cowslip's ear.

pompeuses, et achève tout en un éclair[1]. Shakspeare effleure les objets d'une aile aussi prompte, par des bonds aussi brusques, avec un toucher aussi délicat.

Quelle âme! quelle étendue d'action et quelle souveraineté d'une faculté unique! que de créatures diverses et quelle persistance de la même empreinte! Les voilà toutes réunies et toutes marquées du même signe, dépourvues de volonté et de raison, gouvernées par le tempérament, l'imagination ou la passion pure, privées des facultés qui sont contraires à celles du poëte, maîtrisées par le corps que se figurent ses yeux de peintre, douées des habitudes d'esprit et de la sensibilité violente qu'il trouve en lui-même[2]. Parcourez ces groupes, et vous n'y trouverez que des formes diverses et des états divers d'une puissance unique. Ici, le troupeau des brutes, des radoteurs et des commères, composés d'imagination machinale; plus loin, la compagnie des gens d'esprit agités par l'imagination gaie et folle; là-bas, le charmant essaim de jeunes femmes que soulève si

1. My dainty Ariel....
....When the bee sucks, there suck I;
In a cowslip's bell I lie....
Merrily, merrily shall I live now
Under the blossom that hangs on the bough.
....I drink the air before me, and return
Or e'er your pulse twice beat.
....We the globe lay compass soon,
Swifter than the wandering moon.

2. Même loi dans le monde organique et dans le monde moral. C'est ce quo Geoffroy Saint-Hilaire appelle unité de composition.

haut l'imagination délicate et qu'emporte si loin l'amour abandonné; ailleurs, la bande des scélérats endurcis par des passions sans frein, animés par une verve d'artiste; au centre, le lamentable cortége des grands personnages dont le cerveau exalté s'emplit de visions douloureuses ou criminelles, et qu'un destin intérieur pousse vers le meurtre, vers la folie ou vers la mort. Montez d'un étage et contemplez la scène tout entière : l'ensemble porte la même marque que les détails. Le drame reproduit sans choix les laideurs, les bassesses, les horreurs, les détails crus, les mœurs déréglées et féroces, la vie réelle tout entière telle qu'elle est, quand elle se trouve affranchie des bienséances, du bon sens, de la raison et du devoir. La comédie, promenée dans une fantasmagorie de peintures, s'égare à travers le vraisemblable et l'invraisemblable, sans autre lien que le caprice d'une imagination qui s'amuse, décousue et romanesque à plaisir, opéra sans musique, concert de sentiments mélancoliques et tendres qui emporte l'esprit dans le monde surnaturel et figure aux yeux, par ses sylphes ailés, le génie qui l'a formée. Regardez maintenant. Ne voyez-vous pas le poëte debout derrière la foule de ses créatures? Elles l'ont annoncé; elles ont toutes montré quelque chose de lui. Agile, impétueux, passionné, délicat, son génie est l'imagination pure, touchée plus fortement et par de plus petits objets que le nôtre. De là ce style tout florissant d'images exubérantes, chargé de métaphores excessives dont la bizarrerie semble de

l'incohérence, dont la richesse est de la surabondance, œuvre d'un esprit qui au moindre choc produit trop et bondit trop loin. De là cette psychologie involontaire et cette pénétration terrible qui, apercevant en un instant tous les effets d'une situation et tous les détails d'un caractère, les concentre dans chaque réplique du personnage, et donne à sa figure un relief et une couleur qui font illusion. De là notre émotion et notre tendresse. Nous lui disons comme Desdémone à Othello : « Je vous aime parce que vous avez beaucoup senti et beaucoup souffert. »

CHAPITRE V.

LA RENAISSANCE CHRÉTIENNE.

I. Les vices de la Renaissance païenne. — Décadence des civilisations du Midi.

II. La réforme. — Aptitude des races germaniques et convenance des climats du Nord. — Les corps et les âmes chez Albert Dürer. — Ses Martyres et ses Jugements derniers. — Luther. — Sa conception de la justice. — Construction du protestantisme. — La crise de la conscience. — La rénovation du cœur. — La suppression des pratiques. — La transformation du clergé.

III. La réforme en Angleterre. — La tyrannie des cours ecclésiastiques. — Les désordres du clergé. — L'irritation du peuple. — Intérieur d'un diocèse. — Persécutions et conversions. — La traduction de la Bible. — Comment les événements bibliques et les sentiments hébraïques sont d'accord avec les mœurs contemporaines et le caractère anglais. — Le *Prayer-Book*. — Poésie morale et virile des prières et des offices. — La prédication. — Latimer. — Son éducation. — Son caractère. — Son éloquence familière et persuasive. — Sa mort. — Les martyrs sous Marie. — L'Angleterre est désormais protestante.

IV. Les anglicans. — Proximité de la religion et du monde. — Comment le sentiment religieux pénètre dans la littérature. — Comment le sentiment du beau subsiste dans la religion. — Hooker. — Sa largeur d'esprit et son ampleur de style. — Hales et Chillingworth. — Éloge de la raison et de la tolérance. — Jeremy Taylor. — Son érudition, son imagination, sa poésie.

V. Les puritains. — Opposition de la religion et du monde. —

Les dogmes. — La morale. — Les scrupules. — Leur triomphe et leur enthousiasme. — Leur œuvre et leur sens pratique. — Bunyan. — Sa vie, son esprit et son poëme. — Avenir du protestantisme en Angleterre.

I

« Que le lecteur sache bien, dit Luther dans sa préface[1], que j'ai été moine et papiste outré, tellement enivré, ou plutôt englouti dans les doctrines papales, que j'eusse été tout prêt, si je l'avais pu, à tuer ou à vouloir faire tuer ceux qui auraient rejeté l'obéissance au pape, même d'une syllabe. Je n'étais pas tout froid et tout glace pour défendre le pape, comme Eck et ses pareils qui, véritablement, me semblaient se faire les défenseurs du pape plutôt à cause de leur ventre que parce qu'ils prenaient la chose sérieusement. Il y a plus : encore aujourd'hui il me semble qu'ils se moquent du pape en épicuriens. *Moi, j'y allais de franc cœur, en homme qui a craint horriblement le jour du jugement et qui néanmoins souhaitait d'être sauvé avec un tressaillement de toutes ses moelles.* » Ainsi, quand pour la première fois Luther aperçut Rome, il se prosterna disant : « Je te salue, sainte Rome... baignée du sang de tant de martyrs. » Imaginez, si vous le pouvez, l'effet que fit sur un pareil esprit si loyal, si chrétien, le paganisme effronté de la Renaissance italienne. La

1. Édition des œuvres complètes, t. I.

beauté des arts, la grâce de la vie raffinée et sensuelle n'avaient point de prise sur lui; ce sont les mœurs qu'il jugeait, et il ne les jugeait qu'avec sa conscience. Il regarda cette civilisation du Midi avec des yeux d'homme du Nord, et n'en comprit que les vices, comme Ascham qui disait avoir vu « à Venise plus de crimes et d'infamies en huit jours qu'en toute sa vie en Angleterre. » Comme aujourd'hui Arnold et Channing, comme tous les hommes de race[1] et d'éducation germaniques, il eut horreur de cette vie voluptueuse, tantôt insouciante, tantôt effrénée, mais toujours affranchie des préoccupations morales, livrée à la passion, égayée par l'ironie, bornée au présent, vide du sentiment de l'infini, sans autre culte que l'admiration de la beauté visible, sans autre objet que la recherche du plaisir, sans autre religion que les terreurs de l'imagination et l'idolâtrie des yeux.

« Je ne voudrais pas, disait-il au retour, pour cent mille florins n'avoir pas vu Rome; je me serais toujours inquiété si je ne faisais pas injustice au pape[2]. Les crimes à Rome sont incroyables; personne ne pourra croire à une perversité si grande s'il n'a le témoignage de ses yeux, de ses oreilles, de son expérience..... Là règnent toutes les scélératesses et les infamies, tous les crimes atroces, principalement l'avidité aveugle, le mépris de Dieu, les parjures, le sodomisme..... Nous autres Allemands,

1. Voyez dans *Corinne* le jugement de lord Nevil sur les Italiens.

2. *Tischreden*, passim.

nous nous gorgeons de boisson jusqu'à nous crever, tandis que les Italiens sont sobres. Mais ce sont les plus impies des hommes; ils se moquent de la vraie religion, ils nous raillent nous autres chrétiens, parce que nous croyons tout dans l'Écriture..... Il y a un mot en Italie qu'ils disent quand ils vont à l'église : « Allons nous conformer à l'erreur populaire. » « Si « nous étions obligés, disent-ils encore, de croire en « tout la parole de Dieu, nous serions les plus misé- « rables des hommes, et nous ne pourrions jamais « avoir un moment de gaieté; il faut prendre une mine « convenable et ne pas tout croire. » C'est ce que fit le pape Léon X, qui, entendant disputer sur l'immortalité et la mortalité de l'âme, se rangea au dernier avis. « Car, dit-il, ce serait terrible de croire à une « vie future. La conscience est une méchante bête qui « arme l'homme contre lui-même.... » Les Italiens sont ou épicuriens ou superstitieux. Le peuple craint plus saint Antoine et saint Sébastien que le Christ, à cause des plaies qu'ils envoient. C'est pourquoi quand on veut empêcher les Italiens d'uriner en un lieu, on y peint saint Antoine avec sa lance de feu. Voilà comment ils vivent dans une extrême superstition, sans connaître la parole de Dieu, ne croyant ni à la résurrection de la chair, ni à la vie éternelle, et ne craignant que les plaies temporelles. — Aussi leurs blasphèmes sont affreux..., et dans les vengeances leur cruauté est atroce; quand ils ne peuvent se défaire de leurs ennemis d'une autre façon, ils leur dressent des guet-apens dans les églises,

tellement que l'un fendit la tête à son ennemi devant l'autel..... Souvent dans les funérailles il y a des meurtres à propos des héritages..... Ils célèbrent le carnaval avec une inconvenance et une folie extrêmes, pendant plusieurs semaines, et ils y ont institué beaucoup de péchés et d'extravagances, car ce sont des *hommes sans conscience* qui vivent en des péchés publics et méprisent le mariage..... Nous Allemands, et les autres nations simples, nous sommes comme une toile nue; mais les Italiens sont peints et bariolés de toutes sortes d'opinions fausses, et encore plus disposés à en embrasser de pires..... Leurs jeûnes sont plus splendides que nos plus somptueux festins. Ils se parent extrêmement; si nous dépensons un florin en habits, ils mettent dix florins pour avoir un habit de soie... Quand ils sont chastes, c'est sodomisme. Point de société chez eux. Aucun d'eux ne se fie à l'autre; ils ne se réunissent point librement, comme nous autres Allemands; ils ne permettent point aux étrangers de parler publiquement à leurs femmes : comparés aux Allemands, ce sont tout à fait des gens cloîtrés. » Ces paroles si dures languissent auprès des faits[1]. Trahisons, assassinats, supplices, étalage de la débauche, pratique de l'empoisonnement, les pires et les plus éhontés des attentats jouissent impudemment de la

1. Voyez dans le *Corpus historicorum medii ævi*, par G. Eccard, t. II : Stephanus Infessuræ, p. 1995; Burchard, grand camérier d'Alexandre VI, p. 2134. — Guichardin, p. 211, édit. *Panthéon littéraire.*

tolérance publique et de toute la lumière du ciel. En 1490, le vicaire du pape ayant défendu aux clercs et aux laïques de garder leurs concubines, le pape révoqua la défense, « disant que cela n'est point interdit, parce que la vie des prêtres et ecclésiastiques est telle qu'on en trouve à peine un qui n'entretienne une concubine ou du moins n'ait une courtisane... » César Borgia, à la prise de Capoue, « choisit quarante des plus belles femmes qu'il se réserve; et un assez grand nombre de captives sont vendues à vil prix à Rome..... » Sous Alexandre VI, « tous les ecclésiastiques, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, ont des concubines en façon d'épouses, et même publiquement. Si Dieu n'y pourvoit, ajoute l'historien, cette corruption passera aux moines et aux religieux, quoique à vrai dire presque tous les monastères de la ville soient devenus des lupanars, sans que personne y contredise... » A l'égard d'Alexandre VI, amant de Lucrezia, sa fille, c'est au lecteur à chercher dans Burchard la peinture des priapées extraordinaires auxquelles il assiste avec Lucrèce et César, et l'énumération des prix qu'il distribue. Pareillement, que le lecteur aille lui-même lire dans les originaux la bestialité de Pierre Luigi Farnèse, le fils du pape, comment le jeune et honnête évêque de Fano mourut de son attentat, et comment le pape, traitant ce crime « de légèreté juvénile, » lui donna, par une bulle secrète, l'absolution « la plus ample de toutes les peines que, par incontinence humaine, en quelque façon ou pour quelque cause

que ce fût, il eût pu encourir. » Pour ce qui est de la sécurité civile, Bentivoglio fait tuer tous les Marescotti; Hippolyte d'Este fait crever les yeux à son frère, en sa présence; César Borgia tue son frère; le meurtre est dans les mœurs et n'excite plus d'étonnement; on demande au pêcheur qui a vu lancer le corps à l'eau, pourquoi il n'a pas averti le gouverneur de la ville; « il répond qu'il a vu en sa vie jeter une centaine de corps au même endroit, et que jamais personne ne s'en est inquiété. » « Dans notre « ville, dit un vieil historien, il se faisait quantité « de meurtres et de pillages le jour et la nuit, et il se « passait à peine un jour que quelqu'un ne fût tué. » César, un jour, tua Peroso, favori du pape, entre ses bras et sous son manteau, tellement que le sang en jaillit au visage du pape. Il fit poignarder en plein jour, sur les marches du palais, puis étrangler le mari de sa sœur; comptez ses assassinats, si vous pouvez. Certainement, son père et lui, par leur génie, leurs mœurs, leur scélératesse parfaite, affichée et systématique, ont présenté à l'Europe les deux images les mieux réussies du diable. Pour tout dire, en un mot, c'est d'après ce monde et pour ce monde que Machiavel écrivit son *Prince*. Le développement complet de toutes les facultés et de toutes les convoitises humaines, la destruction complète de tous les freins et de toutes les pudeurs humaines, voilà les deux traits marquants de cette culture grandiose et perverse. Faire de l'homme un être fort muni de génie, d'audace, de présence d'esprit, de

fine politique, de dissimulation, de patience, et tourner toute cette puissance à la recherche de tous les plaisirs, plaisirs du corps, du luxe, des arts, des lettres, de l'autorité, c'est-à-dire former et déchaîner un animal admirable et redoutable, bien affamé et bien armé, voilà son objet, et l'effet au bout de cent ans est visible. Ils se déchirent entre eux, comme de beaux lions et de superbes panthères. Dans cette société qui est devenue un cirque, parmi tant de haines, et quand l'épuisement commence, l'étranger paraît; tous plient alors sous sa verge; on les encage, et ils languissent ainsi, dans des plaisirs obscurs, avec des vices bas[1], en courbant l'échine. Le despotisme, l'inquisition et les sigisbés, l'ignorance crasse et la friponnerie ouverte, les effronteries et les gentillesses des arlequins et des scapins, la misère et les poux, telle est l'issue de la Renaissance italienne. Comme les civilisations antiques de la Grèce et de Rome[2], comme les civilisations modernes de la Provence et d'Espagne, comme toutes les civilisations du Midi, elle porte en soi un vice irrémédiable, une mauvaise et fausse conception de l'homme; les Allemands du seizième siècle, comme les Germains du quatrième siècle en ont bien jugé; avec leur simple bon sens, avec leur

1. Voyez, dans les *Mémoires de Casanova*, le tableau de cette pourriture. — Voyez les *Mémoires* de Scipion Rossi, sur les couvents de Toscane, à la fin du dix-huitième siècle.

2. D'Homère à Constantin, la cité antique est une association d'hommes libres qui a pour but la conquête et l'exploitation d'autres hommes libres.

honnêteté foncière, ils ont mis le doigt sur la plaie secrète. On ne fonde pas une société sur le culte du plaisir et de la force; on ne fonde une société que sur le respect de la liberté et de la justice. Pour que la grande rénovation humaine qui soulève au seizième siècle toute l'Europe pût s'achever et durer, il fallait que, rencontrant une autre race, elle développât une autre culture, et que d'une conception plus saine de la vie elle fît sortir une meilleure forme de civilisation.

II

Ainsi naquit la Réforme, à côté de la Renaissance. En effet, elle est aussi une renaissance, une renaissance appropriée au génie des peuples germains. Ce qui distingue ce génie des autres, ce sont ses préoccupations morales. Plus grossiers et plus lourds, plus adonnés à la gloutonnerie et à l'ivrognerie [1], ils sont en même temps plus remués par la conscience, plus fermes à garder leur foi, plus disposés à l'abnégation et au sacrifice. Tels leur climat les a pétris, et tels ils sont demeurés de Tacite à Luther, de Knox à Gustave-Adolphe et à Kant. A la longue, et sous

1. *Voyage de Misson*, 1700. *Mémoires de la margrave de Baireuth*. Voyez encore aujourd'hui les mœurs des étudiants.

« Les Allemands sont, comme vous savez, d'étranges buveurs; il n'y a point de gens au monde plus caressants, plus civils, plus officieux; mais encore un coup ils ont de terribles coutumes sur l'article de boire. Tout s'y fait en buvant; on y boit en faisant

l'empreinte incessante des siècles, le corps flegmatique, repu de grosse nourriture et de boissons fortes, s'est rouillé; les nerfs sont devenus moins excitables, les muscles moins alertes, les désirs moins voisins de l'action, la vie plus terne et plus lente, l'âme plus endurcie et plus indifférente aux chocs corporels; la boue, la pluie, la neige, l'abondance des spectacles déplaisants et mornes, le manque des vifs et délicats chatouillements sensibles maintiennent l'homme *dans une attitude militante*. Héros aux temps barbares, travailleurs aujourd'hui, ils supportent l'ennui comme ils provoquaient les blessures; aujourd'hui comme autrefois, c'est la noblesse intérieure qui les touche; rejetés vers les jouissances du dedans, ils y trouvent un monde, celui de la beauté morale. Pour eux le modèle idéal s'est déplacé; il n'est plus situé parmi les formes, composé de force et de joie, mais transporté dans les sentiments, composé de véracité, de droiture, d'attachement au de-

tout. On n'a pas eu le temps de se dire trois paroles dans les visites, qu'on est tout étonné de voir venir la collation, ou tout au moins quelques brocs de vin accompagnés d'une assiette de croûtes de pain hachées avec du poivre et du sel : fatal préparatif pour de mauvais buveurs. Il faut vous instruire des lois qui s'observent ensuite, lois sacrées et inviolables. On ne doit jamais boire, sans boire à la santé de quelqu'un; aussitôt après avoir bu, on doit présenter du vin à celui à la santé de qui on a bu. Jamais il ne faut refuser le verre qui est présenté, et il faut naturellement vider jusqu'à la dernière goutte. Faites, je vous prie, quelques réflexions sur ces coutumes et voyez par quel moyen il est possible de cesser de boire; aussi ne finit-on jamais. C'est un cercle perpétuel en Allemagne: boire en Allemagne, c'est boire toujours. » (Misson, *Voyage en Italie.*)

voir, de fidélité à la règle. Qu'il vente et qu'il neige, que l'ouragan se démène dans les noires forêts de sapins, ou sur la houle blafarde parmi les goëlands qui crient, que l'homme roidi et violacé par le froid trouve pour tout régal, en se claquemurant dans sa chaumière, un plat de choucroute aigre ou une pièce de bœuf salé, sous une lampe fumeuse et près d'un feu de tourbe, il n'importe; un autre royaume s'ouvre pour le dédommager, celui du contentement intime : sa femme est fidèle et l'aime; ses enfants, autour de son âtre, épellent la vieille Bible de famille; il est maître chez lui, protecteur, bienfaiteur, honoré par autrui, honoré par lui-même; et si, par hasard, il a besoin d'aide, il sait qu'au premier appel il verra ses voisins se ranger fidèlement et bravement à ses côtés. Le lecteur n'a qu'à mettre en regard les portraits du temps, ceux d'Italie et ceux d'Allemagne, il apercevra d'un coup d'œil les deux races et les deux civilisations, la Renaissance et la Réforme : d'un côté quelque condottière demi-nu en costume romain, quelque cardinal dans sa simarre, amplement drapé, sur un riche fauteuil sculpté et orné de têtes de lion, de feuillages, de faunes dansants, lui-même ironique et voluptueux, avec le fin et dangereux regard du politique et de l'homme du monde, cauteleusement courbé et en arrêt; de l'autre côté, quelque brave docteur, un théologien, homme simple, mal peigné, roide comme un pieu dans sa robe unie de bure noire, avec de gros livres de doctrine à fermoirs solides, travailleur convaincu, père de famille

exemplaire. Regardez maintenant le grand artiste du siècle, un laborieux et consciencieux ouvrier, un partisan de Luther [1], un véritable homme du Nord, Albert Dürer. Lui aussi, comme Raphaël et Titien, il a son idée de l'homme, idée inépuisable de laquelle sortent par centaines les figures vivantes et les scènes de mœurs, mais combien nationales et originales! De la beauté épanouie et heureuse, nul souci; ses corps nus ne sont que des corps déshabillés : épaules étroites, ventres proéminents, jambes grêles, pieds alourdis par la chaussure, ceux de son voisin le charpentier ou de sa commère la marchande de saucisses; les têtes font saillie sur le cuivre infatigablement rayé et fouillé, sauvages ou bourgeoises, souvent ridées par la fatigue du métier, ordinairement tristes, anxieuses et patientes, âprement et misérablement déformées par les nécessités de la vie réelle. Au milieu de cette copie minutieuse de la vérité laide, ou est l'échappée? Quelle est la contrée où va s'enfuir la grande imagination mélancolique? C'est le rêve, le rêve étrange fourmillant de pensées profondes, la contemplation douloureuse de la destinée humaine, l'idée vague de la grande énigme, la réflexion tâtonnante qui, dans la noirceur des bois hérissés, à travers les emblèmes obscurs et les figures fantastiques, essaye de saisir la vérité et la justice. Il n'a pas besoin de les chercher si loin; de prime saut il les a saisies. Si l'honnêteté est quelque part

1. Voyez ses lettres et la sympathie qu'il y témoigne pour Luther.

au monde, c'est dans les madones qui incessamment reviennent sous son burin. Ce n'est pas lui qui, à la façon de Raphaël, commencerait par les faire nues; la main la plus licencieuse n'oserait pas déranger un seul des plis roides de leurs robes; leur enfant sur les bras, elles ne songent qu'à lui et ne songeront jamais au delà; non-seulement elles sont innocentes, mais encore elles sont vertueuses; la sage mère de famille allemande, enfermée pour toujours par sa volonté et par sa nature dans les devoirs et les contentements domestiques, respire tout entière dans la sincérité foncière, dans le sérieux, dans l'inattaquable loyauté de leurs attitudes et de leurs regards. Il a fait plus : à côté de la vertu paisible, il a figuré la vertu militante. Le voilà enfin le Christ véritable, le pâle Crucifié, xténué et décharné par l'agonie, dont le sang, à chaque minute, tombe en gouttes plus rares, à mesure que les palpitations plus faibles annoncent le déchirement suprême d'une vie qui s'en va. Ce n'est pas ici, comme chez les maîtres italiens, un spectacle à récréer les yeux, un simple ondoiement d'étoffes, une ordonnance des groupes. Le cœur, le plus profond du cœur, est blessé par cette vue; c'est le juste opprimé qui meurt, parce que le monde hait la justice; les puissants, les hommes du siècle sont là, indifférents, ironiques : un chevalier empanaché, un bourgmestre ventru qui, les mains croisées derrière son dos, regarde, occupe une heure; mais tout le reste pleure; au-dessus des femmes évanouies, les anges pleins d'angoisse vien-

nent recueillir dans des coupes le sang sacré qui suinte, et les astres du ciel se voilent la face pour ne pas contempler un si grand attentat. Il y en aura d'autres ; supplices sur supplices, et les vrais martyrs à côté du vrai Christ, résignés, silencieux, avec le doux regard des premiers fidèles. Ils sont liés autour d'un vieil arbre, et le bourreau les déchire avec un fouet armé d'ongles de fer. Un évêque, les mains jointes, prie étendu pendant qu'on lui tourne dans l'œil une tarière. Là-haut, entre les arbres échevelés et les racines grimaçantes, une troupe d'hommes et de femmes gravit sous les verges l'escarpement d'une colline, et du sommet, avec la pointe des lances, on les fait sauter dans le précipice ; çà et là roulent des têtes, des troncs inertes, et à côté de ceux qu'on décapite, des corps enflés traversés d'un pal attendent les corbeaux qui croassent. Tous ces maux, il faut les supporter pour confesser sa foi et établir la justice. Mais il y a là-haut un gardien, un vengeur, un juge tout-puissant qui aura son jour. Il va luire, ce jour, et les perçants rayons du dernier soleil jaillissent déjà, comme une poignée de dards, à travers les ténèbres du siècle. Au plus haut du ciel, l'ange est apparu dans sa robe étincelante, guidant les cavalcades effrénées, les épées tournoyantes, les flèches inévitables des vengeurs qui viennent fouler et punir la terre ; les hommes s'abattent sous leur galop, et la gueule du monstre infernal mâche déjà la tête des prélats iniques. C'est ici le poëme populaire de la conscience, et, depuis les jours des apôtres, les

hommes ne l'ont point conçu plus sublime et plus complet[1].

Car la conscience, comme le reste, a son poëme; par un envahissement naturel, la toute-puissante idée de la justice déborde de l'âme, couvre le ciel, et y intronise un nouveau Dieu. Redoutable Dieu, qui ne ressemble guère à la calme intelligence qui sért aux philosophes pour expliquer l'ordre des choses, ni à ce Dieu tolérant, sorte de roi constitutionnel que Voltaire atteint au bout d'un raisonnement, que Béranger chante en camarade et qu'il salue « sans lui demander rien. » C'est le juste Juge impeccable et rigide, qui exige de l'homme un compte exact de sa conduite visible et de tous ses sentiments invisibles, qui ne tolère pas un oubli, un abandon, une défaillance, devant qui tout commencement de faiblesse ou de faute est un attentat et une trahison. Qu'est-ce que notre justice devant cette justice stricte? On vivait tranquille, aux temps d'ignorance; tout au plus, quand on se sentait coupable, on allait chercher une absolution auprès du prêtre; pour achever, on achetait une bonne indulgence; le tarif était là, il y est encore; Tetzel le dominicain déclare que tous les péchés sont lavés « sitôt que l'argent sonne dans la caisse. » Quel que soit le crime, on en a quittance; quand même « un homme aurait violé la mère de Dieu, » il retournerait chez lui net

1. Collection des gravures sur bois d'Albert Dürer. Remarquez la concordance de son *Apocalypse* et des conversations familières de Luther.

et certain du paradis. Par malheur, les marchands de pardons ne savent pas que tout est changé, que l'esprit est devenu adulte; il ne récite plus les mots machinalement comme un catéchisme, il les sonde anxieusement comme une vérité. Dans l'universelle renaissance, et dans la puissante floraison de toutes les idées humaines, l'idée germanique du devoir végète comme les autres. A présent, quand on parle de justice, ce n'est plus une phrase morte qu'on récite, c'est une conception vivante qu'on produit; l'homme aperçoit l'objet qu'elle représente, et ressent l'ébranlement qui la soulève; il ne la reçoit plus, il la fait; elle est son œuvre et sa maîtresse; il la crée et la subit. « Ces mots *justus* et *justitia Dei*, dit Luther, étaient un tonnerre dans ma conscience. Je frémissais en les entendant; je me disais : Si Dieu est juste, il me punira [1]. » Car sitôt que la conscience a retrouvé l'idée du modèle parfait [2], les moindres manquements lui semblent des crimes, et l'homme condamné par ses propres scrupules tombe consterné d'horreur « et comme englouti. » Moi qui

1. Calvin, le logicien de la Réforme, explique très-bien la filiation de toutes les idées protestantes (*Institution chrétienne*, liv. I). 1. L'idée du Dieu parfait, juge rigide. 2. L'alarme de la conscience. 3. L'impuissance et la corruption de la nature. 4. L'arrivée de la grâce gratuite. 5. Le rejet des pratiques et cérémonies.

2. « Selon que l'orgueil est enraciné en nous, il nous semble toujours que nous sommes justes et entiers, sages et saints; sinon que nous soyons convaincus par arguments manifestes de notre injustice, souillure, folie et immondicité. Car nous n'en sommes pas convaincus si nous jetons l'œil sur nos personnes seulement, et que nous ne pensions pas aussi bien à Dieu, lequel

menais la vie d'un moine irréprochable, dit encore Luther, je sentais pourtant en moi la conscience inquiète du pécheur, sans parvenir à me rassurer sur la satisfaction que je devais à Dieu.... Alors je me disais : Suis-je donc le seul qui doive être triste en esprit?... Oh! que je voyais de spectres et de figures horribles! » — Ainsi alarmée, la conscience croit que le jour terrible va venir. « La fin du monde est proche.... Nos enfants la verront; peut-être nous-mêmes. » — Une fois à ce propos, six mois durant, il a des songes épouvantables. Comme les chrétiens de l'Apocalypse, il fixe le moment : cela arrivera à Pâques ou pour la fête de la conversion de saint Paul. Tel théologien, son ami, songe à donner tous ses biens aux pauvres; « mais les prendrait-on? disait-il. Demain soir, nous serons assis dans le ciel. » Sous de telles angoisses, le corps fléchit. Pendant quatorze jours, Luther fut dans un tel état, qu'il ne put ni boire, ni manger, ni dormir. « Jour et nuit, » les yeux fixés sur le texte de saint Paul, il voyait le juge et ses mains inévitables. Voilà la tragédie qui

est la seule règle à laquelle il nous faut ordonner et compasser ce jugement.... (Et alors) ce qui avait belle montre de vertu se découvrira n'être que fragilité.

« Voilà d'où est procédé l'horreur et étonnement duquel l'Écriture récite que les saints ont été affligés et abattus toutes et quantes fois qu'ils ont senti la présence de Dieu. Car nous voyons ceux qui étaient comme eslongués de Dieu et se trouvaient assurés et allaient la tête levée, sitôt qu'il leur manifeste sa gloire, être ébranlés et effarouchés, en sorte qu'ils sont opprimés, voire engloutis en l'horreur de mort et qu'ils s'évanouissent. »

(Calvin, *Institution chrétienne*, liv. I, p. 2.)

s'est agitée dans toutes les âmes protestantes; c'est la tragédie éternelle de la conscience, et le dénoûment est une nouvelle religion.

Car ce n'est pas la nature toute seule et sans secours qui sortira de cet abîme. D'elle-même « elle est si corrompue qu'elle n'éprouve pas le désir des choses célestes.... Il n'y a rien en elle devant Dieu que concupiscence.... » La bonne intention ne peut venir d'elle. « Car, effrayé par la face de son péché, l'homme ne saurait se proposer de bien faire, inquiet comme il l'est et anxieux; au contraire, abattu et écrasé par la force de son péché, il tombe dans le désespoir et dans la haine de Dieu, comme il arriva à Caïn, à Saül, à Judas, » en sorte qu'abandonné à lui-même, il ne peut trouver en lui-même que la rage et l'accablement d'un désespéré ou d'un démon. En vain il essayerait de se racheter par des bonnes œuvres; nos bonnes actions ne sont pas pures; même pures, elles n'effacent pas la souillure des péchés antérieurs, et d'ailleurs elles n'ôtent point la corruption originelle du cœur; elles ne sont que des rameaux et des fleurs, c'est dans la séve que gît le venin héréditaire. Il faut que l'homme descende en son cœur, par-dessous l'obéissance littérale et la régularité juridique; que du royaume de la loi il pénètre dans celui de la grâce; que de la rectitude imposée, il passe à la générosité spontanée; que par-dessous sa première nature, qui le portait vers l'égoïsme et les choses de la terre, une seconde nature se développe, qui le porte vers le sacrifice et

les choses du ciel. Ni mes œuvres, ni ma justice, ni les œuvres et la justice d'aucune créature ou de toutes les créatures ne peuvent opérer en moi ce changement extraordinaire. Un seul le peut, le Dieu pur, le Juste immolé, le Sauveur, le Réparateur, Jésus, mon Christ, en m'imputant sa justice, en versant sur moi ses mérites, en noyant mon péché sous son sacrifice. Le monde est « une masse de perdition[1] » prédestinée à l'enfer. Seigneur Jésus, retirez-moi, choisissez-moi dans cette masse. Je n'y ai nul droit, il n'y a rien en moi qui ne soit abominable; cette prière même, c'est vous qui me l'inspirez et qui la faites en moi. Mais je pleure et ma poitrine se soulève, et mon cœur se brise. Seigneur, que je me sente racheté, pardonné, votre élu, votre fidèle; donnez-moi la grâce, et donnez-moi la foi! — « Alors, dit Luther, je me sentis comme *rené*, et il sembla que j'entrais à portes ouvertes dans le paradis. »

Que reste-t-il à faire après cette rénovation du cœur? Rien, toute la religion est là; il faut réduire ou supprimer le reste; elle est une affaire personnelle, un dialogue intime entre l'homme et Dieu, où il n'y a que deux choses agissantes, la propre parole de Dieu, telle qu'elle est transmise par l'Écriture, et les émotions du cœur de l'homme, telles que la parole de Dieu les excite et les entretient[2]. Écar-

1. Mot de saint Augustin.

2. Mélanchthon, préface des *Œuvres de Luther*. « Manifestum « est libros Thomæ, Scoti et similium prorsus mutos esse de justi-

tons les pratiques sensibles par lesquelles on a voulu remplacer cet entretien de l'âme invisible et du juge invisible : je veux dire les mortifications, les jeûnes, les pénitences corporelles, les carêmes, les vœux de chasteté et de pauvreté, les chapelets, les indulgences; les rites ne sont bons qu'à étouffer sous des œuvres machinales la piété vivante. Écartons les intermédiaires par lesquels on a voulu empêcher le commerce direct de Dieu et de l'homme : je veux dire, les saints, la Vierge, le pape, le prêtre: quiconque les adore ou leur obéit est idolâtre. Ni les saints, ni la Vierge ne peuvent nous convertir et nous sauver; c'est Dieu seul qui par son Christ nous convertit et nous sauve. Ni le pape, ni le prêtre ne peuvent nous fixer notre croyance ou nous remettre nos péchés; c'est Dieu seul qui nous instruit par son Écriture, et nous absout par sa grâce. Plus de pèlerinages ni de reliques; plus de traditions ni de confessions auriculaires. Une nouvelle Église paraît, et avec elle un nouveau culte; les ministres de la religion changent de rôle, et l'adoration de Dieu change de forme; l'autorité du clergé s'atténue, et la pompe du service se réduit; elles se réduisent et

« tia fidei, et multos errores continere de rebus maximis in Ecclesia. Manifestum conciones monachorum in templis fere ubique terrarum aut fabulas fuisse de Purgatorio et de Sanctis, aut fuisse qualemcumque legis doctrinam seu disciplinæ, sine voce Evangelii de Christo, aut fuisse nenias de discrimine ciborum, de feriis et aliis traditionibus humanis.... Evangelium purum, incorruptum, et non dilutum ethnicis opinionibus. » Voyez aussi Fox, *Acts and monuments*, t II, p. 42.

s'atténuent d'autant plus, que l'idée primitive de la théologie nouvelle est plus absorbante, tellement, qu'il y a des sectes où elles disparaissent tout à fait. Le prêtre descend de cette haute place où le droit de remettre les péchés et de régler la foi l'avait élevé par-dessus les têtes des laïques; il rentre dans la société civile, il se marie comme eux, il tend à redevenir leur égal, il n'est qu'un homme plus savant et plus pieux que les autres, leur élu et leur conseiller. Son église devient un temple, vide d'images, d'ornements et de cérémonies, parfois tout nu, simple lieu d'assemblée, où, entre des murs blanchis, du haut d'une chaise unie, un homme en robe noire parle sans gestes, lit un morceau de la Bible, entonne un hymne que continue la congrégation. Il y a un autre lieu de prière, aussi peu décoré et non moins vénéré, le foyer domestique, où chaque soir le père de famille devant ses serviteurs et ses enfants fait tout haut la prière et lit l'Écriture. Austère et libre religion, toute purgée de sensualité et d'obéissance, tout intérieure et personnelle, qui, instituée par l'éveil de la conscience, ne pouvait s'établir que chez des races où chacun trouve naturellement en soi-même la persuasion qu'il est seul responsable de ses œuvres et toujours astreint à des devoirs.

III

Sans doute c'est par une porte bâtarde que la réforme entra en Angleterre; mais il suffit qu'une porte s'ouvre, telle quelle; car ce ne sont pas les manéges de cour et les habiletés officielles qui amènent les révolutions profondes; ce sont les situations sociales et les instincts populaires. Quand cinq millions d'hommes se convertissent, c'est que cinq millions d'hommes ont envie de se convertir. Laissons donc de côté les parades et les intrigues d'en haut, les scrupules et les passions de Henri VIII[1], les complaisances et les adresses de Cranmer, les variations et les bassesses du Parlement, les oscillations et les lenteurs de la Réforme, commencée, puis arrêtée, puis poussée en avant, puis d'un coup violemment refoulée, enfin épandue sur toute la nation, et endiguée dans un établissement légal, établissement singulier, bâti de pièces disparates, mais solide pourtant et qui a duré. C'est la nation et l'esprit public qu'il faut considérer. Tout grand changement a là sa racine, et il n'y a qu'à regarder de près dans cette région profonde pour découvrir les inclinations nationales et les irritations séculaires dont le protestantisme est issu.

1. Voyez Froude, *History of England*. La conduite de Henri VIII est présentée là sous un nouveau jour.

Cent cinquante ans auparavant, il avait été sur le point d'éclore; Wicleff avait paru, les lollards s'étaient levés, la Bible avait été traduite, la chambre des communes avait proposé la confiscation de tous les biens ecclésiastiques; puis, sous le poids de l'Église, de la royauté et des lords réunis, la réforme naissante écrasée était rentrée sous terre, pour ne plus reparaître que de loin en loin par les supplices de ses martyrs. Les évêques avaient reçu le droit d'emprisonner sans jugement les laïques suspects d'hérésie; ils avaient brûlé vivant lord Cobham; les rois avaient pris parmi eux leurs ministres; assis dans leur autorité et dans leur faste, ils avaient fait plier noblesse et peuple sous le glaive laïque qui leur avait été remis; et, sous leur main, le rigide réseau de lois qui depuis la conquête enserrait la nation de ses mailles, était devenu encore plus étroit et plus blessant. Les actions vénielles s'y étaient trouvées prises comme les actions criminelles, et la répression judiciaire, portée sur les péchés aussi bien que sur les attentats, avait changé la police en inquisition : « Offenses contre la chasteté [1], hérésie ou choses sentant l'hérésie, sorcellerie, ivrognerie, médisance, diffamation, paroles impatientes, promesses rompues, mensonge, manque d'assistance à l'église, paroles irrévérencieuses à propos des saints, non-payement des offrandes, plaintes contre les tribu-

1. Froude, I, 175, 191. *Petition of Commons.* Cette récrimination publique et authentique montre tout le détail de l'organisation et de l'oppression cléricales.

naux ecclésiastiques, » tous ces délits imputés ou soupçonnés conduisaient les gens devant les tribunaux ecclésiastiques, avec des frais énormes, parmi de longs délais, à de grandes distances, sous une procédure captieuse, pour aboutir à de grosses amendes, à des emprisonnements rigides, à des abjurations humiliantes, à des pénitences publiques et à la menace souvent accomplie des supplices et du bûcher. Qu'on en juge par un seul fait : le comte de Surrey, un parent du roi, fut traduit devant un de ces tribunaux pour avoir manqué au maigre. Imaginez, si vous le pouvez, la minutieuse et incessante oppression d'un pareil code, à quel point toute la vie humaine, actions visibles et pensées invisibles, y était enveloppée et enlacée, comment par les délations forcées il pénétrait dans chaque foyer et dans chaque conscience, avec quelle impudence il se tranformait en machine d'extorsions, quelle sourde colère il excitait dans ces bourgeois, dans ces paysans obligés parfois de fairet de refaire soixante milles pour laisser accroché à chacune des innombrables griffes de la procédure [1] un morceau de leur épargne, parfois toute leur substance et toute la substance de leurs enfants! On réfléchit quand on est ainsi foulé; on se demande tout bas si c'est bien par une délégation de Dieu que les volèurs mitrés pratiquent ainsi la tyrannie et le pillage; on regarde de plus près dans leur vie; on

1. Froude, I, 26, 193. *Great and excessive fees*. Voyez le détail, *ib*.

veut savoir s'ils observent eux-mêmes la régularité qu'ils imposent à autrui ; et tout d'un coup l'on apprend d'étranges choses. Le cardinal Wolsey écrit au pape que « les prêtres séculiers et réguliers commettent habituellement des crimes atroces pour lesquels, s'ils n'étaient pas dans les ordres, ils seraient promptement exécutés[1], et que les laïques sont scandalisés de les voir non-seulement échapper à la dégradation, mais jouir d'une impunité parfaite. » Un prêtre convaincu d'inceste avec la prieure de Kilbourn est condamné pour toute peine à porter une croix à la procession et à payer trois shillings et quatre pence. A ce taux, je réponds qu'il recommencera. Dès le règne précédent, les gentilshommes et les fermiers du Carnavonshire déposaient une plainte pour accuser le clergé de débaucher, de parti pris, leurs femmes et leurs filles. Il y avait des maisons de prostitution à Londres pour l'usage particulier des prêtres. Quant aux abus du confessionnal, lisez dans les originaux[2] les infimités auxquelles il donnait lieu. Les évêques distribuent des bénéfices à leurs enfants encore tout jeunes ; « le saint père prieur de Maiden Bradley n'en avait que six, dont une fille déjà mariée sur les biens du monastère. » — ... Dans les couvents « les moines boivent après la collation jusqu'à dix heures ou midi, et viennent à matines ivres... Ils jouent aux cartes,

1. En mai 1528. Froude, I, 179, 85, 201 ; II, 435.

2. Hale's *Criminal causes; Suppression of the monasteries*, *Camden Society's publications*.

aux dés... Quelques-uns n'arrivent à matines que quand le jour baisse, et encore seulement par crainte des punitions corporelles. » Les visiteurs royaux trouvaient des concubines dans les appartements secrets des abbés. Au monastère de Sion, les moines confesseurs des nonnes les débauchent et les absolvent tout ensemble. Il y eut des couvents, dit Burnet, où toutes les religieuses furent trouvées grosses. Environ « les deux tiers » des moines d'Angleterre vivaient de telle sorte, que le Parlement entendant le rapport officiel s'écria d'une seule voix : « A bas les moines[1] ! » Quel spectacle pour un peuple en qui le raisonnement et la conscience commencent à s'éveiller ! Bien avant le grand éclat, la colère publique grondait sourdement et s'amassait pour la révolte; des prêtres étaient hués dans les rues ou jetés dans le ruisseau; des femmes refusaient de recevoir l'hostie consacrée par une main qu'elles appelaient immonde[2]. Quand l'appariteur ecclésiastique venait citer les délinquants, on le chassait en l'injuriant. « Va-t'en, puant coquin; vous êtes tous, chacun de vous, des canailles et des suborneurs. » Un mercier cassait la tête d'un appariteur avec son aune. Un garçon d'auberge disait que « la vue d'un prêtre le rendait malade, et qu'il ferait soixante milles pour en faire coffrer un. » L'évêque Fitz-James écrivait que « les gens de Londres étaient si

1. « Down with them » (*Latimer's Sermons*).
2. *Horsyn Preste*. Hale, 99.

malicieusement disposés *in favorem hæreticæ pravitatis*, qu'assemblés en jury ils condamnaient n'importe quel clerc, fût-il aussi innocent qu'Abel [1]; Wolsey lui-même parlait au pape « du dangereux esprit » qui se répandait parmi le peuple, et méditait une réforme. Quand Henri VIII mit la cognée à l'arbre et que lentement, avec défiance, il frappa un coup, puis un autre coup, émondant les branches, il eut mille et bientôt cent mille cœurs qui l'approuvèrent et qui auraient voulu frapper le tronc.

Considérez à ce moment, vers 1521, l'intérieur d'un diocèse, celui de Lincoln par exemple [2], et jugez par cet exemple de la manière dont la machine ecclésiastique travaille partout l'Angleterre, multipliant les martyres, les haines et les conversions. L'évêque Longland fait appeler les parents des accusés, frères, femmes, enfants, et leur défère le serment; comme ils ont déjà été poursuivis et qu'ils ont abjuré, il faut bien qu'ils avouent, sinon ils sont relaps, et les fagots sont prêts. Voilà donc qu'ils dénoncent leurs proches et eux-mêmes. L'un a enseigné à un autre en anglais l'épître de saint Jacques. Celui-ci, ayant oublié plusieurs mots du *Pater* et du *Credo* latins, ne sait plus les réciter qu'en anglais. Une femme a détourné son visage de la croix qu'on portait le matin de Pâques. Plusieurs, à l'église, surtout au moment de l'élévation, n'ont pas

1. Froude, I, 90. En 1514. *Improbus animus.*
2. Fox, *Acts and Monuments.* In-folio, t. II, 23. En 1521.

voulu dire de prières et sont restés assis, « muets comme des bêtes. » Trois hommes, dont un charpentier, ont passé ensemble une nuit lisant un livre de l'Écriture. Une femme grosse est allée communier sans être à jeun. Un chaudronnier a nié la présence réelle. Un briquetier a gardé en sa possession l'Apocalypse. Un batteur en grange a dit en montrant son ouvrage qu'il était en train de faire sortir Dieu de la paille. D'autres ont mal parlé des pèlerinages, ou du pape, ou des reliques, ou de la confession. Et là-dessus, cinquante d'entre eux sont condamnés dans la même année à abjurer, à promettre de dénoncer autrui, et à faire toute leur vie pénitence, sous peine d'être relaps et brûlés comme tels. On les enferme en différentes abbayes ; ils y seront nourris d'aumônes et travailleront pour mériter qu'on les nourrisse; ils paraîtront avec un fagot sur l'épaule au marché et à la procession du dimanche, puis dans une procession générale, puis au supplice d'un hérétique; ils jeûneront au pain et à l'eau tous les vendredis de leur vie, et porteront une marque visible sur leur joue. Outre cela, six sont brûlés vifs, et les enfants de l'un d'eux, John Scrivener, sont obligés de mettre eux-mêmes le feu au bûcher de leur père. Croyez-vous que, l'homme brûlé ou enfermé, tout soit fini? On se tait, je le veux bien, et on se cache; mais les longs souvenirs et les ressentiments amers subsistent sous le silence forcé. Ils ont vu[1]

1. Voyez, passim, les estampes dans Fox. — Tous les détails

leur camarade, leur parent, leur frère lié par une chaîne de fer, les mains jointes, priant au milieu de la fumée pendant que la flamme noircissait sa peau et faisait fondre sa chair. De tels spectacles ne s'oublient pas; les dernières paroles prononcées sur les fagots, les appels suprêmes à Dieu et au Christ demeurent dans leur cœur, tout-puissants et ineffaçables. Ils les emportent avec eux et les méditent tout bas dans les champs, à leur ouvrage, quand ils se croient seuls; et là-dessus, obscurément, passionnément, les têtes travaillent. Car par delà cette sympathie universelle qui range tout homme du côté des opprimés, il y a le sentiment religieux qui fermente. La crise de la conscience a commencé, elle est naturelle à cette race; ils songent à leur salut, ils s'alarment de leur état, ils sont dans l'effroi des jugements de Dieu, ils se demandent si en demeurant sous l'obéissance et sous les rites qu'on leur impose, ils ne deviennent pas coupables et ne méritent pas d'être damnés. Est-ce avec des prisons et des supplices qu'on étouffera cette crainte? Crainte contre crainte, il ne reste qu'à savoir laquelle des deux sera la plus forte. On le saura bientôt, car le propre de ces anxiétés intérieures, c'est de s'accroître sous la contrainte et l'oppression. Comme une source vive qu'on essaye en vain d'écraser sous les pierres, elles bouillonnent, et s'entassent, et regorgent, jusqu'à ce que

qu'on va lire sont tirés des biographies. Voyez celles de Cromwell par Carlyle, de Fox le quaker, de Bunyan, et les procès rapportés tout au long par Fox.

leur trop-plein déborde, disjoignant ou crevant la maçonnerie régulière sous laquelle on a voulu les enterrer. Dans la solitude des champs, aux longues veillées d'hiver, l'homme rêve; bientôt il a peur et devient morne. Le dimanche à l'église, quand on l'oblige à se signer, à s'agenouiller devant la croix, à recevoir l'hostie, il frémit, se croit en péché mortel. Il cesse de parler à ses amis; il demeure pendant des heures, la tête penchée, triste; la nuit sa femme, l'entend soupirer, et il se lève ne pouvant dormir. Représentez-vous cette figure pâlie, angoisseuse, et qui porte sous sa roideur et sous son flegme une ardeur secrète; on la retrouve encore en Angleterre dans ces pauvres sectaires râpés qui, une Bible à la main, se mettent tout d'un coup à prêcher au milieu d'un carrefour, dans ces longues faces qui, après le service, n'ayant point eu assez de prières, entonnent un psaume dans la rue. La sombre imagination a tressailli, comme une femme enceinte, et son fruit grossit chaque jour déchirant celui qui le porte. Le long hiver boueux, la plainte du vent qui se lamente dans les poutres mal jointes du toit, la mélancolie du ciel incessamment noyé de pluies ou cerné de nuages, assombrissent encore le lugubre rêve. Désormais il a pris son parti, il veut être sauvé coûte que coûte. Au péril de sa vie, il se procure quelqu'un de ces livres qui enseignent la voie du salut, le *Guichet de Wicleff*, *l'Obéissance du chrétien*, parfois la *Révélation de l'Antechrist par Luther*, mais surtout quelques portions de la parole de Dieu, que Tyndal

vient de traduire. Tel a caché ses livres dans le creux d'un arbre; un autre apprend par cœur une épître ou un évangile, afin de pouvoir y penser tout bas, même en présence des dénonciateurs. Seul à seul, quand il est sûr de son voisin, il lui en parle, et quand un paysan parle de cette sorte à un paysan, un ouvrier à un ouvrier, vous savez quel est l'effet. « C'est par les fils des *yeomen* surtout, dit Latimer, que la foi du Christ s'est maintenue en Angleterre [1], » et ce sera plus tard avec des fils de *yeomen* que Cromwell gagnera ses victoires puritaines. Quand un chuchotement court ainsi dans le peuple, toutes les voix officielles crient inutilement; la nation a rencontré son poëme, elle bouche ses oreilles aux importuns qui tâchent de l'en distraire, et bientôt elle le chantera de toute sa voix et de tout son cœur.

Cependant la contagion avait gagné même les gens officiels, et Henri VIII enfin permettait de publier la Bible anglaise [2]. L'Angleterre avait son livre. « Quiconque pouvait acheter le livre, dit Strype, ou le lisait assidûment, ou se le faisait lire par d'autres, et plusieurs personnes d'âge apprirent à lire pour cet objet. » Des pauvres, le dimanche, se rassemblaient au bas de l'église pour le lire. Un jeune homme, Maldon, contait plus tard qu'il avait mis

1. Froude, II, 33, 1529. « Grâce à Dieu, disent les évêques, aucune personne notable de notre temps n'est tombée dans le crime d'hérésie. »

2. En 1536. *Strype's memorials*, *appendix*, 42. Froude, III, chap. XII.

ses économies avec celles d'un apprenti de son père pour acheter un Nouveau Testament, et que, par crainte de son père, ils l'avaient caché dans leur paillasse. En vain le roi, dans sa proclamation, avait ordonné aux gens « de ne pas trop accorder à leur propre sens, à leurs imaginations, à leurs opinions; de ne pas raisonner publiquement là-dessus dans leurs tavernes publiques et dans leurs débits de bière, mais d'avoir recours aux gens doctes et autorisés; » la semence germait, et on aimait mieux en croire Dieu que les hommes. Maldon déclarait à sa mère qu'il ne s'agenouillerait plus devant le crucifix, et son père furieux le rouait de coups et voulait le pendre. La préface elle-même appelait les gens à l'étude indépendante, disant que « l'évêque de Rome a tâché longtemps de priver le peuple de la Bible..., pour l'empêcher de découvrir ses tours et ses mensonges..., sachant bien que si le clair soleil de la parole de Dieu apparaissait dans la chaleur du jour, il dissiperait le brouillard pestilentiel de ses diaboliques doctrines. » Même de l'avis des gens officiels, c'est donc la vérité pure et tout entière qui est là, non pas la simple vérité spéculatrice, mais la vérité morale sans laquelle nous ne pouvons bien vivre ni être sauvés. « Cherche dans l'Écriture, dit le traducteur, principalement et avant tout les traités et les contrats[1] faits entre Dieu et nous, c'est-à-dire la loi et les commandements que Dieu nous fait, et après,

1. Covenants.

la grâce et le pardon qu'il promet à tous ceux qui se soumettent à sa loi. Car toutes les promesses partout dans toute l'Écriture enferment un traité; c'est-à-dire que Dieu *s'engage à t'accorder cette grâce* à la condition seulement que tu t'efforceras toi-même de garder ses lois. » Quel mot! et avec quelle ardeur des hommes tourmentés par les reproches incessants d'une conscience scrupuleuse et par le pressentiment de l'éternité obscure, vont-ils appliquer sur ces pages toute l'attention de leurs yeux et de leur cœur!

J'ai devant moi un de ces vieux in-folios carrés[1], en lettres gothiques, où des pages usées par les doigts calleux ont été raccommodées, où une vieille estampe rend sensible aux pauvres gens les exploits et les menaces du Dieu tonnant, où la préface et la table indiquent aux simples la morale qu'il faut tirer de chaque histoire tragique, et l'application qu'il faut faire de chaque précepte ancien. Une partie de la langue et la moitié des mœurs anglaises sortent de là : encore aujourd'hui le pays est *biblique*[2]; ce sont ces gros livres qui ont transformé l'Angleterre de Shakspeare. Tâchez, pour comprendre ce grand changement, de vous représenter ces yeomen, ces boutiquiers qui, le soir, étalent cette Bible sur leur table, et la tête nue, avec vénération, écoutent ou lisent un de ses chapitres. Songez qu'ils n'ont point d'autres

1. 1549. Traduction de Tyndal (Bibliothèque impériale).
2. Le mot est de Stendhal ; c'est son impression d'ensemble.

livres, que leur esprit est vierge, que toute impression y fera un sillon, que la monotonie de la vie machinale les livre tout entiers aux émotions neuves, qu'ils ouvrent ce livre non pour se distraire, mais pour y chercher leur sentence de vie et de mort, enfin que l'imagination sombre et passionnée de la race les exhausse au niveau des grandeurs et des terreurs qui vont passer sous leurs yeux. Tyndal, le traducteur, a écrit parmi des sentiments pareils, condamné, poursuivi, se cachant, l'esprit plein de l'idée de sa mort prochaine et du grand Dieu pour lequel à la fin il est monté sur le bûcher; et les spectateurs qui ont vu les remords de Macbeth et les meurtres de Shakspeare peuvent entendre les désespoirs de David et les massacres accumulés sous les Juges et sous les Rois. Le court verset hébraïque a prise ici dans son âpreté fruste. Ils n'ont pas besoin, comme les Français, qu'on leur développe les idées, qu'on les explique en beau langage clair, qu'on les modère et qu'on les lie[1]. La grave et vibrante parole les ébranle du premier coup; ils l'entendent par l'imagination et par le cœur, ils ne sont pas, comme nous, asservis à la régularité de la logique; et le vieux texte, si heurté, si fier et si terrible, peut garder dans leur langue sa sauvagerie et sa majesté. Plus qu'aucun peuple de l'Europe, à force de concentration et de rigidité intérieure, ils retrouvent la conception sémitique du Dieu solitaire

1. Voyez la traduction de Lemaistre de Sacy, si peu biblique.

et tout-puissant : étrange conception qu'avec tous nos procédés critiques nous parvenons à peine aujourd'hui à reformer en nous-mêmes. Pour l'Hébreu, pour les puissants esprits qui ont rédigé le Pentateuque[1], pour les prophètes et les auteurs des Psaumes, la vie, telle que nous la concevons, s'est retirée des êtres, plantes, animaux, firmament, objets sensibles, pour se reporter et se concentrer tout entière dans l'Être unique dont ils sont les œuvres et les jouets. La terre est le marche-pied de ce grand Dieu, le ciel son vêtement. Il est dans ce monde, parmi ses créatures, comme un roi d'Orient dans sa tente, parmi ses armes et ses tapis. Si vous entrez dans cette tente, tout disparaît devant l'idée absorbante du maître; vous ne voyez que lui; nulle chose n'a d'être propre et indépendant; ces armes ne sont faites que pour sa main, ces tapis ne sont faits que pour son pied; vous ne les imaginez que pliés pour lui et foulés par lui. Toujours le redoutable visage et la voix grondante du dominateur irrésistible apparaissent derrière ses instruments. Pareillement pour l'Hébreu, la nature et les hommes ne sont rien par eux-mêmes; ils servent à Dieu; ils n'ont point d'autre raison d'exister ni d'autre usage; ils s'effacent à côté de l'Être solitaire et énorme qui, étalé et dressé comme une montagne devant la pensée humaine, occupe et couvre à lui

1. *Voy.* Ewald, *Geschichte des Volks Israel.* Apostrophe d'Ewald au troisième rédacteur du Pentateuque : Erhabener Geist..., etc.

seul tout l'horizon. En vain nous essayons, nous autres descendants des races ariennes, de nous figurer ce Dieu dévorateur; nous laissons toujours quelque beauté, quelque intérêt, quelque portion de vie libre à la nature; nous n'atteignons le Créateur qu'à demi, avec peine, au bout d'un raisonnement, comme Voltaire et Kant; nous faisons de lui plus volontiers un architecte; nous croyons naturellement aux lois naturelles; nous savons que l'ordre du monde est fixe; nous n'écrasons pas les choses et leurs attaches sous le poids d'une souveraineté arbitraire; nous ne nous figurons pas le sentiment sublime de Job qui voit le monde frissonner et s'abîmer sous l'attouchement de la main foudroyante; nous ne nous sentons plus capables de soutenir l'émotion intense et de répéter l'accent extraordinaire des Psaumes, où dans le silence des êtres pulvérisés rien ne subsiste que le dialogue du cœur de l'homme et du Dominateur éternel. Ceux-ci, dans l'angoisse de la conscience troublée et dans l'oubli de la nature sensible, le recommencent en partie. Si la forte et âpre acclamation de l'Arabe qui éclate comme une trompette à l'aspect du soleil levant et de la nudité des solitudes[1], si les secousses intérieures, les courtes visions du paysage lumineux et grandiose, si le coloris sémitique manque, du moins le sérieux et la simplicité ont subsisté, et le Dieu hébraïque transporté dans la conscience moderne

1. Comparez le psaume 104, dans l'admirable traduction de Luther et dans la traduction anglaise.

n'est pas moins souverain dans cette étroite enceinte que dans les sables et dans les montagnes d'où il est sorti. Son image est réduite, mais son autorité est entière; s'il est moins poétique, il est plus moral. Ils lisent avec étonnement et tremblement l'histoire de ses œuvres, les tables de ses ordonnances, les archives de ses vengeances, la proclamation de ses promesses et de ses menaces; ils s'en remplissent. On n'a jamais vu de peuple qui se soit imbu si profondément d'un livre étranger, qui l'ait fait ainsi pénétrer dans ses mœurs et dans ses écrits, dans son imagination et dans son langage. Désormais ils ont trouvé leur roi, ils vont le suivre; nulle parole laïque ou ecclésiastique ne prévaudra contre sa parole; ils lui ont soumis leur conduite, ils exposeront pour lui leurs corps et leurs vies, et s'il le faut, pour lui rester fidèles, un jour viendra où ils renverseront l'État.

Ce n'est pas assez d'entendre ce roi, il faut encore lui répondre, et la religion n'est complète que lorsque la prière du peuple vient s'ajouter à la révélation de Dieu. En 1549, enfin, l'Angleterre reçoit son Prayer-Book[1] des mains de Cranmer, Pierre Martyr, Bernard Ochin, Mélanchthon; les principaux et les plus fervents des réformateurs de l'Europe ont été appelés pour « composer un corps de doctrines conformes à l'Écriture, » et pour exprimer un corps de

1. Le premier rudiment considérable est de 1545. Froude, V, 145 et 146. Le Prayer-Book subit plusieurs changements en 1552, d'autres sous Élisabeth, et quelques-uns enfin à la Restauration.

sentiments conformes à la véritable foi des chrétiens. Admirable livre où respire tout l'esprit de la réforme, où, à côté des touchantes tendresses de l'Évangile et des accents virils de la Bible, palpitent la profonde émotion, la grave éloquence, la générosité, l'enthousiasme contenu des âmes héroïques et poétiques qui retrouvaient le christianisme et qui avaient connu les approches du bûcher. « Père « tout-puissant et miséricordieux, nous avons erré « et nous nous sommes égarés hors de tes voies, « comme des brebis perdues. Nous avons trop suivi « les imaginations et les désirs de nos propres « cœurs. Nous avons péché contre tes lois saintes. « Nous n'avons point fait les choses que nous de- « vions faire, et nous avons fait les choses que nous « devions ne point faire. Et il n'y a point de santé « en nous. Mais toi, Seigneur, aie pitié de nous, « misérables pécheurs. Épargne, ô Dieu, ceux qui « confessent leurs fautes. Relève ceux qui sont péni- « tents, selon tes promesses déclarées au genre hu- « main par le Christ, Jésus, Notre-Seigneur, et ac- « corde-nous, ô miséricordieux Père, pour l'amour « de lui, que nous puissions à l'avenir avoir une vie « pieuse, droite et sage [1].... Dieu tout-puissant et

1. Almighty and most merciful Father, we have erred and strayed from Thy ways like lost sheep. We have followed too much the devices and desires of our own hearts. We have offended against Thy holy laws. We have left undone those things which we ought to have done; and we have done those things which we ought not to have done. And there is no health in us. But Thou, O Lord, have mercy on us, miserable

« éternel, qui ne hais rien de ce que tu as fait, et « qui pardonnes les fautes de tous ceux qui se re- « pentent, crée et fais en nous un cœur nouveau et « contrit, afin que nous déplorions comme il con- « vient nos péchés, et que, reconnaissant notre mi- « sère, nous puissions obtenir de toi pardon et ré- « mission entière[1].... » Toujours revient la même idée, l'idée du péché, du repentir et de la rénovation morale; toujours la pensée maîtresse est celle du cœur humilié devant la justice invisible et n'implorant sa grâce que pour obtenir son redressement. Un pareil état d'esprit ennoblit l'homme et met une sorte de gravité passionnée dans toutes les importantes actions de sa vie. Il faut écouter la liturgie au lit des mourants, au baptême des enfants, à la célébration des mariages. « Veux-tu prendre cette femme pour « ta légitime épouse, afin de vivre ensemble selon le « commandement de Dieu dans le saint état du ma- « riage? Veux-tu l'aimer, la soutenir, l'honorer, la « garder dans la maladie et dans la santé.... dans « la bonne et la mauvaise fortune, dans la richesse

offenders; spare Thou them, O God, which confess their faults. Restore Thou them that are penitent, according to Thy promises declared unto mankind in Christ Jesu, our Lord. And grant, O most merciful Father, for His sake, that we may hereafter live a godly righteous and sober life.

1. Almighty and everlasting God, who hatest nothing that Thou hast made, and doth forgive the sins of all them who are penitent; create and make in us new and contrite hearts, that we, worthily lamenting our sins and acknowledging our wretchedness, may obtain of Thee, the God of all mercy, perfect remission and forgiveness.

« et dans la pauvreté.... et renonçant à toute autre, « te garder à elle seule aussi longtemps que vous vi« vrez tous les deux[1] ? » Ce sont là les vraies paroles de la loyauté et de la conscience. Nulle langueur mystique ici ni ailleurs. Cette religion n'est point faite pour des femmes qui rêvent, attendent et soupirent, mais des hommes qui s'examinent, agissent et ont confiance, confiance en quelqu'un de plus juste qu'eux. Quand l'homme est malade et que sa chair défaille, le prêtre s'avance et lui dit : « Notre « cher bien-aimé, sachez ceci : que le Dieu tout« puissant est le Seigneur de la vie et de la mort et « de toutes les choses qui s'y rapportent, comme la « jeunesse, la force, la santé, la vieillesse, la débi« lité, la maladie ; c'est pourquoi, quel que soit vo« tre mal, sachez avec certitude qu'il est une visita« tion de Dieu ; et quelle que soit la cause pour « laquelle cette maladie vous soit envoyée, que ce « soit pour éprouver votre patience ou servir d'exem« ple à autrui..., ou pour corriger et amender en « vous quelque chose qui offense les yeux de votre « Père céleste ; sachez avec certitude que si vous vous « repentez véritablement de vos péchés et si vous

1. Wilt thou have this woman to be thy wedded wife, to live together after God's ordinance in the holy state of matrimony ? Wilt thou love her, comfort her, honour and keep her, in sickness and in health ; and, forsaking all other, keep thee only unto her, so long as ye both shall live ?

I take thee to be my wedded wife, to have and to hold from this day forward, for better, for worse, for richer, for poorer, in sickness and in health, to love and to cherish, till death us do part.

« portez patiemment votre maladie, vous confiant à « la miséricorde de Dieu et vous soumettant entiè« rement à sa volonté..., elle tournera à votre profit « et vous aidera dans la droite voie qui conduit à la « vie éternelle[1]. » Un grand sentiment mystérieux, une sorte d'épopée sublime et sans images apparaît obscurément parmi ces examens de la conscience, je veux dire la divination du gouvernement divin et du monde invisible, seuls subsistants, seuls véritables en dépit des apparences corporelles et du hasard brutal qui semble entrechoquer les choses. De loin en loin l'homme entrevoit cet *au-delà* et se relève du fond de son cloaque, comme s'il avait respiré soudainement un air fortifiant et pur. Voilà les effets de la prière publique rendue au peuple; car celle-ci a été retirée du latin, reportée dans la *langue vulgaire*, et dans ce seul mot il y a une révolution. Sans doute la routine, ici comme pour l'ancien missel, fera insensiblement son triste office; à force de répéter les mêmes mots, l'homme ne répétera sou-

1. Dearly beloved, know this that Almighty God is the Lord of life and death, and of all things to them pertaining, as youth, strength, health, age, weakness, and sickness. Wherefore, whatsoever your sickness is, know you certainly, that it is God's visitation. And for what cause soever this sickness is sent unto you, whether it be to try your patience for the example of others,... or else it be sent unto you to correct and amend in you whatsoever doth offend the eyes of your heavenly Father, know you certainly that, if you truly repent you of your sins and bear your sickness patiently, trusting in God's mercy.... submitting yourself wholly unto His will, it shall turn to your profit, and help you forward in the right way that leadeth unto everlasting life.

vent que des mots; ses lèvres remueront et son cœur restera inerte. Mais dans les grandes angoisses, dans les sourdes agitations de l'esprit inquiet et vide, aux funérailles de ses proches, les fortes paroles du livre le retrouveront sensible; car elles sont vivantes[1] et ne s'arrêtent pas dans les oreilles comme le langage mort: elles entrent jusqu'à l'âme, et sitôt que l'âme est remuée et labourée, elles y prennent racine. Si vous allez les entendre dans le pays et si vous écoutez l'accent vibrant et profond avec lequel on les prononce, vous verrez qu'elles y forment un poëme national, toujours compris et toujours efficace. Le dimanche, dans le silence de toutes les affaires et de tous les plaisirs, entre les murs nus des églises de village, où nulle image, nul ex-voto, nul culte accessoire ne vient distraire les yeux, les bancs sont pleins; les puissants versets hébraïques heurtent comme des coups de bélier à la porte de chaque âme, puis la liturgie développe ses supplications imposantes, et par intervalles le chant de la congrégation vient avec l'orgue soutenir le recueillement public. Rien de plus grave et de plus simple que ce chant populaire; nulle fioriture, nulle canti-

1. Lettre de Henri VIII à Cranmer. Froude, IV, 484. « Faire usage des paroles d'une langue étrangère, simplement avec un sentiment de dévotion, quand l'esprit n'en retire aucun fruit, ne peut être ni agréable à Dieu, ni salutaire à l'homme. Celui qui ne comprend pas la force et l'efficacité de l'entretien qu'il a avec Dieu ressemble à une harpe ou à une flûte, qui a un son, mais ne comprend pas le bruit qu'elle fait. Un chrétien est plus qu'un instrument, et les sujets du roi doivent être capables de prier comme des hommes raisonnables dans leur propre langue. »

lène; il n'est point fait pour l'agrément de l'oreille, et néanmoins il est exempt des tristesses maladives, de la lugubre monotonie que le moyen âge a laissée dans notre plain-chant; ni monacal, ni païen, il roule comme une mélopée virile et pourtant douce, sans contredire ni faire oublier les paroles qu'il accompagne; ces paroles sont les psaumes[1] traduits en vers et encore augustes, atténués mais non enjolivés. Tout est d'accord, le lieu, le chant, le texte, la cérémonie, pour mettre chaque homme, en personne, et sans intermédiaire, en présence du Dieu juste, et pour former une poésie morale qui soutienne et développe le sens moral[2].

Un point manque encore pour achever cette religion virile, le raisonnement humain. Le ministre monte en chaire et parle, froidement, je le veux bien, avec des commentaires littéraux et des démonstrations trop longues, mais solidement, sérieusement, en homme qui veut bien convaincre, et par de bons moyens, qui ne s'adresse qu'à la raison, et ne discourt que de la justice. Avec Latimer et ses contemporains, la prédication comme la religion change d'objet et de caractère; comme la religion, elle de-

1. Sternhold, 1549.

2. On peut voir dans l'*Oraison funèbre de la comtesse de Richmond*, par John Fisher, les pratiques auxquelles cette religion succédait.

As for fasting, for age, and feebleness, albeit she were not bound, yet those days that by the church were appointed, she kept them diligently and seriously, and in especial the holy Lent throughout, that she restrained her appetite, till one meal of fish on the day; besides her other peculiar fasts of devotion,

vient populaire et morale, elle s'approprie à ceux qui l'écoutent pour les rappeler à leurs devoirs. Peu d'hommes, par leur vie et leur parole, ont mieux que celui-ci mérité des hommes. C'était un véritable Anglais, consciencieux, courageux, homme de bon sens et de pratique, issu de la classe laborieuse et indépendante où étaient le cœur et les muscles de la nation. Son père, un brave yeoman, avait une ferme de quatre livres par an, où il employait une demi-douzaine d'hommes, avec trente vaches que trayait sa femme, lui-même bon soldat du roi, s'entretenant d'une armure pour lui et son cheval afin de paraître à l'armée selon les occurrences, enseignant à son fils à tirer de l'arc, lui donnant à boucler sa cuirasse, et trouvant au fond de sa bourse quelques vieux nobles pour l'envoyer à l'école et de là à l'U-

as St Anthony, St Mary Magdalene, St Catharine, with other; and throughout all the year, the Friday and Saturday she full truly observed. As to hard clothes wearing, she had her shirts and girdles of hair, which, when she was in health, every week she failed not certain days to wear, sometime the one, sometime the other, that full often her skin, as I heard say, was pierced therewith.

In prayer, every day at her uprising, which commonly was not long after five of the clock, she began certain devotions, and so after them, with one of her gentlewomen, the matins of our Lady; then she came into her closet, where then with her chaplain she said also matins of the day; and after that daily heard four or five masses upon her knees; so continuing in her prayers and devotions unto the hour of dinner, which of the eating day, was ten of the clock, and upon the fasting day eleven. After dinner full truly she would go her stations to three altars daily; daily her dirges and commendations she would say, and her even songs before supper, both of the day and of our Lady, beside many other prayers and

niversité. Le petit Latimer étudia âprement, prit ses grades, et resta longtemps bon catholique, ou, comme il disait, « dans les ténèbres et l'ombre de la mort. » Vers trente ans, ayant fréquenté Bilney le martyr, et surtout ayant connu le monde et pensé par lui-même, il commença « à flairer la parole de Dieu et à abandonner les docteurs d'école et les sottises de ce genre, » bientôt à prêcher, et tout de suite à passer « pour un séditieux grandement incommode aux gens en place qui étaient injustes. » Car ce fut là d'abord le trait saillant de son éloquence; il parlait aux gens de leurs devoirs, et en termes précis. Un jour qu'il prêchait devant l'Université, l'évêque d'Ely entra curieux de l'entendre. Sur-le-champ il changea de sujet, et fit le portrait du prélat parfait, portrait qui ne cadrait pas bien avec la

psalters of David throughout the year; and at night before she went to bed, she failed not to resort unto her chapel, and there a large quarter of an hour to occupy her devotions. No marvel, though all this long time her kneeling was to her painful, and so painful that many times it caused in her back pain and disease. And yet nevertheless, daily when she was in health, she failed not to say the crown of our lady, which after the manner of Rome, containeth sixty and three aves, and at every ave, to make a kneeling. As for meditation, she had divers books in French, wherewith she would occupy herself when she was weary of prayer. Wherefore divers she did translate out of the French into English. Her marvellous weeping they can bear witness of, which here before have heard her confession, which be divers and many, and at many seasons in the year, lightly every third day. Can also record the same tho that were present at any time when she was houshilde, which was full nigh a dozen times every year, what floods of tears there issued forth of her eyes!

personne de l'évêque, et il fut dénoncé pour ce fait. Devenu chapelain de Henri VIII, si terrible que fût le roi, si petit qu'il fût lui-même, il osa lui écrire librement pour arrêter la persécution qui commençait et empêcher l'interdiction de la Bible; certainement il jouait sa vie. Il l'avait déjà fait, il le fit encore; comme Tyndal, comme Knox, comme tous les chefs de la Réforme, il vécut presque incessamment dans l'attente de la mort, et dans la pensée du bûcher. Avec une santé mauvaise, attaqué par de grands maux de tête, par des douleurs d'entrailles, par la pleurésie, par la pierre, il faisait un travail énorme, voyageant, écrivant, prêchant, prononçant à soixante-sept ans deux sermons chaque dimanche, et le plus souvent se levant à deux heures du matin, été comme hiver, pour étudier. Rien de plus simple et de plus efficace que son éloquence; et la raison en est qu'il ne parle jamais pour parler, mais pour *faire une œuvre*. Ses instructions, entre autres celles qu'il prêche devant le jeune roi Édouard, ne sont pas comme celles de Massillon devant le petit Louis XV suspendues en l'air, dans la tranquille région des amplifications philosophiques : ce sont les vices présents qu'il veut corriger et qu'il attaque, les vices qu'il a vus, que chacun désigne du doigt; lui aussi il les désigne, nommant les choses par leur nom, et aussi les gens, disant les faits et les détails, en brave cœur, qui n'épargne personne, et s'expose sans arrière-pensée pour dénoncer et redresser l'iniquité. Si universelle que soit sa morale, si ancien

que soit son texte, il l'applique aux contemporains, à ses auditeurs, tantôt aux juges qui sont là, « à messieurs les habits de velours » qui ne veulent pas écouter les pauvres, qui en douze mois ne donnent qu'un jour d'audience à telle femme, et qui laissent telle autre pauvre femme à la prison de Flotte, sans vouloir accepter caution; tantôt aux payeurs, aux entrepreneurs du roi, dont il compte les voleries, qu'il place « entre l'enfer et la restitution, » et de qui, livre par livre, il obtient et extorque l'argent volé. Toujours de l'iniquité abstraite il va à l'abus spécial; car c'est l'abus qui crie et demande non un discoureur, mais un champion; la théologie ne vient pour lui qu'en second lieu; avant tout la pratique; la véritable offense contre Dieu, à ses yeux, c'est un mauvais acte; le véritable service de Dieu, c'est la suppression des mauvais actes. Et regardez par quelles voies il y va. Nul grand mot, nul étalage de style, nul déroulement de dialectique. Il conte sa vie, la vie des autres, et donne les dates, les chiffres, les lieux; il abonde en anecdotes, en petites circonstances sensibles, capables d'entrer dans l'imagination et de réveiller les souvenirs de chaque auditeur. Il est familier, parfois plaisant, et toujours si précis, si imbu des événements réels et des particularités de la vie anglaise, qu'on peut tirer de ses sermons une description presque complète des mœurs de son temps et de son pays. Pour réprimander les grands qui s'approprient les communaux par des enclos, il leur fait le détail des

nécessités du paysan, sans le moindre souci des convenances; c'est qu'il ne s'agit point ici de garder des convenances, mais de produire des convictions. « Une terre à labour a besoin de moutons, « car il leur faut des moutons pour fumer leur « terre, s'ils veulent qu'elle porte du grain; en effet, « s'ils n'ont point de moutons pour les aider à en- « graisser leur terre, ils n'auront que du pauvre blé « et maigre. Ils ont aussi besoin de porcs pour leur « nourriture, afin d'avoir du lard; le lard est leur « venaison; vous savez bien que le *justice* est là « avec son latin, s'ils veulent en avoir une autre; « en sorte que le lard est leur nourriture nécessaire, « de laquelle ils ne peuvent se passer. Il leur faut « aussi d'autres bêtes, comme chevaux pour tirer « leur charrue et porter leurs récoltes au marché, « vaches pour leur lait et leur fromage dont ils « vivent, et sur lesquels ils payent leur fermage. « Toutes ces bêtes ont besoin de pâturage; lequel « manquant, il faut que tout le reste manque aussi; « et elles ne peuvent pas avoir de pâturage, si « on prend la terre et si on l'enclôt de façon à « ce qu'elles n'y entrent pas[1]. » Une autre fois,

1. A plowland must have sheepe, yea they must have sheepe, to dung their ground for bearing of corn; for if they have no sheepe to helpe to fat the ground, they shall have but bare corn and thin. They must have swine for their food, to make them veneries or bacon of. Their bacon is their venison. (For they shall now have *hangum tuum* if they get any other venison.) So that bacon is their necessary meate to feed on, which they may not lack. They must have other cattels, as horses to draw

pour mettre ses auditeurs en garde contre les jugements précipités; il leur conte qu'étant entré dans la tour de Cambridge pour exhorter les détenus, il trouva une femme accusée d'avoir tué son enfant et qui ne voulait rien confesser. « Son enfant avait été « malade pendant l'espace d'un an, et s'en allait, à « ce qu'il paraît, de consomption. A la fin, il « mourut dans le temps de la moisson. Elle s'en « alla chez les voisins et autres amis pour requérir « leur aide, afin de préparer l'enfant pour la sépul- « ture; mais personne n'était au logis, chacun était « aux champs. La femme, avec un grand abattement « et une grande angoisse de cœur, s'en revint, et « étant toute seule prépara l'enfant pour la sépulture. « Son mari, au retour, n'ayant pas grand amour « pour elle, l'accusa du meurtre; et voilà comme « elle fut prise et amenée à Cambridge. Pour moi, « avec tout ce que je pus apprendre par une recher- « che exacte, je crus en conscience que la femme « n'était pas coupable, toutes les circonstances bien « considérées. Aussitôt après cela, je fus appelé à « prêcher devant le roi, ce qui était le premier ser- « mon que j'eusse à faire devant Sa Majesté, et je le « fis à Windsor, où Sa Majesté, après le sermon « fini, me parla très-familièrement dans une gale-

their plows, and for carriage of things to the markets, and kine for their milke and cheese, which they must live upon and pay their rents. These cattell must have pasture, which pasture if they lack, the rest must needs fail them. And pasture they cannot have, if the land be taken in, and inclosed from them.

(Latimer's *Sermons*, edition 1635, p. 105.)

« rie. Alors, quand je vis le bon moment, je m'a-
« genouillai devant Sa Majesté, lui découvrant toute
« l'affaire, et ensuite je suppliai très-humblement
« Sa Majesté de pardonner à cette femme; car je
« croyais, en ma conscience, qu'elle n'était pas cou-
« pable, et autrement, pour tout au monde, je n'au-
« rais pas voulu intercéder pour un assassin. Le roi
« écouta avec beaucoup de clémence mon humble
« requête, tellement que j'eus pour elle un pardon
« tout préparé, quand je m'en retournai au logis.
« Cependant cette femme était accouchée d'un en-
« fant dans la tour de Cambridge, dont je fus le par-
« rain et mistress Cheak la marraine. Mais pendant
« tout ce temps je cachai mon pardon, et ne lui en
« dis rien, l'exhortant seulement à avouer la vérité.
« A la fin, le jour vint où elle crut qu'on l'exécute-
« rait; je vins, comme c'était ma coutume, pour
« l'instruire, et elle me fit une grande lamentation;
« car elle croyait qu'elle serait damnée, si on l'exé-
« cutait avant qu'elle eût pu faire ses relevailles....
« Nous manœuvrâmes ainsi avec cette femme jusqu'à
« ce que nous l'eussions amenée à de bonnes dispo-
« sitions. A la fin, nous lui montrâmes le pardon du
« roi et la laissâmes aller. Je vous ai conté cette
« histoire pour vous montrer que nous ne devons
« point être trop précipités à croire un rapport,
« mais que nous devons plutôt suspendre nos juge-
« ments jusqu'à ce que nous sachions la vérité [1]. »

1. Now after I had been acquainted with him, I went with him to visit the prisoners in the tower at Cambridge, for he was

Quand un homme prêche ainsi, on le croit; on est sûr qu'il ne récite pas une leçon, on sent qu'il a vu, qu'il tire sa morale, non des livres, mais des faits, que ses conseils sortent du solide fonds d'où tout doit sortir, je veux dire de l'expérience multipliée et personnelle. Maintes fois j'ai écouté les orateurs populaires, ceux qui s'adressent aux bourses, et prouvent leur talent par leurs recettes; c'est de cette façon qu'ils haranguent, avec des exemples circonstanciés, récents, voisins, avec les tournures de la conversation, laissant là les grands raisonnements et le beau langage. Figurez-vous l'ascendant des Écri-

ever visiting prisoners and sick folk. So we went together, and exhorted them as well as we were able to do; minding them to patience, and to acknowledge their faults. Among other prisoners, there was a woman which was accused that she had killed her child, which act she plainly and steadfastly denied, and could not be brought to confess the act; which denying gave us occasion to search for the matter, and so we did; and at length we found that her husband loved her not, and therefore he sought means to make her out of the way. The matter was thus : —

A child of hers had been sick by the space of a year, and so decayed, as it were, in a consumption. At length it died in harvest time; she went to her neighbours and other friends to desire their help to prepare the child for burial; but there was nobody at home, every man was in the field. The woman, in a heaviness and trouble of spirit, went, and being herself alone, prepared the child for burial. Her husband coming home, not having great love towards her, accused her of the murder, and so she was taken and brought to Cambridge. But as far forth as I could learn, through earnest inquisition, I thought in my conscience the woman was not guilty, all the circumstances well considered.

Immediately after this, I was called to preach before the king, which was my first sermon that I made before His Majesty, and

tures commentées par une telle parole, jusqu'à quelles couches du peuple elle peut descendre, quelle prise elle a sur des matelots, des ouvriers, des domestiques; considérez encore que l'autorité de cette parole est doublée par le courage, l'indépendance, l'intégrité, la vertu inattaquable et reconnue de celui qui la porte; il a dit la vérité au roi, il a démasqué les voleurs, il a encouru toutes sortes de haines, il a quitté son évêché pour ne rien signer contre sa conscience, et voici qu'à quatre-vingts ans, sous Marie, ayant refusé de se rétracter, après deux ans de prison et d'attente, et quelle attente! il est

it was done at Windsor; where His Majesty, after the sermon was done, did most familiarly talk with me in a gallery. Now, when I saw my time, I kneeled down before His Majesty, opening the whole matter, and afterwards most humbly desired His Majesty to pardon that woman. For I thought in my conscience she was not guilty, or else I would not for all the world sue for a murderer. The king most graciously heard my humble request, insomuch that I had a pardon ready for her at my returning homeward. In the mean season, that woman was delivered of a child in the tower of Cambridge, whose godfather I was, and Mistress Cheak was godmother. But all that time I hid my pardon, and told her nothing of it, only exhorting her to confess the truth. At length the time came when she looked to suffer; I came as I was wont to do, to instruct her; she made great moan to me, and most earnestly required me that I would find the means that she might be purified before her suffering. For she thought she would have been damned if she should suffer without purification. So we travailed with this woman till we brought her to a good opinion; and at length showed her the king's pardon, and let her go.

This tale I told you by this occasion, that though some women be very unnatural, and forget their children, yet when we hear any body so report, we should not be too hasty in believing the tale, but rather suspend our judgments till we know the truth.



conduit au bûcher. Son compagnon Ridley « dormit, la nuit qui précéda, aussi tranquillement que jamais en sa vie, » et attaché au poteau, dit tout haut : « Père céleste, je te remercie humblement de m'avoir choisi pour être confesseur de la vérité même par ma mort. » A son tour, comme on allumait les fagots, Latimer s'écria : « Bon courage, maître Ridley, soyez homme, nous allons aujourd'hui, par la grâce de Dieu, allumer une chandelle en Angleterre, de telle sorte que, j'espère, on ne l'éteindra jamais. » Il baigna d'abord ses mains dans les flammes, et, recommandant son âme à Dieu, il mourut.

Il avait bien jugé; c'est par cette suprême épreuve qu'une croyance prouve sa force et conquiert ses partisans; les supplices sont une propagande en même temps qu'un témoignage, et font des convertis en faisant des martyrs. Tous les écrits du temps et tous les commentaires qu'on en peut faire languissent auprès des actions qui, coup sur coup, éclatèrent alors chez les docteurs et dans le peuple, jusque parmi les plus simples et les plus ignorants. En trois ans, sous Marie, près de trois cents personnes, hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, quelques-uns presque enfants, plutôt que d'abjurer, se laissèrent brûler vivants. La toute-puissante idée de Dieu et dela fidélité qu'on lui doit les roidissait contre toutes les réclamations de la nature et contre tous les frémissements de la chair. « Nul ne sera couronné, écrivait l'un d'eux, hors ceux qui com-

battront en hommes, et celui qui souffrira jusqu'au bout sera sauvé. » Le docteur Rogers souffrit, le premier, en présence de sa femme et de ses dix enfants, dont l'un était encore à la mamelle. On ne l'avait point averti, et il dormait profondément. Soudain la femme du geôlier l'éveilla, et lui apprit que c'était pour cette matinée. « Alors, dit-il, je n'ai pas besoin d'attacher mes aiguillettes. » Au milieu de la flamme, il n'avait pas l'air de souffrir. « Ses enfants étaient debout à côté de lui, le consolant; en sorte qu'on aurait dit qu'ils le conduisaient à quelque joyeux mariage [1]. » — Un jeune homme de dix-neuf ans, William Hunter, apprenti chez un tisseur de soie, fut exhorté par sa mère à persévérer jusqu'au bout. « Elle lui dit qu'elle était contente d'avoir eu le bon-« heur de porter un enfant comme lui, qui trouvait « en son cœur le courage de perdre sa vie pour l'a-« mour du nom du Christ. Alors William dit à sa « mère : Pour la petite douleur que j'aurai à souf-« frir, et qui n'est qu'un court passage, le Christ « m'a promis, ma mère, une couronne de joie. Ne « devez-vous pas en être contente, ma mère? — Là-« dessus, sa mère s'agenouilla, en disant : Je prie « Dieu de te fortifier, mon fils, jusqu'à la fin; oui, « et je pense ta part aussi bonne que celle d'aucun « des enfants que j'ai portés.... Aussitôt le feu fut « fait. Alors William jeta tout droit son psautier

1. Dépêche de Noailles, ambassadeur français et catholique. *Pictorial history*, II, 524.



« dans la main de son frère, qui dit : William, « pense à la sainte Passion du Christ, et n'aie pas « peur de la mort. Et William répondit : Je n'ai « pas peur. — Puis il leva ses mains vers le ciel, et « dit : Seigneur ! Seigneur ! Seigneur ! recevez mon « esprit. Et rejetant sa tête dans la fumée étouffante, « il rendit sa vie pour la vérité [1]. »

Quand une passion est capable de dompter ainsi les affections naturelles, elle est capable de dompter aussi la douleur corporelle; toute la férocité du temps échouait contre les convictions. « Un tisserand de Shoreditch, appelé Tomkins, interrogé par

1. John Fox, *History of the acts and monuments of the Church.* In the mean time William's father and mother came to him, and desired heartily of God that he might continue to the end in that good way which he had begun, and his mother said to him, that she was glad that ever she was so happy to bear such a child, which could find in his heart to lose his life for Christ's name's sake.

Then William said to his mother, 'For my little pain which I shall suffer, which is but a short braid, Christ hath promised me, mother (said he), a crown of joy : may you not be glad of that, mother?' With that his mother kneeled down on her knees, saying, 'I pray God strengthen thee, my son, to the end : yea, I think thee as well-bestowed as any child that ever I bare....

Then William Hunter plucked up his gown, and stepped over the parlour grounsel, and went forward cheerfully, the sheriff's servant taking him by one arm, and his brother by another; and thus going in the way, he met with his father according to his dream, and he spake to his son, weeping, and saying, 'God be with thee, son William;' and William said, 'God be with you, good father, and be of good comfort, for I hope we shall meet again, when we shall be merry.' His father said, 'I hope so, William,' and so departed. So William went to the place where the stake stood, even according to his dream, whereas all things

l'évêque de Londres s'il souffrirait bien le feu, répondit qu'il en fît l'expérience; et ayant fait apporter une chandelle allumée, il mit la main dessus sans la retirer ni se mouvoir; » tellement, dit Fox, « que les muscles et les veines se racornirent et éclatèrent, et que le sang jaillit dans la figure de Harpsfield, qui se tenait à côté. » — Dans l'île de Guernesey, une femme grosse étant condamnée au feu accoucha dans les flammes, et l'enfant étant ramassé fut, par l'ordre des magistrats, rejeté dans le feu [1].

were very unready. Then William took a wet broom faggot, and kneeled down thereon, and read the 51st psalm, till he came to these words, 'The sacrifice of God is a contrite spirit; a contrite and a broken heart, O God, thou wilt not despise....'

Then said the sheriff, 'Here is a letter from the queen: if thou wilt recant, thou shalt live; if not, thou shalt be burned.' 'No,' quoth William, 'I will not recant, God willing.' Then William rose, and went to the stake, and stood upright to it. Then came one Richard Pond, a bailiff, and made fast the chain about William.

Then said Master Brown, 'Here is not wood enough to burn a leg of him.' Then said William, 'Good people, pray for me; and make speed, and dispatch quickly; and pray for me while ye see me alive, good people, and I will pray for you likewise.' 'How?' quoth Master Brown, 'pray for thee? I will pray no more for thee than I will pray for a dog....'

Then there was a gentleman which said, 'I pray God have mercy upon his soul.' The people said, 'Amen, Amen.'

Immediately fire was made. Then William cast his psalter right into his brother's hand, who said, 'William, think on the holy Passion of Christ, and be not afraid of death.' And William answered, 'I am not afraid.' Then lift he up his hands to heaven, and said, 'Lord, Lord, Lord, receive my spirit!' And casting down his head again into the smothering smoke, he yielded up his life for the truth, sealing it with his blood to the praise of God.

1. Neal, *History of the puritans*, I, 69, 72.

L'évêque Hooper fut brûlé jusqu'à trois fois dans un petit feu de bois vert. Il y avait trop peu de bois, et le vent détournait la fumée. Il criait lui-même : « Du bois, bonnes gens, du bois, augmentez le feu. » Ses jambes et ses cuisses furent grillées ; l'une de ses mains tomba avant qu'il expirât ; il dura ainsi trois quarts d'heure ; devant lui, dans une boîte, était son pardon, en cas qu'il voulût se rétracter. Contre les longues angoisses des prisons infectes, contre tout ce qui peut énerver ou séduire ils étaient invincibles : cinq moururent de faim à Cantorbéry : ils étaient aux fers nuit et jour, sans autre couverture que leurs habits, sur de la paille pourrie ; cependant des traités couraient parmi eux, disant « que la croix de la persécution » était un bienfait de Dieu, « un joyau inestimable, un contre-poison souverain, éprouvé, pour remédier à l'amour de soi et à la sensualité mondaine. » Devant de tels exemples, le peuple s'ébranlait. « Il n'y a pas d'enfant, écrivait une dame à l'évêque Bonner, qui ne vous appelle Bonner le bourreau, et ne sache sur ses doigts, comme son Pater, le nombre exact de ceux que vous avez brûlés au bûcher ou fait mourir de faim en prison pendant ces neuf mois.... Vous avez perdu les cœurs de vingt mille personnes qui étaient des papistes invétérés il y a un an. » Les assistants encourageaient les martyrs, et leur criaient que leur cause était juste. « On dit même, écrivait l'envoyé catholique, que plusieurs se sont voulu volontairement mettre sur le bûcher à côté de ceux

que l'on brûlait[1]. » En vain la reine avait défendu, sous peine de mort, toutes les marques d'approbation. « Nous savons qu'ils sont les hommes de Dieu, criait l'un des assistants, c'est pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de dire : Que Dieu les fortifie. » Et tout le peuple répondait : « Amen, amen. » Rien d'étonnant si, à l'avénement d'Élisabeth, l'Angleterre entra à pleines voiles dans le protestantisme; les menaces de l'Armada 'y poussèrent plus avant encore, et la Réforme devint nationale sous la pression de l'hostilité étrangère, comme elle était devenue populaire par l'ascendant de ses martyrs.

IV

Deux branches distinctes reçoivent la séve commune, l'une en haut, l'autre en bas; l'une respectée, florissante, étalée dans l'air libre, l'autre méprisée, à demi enfouie sous terre, foulée sous les pieds qui veulent l'écraser; toutes deux vivantes, l'anglicane comme la puritaine, l'une malgré l'effort qu'on fait pour la détruire, l'autre malgré les soins qu'on prend pour la développer.

La cour a sa religion comme la campagne, religion sincère et qui gagne; parmi les poésies païennes qui jusqu'à la Révolution occupent toujours la scène du monde, insensiblement on voit percer et monter

1. Dépêche de Renard à Charles-Quint.

le grave et grand sentiment qui a plongé ses racines jusqu'au fond de l'esprit public. Plusieurs poëtes, Drayton, Davies, Cowley, Giles Fletcher, Quarles, Crashaw, écrivent des récits sacrés, des vers pieux ou moraux, de nobles stances sur la mort et l'immortalité de l'âme, sur la fragilité des choses humaines et sur la suprême providence en qui seule l'homme trouve le soutien de sa faiblesse et la consolation de ses maux. Chez les plus grands prosateurs, Bacon, Burton, sir Thomas Brown, Raleigh, on voit affleurer la vénération, la préoccupation de l'obscur *au-delà*, bref la foi et la prière. Plusieurs de celles qu'écrivit Bacon sont entre les plus belles que l'on sache, et le courtisan Raleigh, contant la chute des empires, et comment « une populace de nations barbares avait abattu enfin ce grand et magnifique arbre de la domination romaine, » achevait son livre avec les idées et l'accent d'un Bossuet[1]. Qu'on se représente l'église de Saint-Paul à Londres, et le beau monde qui s'y donne rendez-vous, les gentilshommes qui traînent bruyamment sur le parvis leurs éperons à molettes, qui lorgnent et causent pendant le service, qui jurent par les yeux de Dieu, par les paupières de Dieu, qui, entre les arceaux et les chapelles, étalent leurs souliers garnis

1. « O éloquente, juste et puissante mort! Celui que personne n'osait avertir, tu l'as persuadé. Ce que personne n'osait faire, tu l'as fait. Celui que tout le monde a flatté, toi seule tu l'as jeté hors du monde et méprisé. Tu as ramassé ensemble toute la grandeur si fort tendue, tout l'orgueil, la cruauté, l'ambition de l'homme, et couvert tout ensemble de ces deux mots étroits : *Hic jacet*. »

de rubans, leurs chaînes, leurs écharpes, leurs pourpoints de satin, leurs manteaux de velours, leurs façons de bravaches et leurs gestes d'acteurs. Tout cela est fort libre, débraillé même, bien éloigné de la décence moderne. Mais laissez passer la fougue juvénile, prenez l'homme aux grands moments, dans la prison, dans le danger, ou même seulement quand l'âge vient, quand il arrive à juger la vie; prenez-le surtout à la campagne, sur son domaine écarté, dans l'église du village dont il est le patron, ou bien seul le soir, à sa table, écoutant la prière que son chapelain récite, et n'ayant d'autres livres que quelque gros in-folio de drames graissé par les doigts de ses pages, son *Prayer Book* et sa Bible; vous comprendrez alors comment la religion nouvelle trouve prise sur ces esprits imaginatifs et sérieux. Elle ne les choque point par un rigorisme étroit; elle n'entrave point l'essor de leur esprit; elle n'essaye point d'éteindre la flamme voltigeante de leur fantaisie; elle ne proscrit pas le beau; elle conserve plus qu'aucune église réformée les nobles pompes de l'ancien culte, et fait rouler sous les voûtes de ses cathédrales les riches modulations, les majestueuses harmonies d'un chant grave que l'orgue soutient. C'est son caractère propre de n'être point en opposition avec le monde, mais au contraire de le rattacher à soi en se rattachant à lui. Par sa condition civile comme par son culte extérieur, elle en est embrassée et l'embrasse; car elle a pour chef la reine, elle est un membre de la consti-

tution, elle envoie ses dignitaires sur les bancs de la chambre haute; elle marie ses prêtres; ses bénéfices sont à la nomination des grands, ses principaux membres sont les cadets des grandes familles : par tous ces canaux, elle reçoit l'esprit du siècle. Aussi entre ses mains, la réforme ne peut pas devenir hostile à la science, à la poésie, aux larges idées de la Renaissance. Au contraire, chez les nobles d'Élisabeth et de Jacques Ier, comme chez les cavaliers de Charles Ier, elle tolère les goûts d'artistes, les curiosités de philosophes, les façons mondaines et le sentiment du beau. L'alliance est si forte que, sous Cromwell, les ecclésiastiques en masse se firent destituer pour le prince, et que les cavaliers par bandes se firent tuer pour l'Église. Des deux parts, les deux mondes se touchent et se confondent. Si plusieurs poëtes sont pieux, plusieurs ecclésiastiques sont poëtes; l'évêque Hall, l'évêque Corbet, le recteur Wither, le prédicateur Donne. Si plusieurs laïques s'élèvent aux contemplations religieuses, plusieurs théologiens, Hooker, John Hales, Taylor, Chillingworth, font entrer dans le dogme la philosophie et la raison. On voit alors se former une littérature nouvelle, élevée et originale, éloquente et mesurée, armée à la fois contre les puritains qui sacrifient à la tyrannie du texte la liberté de l'intelligence, et contre les catholiques qui sacrifient à la tyrannie de la tradition l'indépendance de l'examen, également opposée à la servilité de l'interprétation littérale et à la servilité de l'interprétation imposée. En face

des premiers paraît le savant et excellent Hooker, un des plus doux et des plus conciliants des hommes, un des plus solides et des plus persuasifs entre les logiciens, esprit compréhensif, qui en toute question remonte aux principes[1], fait entrer dans la controverse les conceptions générales et la connaissance de la nature humaine[2]; outre cela, écrivain méthodique, correct et toujours ample, digne d'être regardé non-seulement comme un des pères de l'Église anglaise, mais comme un des fondateurs de la prose anglaise. Avec une gravité et une simplicité soutenues, il montre aux puritains que les lois de la nature, de la raison et de la société sont, comme la loi de l'Écriture, d'institution divine, que toutes également sont dignes de respect et d'obéissance, qu'il ne faut pas sacrifier la parole intérieure, par laquelle

1. *The Ecclesiastical policy*, 1594. In-folio.

2. That which doth assign unto each thing the kinde, that which doth moderate the force and power, that which doth appoint the form and measure of working, the same we term *Law*....

Now, if Nature should intermit her course, and leave altogether, though it were but for a while, the observation of her own laws; if those principal and mother elements of the world, whereof all things in this lower world are made, should lose the qualities which now they have; if the forme of that heavenly arch erected over our heads should losen and dissolve itself; if celestial spheres should forget their wonted motions; if the prince of the Light of Heaven, which now as a giant doth run his unwearied course, should, as it were, through a languishing sickness, begin to stand and to rest himself.... what would become of man himself, whom these things now do all serve? See we not plainly, that obedience of Creature unto the law of Nature is the stay of the whole world?...

Between men and beasts there is no possibility of sociable

Dieu touche notre intelligence, à la parole extérieure, par laquelle Dieu touche nos sens ; qu'ainsi la constitution civile de l'Église et l'ordonnance visible des cérémonies peuvent être conformes à la volonté de Dieu, même lorsqu'elles ne sont point justifiées par un texte palpable de la Bible, et que l'autorité des magistrats comme le raisonnement des hommes ne dépasse pas ses droits en établissant certaines uniformités et certaines disciplines sur lesquelles l'Écriture s'est tue pour laisser décider la raison. « Car si la force naturelle de l'esprit de l'homme « peut par l'expérience et l'étude atteindre à une « telle maturité, que dans les choses humaines les « hommes puissent faire quelque fond sur leur juge- « ment, n'avons-nous pas raison de penser que, « même dans les choses divines, le même esprit

communion, because the well-spring of that communion is a natural delight which man hath to transfuse from himself into others, and to receive from others into himself, specially those things wherein the excellency of this kinde doth most consist. The chiefest instrument of humane communion therefore is speech, because thereby we impart mutually one to another the conceits of our reasonable understanding. And for that cause, seeing beasts are not hereof capable, for so much as with them we can use no such conference, they being in degree although above other creatures on earth to whom Nature has denied sense, yet lower than to be sociable companions of man to whom Nature has given reason : it is of Adam said, that among the beasts *he found not for himself any meet companion.* Civil society doth more content the nature of man than any private kind of solitary living, because in society this good of mutual participation is so much larger than otherwise. Herewith notwithstanding we are not satisfied, but we covet (if it might be) to have a kind of society and fellowship, even with all mankind.

« muni des aides nécessaires, exercé dans l'Écri-« ture avec une diligence égale, et assisté par la « grâce du Dieu tout-puissant, pourra acquérir une « telle perfection de savoir que les hommes auront « une juste cause, toutes les fois qu'une chose appar-« tenant à la foi et à la religion sera mise en doute, « pour incliner volontiers leur esprit vers l'opinion « que des hommes si graves, si sages, si instruits « en ces matières, déclareront la plus solide[1]? » Qu'on ne dédaigne donc pas « cette lumière naturelle, » mais plutôt servons-nous-en pour accroître l'autre[2], comme on apporte un flambeau à côté d'un flambeau; surtout servons-nous-en pour vivre en harmonie les uns avec les autres. « Car, dit-il, ce « serait un bien plus grand contentement pour nous « (si petit est le plaisir que nous prenons à ces que-« relles) de travailler sous le même joug en hommes « qui aspirent à la même récompense éternelle de

1. For if the natural thought of man's wit may by experience and studie attain into such ripeness in the knowledge of things humane, that men in this respect may presume to build somewhat upon their judgment, what reason have we to think but that, even in matters Divine, the like wits furnished with necessary helps, exercised in Scripture with like diligence, and assisted with the grace of Almighty God, may grow into a such perfection of knowledge that men shall have just cause, when any thing pertinent unto faith and religion is doubted of, the more willingly to incline their minds toward that which the sentence of so grave, wise, and learned in that faculty shall judge most sound? (Liv. II, p. 54.)

2. Voyez les *Dialogues de Galilée;* c'est la même idée qui, en même temps, est poursuivie à Rome par l'Église et défendue en Angleterre par l'Église.

« leur labeur, d'être unis à vous par les liens d'un « amour et d'une amitié indissolubles, de vivre « comme si nos personnes étant plusieurs, nos âmes « n'en faisaient qu'une, que de demeurer démembrés « comme nous le sommes, et de dépenser nos courts « et misérables jours dans la poursuite insipide de « ces fatigantes contentions [1]. » — En effet, c'est à l'accord que les plus grands théologiens concluent; par-dessus la pratique oppressive ils saisissent l'esprit libéral. Si par sa structure politique l'Église anglicane est persécutrice, par sa structure doctrinale elle est tolérante; elle a trop besoin de la raison laïque pour tout refuser à la raison laïque; elle vit dans un monde trop cultivé et trop pensant pour proscrire la pensée et la culture. Son plus éminent docteur, John Hales [2], « déclare plusieurs fois qu'il renoncerait demain à la religion de l'Église d'Angleterre, si elle l'obligeait à penser que d'autres chrétiens seront damnés, et qu'on ne croit les autres damnés que lorsqu'on désire qu'ils le soient [3]. » C'est encore lui, un théologien, un prébendiste, qui conseille aux hommes de ne se fier qu'à eux-mêmes

1. For more comfort it were for us (so small is the joy we take in these strifes) to labor under the same yoke, as men that look for the same eternal reward of their labours, to be conjoined with you in bands of indissoluble love and amity, to live as if our persons being many, our souls were but one, rather than in such dismembered sort, to spend our few and wretched days in a tedious prosecuting of wearisome contentions.

2. Témoignage de Clarendon.

3. Voyez dans J. Taylor (*Liberty of prophesying*) les mêmes doctrines, 1647.

en matière religieuse, de ne s'en remettre ni à l'autorité, ni à l'antiquité, ni à la majorité, de se servir de leur propre raison pour croire « comme de leurs propres jambes pour marcher, » d'agir et d'être hommes par l'esprit comme par le reste, et de considérer comme lâches et impies la paresse de penser et l'emprunt des doctrines. A côté de lui, Chillingworth, esprit militant et loyal par excellence, le plus exact, le plus pénétrant, le plus convaincant des controversistes, protestant d'abord, puis catholique, puis de nouveau et pour toujours protestant, ose bien déclarer que ces grands changements opérés en lui-même et par lui-même à force d'études et de recherches « sont de toutes ses actions celles qui le satisfont le plus. » Il soutient que la raison appliquée à l'Écriture doit seule persuader les hommes ; que l'autorité n'y peut rien prétendre ; « que rien n'est plus contre la religion que de violenter la religion[1]; » que le grand principe de la réforme est la liberté de conscience, et que si les doctrines des diverses sectes protestantes « ne sont point absolument vraies, du moins elles sont libres de toute impiété et de toute erreur damnable en soi ou destructive du salut. » Ainsi se développe une polémique, une théologie, une apologétique solide et sensée, rigoureuse dans ses raisonnements, capable de progrès, munie de science et qui,

1. « I have learned from the ancient fathers of the Church that nothing is more against religion than to force religion.... If protestants did offer violence to other's men conscience and compell them to embrace their Reformation, I excuse them not. »

autorisant l'indépendance du jugement personnel en même temps que l'intervention de la raison naturelle, laisse la religion à portée du monde, et les établissements du passé sous les prises de l'avenir.

Au milieu d'eux s'élève un écrivain de génie, poëte en prose, doué d'imagination comme Spenser et comme Shakspeare, Jeremy Taylor, qui, par la pente de son esprit comme par les événements de sa vie, était destiné à présenter aux yeux l'alliance de la Renaissance et de la Réforme, et à transporter dans la chaire le style orné de la cour. Prédicateur à Saint-Paul, goûté et admiré des gens du monde « pour sa beauté juvénile et florissante, pour son air gracieux, » pour sa diction splendide, protégé et placé par l'archevêque Laud, il écrivit pour le roi une défense de l'épiscopat, devint chapelain de l'armée royale, fut pris, ruiné, emprisonné deux fois par les parlementaires, épousa une fille naturelle de Charles Ier, puis, après la Restauration, fut comblé d'honneurs, devint évêque, membre du conseil privé, et chancelier de l'université d'Irlande : par toutes les parties de sa vie, heureuse et malheureuse, privée et publique, on voit qu'il est anglican, royaliste, imbu de l'esprit des cavaliers et des courtisans; non qu'il ait leurs vices : au contraire, il n'y eut point d'homme meilleur ni plus honnête, plus zélé dans ses devoirs, plus tolérant dans les principes, en sorte que, gardant la gravité et la pureté chrétiennes, il n'a pris à la Renaissance que sa riche imagination, son érudition classique et son libre esprit. Mais pour ce qui

est de ces dons, il les a tout entiers, tels qu'ils sont chez les plus brillants et les plus inventifs entre les gentilshommes du monde, chez sir Philip Sidney, chez lord Bacon, chez sir Thomas Brown, avec les grâces, les magnificences, les délicatesses qui sont le propre de ces génies si sensitifs et si créateurs, et en même temps avec les redondances, les singularités, les disparates inévitables dans un âge où l'excès de la verve empêchait la sûreté du goût. Comme tous ces écrivains, comme Montaigne, il est imbu de l'antiquité classique; il cite en chaire des anecdotes grecques et latines, des passages de Sénèque, des vers de Lucrèce et d'Euripide, et cela à côté des textes de la Bible, de l'Évangile et des Pères. Le *cant* n'était point encore établi; les deux grandes sources d'enseignement, la païenne et la chrétienne, coulaient côte à côte, et on les recueillait dans le même vase, sans croire que la sagesse de la raison et de la nature pût gâter la sagesse de la foi et de la révélation. Figurez-vous donc ces étranges sermons, où les deux éruditions, l'hellénique et l'évangélique, affluent ensemble avec les textes, et chaque texte cité dans la langue; où, pour prouver que les pères sont souvent malheureux dans leurs enfants, l'auteur allègue coup sur coup Chabrias, Germanicus, Marc-Aurèle, Hortensius, Quintus Fabius Maximus, Scipion l'Africain, Moïse et Samuel; où s'entassent en guise de comparaisons et d'illustrations le fouillis des historiettes et des documents botaniques, astronomiques, zoologiques, que les encyclopédies et les

rêveries scientifiques déversent en ce moment dans les esprits. Taylor vous contera l'histoire des ours de Pannonie, qui, blessés, s'enferrent plus avant; celle des pommes de Sodome qui sont belles d'apparence, mais au dedans pleines de pourriture et de vers, et bien d'autres encore : car c'est le trait marquant des hommes de cet âge et de cette école, de n'avoir point l'esprit nettoyé, aplani, cadastré, muni d'allées rectilignes comme les écrivains de notre dix-septième siècle, et comme les jardins de Versailles, mais plein et comblé de faits circonstanciés, de scènes complètes et dramatiques, de petits tableaux colorés, tous pêle-mêle et mal époussetés, en sorte que, perdu dans l'encombrement et la poussière, le spectateur moderne crie à la pédanterie et à la grossièreté. Les métaphores pullulent les unes par-dessus les autres, s'embarrassent l'une dans l'autre, et se bouchent l'issue les unes aux autres, comme dans Shakspeare. On croyait en suivre une, en voilà une seconde qui commence, puis une troisième qui coupe la seconde, et ainsi de suite, fleur sur fleur, girandole sur girandole, si bien que sous les scintillements la clarté se brouille, et que la vue finit par l'éblouissement. En revanche, et justement en vertu de cette même structure d'esprit, Taylor imagine les objets, non pas vaguement et faiblement par quelque indistincte conception générale, mais précisément, tout entiers, tels qu'ils sont, avec leur couleur sensible, avec leur forme propre, avec la multitude de détails *vrais et parti-*

culiers qui les distinguent dans leur espèce. Il ne les connaît pas par ouï-dire; il les a vus. Bien mieux, il les voit en ce moment, et les fait voir. Lisez ce morceau, et dites s'il n'a pas l'air copié dans un hôpital ou sur un champ de bataille : « Comment « pouvons-nous nous plaindre de la faiblesse de « notre force ou de la pesanteur des maladies, « quand nous voyons un pauvre soldat debout sur « une brèche, presque exténué de froid et de faim, « sans pouvoir être soulagé de son froid que par « une chaleur de colère, par une fièvre ou par un « coup de mousquet, ni allégé de sa faim que par « une souffrance plus grande ou par quelque crainte « énorme? Cet homme se tiendra debout, sous les « armes et sous les blessures, sous la chaleur et le « soleil, pâle et épuisé, accablé, et néanmoins « vigilant. La nuit, on lui extraira une balle de la « chair, ou des éclats enfoncés dans ses os; il « tendra sa bouche violemment fendue pour qu'on « la lui recouse : tout cela pour un homme qu'il « n'a jamais vu, ou qui ne l'a pas regardé s'il l'a « vu, un homme qui l'enverra à la potence s'il « essaye de fuir toutes ces misères[1]. » Voilà l'avantage de l'imagination complète sur la raison ordi-

1. And what can we complain of the weakness of our strength or the pressure of diseases, when we see a poor soldier stand in a breach, almost starved with cold and hunger, and his cold apt to be relieved only by the heats of anger, a fever, or a fired musket, and his hunger slacked by a greater pain and a huge fear? This man shall stand in his arms and wounds, *patiens luminis atque solis*, pale and faint, weary and watchfull; and at

naire. Elle produit d'un bloc vingt ou trente idées et autant d'images, épuisant l'objet que l'autre ne fait que désigner et effleurer. Il y a un millier de circonstances et de nuances dans chaque événement; et elles sont toutes enfermées dans des mots vivants comme ceux que voici : « J'ai vu les gouttelettes « d'une source suinter à travers le fond d'une digue, « et amollir la lourde maçonnerie, jusqu'à la rendre « assez ployante pour garder l'empreinte d'un pied « d'enfant; on dédaignait cette petite source, on ne « s'en inquiétait pas plus que des perles déposées « par une matinée brumeuse, jusqu'au moment où « elle eut frayé sa route et fait un courant assez « fort pour entraîner les ruines de sa rive minée, et « envahir les jardins voisins; mais alors les gouttes « dédaignées s'étaient enflées jusqu'à devenir une « rivière factice et une calamité intolérable. Telles « sont les premières entrées du péché; elles peuvent « trouver leur barrière dans une sincère prière du « cœur, et leur frein dans le regard d'un homme « respectable ou dans les avis d'un seul sermon; « mais quand de tels commencements sont né- « gligés..., ils se changent en ulcères et en mala- « dies pestilentielles; ils détruisent l'âme par leur « séjour, tandis qu'à leur première entrée ils au-

night shall have a bullet pulled out of his flesh, and shivers from his bones, and endure his mouth to be sewed up from a violent rent to its own dimensions; and all this for a man whom he never saw, or, if he did, was not noted by him, but one that shall condemn him to the gallows, if he runs from all this misery.
(*Holy dying*, sect. IV, chap. 3.)

« raient pu être tués par la pression du petit doigt.[1]» Tous les extrêmes se rencontrent dans cette imagination-là. Les cavaliers qui l'écoutent y trouvent comme chez Ford, Beaumont et Flechter, la copie crue de la vérité la plus brutale et la plus immonde, et la musique légère des songes les plus gracieux et les plus aériens, les puanteurs et les horreurs médicales[2], et tout d'un coup les fraîcheurs et les allégresses du plus riant matin; l'exécrable détail de la lèpre, de ses boutons blancs, de sa pourriture intérieure, et cette aimable peinture de l'alouette, éveillée parmi les premières senteurs des champs. « Je l'ai vue s'élevant de son lit de gazon, et, prenant « son essor, monter en chantant, tâcher de gagner « le ciel et gravir jusqu'au-dessus des nuages ; mais « le pauvre oiseau était repoussé par le bruyant

1. I have seen the little purls of a spring sweat throug the bottom of a bank, and intenerate the stubborn pavement, till it hath made it fit for the impression of a child's foot; and it was despised, like the descending pearls of a misty morning, till it had opened its way and made a stream large enough to carry away the ruins of the undermined strand, and to invade the neighbouring gardens: but then the despised drops were grown into an artificial river, and an intolerable mischief. So are the first entrances of sin, stopped with the antidotes of a hearty prayer, and checked into sobriety by the eye of a reverend man, or the counsels of a single sermon: but when such beginnings are neglected, and our religion hath not in it so much philosophy as to think anything evil as long as we can endure it, they grow up to ulcers and pestilential evils; they destroy the soul by their abode, who at their first entry might have been killed with the pressure of a little finger.

2. Apples of Sodom. We have already opened this dung-hill covered with snow, which was indeed on the outside white as the spots of leprosy, but it was not better, etc.

« souffle d'un vent d'est, et son vol devenait irré-
« gulier et inconstant, rabattu comme il l'était par
« chaque nouveau coup de la tempête, sans qu'il pût
« regagner le chemin perdu avec tous les balance-
« ments et tous les battements de ses ailes, tant
« qu'enfin la petite créature fut contrainte de se
« poser, haletante, et d'attendre que l'orage fût
« passé; alors elle prit un essor heureux, et se mit
« à monter, à chanter, comme si elle eût appris sa
« musique et son essor d'un de ces anges qui tra-
« versent quelquefois l'air pour venir exercer leur
« ministère ici-bas. Telle est la prière d'un homme
« de bien[1].» Et il continue, avec la grâce, quelquefois avec les propres mots de Shakspeare. Chez le prédicateur comme chez le poëte, comme chez tous les cavaliers et tous les artistes de l'époque, l'imagination est si complète qu'elle atteint le réel jusque dans sa fange, et l'idéal jusque dans son ciel.

Comment le vrai sentiment religieux a-t-il pu s'accommoder d'allures si mondaines et si franches? Il s'en est accommodé pourtant; bien mieux, elles l'ont

1. For so have I seen a lark rising from his bed of grass, and soaring upwards, singing as he rises, and hopes to get to heaven, and climb above the clouds; but the poor bird was beaten back with the loud sighings of an eastern wind, and his motion made irregular and inconstant, descending more at every breath of the tempest, than it could recover by the libration and frequent weighing of his wings, till the little creature was forced to sit down and pant, and stay till the storm was over; and then it made a prosperous flight, and did rise and sing, as if it had learned music and motion from an angel, as he passed sometimes through the air, about his ministries here below. So is the prayer of a good man.

fait naître ; chez Taylor, comme chez les autres, la poésie libre conduit à la foi profonde. Si cette alliance aujourd'hui nous étonne, c'est qu'à cet endroit nous sommes devenus pédants. Nous prenons un homme compassé pour un homme religieux. Nous sommes contents de le voir roide dans un habit noir, serré dans une cravate blanche et un formulaire à la main. Nous mettons la piété dans la décence, dans la correction, dans la régularité permanente et parfaite. Nous interdisons à la foi tout langage franc, tout geste hardi, toute fougue et tout élan d'action ou de parole ; nous sommes scandalisés des gros mots de Luther, des éclats de rire qui secouent sa puissante bedaine, de ses colères d'ouvrier, de ses nudités et de ses ordures, de la familiarité audacieuse avec laquelle il manie son Christ et son Dieu[1]. Nous ne voyons pas que ces libertés et ces abandons sont justement les signes de la croyance entière, que la conviction chaleureuse et immodérée est trop sûre d'elle-même pour s'astreindre à un style irréprochable, que la religion primesautière consiste non

1. « Lorsque Jésus-Christ est né, il a pleuré et crié comme un autre enfant. Marie a dû le soigner et veiller sur lui, l'allaiter, lui donner à manger, l'essuyer, le tenir, le porter, le coucher, etc., tout comme une mère fait pour son enfant. Ensuite il a été soumis à ses parents ; il leur a souvent porté du pain, de la boisson et autres objets. Marie lui aura dit : « Mon petit Jésus, où as-tu « été ? Ne peux-tu donc pas rester tranquille ? » Et lorsqu'il aura grandi, il aura aidé Joseph dans son état de charpentier. »

Tischreden.

Paroles à Carlstadt : « Tu crois apparemment que l'ivrogne Christ, ayant trop bu à souper, a étourdi ses disciples de paroles superflues. »

en bienséances, mais en émotions. Elle est un poëme, le plus grand de tous, un poëme auquel on croit, voilà pourquoi ces gens la trouvent au bout de leur poésie; la façon dont Shakspeare et tous les tragiques considèrent le monde y conduit; encore un pas, et Jacques, Hamlet y vont entrer. Cette énorme obscurité, cette noire mer inexplorée[1] qu'ils aperçoivent au terme de notre triste vie, qui sait si elle n'est pas bordée par un autre rivage? L'anxieuse idée du ténébreux *au-delà* est nationale, et c'est pour cela qu'ici la renaissance nationale en ce moment devient chrétienne. Quand Taylor parle de la mort, il ne fait que reprendre et achever une pensée que Shakspeare ébauchait déjà[2]. « Toutes les successions de la « durée, tous les changements de la nature, les mil- « liers de milliers d'accidents de ce monde, et tous « les événements qui arrivent à chaque homme et à « chaque créature nous prêchent notre sermon fu- « nèbre, et nous avertissent de regarder et de voir « comment le Temps, ce vieux fossoyeur, jette les « pelletées de terre et nous creuse la fosse où nous irons « enfouir nos joies et nos peines, et déposer nos corps « comme une semence qui lèvera au jour magnifique « ou intolérable de l'éternité. » Car entre cette mort finale qui nous engloutit tout entiers, il y a les morts partielles qui nous dévorent pièce à pièce. « Nous « sommes morts à tous les mois que nous avons déjà « vécus, et nous ne les revivrons jamais une seconde

1. « The unknown country. » — 2. *Holy dying*, chap. I, sect. I.

« fois. » Et voilà comme nous laissons derrière nous, lambeau par lambeau, toute notre vie, d'abord notre vie engourdie et obscure « quand nous sor-« tons du ventre de notre mère pour sentir la cha-« leur du soleil. Après cela nous dormons et nous « entrons dans une sorte de mort, où nous gisons « insouciants de tous les changements de l'univers..., « aussi indifférents que si nos yeux étaient clos « avec l'argile humide qui pleure dans les entrailles « de la terre. Au bout de sept ans, nos dents tom-« bent et meurent avant nous : c'est le prologue de « la tragédie; et à chaque fois sept ans, on peut « bien parier que nous jouerons notre dernière « scène. Peu à peu la nature, le hasard ou le vice « viennent nous prendre notre corps par morceaux, « affaiblissant une portion, en relâchant une autre, « en sorte que nous goûtons d'avance le tombeau et « les solennités de nos propres funérailles, d'abord « dans les organes qui ont été les ministres du vice, « puis dans ceux qui nous servaient pour l'orne-« ment; et au bout d'un peu de temps, même ceux « qui ne servaient qu'à nos nécessités se trouvent hors « d'usage et s'embarrassent comme les roues d'une « horloge détraquée. Nos cheveux tombent; toilette « funèbre qui annonce un homme entré bien avant « dans la région et les domaines de la mort. Puis « bien d'autres signes : les cheveux gris, les dents « gâtées, les yeux troubles, les articulations trem-« blantes, l'haleine courte, les membres roides, la « peau ridée, la mémoire défaillante, l'appétit

« moindre ; même la faim et la soif de chaque jour-
« née crient pour que nous remplacions cette por-
« tion de notre substance que la mort a dévorée
« pendant la longue nuit, lorsque nous gisions dans
« son giron et que nous dormions dans son vesti-
« bule. Ainsi chaque repas nous sauve d'une mort
« et prépare à une autre mort la pâture. Bien plus,
« pendant que nous pensons une pensée, nous
« mourons, et nous avons moins à vivre à chaque
« mot qui sort de notre bouche. » Par-dessus toutes ces destructions, d'autres destructions travaillent; le hasard nous fauche aussi bien que la nature, et nous sommes la proie de l'accident comme de la nécessité. « La nature ne nous a donné qu'une moisson
« chaque année, mais la mort en a deux; l'automne
« et le printemps envoient aux charniers des trou-
« pes d'hommes et de femmes... Combien de mères
« enceintes se sont réjouies de la fécondité de leurs
« entrailles et se sont complu dans la pensée qu'elles
« allaient devenir un canal de bénédictions pour
« une famille! Et voilà que la sage-femme prompte-
« ment a cousu dans le suaire leurs têtes et leurs
« pieds, et les a emportées dehors pour la sépulture.
« La mort règne dans toutes les parties de notre
« année, et vous ne pouvez aller nulle part sans
« fouler les os d'un mort [1]. »

1. All the succession of time, all the changes in nature, all the varieties of light and darkness, the thousand thousands of accidents in the world, and every contingency to every man, and to every creature, doth preach our funeral sermon, and calls us

Ainsi roulent ces puissantes paroles, sublimes comme le motet d'un orgue; cet universel écrasement des vanités humaines a la grandeur funéraire d'une tragédie; la piété ici sort de l'éloquence, et le génie conduit à la foi. Toutes les forces et aussi toutes les tendresses de l'âme sont remuées. Ce n'est pas un froid rigoriste qui parle, c'est un homme, un homme ému qui a des sens, un cœur, qui est

to look and see how the old sexton, Time, throws up the earth, and digs a grave, where we must lay our sins or our sorrows, and sow our bodies till they rise again in a fair or an intolerable eternity. Every revolution which the sun makes about the world divides between life and death; and death possesses both those portions by the next morrow; and we are dead to all those months which we have already lived, and we shall never live them over again: and still God makes little periods of our age. First we change our world, when we come from the womb to feel the warmth of the sun. Then we sleep and enter into the image of death in which state we are unconcerned in all the changes of the world: and if our mothers, or our nurses die, or a wild boar destroy our vineyards, or our king be sick, we regard it not, but, during that state, are as disinterested as if our eyes were closed with the clay that weeps in the bowels of the earth. At the end of seven years our teeth fall and die before us, representing a formal prologue to the tragedy; and still, every seven years it is odds but we shall finish the last scene: and when nature, or chance, or vice, takes our body in pieces, weakening some parts and loosening others, we taste the grave and the solemnities of our own funerals, first, in those parts that ministered to vice, and, next, in them that served for ornament; and, in a short time, even they that served for necessity become useless and entangled like the wheels of a broken clock. Baldness is but a dressing to our funerals, the proper ornament of mourning, and of a person entered very far into the regions and possession of death · and we have many more of the same signification -- gray hairs, rotten teeth, dim eyes, trembling joints, short breath, stiff limbs, wrinkled skin, short memory, decayed appetite. Every day's necessity calls for

devenu chrétien non par la mortification, mais par le développement de tout son être. « Considérez la « vivacité de la jeunesse, les belles joues et les yeux « pleins de l'enfance, la force et la vigoureuse flexi- « bilité des membres de vingt-cinq ans, puis en « regard le visage creux, la pâleur de mort, le dégoût « et l'horreur d'une sépulture de trois jours. J'ai vu « de la même façon une rose sortir des fentes de son

a reparation of that portion which death fed on all night, when we lay in his lap, and slept in his outer chambers. The very spirits of a man pray upon the daily portion of bread and flesh, and every meal is a rescue for one death, and lays up for another, and while we think a thought, we die; and the clock strikes, and reckons on our portion of eternity: we form our words with the breath of our nostrils — we have the less to live upon for every word we speak.

Thus nature calls us to meditate of death by those things which are the instruments of acting it; and God, by all the variety of his providence, makes us see death every where, in all variety of circumstances, and dressed up for all the fancies, and the expectation of every single person. Nature hath given us one harvest every year, but death hath two: and the spring and the autumn send throngs of men and women to charnel-houses; and, all the summer long, men are recovering from their evils of the spring, till the dog-days come, and then the Sirian star makes the summer deadly; and the fruits of autumn are laid up for all the year's provision, and the man that gathers them eats and surfeits, and dies and needs them not, and himself is laid up for eternity; and he that escapes till winter only, stays for another opportunity, which the distempers of that quarter minister to him with great variety. Thus, death reigns in all the portions of our time. The autumn with its fruits provides disorders for us, and the winter's cold turns them into sharp diseases, and the spring brings flowers to strew our hearse, and the summer gives green turf and brambles to bind upon our graves. Calentures and surfeit, cold and agues, are the four quarters of the year, and all minister to death; and you can go no whither, but you tread upon a dead man's bones.

« chaperon de feuilles : d'abord elle était belle comme « le matin et pleine de la rosée du ciel ; mais quand « un souffle rude eut brutalement livré au jour sa « modestie virginale et démantelé sa trop fraîche et « trop frêle retraite, elle commença à se ternir, « puis à décliner vers l'abattement et la vieillesse « maladive ; elle pencha la tête, sa tige se rompit, « et le soir, ayant perdu quelques-unes de ses feuilles « et toute sa beauté, elle tomba dans le sort des « mauvaises herbes et des visages flétris. Tel est le « sort de tout homme et de toute femme : devenir « l'héritage des vers et des serpents dans la froide « terre immonde, avec notre beauté si changée « que bientôt nos amis ne nous reconnaîtraient « plus ; et ce changement mêlé de tant d'horreur... « que ceux qui six heures auparavant nous com- « blaient de leurs charitables ou ambitieux services, « ne peuvent sans quelque regret rester seuls dans « la chambre où gît le corps dépouillé de la vie et « de ses honneurs [1]. »

1. Reckon but from the sprightfulness of youth, and the fair cheeks and full eyes of childhood, from the vigorousness and strong flexure of the joints of five-and-twenty, to the hollowness and dead paleness, to the loathsomeness and horror, of a three days' burial, and we shall perceive the distance to be very great and very strange. But so have I seen a rose newly springing from the clefts of its hood, and, at first, it was fair as the morning, and full with the dew of heaven, as a lamb's fleece; but when a ruder breath had forced upon its virgin modesty, and dismantled its too youthful and unripe retirements, it began to put on darkness, and to decline to softness and the symptoms of a sickly age: it bowed the head, and broke its stalk; and, at night, having lost some of its leaves and all its beauty,

Amené là, comme Hamlet au cimetière, parmi les crânes qu'il reconnaît et sous l'oppression de la mort qu'il touche, l'homme n'a plus qu'un effort à faire pour voir se lever dans son cœur un nouveau monde. Il cherche le remède de ses tristesses dans l'idée de la justice éternelle, et l'implore avec une ampleur de paroles qui font de la prière un hymne en prose aussi beau qu'une œuvre d'art.

« Éternel Dieu [1], tout-puissant père des hommes « et des anges, par le soin et la providence de qui « je suis conservé et gardé, soutenu et assisté, je te « demande humblement de pardonner les péchés et « les folies de cette journée, la faiblesse de mon ser-

it fell into the portion of weeds and outworn faces. The same is the portion of every man and every woman; the heritage of worms and serpents, rottenness and cold dishonour, and our beauty so changed that our acquaintance quickly knew us not; and that change mingled with so much horror, or else meets so with our fears and weak discoursings, that they who, six hours ago, tended upon us, either with charitable or ambitious services, cannot, without some regret, stay in the room alone where the body lies stripped of its life and honour. I have read of a fair young German gentleman, who, living, often refused to be pictured, but put off the importunity of his friends' desire by giving way, that, after a few days' burial, they might send a painter to his vault, and. if they saw cause for it, draw the image of his death unto the life. They did so, and found his face half eaten, and his midriff and backbone full of serpents; and so he stands pictured among his armed ancestors. So does the fairest beauty change, and it will be as bad with you as me; and then what servants shall we have to wait upon us in the grave? what friends to visit us? what officious people to cleanse away the moist and unwholesome cloud reflected upon our faces from the sides of the weeping vaults, which are the longest weepers for our funeral?

1. *Golden grove.*

« vice et la force de mes passions, la témérité de « mes paroles, la vanité et le mal de mes actions. « O juste et bien-aimé Dieu, combien de temps en« core viendrai-je ainsi confesser mes péchés, prier « contre leur séduction, et pourtant retomber sous « leur prise! Oh! qu'il n'en soit plus ainsi, et que « je ne retourne jamais aux folies dont je suis hu« milié, qui amènent le chagrin et la mort et ton « déplaisir pire que la mort! Donne-moi l'empire « sur mes penchants, et une parfaite haine du péché, « et un amour de toi au-dessus de tous les désirs de « ce monde. Qu'il te plaise de me préserver et de « me défendre cette nuit de tout péché, de toute « violence du hasard, de la malice des esprits des « ténèbres. Garde-moi dans mon sommeil, et, en« dormi ou éveillé, que je sois ton serviteur. Sois le « premier et le dernier dans mes pensées, et le guide « et l'assistance continuelle de toutes mes actions. « Préserve mon corps, pardonne le péché de mon âme « et sanctifie mon cœur. Que je vive toujours sainte« ment, justement, sagement; et quand je mourrai, « reçois mon âme[1].... »

1. Eternal God, Almighty Father of thousand angels, by whose care and providence I am preserved and blessed, comforted and assisted, I humbly beg of thee to pardon the sins and follies of this day, the weakness of my services, and the strength of my passions, the rashness of my words, and the vanity and evil of my actions. O just and dear God, how long shall I confess my sins, and pray against them, and yet fall under them? O let it be so no more; let me never return to the follies of which I am ashamed, which bring sorrow and death, and thy displeasure, worse than death. Give me a command

V

Ce n'était là pourtant qu'une demi réforme, et la religion officielle était trop liée au monde pour entreprendre de le nettoyer jusqu'au fond; elle réprimait les débordements du vice, elle n'en attaquait pas la source, et le paganisme de la Renaissance suivant sa pente, aboutissait déjà, sous Jacques Ier, à la corruption, à l'orgie, aux mœurs de mignons et d'ivrognes, à la sensualité provocante et grossière[1] qui, plus tard, sous la Restauration, étala son égout au soleil. Mais sous le protestantisme établi s'étendait le protestantisme interdit; les yeomen se faisaient leur foi comme les gentilshommes, et déjà les puritains perçaient sous les anglicans.

over my evil inclinations and a perfect hatred of sin, and a love to thee above all the desires of this world. Be pleased to bless and preserve me this night from all sin and violence of chance, and the malice of the spirits of darkness : watch over me in my sleep, and, whether I sleep or wake, let me be thy servant. Be thou first and last in all my thoughts and the guide and continual assistance of all my actions. Preserve my body, pardon the sin of my soul, and sanctify my spirit. Let me always live holily and justly and soberly; and, when I die, receive my soul into thy hands.

1. Voir le théâtre de Beaumont et Flechter, les personnages de Bawder, Protalyce et Brunehaut dans *Thierry et Théodoret*. — Dans *The custom of the country*, plusieurs scènes représentent l'intérieur d'une maison de prostitution, chose fréquente du reste dans ce théâtre (*Massinger*, *Shakspeare*). Mais ici les pensionnaires de la maison sont des hommes. — *Voyez* aussi *Rule a wife and have a wife*.

Nulle culture ici, nulle philosophie, nul sentiment de la beauté harmonieuse et païenne. La conscience parlait seule, et son inquiétude était devenue une terreur. Le fils du boutiquier, du fermier qui lisait la Bible dans la grange ou le comptoir, parmi les tonnes ou les sacs de laine, ne prenait pas les choses avec le même tour que le beau cavalier nourri dans la mythologie antique et raffiné par l'élégante éducation italienne. Il les prenait tragiquement, il s'examinait à la rigueur, il s'enfonçait dans le cœur toutes les pointes du scrupule, il s'emplissait l'imagination des vengeances de Dieu et des terreurs bibliques. Une sombre épopée, terrible et grande comme l'Edda, fermentait dans ces imaginations mélancoliques. Ils se pénétraient des textes de saint Paul, des menaces tonnantes des prophètes; ils s'appesantissaient en esprit sur les impitoyables doctrines de Calvin; ils reconnaissaient que la masse des hommes est prédestinée à la damnation éternelle [1]; plusieurs croyaient que cette multitude est criminelle avant de naître, que Dieu a voulu, prévu, ménagé leur perte, que de toute éternité il a médité leur supplice, et qu'il ne les a créés que pour les y livrer [2]. Rien ne peut sauver la misérable créature que la grâce, la grâce gratuite, pure faveur de Dieu, que Dieu n'accorde qu'à un petit nombre et qu'il distribue non d'après les efforts et les œuvres des

1. Calvin, cité par Haag, II, 216, *Histoire des dogmes chrétiens.*
2. Ce sont les supralapsaires.

hommes, mais d'après le choix arbitraire de son absolue et seule volonté. Nous sommes « les fils de la colère, » pestiférés et condamnés de naissance, et quelque part que nous regardions dans le ciel immense, nous n'y trouvons que des foudres qui grondent pour nous écraser. Qu'on se figure, si on peut, les ravages d'une pareille idée en des esprits solitaires et moroses, tels que cette race et ce climat en produisent. Plusieurs se croyaient damnés et allaient gémissant dans les rues; d'autres ne dormaient plus. Ils étaient hors d'eux-mêmes, croyant toujours sentir sur eux la main de Dieu ou la griffe du diable. Une puissance extraordinaire, un gigantesque ressort d'action s'était tout d'un coup tendu dans l'âme, et il n'y avait aucune barrière dans la vie morale, ni aucun établissement dans la société civile que son effort ne pût renverser.

Dès l'abord, la vie privée est transformée. Comment les sentiments ordinaires, les jugements journaliers et naturels sur le bonheur et le plaisir subsisteraient-ils devant une conception pareille? Supposez des hommes condamnés à mort, non pas à la mort simple, mais à la roue, aux tortures, à un supplice infini en horreur, infini en durée, qui attendent la sentence et savent pourtant que sur mille, cent mille chances, ils en ont une de pardon; est-ce qu'ils peuvent encore s'amuser, prendre intérêt aux affaires ou aux plaisirs du siècle? L'azur du ciel ne luit plus pour eux, le soleil ne les réchauffe pas, la beauté et la suavité des choses les laissent

insensibles; ils ont désappris le rire, ils s'acharnent intérieurement, tout pâles et silencieux, sur leur angoisse et sur leur attente; ils n'ont plus qu'une pensée : « Le juge va-t-il me faire grâce? » Ils sondent anxieusement les mouvements involontaires de leur cœur qui seul peut répondre et la révélation intérieure qui seule les rend certains de leur pardon ou de leur perte. Ils jugent que tout autre état d'esprit est impie, que l'insouciance et la joie sont monstrueuses, que chaque distraction ou préoccupation mondaine est un acte de paganisme, et que la véritable marque du chrétien est le tremblement dans l'idée du salut. Dès lors la rigidité et le rigorisme entrent dans les mœurs. Le puritain condamne le théâtre, les assemblées et les pompes du monde, la galanterie et l'élégance de la cour, les fêtes poétiques et symboliques des campagnes, les *mai*, les joyeuses bombances, les sonneries de cloches, toutes les issues par lesquelles la nature sensuelle ou instinctive avait cherché à s'échapper. Il s'en retire, il abandonne les divertissements, les ornements, il coupe de près ses cheveux, ne porte plus qu'un habit sombre et uni, parle en nasillant, marche roide, les yeux en l'air, absorbé, indifférent aux choses visibles. Tout l'homme extérieur et naturel est aboli; seul l'homme intérieur et spirituel subsiste; de toute l'âme il ne reste que l'idée de Dieu et la conscience, la conscience alarmée et malade, mais stricte sur chaque devoir, attentive aux moindres manquements, rebelle aux ménagements de la

morale mondaine, inépuisable en patience, en courage, en sacrifices, installant la chasteté au foyer conjugal, la véracité devant les tribunaux, la probité au comptoir, le travail à l'atelier, partout la volonté fixe de tout supporter et de tout faire plutôt que de manquer à la plus petite prescription de la justice morale et de la loi biblique. L'énergie stoïque, l'honnêteté foncière de la race se sont éveillées sous l'appel de l'imagination enthousiaste ; et ces caractères tout d'une pièce se lancent sans réserve du côté du renoncement et de la vertu.

Encore un pas, et ce grand mouvement va passer du dedans au dehors, des mœurs privées aux institutions publiques. Considérez-les à leur lecture ; ils prennent pour eux les prescriptions imposées aux Juifs, et les préfaces les y invitent. En tête de la Bible, le traducteur[1] a mis une table des principaux termes de l'Écriture, chacun avec sa définition et les textes à l'appui. Ils lisent et pèsent chacune de ces paroles. « *Abomination.* L'abomination devant « Dieu, ce sont les idoles et les images devant qui « le peuple s'incline. » Le précepte est-il observé? Sans doute, on a ôté les images, mais la reine garde encore un crucifix dans sa chapelle, et n'est-ce pas un reste d'idolâtrie que de s'agenouiller devant le sacrement? « *Abrogation.* Abroger, c'est abolir ou « réduire à néant ; et ainsi la loi des commande- « ments qui consistaient dans les décrets et les

1. Traduction de Tyndal, 1549.

« cérémonies est abolie; les sacrifices, repas, fêtes « et toutes les cérémonies extérieures sont abrogés; « tout ordre de clergé est abrogé. » L'est-il, et comment se fait-il que les évêques s'arrogent encore le droit de prescrire la foi, le culte, et de tyranniser les consciences chrétiennes? Et n'a-t-on pas conservé dans le chant des orgues, dans le surplis des prêtres, dans le signe de la croix, dans cent autres pratiques, tous ces rites sensibles que Dieu a déclarés profanes? « *Abus*. Les abus qui sont dans l'Église doivent être « corrigés par le prince; les ministres doivent prê- « cher contre les abus, et beaucoup de traditions « humaines sont de purs abus. » Que fait donc le prince, et pourquoi laisse-t-il des abus dans l'Église? Il faut que le chrétien se lève et proteste; nous devons purger l'Église de la croûte païenne dont la tradition l'a recouverte[1]. Voilà les idées qui se lèvent dans ces esprits incultes. Représentons-nous ces hommes simples et d'autant plus capables de croyances fortes, ces francs-tenanciers, ces gros marchands qui ont siégé au jury, voté aux élections, délibéré, discuté en commun sur les affaires privées

1. Interrogatoire de M. Axton, 1570. « Je ne puis consentir à porter ce surplis; c'est contre ma conscience. J'espère qu'avec l'aide de Dieu je ne mettrai jamais cette manche, qui est une marque de la bête. » — Interrogatoire de White, gros bourgeois de Londres, accusé de ne pas aller à son église paroissiale (1572) : « Toutes les Écritures sont pour détruire l'idolâtrie et chaque chose qui s'y rapporte. — Quel est l'endroit où est cette défense? — Le Deutéronome et d'autres endroits; et Dieu par Isaïe nous commande de ne point nous souiller avec les vêtements de l'image, mais de les rejeter comme une impureté de femme. »

et publiques, qui sont habitués à l'examen de la loi, à la confrontation des précédents, à toute la minutie de la procédure juridique et légale; qui portent ces habitudes de légistes et de plaideurs dans l'interprétation de l'Écriture, et qui, une fois leur conviction faite, mettent à son service la passion froide, l'obstination intraitable, la roideur héroïque du caractère anglais. L'esprit exact et militant va se mettre à l'œuvre. Chacun se croit « tenu d'être prêt, fort et bien muni pour répondre à tous ceux qui lui demanderont raison de sa foi [1]. Chacun a ses troubles et ses remords de conscience [2] à propos de quelque portion de la liturgie ou de la hiérarchie officielle; à propos des dignités de chanoine ou d'archidiacre, ou de certains passages à l'office des morts; à propos du pain de la communion ou de la lecture des livres apocryphes dans l'église; à propos de la pluralité des bénéfices ou du bonnet carré des ecclésiastiques. Ils se butent chacun contre quelque article, tous en masse contre l'établissement épiscopal et la conservation des cérémonies romaines [3]. Et là-dessus on les emprisonne, on les taxe, on les met au pilori, on leur coupe les oreilles, leurs ministres sont destitués, chassés, poursuivis [4]. La loi déclare que « toute personne au-dessus de seize ans qui,

1. Préface de Tyndal.
2. Un mot revient sans cesse : Tenderness of conscience. A squeamish stomach.... Our weaker brethern, etc.
3. La séparation des anglicans et des dissidents peut être datée de 1564.
4. 1592.

pendant un mois, refusera d'assister à l'office établi, sera enfermée jusqu'à ce qu'elle se soumette; que si elle ne se soumet pas au bout de trois mois, elle sera bannie du royaume, et si elle revient, mise à mort. » Ils se laissent faire et montrent autant de fermeté pour souffrir que de scrupule pour croire; sur un iota, pour recevoir la communion assis plutôt qu'à genoux, ou debout plutôt qu'assis, ils abandonnent leurs places, leur bien, leur liberté, leur patrie. Un docteur, Leighton, est emprisonné quinze semaines dans une niche à chien, sans feu, sans toit, sans lit, aux fers; ses cheveux et sa peau tombent, il est attaché au pilori parmi les frimas de novembre, puis fouetté, marqué au front, les oreilles coupées, le nez fendu, enfermé huit ans à la flotte, et de là jeté dans la prison commune. Plusieurs se font brûler, et avec joie. La religion pour eux est un *covenant*, c'est-à-dire un traité fait avec Dieu qu'il faut observer en dépit de tout, comme un engagement écrit, à la lettre et jusqu'à la dernière syllabe. Admirable et déplorable rigidité de la conscience méticuleuse, qui fait des ergoteurs en même temps que des fidèles, et qui fera des tyrans après avoir fait des martyrs.

Entre les deux, elle fait des combattants. Ils se sont enrichis et accrus extraordinairement en quatre-vingts ans, comme il arrive toujours aux gens qui travaillent, vivent honnêtement et se tiennent debout à travers la vie, soutenus par un grand ressort intérieur. Ils peuvent résister dorénavant, et, poussés à bout, ils résistent; ils aiment mieux prendre

les armes que de se laisser acculer à l'idolâtrie et au péché. Le Long Parlement s'assemble, défait le roi, épure la religion; l'écluse est lâchée, les indépendants par-dessus les presbytériens, les exaltés par-dessus les fervents, tous se précipitent; la foi irrésistible et envahissante, l'enthousiasme font un torrent, noient, ou troublent les cerveaux les plus sains, les politiques, les juristes, les capitaines. La Chambre emploie un jour entier par semaine à délibérer sur l'avancement de la religion. Sitôt qu'on touche à ses dogmes, elle entre en fureur. Un pauvre homme, Paul Best, étant accusé de nier la Trinité, elle ordonne qu'on dresse une ordonnance pour le punir de mort; James Naylor ayant cru qu'il était Dieu, elle s'acharne onze jours durant à son procès avec une animosité et une férocité hébraïques : « Je pense qu'il n'y a personne plus possédé du diable que cet homme. — C'est notre Dieu qui est ici supplanté. — Mes oreilles ont tressailli, mon cœur a frémi en entendant ce rapport. — Je ne parlerai pas davantage. Bouchons nos oreilles et lapidons-le[1]. » Devant la Chambre, publiquement, des hommes officiels avaient des extases. Après l'expulsion des presbytériens, le prédicateur Hugh Peters s'écriait au milieu d'un sermon : « Voici, voici maintenant la révélation; je vais vous en faire part. Cette armée extirpera la monarchie, non-seulement ici, mais en France et dans les autres royaumes qui nous en-

1. *Burton's Diary*, I, 54, etc.

tourent. On dit que nous entrons dans une route jusqu'ici sans exemple; que pensez-vous de la vierge Marie? Y avait-il auparavant quelque exemple qu'une femme pût concevoir sans la société d'un homme? Ceci est un temps qui servira d'exemple aux temps à venir[1]. » Cromwell trouve dans la Bible des prédictions, des conseils pour le temps présent, des justifications positives de sa politique. « Je crois vraiment que le Seigneur a dessein de délivrer son peuple de tout fardeau, et qu'il est près d'accomplir tout ce qui a été prédit au psaume 113. C'est ce psaume qui m'encourage. » Et il récite et commente pendant une heure le psaume 113. Il a beau être calculateur, ambitieux par excellence, il est néanmoins vraiment fanatique et sincère. Son médecin contait qu'il avait été fort mélancolique pendant des années entières, avec des imaginations bizarres, et la persuasion fréquente qu'il allait mourir. Deux ans avant la révolution, il écrivait à son cousin : « Véritablement, aucune pauvre créature n'a plus de causes que moi de se mettre en avant pour la cause de son Dieu. Que le Seigneur m'accepte dans son Fils, et me donne de marcher dans la lumière, et nous donne de marcher dans la lumière, comme il est la lumière. Béni soit son nom pour avoir brillé sur un cœur aussi obscur que le mien ! » Certainement il songeait à devenir saint autant qu'à devenir roi, et aspirait au salut comme au trône. Au moment d'entrer en

1. Guizot, *Portraits politiques*, 63. *Voyez* Carlyle, *Cromwell's speeches and letters*.

Irlande et d'y massacrer les catholiques, il écrivait à sa belle-fille une lettre de direction que Baxter ou Taylor eussent volontiers signée. Du milieu des affaires, en 1651, il exhortait ainsi sa femme : « Ma très-chère, je ne puis me décider à manquer cette poste, quoique j'aie beaucoup à écrire. Je me réjouis d'apprendre que ton âme prospère. Que le Seigneur augmente encore et encore ses faveurs envers toi. Le plus grand bien que ton âme puisse désirer est que le Seigneur tourne vers toi la lumière de son visage, qui est meilleure que la vie. Que le Seigneur bénisse tous les bons conseils et exemples que tu donnes à ceux qui sont autour de toi, et entende toutes tes prières, et t'accepte toujours. » Il demanda en mourant si la grâce, une fois reçue, pouvait se perdre, et fut rassuré quand il apprit que non, étant certain, dit-il, d'avoir été une fois en état de grâce. Il expira sur cette prière : « Seigneur, quoique je sois une pauvre et misérable créature, je suis en alliance avec toi par la grâce, et je puis, je dois venir à toi pour ton peuple. Tu as fait de moi, quoique très-indigne, un humble instrument pour ton service.... Seigneur, de quelque façon que tu disposes de moi, continue et achève de leur faire du bien. Et achève l'œuvre de réforme, et rends le nom du Christ glorieux dans le monde[1]. » Sous cet esprit pratique, prudent, propre au monde, il y avait un fonds anglais d'imagination trouble et puissante[2], capable

1. *Cromwell's speeches and letters*, by Carlyle.
2. *Voyez* ses discours. Le style est décousu, obscur, passionné,

d'engendrer le calvinisme passionné et les craintes mystiques, et les mêmes contrastes se heurtaient et se conciliaient chez les autres indépendants. En 1648, après de fausses manœuvres, ils se trouvèrent en danger, placés entre le roi et le Parlement; là-dessus ils s'assemblèrent plusieurs jours de suite à Windsor pour se confesser devant Dieu et lui demander son aide, et découvrirent que tout le mal venait des conférences qu'ils avaient eu la faiblesse de proposer au roi. « Et dans ce sentier, dit l'adjudant général Alleu, le Seigneur nous mena pour nous montrer non-seulement notre péché, mais notre devoir. Et cela s'appesantit si unanimement sur chaque cœur, qu'il y eut à peine un de nous qui fût capable de dire un mot aux autres, à cause des larmes amères qu'il versait, en partie par le sentiment et la honte de nos iniquités, de notre peu de foi, de notre lâche crainte des hommes, des conseils charnels que nous avions tenus avec notre sagesse, et non avec la parole du Seigneur[1]. » Là-dessus, ils résolurent de mettre le roi en jugement et à mort, et firent comme ils avaient résolu.

Autour d'eux, l'exaltation, la folie gagnent: indépendants, millénariens, antinomiens, anabaptistes, libertins, familistes, quakers, enthousiastes, chercheurs, perfectistes, sociniens, ariens, antitrinitairiens, antiscripturistes, sceptiques, la liste des

extraordinaire, comme d'un homme qui n'est pas maître de son cerveau, et qui, malgré cela, voit juste par une sorte d'intuition.

1. Carlyle, *ib.*, I, 254.

sectes ne finit pas. Des femmes, des troupiers, montaient subitement en chaire et prêchaient. Les cérémonies les plus étranges s'étalaient en public. En 1644, dit le docteur Featly, « les anabaptistes rebaptisèrent cent hommes et femmes ensemble au crépuscule, dans des ruisseaux, dans des bras de la Tamise et ailleurs, les plongeant dans l'eau par-dessus la tête et les oreilles. » Un certain Oates, dans le comté d'Essex, « fut traduit devant le jury pour le meurtre d'Anne Martin qui était morte, quelques jours après son baptême, d'un froid qui l'avait saisie. » Fox conversait avec le Seigneur, et témoignait à haute voix, dans les rues et dans les marchés, contre les péchés du siècle. « William Simpson[1] (un des disciples) reçut l'ordre du Seigneur d'aller à plusieurs reprises, pendant trois ans, nu et sans chaussures devant eux, comme un signe pour eux, dans les marchés, dans les cours, dans les villes, dans les cités, dans les maisons des prêtres, dans les maisons des hommes puissants, leur disant : Vous serez tous dépouillés et mis à nu, comme je suis dépouillé et mis à nu. — Et d'autres fois il reçut l'ordre de mettre un sac sur sa tête, et de barbouiller sa figure, et de leur dire : Le Seigneur barbouillera votre religion, tout comme je suis barbouillé moi-même. » Une femme entra dans la chapelle de White-Hall complétement nue, au milieu du service, le lord Protecteur étant présent. Un

1. *Fox's Journal*, 511, 543.

quaker vint à la porte du Parlement avec une épée tirée, et blessa plusieurs personnes présentes, disant que le Saint-Esprit lui avait inspiré de tuer tous ceux qui siégeaient à la Chambre. Les hommes de la cinquième monarchie croyaient que le Christ allait descendre pour régner en personne sur la terre, pendant mille ans, avec les saints pour ministres. Les *ranters* reconnaissaient comme signe principal de la foi les vociférations furieuses et les contorsions. Les chercheurs pensaient que la vérité religieuse ne doit être saisie que dans une sorte de brouillard mystique, avec doute et appréhension. Les muggletoniens décidaient que « John Reeve et Ludovick Muggleton étaient les deux derniers prophètes et messagers de Dieu ; » ils déclaraient les quakers possédés du diable, exorcisaient ce diable et prophétisaient que William Penn serait damné. J'ai cité tout à l'heure James Naylor, ancien quartier-maître du général Lambert, adoré comme un Dieu par ses sectateurs. Plusieurs femmes conduisaient son cheval, d'autres jetaient devant lui des mouchoirs et des écharpes, chantant : Saint, Saint, Seigneur Dieu. Elles l'appelaient le plus beau des dix mille, le Fils unique de Dieu, le prophète du Dieu très-haut, le Roi d'Israël, le Fils éternel de la justice, le Prince de la paix, Jésus, celui en qui l'espoir d'Israël réside. L'une d'elles, Dorcas Erbury, déclara qu'elle était restée morte deux jours entiers dans sa prison d'Exeter, et que Naylor l'avait ressuscitée en lui imposant les mains. Sarah Blackbury le trouvant pri-



sonnier, le prit par la main, et lui dit : « Lève-toi, mon amour, ma colombe, ma beauté, et viens-t'en. Pourquoi restes-tu assis parmi les pots ? — « Puis elle lui baisa la main et se prosterna devant lui. Lorsqu'on le mit au pilori, quelques-uns de ses disciples se mirent à chanter, à pleurer, à frapper leur poitrine ; d'autres baisaient ses mains, se couchaient sur son sein et baisaient ses blessures[1]. Bedlam déchaîné n'aurait pas fait mieux.

Au-dessous de ces bouillonnements désordonnés de la surface, les couches saines et profondes de la nation s'étaient prises, et la foi nouvelle y faisait son œuvre, œuvre pratique et positive, politique et morale. Tandis que la réforme allemande, selon l'usage allemand, aboutissait aux gros livres et à une scolastique, la réforme anglaise, selon l'usage anglais, aboutissait à des actions et à des établissements. « Comment sera gouvernée l'Église de Christ? » Voilà la grande question qui s'agite entre les sectes. La Chambre des communes demande à l'assemblée des théologiens « si les assemblées locales[2], provinciales et nationales sont de droit divin et instituées par la volonté et le commandement de J.-C.? Si elles le sont toutes? S'il n'y en a que quelques-unes, et lesquelles? Si les appels portés des anciens d'une congrégation aux assemblées provin-

1. *Burton's Diary*, I, 54. — Neal, *History of the Puritans* (supplément, t. III). — *Pictorial History*, III, 813.
2. En anglais, *classical*.

ciales, départementales et nationales, sont de droit divin et par la volonté et le commandement de J.-C. ? Si quelques-unes seulement sont de droit divin ? Lesquelles ? Si le pouvoir des assemblées en de tels appels est de droit divin et par la volonté et le commandement de J.-C. ? » et cent autres questions du même genre. Le Parlement déclare que[1], d'après l'Écriture, les dignités de prêtre et d'évêque sont égales, règle les ordinations, les convocations, les excommunications, les juridictions, les élections, dépense la moitié de son temps et use toute sa force à fonder l'Église presbytérienne. Pareillement chez les indépendants, la ferveur engendre le courage et la discipline. Les *côtes de fer* de Cromwell « sont la plupart[2] des fils de francs-tenanciers qui s'engagent dans la guerre par un principe de conscience, et qui étant bien armés au dedans par la satisfaction de leur conscience et au dehors par de bonnes armes de fer, font ferme ou chargent en désespérés comme un seul homme. » Cette armée où des caporaux inspirés prêchent des colonels tièdes, opère avec la solidité et la précision d'un régiment russe ; c'est un devoir, un devoir envers Dieu que de tirer juste et de marcher en ligne, et le parfait chrétien produit le parfait soldat. Nulle séparation ici entre la spéculation et la pratique, entre la vie privée et la vie publique, entre le spirituel et le temporel. Ils veulent appliquer l'Écriture, établir « le

1. Neal, II, 359. — 2. *Whitelocke's memorials*, I, 68.

royaume de Dieu sur la terre, » instituer non-seulement une Église chrétienne, mais encore une société chrétienne, changer la loi en gardienne des mœurs, imposer la piété et la vertu ; et pour un temps ils y réussissent. « Quoique la discipline de l'Église fût renversée[1], dit Neal, il y avait un esprit extraordinaire de dévotion parmi le peuple dans le parti du Parlement. Le jour du Seigneur était gardé avec une exactitude remarquable, les églises étant remplies d'auditeurs attentifs et nombreux ; trois et quatre fois par jour les officiers de paix faisaient des patrouilles dans les rues, et fermaient toutes les maisons publiques. Personne ne voyageait sur les routes et ne se promenait dans les champs, excepté en cas de nécessité absolue. Des exercices religieux étaient établis dans les familles privées, comme lire l'Écriture, prier en famille, répéter des sermons, chanter des psaumes ; et cela était si universel que vous auriez pu parcourir toute la ville de Londres, le dimanche soir, sans voir une personne oisive ou sans entendre autre chose que le son des prières ou des cantiques qui sortait des églises et des maisons publiques[2]. Les gens n'hésitaient pas à se lever avant le jour et à franchir une grande distance pour avoir le bonheur d'entendre la parole de Dieu. — Il n'y

1. Neal, II, 155.
2. Comparer à notre Révolution : la Bastille démolie, on y mit l'écriteau suivant : « Ici l'on danse. » Dans ce contraste on voit en abrégé l'opposition des deux doctrines et des deux nations.

avait point de maisons de jeu, ni de maisons de filles. On ne voyait et on n'entendait dans les rues ni jurons profanes, ni ivrognerie, ni aucune sorte de débauche... Les soldats du Parlement accouraient en foule aux sermons, parlaient de religion, et priaient et chantaient des psaumes ensemble en montant la garde. » En 1644, le Parlement défendit de vendre des denrées le dimanche, « de voyager, de transporter des fardeaux, de faire aucun travail mondain, sous peine de dix schillings d'amende pour le voyageur, et de cinq schillings pour chaque charge, » de « prendre part ou d'assister à aucune lutte, sonnerie de cloches, tir, marché, buvette, danse, jeu, sous peine d'une amende de cinq schillings pour chaque personne au-dessous de quatorze ans. Si des enfants sont trouvés coupables d'une de ces fautes, les parents ou tuteurs payeront douze pence pour chaque faute. Si les diverses amendes ci-dessus mentionnées ne peuvent être payées, les coupables seront mis dans les *stocks* pendant l'espace de trois heures. » Quand les indépendants furent au pouvoir, la sévérité fut plus âpre encore. Les officiers de l'armée ayant convaincu de blasphème un de leurs quartier-maîtres, « le condamnèrent à avoir la langue percée d'un fer rouge, son épée brisée au-dessus de sa tête, et à être chassé de l'armée. » Pendant l'expédition de Cromwell en Irlande, « on n'entendait pas un blasphème dans tout le camp, les soldats employant leurs heures de loisir à lire leurs Bibles, à chanter des psaumes et à tenir des confé-

rences religieuses[1]. » En 1650, les peines infligées aux profanateurs du dimanche furent doublées. Des lois violentes furent portées contre les paris, la galanterie fut taxée de crime, les théâtres furent démolis, les spectateurs mis à l'amende, les acteurs fouettés à la queue de la charrette, l'adultère puni de mort : pour mieux frapper le vice, ils persécutaient le plaisir. Mais s'ils étaient austères envers autrui, ils l'étaient envers eux-mêmes, et pratiquaient les vertus qu'ils imposaient. Après la Restauration, deux mille ministres, pour ne pas se conformer à la nouvelle liturgie, renoncèrent à leurs cures, sauf à mourir de faim avec leurs familles. « Beaucoup d'entre eux ne croyant pas avoir le droit de quitter leur ministère après y avoir été destinés par l'ordination, prêchèrent à ceux qui voulaient les entendre dans les champs et dans les maisons particulières, jusqu'à ce qu'ils fussent saisis et jetés dans des prisons où un grand nombre d'entre eux périrent[2]. » Les cinquante mille vétérans de Cromwell, licenciés tout d'un coup et sans ressources, ne fournirent pas une seule recrue aux vagabonds et aux bandits. « Les royalistes eux-mêmes confessèrent que dans toutes les branches d'industrie honnête, ils prospéraient au delà des autres hommes, que nul d'entre eux n'était accusé de larcin ou de brigandage, qu'on n'en voyait pas un demander l'aumône, et que si un boulanger, un maçon ou un charretier se faisait re-

1. Neal, II, 552, 562, 571. — 2. Baxter, 101.

marquer par sa sobriété et son activité, il était très-probablement un des vieux soldats d'Olivier[1]. » Purifiés par la persécution et ennoblis par la patience, ils finiront par conquérir la tolérance de la loi comme le respect du public, et relèveront la morale nationale comme ils ont sauvé la liberté nationale. Cependant les autres, fugitifs en Amérique, poussent jusqu'au bout ce grand esprit religieux et stoïque, avec ses faiblesses et ses forces, avec ses vices et ses vertus. Leur volonté, bandée par une foi fervente, tout employée à la vie politique et pratique, invente l'émigration, supporte l'exil, repousse les Indiens, fertilise le désert, érige la morale rigide en loi civile, institue et arme l'Église, et sur la Bible fonde l'État[2].

Ce n'est pas d'une pareille conception de la vie qu'une véritable littérature peut sortir. L'idée du beau y manque, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'idée du beau? L'expression naturelle des mouvements du cœur y est proscrite, et qu'est-ce qu'une littérature sans l'expression naturelle des mouvements du cœur ? Ils ont aboli comme impies le libre drame et la riche poésie que la Renaissance avait portés jusqu'à eux. Ils rejettent comme profanes le

1. Macaulay, *History of England*, I, 152.

2. « Le nommé John Denis est fouetté en public pour avoir chanté une chanson profane. La petite Mathias ayant donné des marrons rôtis à Jérémie Boosy, et lui ayant dit avec ironie qu'il les lui rendra en Paradis, criera trois fois *grâce* à l'église, et sera trois jours au pain et à l'eau en prison. » Massachussets, 1660-1670.

style orné et l'ample éloquence que l'imitation de l'antiquité et de l'Italie avait établis autour d'eux. Ils se défient de la raison et sont incapables de philosophie. Ils ignorent les divines langueurs de l'Imitation et les tendresses touchantes de l'Évangile. On ne trouve dans leur caractère que virilité, dans leur conduite qu'austérité, dans leur esprit qu'exactitude. On ne voit parmi eux que des théologiens échauffés, des controversistes minutieux, des hommes d'action énergiques, des cerveaux bornés et patients, tous préoccupés de preuves positives et d'œuvres effectives, dépourvus d'idées générales et de goûts délicats, appesantis sur les textes, raisonneurs secs et obstinés qui tourmentent l'Écriture pour en extraire une forme de gouvernement ou un code de doctrine. Rien de plus étroit et de plus laid que ces recherches et ces disputes. Un pamphlet du temps demande la liberté de conscience, et tire ses arguments : « 1° De la parabole du blé et de l'ivraie qui poussent ensemble jusqu'à la moisson ; 2° de cette prescription des apôtres : Que chaque homme soit persuadé dans son propre entendement ; 3° de ce texte : Partout où manque la foi est le péché ; 4° de cette règle divine de notre Sauveur : Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes [1]. » Plus tard, quand la Chambre en fureur veut juger James Naylor, son procès s'enfonce dans une interminable discussion juridique et théologique, les uns préten-

1. Neal, II, 384.

dant que le crime commis est une idolâtrie, d'autres qu'il est un blasphème, d'autres qu'il est une séduction, chacun vidant devant l'assemblée son arsenal de commentaires et de textes [1]. Rarement une génération s'est trouvée plus mutilée de toutes les facultés qui produisent la contemplation et l'ornement, plus réduite aux facultés qui nourrissent la discussion et la morale. Comme un splendide insecte qui s'est transformé et qui a perdu ses ailes, on voit la poétique génération d'Élisabeth disparaître et ne laisser à sa place qu'une lourde chenille, fileuse opiniâtre et utile, armée de pattes industrieuses et de mâchoires redoutables, occupée à ronger de vieilles feuilles et à dévorer ses ennemis. Point de style; ils parlent en hommes d'affaires; tout au plus, çà et là, un pamphlet de Prynne a de la vigueur. Les histoires, celle de May, par exemple, sont plates et lourdes. Les mémoires, même ceux de Ludlow, de mistress Hutchinson, sont longs, ennuyeux, véritables factums dépourvus d'accent personnel, vides d'effusion et d'agrément; tous, « ils semblent s'oublier et ne s'occupent que des destinées générales de leur cause [2]. » De bons ouvrages de piété, des sermons solides et convaincants, des livres sincères, édifiants, exacts, mé-

1. « Selon le sens ordinaire de l'Écriture, dit le major Disbrowne, presque tous commettent des blasphèmes, selon ce mot de notre Sauveur dans saint Marc : « Péché, blasphème; — si cela est, il n'y a personne sans blasphème. Ainsi furent accusés David et le fils d'Éli, selon le texte : « Tu as blasphémé et fait blasphémer les autres. »

2. Guizot, *Portraits politiques.*

thodiques, comme ceux de Baxter, de Barclay, de Calamy, de John Owen, des récits personnels comme celui de Baxter, comme le journal de Fox, comme la vie de Bunyan, une grande provision consciencieusement rangée de documents et de raisonnements, voilà tout ce qu'ils offrent; le puritain détruit l'artiste, roidit l'homme, entrave l'écrivain, et ne laisse subsister de l'artiste, de l'homme, de l'écrivain, qu'une sorte d'être abstrait, serviteur d'une consigne. S'il se rencontre parmi eux un Milton, c'est que par ses vastes curiosités, ses voyages, son éducation encyclopédique, surtout par son adolescence trempée dans la grande poésie de l'âge précédent, et par son indépendance d'esprit hautainement défendue même contre les sectaires, Milton dépasse la secte. A proprement parler, ils ne pouvaient avoir qu'un poëte, poëte sans le vouloir, un fou, un martyr, héros et victime de la grâce, véritable prédicateur, qui atteint le beau par rencontre en cherchant l'utile par principe, pauvre chaudronnier qui, employant les images pour être compris des manouvriers, des matelots, des servantes, est parvenu, sans y prétendre, à l'éloquence et au grand art.

VI

Après la Bible, le livre le plus répandu en Angleterre est le *Voyage du Pèlerin* par le chaudronnier Bunyan. C'est que le fond du protestantisme est la

doctrine du salut opéré par la grâce, et que, pour rendre cette doctrine sensible, nul artiste n'a égalé Bunyan.

Pour bien parler des impressions surnaturelles, il faut être sujet aux impressions surnaturelles. Bunyan eut le genre d'imagination qui les produit. Cette imagination, puissante comme celle des artistes, plus violente que celle des artistes, agit dans l'homme sans le concours de l'homme, et l'assiége de spectacles qu'il n'a ni voulus ni prévus. Dès ce moment, il y a en lui comme un second être, souverain du premier, grandiose et terrible, dont les apparitions sont soudaines, dont les démarches sont inconnues, qui double ou brise ses facultés, qui le prosterne ou l'exalte, qui l'inonde de sueurs d'angoisse, qui le ravit de transports de joie, et qui par sa force, sa bizarrerie, son indépendance, lui atteste la présence et l'action d'un maître étranger et supérieur. Dès l'enfance, comme sainte Thérèse, Bunyan eut des visions, « étant grandement troublé par la pensée des tourments horribles du feu de l'enfer, » triste au milieu de ses jeux, se croyant damné, et si désespéré « qu'il souhaitait être un démon, supposant que les démons sont seulement bourreaux, et qu'il vaut mieux encore être tourmenteur que tourmenté [1]. » C'était déjà l'obsession des images précises et corporelles. Sous leur effort la réflexion

1. Also I should, at these years, be greatly troubled with the thoughts of the fearful torments of hell-fire, still fearing that it would be my lot to be found at last among those devils and

cesse, et l'homme est tout d'un coup précipité dans l'action. Le premier mouvement l'emportait les yeux fermés, lancé comme sur une pente roide dans les déterminations folles. Un jour, voyant un serpent passer sur la grand'route, il le frappa de son bâton sur le dos et l'étourdit. « Puis de mon bâton, je le forçai à ouvrir sa gueule, et lui arrachai son aiguillon avec mes doigts, action désespérée qui, si Dieu n'avait pas eu pitié de moi, m'aurait mené à ma fin[1]. » Dès ses premiers essais de conversion, il fut extrême dans ses émotions, et maîtrisé jusqu'au cœur par la vue des objets physiques, « adorant » le prêtre, l'office, l'autel, les vêtements. « Cette pensée était devenue si forte dans mon esprit, qu'à la seule vue d'un prêtre (si sale et débauchée que fût sa vie) je sentais mon cœur défaillir sous lui, et le

hellish fiends, who are there bound down with the chains and bonds of darkness unto the judgment of the great day.

These things, I say, when I was but a child but nine or ten years old, did so distress my soul, that then, in the midst of my many sports and childish vanities, amidst my vain companions, I was often much cast down and afflicted in my mind therewith, yet could I not let go my sins. Yea, I was also then so overcome with despair of life and heaven, that I should often wish either that there had been no hell, or that I had been a devil, supposing they were only tormenters, that if it must needs be that I went thither, I might be rather a tormentor than be tormented myself.

1. Another time, being in the field with my companions, it chanced that an adder passed over the highway, so I, having a stick, struck her over the back, and having stunned her, I forced open her mouth with my stick, and plucked her sting out with my fingers, by which act, had not God been merciful to me, I might, by my desperateness, have brought myself to my end.

vénérer, et se lier à lui; oui, et pour l'amour que je leur portais, il me semblait que je me serais couché sous leurs pieds pour être foulé par eux, tant leur nom, leur habit, leur office m'enivraient et m'ensorcelaient[1]. » Déjà les idées s'attachaient à lui de cette prise invincible qui fait la monomanie; absurdes ou non, il n'importait; elles régnaient en lui, non par leur vérité, mais par leur présence. La pensée d'un danger impossible l'effrayait autant que la vue d'un péril imminent. Comme un homme suspendu au-dessus d'un gouffre par une corde solide, il oubliait que la corde était solide et le vertige l'étreignait. Selon l'usage des ouvriers anglais, il aimait à sonner les cloches; devenu puritain, il trouva l'amusement profane et s'abstint; pourtant, traîné par son désir, il montait encore au clocher et regardait sonner. « Mais bientôt après je me mis à penser : Et si une des cloches tombait? — Alors je choisis, pour me

1. But withal I was so overrun with the spirit of superst tion, that I adored, and that with great devotion, even all things (both the high-place, priest, clerk, vestment, service, and what else) belonging to the church; counting all things holy that were therein contained, and especially the priest and clerk most happy, and, without doubt, greatly blessed, because they were the servants, as I then thought, of God, and were principal in the holy temple, to do his work therein. This conceit grew so strong upon my spirit, that had I but seen a priest (though never so sordid and debauched in his life), I should find my spirit fall under him, reverence him, and knit unto him; yea, I thought for the love I did bear unto them (supposing they were the ministers of God), I could have laid down at their feet, and have been trampled upon by them—their name, their garb, and work did so intoxicate and bewitch me.

tenir, une place sous une grosse poutre qui était en travers du clocher, pensant que je serais là en sûreté. — Mais bientôt je me remis à penser que si la cloche tombait dans son balancement, elle pourrait frapper d'abord le mur, puis rebondir sur moi et me tuer malgré la poutre. — Cela fit que je me tins à la porte du clocher. — Et maintenant, pensé-je, je suis en sûreté; car si une cloche tombait, je m'esquiverais derrière ces gros murs, et je serais sauvé malgré tout. — En sorte qu'après cela j'allais encore voir sonner, sans vouloir entrer plus avant que la porte du clocher. Mais alors il me vint dans la tête: Et si le clocher aussi tombait? Et cette pensée continuelle ébranla si fort mon esprit, que je n'osai pas rester plus longtemps à la porte du clocher, que *je fus forcé* de fuir, par crainte que le clocher ne tombât sur ma tête [1]. » Souvent la simple conception d'un péché devenait pour lui une tentation si

1. Now you must know, that before this I had taken much delight in ringing, but my conscience beginning to be tender, I thought such practice was but vain, and therefore forced myself to leave it; yet my mind hankered; wherefore I would go to the steeple-house and look on, though I durst not ring; but I thought this did not become religion neither; yet I forced myself and would look on still. But quickly after, I began to think, 'How, if one of the bells should fall?' Then I chose to stand under a main beam that lay overthwart the steeple, from side to side, thinking here I might stand sure; but then I thought again, should the bell fall with a swing, it might first hit the wall, and then rebounding upon me, might kill me for all this beam. This made me stand in the steeple-door; and now, thought I, I am safe enough; for if a bell should then fall, I can slip out behind these thick walls, and so be preserved

involontaire et si forte, qu'il y sentait la griffe aiguë du diable. L'idée fixe grossissait dans sa tête comme un abcès douloureux, chargé de toute la sensibilité et de tout le sang vital. « Si ce péché consistait à prononcer un tel mot, j'ai été comme si ma bouche allait prononcer ce mot, que je le voulusse ou non. Et si puissante était la tentation sur moi, que souvent j'ai été prêt à claquer des mains contre mon menton, pour empêcher ma bouche de s'ouvrir; et d'autres fois, de sauter la tête en bas dans quelque trou à fumier, pour empêcher ma bouche de parler[1]. » Plus tard, au milieu d'un sermon qu'il prêchait, il était assailli par des pensées de blasphème; le mot arrivait à ses lèvres, et toute sa résistance parvenait à peine à tenir en place le muscle bandé par le cerveau dominateur.

notwithstanding. So after this I would yet go to see them ring, but would not go any farther than the steeple-door; but then it came into my head, 'How, if the steeple itself should fall?' And this thought (it may, for aught I know, when I stood and looked on) did continually so shake my mind, that I durst not stand at the steeple-door any longer, but was forced to flee, for fear the steeple should fall upon my head.

1. In these days, when I have heard others talk of what was the sin against the Holy Ghost, then would the tempter so provoke me to desire to sin that sin, that I was as if I could not, must not, neither should be quiet until I had committed it; now no sin would serve but that: if it were to be committed by speaking of such a word, then I have been as if my mouth would have spoken that word whether I would or no; and in so strong a measure was the temptation upon me, that often I have been ready to clap my hands under my chin, to hold my mouth from opening; at other times, to leap with my head downward into some muck-hill hole, to keep my mouth from speaking.

Un jour que le ministre de sa paroisse prêchait contre la danse, les jurons et les jeux, il se frappa de cette idée que le sermon était pour lui, et rentra dans sa maison plein d'angoisse. Mais il mangea; son estomac chargé déchargea son cerveau, et ses remords se dissipèrent. En véritable enfant, uniquement touché de la sensation présente, il fut ravi, sauta dehors et courut au jeu. Il avait lancé sa balle et allait recommencer, quand une voix dardée du ciel entra soudainement dans son âme : « Veux-tu quitter tes péchés et aller au ciel, ou garder tes péchés et aller en enfer? » Éperdu, « je regardai le ciel, et je fus comme si, avec les yeux de mon intelligence, j'avais aperçu le Seigneur Jésus, me regardant d'un air très-fâché contre moi, et comme s'il m'avait sévèrement menacé de quelque griève punition pour ces pratiques impies et les autres semblables[1]. » Tout d'un coup, réfléchissant que ses péchés

1. But hold, it lasted not, for before I had well dined, the trouble began to go off my mind, and my heart returned to its old course; but oh, how glad was I that this trouble was gone from me, and that the fire was put out, that I might sin again without control! Wherefore, when I had satisfied nature with my food, I shook the sermon out of my mind, and to my old custom of sports and gaming I returned with great delight.

But the same day, as I was in the midst of a game of cat, and having struck it one blow from the hole, just as I was about to strike it the second time, a voice did suddenly dart from heaven into my soul, which said, 'Wilt thou leave thy sins and go to heaven, or have thy sins and go to hell?' At this I was put to an exceeding maze; wherefore, leaving my cat upon the ground, I looked up to heaven, and was as if I had, with the eyes of my understanding, seen the Lord Jesus looked down upon

étaient très-grands, et qu'il serait certainement damné quoi qu'il fît, il résolut de se contenter en attendant, et pendant cette vie de pécher tant qu'il pourrait. Il reprit sa balle, se remit à jouer avec fureur, et jura plus haut et plus souvent que jamais. Un mois après, réprimandé par une femme, tout d'un coup « à ce reproche je me tus, et baissant la tête, je souhaitai d'être de nouveau un petit enfant pour que mon père m'apprît à parler sans cette méchante habitude de jurer. Car, pensai-je, j'y suis si accoutumé qu'il serait inutile de penser à me corriger; je ne pourrais jamais le faire. — Mais je ne sais comment cela arriva, à partir de ce temps je quittai mes jurons, tellement que c'était un grand étonnement pour moi de me voir ainsi; et tandis qu'auparavant je ne savais parler sans mettre un juron devant et un derrière pour donner crédit à mes paroles, maintenant sans juron je parlais mieux et plus aisément que je n'avais fait auparavant[1]. » Ces brusques alternatives, ces résolutions violentes, ce renouvellement imprévu du cœur, sont des œuvres de l'imagination passionnée et involontaire; par ses hallucinations, par sa souveraineté, par ses

me, as being very hotly displeased with me, and as if he did severely threaten me with some grievous punishment for those and other ungodly practices.

1. At this reproof I was silenced, and put to secret shame, and that, too, as I thought, before the God of heaven; wherefore, while I stood there, hanging down my head, I wished that I might be a little child again, that my father might learn me to speak without this wicked way of swearing; for, thought I, I

idées fixes, par ses idées folles, elle prépare un poëte et annonce un inspiré.

Les circonstances en lui développèrent le naturel; son genre de vie aidait son genre d'esprit. Il était né « dans le rang le plus bas et le plus méprisé, » fils d'un chaudronnier, lui-même chaudronnier ambulant, avec une femme aussi pauvre que lui, « tellement qu'entre eux deux ils n'avaient pas une cuiller ni un plat de mobilier. » On lui avait enseigné dans son enfance à lire et à écrire, mais depuis « il avait perdu presque entièrement ce qu'il avait appris. » L'éducation distrait et discipline l'homme; elle le remplit d'idées diverses et raisonnables; elle l'empêche de s'enfoncer dans la monomanie ou de s'échauffer par l'exaltation; elle substitue les pensées approuvées aux inventions excentriques; les opinions mobiles aux convictions roides; elle remplace les images impétueuses par les raisonnements calmes, les volontés improvisées par les décisions réfléchies; elle nous donne la sagesse et les idées d'autrui, la conscience et l'empire de nous-mêmes. Supprimez cette raison et cette discipline, et considérez le pauvre ouvrier ignorant à son ouvrage; la

am so accustomed to it, that it is in vain to think of a reformation, for that could never be. But how it came to pass I know not, I did from this time forward so leave my swearing, that it was a great wonder to myself to observe it; and whereas before I knew not how to speak unless I put an oath before, and another behind, to make my words have authority, now I could without it speak better, and with more pleasantness, than ever I could before.

tête travaille pendant que les mains travaillent, non pas sagement, avec des habitudes acquises de logique apprise, mais par de sourdes émotions, sous un flot déréglé d'images confuses. Soir et matin, le marteau machinal berce de ses notes assourdissantes la même pensée incessamment ramenée et reployée sur elle-même. Une vision trouble, obstinée, ondoie devant lui aux lueurs de l'étain froissé qui tressaille. Dans la fournaise rouge où bout le fer, dans le cri du cuivre meurtri, dans les noirs recoins où rampe l'ombre humide, il aperçoit la flamme et les ténèbres d'en bas, et le grincement des chaînes éternelles. Demain il revoit la même image, et après-demain, et toute la semaine, et tout le mois, et toute l'année. Son front se plisse, ses yeux deviennent mornes, et sa femme, la nuit, l'entend gémir. Elle se souvient qu'elle a deux volumes dans un vieux sac : le *Chemin de l'homme simple au ciel* et la *Pratique de la piété;* pour se consoler il les épelle, et la pensée imprimée, déjà auguste par elle-même, devenue plus auguste par la lenteur de la lecture, s'enfonce comme un oracle dans sa croyance subjuguée. Les brasiers des diables, — les harpes d'or du ciel, — le Christ nu sur la croix sanglante, — chacune de ces idées enracinées végète vénéneuse ou salutaire dans son cerveau malade, s'étend, plonge plus avant et fleurit plus haut par une ramification de visions nouvelles, si épaisses, que dans cet esprit obstrué il n'y a plus de place ni d'air pour d'autres conceptions. — Se reposera-t-il quand, l'hiver venu,

il partira pour sa tournée? Dans ses longues marches solitaires, sur les landes désertes, dans les fondrières maudites et hantées, toujours livré à lui-même, l'inévitable idée le poursuit. Ces routes défoncées où il s'embourbe, ces lourdes rivières troublées qu'il traverse sur un bac pourri, ces chuchottements menaçants des bois nocturnes, quand, dans les endroits meurtriers, la lune livide dessine des formes embusquées, tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend s'assemble en un poëme involontaire autour de l'idée qui l'absorbe; elle se change ainsi en un vaste corps de légendes sensibles, et multiplie sa force en multipliant ses détails. — Devenu sectaire, on l'enferme pendant douze ans, n'ayant d'autre entretien que le livre des *Martyrs* et la Bible, dans une de ces prisons infectes où sous la Restauration pourrissaient les puritains. Le voilà seul encore, replié sur lui-même par la monotonie du cachot, assiégé par les terreurs de l'Ancien Testament, par le délire vengeur des prophètes, par les dogmes fulminants de saint Paul, par le spectacle des ravis sements et des martyres, face à face avec Dieu, tantôt désespéré, tantôt consolé, troublé d'images involontaires et d'émotions inattendues, apercevant tour à tour le démon et les anges, acteur et témoin d'un drame intérieur dont il peut raconter les vicissitudes. Il les écrit : c'est là son livre. Vous voyez désormais l'état de ce cerveau enflammé. Appauvri d'idées, rempli d'images, livré à une pensée fixe et unique, plongé dans cette pensée par son métier

machinal, par sa prison et ses lectures, par sa science et son ignorance, les circonstances, comme la nature, le font visionnaire et artiste, lui fournissent les impressions surnaturelles et les images sensibles, lui enseignent l'histoire de la grâce et les moyens de l'exprimer.

Le *Voyage du Pèlerin* est un manuel de dévotion à l'usage des simples, en même temps qu'une épopée allégorique de la grâce. On entend ici un homme du peuple qui parle au peuple, et qui veut rendre sensible à tous la terrible doctrine de la damnation et du salut[1]. Selon Bunyan, nous sommes « les fils de la colère, » condamnés de naissance, criminels par nature, prédestinés justement à la destruction. Sous cette pensée formidable le cœur fléchit. Le malheureux homme raconte qu'il tremblait de tous ses membres, et que dans ses convulsions il lui sem-

1. Voici l'abrégé des événements : Du haut du ciel, une voix a crié vengeance contre la cité de la Destruction où vit un pécheur nommé Chrétien. Effrayé, il se lève parmi les railleries de ses voisins et part pour n'être point dévoré par le feu qui consumera les criminels. Un homme secourable, Évangéliste, lui montre le droit chemin. Un homme perfide, Sagesse-Mondaine, essaye de l'en détourner. Son camarade Maniable, qui l'avait d'abord suivi, s'embourbe dans le marais du Découragement et le quitte. Pour lui, il avance bravement à travers l'eau trouble et la boue glissante, et parvient à la porte étroite, où un sage interprète l'instruit par des spectacles sensibles et lui indique la voie de la cité céleste. Il passe devant une croix et le lourd fardeau des péchés qu'il portait à ses épaules se détache et tombe. Il grimpe péniblement la colline escarpée de la Difficulté, et parvient dans un superbe château, où Vigilant, le gardien, le remet aux mains de ses sages filles, Piété, Prudence, qui l'avertissent et l'arment contre les monstres d'enfer. Il trouve la route barrée par un



blait que les os de sa poitrine allaient se briser. « Un jour, assis dans la rue, je tombai dans une « profonde réflexion sur l'état effroyable où mon « péché m'avait mis, et après une grande rêverie je « levai la tête; mais il me sembla voir comme si le « soleil qui brille dans le ciel répugnait à me donner « sa lumière, et comme si les pierres mêmes des « rues et les tuiles des toits se conjuraient contre « moi. Il me sembla qu'ils se liguaient tous en- « semble pour me bannir du monde. J'étais abhorré « par eux et indigne d'habiter parmi eux, parce que « j'avais péché contre le Sauveur. Oh! combien « chaque créature était plus heureuse que moi! Car « elles étaient fermes et se tenaient en place; mais « moi, j'étais emporté et perdu. » Contre le pécheur qui se repent, les démons se bandent; ils obscurcissent sa vue, ils l'assiégent de fantômes, ils hur-

de ces démons, Apollyon, qui lui ordonne d'abjurer l'obéissance du roi Céleste. Après un long combat, il le tue. Cependant la route se rétrécit, les ombres tombent plus épaisses, les flammes sulfureuses montent le long du chemin : c'est la vallée de l'Ombre de la Mort. Il la franchit, et arrive dans la ville de la Vanité, foire immense de trafics, de dissimulations et de comédies, où il passe les yeux baissés sans vouloir prendre part aux fêtes ni aux mensonges. Les gens du lieu le chargent de coups, le jettent en prison, le condamnent comme traître et révolté, brûlent son compagnon Fidèle. Échappé de leurs mains, il tombe dans celles d'un géant, Désespoir, qui le meurtrit, le laisse sans pain dans un cachot infect, et, lui présentant des poignards et des cordes, l'exhorte à se délivrer de tant de malheurs. Il parvient enfin sur les montagnes Heureuses, d'où il aperçoit la divine cité. Pour y entrer, il ne reste à franchir qu'un courant profond où l'on perd pied, où l'eau trouble la vue, et qu'on appelle la rivière de la Mort.

lent à côté de lui pour l'entraîner dans leurs précipices, et la noire vallée où le pèlerin se plonge égale à peine par l'horreur de ses symboles l'angoisse des terreurs et des tourments dont il est persécuté. « Aussi loin que cette vallée s'étendait, il y avait à « main droite une fosse très-profonde, qui est celle « où les aveugles ont conduit les aveugles dans tous « les âges, et où les uns et les autres ont misérablement péri. Et, voyez, de l'autre côté il y avait « une très-dangereuse fondrière dans laquelle celui « qui tombe, fût-il homme de bien, ne trouve point « de fond pour y poser le pied. — Ce sentier-là « était extrêmement étroit, et pour cela le pauvre « Chrétien avait encore plus à se garer; car lorsqu'il « tâchait dans l'obscurité d'éviter la fosse de droite, « il était près de rouler dans la fondrière de l'autre « côté; et aussi, quand il voulait s'écarter sans « grande précaution de la fondrière, il était près « de tomber dans la fosse. Ainsi il allait, et je l'en« tendis ici soupirer amèrement; car, outre le « danger qu'on a dit, le sentier était si obscur que « quand il levait le pied pour le mettre en avant, il « ne savait pas où ni sur quoi il le mettrait ensuite. « — Vers le milieu de la vallée j'aperçus la gueule « de l'enfer; et elle était tout près de la route. A « présent, pensa Chrétien, que ferai-je? — Et de « moment en moment, la flamme et la fumée sor« taient en si grande abondance avec des étincelles « et des bruits hideux, qu'il était forcé de relever « son épée et de recourir à une autre arme appelée



« *prière*. — Il alla ainsi longtemps; et toujours ce-
« pendant la flamme arrivait jusqu'à lui; et il en-
« tendait aussi des voix lamentables et comme des
« frôlements et des froissements deçà et delà, tel-
« lement qu'il pensait parfois qu'il serait déchiré
« en pièces ou foulé comme la boue des rues[1]. »
— Contre ces angoisses, ni ses bonnes œuvres, ni ses prières, ni sa justice, ni toute la justice et toutes les prières de toutes les autres créatures ne pourront le défendre. Seule la grâce justifie. Il faut que Dieu

1. I saw then in my dream, so far as this valley reached, there was on the right hand a very deep ditch. That ditch is it into which the blind have led the blind in all ages, and have both there miserably perished. Again, behold on the left hand, there was a very dangerous quagg into which, if even a good man falls, he finds no bottom for his foot to stand on....

The path-way was here also exceedingly narrow, and therefore good Christian was the more put to it: for when he sought in the dark to shun the ditch on the one hand, he was ready to top over into the mire on the other; also, when he sought to escape the mire, without great carefulness he would be ready to fall into the ditch. Then he went on, and I heard him here sigh bitterly: for, besides the danger mentioned above, the pathway was here so dark, that often times when he lift up his foot to set forward, he knew not where or upon what he should set it next.

About the midst of this valley, I perceived the mouth of Hell to be; and it stood also hard by the way-side. Now, thought Christian, what shall I do? And ever and anon the flame and smoke would come out in such abondance, with sparks and hideous noises, that he was forced to put up his sword, and betake himself to another weapon called *All-prayer:* so he cried in my hearing: « O Lord, I beseech thee, deliver my soul! » — Thus he went a great while. Yet still the flame would be reaching toward him; also he heard doleful voices, and rushing to and fro, so that sometimes he thought he would be torn in pieces, or trodden down like mire in the street....

lui impute la pureté du Christ et le sauve par un choix gratuit. Rien de plus passionné que la scène où, sous le nom de son pauvre pèlerin, il raconte ses doutes, sa conversion, sa joie et la soudaine transformation de son cœur. « Seigneur, dis-je, un si « grand pécheur que moi peut-il être reçu par toi « et sauvé par toi? — Ici je l'entendis qui disait : « Celui qui vient à moi, je ne le rejetterai jamais. « — Et alors mon cœur fut plein de joie, mes « yeux furent pleins de larmes, et toute mon âme « déborda d'amour pour le nom, le peuple et les « voies de Jésus-Christ. Cela me fit voir que tout « le monde, malgré toute la justice qui est en lui, « est dans un état de condamnation. Cela me fit « voir que Dieu le père, quoiqu'il soit juste, peut « justement justifier le pécheur qui revient. Cela « me fit grandement rougir de l'infamie de ma pre« mière vie. Cela me confondit par le sentiment de « mon ignorance, parce que jamais pensée n'était « venue auparavant dans mon cœur qui me montrât « si bien la beauté de Jésus-Christ. Cela me rendit « désireux d'une sainte vie et passionné pour faire « quelque chose en l'honneur et à la gloire du nom « du Seigneur Jésus. Oui, et je pensai que si j'avais « maintenant mille pintes de sang dans mon corps, « je le répandrais tout pour l'amour du Seigneur « Jésus [1]. »

1. Then the water stood in my eyes, and I asked further: But Lord, may such a great sinner as I am be indeed accepted of thee, and be saved by thee? And I heard him say: And him

Une pareille émotion ne calcule point les combinaisons littéraires. L'allégorie, le plus artificiel des genres, est naturelle à Bunyan. S'il l'emploie ici, c'est qu'il l'emploie partout; et s'il l'emploie partout, c'est par nécessité, non par choix. Comme les enfants, les paysans et tous les esprits incultes, il change les raisonnements en paraboles; il ne saisit les vérités qu'habillées d'images; les termes abstraits lui échappent; il veut palper des formes et contempler des couleurs. C'est que les sèches vérités générales sont une sorte d'algèbre, acquise par notre esprit fort tard et après beaucoup de peine, contre notre inclination primitive, qui est de considérer des événements détaillés et des objets sensibles, l'homme n'étant capable de contempler les formules pures qu'après s'être transformé par dix ans de lecture et de réflexion. Nous comprenons du premier coup le mot *purification du cœur;* Bunyan ne l'en-

that cometh to me I will in no wise cast out.... And now was my heart full of joy, mine eyes full of tears, and mine affections running over with love to the name, people, and ways of Jesus Christ....

It made me see that all the world, notwithstanding all the righteousness thereof, is in a state of condemnation. It made me see that God the Father, though he be just, can justly justifie the coming sinner. It made me greatly ashamed of the vileness of my former life, and confounded me with the sense of my own ignorance; for there never came thought into my heart before now that shewed me so the beauty of Jesus Christ. It made me love an holy life, and long to do something for the honour and glory of the name of the Lord Jesus. Yea, I thought, that had I now a thousand gallons of blood in my body, I could spill it all for the sake of the Lord Jesus.

tend pleinement qu'après l'avoir traduit par cet apologue [1]. « L'interprète prit Chrétien par la main « et le conduisit dans une très-grande chambre « qui était pleine de poussière, parce qu'elle n'avait « jamais été balayée. Après qu'il l'eut considérée un « peu de temps, il appela un homme pour la ba- « layer. Mais quand cet homme eut commencé à « la balayer, la poussière se mit à voler si abon- « damment que Chrétien en fut presque étouffé. « Alors l'interprète dit à une demoiselle qui était « là : Apportez ici de l'eau et arrosez la chambre. « Après qu'elle l'eut fait, on la balaya et on la net- « toya avec plaisir. — Alors Chrétien dit : Que veut « dire ceci ? — L'interprète répondit : Cette chambre « est le cœur de l'homme qui jamais n'a été sanctifié « par la douce grâce de l'Évangile. La poussière « est son péché originel et la corruption intérieure « qui a sali tout l'homme. Le premier qui s'est mis

1. Then the interpreter took Christian by the hand, and led him into a very large parlour that was full of dust, because never swept; the which, after he had reviewed a little while, the interpreter called for a man to sweep. Now, when he began to sweep, the dust began so abundantly to fly about, that Christian had almost therewith been choked. Then said the interpreter to a damsel that stood by : Bring hither water and sprinkle the room ; the which when she had done, it was swept and cleansed with pleasure.

Then said Christian : What means this?

The interpreter answered : This parlour is the heart of a man that was never sanctified by the sweet grace of the Gospel — the dust is his original sin, and inward corruptions, that have defiled the whole man. He that began to sweep at first is the Law; but she that brought that water, and did sprinkle it, is the

« à balayer est la Loi; mais celle qui a apporté l'eau « et qui a arrosé la chambre est l'Évangile. Maintenant tu as vu que lorsque le premier s'est mis « à balayer, la poussière a volé tellement que la « chambre n'a pu être nettoyée et que tu as été « presque étouffé; c'était pour te montrer que la « Loi, au lieu de balayer par son opération le péché « du cœur, le ranime, lui donne de la force, l'ac« croît dans l'âme, en même temps qu'elle le dé« couvre et l'interdit, car elle ne donne pas le pou« voir de le vaincre. — Au contraire, quand tu as « vu la demoiselle arroser d'eau la chambre, en sorte « qu'on a pu la nettoyer avec plaisir, c'était pour « te montrer que lorsque l'Évangile vient dans ce « cœur avec ses douces et précieuses rosées, comme « tu as vu la demoiselle abattre la poussière en ar« rosant d'eau le plancher, de même le péché est « vaincu et subjugué, et l'âme nettoyée par la foi,

Gospel. Now, whereas thou sawest that so soon as the first began to sweep, the dust did so fly about, that the room by him could not be cleansed, but that thou wast almost choked therewith, — this is to show thee that the Law, instead of cleansing the heart, by its working, from sin, doth revive, put strength into, and increase it in the soul, even as it doth discover and forbid it, for it doth not give power to subdue it.

Again, as thou sawest the damsel sprinkle the room with water, upon which it was cleansed with pleasure, — this is to show thee that when the Gospel comes in and the sweet and precious influences thereof to the heart, then, I say, even as thou sawest the damsel lay the dust by sprinkling the floor with water, so is sin vanquished and subdued, and the soul made clean through the faith of it, and consequently fit for the King of Glory to inhabit.

« et par conséquent propre à recevoir le roi de « gloire[1]. » Ces répétitions, ces phrases embarrassées, ces comparaisons familières, ce style naïf dont la maladresse rappelle les périodes enfantines d'Hérodote, et dont la bonhomie rappelle les contes de madame Bonne, prouvent qui si l'ouvrage est allégorique, c'est pour être intelligible, et que Bunyan est poëte parce qu'il est enfant. »

Regardez bien cependant. Sous la simplicité, vous apercevez la puissance, et dans la puérilité la vision. Ces allégories sont des hallucinations aussi nettes, aussi complètes et aussi saines que les perceptions ordinaires. Personne, sauf Spenser, n'a été si lucide. D'eux-mêmes les objets imaginaires surgissent devant lui. Il n'a point de peine à les appeler ou à les former. Ils s'accommodent dans tous leurs détails à tous les détails du précepte qu'ils repré-

1. Voici une autre de ces allégories, presque spirituelle, tant elle est juste et simple.

Now, I saw in my dream that at the end of this valley lay blood, bones, ashes, and mingled bodies of men, even of pilgrims that had gone this way formerly. And while I was musing what would be the reason, I espied a little before me a cave where two giants, Pope and Pagan, dwelt in old times, by whose power and tyranny the men whose bones, blood, ashes, etc., lay there, were cruelly put to death. But by this place Christian went without much danger, whereat I somewhat wondered. But I have learned since that Pagan has been dead many a day; and as for the other, though he yet be alive, he is, by reason of age, and also of the many shrewd brushes that he has met with in his younger days, grown so crazy and stiff in his joints, that he can now do little more than sit in his cave's mouth, grinning at pilgrims as they go by, and biting his nails, because he cannot come at them.

sentent, comme un voile souple se modèle sur le corps qu'il revêt. Il distingue et place toutes les parties du paysage, ici la rivière, le château sur la droite, un drapeau sur la tourelle gauche, le soleil couchant trois pieds plus bas, un nuage ovale dans le premier tiers du ciel, avec une précision d'arpenteur. On croit revoir, en le lisant, les vieilles cartes géographiques du siècle où les profils saillants des cités anguleuses sont enfoncés dans le cuivre par un burin aussi sûr qu'un compas[1]. Les dialogues coulent de sa plume comme en un rêve. Il n'a pas l'air d'y penser; on dirait même qu'il n'est pas là. Les événements et les discours semblent naître et s'ordonner en lui sans son concours. Rien de plus froid ordinairement que les personnages allégoriques; les siens sont vivants. Au spectacle de ces détails si petits et si familiers, l'illusion vous prend. Le géant Désespoir, simple abstraction, devient aussi réel entre ses mains qu'un geôlier ou un fermier d'Angleterre. On l'entend causer la nuit, dans son lit, avec sa femme mistress Défiance, qui lui donne de bons conseils, parce que, dans ce ménage comme dans les autres, l'animal fort et brutal est le moins avisé des deux : « Elle lui conseilla de prendre les prisonniers, quand il se lèverait le matin, « et de les battre sans merci. En sorte que lorsqu'il « se leva, il prit un bâton pesant de pommier sauvage, et descendit vers eux dans le cachot, et là

1. Par exemple, l'œuvre de Hollar, *Cités d'Allemagne*.

« cité, et à cause de la splendeur que les rayons du « soleil y faisaient en se réfléchissant, Chrétien « tomba malade de désir. Plein-d'Espoir eut aussi un « accès ou deux du même mal. C'est pourquoi ils « demeurèrent couchés pendant un temps, criant à « cause de leurs angoisses : *Si vous voyez mon bien-« aimé, dites-lui que je suis malade d'amour*[1] !

« Ils traversèrent enfin la rivière de la Mort, et « commencèrent à monter ayant quitté leurs vête-« ments mortels. Et je vis, comme ils avançaient, « que deux hommes vinrent à leur rencontre avec « des vêtements qui brillaient comme de l'or; leurs « visages aussi brillaient comme la lumière. Alors

1. Yea, here they heard continually the singing of birds, and saw every day the flowers appear in the earth, and heard the voice of the turtle in the land. In this country the sun shineth night and day.... Here they were within sight of the city they were going to; also here met them some of the inhabitants thereof: for in this land the shining ones commonly walked, because it was upon the borders of Heaven.... Here they heard voices from out of the city, loud voices, saying, 'Say ye to the daughter of Zion, behold thy salvation cometh! Behold, his reward is with him!' Here all the inhabitants of the country called them 'The holy people, the redeemed of the Lord, sought out.'

Now, as they walked in this land, they had more rejoicing than in parts more remote from the kingdom to which they were bound; and drawing nearer to the city yet, they had a more perfect view thereof: it was built of pearls and precious stones, also the streets thereof were paved with gold; so that, by reason of the natural glory of the city, and the reflexion of the sunbeams upon it, Christian with desire fell sick; Hopeful also had a fit or two of the same disease: wherefore here they lay by it awhile, crying out, because of their pangs, 'If you see my Beloved, tell him that I am sick of love.'

« ils avancèrent avec beaucoup d'agilité et de vi-
« tesse, quoique la base sur laquelle la cité était
« bâtie fût plus haute que les nuages. Ils montèrent
« donc à travers les régions de l'air, se parlant dou-
« cement à mesure qu'ils allaient, étant réconfortés
« parce qu'ils avaient traversé sans accident la ri-
« vière et parce qu'ils avaient de si glorieux com-
« pagnons pour les conduire.

« L'entretien qu'ils avaient avec les bienheureux
« resplendissants était sur la gloire de la cité. Et
« ceux-ci leur disaient que sa gloire et sa beauté
« étaient inexprimables. Là, disaient-ils, est le mont
« Sion, la Jérusalem céleste et l'innombrable assem-
« blée des anges et des esprits des hommes justes
« devenus parfaits. Vous allez entrer dans le paradis
« de Dieu, où vous verrez l'arbre de la vie, et vous
« mangerez ses fruits, qui ne se flétrissent jamais.
« Et quand vous y serez, vous aurez des robes
« blanches qu'on vous donnera, et vous irez et
« vous parlerez tous les jours avec le roi, oui, tous
« les jours de l'éternité[1].

1. They therefore went up here with much agility and speed, though the foundation upon which the city was framed was higher than the clouds; they therefore went up through the region of the air, sweetly talking as they went, being comforted because they got safely over the river, and had such glorious companions to attend them.

The talk that they had with the shining ones was about the glory of the place; who told them, that the beauty and glory of it was inexpressible. There, said they, is 'Mount Zion, the heavenly Jerusalem, the innumerable company of angels, and the spirits of just men made perfect.' You are going now, said

« Puis ils vinrent à rencontrer plusieurs des « trompettes du roi habillés de vêtements blancs et « resplendissants, qui de leurs sons hauts et mélo- « dieux faisaient retentir jusqu'au ciel. Ceux-ci les « entourèrent de chaque côté; quelques-uns allaient « devant, quelques-uns derrière, quelques-uns à « main droite, quelques-uns à main gauche, conti- « nuellement sonnant, à mesure qu'ils montaient, « avec de hautes notes mélodieuses, en sorte que la « vue, pour ceux qui pouvaient l'avoir, était comme « si le ciel lui-même fût descendu à leur rencon- « tre[1]... Et à ce moment ces deux hommes étaient, « pour ainsi dire, déjà dans le ciel avant d'y être « entrés, étant comme engloutis par la contempla- « tion des anges et par le ravissement de leurs « notes mélodieuses. Là aussi ils avaient devant les « yeux la cité elle-même, et pensaient que toutes les

they, to the Paradise of God, wherein you shall see the tree of life, and eat of the never-fading fruits thereof; and when you come there, you shall have white robes given you, and your walk and talk shall be every day with the King, even all the days of eternity.

1. There came also out at this time to meet them several of the king's trumpeters, clothed in white and shining raiment, who, with melodious and loud noises, made even the heavens to echo with their sound. These trumpeters saluted Christian and his fellow with ten thousand welcomes from the world; and this they did with shouting and sound of trumpet.

This done, they compassed them round about on every side; some went before, some behind, and some on the right hand, some on the left (as it were to guard them through the upper regions), continually sounding as they went, with melodious noise, in notes on high; so that the very sight was to them that could behold it as if Heaven itself was come down to meet them.

« cloches se fussent mises à sonner pour leur donner
« la bienvenue. Mais au-dessus de tout étaient les ar-
« dentes et joyeuses pensées qui leur venaient, sachant
« qu'ils allaient habiter là en telle compagnie, et cela
« pour toujours. O quelle langue ou quelle plume
« peut exprimer leur glorieuse joie[1]! — Et je vis
« dans mon rêve que ces deux hommes arrivaient à
« la porte. Et voici, comme ils entraient, ils furent
« transfigurés; et on leur mit un vêtement qui bril-
« lait comme l'or. Et plusieurs vinrent à leur ren-
« contre avec des harpes et des couronnes, et leur
« donnèrent les harpes pour chanter les louanges et
« les couronnes en signe d'honneur. Et j'entendis
« dans mon rêve qu'il leur fut dit : Entrez dans la
« joie de votre Seigneur. — A ce moment, comme
« les portes s'ouvraient pour laisser entrer ces hom-
« mes, je regardai après eux et je vis la cité briller
« comme le soleil. Les rues aussi étaient pavées d'or,
« et beaucoup d'hommes y marchaient avec des cou-
« ronnes sur leurs têtes, des palmes dans les mains,
« des harpes d'or pour chanter des louanges. Il y en
« avait aussi qui avaient des ailes, et se répondaient

1. And now were these two men, as it were, in Heaven, before they came at it, being swallowed up with the sight of angels, and with hearing their melodious notes. Here, also, they had the city itself in view, and thought they heard all the bells therein to ring, to welcome them thereto. But, above all, the warm and joyful thoughts that they had about their own dwelling there with such company, and that for ever and ever. Oh! by what tongue or pen can their glorious joy be expressed!

« l'un à l'autre sans interruption, disant : Saint, « Saint, Saint est le Seigneur. — Et ensuite ils fer- « mèrent les portes. Quand j'eus vu cela, je souhaitai « d'être avec eux[1]. »

Il fut emprisonné douze ans et demi; dans son cachot, il fabriquait des lacets ferrés pour se nourrir lui et sa famille; il mourut à soixante ans en 1688. A côté de lui Milton durait obscur et aveugle. Les deux derniers poëtes de la Réforme survivaient ainsi, au milieu de la froideur classique qui séchait alors la littérature anglaise, et de la débauche mondaine qui corrompait alors la morale anglaise. « Hypocrites tondus, chanteurs de psaumes, bigots moroses, » voilà les noms dont on outrageait les hommes qui avaient réformé les mœurs et reformé la consti-

1. Now, I saw in my dream that these two men went in at the gate; and lo, as they entered, they were transfigured, and they had raiment put on that shone like gold. There were also that met them with harps and crowns, and gave to them the harps to praise withal, and the crowns in token of honour. Then I heard in my dream that all the bells in the city rang again for joy, and that it was said unto them, 'Enter ye into the joy of your Lord.' I also heard the men themselves, that they sang with a loud voice, saying, 'Blessing, honour, and glory, and power be to Him that sitteth upon the throne, and to the Lamb, for ever and ever.'

Now, just as the gates were opened to let in the men, I looked in after them, and behold the city shone like the sun; the streets, also, were paved with gold, and in them walked many men with crowns on their heads, palms in their hands, and golden harps, to sing praises withal.

There were also of them that had wings, and they answered one another without intermission, saying, 'Holy, holy, holy, is the Lord.' And after that they shut up the gates; which when I had seen, I wished myself among them.

tution de l'Angleterre. Mais tout opprimés et insultés qu'ils étaient, leur œuvre se continuait d'elle-même et sans bruit sous terre; car le modèle idéal qu'ils avaient érigé était, après tout, celui que suggérait le climat et que réclamait la race. Par degrés le puritanisme allait se rapprocher du monde, et le monde se rapprocher du puritanisme. La Restauration allait se discréditer, et la Révolution allait se faire, et sous le progrès insensible de la sympathie nationale, comme sous l'essor incessant de la réflexion publique, les partis et les doctrines allaient se rallier autour du protestantisme libre et moral.

CHAPITRE VI.

MILTON.

I. **Idée générale de son esprit et de son caractère. — Sa famille. — Son éducation. — Ses études. — Ses voyages. — Son retour en Angleterre.**

II. **Effets du caractère concentré et solitaire. — Son austérité. — Son inexpérience. — Son mariage. — Ses enfants. — Ses chagrins domestiques.**

III. **Son énergie militante. — Sa polémique contre les évêques. — Sa polémique contre le roi. — Son enthousiasme et sa roideur. — Ses théories sur le gouvernement, l'Église et l'éducation. — Son stoïcisme et sa vertu. — Sa vieillesse, ses occupations, sa personne.**

IV. **Le prosateur. — Changements survenus depuis trois siècles dans les physionomies et les idées. — Lourdeur de sa logique. —*Traité du Divorce.*—Pesanteur de sa plaisanterie.— *Animadversions upon the remonstrant.* — Rudesse de sa discussion. — *Defensio populi anglicani.* — Violences de ses animosités. — *Reasons of church Government. Iconoclastes.*— Libéralisme de ses doctrines. *Of Reformation. Areopagitica.*—Son style.—Ampleur de son éloquence. — Richesse de ses images. — Lyrisme et sublimité de sa diction.**

V. **Le poëte. — En quoi il se rapproche et se sépare des poëtes de la Renaissance. — Comment il impose à la poésie un but moral. — Ses poëmes profanes.— L'*Allegro* et le *Penseroso*. — — Le *Comus*. — *Lycidas*. — Ses poëmes religieux. Le *Paradis perdu*. — Conditions d'une véritable épopée. — Elles ne se rencontrent ni dans le siècle ni dans le poëte. — Comparaison d'Ève et d'Adam avec un ménage anglais. — Comparaison de**

Dieu et des anges avec une cour monarchique. — Ce q subsiste du poëme. — Comparaison entre les sentiments Satan et les passions républicaines. — Caractère lyrique moral des paysages. — Élévation et bon sens des idées morale — Situation du poëte et du poëme entre deux âges. — Co struction de son génie et de son œuvre.

Aux confins de la Renaissance effrénée qui fin et de la poésie régulière qui commence, entre le concetti monotones de Cowley et les galanteries co rectes de Waller, paraît un esprit puissant et su perbe, préparé par la logique et l'enthousiasme pou l'épopée et l'éloquence; libéral, protestant, moralis et poëte; qui célèbre la cause d'Algernon Sidney de Locke, avec l'inspiration de Spenser et de Shak peare; héritier d'un âge poétique, précurseur d'u âge austère, debout entre le siècle du rêve désint ressé et le siècle de l'action pratique; pareil à so Adam qui, entrant sur la terre hostile, écoutait de rière lui, dans l'Éden fermé, les concerts expiran du ciel.

John Milton n'est point une de ces âmes fiévreuse impuissantes contre elles-mêmes, que la verve sais par secousses, que la sensibilité maladive précipi incessamment au fond de la douleur ou de la joi que leur flexibilité prépare à représenter la diversi des caractères, que leur tumulte condamne à pein dre le délire et les contrariétés des passions. I science immense, la logique serrée et la passio grandiose, voilà son fond. Il a l'esprit lucide et l'i magination limitée. Il est incapable de trouble et

est incapable de métamorphoses. Il conçoit la plus haute des beautés idéales, mais il n'en conçoit qu'une. Il n'est pas né pour le drame, mais pour l'ode. Il ne crée pas des âmes, mais il construit des raisonnements et ressent des émotions. Émotions et raisonnements, toutes les forces et toutes les actions de son âme se rassemblent et s'ordonnent sous un sentiment unique, celui du sublime, et l'ample fleuve de la poésie lyrique coule hors de lui, impétueux, uni, splendide comme une nappe d'or.

I

Cette sensation dominante fit la grandeur et la fermeté de son caractère. Contre les fluctuations du dehors, il trouvait son refuge en lui-même; et la cité idéale qu'il avait bâtie dans son âme demeurait inexpugnable à tous les assauts. Elle était trop belle, cette cité intérieure, pour qu'il voulût en sortir; elle était trop solide pour qu'on pût la détruire. Il croyait au sublime de tout l'élan de sa nature et de toute l'autorité de sa logique; et la raison cultivée fortifiait chez lui de ses preuves les suggestions de l'instinct primitif. Sous cette double armure, l'homme peut avancer d'un pas ferme à travers la vie. Celui qui se nourrit incessamment de démonstrations est capable de croire, de vouloir, et de persévérer dans sa croyance et dans sa volonté; il ne tourne pas à tout événement et à toute passion,

comme cet être changeant et maniable qu'on appelle un poëte; il demeure assis dans des principes fixes. Il est capable d'embrasser une cause, et d'y rester attaché, quoi qu'il arrive, malgré tout, jusqu'au bout. Nulle séduction, nulle émotion, nul accident, nul changement n'altère la stabilité de sa conviction, ou la lucidité de sa connaissance. Au premier jour, au dernier jour, dans tout l'intervalle, il garde intact le système entier de ses idées claires, et la vigueur logique de son cerveau soutient la vigueur virile de son cœur. Lorsque enfin cette logique serrée s'emploie comme ici au service d'idées nobles, l'enthousiasme s'ajoute à la constance. L'homme juge ses opinions non-seulement vraies, mais sacrées. Il combat pour elles, non-seulement en soldat, mais en prêtre. Il est passionné, dévoué, religieux, héroïque. On a vu rarement un tel mélange : on l'a vu pleinement dans Milton.

Il était né d'une famille où le courage, la noblesse morale, le sentiment des arts s'étaient assemblés pour murmurer les plus belles et les plus éloquentes paroles autour de son berceau. Sa mère était « une personne exemplaire, célèbre dans tout le voisinage par ses aumônes[1]. » Son père, étudiant à Christ-Church et déshérité comme protestant, avait fait seul sa fortune, et, parmi ses occupations d'homme de loi, avait gardé le goût des lettres, n'ayant point

1. Life by Keightley. « Matre probatissima et eleemosynis per « viciniam potissimum nota. » (*Defensio secunda.*)

voulu « quitter ses libérales et intelligentes inclinations jusqu'à se faire tout à fait esclave du monde; » il écrivait des vers, était excellent musicien, l'un des meilleurs compositeurs de son temps; il choisissait Cornélius Jansen pour faire le portrait de son fils qui n'avait encore que dix ans, et donnait à son enfant la plus large et la plus complète des éducations littéraires[1]. Que le lecteur essaye de se figurer cet enfant dans cette rue de commerçants, au milieu de cette famille bourgeoise et lettrée, religieuse et poétique, où les mœurs sont régulières et les aspirations sont élevées, où l'on met les psaumes en musique, et où l'on écrit des madrigaux en l'honneur d'Oriana la reine[2], où le chant, les lettres, la peinture, tous les ornements de la belle Renaissance viennent parer la gravité soutenue, l'honnêteté laborieuse, le christianisme profond de la Réforme. Tout le génie de Milton sort de là: il a porté l'éclat de la Renaissance dans le sérieux de la Réforme, les magnificences de Spenser dans les sévérités de Calvin, e s'est trouvé avec sa famille au confluent de deux civilisations qu'il a réunies. Avant dix ans, il avait un précepteur savant « et puritain, qui lui coupa les cheveux court, » et outre cela, il alla à l'école de Saint-Paul, puis à l'université de Cambridge, afin de s'instruire dans « la littérature polie, » et dès l'âge de douze ans il travailla, en dépit de ses

1. Life by Masson. « My father destined me while yet a child to the study of polite literature. »
2. La reine Élisabeth.

mauvais yeux et de ses maux de tête, jusqu'à minuit et au delà. « Quand j'étais encore enfant, dit un de « ses personnages qui lui ressemble[1], aucun jeu en- « fantin ne me plaisait. Toute mon âme s'employait, « sérieuse, à apprendre et à savoir pour travailler « par là au bien commun; je me croyais né pour « cette fin, pour être le promoteur de toute vérité et « de toute droiture. » En effet, à l'école, puis à Cambridge, puis chez son père, il se munissait et se préparait de toute sa force « libre de tout reproche, et approuvé par tous les hommes de bien, » parcourant l'immense champ des littératures grecque et latine, non-seulement les grands écrivains, mais tous les écrivains, et jusqu'au milieu du moyen âge; en même temps l'hébreu ancien, le syriaque et l'hébreu des rabbins, le français et l'espagnol, l'ancienne littérature anglaise; toute la littérature italienne; avec tant de profit et de zèle, qu'il écrivait en vers et en prose italienne et latine comme un Italien et un Latin; par-dessus tout cela, la musique, les mathématiques, la théologie, et d'autres choses encore. Une grave pensée gouvernait ce grand labeur. « Par « l'intention de mes parents et de mes amis, j'avais « été destiné dès l'enfance au service de l'Église, et « mes propres résolutions y concouraient. Mais étant « parvenu à quelque maturité d'années, et voyant « quelle tyrannie avait envahi l'Église, une tyrannie « si grande que quiconque voulait prendre les or-

1. *Paradise Regained.*

« dres devait se déclarer *esclave* par serment et « sous son seing, en sorte qu'à moins de trouver sa « promesse au goût de sa conscience, il fallait se « parjurer ou souffrir le naufrage de sa foi, je crus « meilleur de choisir un silence sans reproche plutôt « que l'office sacré de la parole acheté et com- « mencé avec la servitude et le parjure. » Il refusait d'être prêtre de la même façon qu'il avait voulu être prêtre; espérances et renoncement, tout chez lui partait de la même source, la volonté fixe d'agir noblement. Retombé dans la vie laïque, il continua à se cultiver et se perfectionner lui-même, étudiant avec passion et avec méthode, mais sans pédanterie ni rigorisme; au contraire, à l'exemple de Spenser son maître, dans l'*Allegro*, le *Penseroso*, le *Comus*, il arrangeait en broderies éclatantes et nuancées les richesses de la mythologie, de la nature et du rêve; puis, partant pour le pays de la science et du beau, il visitait l'Italie, connaissait Grotius, Galilée, fréquentait les savants, les lettrés, les gens du monde, écoutait les musiciens, se pénétrait de toutes les beautés entassées à Rome et à Florence par la Renaissance. Partout son érudition, son beau style italien et latin, lui conciliaient l'amitié et les empressements des humanistes, tellement que revenant à Florence » il s'y trouvait aussi bien que dans sa propre patrie. » Il faisait provision de livres et de musique qu'il envoyait en Angleterre, et songeait à parcourir la Sicile et la Grèce, ces deux patries des lettres et des arts antiques. De toutes les fleurs

écloses au soleil du Midi sous la main des deux grands paganismes, il cueillait librement les plus parfumées et les plus exquises, mais sans se tacher à la boue qui les entourait. « Je prends Dieu à « témoin, écrivait-il plus tard, que dans tous ces « endroits où il y a tant de licence, j'ai vécu pur et « exempt de toute espèce de vice et d'infamie, por- « tant continuellement dans mon esprit cette pensée, « que si je pouvais échapper aux regards des hom- « mes, je ne pouvais pas échapper à ceux de Dieu[1]. » Au milieu des galanteries licencieuses et des sonnets vides, tels que les sigisbés et les académiciens les prodiguaient, il avait gardé sa sublime idée de la poésie; il songeait à choisir un sujet héroïque dans l'ancienne histoire d'Angleterre, et se confirmait dans l'opinion[2] que « celui qui veut bien écrire sur « des choses louables, doit, pour ne pas être frustré « de son espérance, être lui-même un vrai poëte, « c'est-à-dire, un ensemble et un modèle des choses « les plus honorables et les meilleures; n'ayant pas « la présomption de chanter les hautes louanges des « hommes héroïques ou des cités fameuses, sans « avoir en lui-même l'expérience et la pratique de « tout ce qui est digne de louange[3]. » Entre tous il

1. Voyez aussi les sonnets italiens et leur sentiment si religieux.
2. Apology for Smectymnus.
3. Above them all, (I) preferred the two famous renowners of Beatrice and Laura, who never write but honour of them to whom they devote their verse, displaying sublime and pure thoughts without transgression. And long it was not after, that I was confirmed in this opinion that he who would not be frus-

aimait Dante et Pétrarque à cause de leur pureté, se disant à lui-même « que si l'impudicité dans la « femme que Saint Paul appelle la gloire de l'homme « est un si grand scandale et un si grand déshon- « neur, certainement dans l'homme, qui est à la fois « l'image et la gloire de Dieu, elle doit être, quoique « communément on ne pense pas ainsi, un vice bien « plus déshonorant et bien plus infâme[1]. » Il pensa « que toute âme noble et libre doit être de naissance « et sous serment un chevalier, » pour la pratique et la défense de la chasteté, et garda sa virginité jusqu'à son mariage[2]. Quelle que fût la tentation, attrait ou crainte, elle le trouvait aussi résistant et aussi ferme. Par gravité et convenance, il évitait les disputes de religion; mais si on attaquait la sienne,

trate of his hope to write well hereafter in laudable things ought himself to be a true poem; that is a composition and pattern of the best and honourablest things, not presuming to sing high praises of heroic men or famous cities, unless he have in himself the experience and practice of all that which is praiseworthy. (*Apology for Smectymnus.*)

These reasonings, together with a certain niceness of nature, an honest haughtiness and self-esteem.... kept me still above those low descents of mind, beneath which he must deject and plunge himself that can agree to saleable and unlawful prostitution. (*Ibid.*)

1. I argued to myself that, if unchastity in a woman, whom St. Paul terms the glory of man, be such a scandal and dishonour, then certainly in a man, who is both the image and glory of God, it must, though commonly not so thought, be much more deflouring and dishonourable. (*Ibid.*)

Only this my mind gave me that every free and gentle spirit, without that oath, ought to be born a knight. (*Ib.*)

2. Voyez *passim* son *Traité du Divorce*, qui est transparent.

il la défendait âprement, jusque dans Rome, en face des jésuites qui complotaient contre lui, à deux pas de l'inquisition et du Vatican. Le devoir dangereux, au lieu de l'écarter, l'attirait. Quand la révolution commença à gronder, il revint, par conscience, comme un soldat qui au bruit des armes court au péril, « persuadé qu'il était honteux pour lui de « passer oisivement son temps à l'étranger et pour son « plaisir, quand ses compatriotes luttaient pour leur « liberté. » La lutte engagée, il parut aux premiers rangs, en volontaire, appelant sur lui les coups les plus rudes. Dans toute son éducation et toute sa jeunesse, dans ses lectures profanes et dans ses études sacrées, dans ses actions et dans ses maximes perce déjà sa pensée dominante et permanente, la résolution de développer et dégager en lui-même l'homme idéal.

II

Deux puissances principales conduisent les hommes : l'impulsion et l'idée ; l'une, qui mène les âmes sensitives, abandonnées, poétiques, capables de métamorphoses, comme Shakspeare ; l'autre, qui gouverne les âmes actives, résistantes, héroïques, capables d'immutabilité, comme Milton. Les premières sont sympathiques et fécondes en effusions ; les secondes sont concentrées et disposées à la réserve[1].

1. « Quand même je n'aurais eu qu'une faible teinture du chris-

Les unes se livrent, les autres se gardent. Ceux-là, par confiance et par sociabilité, avec un instinct d'artiste et une subite compréhension imitative, prennent involontairement le ton et la disposition des hommes et des choses qui les environnent, et leur dedans se met tout de suite en équilibre avec le dehors. Ceux-ci, par défiance, par rigidité, avec un instinct de combattants et un prompt regard jeté sur la règle, se replient naturellement sur eux-mêmes, et dans l'enceinte close où ils s'enferment, ne sentent plus les sollicitations ni les contradictions de leurs alentours. Ils se sont formé un modèle, et, dorénavant, comme une consigne, ce modèle les retient ou les pousse. Comme toutes les puissances destinées à prendre l'empire, l'idée intérieure végète et absorbe à son profit le reste de leur être. Ils l'enfoncent en eux par des méditations, ils la nourrissent de raisonnements, ils y attachent le réseau de toutes leurs doctrines et de toutes leurs expériences, en sorte que lorsqu'une tentation les assaille, ce n'est pas un principe isolé qu'elle attaque, c'est l'écheveau entier de leurs croyances qu'elle rencontre, écheveau infiniment ramifié et trop tenace pour qu'une séduction sensible puisse l'arracher. En même temps l'homme, par habitude, s'est mis en défense; l'attitude militante lui est na-

tianisme, une certaine réserve naturelle d'humeur et la discipline morale enseignée par la plus noble philosophie, eussent suffi pour m'inspirer le dédain des incontinences. »

(*Apologie* pour Smectymnus.)

turelle, et il se tient debout, affermi dans l'orgueil de son courage et dans l'ancienneté de sa réflexion.

Une âme ainsi munie est comme un plongeur dans sa cloche[1]; elle traverse la vie comme il traverse la mer, pure, mais isolée. De retour en Angleterre, il retomba parmi ses livres, et admit chez lui quelques élèves auxquels il imposa comme à lui-même un travail continu, des lectures sérieuses, un régime frugal, une conduite sévère: vie de solitaire, presque d'ecclésiastique. Tout d'un coup, en un mois, après un voyage à la campagne, il se maria[2]. Quelques semaines après, sa femme retourna au logis paternel, ne voulut plus revenir, ne tint compte de ses lettres, et renvoya son messager avec dédain. Les deux caractères s'étaient choqués. Rien ne plaît moins aux femmes que le naturel austère et renfermé. Elles sentent qu'elles n'ont point prise sur lui; sa dignité les effarouche, son orgueil les repousse, ses préoccupations les laissent à l'écart; elles se sentent subordonnées, négligées pour des intérêts généraux ou pour des curiosités spéculatives, jugées de plus, et d'après une règle inflexible, tout au plus regardées avec condescendance, comme une sorte d'être moins raisonnable et inférieur, exclues de l'égalité qu'elles réclament et de l'amour qui seul pour elles peut compenser la perte de l'égalité. Le

1. Mot de Jean-Paul Richter. Voir un excellent article sur Milton, National Review, July, 1859.
2. 1643, à trente-cinq ans.

caractère *prêtre* est fait pour la solitude; les ménagements, les abandons et les grâces, l'agrément, la douceur nécessaires à toute société lui font défaut; on l'admire, mais on le plante là, surtout quand on est comme la femme de Milton un peu bornée et vulgaire[1], et que la médiocrité de l'intelligence vient s'ajouter aux répugnances du cœur. « Il avait, disent les biographes, une certaine gravité de nature..., une sévérité d'esprit qui ne condescendait point aux petites choses, » et le maintenait dans les hauteurs, dans une région qui n'est pas celle du ménage. On l'accusait d'être « âpre, colérique, » et certainement il tenait à sa dignité d'homme, à son autorité d'époux, et ne se trouvait pas estimé, respecté, prévenu autant qu'il croyait mériter de l'être. Enfin, il passait le jour parmi ses livres, et le reste du temps il habitait de cœur dans un monde abstrait et sublime dont peu de femmes ont eu la clef, sa femme moins que toute autre. En effet, il l'avait choisie, en homme de cabinet, d'autant plus inexpérimenté, que sa vie antérieure avait été « mieux gouvernée et plus tempérante. » Pareillement il ressentit sa fuite, en

1. Mute and spiritless mate.

« The bashful muteness of the virgin may oftentimes hide all the unloveliness and natural sloth which is really unfit for conversation.

« A man shall find himlelf bound fest to an image of earth and phlegm, with whom he looked to be the copartner of a sweet and delightsome society.

(Milton, *Doctrine and Discipline of Divorce.*)

Une jolie femme dira en revanche: « Je n'aime pas un homme qui porte sa tête comme un saint sacrement. »

homme de cabinet, d'autant plus irrité, que les façons du monde lui étaient plus inconnues. Sans craindre le ridicule, et avec la roideur d'un spéculatif tout d'un coup heurté par la vie réelle, il écrivit des traités en faveur du divorce, les signa de son nom, les dédia au Parlement, se crut divorcé, de fait, puisque sa femme refusait de revenir, de droit, parce qu'il avait pour lui quatre passages de l'Écriture; là-dessus il fit la cour à une jeune fille, et tout d'un coup voyant sa femme à ses genoux et pleurant, il lui pardonna, la reprit, recommença son sec et triste mariage, sans se laisser rebuter par l'expérience, au contraire destiné à contracter deux autres unions encore, la dernière avec une femme plus jeune que lui de trente ans. D'autres portions de sa vie domestique ne furent point mieux ménagées ni plus heureuses. Il avait pris ses filles pour secrétaires, et leur faisait lire des langues qu'elles n'entendaient pas, tâche rebutante dont elles se plaignaient amèrement. En retour, il les accusait de n'être « ni respectueuses ni bonnes pour lui[1], de le négliger, de ne pas se soucier si elles le laissaient là, de comploter avec la servante pour le voler dans leurs achats, de lui dérober ses livres, tellement qu'elles auraient voulu vendre tout le reste aux chiffonnières. » Mary, la seconde, dit un jour en apprenant qu'il allait se marier : « Ce n'est pas une nouvelle que son mariage; une vraie nouvelle, ce

1. Undutiful and unkind.

serait sa mort. » Parole énorme et qui jette un étrange jour sur les misères de ce ménage. Ni les circonstances ni la nature ne l'avaient fait pour le bonheur.

III

Elles l'avaient fait pour la lutte, et dès son retour en Angleterre, il s'y était engagé tout entier, armé de logique, de colère, d'érudition, et cuirassé par la conviction et par la conscience. « Aussitôt que la liberté, « au moins de parole, fut accordée, dit-il, toutes les « bouches s'ouvrirent contre les évêques.... Réveillé « par tout cela, et voyant qu'on prenait le vrai che- « min de la liberté, et que les hommes partis de ce « commencement se disposaient à délivrer de la ser- « vitude toute la vie humaine... comme dès ma jeu- « nesse je m'étais préparé avant tout à ne demeurer « ignorant d'aucune des choses qui ont rapport aux « lois divines et humaines..., je résolus, quoique oc- « cupé alors à méditer sur d'autres sujets, de porter de « ce côté toute la force et toute l'activité de mon esprit, » et là-dessus il écrivait son traité *De la Réforme en Angleterre*[1], raillant et combattant avec hauteur et mépris l'épiscopat et ses défenseurs. Réfuté et attaqué, il

1. 1641. Of Reformation in England and the Causes that hitherto have hindered it.
A treatise of Prelatical Episcopacy.
The Reasons of church Government urged against Episcopacy.
Apology for Smectymnus.

redoubla d'amertume et brisa ceux qu'il avait renversés. Emporté jusqu'au bout de sa croyance, et comme un cavalier lancé qui perce d'un élan toute la ligne de bataille, il alla jusqu'au prince, conclut à l'abolition de la royauté comme au renversement de l'épiscopat, et un mois après la mort de Charles Ier, justifia l'exécution, répondit à l'*Eicon Basilice*, puis à la *Défense du Roi* par Saumaise, avec une grandeur de style et un dédain incomparables, en combattant, en apôtre, en homme qui partout sent la supériorité de sa science et de sa logique, qui veut la faire sentir, qui foule et écrase superbement ses adversaires à titre d'ignorants, d'esprits inférieurs et de cœurs bas[1]. « Les rois, » dit-il au commencement de l'*Iconoclaste*, « quoique forts en légions, « sont faibles en arguments, étant accoutumés dès « le berceau à se servir de leur volonté comme de « leur main droite, et de leur raison comme de leur « main gauche. Quand, par un accident inattendu, « ils sont réduits à ce genre de combat, ils n'offrent « qu'un débile et petit adversaire. » Néanmoins, pour l'amour de ceux qui se laissent accabler par ce nom éblouissant de majesté, il consentit « à ramasser le gant du roi Charles, » et l'en souffleta de manière à faire repentir les imprudents qui l'avaient jeté.

1 The tenure of Kings and Magistrates.
Iconoclastes :
Defensio Populi Anglicani.
Defensio secunda.
Authoris pro se defensio.
Responsio.

Bien loin de fléchir sous l'accusation de meurtre, il la releva et s'en para. Il étala le régicide, l'établit sur un char de triomphe, et le fit jouir de toute la lumière du ciel. Il raconta, avec un ton de juge, « comment ce roi persécuteur de la religion, oppres-« seur des lois, après une longue tyrannie, avait été « vaincu les armes à la main par son peuple; puis « mené en prison, et comme il n'offrait ni par ses « actions ni par ses paroles aucune raison pour faire « mieux espérer de sa conduite, condamné par le « souverain conseil du royaume à la peine capitale; « enfin, frappé de la hache devant les portes mêmes « de son palais... Jamais monarque assis sur le plus « haut trône fit-il briller une majesté plus grande « que celle dont éclata le peuple anglais, lorsque, « secouant la superstition antique, il prit ce roi ou « plutôt cet ennemi, qui, seul de tous les mortels, « revendiquait pour lui, de droit divin, l'impunité, « l'enlaça dans ses propres lois, l'accabla d'un juge-« ment, et, le trouvant coupable, ne craignit point « de le livrer au supplice auquel il eût livré les « autres? » Après avoir justifié l'exécution, il la sanctifia; il la consacra par les décrets du ciel, après l'avoir autorisée par les lois de la terre; de l'abri du Droit, il la porta sous l'abri de Dieu. C'est ce Dieu qui abat « les rois effrénés et superbes, et « qui les déracine avec toute leur race. » « Relevés « tout d'un coup par sa main visible vers le salu « et la liberté presque perdus, guidés par lui, vénérateurs de ses divins vestiges imprimés partout

« devant nos yeux, nous sommes entrés dans une « voie non obscure, mais illustre, ouverte et mani- « festée par ses auspices[1]. » Le raisonnement finit ici par un chant de victoire, et l'enthousiaste perce sous le combattant. Tel il parut dans toutes ses actions et dans toutes ses doctrines. Ses solides files d'arguments hérissés et disciplinés qu'il rangeait en bataille se changeaient dans son cœur, au moment du triomphe, en glorieuses processions d'hymnes couronnés et resplendissants. Il en était transporté, il se faisait illusion à lui-même, et vivait ainsi seul à seul avec le sublime, comme un guerrier pontife qui, dans son armure rigide, ou dans sa chape étincelante, se tient debout face à face avec la Vérité. Ainsi absorbé dans sa lutte et dans son sacerdoce, il demeurait en dehors du monde, aussi aveuglé contre les faits palpables que défendu contre les séductions sensibles, placé au-dessus des souil-

1. Cette défense est écrite en latin :

« Les deux plus grandes pestes de la vie humaine et les plus hostiles à la vertu, la tyrannie et la superstition, Dieu vous en a affranchis les premiers des hommes ; il vous a inspiré assez de grandeur d'âme pour juger d'un jugement illustre votre roi prisonnier vaincu par vos armes, pour le condamner et le punir, les premiers des mortels. Après une action si glorieuse, vous ne devez penser ni faire rien de bas ni de petit, rien qui ne soit grand et élevé. Pour atteindre cette gloire, la seule voie est de montrer que, comme vous avez vaincu vos ennemis par la guerre, de même vous pouvez dans la paix, plus courageusement que tous les autres hommes, abattre l'ambition, l'avarice, le luxe, tous les vices qui corrompent la fortune prospère et tiennent subjugués le reste des mortels, — et que vous avez pour conserver la liberté autant de modération, de tempérance et de justice que vous avez eu de valeur pour repousser la servitude. »

lures et des leçons de l'expérience, aussi incapable de conduire les hommes que de leur céder. Rien de semblable chez lui aux habiletés, ni aux atermoiements de l'homme d'État, calculateur avisé, qui s'arrête à mi-chemin, qui tâtonne, les yeux appliqués sur les événements, qui mesure le possible et use de la logique pour la pratique. Il est spéculatif et chimérique. Enfermé dans ses idées, il ne voit qu'elles, et s'éprend d'elles. Quand il plaide contre les évêques, il veut qu'on les extirpe à l'instant, sans précaution, sans ménagements, sans réserve; il exige qu'on établisse à l'instant le culte presbytérien, sans précaution, sans ménagements, sans réserve. C'est le commandement de Dieu, c'est le devoir de tout fidèle; prenez garde de badiner avec Dieu ou de temporiser avec la foi. Concorde, douceur, liberté, piété, il voit sortir du culte nouveau tout un essaim de vertus. Que le roi ne craigne rien, son pouvoir en sera plus ferme. Vingt mille assemblées démocratiques prendront garde d'attenter contre son droit[1]. Ces idées font sourire. On reconnaît l'homme de parti qui, sur l'extrême penchant de la restauration, quand « toute la multitude était folle du désir d'avoir un roi, » publiait « le moyen aisé et tout prêt d'établir une libre république[2], » et en décrivait le plan tout au long. On reconnaît le théoricien qui, pour faire instituer le divorce, n'avait recours qu'à l'Écriture et prétendait changer la

1. The Reformation, 272.
2. A ready and easy way to establish a free commonwealth.

constitution civile d'un peuple, en changeant le sens accepté d'un verset. Les yeux fermés, le texte sacré dans la main, il marche de conséquence en conséquence, foulant les préjugés, les inclinations, les habitudes, les besoins des hommes, comme si le raisonnement ou l'esprit religieux étaient tout l'homme, comme si l'évidence produisait toujours la croyance, comme si la croyance aboutissait toujours à la pratique, comme si, dans le combat des doctrines, la vérité ou la justice donnaient aux doctrines la victoire et la royauté. Pour comble, il esquissa un traité de l'éducation, où il proposa d'enseigner à tous les élèves toutes les sciences, tous les arts, et, qui plus est, toutes les vertus. « Le maître qui aura le talent et l'éloquence convenables pourra, en un court espace, les gagner à un courage et à une diligence incroyables, versant dans leurs jeunes poitrines une si libérale et si noble ardeur que beaucoup d'entre eux ne pourront manquer d'être des hommes renommés et sans égaux [1]. » Milton avait enseigné plusieurs années et à plusieurs reprises. Pour garder de pareilles illusions après de pareilles expériences, il fallait être insensible à l'expérience et prédestiné aux illusions.

Mais sa roideur faisait sa force, et la structure

1. He who had the art and proper eloquence.... might in a short space gain them to an incredible diligence and courage.... infusing into their young breasts such an ingenuous and noble ardor, as would not fail to make many of them renowned and matchless men.

intérieure qui fermait son esprit aux enseignements, armait son cœur contre les défaillances. Ordinairement chez les hommes la source du dévouement tarit au contact de la vie. Peu à peu, à force de pratiquer le monde, on en prend le train. On ne veut pas être dupe et se refuser les licences que les autres s'accordent; on se relâche de sa sévérité juvénile; même on en sourit, on l'attribue à la chaleur du sang; on a percé ses propres motifs, on cesse de se trouver sublime. On finit par se tenir tranquille, et l'on regarde le monde aller, en tâchant d'éviter les heurts, en ramassant çà et là quelques petits plaisirs commodes. Rien de pareil chez Milton. Il demeura entier et intact jusqu'au bout, sans découragement ni faiblesse; ni l'expérience ne put l'instruire, ni les revers ne purent l'abattre; il supporta tout et ne se repentit de rien. Il avait perdu la vue, volontairement, en écrivant, quoique malade, et malgré la défense des médecins, pour justifier le peuple anglais contre les invectives de Saumaise. Il assistait aux funérailles de sa république, à la proscription de ses doctrines, à la diffamation de son honneur. Autour de lui éclatait le dégoût de la liberté, et l'enthousiasme de la servitude. Un peuple entier se précipitait aux genoux d'un jeune libertin incapable et traître. Les glorieux chefs de la foi puritaine étaient condamnés, exécutés, détachés vivants de la potence, éventrés parmi les insultes; d'autres que la mort avait sauvés du bourreau étaient déterrés et exposés au gibet; d'autres, réfugiés à l'étranger,

vivaient sous la menace et les attentats des épées royalistes; d'autres enfin, plus malheureux que le reste, avaient vendu leur cause pour de l'argent et des titres, et siégeaient parmi les exécuteurs de leurs anciens amis. Les plus pieux et les plus austères citoyens de l'Angleterre remplissaient les prisons, ou erraient dans l'indigence et dans l'opprobre, et le vice grossier assis effrontément sur le trône ralliait autour de lui la plèbe des convoitises et des sensualités débordées. Lui-même avait été contraint de se cacher; ses livres avaient été brûlés par la main du bourreau; même après l'acte général de grâce, il fut emprisonné; relâché, il vivait dans l'attente « de l'assassinat; » car le fanatisme privé pouvait reprendre l'arme abandonnée par la vindicte publique. D'autres malheurs moindres venaient, par leurs piqûres, aigrir les grandes plaies dont il souffrait. Les confiscations, une banqueroute, enfin le grand incendie de Londres lui avaient ôté les trois quarts de sa fortune[1], ses filles n'avaient pour lui ni égards ni respect; il vendait ses livres, sachant que sa famille ne serait pas capable d'en profiter après lui; et parmi tant de misères privées et publiques, il restait calme. Au lieu de renier ce qu'il

1. Un scrivener lui fit perdre une somme de 2000 liv. sterl.

La Restauration refusa de lui payer 2000 liv. sterl. qu'il avait placées sur l'Excise-Office, et lui reprit une terre de 50 liv. par an, achetée par lui sur les biens du chapitre de Westminster.

Sa maison fut brûlée dans le grand feu de Londres.

Quand il mourut, il ne laissa en tout que 1500 liv., y compris le produit de sa bibliothèque.

avait fait, il s'en glorifia; au lieu de s'abattre, il se raffermit; au lieu de défaillir, il se fortifia. « Cyriac, disait-il déjà sous la République, voilà trois ans[1] aujourd'hui que ces yeux, quoique purs au dehors de toute tache et de toute souillure, privés de leur lumière, ont cessé de voir. Soleil, lune, étoiles durant toute l'année, l'homme, la femme, rien n'apparaît plus à leurs globes inutiles. Pourtant je ne murmure pas contre la main ou la volonté du ciel, et je ne rabats rien de mon courage ou de mon espérance; debout et ferme je vogue droit en avant. Qui me soutient, demandes-tu? La conscience, ami, de les avoir perdus, usés pour la défense de la liberté, ma noble tâche, dont l'Europe parle d'un bord à l'autre. Cette seule pensée me conduirait à travers la vaine mascarade du monde, content quoique aveugle, quand je n'aurais pas de meilleur guide[2]. » Elle

1. 1554, 22e sonnet.

2. Cyriac, this three years day, those eyes, tho' clear
To outward view of blemish or of spot,
Bereft of sight, their seeing have forgot,
Nor to their idle orbs does day appear,
Or sun, or moon, or stars throughout the year,
Or man, or woman. Yet I argue not
Against Heaven's hand or will; nor bate one jot
Of heart or hope; but still bear up, and steer
Right onwards. What supports me, dost thou ask?
The conscience, friend, t'have lost them overply'd
In Liberty's defence, my noble task,
Whereof all Europe rings from side to side.
This thought might lead me through this world's vain mask
Content, though blind, had I no other guide.
(Sonnet XIX.)

But patience, to prevent
That murmur, soon replies: God doth not need
Either man's work or his own gifts...
Thousands at his bidding speed,

le conduisit en effet; « il s'armait de lui-même, » et « la cuirasse de diamant [1] » qui avait protégé l'homme fait contre des blessures de la bataille, protégeait le vieillard contre les tentations et les doutes de la défaite et de l'adversité.

IV

Il vivait dans une petite maison à Londres, ou à la campagne dans le comté de Buckingham, en face d'une haute colline verte, publiait son *Histoire d'Angleterre*, sa *Logique*, un *Traité de la vraie religion et de l'hérésie*, méditait son grand *Traité de la doctrine chrétienne ;* de toutes les consolations, le travail est la plus fortifiante et la plus saine, parce qu'il soulage l'homme, non en lui apportant des douceurs, mais en lui demandant des efforts. Tous les matins il se faisait lire en hébreu un chapitre de la Bible, et demeurait quelque temps en silence, grave, afin de méditer sur ce qu'il avait entendu. Jamais il n'allait à aucun temple. Indépendant dans la religion comme dans tout le reste, il se suffisait à lui-même; ne trouvant dans aucune secte les marques de la véritable Église, il priait Dieu solitairement sans avoir besoin du secours d'autrui. Il étudiait jus-

And post o'er land and ocean without rest.
They also serve who only stand and wait.
(Sonnet XX.)

1. Sonnets italiens, VI 4.

qu'au milieu du jour; puis après un exercice d'une heure il jouait de l'orgue ou de la basse de viole. Ensuite il reprenait les études jusqu'à six heures, et le soir s'entretenait avec ses amis. Quand on venait le visiter, on le trouvait ordinairement « dans une chambre tendue d'une vieille tapisserie verte, assis dans un fauteuil, et habillé proprement de noir; « son teint était pâle, dit un visiteur, mais non cadavéreux; ses mains, ses pieds avaient la goutte; » « ses cheveux, d'un brun clair, étaient divisés sur le milieu du front et retombaient en longues boucles; ses yeux, gris et purs, ne marquaient point qu'il fût aveugle. » Il avait été extrêmement beau dans sa jeunesse, et ses joues anglaises, délicates jadis comme celles d'une jeune fille, restèrent colorées presque jusqu'au bout. « Sa contenance était affable; sa démarche droite et virile témoignait de l'intrépidité et du courage. » Quelque chose de grand et de fier respire encore dans tous ses portraits; et certainement peu d'hommes ont fait autant d'honneur à l'homme. Ainsi s'éteignit cette noble vie, comme un soleil couchant, éclatante et calme. Au milieu de tant d'épreuves, une joie haute et pure, véritablement digne de lui, lui avait été accordée; le poëte enfoui sous le puritain avait reparu, plus sublime que jamais, pour donner au christianisme son second Homère. Les rêves éblouissants de sa jeunesse et les souvenirs de son âge mûr se rassemblaient en lui autour des dogmes calvinistes et des visions de saint Jean pour former l'épopée

protestante de la Damnation et de la Grâce, et l'immensité des horizons primitifs, les flamboiements du donjon infernal, les magnificences du parvis céleste ouvraient à « l'œil intérieur » de l'âme des régions inconnues par delà les spectacles que les yeux de chair avaient perdus.

V

J'ai sous les yeux le redoutable volume où, quelque temps après la mort de Milton, on a rassemblé sa prose[1]. Quel livre! Les chaises craquent quand on le pose, et celui qui l'a manié une heure en a moins mal à la tête qu'aux bras. Tel livre, tels hommes : sur les simples dehors, on a quelque idée des controversistes et des théologiens dont les doctrines sont enfermées là. Encore faut-il songer que l'auteur fut singulièrement lettré, élégant, voyageur, philosophe, homme du monde pour son temps. Je pense involontairement aux portraits des théologiens du siècle, âpres figures enfoncées dans l'acier par le dur burin des maîtres, et dont le front géométrique, les yeux fixes se détachent avec un relief violent hors d'un

1. Voici les titres des principaux écrits en prose de Milton : *History of Reformation*, — *the Reason of Church government urged against prelacy*, — *Animadversions upon the remonstrant*, — *Doctrine and discipline of Divorce*, — *Tetrachordon*, — *Tractate of Education*, — *Areopagitica*, — *Tenure of Kings and Magistrates*, — *Iconoclastes*, — *History of Britain*, — *Thesaurus linguæ latinæ*, — *History of Moscovy*, — *De Logicæ Arte*, etc.

panneau de chêne noir. Je les compare aux visages modernes, où les figures fines et complexes semblent frissonner sous le contact changeant de sensations ébauchées et d'idées innombrables. J'essaye de me figurer la lourde éducation latine, les exercices physiques, les rudes traitements, les idées rares, les dogmes imposés, qui occupaient, opprimaient, fortifiaient, endurcissaient autrefois la jeunesse, et je crois voir un ossuaire de mégatheriums et de mastodontes reconstruits par Cuvier.

La race des vivants a changé. Notre esprit fléchit aujourd'hui sous l'idée de cette grandeur, de cette barbarie, et nous découvrons que la barbarie fut alors la cause de la grandeur. Comme autrefois, dans la vase primitive et sous le dôme des fougères colossales, on vit les monstres pesants tordre péniblement leurs croupes écailleuses et de leurs crocs informes s'arracher des pans de chair, nous apercevons aujourd'hui à distance, du haut de la civilisation sereine, les batailles des théologiens qui, cuirassés de syllogismes, hérissés de textes, se couvraient d'ordures et travaillaient à se dévorer.

Au premier rang combattait Milton, prédestiné à la barbarie et à la grandeur par sa nature personnelle et par les mœurs environnantes, capable de manifester en haut relief la logique, le style et l'esprit du siècle. C'est la vie des salons qui a dégrossi les hommes : il a fallu la société des dames, le manque d'intérêts sérieux, l'oisiveté, la vanité, la sécurité, pour mettre en honneur l'élégance, l'ur-

banité, la plaisanterie fine et légère, pour enseigner le désir de plaire, la crainte d'ennuyer, la parfaite clarté, la correction achevée, l'art des transitions insensibles et des ménagements délicats, le goût des images convenables, de l'aisance continue et de la diversité choisie. Ne cherchez dans Milton rien de pareil. La scolastique n'est pas loin; elle pèse encore sur ceux qui la détruisent. Sous cette armure séculaire, la discussion marche pédantesquement, à pas comptés. On commence par poser sa thèse, et Milton écrit en grosses lettres, en tête de son *Traité du Divorce*, la proposition qu'il va démontrer : « Qu'une mauvaise disposition, incapacité ou contrariété d'esprit, provenant d'une cause non variable en nature, empêchant et devant probablement empêcher toujours les bienfaits principaux de la société conjugale, lesquels sont la consolation et la paix, est une plus grande raison de divorce que la frigidité naturelle, spécialement s'il n'y a point d'enfants et s'il y a consentement mutuel. « Là-dessus arrive, légion par légion, l'armée disciplinée des arguments. Bataillons par bataillons, ils passent numérotés avec des étiquettes visibles. Il y en a une douzaine à la file, chacun avec son titre en caractères tranchés et la petite brigade de subdivisions qu'il commande. Les textes sacrés y tiennent la grande place. On les discute mot à mot, le substantif après l'adjectif, le verbe après le substantif, la préposition après le verbe; on cite des interprétations, des autorités, des exemples, qu'on range entre des pa-

lissades de divisions nouvelles. Et cependant l'ordre manque, la question n'est point ramenée à une idée unique ; on ne voit point sa route ; les preuves se succèdent sans se suivre ; on est plutôt fatigué que convaincu. On reconnaît que l'auteur parle à des gens d'Oxford, laïques ou prêtres, élevés dans les disputes d'apparat, capables d'attention obstinée, habitués à digérer les livres indigestes. Ils se trouvent bien dans ce fourré épineux de broussailles scolastiques : ils s'y frayent leur route, un peu à l'aveugle, endurcis contre les meurtrissures qui nous rebutent et n'ayant point l'idée du jour que nous demandons partout.

Chez de si massifs raisonneurs, on ne cherchera point l'esprit. L'esprit est l'agilité de la raison victorieuse : ici, parce que tout est puissant, tout est lourd. Quand Milton veut plaisanter, il a l'air d'un piquier de Cromwell qui, entrant dans un salon pour danser, tomberait sur son nez de tout son poids et de tout le poids de son armure. Il y a peu de choses aussi stupides que ses *Remarques sur un Contradicteur*. Au bout d'une réfutation, son adversaire concluait par ce trait d'esprit théologique : « Voyez, mon frère, vous avez pêché toute la nuit sans rien prendre. » Et Milton réplique glorieusement : « Si, en pêchant avec Simon l'apôtre, nous ne pouvons rien prendre, regardez ce que vous prenez, vous, avec Simon le magicien, car il vous a légué tous ses hameçons et tous ses instruments de pêche. » Un gros rire sauvage éclatait. Les



assistants apercevaient de la grâce dans cette façon d'insinuer que l'adversaire était simoniaque. Un peu plus haut, celui-ci posait ce dilemme : « Dites-moi, cette liturgie est-elle bonne ou mauvaise? — Elle est mauvaise. Réparez la corne de votre dilemme achéloien, comme vous pourrez, pour la première charge. » Les savants s'émerveillaient de la belle comparaison mythologique, et l'on se réjouissait de voir l'adversaire finement comparé à un bœuf, à un bœuf vaincu, à un bœuf païen. A la page suivante, l'adversaire disait, en façon de reproche spirituel et railleur : « Vraiment, mes frères, vous n'avez pas bien pris la hauteur du pôle. — Rien d'étonnant, répond Milton, il y en a beaucoup d'autres qui ne prennent pas bien la hauteur de votre pôle, mais qui prendront mieux le déclin de votre élévation. » Il y a de suite trois calembours du même goût; cela paraissait gai. Ailleurs Saumaise criant que le soleil n'avait jamais vu de crime comparable au meurtre du roi, Milton lui conseillait ingénieusement de s'adresser encore au soleil, non pour éclairer les forfaits de l'Angleterre, mais pour réchauffer la froideur de son style. La lourdeur extraordinaire de ces gentillesses annonce des esprits encore empêtrés dans l'érudition naissante. La réforme est le commencement de la libre pensée, mais elle n'en est que le commencement. La critique n'est point née; l'autorité pèse encore par toute la moitié de son poids sur les esprits les mieux affranchis et les plus téméraires.

Milton, pour prouver qu'on peut faire mourir un roi, cite Oreste, les lois de Publicola et la mort de Néron. Son histoire d'Angleterre est l'amas de toutes les traditions et de toutes les fables. En toute circonstance, il offre pour preuve un texte de l'Écriture ; son audace est de se montrer grammairien hardi, commentateur héroïque. Il est aveuglément protestant comme d'autres sont aveuglément catholiques. Il laisse à la chaîne la haute raison, mère des principes ; il n'a délivré que la raison subordonnée, interprète des textes. Pareil aux créatures énormes demi-formées, enfants des premiers âges, il est encore à moitié homme et à moitié limon.

Est-ce ici que nous rencontrerons la politesse? C'est la dignité élégante qui répond à l'injure par l'ironie calme, et respecte l'homme en transperçant la doctrine. Milton assomme grossièrement son adversaire. Un pédant hérissé, né de l'accouplement d'un lexique grec et d'une grammaire syriaque, Saumaise avait dégorgé contre le peuple anglais un vocabulaire d'injures et un in-folio de citations. Milton lui répondit du même style : il l'appela « histrion, charlatan, professeur d'un sou [1], cuistre payé, homme de rien, coquin, être sans cœur, scélérat, imbécile, sacrilége, esclave digne des verges et de la fourche. » Le dictionnaire des gros mots latins y passa. « Toi qui sais tant de langues, qui parcours tant de volumes, qui en écris tant, tu

1. Professor triobolaris.

n'es pourtant qu'un âne. » Trouvant l'épithète jolie, il la répéta et la sanctifia : « O le plus bavard des ânes, tu arrives monté par une femme, assiégé par les têtes guéries des évêques que tu avais blessés, petite image de la grande bête de l'Apocalypse ! » Il finit par l'appeler bête féroce, apostat et Diable : « Ne doute pas que tu ne sois réservé à la même fin que Judas, et que, poussé par le désespoir plutôt que par le repentir, dégoûté de toi-même, tu ne doives un jour te pendre, et, comme ton émule, crever par le milieu du ventre[1]. » On croit entendre les mugissements de deux taureaux.

Ils en avaient la férocité. Milton haïssait à plein cœur. Il combattit de la plume, comme les *côtes-de-fer* de l'épée, pied à pied, avec une rancune concentrée et une obstination farouche. Les évêques et le roi payaient alors onze années de despotisme. Chacun se rappelait les bannissements, les confiscations, les supplices, la loi violée systématiquement et sans relâche, la liberté du sujet assiégée par un complot soutenu, l'idolâtrie épiscopale imposée aux consciences chrétiennes, les prédicateurs fidèles chassés dans les déserts de l'Amérique ou livrés au bour-

1. Saumaise disait de la mort du roi : « Horribilis nuntius « aures nostras atroci vulnere, sed magis mentes perculit. » — Milton répond : « Profecto nuntius iste horribilis aut gladium « multo longiorem eo quem strinxit Petrus habuerit oportet, aut « aures istæ auritissimæ fuerint, quas tam longinquo vulnere « perculerit. »

— « Oratorem tam insipidum et insulsum ut ne ex lacrymis quidem ejus mica salis exiguissima possit exprimi. »

« Salmasius nova quadam metamorphosi salmacis factus est. »

reau et au pilori[1]. De tels souvenirs, tombant sur des âmes puissantes, imprimèrent en elles des haines inexpiables, et les écrits de Milton témoignent d'un acharnement que nous ne connaissons plus.

1. Je transcris un de ces griefs et une de ces plaintes. Le le lecteur jugera par la grandeur des outrages de la grandeur des ressentiments :

« L'humble pétition du docteur Alexandre Leighton, prisonnier dans la Flotte.

« Il remontre humblement :

« Que le 17 février 1630 il fut appréhendé, revenant du sermon, par un mandat de la haute commission, et traîné le long des rues avec des haches et des bâtons jusqu'à la prison de Londres. — Que le geôlier de Newgate, étant appelé, lui mit les fers et l'emmena de haute force dans un trou à chien, infect et tombant en ruine, plein de rats et de souris, n'ayant de jour que par un petit grillage, le toit étant effondré, de sorte que la pluie et la neige battaient sur lui; n'ayant point de lit, ni de place pour faire du feu, hormis les ruines d'une vieille cheminée qui fumait : dans ce lamentable endroit, il fut enfermé environ quinze semaines, personne n'ayant permission de venir le voir, jusqu'à ce qu'enfin sa femme seule fut admise. — Que le quatrième jour après son emprisonnement, le poursuivant, avec une grande multitude, vint dans sa maison pour chercher des livres de jésuites, et traita sa femme d'une façon si barbare et si inhumaine qu'il a honte de la raconter, qu'ils dépouillèrent toutes les chambres et toutes les personnes, portant un pistolet sur la poitrine d'un enfant de cinq ans et le menaçant de le tuer s'il ne découvrait les livres.... — Que pour lui il fut malade, et, dans l'opinion de quatre médecins, empoisonné, parce que tous ses cheveux et sa peau tombèrent. — Qu'au plus fort de cette maladie la cruelle sentence fut prononcée contre lui et exécutée le 26 novembre, où il reçut sur son dos nu trente-six coups d'une corde à trois brins, ses mains étant liées à un poteau. — Qu'il fut debout près de deux heures au pilori par le froid et par la neige, puis marqué d'un fer rouge au visage, le nez fendu et les oreilles coupées. Qu'après cela il fut emmené par eau à la Flotte et enfermé dans une chambre telle qu'il y fut toujours malade et au bout de huit ans jeté dans la prison commune. » Il avait soixante-douze ans. (Neal, *History of the Puritans*, II, 19.)

L'impression que laisse son *Iconoclaste*[1] est accablante. Phrase par phrase, durement, amèrement, le roi est réfuté et accusé jusqu'au bout, sans que l'accusation fléchisse une seule minute, sans qu'on accorde à l'accusé la moindre bonne intention, la moindre excuse, la moindre apparence de justice, sans que l'accusateur s'écarte et se repose un instant dans des idées générales. C'est un combat corps à corps, où tout mot porte coup, prolongé, obstiné, sans élan, sans faiblesse, d'une inimitié âpre et fixe, où l'on ne songe qu'à blesser fort et à tuer sûrement. Contre les évêques, qui étaient vivants et puissants, sa haine s'épancha plus violemment encore, et l'âcreté des métaphores venimeuses suffit à peine à l'exprimer. Milton les montra « étalés et se chauffant au soleil de la richesse et de l'avancement » comme une couvée de reptiles impurs. « La lie empoisonnée de leur hypocrisie, mêlée en une masse pourrie avec le levain aigri des traditions humaines, est l'œuf de serpent d'où éclora quelque part un antechrist aussi difforme que la tumeur qui le nourrit[2]. »

Tant de grossièretés et de balourdises étaient

1. Réponse au *Portrait royal*, ouvrage attribué au roi, en faveur du roi.

2. The sour leaven of human traditions mixed in one putrified mass with the poisonous dregs of hypocrisie in the heart of Prelates that lie basking in the sunny warmth of wealth and promotion, is the serpent's egg that will hatch an antechrist wheresoever, aud ingender the same monster as big or little as the lump is which breeds him (p. 268).

comme une cuirasse extérieure, indice et défense de la force et de la vie surabondantes qui remplissaient ces membres et ces poitrines de lutteurs. Aujourd'hui l'esprit, plus délié, est devenu plus débile; les convictions, moins roides, sont devenues moins fortes. L'attention, délivrée de la scolastique pesante et de la Bible tyrannique, s'est trouvée plus molle. Les croyances et les volontés, dissoutes par la tolérance universelle et par les mille chocs contraires des idées multipliées, ont engendré le style exact et fin, instrument de conversation et de plaisir, et chassé le style poétique et rude, arme de guerre et d'enthousiasme. Si nous avons effacé chez nous la férocité et la sottise, nous avons diminué chez nous la force et la grandeur.

La force et la grandeur éclatent chez Milton, étalées dans ses opinions et dans son style, sources de sa croyance et de son talent.

Cette superbe raison aspirait à se déployer sans entraves; elle demanda que la raison pût se déployer sans entraves. Elle réclama pour l'humanité ce qu'elle souhaitait pour elle-même, et revendiqua dans tous ses écrits toutes les libertés. Dès l'abord il attaqua les prélats ventrus[1], « parvenus scolastiques, » persécuteurs de la discussion libre, tyrans gagés des consciences chrétiennes. Par-dessus la la clameur de la révolution protestante, on entendit sa voix qui tonnait contre la tradition et l'obéis-

1. *Of Reformation in England.*

sance. Il railla durement les théologiens pédants, adorateurs dévots des vieux textes, qui prennent un martyrologe moisi pour un argument solide et répondent à une démonstration par une citation. Il déclara que la plupart des Pères furent des intrigants turbulents et bavards, qu'assemblés, ils ne valaient pas mieux qu'isolés, que leurs conciles sont des amas de menées sourdes et de disputes vaines; il répudia leur autorité [1] et leur exemple, et pour seul interprète de l'Écriture institua la logique. Puritain contre les évêques, indépendant contre les presbytériens, il fut toujours le maître de sa pensée et l'inventeur de sa croyance. Nul n'a plus aimé, pratiqué et loué l'usage libre et hardi de la raison. Il l'exerça jusqu'à la témérité et jusqu'au scandale. Il se révolta contre la coutume [2], reine illégitime de la croyance humaine, ennemie née et acharnée de la vérité, porta la main sur le mariage, et demanda le divorce en cas de contrariété d'humeurs. Il déclara « que l'Erreur soutient la Coutume, que la « Coutume accrédite l'Erreur, que les deux réunies, « soutenues par le vulgaire et nombreux cortége « de leurs sectateurs, accablent de leurs cris et de « leur envie, sous le nom de fantaisie et d'innova- « tion, les découvertes du raisonnement libre. » Il montra que « lorsqu'une vérité arrive au monde, « c'est toujours à titre de bâtarde, à la honte de celui

1. The loss of Cicero's works alone, or those of Livy could not be repaired by all the father of the church. (*Areopagitica.*)
2. *The Doctrine and Discipline of Divorce.*

« qui l'engendre, jusqu'à ce que le Temps, qui n'est « point le père, mais l'accoucheur de la Connais- « sance, déclare l'enfant légitime et verse sur sa tête « le sel et l'eau. » Il tint ferme par trois ou quatre écrits contre le débordement des injures et des anathèmes, et au même moment osa plus encore : il attaqua devant le Parlement la censure, œuvre du Parlement[1]; il parla en homme qu'on blesse et qu'on opprime, pour qui l'interdiction publique est un outrage personnel, qu'on enchaîne en enchaînant la nation. Il ne veut point que la plume d'un censeur gagé insulte de son approbation la première page de son livre. Il hait cette main ignorante et commandante, et réclame la liberté d'écrire au même titre que la liberté de penser. « Quel avantage un homme a-t-il « sur un enfant à l'école, si nous n'avons échappé « à la férule que pour tomber sous la baguette d'un « *imprimatur*, si des écrits sérieux et élaborés, pa- « reils au thème d'un petit garçon de grammaire « sous son pédagogue, ne peuvent être articulés sans « l'autorisation tardive et improvisée d'un censeur « distrait? Quand un homme écrit pour le public, il « appelle à son aide toute sa raison et toute sa ré- « flexion ; il cherche, il médite, il s'enquiert, ordi- « nairement il consulte et confère avec les plus ju- « dicieux de ses amis. Tout cela achevé, il a soin de « s'instruire dans son sujet aussi pleinement qu'au- « cun de ceux qui ont écrit avant lui. Si dans cet

1. Dans son *Areopagitica*.

« acte, le plus consommé de son zèle et de sa matu-
« rité, nul âge, nulle diligence, nulle preuve anté-
« rieure de capacité ne peut l'exempter de soupçon
« et de défiance, à moins qu'il ne porte toutes ses
« recherches méditées, toutes ses veilles prolongées,
« toute sa dépense d'huile et de labeur sous la vue
« hâtive d'un censeur sans loisir, peut-être de beau-
« coup plus jeune que lui, peut-être de beaucoup son
« inférieur en jugement, peut-être n'ayant jamais
« connu la peine d'écrire un livre, — en sorte que,
« s'il n'est pas repoussé ou négligé, il doive pa-
« raître à l'impression comme un novice sous son
« précepteur, avec la main de son censeur sur le dos
« de son titre, comme preuve et caution qu'il n'est
« pas un idiot ou un corrupteur, — ce ne peut être
« qu'un déshonneur et une dégradation pour l'au-
« teur, pour le livre, pour les priviléges et la dignité
« de la science[1]. »

1. What advantage is it to be a man, over it is to be a boy at school, if we have only escaped the ferula, to come under the fescue of an imprimatur? if serious and elaborate writings, as if they were no more than the theme of a grammar-lad under his pedagogue, must not be uttered without the cursory eyes of a temporizing and extemporizing licenser? He who is not trusted with his own actions, his drift not being known to be evil, and standing to the hazard of law and penalty, has no great arguments to think himself reputed in the commonwealth wherein he was born for other than a fool or a foreigner. When a man writes to the world, he summons up all his reason and deliberation to assist him; he searches, meditates, is industrious, and likely consults and confers with his judicious friends; after all which done, he takes himself to be informed in what he writes, as well as any that wrote before him; if in this, the most consummate act of his fidelity and ripeness, no years, no

Ouvrez donc toutes les portes; que le jour se fasse, que chacun pense et jette sa pensée à la lumière! Ne vous effrayez pas des divergences, réjouissez-vous de ce grand labeur; pourquoi insulter les travailleurs du nom de schismatiques et de sectaires? « Quand on bâtissait le temple du Seigneur, et que « les uns fendaient les cèdres, les autres coupaient « et équarrissaient le marbre, y avait-il des hommes « assez déraisonnables pour oublier que les pierres « et les poutres devaient subir mille séparations et « divisions avant que la maison de Dieu fût bâtie? « Et quand les pierres sont industrieusement assem- « blées, elles ne peuvent être continues, mais seule- « ment contiguës, du moins en ce monde. Bien plus, « la perfection consiste en ce que de ces mille diver- « sités limitées, de ces mille différences fraternelles « sans disproportion notable, naisse l'heureuse et « gracieuse symétrie qui embellit tout l'ensemble et « tout l'édifice[1]. » Milton triomphe ici par sympathie;

industry, no former proof of his abilities, can bring him to that state of maturity, as not to be still mistrusted and suspected, unless he carry all his considerate diligence, all his midnight watchings, and expense of Palladian oil, to the hasty view of an unleisured licenser, perhaps much his younger, perhaps far his inferior in judgment, perhaps one who never knew the labour of book-writing; and if he be not repulsed, or slighted, must appear in print like a puny with his guardian, and his censor's hand on the back of his title to be his bail and surety, that he is no idiot or seducer; it cannot be but a dishonour and derogation to the author, to the book, to the privilege and dignity of learning.

1. Yet these are the men cryed out against for schismatick and sectaries, as if while the temple of the Lord was building,

il éclate en images magnifiques, il déploie dans son style la force qu'il aperçoit autour de lui et en lui-même. Il loue la révolution, et sa louange semble un chant de trompette sorti d'une poitrine d'airain. « Regardez maintenant cette vaste cité, une cité de « refuge, la maison patrimoniale de la liberté, ceinte « et entourée par la protection de Dieu. Les arsenaux « de la guerre n'y ont point plus d'enclumes et de « marteaux travaillant à fabriquer la cuirasse et « l'épée de la justice qui s'arme pour la défense de la « vérité assiégée, qu'il n'y a de plumes et de têtes « veillant auprès de leurs lampes studieuses, médi- « tant, cherchant, roulant de nouvelles inventions « et de nouvelles idées, pour les présenter en tribut « d'hommage et de foi à la réforme qui approche. « Que peut-on demander de plus à une nation si ma- « niable et si ardente à chercher la connaissance? « Que manque-t-il à un sol si plantureux et engrossé « de telles semences, sinon de sages et fidèles la- « boureurs pour faire un peuple éclairé, une nation « de sages, de prophètes et de grands hommes[1]?...

some cutting, some squaring the marble, others hewing the cedars, there should be a sort of irrational men, who could not consider there must be many schisms and many dissections made in the quarry and the timber, ere the house of God can be built. And when every stone is laid artfully together, it cannot be united in a continuity, it can be but contiguous in this world; nay, rather, the perfection consists in this, that out of many moderate varieties and brotherly dissimilitudes that are not vastly disproportionnal, arises the goodly and graceful symmetry that commends the whole pile and structure.

1. Behold now this vast city, a city of refuge, the mansion-

« Il me semble voir une noble et puissante nation « se levant comme un homme fort après le sommeil « et secouant les boucles de sa chevelure invincible. « Il me semble la voir comme un aigle qui revêt son « héroïque jeunesse, qui allume ses yeux inéblouis « dans le plein rayon du soleil, qui arrache les « écailles de ses paupières, qui baigne sa vue long- « temps abusée à la source même de la splendeur cé- « leste, pendant que tout le ramas des oiseaux crain- « tifs et criards, et aussi ceux qui aiment le crépus- « cule, voltigent à l'entour, étonnés de ce qu'il veut « faire, et dans leurs croassements envieux tâchent « de prédire une année de sectes et de schismes [1]. » C'est Milton qui parle, et, sans le savoir, c'est Milton qu'il décrit.

house of liberty, encompassed and surrounded with his protection; the shop of war has not there more anvils and hammers waking, to fashion out the plates and instruments of armed justice in defence of beleaguered Truth, than there be pens and heads there, sitting by their studious lamps, musing, searching, revolving new notions and ideas, wherewith to present with their homage and fealty the approaching Reformation. What could a man require more from a nation so pliant and so prone to seek after knowledge? What wants there to such a towardly and pregnant soil, but wife and faithful labourers, to make a knowing people, a nation of prophets, of sages, and of worthies?

1. Methinks I see in my mind a noble and puissant nation rousing herself like a strong man after sleep, and shaking her invincible locks; methinks I see her as an eagle mewing her mighty youth, and kindling her undazzled eyes at the full midday beam; purging and unscaling her long-abused sight at the fountain itself of heavenly radiance; while the whole noise of timorous and flocking birds, with those also that love the twilight, flutter about, amazed at what she means, and in their envious gabble would prognosticate a year of sects and schisms.



Chez un écrivain sincère, les doctrines prédisent le style. Les sentiments et les besoins qui forment et règlent ses croyances construisent et colorent ses phrases. Le même génie laisse deux fois la même empreinte, dans la pensée, puis dans la forme. La puissance de logique et d'enthousiasme qui explique les opinions de Milton explique son génie. Le sectaire et l'écrivain sont un seul homme, et on va retrouver les facultés du sectaire dans le talent de l'écrivain.

Quand une idée s'enfonce dans un esprit logicien, elle y végète et fructifie par une multitude d'idées accessoires et explicatives qui l'entourent, s'attachent entre elles, et forment comme un fourré et une forêt. Les phrases de Milton sont immenses : il lui faut des périodes d'une page pour enfermer le cortége de tant de raisons enchaînées et de métaphores accumulées autour de la pensée commandante. Dans ce grand enfantement, le cœur et l'imagination s'ébranlent: en raisonnant, Milton s'exalte, et la phrase part comme une catapulte, doublant la force de son élan par l'énormité de son poids. Je n'oserais traduire devant un lecteur moderne les gigantesques périodes qui ouvrent le *Traité de la Réforme*. Nous n'avons plus ce souffle; nous n'entendons que de petites phrases courtes; nous ne savons pas maintenir notre attention sur un même point pendant toute une page. Nous voulons des idées maniables; nous avons quitté la grande épée à deux mains de nos pères, et nous ne portons plus qu'un

léger fleuret. Je doute pourtant que la perçante phrase de Voltaire soit plus mortelle que le tranchant de cette masse de fer. « Si dans des arts moins « nobles et presque mécaniques celui-là n'est pas « estimé digne du nom d'architecte accompli ou « d'excellent peintre qui ne porte une âme généreuse « au-dessus du souci servile[1] des gages et du sa- « laire, à bien plus forte raison devons-nous traiter « d'imparfait et indigne prêtre celui qui est si loin « d'être un contempteur du lucre ignoble, que toute « sa théologie est façonnée et nourrie par l'espérance « mendiante et bestiale d'un évêché ou d'une pré- « bende grasse[2]. » Si les prophètes de Michel-Ange parlaient, ce serait de ce style, et vingt fois en lisant l'écrivain on aperçoit le sculpteur.

La puissante logique qui étend les périodes soutient les images. Que Shakspeare et les poëtes nerveux rassemblent un tableau dans le raccourci d'une expression fuyante, brisent leurs métaphores par de nouvelles métaphores, et fassent apparaître coup sur coup dans la même phrase la même idée sous cinq ou six vêtements; la brusque allure de leur imagi-

1. Le mot anglais est plus vrai et plus frappant : *peasantly regard.*

2. If in less noble and almost mechanick arts he is not esteemed to deserve the name of a compleat architect, an excellent painter, or the like, that bears not a generous mind above the peasantly regard of wages and hire, much more must we think him a most imperfect and incompleat Divine, who is so far from being a contemner of filthy lucre, that his whole Divinity is moulded and bred up in the beggarly and brutish hopes of a fat prebendary, deanery, or bishoprick.

nation incertaine autorise ou explique ces couleurs changeantes et ces entre-croisements d'éclairs. Plus conséquent et plus maître de lui-même, Milton développe jusqu'au bout les fils qu'ils rompent. Chacune de ses images s'étale en un petit poëme, sorte d'allégorie solide, dont toutes les parties attachées entre elles concentrent leurs lumières sur l'idée unique qu'elles doivent embellir ou éclairer. « Les « prélats, dit-il[1], sortis d'une vie basse et plébéienne, devenant tout d'un coup seigneurs de « palais somptueux, d'ameublements splendides, de « tables délicieuses, de cortéges princiers, ont jugé « la simple et grossière vérité de l'Évangile indigne « d'être plus longtemps dans la compagnie de leurs « seigneuries, à moins que la pauvre et indigente « matrone ne fût mise en de meilleurs habits : ils « chargèrent de tresses indécentes son chaste et mo« deste voile qu'entouraient les rayons célestes, et, « dans un attirail éblouissant, la parèrent de toutes « les fastueuses séductions d'une prostituée. » Les politiques répondent que cette fastueuse Église soutient la royauté : « Quelle plus grande humiliation « peut-il y avoir pour la dignité royale dont la hau-

1. In this manner the Prelats coming from a mean and plebeian life, on a sudden, to be lords of stately palaces, rich furniture, delicious fare, and princely attendance, thought the plain and homespun verity of Christ's gospel unfit any longer to hold their Lordship's acquaintance, unless the poor thread-bare matron were put into better clothes; her chast and modest veil surrounded with celestial beams, they overlaid with wanton tresses, and in a flaring tire bespeckled her with all the gaudy allurements of a whore.

« teur solide et sublime s'appuie sur les fondements « immuables de la justice et de la vertu héroïque, « que de s'enchaîner pour subsister ou périr en- « semble aux créneaux peints et à la pourriture « splendide d'un épiscopat qui n'a besoin que du « souffle du roi pour s'écrouler comme un château « de cartes[1] ! » Les métaphores ainsi soutenues prennent une ampleur, une pompe et une majesté singulières. Elles se déploient sans se froisser, comme les larges plis d'un manteau d'écarlate baigné de lumière et frangé d'or.

Ne prenez point ces métaphores pour un accident. Milton les prodigue, comme un pontife qui dans son culte étale les magnificences, et gagne les yeux pour gagner les cœurs. Il a été nourri dans la lecture de Spenser, de Drayton, de Shakspeare, de Beaumont, de tous les plus éclatants poëtes, et le flot d'or de l'âge précédent, quoique appauvri tout à l'entour et ralenti en lui-même, s'est élargi comme un lac en s'arrêtant dans son cœur. Comme Shakspeare, il imagine à tout propos, hors de propos même, e scandalise les classiques et les Français. « Les cor- « rupteurs de la foi, dit-il, ne pouvant se rendre

1. What greater debasement can there be to Royal dignity, whose towering and stedfast heights rest upon the immovable foundations of justice and heroic virtue, than to chain it, in a dependance of subsisting or ruining, to the painted battlements and gaudy rottenness of prelatry, which wants but one puff of the king to blow them down like a paste-board house built of *court cards*.

C'est au commencement de la guerre civile que Milton écrivait ceci : il n'était pas encore républicain.

« eux-mêmes célestes et spirituels, ont rendu Dieu « terrestre et charnel; ils ont changé son essence « sacrée et divine en une forme extérieure et corpo- « relle; ils l'ont consacrée, encensée, aspergée; ils « l'ont revêtue non des robes de la pure innocence, « mais de surplis et d'autres habillements défor- « més et fantastiques, de palliums, de mitres, d'or, « de clinquant, ramassés dans la vieille garde-robe « d'Aaron ou dans le vestiaire des flamines. Alors « le prêtre fut obligé d'étudier ses gestes, ses pos- « tures, ses liturgies, ses simagrées, jusqu'à ce que « l'âme, s'ensevelissant ainsi dans le corps et se li- « vrant aux délices sensuelles, eût bientôt abaissé « son aile vers la terre. Là, voyant les commodités « qu'elle recevait du corps, son visible et sensuel « collègue, et trouvant ses ailes brisées et pendan- « tes, elle s'affranchit de la peine de monter doré- « navant au haut de l'air, oublia son vol céleste, et « laissa l'inerte et languissante carcasse se traîner « sur la vieille route dans le rebutant métier d'une « mécanique conformité[1]. » Si l'on ne découvrait

1. ....As if they could make God earthly and fleshy, because they could not make themselves heavenly and spiritual, they began to draw down all the divine intercourse betwixt God and the soul, yea the very shape of God himself, into an exterior and bodily form.... They hallowed it, they fumed it, they sprinkled it, they bedecked it, not in robes of pure innocence, but of pure linnen, with other deformed and fantastick dresses, in palls and mitres, and guegaws fetched from Aaron's old wardrobe, or the Flamin's vestry. Then was the priest set to con his motions and his postures, his Liturgies and his Lurries, till the soul by these means of overbodying herself, given up

pas ici des traces de brutalité théologique, on croirait lire un imitateur du *Phèdre,* et sous la colère fanatique on reconnaît les images de Platon. Il y a telle phrase qui, par la beauté virile et l'enthousiasme, rappelle le ton de la *République.* « Je ne puis louer, » dit-il, « une vertu fugitive et cloîtrée, inexercée et « inanimée, qui ne sort jamais de sa retraite, ni ne « regarde en face son adversaire, mais s'esquive de « la carrière où, dans la chaleur et la poussière, les « coureurs se disputent la guirlande immortelle[1]. » Mais il n'est platonicien que par la richesse et l'exaltation. Pour le reste, il est homme de la Renaissance, pédant et âpre, il outrage le pape, qui, après la donation de Pepin le Bref, « ne cessa de mordre « et d'ensanglanter les successeurs de son cher sei« gneur Constantin par ses malédictions et ses ex« communications aboyantes[2]; » il est mythologue dans la défense de la presse, montrant que jadis « nulle Junon envieuse ne s'asseyait les jambes croi-

justly to fleshy delights, bated her wing apace downward; and finding the ease she had from her visible and sensuous collegue the body, in performance of religious duties, her pinions now broken and flagging, shifted off from herself the labour of high-soaring any more, forgot her heavenly flight, and left the dull and drailing carcase to plod on in the old road, and drudging trade of outward conformity.

(*Of Reformation in England.*)

1. I cannot praise a fugitive and cloistered virtue unexercised and unbreathed virtue, that never sallies out and sees her adversary, but slinks out of the race where that immortal garland is to be run for, not without dust and heat. (P. 429.)

2. He never left baiting and goring the successor of his best Lord Constantine by his barking curses and excommunications. (P. 264.)

« sées à l'accouchement d'une intelligence[1]. » Peu importe : ces images savantes, familières, grandioses, quelles qu'elles soient, sont puissantes et naturelles[2]. La surabondance comme la rudesse ne fait que manifester ici la vigueur et l'élan lyrique que le caractère de Milton avait prédits.

D'elle-même la passion suit; l'exaltation l'apporte avec les images. Les audacieuses expressions, les excès de style, font entendre la voix vibrante de l'homme qui souffre, qui s'indigne et qui veut. « Les « livres, dit-il dans son *Aréopagitique*, ne sont pas « absolument des choses mortes ; ils contiennent en « eux une puissance de vie pour être aussi actifs « que l'âme dont ils sont les enfants. Bien plus, ils « conservent comme dans une fiole l'efficacité et « l'essence la plus pure de cette vivante intelligence « qui les a engendrés. Je sais qu'ils sont aussi ani-« més et aussi vigoureusement productifs que les « dents du dragon fabuleux, et qu'étant semés ici « ou là, ils peuvent faire pousser des hommes ar-« més. Et cependant, d'autre part, il vaut presque « autant tuer un homme qu'un bon livre. Celui qui « tue un homme tue une créature raisonnable, image « de Dieu; mais celui qui détruit un bon livre tue « la raison elle-même, tue l'image de Dieu dans

1. No envious Juno sat cross-legged over the nativity of any man's intellectual offspring. (P. 427.)

2. Whatsoever either time or the heedless hand of blind chance has drawn down to this present in her huge draguet, whether fish or sea-weed, shells, or shrubs, unpick'd, unchosen, those are the Fathers. (*On Prelatical Episcopacy.*)

« l'œil où elle habite. Beaucoup d'hommes vivent, « fardeaux inutiles de la terre ; mais un bon livre est « le précieux sang vital d'un esprit supérieur, em- « baumé et conservé religieusement comme un tré- « sor pour une vie au delà de sa vie... Prenons donc « garde à la persécution que nous élevons contre « les vivants travaux des hommes publics ; ne ré- « pandons pas cette vie incorruptible, gardée et « amassée dans les livres, puisque nous voyons que « cette destruction peut être une sorte d'homicide, « quelquefois un martyre, et, si elle s'étend à toute « la presse, une espèce de massacre dont les rava- « ges ne s'arrêtent pas au meurtre d'une simple vie, « mais frappent la quintessence éthérée qui est le « souffle de la raison même, en sorte que ce n'est « point une vie qu'ils égorgent, mais une immor- « talité[1]. »

Cette énergie est sublime ; l'homme vaut la cause, et jamais une plus haute éloquence n'égala une plus haute vérité. Des expressions terribles viennent accabler les oppresseurs des livres, les profanateurs de la pensée, les assassins de la liberté, « le concile « de Trente et l'inquisition, dont l'accouplement a « engendré ou parfait ces catalogues et ces index « expurgatoires, qui fouillent à travers les entrailles

1. For books are not absolutely dead things, but do contain a potency of life in them, to be as active as that soul whose progeny they are ; nay, they do preserve, as in a vial, the purest efficacy and extraction of that living intellect that bred them. I know they are as lively, and as vigorously productive, as those fabulous dragons' teeth ; and being sown up

« de tant de vieux et bons auteurs par une violation « pire que tous les attentats contre leurs tombes[1]. » Des expressions égales flagellent les esprits charnels qui croient sans penser et font de leur servilité leur religion. Il y a tel passage qui, par sa familiarité amère, rappelle Swift, et le dépasse de toute la hauteur de l'imagination et du génie. « Un homme dont « la foi est vraie peut être hérétique, s'il croit les « choses seulement parce que son pasteur les dit. « La vérité même qu'il tient devient son hérésie. Un « homme riche adonné à son plaisir et à ses profits « trouve que la religion est une affaire si embar-

down, may chance to spring up armed men. And yet, on the other hand, unless wariness be used, as good almost kill a man as kill a good book: who kills a man kills a reasonable creature, God's image; but he who destroys a good book, kills reason itself, kills the image of God, as it were, in the eye. Many a man lives a burden to the earth; but a good book is the precious life-blood of a master-spirit, embalmed and treasured up on purpose to a life beyond life. 'Tis true no age can restore a life, whereof perhaps there is no great loss; and revolutions of ages do not oft recover the loss of a rejected truth, for the want of which whole nations fare the worse. We should be wary, therefore, what persecution we raise against the living labours of public men, how spill that seasoned life of man, preserved and stored up in books; since we see a kind of homicide may be thus committed, sometimes a kind of martyrdom; and if it extend to the whole impression, a kind of massacre, whereof the execution ends not in the slaying of an elemental life, but strikes at that ethereal and soft essence, the breath of reason itself, slays an immortality rather than a life.

1. The Council of Trent and the Spanish Inquisition engendering together brought forth or perfected those catalogues, and expurging Indexes that rake through the entrails of many an old good author wit ha a violation worse than any that could be offered to his tomb. (P. 426.)

« rassée et encombrée de tant de comptes obscurs « qu'il ne sait comment lui ouvrir un crédit parmi « ses livres. Que peut-il donc faire, sinon prendre la « résolution de quitter ce tracas, et de se déterrer « quelque agent, au soin et au crédit duquel il confie « toutes ses affaires religieuses? Cet agent sera quel- « que ecclésiastique estimé et notable. C'est à lui « qu'il s'attache; c'est à lui qu'il abandonne tout son « magasin de denrées religieuses, avec toutes les clefs « et serrures. Et à parler vrai, il fait de cet homme « sa religion. De sorte qu'on peut dire que sa reli- « gion maintenant n'est plus lui, qu'elle est un être « séparé et mobile, qu'elle va et vient près de lui « selon que ce brave docteur fréquente la maison. Il « le traite, lui fait des présents, le régale, le loge. « Sa religion vient chez lui le soir, prie, soupe lar- « gement, est conduite à un lit somptueux, se lève, « est saluée; après un coup de malvoisie ou de quel- « que breuvage bien épicé, sa religion fait un bon « déjeuner, sort à huit heures, et laisse son excellent « hôte dans la boutique, trafiquant tout le jour, sans « sa religion[1]. » Il a daigné railler un instant, avec

1. A man may be an heretic in the truth if he believes things only because his pastor says so.... The very truth he holds becomes his heresie.... A wealthy man addicted to his pleasure and to his profits, finds religion to be a traffic so entangled and of so many piddling accounts, that of all mysteries he cannot skill to keep a stock going upon his trade.... What does he therefore, but resolves to give over toyling and to find himself out some factor to whose care and credit he may commit the whole managing of his religious affairs? Some Divine of note, and estimation that must be. To him he adheres, resigns

quelle poignante ironie vous venez de le voir. M
l'ironie, si poignante qu'elle soit, lui semble fail
Écoutez-le, quand il revient à lui-même, quan
rentre dans l'invective ouverte et sérieuse, qu
après le fidèle charnel il accable le prélat char
« La table de la communion, changée en une ta
« de séparation, est debout comme une plate-for
« exhaussée sur le front du chœur, fortifiée d
« boulevard et d'une palissade pour écarter l'att
« chement profane des laïques, pendant que le p
« tre obscène et repu n'a pas scrupule de torti
« et de mâcher le pain sacramentel aussi famili
« ment qu'un biscuit de sa taverne[2]. » Il triomphe

the whole warehouse of his religion, with all the locks and k
in his custody; and indeed makes the person of this man
religion. So that a man may say his religion is now no n
within himself, but is become a dividual moveable, and g
and comes near him, according as that good man frequents
house. He entertains him, gives him gifts, feasts him, lo
him; his religion comes home at night, prays, is liberally s
and sumptuously laid to sleep; rises, is saluted, and, after
malmsey, or some well-spiced beverage, and better breakfas
his religion walks abroad at night, and leaves his kind en
tainer in the shop trading all day without his religion.

1. Quand il est simplement comique, il arrive comme S
et Hogarth à la bizarrerie rude et drôlatique : « A bishop's
that has all his toes (maugre the gout) and a linen sock ove
is the aptest emblem of the prelat himself; who being a plur
may, under one surplice, hide four benefices, besides that g
metropolitan toe.

2. The table of communion now become a table of sep
tion, stands like an exalted platform upon the brow of the q
fortified with a bulwark and barricado, to keep off the pro
touch of the laics, whilst the obscene and surfeited priest scru
not to paw and mammock the sacramental bread, as familia
his tavern bisket.

songeant que toutes ces profanations seront payées. L'atroce doctrine de Calvin a fixé de nouveau les yeux des hommes sur le dogme de la malédiction et de la damnation éternelle. L'enfer à la main, Milton menace; il s'enivre de justice et de vengeance parmi les abîmes qu'il ouvre et les flammes qu'il brandit. « Ils seront jetés éternellement dans le plus noir et le « plus profond gouffre de l'enfer, sous le règne ou- « trageux, sous les pieds, sous les dédains de tous « les autres damnés, qui, dans l'angoisse de leurs « tortures, n'auront pas d'autre plaisir que d'exer- « cer une frénétique et bestiale tyrannie sur eux, « leurs serfs et leurs nègres, et ils resteront dans « cette condition pour toujours, les plus vils, les « plus profondément abîmés, les plus dégradés, les « plus foulés et les plus écrasés de tous les esclaves « de la perdition[1]. » La fureur ici monte au sublime, et le Christ de Michel-Ange n'est pas plus inexorable et plus vengeur.

Comblons la mesure; joignons, comme il le fait, les perspectives du ciel aux visions des ténèbres : le pamphlet devient un hymne. « Quand je rappelle à « mon esprit, dit-il, comment enfin, après tant de

1. They shall be thrown eternally into the darkest and deepest gulf of hell, where, under the despiteful controul, the trample and spurn of all the other damned, that in the anguish of their torture shall have no other ease than to exercice a raving and bestial tyranny over them as their slaves and negroes, they shall remain in that plight for ever the basest, the lowermost, the most dejected, most underfoot, and down-trodded vassals of perdition.

« siècles pendant lesquels le large et sombre cor-
« tége de l'Erreur avait presque balayé toutes les
« étoiles hors du firmament de l'Église, la brillante
« et bienheureuse Réforme lança son rayon à tra-
« vers la noire nuit épaissie de l'ignorance et de la
« tyrannie antichrétienne, il me semble qu'une joie
« souveraine et vivifiante doit entrer à flots dans la
« poitrine de celui qui lit ou qui écoute, et que la
« suave odeur de l'Évangile ramené baigne son âme
« de tous les parfums du ciel[1]. » Surchargées d'ornements, prolongées à l'infini, ces périodes sont des chœurs triomphants d'*alleluias* angéliques chantés par des voix profondes au son de dix mille harpes d'or. Au milieu de ses syllogismes, Milton prie, soutenu par l'accent des prophètes, entouré par les souvenirs de la Bible, ravi des splendeurs de l'Apocalypse, mais retenu à la porte de l'hallucination par la science et la logique, au plus haut de l'air serein et sublime, sans monter dans la région brûlante où l'extase fond la raison, avec une majesté d'éloquence et une grandeur solennelle que rien ne surpasse, dont la perfection prouve qu'il est entré dans son domaine, et au delà du prosateur promet

1. When I recall to mind, at last, after so many dark ages, wherein the huge overshadowing train of Error had almost swept all the stars out of the firmament of the church; how the bright and blissful Reformation, by Divine power, strook through the black and settled night of ignorance and Anti-Christian tyranny, meth nks a sovereign and reviving joy must needs rush into the bosom of him that reads or hears, and the sweet odour of the returning Gospel imbathe his soul with the fragrancy of heaven.



le poëte[1] : « Toi qui siéges dans une gloire et dans « une lumière inaccessibles, père des anges et des « hommes ! et toi aussi, roi tout-puissant, rédemp- « teur de ce reste perdu dont tu as pris la nature, « ineffable et immortel amour ! toi enfin, troisième « substance de la divine infinitude, esprit illumi- « nateur, la joie et la consolation de toute chose « créée ! regarde cette pauvre Église épuisée et pres- « que expirante ! Oh ! ne leur laisse pas achever leurs « pernicieux desseins. Ne permets pas qu'ils nous « enveloppent encore une fois dans ce nuage obscur « de ténèbres infernales où nous n'apercevrons plus « le soleil de ta vérité, où jamais nous n'espérerons « l'aurore consolatrice, où jamais nous n'entendrons « plus chanter l'oiseau de ton matin !... Qui ne t'a- « perçoit aujourd'hui dans ta marche éclatante, au « milieu de ton sanctuaire, entre ces candélabres « d'or longtemps obscurcis chez nous par la vio- « lence de ceux qui les avaient saisis, attirés plutôt « par le désir de leur or que par l'amour de leur « rayonnante clarté? Viens donc, ô toi qui as les

1. Thou, therefore, that sits in light and glory inapprochable, Parent of Angels and Men! Next, Thee I implore, Omnipotent King, redeemer of that lost remnant whose nature Thou didst assume, ineffable and everlasting Love! and Thou, the third substance of Divine infinitude, illuminating Spirit, the joy and solace of created thing! look upon this Thy poor and almost spent, and expiring Church.... O let them not bring about their damned designs,... to reinvolve us in that pitchy cloud of infernal darkness, where we shall never more see the sun of Thy truth again, never hope for the cheerful dawn, never more hear the bird of the morning sing....

« sept étoiles dans ta main droite; établis tes prê-
« tres choisis, selon leur ordre et leurs rites anti-
« ques, pour accomplir devant tes yeux leur office
« et verser religieusement l'huile consacrée dans les
« lampes saintes toujours brûlantes. Tu as envoyé
« pour cette œuvre, par toute la contrée, un esprit
« de prière sur tes serviteurs, et tu as éveillé leurs
« vœux, comme le bruit d'une multitude d'eaux au-
« tour de ton trône. Oh! achève, et accomplis tes
« glorieux actes. Sors de tes chambres royales, ô
« prince de tous les rois de la terre; revêts les robes
« visibles de ta majesté impériale, prends en main
« le sceptre universel que ton père t'a transmis, car
« maintenant la voix de ta fiancée t'appelle, et tou-
« tes les créatures soupirent pour être renouvelées[1]. »

1. O Thou the ever-begotten light, and perfect image of thy Father,... who is there that cannot trace Thee now in Thy beamy walke through the midst of Thy sanctuary, amidst those golden candlesticks, which have long suffered a dimness among us, through the violence of those that had seized them, and were more taken with the mention of their gold than of their starry light? Come, therefore, O Thou that hast the seven starres in Thy right hand, appoint Thy chosen priests, according to their orders and courses of old, to minister before Thee, and duely to dresse and poure out the consecrated oil into Thy holy and everburning lamps. Thou hast sent out the spirit of prayer upon Thy servants over all the land to this effect, and stirred up their vowes as the sound of many waters about Thy throne.... O perfect and accomplish Thy glorious acts.... Come forth out of Thy royal chambers, O Prince of all the kings of the Earth; put on the visible robes of Thy imperial majesty; take up that unlimited scepter which Thy Almighty Father hath bequeathed Thee; for now the voice of Thy bride calls Thee, and all creatures sigh to be renewed.



Ce cantique de supplications et d'allégresse est une effusion de magnificences, et, en sondant toutes les littératures, vous ne rencontrerez guère de poëtes égaux à ce prosateur.

Est-ce un prosateur? La dialectique empêtrée, l'esprit pesant et maladroit, la rusticité fanatique et féroce, la grandeur épique des images soutenues et surabondantes, le souffle et les témérités de la passion implacable et toute-puissante, la sublimité de l'exaltation religieuse et lyrique : on ne reconnaît point à ces traits un homme né pour expliquer, persuader et prouver. La scolastique et la grossièreté du temps ont émoussé ou rouillé sa logique. L'imagination et l'enthousiasme l'ont emporté et enchaîné dans les métaphores. Ainsi égaré ou gâté, il n'a pas pu produire d'œuvre parfaite : il n'a écrit que des pamphlets utiles, commandés par l'intérêt pratique et la haine présente, et de beaux morceaux isolés, inspirés par la rencontre d'une grande idée et par l'essor momentané du génie. Pourtant, dans ces débris abandonnés, l'homme apparaît tout entier. L'esprit systématique et lyrique se peint dans le pamphlet comme dans le poëme; la faculté d'embrasser des ensembles et d'en être ébranlé reste égale en Milton dans ses deux carrières, et vous allez voir dans *le Paradis* et dans le *Comus* ce que vous avez prévu dans le *Traité de la Réforme* et dans les *Remarques sur l'Opposant*.

VI

« Il m'a avoué, écrit Dryden, que Spenser avait été son modèle[1]. » « En effet par la pureté et l'élévation de la morale, par l'abondance et la liaison du style, par les nobles sentiments chevaleresques et la belle ordonnance classique, tous deux étaient frères. Mais il avait encore d'autres maîtres, Baumont, Flechter, Burton, Drummond, Ben Jonson, Shakspeare, toute la splendide Renaissance anglaise, et par derrière elle la poésie italienne, l'antiquité latine, la belle littérature grecque, et toutes les sources d'où la Renaissance anglaise avait jailli. Il continuait le grand courant, mais à sa manière. Il prenait leur mythologie, leurs allégories, parfois leurs concetti[2], et retrouvait leur riche coloris, leur magnifique sentiment de la nature vivante, leur inépuisable admiration des formes et des couleurs. Mais en même temps il transformait leur diction et employait la poésie à un nouvel usage. Il écrivait non par impulsion, et sous le seul contact des choses, mais en lettré, en humaniste, savamment, avec l'aide des livres, apercevant les objets autant à travers les écrits précédents qu'en eux-mêmes, ajoutant à ses images les images des autres, reprenant et refondant

1. Milton has acknowledged to me that Spenser was his original.
2. Voyez Hymne sur la Nativité, entre autres les premières strophes. *Voyez* aussi Lycidas.

leurs inventions, comme un artiste qui resserre et multiplie les bosselures et les orfévreries entrelacées déjà sur un diadème par la main de vingt ciseleurs. Il se formait ainsi un style composite et éclatant, moins naturel que celui de ses précurseurs, moins propre aux effusions, moins voisin de la vive sensation prime-sautière, mais plus solide, plus régulier, plus capable de concentrer en une large nappe de clarté tous leurs scintillements et toutes leurs lueurs. Il assemblait comme Eschyle des mots « de six coudées, » « empanachés et habillés de robes de pourpre, » et les faisait marcher comme un cortége royal devant son idée pour la rehausser et l'annoncer. Il montrait les belles nymphes, « roses vivantes des bois, aux brodequins d'argent, aux robes de fleurs[1], » « et le soir, encapuchonné de « gris qui, semblable à un triste pèlerin sous sa robe « monastique, se lève derrière les roues fuyantes « du soleil, les îles à la ceinture de vagues, qui, « comme de riches diamants bigarrés, parsèment « la poitrine nue de l'abîme, les brûlants séra- « phins aux éblouissantes rangées dressant vers le

1. And ye, the breathing roses of the wood,
Fair silver-buskin'd nymphs...
They left us, when the grey-hooded Even,
Like a sad votarist in a palmer's weed,
Rose from the hindmost wheels of Phœbus's wain....
....In the violet-embroidered vales....
....Flowery-kirtled naiades....

All the sea-girt isles,
That like to rich and various gems, inlay
The unadorned bosom of the deep....

« ciel leurs angéliques trompettes tonnantes[1]. » Il amoncelait en buissons touffus les fleurs éparses chez les autres poëtes[2], « la primevère hâtive qui « meurt vierge, l'hyacinthe aigretée, le pâle jasmin, « la pensée bigarrée de jais, l'œillet blanc, l'ardente « violette, la rose musquée, le chèvrefeuille à la « gracieuse parure, avec le coucou alangui qui « penche sa tête pensive, et toutes les fleurs qui « portent une broderie mélancolique[3]. » Il les appelait autour du tombeau de son ami, et disait « à « l'amarante d'y verser toute sa beauté, aux nar- « cisses de remplir leurs coupes de fleurs. » Il parlait aux « creuses vallées où de doux chu-

1. At a solemn music. Lycidas.

That undisturbed song of pure concent,
Ay sung before the saphir-color'd throne,
To him that sit thereon,
With saintly shout and solemn jubilee,
Where the bright seraphim, in burning row,
Their loud-uplifted angel-trumpets blow.

2. Lycidas.

3. Ye valleys low, where the mild whispers use
Of shades, and wanton winds, and gushing brooks,
On whose fresh lap the swart star sparely looks,
Throw hither all your quaint enamel'd eyes,
That on the green turf suck the honey'd show'rs,
And purple all the ground with vernal flow'rs.
Bring the rath primrose that forsaken dies,
The tufted crow-toe, and pale jessamine,
The white-pink, and the pansy freak'd with jet,
The glowing violet,
The musk-rose, and the well-attir'd wood-bine,
With cowslips wan that hang the pensive head,
And ev'ry flow'r that sad embroid'ry wears:
Bid amaranthus all his beauty shed,
And daffodillies fill their cups with tears,
To strew the laureate hearse where Lycid lies.

« chotements habitent dans les ombrages, dans les « vents folâtres, dans les sources jaillissantes, dont « Sirius brûlant épargne le frais giron. » Il leur disait « d'empourprer tout le sol de fleurs prin- « tanières, de jeter sur cette tombe tous les émaux « de leurs yeux rayonnants qui sur le gazon vert « boivent les rosées parfumées. » Tout jeune encore et au sortir de Cambridge il se portait vers le magnifique et le grandiose; il avait besoin du grand vers roulant, de la strophe ample et sonnante, des périodes immenses de quatorze et de vingt-quatre vers. Il ne considérait point les objets face à face, et de plain-pied, en mortel, mais de haut comme ces archanges de Gœthe[1] qui embrassent d'un coup d'œil l'Océan entier heurté contre ses côtes, et la terre qui roule enveloppée dans l'harmonie des astres fraternels. Ce n'était point la *vie* qu'il sentait, comme les maîtres de la Renaissance, mais la *grandeur*, à la façon d'Eschyle et des prophètes hébreux[2], esprits virils et lyriques comme le sien, qui, nourris comme lui dans les émotions religieuses et dans l'enthousiasme continu, ont étalé comme lui la pompe et la majesté sacerdotales. Pour exprimer un pareil sentiment, ce n'était pas assez des images, et de la poésie qui ne s'adresse qu'aux yeux; il fallait encore des sons, et cette

1. Faust, Prolog im Himmel.
2. Voyez dans Lycidas la prophétie contre l'archevêque Land :

> But that two-handed engin at the door,
> Stands ready to smite once and smite no more.

poésie plus intime qui, purgée de représentations corporelles, va toucher l'âme : il était musicien, et artiste; ses hymnes avançaient avec la lenteur d'une mélopée et la gravité d'une déclamation; et lui-même semblait peindre son art en ces vers incomparables qui se développent comme l'harmonie solennelle d'un motet :

Dans la profondeur des nuits, quand l'assoupissement[1] — a enchaîné les sens des mortels, j'écoute — l'harmonie de la sirène céleste — qui, assise sur les neuf sphères enroulées, — chante pour celles qui tiennent les ciseaux de la vie, — et font tourner les fuseaux de diamant — où s'enroule la destinée des dieux et des hommes. — Telle est la douce contrainte de l'harmonie sacrée — pour charmer les filles de la Nécessité, — pour maintenir la Nature chancelante dans sa loi, — et pour conduire la danse mesurée de ce bas monde — aux accents célestes que nul ne peut entendre, — nul formé de terre humaine, tant que son oreille grossière n'est point purifiée[2].

En même temps que le style, les sujets se trouvaient changés; il resserrait et ennoblissait le domaine comme le langage du poëte, et consacrait ses pensées

1. *Arcades.*

2. But else in deep of night, when drowsiness
Hath locked up mortal sense, then listen I
To the celestial Sirens harmony,
That sit upon the nine infolded spheres,
And sing to those that hold the vital shears,
And turn the adamantin spindle round,
On which the fate of gods and man is wound ;
Such sweet compulsion doth in music lie,
To lull the daughter of Necessity,
And keep unsteady Nature to her law,
And the low world in measured motion draw
After the heavenly tune, which none can hear
Of human mold with gross unpurged ear.

comme ses paroles. Celui, disait-il un peu plus tard, qui connaît la vraie nature de la poésie, « découvre « bientôt quelles méprisables créatures sont les ri- « meurs vulgaires, et quel religieux, quel glorieux, « quel magnifique usage on peut faire de la poésie dans « les choses divines et humaines »…. « Elle est un « don inspiré de Dieu, rarement accordé, et cepen- « dant accordé à quelques-uns dans chaque nation, « pouvoir placé à côté de la chaire, pour planter et « nourrir dans un grand peuple les semences de la « vertu et de l'honnêteté publique, pour apaiser les « troubles de l'âme et remettre l'équilibre dans les « émotions, pour célébrer en hautes et glorieuses « hymnes le trône et le cortége de la toute-puissance « de Dieu: pour chanter les victorieuses agonies « des martyrs et des saints, les actions et les « triomphes des justes et pieuses nations qui com- « battent vaillamment pour la foi contre les ennemis « du Christ[1]. » En effet, dès l'abord à l'école de Saint-Paul et à Cambridge il avait paraphrasé des

1. These abilities, wheresoever they be found, are the inspired gift of God, rarely bestowed, but yet to some (though most abuse, in every nation; and are of power, beside the office of a pulpit, to imbreed and cherish in a great people the seeds of virtue and public civility, to allay the perturbations of the mind, and set the affections in right tune; to celebrate in glorious and lofty hymns the throne and equipage of God's almightiness, and what he works, and what he suffers to be wrought with high providence in his church; to sing victorious agonies of martyrs and saints, the deeds and triumphs of just and pious nations, doing valiantly through faith against the enemies of Christ. (*Reason of Church government.*)

psaumes, puis composé des odes pour la Nativité, la Circoncision et la Passion. Bientôt paraissent des chants tristes sur la mort d'un jeune enfant, sur la fin d'une noble dame; puis de graves et nobles vers sur le Temps, à propos d'une musique solennelle, sur sa vingt-troisième année, « printemps tardif qui n'a « point encore montré de boutons ni de fleurs. » Enfin le voici à la campagne chez son père, et les attentes, les rêveries, les premiers enchantements de la jeunesse s'exhalent de son cœur, comme en un jour d'été un parfum matinal. Mais quelle distance entre ces contemplations souriantes et sereines, et la chaude adolescence, le voluptueux *Adonis* de Shakspeare! Il se promène, regarde, écoute, à cela se bornent ses joies; ce ne sont que les joies poétiques de l'âme. Entendre « l'alouette qui prend son « essor et de son chant éveille la nuit morne, « jusqu'à ce que se lève l'aube tachetée; le laboureur « qui siffle sur son sillon; la laitière qui chante de « tout son cœur; le faucheur qui aiguise sa faux dans » le vallon sous l'aubépine; » voir les danses et les gaietés de mai au village, contempler les pompeuses processions et « le bourdonnement affairé de la foule « dans les cités garnies de tours; » surtout s'abandonner à la mélodie, aux enroulements divins des vers suaves, et aux songes charmants qu'ils font passer devant nous dans une lumière d'or, voilà tout[1]; et aussitôt, comme s'il était all trop loin, et

1. And in thy right-hand lead with thee
The mountain-nymph, sweet Liberty:

pour contre-balancer cet éloge des joies sensibles, il appelle à lui la Mélancolie[1], « la nonne pensive, « pieuse et pure, enveloppée dans sa robe sombre, « aux plis majestueusement étalés, qui d'un pas égal,

And, if I give thee honour due,
Mirth, admit me of thy crew,
To live with her, and live with thee,
In unreproved pleasures free....
To hear the lark begin his flight,
And singing startle the dull night,
From his watch-tower in the skies,
Till the dappled dawn doth rise;
Then to come, in spite of sorrow,
And at my window bid good-morrow,
Through the sweet-brier, or the vine,
Or the twisted eglantine:
While the ploughman near at hand
Whistles o'er the furrow'd land,
And the milk-maid singeth blithe,
And the mower whets his scythe,
And ev'ry shepherd tells his tale,
Under the hawthorn in the dale....
  Sometimes, with secure delight,
The upland hamlets will invite,
When the merry bells ring round,
And the jocund rebecks sound
To many a youth and many a maid,
Dancing in the chequer'd shade;
And young and old come forth to play
On a sunshine holiday....
  Towered cities please us then,
And the busy hum of men,
Where throngs of knights and barons bold,
In weeds of peace high triumphs hold....
  And ever against eating cares,
Lap me in soft Lydian airs,
Married to immortal verse,
Such as the meeting soul may pierce,
In notes, with many a winding bout
Of linked sweetness long drawn out,
With wanton heed, and giddy cunning,
The melting voice through mazes running;
Untwisting all the chains that tie
The hidden soul of harmony.

1. *Il Penseroso.*

« avec une contenance contemplative, s'avance, les « yeux sur le ciel qui lui répond, et son âme dans « les yeux. » Avec elle il erre parmi les graves pensées et les graves spectacles qui rappellent l'homme à sa condition, et le préparent à ses devoirs, tantôt parmi les hautes colonnades d'arbres séculaires dont les dômes entretiennent sous leur abri le silence et le crépuscule, tantôt dans « ces « pâles cloîtres studieux, où sous les arches massives « les vitraux, les riches rosaces historiées jettent « une obscure clarté religieuse, » tantôt enfin dans le recueillement du cabinet d'étude, où chante le grillon, où luit la lampe laborieuse, où l'esprit, seul à seul avec les nobles esprits des temps passés, évoque Platon pour apprendre de lui « quels mondes, « quelles vastes régions possèdent l'âme immortelle, « après qu'elle a quitté la maison de chair et le « petit coin où nous gisons[1]. » Il était rempli de

1. Come, pensive nun, devout and pure,
Sober, steadfast, and demure,
All in a robe of darkest grain,
Flowing with majestic train,
And sable stole of cypress-lawn,
Over thy decent shoulders drawn.
Come, but keep thy wonted state,
With even step, and musing gait,
And looks commercing with the skies,
Thy rapt soul sitting in thine eyes....
Some still removed place will fit,
Where glowing embers through the room
Teach light to counterfeit a gloom;
Far from all resort of mirth,
Save the cricket on the earth,
Or the bellman's drowsy charm,
To bless the doors from nightly harm.
Or let my lamp, at midnight hour,

cette haute philosophie. Quelle que fût la langue où il écrivît, anglaise, italienne ou latine, quel que fût le genre qu'il touchât, sonnets, hymnes, stances, tragédies ou épopées, il y revenait toujours. Il louait partout l'amour chaste, la piété, la générosité, la force héroïque. Ce n'était point par scrupule, mais par nature; son besoin et sa faculté dominante le portaient aux conceptions nobles. Il se donnait la joie d'admirer, comme Shakspeare la joie de créer, comme Swift celle de détruire, comme Byron celle de combattre, comme Spenser celle de rêver. Même en des poëmes décoratifs, qu'on n'employait que

Be seen in some high lonely tow'r,
Where I may oft out-watch the Bear,
With thrice-great Hermes; or unsphere
The spirit of Plato, to unfold
What worlds, or what vast regions, hold
The immortal mind that hath forsook
Her mansion in this fleshly nook.
Me, Goddess, bring
To arched walks of twilight groves,
And shadows brown, that Sylvan loves,
Of pine, or monumental oak,
Where the rude axe, with heaved stroke,
Was never heard the nymphs to daunt,
Or fright them from their hallow'd haunt.
There in close covert by some brook,
Where no profaner eye may look,
Hide me from the day garish light.
But let my due feet never fail
To walk the studious cloisters pale;
And love the high embowed roof,
With antic pillars massy proof,
And storied windows richly dight,
Casting a dim religious light.
There let the pealing organ blow
To the full-voic'd quire below,
In service high, and anthems clear,
As may with sweetness, through mine ear,
Dissolve me into ecstacies,
And bring all heav'n before mine eyes.

pour étaler des costumes et déployer des féeries, dans des *Masques* comme ceux de Ben Jonson, il imprimait son caractère propre. C'étaient des amusements de château, il en faisait des enseignements de magnanimité et de constance : L'un d'eux, *le Comus*, largement développé, avec une originalité entière et une élévation de style extraordinaire, est peut-être son chef-d'œuvre, et n'est que l'éloge de la vertu.

Ici du premier élan, nous sommes dans les cieux. Un esprit, descendu au milieu des bois sauvages, prononce cette ode:

Devant le seuil étoilé du palais de Jupiter — est ma demeure, parmi ces formes immortelles, — esprits éthérés, qui vivent lumineux — dans des sphères sereines d'air paisible et pur, — au-dessus de la fumée et du tumulte de ce coin obscur — que les hommes appellent la terre, étable vile — où, confinés et empestés par leurs basses pensées, — ils luttent pour conserver une frêle et fiévreuse vie, — oubliant la couronne que la vertu donne, — après ces vicissitudes mortelles, à ses vrais serviteurs, — au milieu des dieux trônant sur leurs siéges sacrés[1].

De tels personnages ne peuvent point parler; ils

1. Before the starry threshold of Jove's court
My mansion is, where those immortal shapes
Of bright aereal spirits live insphered
In regions mild of calm and serene air,
Above the smoke and stiz of this dim spot,
Which men call Earth, and with low-thoughted care
Confin'd, and pestered in this pin-fold here,
Strive to keep up a frail and feverish being,
Unmindful of the crown that Virtue gives
After this mortal change, to her true servants
Amongst the enthron'd gods on sainted seats.

chantent. Le drame est un opéra antique, composé, comme le *Prométhée*, d'hymnes solennelles. Le spectateur est transporté hors du monde réel. Ce ne sont point des hommes qu'il écoute, mais des sentiments. Il assiste à un concert comme dans Shakspeare; le *Comus* continue *le Songe d'une nuit d'Été*, comme un chœur viril de voix profondes continue la symphonie ardente et douloureuse des instruments.

« Dans les sentiers embrouillés de cette forêt sour- « cilleuse, où l'ombre frissonnante menace les pas « du voyageur perdu, » erre une noble dame, séparée de ses deux frères, troublée par les cris sauvages et par la turbulente joie qu'elle entend dans le lointain. Là-bas, le fils de Circé l'enchanteresse, le sensuel Comus danse et secoue des torches parmi les clameurs des hommes changés en brutes; c'est l'heure[1] « où les lacs et les mers avec leurs trou- « peaux écailleux mènent autour de la lune leurs « rondes ondoyantes, pendant que sur les sables et les « pentes brunies sautillent les prestes fées et les nains « pétulants. » Elle s'effraye, elle s'agenouille; et dans les formes nuageuses qui ondulent là-haut sous la clarté pâle, elle aperçoit l'Espérance aux blanches mains, la Foi aux regards purs et la Chasteté, gardiennes mystérieuses et célestes qui veillent sur sa vie et sur son honneur.

O soyez les bienvenues, Foi aux regards purs, Espérance

1. The sounds and seas, with all their finny drove,
Now to the moon in wavering morrice move:



aux blanches mains, — ange, qui voles au-dessus de ma tête, ceint de tes ailes d'or, — et toi, Chasteté sainte, forme sans tache, — je vous vois clairement, et maintenant je crois — que lui, le Bien suprême, qui ne souffre les êtres mauvais — que pour faire d'eux les serviles ministres de sa vengeance, — enverrait un ange lumineux, s'il le fallait — pour garder ma vie et mon honneur contre tout assaut. — Me trompé-je? ou bien est-ce qu'un noir nuage — a tourné sa bordure d'argent sur la nuit? — Je ne me trompe pas, un noir nuage — a tourné sa bordure d'argent sur la nuit, — et jette une lueur entre l'ombre touffue des feuilles[1].

Elle appelle ses frères; « le doux et solennel accent « de sa voix vibrante s'élève comme une vapeur de ri- « ches parfums distillés, et glisse sur l'air dans la « nuit, » au-dessus des vallées « brodées de violettes » jusqu'au Dieu débauché qu'elle transporte d'amour. Il accourt déguisé en prêtre:

Se peut-il qu'un mélange mortel d'argile terrestre — exhale

And on the tawny sands and shelves
Trip the pert fairies and the dapper elves.

1. At last a soft and solemn breathing sound
Rose like a steam of rich distilled perfumes,
And stole upon the air.

O welcome pure-eyed Faith, white-handed Hope,
Thou hov'ring angel, girt with golden wings,
And thou, unblemish'd form of Chastity!
I see ye visibly, and now believe
That He, the Supreme Good, to whom all things ill
Are but as slavish officers of vengeance,
Would send a glist'ring guardian, if need were,
To keep my life and honour unassail'd.
Was I deceiv'd, or did a sable cloud
Turn forth her silver lining on the night?
I did not err; there does a sable cloud
Turn forth her silver lining on the night,
And casts a gleam over this tufted grove.

l'enchantement divin de pareils accents? — Sûrement quelque chose de divin habite dans cette poitrine. — Comme ils flottaient doucement sous les ailes — du silence, à travers la voûte vide de la nuit! — Souvent j'ai entendu ma mère Circé avec les trois sirènes — au milieu des naïades aux robes de fleurs, — cueillant leurs herbes puissantes et leurs poisons mortels, — emporter par leurs chants l'âme captive — dans le bienheureux Élysée; Scylla pleurait,—les vagues aboyantes se taisaient attentives, — et la cruelle Charybde murmurait un doux applaudissement.... — Mais un ravissement si sacré et si profond, — une telle volupté de bonheur sans ivresse, — je ne l'ai jamais ressentie[1].

Ce sont déjà les chants célestes. Milton les décrit, et tout à la fois, il les imite; il fait comprendre ce mot de Platon son maître, que les mélodies vertueuses enseignent la vertu.

Le fils de Circé a emmené la noble dame trompée, et l'assied immobile dans un palais somptueux, de-

1. Can any mortal mixture of earth's mould
Breathe such divine enchanting ravishment?
Sure something holy lodges in that breast,
And with these raptures moves the vocal air
To testify his hidden residence:
How sweetly did they float upon the wings
Of silence, through the empty vaulted night,
At every fall smoothing the raven down
Of darkness, till it smil'd! I have oft heard
My mother Circe, with the Syrens three,
Amidst the flowery-kirtled Naiades,
Culling their potent herbs and baleful drugs,
Who, as they sung, would take the prison'd soul
And lap it in Elysium: Scylla wept,
And chid her barking waves into attention.
And fell Charybdis murmur'd soft applause.
Yet they in pleasing slumber lull'd the sense,
And in sweet madness robb'd it of itself;
But such a sacred and home-felt delight,
Such sober certainty of waking bliss,
I never heard till now.

vant une table exquise; elle l'accuse, elle résiste, elle l'insulte, et le style prend un accent d'indignation héroïque, pour flétrir l'offre du tentateur.

Quand la débauche, — par des regards impurs, des gestes immodestes et un langage souillé, — mais surtout par l'acte ignoble et effréné du péché, — laisse entrer l'infamie au plus profond de l'homme, l'âme cadavéreuse s'infecte par contagion,— ensevelie dans la chair et abrutie, jusqu'à ce qu'elle perde entièrement — le divin caractère de son premier être. — Telles sont les lourdes et humides ombres funèbres — que l'on voit souvent sous les voûtes des charniers et dans les sépulcres, — attardées et assises auprès d'une tombe nouvelle, — comme par regret de quitter le corps qu'elles aimaient [1].

Confondu, il s'arrête, et au même instant les frères conduits par l'Esprit protecteur se jettent sur lui l'épée nue. Il fuit, emportant sa baguette magique. Pour délivrer la dame enchantée, on appelle Sabrina la naïade bienfaisante, qui, « assise sous la froide « vague cristalline, noue avec des tresses de lis les « boucles de sa chevelure d'ambre. » Elle s'élève légèrement de son lit de corail, et son char de turquoise et d'émeraude « la pose sur les joncs de la « rive, entre les osiers humides et les roseaux. »

1. But when lust,
By unchaste looks, loose gestures, and foul talk,
But most by lewd and lavish act of sin,
Lets in defilement to the inward parts,
The soul grows clotted by contagion,
Imbodies and imbrutes till she quite loses
The divine property of her first being;
Such are these thick and gloomy shadows damp
Oft seen in charnel-vaults and sepulchres,
Lingering and sitting by a new-made grave,
As loathe to leave the body that it loved.

Touchée par cette main froide et chaste, la dame sort du siége maudit qui la tenait enchaînée; les frères avec la sœur règnent paisiblement dans le palais de leur père, et l'Esprit qui a tout conduit prononce cette ode où la poésie conduit à la philosophie, où la voluptueuse lumière d'une légende orientale vient baigner l'Élysée des sages, où toutes les magnificences de la nature s'assemblent pour ajouter une séduction à la vertu :

Je revole maintenant vers l'Océan — et les climats heureux qui s'étendent — là où le jour ne ferme jamais les yeux, — là-haut, dans les larges champs du ciel. — Là je respire l'air limpide — au milieu des riches jardins — d'Hespérus et de ses trois filles — qui chantent autour de l'arbre d'or. — Parmi les ombrages frissonnants et les bois, — folâtre le Printemps joyeux et paré; — les Grâces et les Heures au sein rose — apportent ici toutes leurs largesses; — l'Été immortel y habite, — et les vents d'ouest, de leur aile parfumée, — jettent le long des allées de cèdres — la senteur odorante du nard et de la myrrhe. — Là Iris de son arc humide — arrose les rives embaumées où germent — des fleurs de teintes plus mêlées — que n'en peut montrer son écharpe brodée, — et humecte d'une rosée élyséenne — les lits d'hyacinthes et de roses où souvent repose le jeune Adonis — guéri de sa profonde blessure — dans un doux sommeil, pendant qu'à terre — reste assise et triste la reine assyrienne.— Bien au-dessus d'eux, dans une lumière rayonnante, — le divin Amour, son glorieux fils, s'élève — tenant sa chère Psyché ravie en une douce extase. — Mortels qui voulez me suivre, — aimez la vertu, elle seule est libre, — elle seule peut vous apprendre à monter — plus haut que l'harmonie des sphères. — Ou si la vertu était faible, — le ciel lui-même s'inclinerait pour l'aider[1].

1. To the ocean now I fly,

Devais-je marquer des maladresses, des bizarreries, des expressions chargées, héritage de la Renaissance, une dispute philosophique, œuvre du raisonneur et du Platonicien? Je n'ai point senti ces fautes. Tout s'effaçait devant le spectacle de la Renaissance riante, transformée par la philosophie austère, et du sublime adoré sur un autel de fleurs.

Ce fut là, je crois, son dernier poëme profane. Déjà dans celui qui suit, Lycidas, en célébrant, à la façon

And those happy climes that lie
Where day never shuts his eye,
Up in the broad fields of the sky:
There I suck the liquid air
All amidst the gardens fair
Of Hesperus and his daughters three
That sing about the golden tree:
Along the crisped shades and bowers
Revels the spruce and jocund spring;
The Graces, and the rosy-bosom'd Hours,
Thither all their bounties bring;
There eternal summer dwells,
And west-winds, with musky wing,
About the cedar'n alleys fling
Nard and cassia's balmy smells.
Iris there with humid bow
Waters the odorous banks, that blow
Flowers of more mingled hue
Than her purfled scarf can shew;
And drenches with Elysian dew
(List, mortals, if your ears be true)
Beds of hyacinth and roses,
Where young Adonis oft reposes,
Waxing well of his deep wound
In slumber soft, and on the ground
Sadly sits the Assyrian queen:
But far above in spangled sheen
Celestial Cupid, her fam'd son, advanc'd,
Holds his dear Psyche sweet entranc'd,
After her wandering labours long,
Till free consent the gods among
Make her his eternal bride,
And from her fair unspotted side

de Virgile, la mort d'un ami bien-aimé[1], il laisse percer les colères et les préoccupations puritaines, invective contre la mauvaise doctrine et la tyrannie des évêques, et parle déjà « du glaive à deux mains qui attend à la porte prêt à frapper un coup pour ne frapper qu'un coup. » Dès son retour d'Italie la controverse et l'action l'emportent; la prose commence, la poésie s'arrête. De loin en loin un sonnet patriotique ou religieux vient rompre ce long silence; tantôt pour louer les chefs puritains, Cromwell, Vane, Fairfax, tantôt pour honorer la mort d'une pieuse amie, ou la vie « d'une vertueuse jeune dame; » une fois pour demander à Dieu « la vengeance de ses saints égorgés, » des malheureux protestants du Piémont, « dont les os gisent épars sur les froids versants des Alpes; » une autre fois sur sa seconde femme, morte au bout d'un an de mariage, « sa sainte » bien-aimée, qui lui est apparue en songe « comme Alceste ramenée du tom-

Two blissful twins are to be born,
Youth and Joy; so Jove hath sworn.
But now my task is smoothly done,
I can fly, or I can run,
Quickly to the green earth's end,
Where the bow'd welkin slow doth bend;
And from thence can soar as soon
To the corners of the moon.
Mortals, that would follow me,
Love Virtue; she alone is free:
She can teach ye how to climb
Higher than the sphery chime;
Or if Virtue feeble were,
Heaven itself would stoop to her.

1. Edward King, 1637.

beau, avec un long vêtement blanc, pur comme son âme : » loyales amitiés, douleurs acceptées ou domptées, aspirations généreuses ou stoïques, que les revers ne firent qu'épurer. L'âge est venu, et exclu du pouvoir, de l'action, même de l'espérance, il revient aux grands rêves de sa jeunesse. Comme autrefois, il va chercher le sublime hors de ce bas monde, parce que ce qui est réel est petit et que ce qui est familier paraît plat. Il recule ses nouveaux personnages jusqu'à l'extrémité de l'antiquité sacrée, comme il a reculé ses anciens personnages jusqu'à l'extrémité de l'antiquité fabuleuse, parce que la distance ajoute à leur taille, et que l'habitude cessant de les mesurer cesse de les avilir. Tout à l'heure apparaissaient les êtres fantastiques, la Joie fille du Zéphir et de l'Aurore, la Mélancolie fille de Vesta et de Saturne, le fils de Circé, Comus, couronné de lierre, dieu des bois retentissants et de l'orgie tumultueuse. Maintenant Samson, le contempteur des géants, l'élu du Dieu fort, l'exterminateur des idolâtres, Satan et ses pairs, le Christ et ses anges, vont se lever devant nos yeux comme des statues surhumaines, et l'éloignement frustrant nos mains curieuses préservera notre admiration et leur majesté. Montons plus loin et plus haut, à l'origine des choses, parmi les êtres éternels, jusqu'aux commencements de la pensée et de la vie, jusqu'aux combats de Dieu, dans ce monde inconnu où les sentiments et les êtres, élevés au-dessus de la portée de l'homme, échappent à son jugement et à sa criti-

que pour commander sa vénération et sa terreur; que le chant soutenu des vers solennels déploie les actions de ces vagues figures; nous éprouverons la même émotion que dans une cathédrale quand l'orgue prolonge ses roulements sous les arches, et qu'à travers l'illumination des cierges les nuages d'encens brouillent les formes colossales des piliers.

Mais si le cœur est resté le même, le génie s'est transformé. La virilité a pris la place de la jeunesse. La richesse est devenue moindre, et la sévérité plus grande. Dix-sept années de combats et de malheurs ont enfoncé cette âme dans les idées religieuses. La mythologie a fait place à la théologie; l'habitude de la dissertation a fini par abaisser l'essor lyrique; l'érudition accrue a fini par surcharger le génie original. Le poëte ne chante plus en vers sublimes, il raconte ou harangue en vers graves. Il n'invente plus un genre personnel, il imite la tragédie ou l'épopée antique. Il rencontre dans *Samson* une tragédie froide et haute, dans *le Paradis regagné* une épopée froide et noble, et compose un poëme imparfait et sublime, *le Paradis perdu*.

Plût à Dieu qu'il eût pu l'écrire, comme il l'essaya, en façon de drame, ou mieux, comme le *Prométhée* d'Eschyle, en forme d'opéra lyrique! Il y a tel sujet qui commande tel style : si vous résistez, vous détruisez votre œuvre, trop heureux quand, dans l'ensemble déformé, le hasard produit et conserve de beaux morceaux. Pour mettre en scène le

surnaturel, il ne faut point rester dans son assiette ordinaire; vous avez l'air de ne point croire, si vous y restez. C'est la vision qui le révèle, et c'est le style de la vision qui doit l'exprimer. Quand Spenser écrit, il rêve. J'écoute les concerts bienheureux de sa musique aérienne, et le cortége changeant de ses apparitions fantastiques se déroule comme une vapeur devant mes yeux complaisants et éblouis. Quand Dante écrit, il est halluciné, et ses cris d'angoisse, ses ravissements, l'incohérente succession de ses fantômes infernaux ou mystiques, me transportent avec lui dans le monde invisible qu'il décrit. L'extase seule rend visibles et croyables les objets de l'extase. Si vous me racontez les exploits de Dieu comme ceux de Cromwell, d'un ton soutenu et grave, je n'aperçois point Dieu, et comme il fait toute votre œuvre, je n'aperçois rien du tout. Je juge que vous avez accepté une tradition, que vous l'ornez de fictions réfléchies, que vous êtes un prédicateur, non un prophète, un décorateur, non un poëte. Je découvre que vous chantez Dieu comme le vulgaire le prie, suivant une formule apprise, non par un tressaillement spontané. Changez de style, ou plutôt changez d'émotion. Reproduisez en vous-même l'antique exaltation des psalmistes et des apôtres, recréez la divine légende, ressentez l'ébranlement sublime par lequel l'esprit inspiré et désorganisé produit Dieu; au même instant, le grand vers lyrique roulera chargé de magnificences; ainsi troublés, nous n'examinerons point si c'est Adam ou le

Messie qui parle; nous n'exigerons point qu'ils soient réels et construits par une main de psychologue, nous ne nous soucierons point de leurs actions puériles ou étranges; nous serons jetés hors de nous-mêmes, nous participerons à votre déraison créatrice; nous serons entraînés par le flot des images téméraires ou soulevés par l'entassement des métaphores gigantesques; nous serons troublés comme Eschyle, lorsque son Prométhée foudroyé entend l'universel concert des fleuves, des mers, des forêts et des créatures qui le pleurent, comme David devant Jéhovah, « qui emporte mille ans ainsi qu'un torrent d'eau, pour qui les âges sont une herbe fleurie le matin et séchée le soir. »

Mais le siècle de l'inspiration métaphysique, écoulé depuis longtemps, n'avait point reparu encore. Bien loin dans le passé disparaissait Dante; bien loin dans l'avenir s'enfonçait Goethe. On n'apercevait point encore le Faust panthéiste et la vague Nature qui engloutit les êtres changeants dans son sein profond; on n'apercevait plus le paradis mystique et l'immortel Amour dont la lumière idéale baigne les âmes rachetées. Le protestantisme n'avait ni altéré ni renouvelé la nature divine; conservateur du symbole accepté et de l'ancienne légende, il n'avait transformé que la discipline ecclésiastique et le dogme de la grâce. Il n'avait appelé le chrétien qu'au salut personnel et à la liberté laïque. Il n'avait que refondu l'homme, il n'avait point recréé Dieu. Ce n'était point une épopée divine qu'il pouvait pro-

duire, mais une épopée humaine. Ce n'était point les combats et les œuvres du Seigneur qu'il pouvait chanter, mais les tentations et le salut de l'âme. Au temps du Christ jaillissaient les poëmes cosmogoniques ; au temps de Milton jaillissaient les confessions psychologiques. Au temps du Christ, chaque imagination produisait une hiérarchie d'êtres surnaturels et une histoire du monde ; au temps de Milton, chaque cœur racontait la suite de ses tressaillements et l'histoire de la grâce. L'érudition et la réflexion jetèrent Milton dans un poëme métaphysique qui n'était point de son siècle, pendant que l'inspiration et l'ignorance révélaient à Bunyan le récit psychologique qui convenait à son siècle, et le génie du grand homme se trouva plus faible que la naïveté du chaudronnier.

C'est que son poëme, ayant supprimé l'illusion lyrique, laisse entrer l'examen critique. Libres d'enthousiasme, nous jugeons ses personnages ; nous exigeons qu'ils soient vivants, réels, complets, d'accord avec eux-mêmes, comme ceux d'un roman ou d'un drame. N'écoutant plus des odes, nous voulons voir des objets et des âmes : nous demandons qu'Ève et Adam agissent et sentent conformément à leur nature primitive, que Dieu, Satan et le Messie agissent et sentent conformément à leur nature surhumaine. A cette tâche, Shakspeare suffirait à peine ; Milton, logicien et raisonneur, y succombe. Il fait des discours corrects, solennels, et ne fait rien de plus ; ses personnages sont des harangues, et dans

leurs sentiments on ne trouve que des monceaux de puérilités et de contradictions.

Ève et Adam, le premier couple! J'approche, et je crois trouver l'Ève et l'Adam de Raphaël, imités par Milton, disent les biographes, superbes enfants, vigoureux et voluptueux, nus sous la lumière, immobiles et occupés devant les grands paysages, l'œil luisant et vague, sans plus de pensée que le taureau ou la cavale couchés sur l'herbe auprès d'eux. J'écoute, et j'entends un ménage anglais, deux raisonneurs du temps, le colonel Hutchinson et sa femme. Bon Dieu! habillez-les bien vite. Des gens si cultivés auraient inventé avant toute chose les culottes et la pudeur. Quels dialogues! Des dissertations achevées par des gracieusetés, des sermons réciproques terminés par des révérences. Quelles révérences! Des compliments philosophiques et des sourires moraux. « Je cédai, dit Ève, et depuis ce temps-là « je sens combien la beauté est surpassée par la « grâce virile et par la sagesse, qui seule est véri- « tablement belle! » Cher et savant poëte, vous eussiez été satisfait si quelqu'une de vos trois femmes, bonne écolière, vous eût débité en manière de conclusion cette solide maxime théorique. Elles vous l'ont débitée; tenez, voici une scène de votre ménage : « Ainsi parla la mère du genre humain, et « avec des regards pleins d'un charme conjugal non « repoussé, dans un doux abandon, elle s'appuie, « embrassant à demi notre premier père; lui, ravi « de sa beauté et de ses charmes soumis, sourit avec

« un amour digne, et presse sa lèvre matronale d'un « pur baiser[1]. » Cet Adam a passé par l'Angleterre avant d'entrer dans le paradis terrestre. Il y a appris la *respectability* et il y a étudié la tirade morale. Écoutez cet homme qui n'a pas encore goûté à l'arbre de la science. Un bachelier, dans son discours de réception, ne prononcerait pas mieux et plus noblement un plus grand nombre de sentences vides. « Ma belle compagne, l'heure de la nuit et « toutes les créatures retirées à présent dans le som« meil nous avertissent d'aller prendre un repos « pareil, puisque Dieu a établi pour les hommes le « retour alternatif du repos et du travail, comme de « la nuit et du jour, et que la rosée opportune du « sommeil, par sa douce et assoupissante pesanteur, « abaisse maintenant nos paupières. Les autres créa« tures, tout le long du jour, vivent oisives, sans « emploi, et ont moins besoin de repos. L'homme a « son travail journalier de corps et de pensée, insti« tué d'en haut, qui déclare sa dignité et le souci

1. "And from that time see,
How beauty is excell'd by manly grace,
And wisdom, which alone is truly fair."
So spoke our general mother, and with eyes
Of conjugal attraction unreproved,
And meek surrender, half-embracing lean'd
On our first father; half her swelling breast
Naked met his, under the flowing gold
Of his loose tresses hid; he in delight
Both of her beauty and submissive charms
Smiled with superior love...
And press'd her matron lip
With kisses pure.
(Liv. IV.)

« du ciel sur toutes ses voies, pendant que les autres « êtres vaguent inoccupées sans que Dieu leur de- « mande aucun compte de leurs actions[1]. » Très-utile et très-excellente exhortation puritaine! Voilà de la vertu et de la morale anglaises, et chaque famille, le soir, pourra la lire en guise de Bible à ses enfants. Adam est le vrai chef de famille, électeur, député à la chambre des communes, ancien étudiant d'Oxford, consulté au besoin par sa femme, et lui versant d'une main prudente les solutions scientifiques dont elle a besoin. Cette nuit, par exemple, la pauvrette a fait un mauvais rêve, et Adam, en bonnet carré, lui administre cette docte potion psychologique[2] : « Sache que dans l'âme il y a beaucoup de « facultés inférieures qui servent la Raison comme « leur souveraine. Parmi celles-ci, l'Imagination « tient le principal office; avec toutes les choses « extérieures que les sens représentent, elle crée des « formes aériennes que la Raison assemble ou sé-

1. Fair consort, the hour
Of night and all things now retired to rest
Mind us of like repose; since God hath set
Labour and rest, as day and night, to men
Successive; and the timely dew of sleep,
Now falling with soft slumbrous weight, inclines
Our eyelids. Other creatures all day long
Rove idle, unemployed, and less need rest.
Man hath his daily work of body or mind
Appointed, which declares his dignity
And the regard of Heaven on all his ways,
While other animals inactive range,
And of their doings God takes no account.

(Ib.)

2. Impossible qu'un homme si docte, si raisonneur, s'emploie pour toute occupation à jardiner, à arranger des bouquets.



« pare, et dont elle compose tout ce que nous affir-
« mons ou nions. Souvent en son absence l'Imagi-
« nation, qui tâche de la contrefaire, veille pour
« l'imiter; mais, assemblant mal ces formes, elle ne
« produit souvent qu'une œuvre incohérente, prin-
« cipalement en songe, par un mélange bizarre de
« paroles et d'actions présentes ou passées[1]. » —
Il y a de quoi rendormir la pauvre Ève. Son mari, voyant cet effet, ajoute en casuiste accrédité : « Ne « sois pas triste; le mal peut entrer et passer dans « l'esprit de Dieu et de l'homme sans leur aveu, et sans « laisser aucune tache ou faute derrière lui. » Vous reconnaissez l'époux protestant confesseur de sa femme. Le lendemain arrive un ange en visite. Adam dit à Ève d'aller à la provision[2] : elle discute un in-

1. Know that in the soul
Are many lesser faculties, that serve
Reason as chief; among these Fancy next
Her office holds; of all external things,
Which the five watchful senses represent,
She forms imaginations, aery shapes,
Which Reason joining or disjoining, frames
All what we affirm or we deny, and call
Our knowledge and opinion....
Oft in her absence, mimic Fancy wakes
To imitate her; but, misjoining shapes,
Wild work produces oft, and most in dreams,
Ill matching words and deeds long past or late.
Yet be not sad.
Evil into the mind of God or man
May come and go, so unapproved, and leave
No spot or blame behind.
(Liv. V.)

2. Go with speed,
And what thy stores contain bring forth and pour
Abundance, fit to honour and receive
Our heavenly stranger.

stant le menu en bonne ménagère, un peu fière de son potager. « Il confessera que sur la terre Dieu a répandu « ses largesses autant que dans le ciel[1]. » Voyez ce joli zèle d'une lady hospitalière. « Elle part avec des « regards empressés, en toute hâte. Comment faire « le choix le plus délicat? Avec quel ordre indus- « trieux, pour éviter la confusion des goûts, pour « ne pas les mal assortir, pour qu'une saveur suive « une saveur relevée par le plus heureux contraste? » Elle fabrique du vin doux, du poiré, des crèmes, répand des fleurs et des feuilles sous la table. La bonne ménagère, et comme elle gagnera des voix parmi les squires de campagne, quand Adam se présentera pour le Parlement! Adam est de l'opposition, whig, puritain. « Il va au-devant de l'ange sans autre cor- « tége que ses propres perfections, portant en lui- « même toute sa cour, plus solennelle que l'en- « nuyeuse pompe des princes, avec la longue file de « leurs chevaux superbes et de leurs valets chamar- « rés d'or[2]. » Le poëme épique se trouve changé en

1. He
Beholding shall confess, that here on Earth
God has dispensed his bounties as in Heaven....
What choice to choose for delicacy best,
What order so contrived as not to mix
Tastes not well join'd, inelegant, but bring
Taste after taste upheld with kindliest change?
....For drink the grape
She crushes, inoffensive must, and meaths
From many a berry, and from sweet kernels press'd
She tempers dulcet creams.

2. Adam.... walks forth, without more train
Accompanied than with his own complete
Perfection, in himself was all his state....

un poëme politique, et nous venons d'écouter une épigramme contre le pouvoir. Les salutations sont un peu longues; heureusement, les mets étant crus, « il n'y a point de danger que le dîner refroidisse. » L'ange, quoique éthéré, mange comme un fermier du Lincolnshire, « non pas en apparence, ni en fu-« mée, selon la vulgaire glose des théologiens, mais « avec la vive hâte d'une faim réelle et une chaleur « concoctive pour assimiler la nourriture, le sur-« plus transpirant aisément à travers sa substance « spirituelle[1]. » A table, Ève écoute les histoires de l'ange, puis discrètement elle s'en va au dessert, quand on va parler politique. Les dames anglaises apprendront par son exemple à reconnaître sur le visage de leur mari « quand il va aborder d'ab-« struses pensées studieuses. » Leur sexe ne monte pas si haut. Une femme sage, aux explications d'un étranger, « préfère les explications de son mari. » Cependant Adam écoute un petit cours d'astronomie : il finit par conclure, en Anglais pratique, « que la première sagesse est de connaître les objets « qui nous environnent dans la vie journalière, que « le reste est fumée vide, pure extravagance, et nous « rend, dans les choses qui nous importent le

1. No fear lest dinner cool....
So down they sat,
And to their viands fell; not seemingly
The Angel, nor in mist, the common glose
Of theologians, but with keen dispatch
Of real hunger, and concoctive heat
To transsubstantiate. What redounds transpires
Through spirits, with ease....

« plus, inexpérimentés, inhabiles et toujours incertains[1]. »

L'ange parti, Ève, mécontente de son jardin, veut y faire des réformes, et propose à son mari d'y travailler, elle d'un côté, lui d'un autre. « Ève, dit-il « avec un sourire d'approbation, rien ne pare mieux « une femme que de songer aux biens de la maison, « et de pousser son mari à un bon travail[2]. » Mais il craint pour elle, et voudrait la garder à son côté. Elle se mutine avec une petite pique de vanité fière, comme une jeune miss qu'on ne voudrait pas laisser sortir seule. Elle l'emporte, part et mange la pomme. C'est à ce moment que les discours interminables fondent sur le lecteur, aussi nombreux et aussi froids que des douches de pluie en hiver. J'ai-

1. So spake our Sire, and by his countenance seem'd
Entering on studious thought abstruse; which Eve
Perceiving, where she sat retired in sight,
With lowliness majestic from her seat,
And grace that won who saw to wish her stay,
Rose, and went forth among her fruits and flowers....
Her nursery....
Her husband the relater she preferr'd....
« But apt the mind or fancy is to rove
Unchecked, and of her roving is no end,
Till warn'd or by experience taught, she learn
That, not to know at large of things remote
From us, obscure and subtle, but to know
That which before us lies in daily life,
Is the prime wisdom. What is more is fume,
Or emptiness, or fond impertinence,
And renders us, in things that most concern,
Unpractised, unprepared, and still to seek.»
(Liv. VIII.)

2. Nothing lovelier can be found,
In woman, as to study household good,
And good works in her husband to promote.
(Liv. IX.)

merais presque autant me trouver dans une arène de théologiens, livré aux bêtes. Le serpent séduit Ève par une collection d'enthymèmes dignes du scrupuleux Chillingworth, et là-dessus la fumée syllogistique monte dans cette pauvre tête. « La défense de « Dieu, se dit-elle, recommande encore ce fruit, puis« qu'elle infère le bien qu'il communique et notre « besoin; car un bien inconnu certes n'est pas pos« sédé, ou s'il est possédé et encore inconnu, c'est « comme s'il n'était point possédé du tout. *De telles « prohibitions ne lient point*[1]. » Ève, vous sortez d'Oxford, vous avez appris la loi dans les auberges du Temple, vous avez jeté votre bonnet de docteur par-dessus les moulins, et vous courez les champs avec votre mari en robe, poursuivis tous deux par le dictionnaire amplificatif.

Contre l'envahissement des dissertations, sauvons-nous dans le ciel. Les dissertations nous y suivent : ni le ciel ni la terre, ni l'enfer lui-même ne suffiront à les réprimer.

De tous les personnages que l'homme puisse mettre en scène, Dieu est le plus beau. Les cosmogonies des peuples sont de sublimes poëmes, et le génie des artistes n'atteint son comble que lorsqu'il est soutenu par ces conceptions. Les poëmes sacrés

1. His forbidding
Commends thee more, while it infers the good
By thee communicated and our want;
For good unknown is sure not had; or, had,
And yet unknown, is as not had at all....
Such prohibitions bind not.
(Liv. IX.)

des Hindous, les prophéties de la Bible, l'Edda, l'Olympe d'Hésiode et d'Homère, les visions de Dante sont des fleurs rayonnantes où brille concentrée une civilisation entière, et toute émotion disparaît devant la sensation foudroyante par laquelle elles ont jailli du plus profond de notre cœur. Aussi rien de plus triste que la dégradation de ces nobles idées, tombées dans la régularité des formules et sous la discipline du culte populaire. Rien de plus petit qu'un Dieu rabaissé jusqu'à n'être qu'un roi et qu'un homme; rien de plus laid que le Jéhovah hébraïque, défini par la pédanterie théologique, réglé dans ses actions d'après le dernier manuel du dogme, pétrifié par l'interprétation littérale, étiqueté comme une pièce vénérable dans un musée d'antiquités.

Le Jéhovah de Milton est un roi grave qui représente convenablement, à peu près comme Charles I[er]. La première fois qu'on le rencontre, au troisième livre, il est au conseil, et expose une affaire. Au style, on aperçoit sa belle robe fourrée, sa barbe en pointe par Van-Dyck, son fauteuil de velours et son dais doré. Il s'agit d'une loi qui a de mauvais effets, et sur laquelle il veut justifier son gouvernement. Adam va manger la pomme; pourquoi avoir exposé Adam à la tentation? Le royal orateur disserte et démontre. « Adam est capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Tels j'ai créé tous les pouvoirs éthéréens, tous les esprits, ceux qui se sont soutenus et ceux qui sont tombés. Librement les uns se sont sou-

tenus, librement les autres sont tombés. Sans cette liberté, quelle preuve sincère eussent-ils pu donner de leur vraie obéissance, de leur constante foi, de leur amour, si l'on n'avait vu d'eux que des actions forcées et point d'actions voulues ? Quel éloge auraient-ils pu reecvoir? Quel plaisir aurais-je retiré d'une obéissance ainsi payée, si la volonté et la raison (la raison aussi est choix), inutiles et vaines, toutes deux dépouillées de liberté, toutes deux rendues passives, eussent servi la nécessité et non pas moi? Ils ont donc été créés dans l'état que demandait l'équité, et ne peuvent justement accuser leur créateur, ni leur nature, ni leur destinée, comme si la prédestination maîtrisait leur volonté fixée par un décret absolu ou par une prescience supérieure; ils ont eux-mêmes décrété leur propre révolte; je n'y ai point part. Si je l'ai prévue, la prescience n'a point d'influence sur leur faute, qui, non prévue, n'eût pas été moins certaine.... Ainsi, sans la moindre impulsion, sans la moindre apparence de fatalité, sans qu'il y ait rien de prévu par moi immuablement, ils pèchent, auteurs en toutes choses, soit qu'ils jugent, soit qu'ils choisissent[1]. » Le lecteur

1. I made him just and right,
Sufficient to have stood, though free to fall.
Such I created all the etherial powers
And spirits, both them who stood and them who fail'd....
Not free, what proof would had they given sincere
Of true allegiance, constant faith, or love,
Where only what they needs must do appeared,
Not what they would? What praise could they receive?
What pleasure I from such obedience paid,
When will and reason (reason also is choice)

moderne n'est pas si patient que les Trônes, les Séraphins et les Dominations; c'est pourquoi j'arrête à moitié la harangue royale. On voit que le Jéhovah de Milton est fils du théologien Jacques Ier, très-versé dans les disputes des arminiens et des gomaristes, très-habile sur le *distinguo*, et par-dessus tout incomparablement ennuyeux. Pour faire écouter de telles tirades, il doit payer cher ses conseillers d'État. Son fils, le prince de Galles, lui répond respectueusement du même style. Combien le Dieu de Goethe, demi-abstraction, demi-légende, source d'oracles sereins, vision entrevue sur une pyramide de strophes extatiques[1], rabaisse ce Dieu homme d'affaires, homme d'école et homme d'apparat ! Je lui fais trop d'honneur en lui accordant ces titres. Il en mérite un pire quand il envoie Raphaël avertir Adam que Satan lui veut du mal. « Qu'il sache cela, dit-il, de peur que, transgressant volontairement, il ne

Useless and vain, of freedom both despoil'd,
Made passive both, had served necessity,
Not me? They therefore, as to right belong'd,
So were created, nor can justly accuse
Their Maker, or their making, or their fate,
As if predestination over-ruled
Their will disposed by absolute decree
Or high foreknowledge. They themselves decreed
Their own revolt, not I. If I foreknew,
Foreknowledge had no influence on their fault,
Who had no less proved certain unforeknown.
So without least impulse or shadow of fate,
Or aught by me immutably foreseen,
They trespass, authors to themselves in all
Both what they judge and choose.
(Liv. III.)

1. Fin du deuxième Faust. — Prologue dans le ciel.

prenne pour prétexte la surprise, n'ayant été ni éclairé, ni prévenu[1]! » Ce Dieu n'est qu'un maître d'école qui, prévoyant le solécisme de son élève, lui rappelle d'avance la règle de la grammaire, pour avoir le plaisir de le gronder sans discussion. Du reste, en bon politique, il avait un second motif, le même que pour ses anges : c'était « par pompe, à « titre de roi suprême, pour accompagner ses hauts « décrets et façonner notre prompte obéissance[2]. » Le mot est lâché. Vous voyez ce qu'est le ciel de Milton : un Whitehall de valets brodés. Les anges sont des musiciens de chapelle, ayant pour métier de chanter des cantates sur le roi et devant le roi, « gardant leur place tant que dure leur obéissance, » se relayant pour faire de la musique toute la nuit autour de son alcôve[3]. Quelle vie pour ce pauvre roi! et quelle cruelle condition que de subir pendant toute l'éternité ses propres louanges[4]! Pour se distraire, le Dieu de Milton s'amuse à couronner roi, *king-partner*, si l'on veut, son fils. Relisez le passage, et

1. This let him know,
Lest, wilfully transgressing, he pretend
Surprisal, unadmonish'd, unforewarn'd.
(Liv. V.)

2. But us he sends upon his high behests
For state, as sovran king; and to inure
Our prompt obedience....
Glad we return'd up to the coasts of light
Ere Sabbath-evening. So we had in charge.
(Liv. VIII.)

3. Those who
Melodious hymns, about the sovran throne,
Alternate all night long.

4. Cela fait penser à l'histoire d'Irax, dans Voltaire, condamné

dites s'il ne s'agit pas d'une cérémonie du temps. Toutes les troupes sont sous les armes, chacun à son rang, « portant blasonnés sur leurs étendards des actes de zèle et de fidélité, » sans doute la prise d'un vaisseau hollandais, la défaite des Espagnols aux Dunes. Le roi présente son fils, « l'oint, » le déclare « son vice-gérant. » « Que tous les genoux plient devant lui; quiconque lui désobéit me désobéit, » et ce jour-là même est chassé du palais. — « Tout le monde parut satisfait, mais tout le monde ne l'était pas[1]. » Néanmoins « ils passèrent le jour en chants, en danses, puis de la danse passèrent à un doux repas. » Milton décrit les tables, les mets, le vin, les coupes. C'est une fête populaire; je regrette de n'y point trouver les

à souffrir sans trêve et sans fin les éloges de quatre chambellans, et cette cantate :

> Que son mérite est extrême!
> Que de grâces, que de grandeur!
> Ah! combien monseigneur
> Doit être content de lui-même!

1. Ten thousand thousand ensigns high advanced,...
    And for distinction serve
Of hierarchies, of order, and degree,
Or in their glittering tissues bear emblazed
Holy memorials, acts of zeal and love
Recorded eminent....
    To him shall bow
All knees in Heaven; him who disobeys
Me disobeys....
All seem'd well pleased; all seem'd, but were not all.
That day, as other solemn days, they spent
In song and dance about the sacred hill....
Forthwith from dance to sweet repast they turn
Desirous; all in circles as they stood
Tables are set.

(Liv. V.)

feux de joie, les cloches qui sonnent comme à Londres, et j'imagine qu'on y but à la santé du nouveau roi. Là-dessus Satan fait défection : il emmène ses troupes à l'autre bout du pays, comme Lambert ou Monk, « dans les quartiers du nord, » probablement en Écosse, traversant des régions bien administrées, « des empires » avec leurs shérifs et leurs lords lieutenants. Le ciel est divisé comme une bonne carte de géographie. Satan disserte devant ses officiers contre la royauté, lutte dans un tournoi de harangues contre Abdiel, bon royaliste qui réfute « ses arguments blasphématoires, » et s'en va rejoindre son prince à Oxford. Bien armé, il se met en marche avec ses piquiers et ses artilleurs pour attaquer la place forte de Dieu[1]. Les deux partis se taillent à coups d'épée, se jettent par terre à coups de canon, s'assomment de raisonnements politiques[2]. Ces tristes anges ont l'esprit aussi discipliné que les membres; ils ont passé leur jeunesse à l'école du syllogisme et à l'école de peloton. Satan a des paroles de prédicant : « Dieu a failli, dit-il; donc, quoique nous l'ayons jusqu'ici jugé

1. Dieu est si bien rabaissé jusqu'à la condition de roi et d'homme, qu'il dit (à la vérité ironiquement) des vers comme ceux-ci :

« Lest unaware we lose
This place, our sanctuary, our hill. »

Son fils, un jeune chevalier qui va faire ses premières armes, lui répond :

If I be found the worst in heaven, etc.

2. O argument blasphemous, false, and proud.

omniscient, il n'est pas infaillible dans la connaissance de l'avenir. » Il a des paroles de caporal instructeur : « Avant-garde, ouvrez votre front à droite et à gauche ! » Il fait des calembours aussi lourds que ceux d'un Harrison, ancien boucher devenu officier[1]. Quel ciel ! Il y a de quoi dégoûter du paradis ; autant vaudrait entrer dans le corps des laquais de Charles Ier ou dans le corps des cuirassiers de Cromwell. On y trouve des ordres du jour, une hiérachie, une soumission exacte, des corvées[2], des disputes, des cérémonies réglées, des prosternements, une étiquette, des armes fourbies, des arsenaux, des dépôts de chariots et de munitions. Était-ce la peine de quitter la terre pour retrouver là-haut la charronnerie, la maçonnerie, l'artillerie, le manuel administratif, l'art de saluer et l'almanach royal? Sont-ce là « les choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur n'a point rêvées? » Qu'il y a loin de cette friperie monarchique[3] aux apparitions de Dante, aux âmes qui flottent parmi des chants comme des étoiles,

1. Vanguard, to right and left the front unfold....
Leader, the terms we sent were terms of weight,
Of hard contents, and full of force urged home....
Who receives them right
Has need from head to foot well understand.
(Liv. VI.)

2. Par exemple celle de Raphaël aux portes de l'enfer. Il s'ennuya fort, et fut « très-joyeux » de revenir au ciel.

3. Quand Raphaël descend sur la terre, les anges qui montent la garde autour du paradis lui présentent les armes.

Le trait désagréable et marquant de ce paradis, c'est que le

aux lueurs qui se confondent, aux roses mystiques qui rayonnent et disparaissent dans l'azur, au monde impalpable où toutes les lois de la vie terrestre s'anéantissent, insondable abîme traversé de visions fugitives, pareilles aux abeilles dorées qui glissent dans la gerbe du profond soleil! N'est-ce pas un signe de l'imagination éteinte, de la prose commencée, du génie pratique qui naît et remplace la métaphysique par la morale? Quelle chute! Pour la mesurer, relisez un vrai poëme chrétien, l'Apocalypse. J'en copie dix lignes; jugez de ce qu'il est devenu dans l'imitateur :

Alors je me tournai pour voir d'où venait la voix qui me parlait, et m'étant tourné, je vis sept chandeliers d'or;

Et au milieu des sept chandeliers quelqu'un qui ressemblait au Fils de l'homme, vêtu d'une longue robe et ceint sur la poitrine d'une ceinture d'or.

Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche et comme la neige, et ses yeux étaient comme une flamme de feu.

Ses pieds étaient semblables à l'airain le plus fin qui serait dans une fournaise ardente, et sa voix était comme le bruit des grandes eaux.

Il avait dans sa main droite sept étoiles; une épée aiguë à deux tranchants sortait de sa bouche, et son visage resplendissait comme le soleil quand il luit dans sa force.

Dès que je l'eus vu, je tombai à ses pieds comme mort.

moteur universel y est l'obéissance, tandis que chez Dante c'est l'amour.

Lowly reverent
They bow....
Our happy state
Hold, like yours, while our obedience holds.

N'ayez point de crainte. En composant sa caserne céleste, Milton n'est pas tombé mort.

Mais si les habitudes innées et invétérées d'argumentation logique, jointes à la théologie littérale du temps, l'ont empêché d'atteindre à l'illusion lyrique ou de créer des âmes vivantes, la magnificence de son imagination grandiose, jointe aux passions puritaines, lui a fourni un personnage héroïque, plusieurs hymnes sublimes, et des paysages que personne n'a surpassés. Ce qu'il y a de plus beau dans ce paradis, c'est l'enfer, et dans cette histoire de Dieu le premier rôle est au diable. Le diable ridicule du moyen âge, enchanteur cornu, sale farceur, singe trivial et méchant, chef d'orchestre dans un sabbat de vieilles femmes, est devenu un géant et un héros. Comme un Cromwell vaincu et banni, il reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme. S'il demeure maître, c'est qu'il en est digne; plus ferme, plus entreprenant, plus politique que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actions courageuses. C'est lui qui dans le ciel a inventé les armes foudroyantes et gagné la victoire du second jour; c'est lui qui dans l'enfer a relevé ses troupes prosternées et conçu la perdition de l'homme; c'est lui qui, franchissant les portes gardées et le chaos infini parmi tant de dangers et à travers tant d'obstacles, a révolté l'homme contre Dieu et gagné à l'enfer le peuple entier des nouveaux vivants. Quoique défait, il l'emporte, puisqu'il a ravi au monar-

que d'en haut le tiers de ses anges et presque tous les fils de son Adam. Quoique blessé, il triomphe, puisque le tonnerre, qui a brisé sa tête, a laissé son cœur invincible. Quoique plus faible en force, il reste supérieur en noblesse, puisqu'il préfère l'indépendance souffrante à la servilité heureuse, et qu'il embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, comme une liberté et comme un bonheur. Ce sont là les fières et sombres passions politiques des puritains constants et abattus; Milton les avait ressenties dans les vicissitudes de la guerre, et les émigrants réfugiés parmi les panthères et les sauvages de l'Amérique les trouvaient vivantes et dressées au plus profond de leur cœur.

Est-ce la région, le sol, le climat—que nous devons échanger contre le ciel? cette obscurité morne—contre cette splendeur céleste? Soit fait! puisque celui — qui maintenant est souverain peut faire et ordonner à son gré—ce qui sera juste. Le plus loin de lui est le mieux — pour ceux que la raison a faits ses égaux, pour ses égaux que la force — a faits ses vaincus. Adieu, champs heureux, — où la joie pour toujours habite! Salut, horreurs! salut, — monde infernal! Et toi, profond enfer, — reçois ton nouveau possesseur! une âme — qui ne sera changée ni par le lieu, ni par le temps! — L'âme est à elle-même sa propre demeure, et peut faire en soi — du ciel un enfer et de l'enfer un ciel. — Qu'importe où je suis, si je suis toujours le même,—et ce que je dois être, tout, hors l'égal de celui — que le tonnerre a fait plus grand? Ici du moins — nous serons libres; le maître absolu n'a pas bâti ceci — pour nous l'envier, ne nous chassera pas d'ici. — Ici nous pouvons régner tranquilles, et à mon choix, — régner

est digne d'ambition, fût-ce dans l'enfer. — Mieux vaut régner dans l'enfer que servir dans le ciel[1].

Cet héroïsme sombre, cette dure obstination, cette poignante ironie, ces bras orgueilleux et roidis qui serrent la douleur comme une maîtresse, cette concentration du courage invaincu qui, replié en lui-même, trouve tout en lui-même, cette puissance de passion et cet empire sur la passion[2] sont des traits propres du caractère anglais comme de la littérature anglaise, et vous les retrouverez plus tard dans le Lara et dans le Conrad de lord Byron.

Autour de lui comme en lui, tout est grand. L'en-

1. In this the region, this the soil, the clime,
Said then the lost Archangel, this the seat
That we must change for Heav'n? this mournful gloom
For that celestial light? Be it so, since he
Who now is sov'reign can dispose and bid
What shall be right; farthest from him is best,
Whom reason has equall'd, force has made supreme
Above his equals. — Farewell, happy fields,
Where joy for ever dwells! Hail, horrors, hail!
Infernal world, and thou, profoundest hell,
Receive thy new possessor! one who brings
A mind not to be chang'd by place or time:
The mind is its own place; and in itself
Can make a Heav'n of Hell, a Hell of Heav'n.
What matter where, if I be still the same?
And what I should be, all but less than He
Whom thunder has made greater? Here, at least,
We shall be free; th' Almighty hath not built
Here for his envy; will not drive us hence:
Here we may reign secure; and, in my choice,
To reign is worth ambition, though in Hell:
Better to reign in Hell than serve in Heaven.

2. The unconquerable will
And study of revenge, immortal hate,
And courage never to submit or yield,
And what is else not to be overcome:
That glory never shall his wrath or might
Extort rom me.
(Liv. I.)



fer de Dante n'est qu'un atelier de tortures, où les chambres superposées descendent par étages réguliers jusqu'au dernier puits. L'enfer de Milton est immense et vague, « donjon horrible, flamboyant « comme une fournaise; point de lumière dans ces « flammes, mais plutôt des ténèbres visibles qui « découvraient des aspects de désolation, régions de « deuil, ombres lugubres, » mers de feu, « conti- « nents glacés, qui s'allongent noirs et sauvages, « battus de tourbillons éternels de grêle âpre, qui ne « fond jamais, et dont les monceaux semblent les « ruines d'un ancien édifice. » Les anges s'assemblent, légions innombrables, pareils à « des forêts « de pins sur les montagnes, la tête excoriée par la « foudre, qui, imposants, quoique dépouillés, res- « tent debout sur la lande brûlée[1]. » Milton a besoin

1. He views
The dismal situation waste and wild:
A dungeon terrible on all sides round,
As one great furnace flamed: yet from those flames
No light, but rather darkness visible
Served only to discover sights of woe,
Regions of sorrow, doleful shades....
« Seest thou yon dreary plain, forlorn and wild,
The seat of desolation, void of light,
Save what the glimmering of these livid flames
Cast pale and dreadful? »

(Liv. I.)

Beyond this flood a frozen continent
Lies dark and wild, beat with perpetual storms,
Of whirlwind and dire hail, which on firm land
Thaws not, but gathers heap, and ruin seems
Of ancient pile.

(Liv. II.)

As when Heaven's fire
Hath scathed the forest oaks or mountain pines,
With singed top their stately growth, though bare,
Stands on the blasted heath.

(Liv. I.)

du grandiose et de l'infini; il le prodigue. Ses yeux ne sont à l'aise que dans l'espace sans limite, et il n'enfante que des colosses pour le peupler. Tel est Satan vautré sur la houle de la mer livide.

Aussi grand que cette créature de l'Océan, — Léviathan, que Dieu entre toutes ses œuvres—créa la plus énorme parmi tout ce qui nage dans les courants de la mer.... — Parfois, lorsqu'il sommeille sur l'écume de Norvége, — le pilote de quelque petit esquif perdu dans la nuit, — le prenant pour une île, au dire des matelots, — enfonce l'ancre dans son écorce écailleuse, — et s'amarre à son côté sous le vent, pendant que la nuit — assiége la mer et retarde le matin désiré [1].

Spenser a trouvé des figures aussi grandes, mais il n'a pas le sérieux tragique qu'imprime dans un protestant l'idée de l'enfer. Nulle création poétique n'égale pour l'horreur et le grandiose le spectacle que rencontre Satan au sortir de son cachot.

Enfin apparaissent — les bornes de l'enfer, hautes murailles qui montent jusqu'à l'horrible toit, — et les portes trois fois triples, palissadées de feu circulaire, — et pourtant non consumées. Devant les portes était assise — de chaque côté une formidable figure. — L'une semblait une femme

1. In bulk as huge....
As that sea-beast
Leviathan, which God of all his works
Created hugest that swim the ocean stream.
Him, haply, slumbering on the Norway foam
The pilot of some small night-founder'd skiff,
Deeming some island, oft, as seamen tell,
With fixed anchor in his scaly rind,
Moors by his side under the lee, while night
Invests the sea, and wished morn delays.

jusqu'à la ceinture et belle, — mais finissait ignoblement en replis écailleux, — volumineux et vastes, serpent armé — d'un mortel aiguillon. A sa ceinture, — une meute de chiens d'enfer éternellement aboyaient — de leurs larges gueules cerbéréennes béantes, et sonnaient — une hideuse volée, et cependant, quand ils voulaient, ils rentraient rampants, — si quelque chose troublait leur bruit, dans son ventre, — leur chenil, et de là encore aboyaient et hurlaient, — au dedans, invisibles.

L'autre forme, — si l'on peut appeler forme ce qui n'avait point de forme distincte — dans les membres, dans les articulations, dans la stature, — ou substance, ce qui paraissait une ombre....

Elle était debout, noire comme la nuit, — farouche comme dix furies, terrible comme l'enfer, — et secouait un dard formidable. Ce qui semblait sa tête — portait l'apparence d'une couronne royale. — Satan approchait maintenant, et de son siége, — le monstre, avançant sur lui, vint aussi vite — avec d'horribles enjambées. L'enfer trembla comme il marchait. — L'ennemi, intrépide, admira ce que ceci pouvait être, — admira, ne craignit pas [1].

Le souffle héroïque du vieux combattant des guerres civiles anime la bataille infernale, et si l'on

1. At least appear
Hell bounds, high reaching to the horrid roof,
And thrice threefold the gates: three folds were brass,
Three iron, three of adamantine rock
Impenetrable, impaled with circling fire,
Yet unconsumed. — Before the gates there sat
On either side a formidable shape.
The one seem'd a woman to the waist, and fair,
But ended foul in many a scaly fold
Voluminous and vast: a serpent arm'd
With mortal sting. About her middle round
A cry of Hell-hounds never ceasing bark'd
With wide Cerberean mouths full loud, and rung
A hideous peal; yet, when they list, would creep,
If aught disturb'd their noise, into her womb,

demandait pourquoi Milton crée de plus grandes choses que les autres, je répondrais que c'est parce qu'il a un plus grand cœur.

De là le sublime de ses paysages. Si l'on ne craignait le paradoxe, on dirait qu'ils sont une école de vertu. Spenser est une glace unie qui nous remplit d'images calmes. Shakspeare est un miroir brûlant qui nous blesse coup sur coup de visions multipliées et aveuglantes. L'un nous distrait, l'autre nous trouble. Milton nous élève. La force des objets qu'il décrit passe en nous; nous devenons grands par sympathie pour leur grandeur. Tel est l'effet de sa peinture de la Création. Le commandement efficace et serein du Messie laisse sa trace dans le cœur qui l'écoute, et l'on se sent plus de vigueur et plus de santé morale à l'aspect de cette grande œuvre de la sagesse et de la volonté.

Ils étaient debout, sur le sol céleste, et du rivage — ils contemplaient le vaste incommensurable abîme, — tumultueux

And kennel there: yet there still bark'd and howl'd,
Within, unseen....
The other shape,
If shape it might be call'd that shape had none
Distinguishable in member, joint or limb;
Or substance might be call'd that shadow seem'd,
For each seem'd either; black it stood as night,
Fierce as ten Furies, terrible as Hell,
And shook a dreadful dart; what seem'd his head
The likeness of a kingly crown had on.
Satan was now at hand, and from his seat
The monster moving onward came as fast
With horrid strides; Hell trembled as he strode.
The undaunted Fiend what this might be admired,
Admired, not fear'd.

(Liv. II.)

comme la mer, noir, dévasté, sauvage; — du haut jusqu'au fond retourné par des vents furieux — et par des vagues soulevées comme des montagnes, pour assaillir — la hauteur du ciel, et avec le centre confondre les pôles. — « Silence, vous, vagues troublées, et toi, abîme, paix! — dit la parole créatrice; votre discorde finit. »

— « Que la lumière soit! » dit Dieu, et soudain la lumière — éthérée, première des choses, quintessence pure, — s'élança de l'abîme, et de son orient natal — commença à voyager à travers l'obscurité aérienne, — enfermée dans un nuage rayonnant.

— La terre était formée, mais dans les entrailles des eaux — encore enclose, embryon inachevé, — elle n'apparaissait pas. Sur toutes les faces de la terre, — le large Océan coulait, non oisif, mais d'une chaude — humeur fécondante, il adoucissait tout son globe, — et la grande mer fermentait pour concevoir, — rassasiée d'une moiteur vivante, quand Dieu dit : — « Rassemblez-vous maintenant, eaux qui êtes sous le ciel, — en une seule place, et que la terre sèche apparaisse! » — Au même moment, les montagnes énormes apparaissent — surgissantes, et soulèvent leurs larges dos nus — jusqu'aux nuages, leurs cimes montent dans le ciel. — Aussi haut que se levaient les collines gonflées, aussi bas — s'enfonce un fond creux, large et profond, — ample lit des eaux. Elles y roulent — avec une précipitation joyeuse, hâtives — comme des gouttes qui courent, s'agglomérant sur la poussière[1].

1. On heavenly ground they stood; and from the shore
They view'd the vast immeasurable abyss
Outrageous as a sea, dark, wasteful, wild,
Up from the bottom turn'd by tempestuous winds
And surging waves, as mountains, to assault
Heaven's heigth and with the centre mix the pole.
"Silence, ye troubled waves, and thou, Deep, peace,"
Said then the omnific word; "your discord end!"....
....Let there be light, said God, and forthwith Light
Ethrerial, first of things, quintessence pure,
Sprung from the deep; and from her native East
To journey through the very gloom began,

Ce sont là les paysages primitifs, mers et montagnes immenses et nues, comme Raphaël en trace dans le fond de ses tableaux bibliques. Milton embrasse les ensembles et manie les masses aussi aisément que son Jéhovah.

Quittez ces spectacles surhumains ou fantastiques. Un simple coucher de soleil les égale. Milton le peuple d'allégories solennelles et de figures royales, et le sublime naît du poëte comme tout à l'heure il naissait du sujet.

Le soleil tombait, revêtant d'or et de pourpre reflétés — les nuages qui entouraient le cortége de son trône occidental. — Alors se leva le soir tranquille, et le crépuscule gris — habilla toutes les choses de sa grave livrée. — Le silence le suivit, car oiseaux et bêtes, — les uns sur leurs lits de gazon, les autres dans leurs nids, — s'étaient retirés, tous, excepté le rossignol qui veille. — Tout le long de la nuit, il chanta sa mélodie amoureuse. — Le silence était charmé. Bientôt le firmament brilla — de vivants saphirs. Hespérus, qui condui-

Sphered in a radiant cloud....
The Earth was form'd; but in the womb as yet
Of waters, embryon immature involved,
Appear'd not: over all the faces of Earth
Main Ocean flow'd, not idle; but, with warm
Prolific humour softening all her globe,
Fermented the great mother to conceive,
Satiate with genial moisture; when God said:
" Be gather'd now, ye water under Heaven,
" Into one place, and let dry land appear."
Immediately the mountains huge appear
Emergent, and their broad bare backs upheave
Into the clouds; their tops ascend the sky.
So high as heaved the tumid hills, so low
Down sunk a hollow bottom broad and deep
Capacious bed of waters. Thither they
Hasted with glad precipitance, uproll'd,
As drops on dust conglobing from the dry.

sait — l'armée étoilée, s'avançait le plus éclatant, jusqu'à ce que la lune — se leva dans sa majesté entre les nuages, puis enfin, — reine visible, dévoila sa clarté sans rivale, — et sur l'obscurité jeta son manteau d'argent[1].

Les changements de la lumière sont devenus ici une procession religieuse d'êtres vagues qui remplissent l'âme de vénération. Ainsi sanctifié, le poëte prie. Debout auprès du berceau nuptial d'Ève et d'Adam, il salue « l'amour conjugal, loi mystérieuse, vraie source de la race humaine, par qui « la débauche adultère fut chassée loin des hommes « pour s'abattre sur les troupeaux des brutes, qui « fonde en raison loyale, juste et pure les chères « parentés et toutes les tendresses du père, du fils, « du frère. » Il le justifie par l'exemple des saints et des patriarches. Il immole devant lui l'amour acheté et la galanterie folâtre, les femmes désordonnées et les filles de cour. Nous sommes à mille lieues de Shakspeare, et dans cette louange protestante de la famille, de l'amour légal, « des douceurs domesti-

1. The sun now fallen....
Arraying with reflected purple and gold
The clouds that on his western throne attend.
Now came still Evening on, and Twilight gray
Had in her sober livery all things clad;
Silence accompanied: for beast and bird,
They to their grassy couch, these to their nests,
Were slunk, all but the wakeful nightingale;
She all night long her amorous descant sung;
Silence was pleas'd: now glow'd the firmament
With living sapphires; Hesperus that led
The starry host, rode brightest, till the moon,
Rising in clouded majesty, at length
Apparent queen, unveil'd her peerless light,
And o'er the dark her silver mantle threw.

ques, » de la piété réglée et du *home*, nous apercevons une nouvelle littérature et un autre temps.

Étrange grand homme et spectacle étrange ! Il est né avec l'instinct des choses nobles, et cet instinct fortifié en lui par la méditation solitaire, par l'accumulation du savoir, par la rigidité de la logique, s'est changé en un corps de maximes et de croyances que nulle tentation ne pourra dissoudre et que nul revers ne pourra ébranler. Ainsi muni, il traverse la vie en combattant, en poëte, avec des actions courageuses et des rêves splendides, héroïque et rude, chimérique et passionné, généreux et serein, comme tout raisonneur retiré en lui-même, comme tout enthousiaste insensible à l'expérience et épris du beau. Jeté par le hasard d'une révolution dans la politique et dans la théologie, il réclame pour les autres la liberté dont a besoin sa raison puissante, et heurte les entraves publiques qui enchaînent son élan personnel. Par sa force d'intelligence, il est plus capable que personne d'entasser la science; par sa force d'enthousiasme, il est plus capable que personne de sentir la haine. Ainsi armé, il se lance dans la controverse avec toute la lourdeur et toute la barbarie du temps; mais cette superbe logique étale son raisonnement avec une ampleur merveilleuse, et soutient ses images avec une majesté inouïe; cette imagination exaltée, après avoir versé sur sa prose un flot de figures magnifiques, l'emporte dans un torrent de passion jusqu'à l'ode furieuse ou sublime, sorte de chant d'archange adorateur ou vengeur. Le

LIVRE III

L'AGE CLASSIQUE

LIVRE III.

L'AGE CLASSIQUE.

CHAPITRE I.

LA RESTAURATION.

§ 1.

LES VIVEURS.

I. Les excès du puritanisme. — Comment ils amènent les excès du sensualisme.
II. Peinture de ces mœurs par un étranger. — Les Mémoires de Grammont. — Différence de la débauche en France et en Angleterre.
III. L'*Hudibras* de Buttler.—Platitude de son comique et âpreté de sa rancune.
IV. Bassesses, cruautés, brutalités, débauches de la cour. — Rochester, sa vie, ses poëmes, son style, sa morale.
V. Quelle est la philosophie qui convient à ces mœurs.—Hobbes, son esprit et son style. — Ses retranchements et ses découvertes. — Sa méthode mathématique. — En quoi il se rapproche de Descartes, et en quoi il diffère de Descartes. — Sa morale, son esthétique, sa politique, sa logique, sa psychologie, sa métaphysique. — Esprit et objet de sa philosophie.

VI. Le théâtre.— Changement dans le goût et dans le public. — L'auditoire avant la Restauration, et l'auditoire après la Restauration.

VII. Dryden. Disparates de ses comédies.— Maladresse de ses indécences. — Comment il traduit l'*Amphitryon* de Molière.

VIII. Wycherley. — Sa vie.— Son caractère.— Sa tristesse, son âpreté et son impudeur. — *L'Amour au bois*, *l'Épouse campagnarde*, *le Maître de danse*. — Peintures licencieuses et détails repoussants. — Son énergie et son réalisme. — Rôles d'Olivia et de Manly dans son *Plain dealer*. — Paroles de Milton.

§ 2.

LES MONDAINS.

I. Apparition de la vie mondaine en Europe. — Ses conditions et ses causes. — Comment elle s'établit en Angleterre. — Les modes, les amusements, les conversations, les façons et les talents de salon.

II. Avénement de l'esprit classique en Europe. — Ses origines. Ses caractères. — Différence de la conversation sous Élisabeth et sous Charles II.

III. Sir William Temple. — Sa vie, son caractère, son esprit, son style.

IV. Les écrivains à la mode. — Leur langage correct, leurs façons galantes. — Sir Charles Sedley, le comte de Dorset, Edmund Waller. — Ses sentiments et son style. — En quoi il est poli.— En quoi il n'est pas assez poli.— Culture du style. — Manque de poésie. — Caractère de la poésie et du style classiques et monarchiques.

V. Sir John Denham. Son poëme de *Cooper's Hill*. — Ampleur oratoire de ses vers. — Gravité anglaise de ses préoccupations morales. — Comment les gens du monde et les écrivains se modèlent alors sur la France.

VI. Les comiques. — Comparaison de ce théâtre et de celui de Molière. — L'ordre des idées dans Molière. — Les idées générales dans Molière. — Comment chez Molière l'odieux est dissimulé, quoique la vérité soit peinte. — Comment chez Mo-

§ 1.

LES VIVEURS.

Lorsqu'on feuillette tour à tour l'œuvre des peintres de la Cour sous Charles Ier, puis sous Charles II, et qu'on quitte les nobles portraits de Van-Dyck pour les figures de Lely, la chute est subite et profonde : on sortait d'un palais, on tombe dans un mauvais lieu.

Au lieu de ces seigneurs fiers et calmes qui restent

cavaliers en devenant hommes de cour, de ces grandes dames si simples qui semblent à la fois princesses et jeunes filles, de ce monde généreux et héroïque, élégant et orné, où resplendit encore la flamme de la Renaissance, où reluit déjà la politesse de l'âge moderne, on rencontre des courtisanes dangereuses ou provocantes, à l'air ignoble ou dur, incapables de pudeur ou de pitié[1]. Leurs mains potelées, épanouies, ploient mignardement des doigts à fossettes; des torsades de cheveux lourds roulent sur leurs épaules charnues; les yeux noyés clignent voluptueusement, un fade sourire erre sur les lèvres sensuelles. L'une relève un flot de cheveux dénoués qui coule sur les rondeurs de sa chair rose; celle-ci, languissante, se laisse aller, ouvrant une manche dont la molle profondeur découvre toute la blancheur de son bras. Presque toutes sont en chemise; plusieurs semblent sortir du lit; le peignoir froissé colle sur la gorge, et semble défait par une nuit de débauche; la robe de dessous, toute chiffonnée, tombe sur les hanches; les pieds froissent la soie qui chatoie et luit. Toutes débraillées qu'elles sont, elles se parent insolemment d'un luxe de filles: ceintures de diamants, dentelles bouillonnantes, splendeur brutale des dorures, profusion d'étoffes brodées et bruissantes, coiffures énormes, dont les boucles et les torsades enroulées et débordantes

1. Voyez surtout les portraits de lady Mooreland, de lady Williams, de la comtesse d'Ossory, de la duchesse de Cleveland, de lady Price, etc.

provoquent le regard par l'échafaudage de leur magnificence effrontée. Des draperies tortillées tombent alentour en forme d'alcôve, et les yeux plongent par une échappée sur les allées d'un grand parc dont la solitude sera commode à leurs plaisirs.

I

Tout cela était venu par contraste : le puritanisme avait amené l'orgie, les fanatiques avaient décrié la vertu. Pendant de longues années, la sombre imagination anglaise, saisie de terreurs religieuses, avait désolé la vie humaine. La conscience, à l'idée de la mort et de l'obscure éternité, s'était troublée; des anxiétés sourdes y avaient pullulé en secret comme une végétation d'épines, et le cœur malade, tressaillant à chaque mouvement, avait fini par prendre en dégoût tous ses plaisirs et en horreur tous ses instincts. Ainsi empoisonné dans sa source, le divin sentiment de la justice s'était tourné en folie lugubre. L'homme, déclaré pervers et damné, se croyait enfermé dans un cachot de perdition et de vice où nul effort et nul hasard ne pouvaient faire entrer un rayon de lumière, à moins que la main d'en haut, par une faveur gratuite, ne vînt arracher la pierre scellée de ce tombeau. Il avait mené la vie d'un condamné, bourrelée et angoisseuse, opprimée par un désespoir morne, et hantée de spectres. Tel s'était cru souvent sur le point de mourir : tel autre, à l'idée d'une

croix, était traversé d'hallucinations douloureuses[1]; ceux-ci sentaient le frôlement du malin esprit : tous passaient des nuits les yeux fixés sur les histoires sanglantes et les appels passionnés de l'Ancien-Testament, écoutant les menaces et les tonnerres du Dieu terrible, jusqu'à renouveler en leur propre cœur la férocité des égorgeurs et l'exaltation des voyants. Sous cet effort, la raison peu à peu défaillait. A force de chercher le Seigneur, on trouvait le rêve. Après de longues heures de sécheresse, l'imagination faussée et surmenée travaillait. Des figures éblouissantes, des idées inconnues se levaient tout d'un coup dans le cerveau échauffé; l'homme était soulevé et traversé de mouvements extraordinaires. Ainsi transformé, il ne se reconnaissait plus lui-même ; il ne s'attribuait pas ces inspirations véhémentes et soudaines qui s'imposaient à lui, qui l'entraînaient hors des chemins frayés, que rien ne liait entre elles, qui le secouaient et l'illuminaient sans qu'il pût les prévoir, les arrêter ou les régler : il y voyait l'action d'une puissance surhumaine, et s'y livrait avec l'enthousiasme du délire et la roideur de la foi.

Pour comble, le fanatisme s'était changé en institution : le sectaire avait noté tous les degrés de la transfiguration intérieure, et réduit en théorie l'envahissement du rêve : il travaillait avec méthode à chasser la raison pour introniser l'extase. Fox en

1. Carlyle, *Cromwell's speeches and letters*, t. Ier, p. 48.

faisait l'histoire, Bunyan en donnait les règles, le Parlement en offrait l'exemple, toutes les chaires en exaltaient la pratique. Des ouvriers, des soldats, des femmes en discouraient, y pénétraient, s'animaient par les détails de leur expérience et la publicité de leur émotion. Une nouvelle vie s'était déployée, qui avait flétri et proscrit l'ancienne. Tous les goûts temporels étaient supprimés, toutes les joies sensuelles étaient interdites; l'homme spirituel restait seul debout sur les ruines du reste, et le cœur, exclu de toutes ses issues naturelles, ne pouvait plus regarder ni respirer que du côté de son funeste Dieu. Le puritain passait lentement dans les rues, les yeux au ciel, les traits tirés, jaunes et hagards, les cheveux ras, vêtu de brun ou de noir, sans ornements, ne s'habillant que pour se couvrir. Si quelqu'un avait les joues pleines, il passait pour tiède[1]. Le corps entier, l'extérieur, jusqu'au ton de la voix, tout devait porter la marque de la pénitence et de la grâce. Le puritain discourait en paroles traînantes, d'un accent solennel, avec une sorte de nasillement, comme pour détruire la vivacité de la conversation et la mélodie de la voix naturelle. Ses entretiens remplis de citations bibliques, son style imité des prophètes, son nom et le nom de ses enfants, tirés de l'Écriture, témoignaient que sa pensée habitait le monde terrible des prophètes et des exterminateurs. Du dedans, la contagion avait

1. Le colonel Hutchinson fut un instant suspect parce qu'il portait les cheveux longs et qu'il s'habillait bien.

gagné le dehors. Les alarmes de la conscience s'étaient changées en lois d'État. La rigidité personnelle était devenue une tyrannie publique. Le puritain avait proscrit le plaisir comme un ennemi, chez autrui aussi bien qu'en lui-même. Le Parlement faisait fermer les maisons de jeu, les théâtres, et fouetter les acteurs à la queue d'une charrette ; les jurons étaient taxés ; les arbres de mai étaient coupés ; les ours, dont les combats amusaient le peuple, étaient tués ; le plâtre des maçons puritains rendait décentes les nudités des statues ; les belles fêtes poétiques étaient interdites. Des amendes et des punitions corporelles interdisaient même aux enfants « les jeux, les danses, les sonneries de cloches, les réjouissances, les régalades, les luttes, la chasse, » tous les exercices et tous les amusements qui pouvaient profaner le dimanche. Les ornements, les tableaux, les statues des églises étaient arrachés ou déchirés. Le seul plaisir qu'on gardât et qu'on souffrît était le nasillement des psaumes, l'édification des sermons prolongés, l'excitation des controverses haineuses, la joie âpre et sombre de la victoire remportée sur le démon et de la tyrannie exercée contre ses fauteurs. En Écosse, pays plus froid et plus dur, l'intolérance allait jusqu'aux derniers confins de la férocité et de la minutie, instituant une surveillance sur les pratiques privées et sur la dévotion intérieure de chaque membre de chaque famille, ôtant aux catholiques leurs enfants, imposant l'abjuration sous peine de la prison per-

pétuelle ou de la mort, amenant par troupeaux[1] les sorcières au bûcher[2]. Il semblait qu'un nuage noir se fût appesanti sur la vie humaine, noyant toute lumière, effaçant toute beauté, éteignant toute joie, traversé çà et là par des éclairs d'épée et par des lueurs de torches, sous lesquels on voyait vaciller des figures de despotes moroses, de sectaires malades, d'opprimés silencieux.

1. 1648, trente en un jour. Un d'elles avoua qu'elle avait été à une assemblée où étaient cinq cents sorcières.—*Pictorial history*, t. III, p. 489.

2. In 1652 the kirk-session of Glasgow « brot boyes and servants before them, for breaking the Sabbath and other faults. They had clandestine censors, and gave money to some for this end. » (Buckle, *History of Civilisation*, I, 346.)

Even yearly in the 18th century the « most popular divines » in Scotland affirmed that Satan « frequently appears clothed in a corporeal substance. » (*Ibid.*, 367.)

« No husband shall kiss his wife, and no mother shall kiss her child on the Sabbath-day. » (*Ibid.*, 385.)

The quhilk day the Sessioune caused mak this act, that ther sould be no pypers at brydels, etc. (*Ibid.*, 389.)

1719. The presbytery of Edinburgh indignantly declares : « Y,ea some have arrived at that height of impiety as not to be ashamed of washing in water and swimming in rivers upon the holy Sabbath. » (*Ibid.*)

« I think David had never so sweet a time as then, when he was pursued as a partridge by his son Absalom. »

(Gray's *Great and Precious Promises*.)

Voir tout le chapitre où Buckle a décrit, d'après les textes, l'état de l'Écosse au dix-septième siècle.

II

Le roi rétabli, ce fut une délivrance. Comme un fleuve barré et engorgé, l'esprit public se précipita de tout son poids naturel et de toute sa masse acquise dans le lit qu'on lui avait fermé. L'élan emporta les digues. Le violent retour aux sens noya la morale. La vertu parut puritaine. Le devoir et le fanatisme furent confondus dans un discrédit commun. Dans ce grand reflux, la dévotion, balayée avec l'honnêteté, laissa l'homme dévasté et fangeux. Les parties supérieures de sa nature disparurent; il n'en resta que l'animal sans frein ni guide, lancé par ses convoitises à travers la justice et la pudeur.

Quand on regarde ces mœurs à travers Hamilton et Saint-Évremond, on les tolère. C'est que leurs façons françaises font illusion. La débauche du Français n'est qu'à demi choquante; si l'animal en lui se déchaîne, c'est sans trop d'excès. Son fonds n'est pas, comme chez l'autre, rude et puissant. Vous pouvez casser la glace brillante qui le recouvre, sans rencontrer le torrent gonflé et bourbeux qui gronde sous son voisin[1]; le ruisseau qui en sortira n'aura que de petites échappées, rentrera de lui-

1. Voyez dans Richardson, Swift et Fielding, mais surtout dans Hogarth, la peinture de cette débauche brutale. Encore récemment dans un *finish* à Londres, les gentlemen s'amusaient à soûler de belles filles parées en robe de bal; puis quand elles tombaient

même et vite dans son lit accoutumé. Le Français est doux, naturellement civilisé, peu enclin à la sensualité grande ou grossière, amateur de conversation sobre, aisément prémuni contre les mœurs crapuleuses par sa finesse et son bon goût. Le chevalier de Grammont a trop d'esprit pour aimer l'orgie. C'est qu'en somme l'orgie n'est pas agréable : casser des verres, brailler, dire des ordures, s'emplir jusqu'à la nausée, il n'y a là rien de bien tentant pour des sens un peu délicats; il est né épicurien, et non glouton ou ivrogne. Ce qu'il cherche, c'est l'amusement, non la joie déboutonnée ou le plaisir bestial. Je sais bien qu'il n'est pas sans reproche. Je ne lui confierais pas ma bourse, il oublie trop aisément la distinction du tien et du mien; surtout je ne lui confierais pas ma femme : il n'est pas net du côté de la délicatesse; ses escapades au jeu et auprès des dames sentent d'un peu bien près l'aigrefin et le suborneur. Mais j'ai tort d'employer ces grands mots à son endroit; ils sont trop pesants, ils écrasent une aussi fine et aussi jolie créature. Ces lourds habits d'honneur ou de honte ne peuvent être portés que par des gens sérieux, et Grammont ne prend rien au sérieux, ni les autres, ni lui-même, ni le vice ni la vertu. Passer le temps agréablement, voilà toute son affaire. « On ne s'ennuya plus dans l'armée, dit Hamilton, dès qu'il y fut. » C'est là sa gloire et

inertes, à leur faire avaler du poivre, de la moutarde et du vinaigre. (Flora Tristan, 1840, *Promenades dans Londres*, chap. VIII. — Témoin oculaire.)

son objet; il ne se pique ni ne se soucie d'autre chose. Son valet le vole : un autre eût fait pendre le coquin : mais le vol était joli, il garde son drôle. Il partait oubliant d'épouser sa fiancée, on le rattrape à Douvres ; il revient, épouse; l'histoire était plaisante : il ne demande rien de mieux. Un jour, étant sans le sou, il détrousse au jeu le comte de Caméran. « Est-ce qu'après la figure qu'il a faite Grammont peut plier bagage comme un croquant? Non pas, il a des sentiments, il soutiendra l'honneur de la France. » Le badinage couvre ici la tricherie ; au fond, il n'a pas d'idées bien claires sur la propriété. Il régale Caméran avec l'argent de Caméran ; Caméran eût-il mieux fait, ou autrement? Peu importe que son argent soit dans la poche de Grammont ou dans la sienne : le point important est gagné, puisqu'on s'est amusé à le prendre et qu'on s'amuse à le dépenser. L'odieux et l'ignoble disparaissent de la vie ainsi entendue. S'il fait sa cour aux princes, soyez sûr que ce n'est point à genoux : une âme si vive ne s'affaisse point sous le respect ; l'esprit le met de niveau avec les plus grands; sous prétexte d'amuser le roi, il lui dit des vérités vraies[1]. S'il tombe à Londres au milieu des scandales, il n'y enfonce point; il y glisse sur la pointe du pied, si lestement

1. Le roi jouait au trictrac : arrive un coup douteux : « Ah! voici Grammont qui nous jugera: Grammont, venez nous juger. — Sire, vous avez perdu. — Comment! vous ne savez pas encore.... — Eh! ne voyez-vous pas, sire, que si le coup eût été seulement douteux, ces messieurs n'auraient pas manqué de vous donner gain de cause? »

qu'il ne garde pas de boue. On n'aperçoit plus sous ses récits les angoisses et les brutalités que les événements recèlent; le conte file prestement, éveillant un sourire, puis un autre, puis encore un autre, si bien que l'esprit tout entier est emmené, d'un mouvement agile et facile, du côté de la belle humeur. A table, Grammont ne s'empiffrera pas; au jeu, il ne deviendra pas furieux; devant sa maîtresse, il ne lâchera pas de gros mots; dans les duels, il ne haïra pas son adversaire. L'esprit français est comme le vin français : il ne rend les gens ni brutaux, ni méchants, ni tristes. Telle est la source de cet agrément : les soupers ne détruisent ici ni la finesse, ni la bonté, ni le plaisir. Le libertin reste sociable, poli et prévenant; sa gaieté n'est complète que par la gaieté des autres [1]; il s'occupe d'eux aussi naturellement que de lui-même, et, par surcroît, il reste alerte et dispos d'intelligence; les saillies, les traits brillants, les mots heureux petillent sur ses lèvres : il pense à table et en compagnie quelquefois mieux que seul ou à jeun. Vous voyez bien qu'ici le débauché n'opprime pas l'homme; Grammont dirait qu'il l'achève, et que l'esprit, le cœur, les sens, ne trouvent leur perfection et leur joie que dans l'élégance et l'entrain d'un souper choisi.

1. « Il déterrait les malheureux pour les secourir. »

III

Tout au rebours en Angleterre. Si on gratte la morale qui sert d'enveloppe, la brute apparaît dans sa violence et sa laideur. Un de leurs hommes d'État disait que chez nous la populace lâchée se laisserait conduire par les mots d'humanité et d'honneur, mais que chez eux, pour l'apaiser, il faudrait lui jeter de la viande crue. L'injure, le sang, l'orgie, voilà la pâture où se rua cette populace de nobles. Tout ce qui excuse un carnaval y manque, et d'abord l'esprit. Trois ans après le retour du roi, Butler publie son *Hudibras* : avec quels applaudissements! les contemporains seuls peuvent le dire, et le retentissement s'en est prolongé jusqu'à nous. Si vous saviez comme l'esprit en est bas, avec quelle maladresse et dans quelles balourdises il délaye sa farce vindicative! Çà et là subsiste une image heureuse, débris de la poésie qui vient de périr; mais tout le tissu de l'œuvre semble d'un Scarron, aussi ignoble que l'autre et plus méchant. Cela est imité, dit-on, de *Don Quichotte;* Hudibras est un chevalier puritain qui va, comme l'autre, redresser les torts et embourser des gourmades. Dites plutôt que cela ressemble à la misérable contrefaçon d'Avellaneda[1]. Le

1. For as Æneas bore his sire
Upon his shoulder through the fire,
Our knight did bear no less a pack
Of his own buttocks on his back.

petit vers bouffon trotte indéfiniment de son pas boiteux, clapotant dans la boue qu'il affectionne, aussi sale et aussi plat que dans *l'Énéide travestie*. La peinture d'Hudibras et de son cheval dure un chant presque entier; quarante vers sont dépensés à décrire sa barbe, quarante autres à décrire ses culottes. D'interminables discussions scolastiques, des disputes aussi prolongées que celles des puritains, étendent leurs landes et leurs épines sur toute une moitié du poëme. Point d'action, point de naturel, partout des satires avortées, de grosses caricatures; ni art, ni mesure, ni goût; le style puritain transformé en un baragouin absurde, la rancune enfiellée manquant son but par son excès même, et défigurant le portrait qu'elle veut tracer. Croiriez-vous qu'un tel écrivain fait le joli, qu'il veut nous égayer, qu'il prétend être agréable? La belle raillerie que ce trait sur la barbe d'Hudibras! « Ce météore chevelu dé-« nonçait la chute des sceptres et des couronnes; par « son symbole lugubre, il figurait le déclin des gou-« vernements, et sa bêche[1] hiéroglyphique disait « que son tombeau et celui de l'État étaient creu-« sés[2]. » Il est si content de cette gaieté insipide,

1. Cette barbe était taillée en bêche.

2. His tawny beard was th' equal grace
Both of his wisdom and his face;
In cut and dye so like a tile,
A sudden view it would beguile:
The upper part whereof was whey,
The nether orange, mix'd with grey.
The hairy meteor did denounce
The fall of sceptres and of crowns:
With grisly type did represent

qu'il la prolonge pendant dix vers encore. La bêtise croît à mesure qu'on avance. Se peut-il qu'on ait trouvé plaisantes des gentillesses comme celles-ci : « Son épée avait pour page une dague, qui était un « peu petite pour son âge, et en conséquence l'ac« compagnait en la façon dont les nains suivaient « les chevaliers errants. C'était un poignard de ser« vice, bon pour la corvée et pour le combat ; quand « il avait crevé une poitrine ou une tête, il servait « à nettoyer les souliers ou à planter des oignons[1]. » Tout tourne au trivial ; si quelque beauté se pré-

Declining age of government,
And tell, with hieroglyphic spade,
Its own grave and the state's were made :
Like Samson's heart-breakers, it grew
In time to make a nation rue ;
Thought it contributed its own fall,
To wait upon the public downfal..... —
'Twas bound to suffer persecution,
And martyrdom, with resolution ;
T'oppose itself against the hate
And vengeance of th' incensed state,
In whose defiance it was worn,
Still ready to be pull'd and torn,
With red-hot irons to be tortur'd,
Revil'd, and spit upon, and martyr'd.
Maugre all which, 'twas to stand fast,
As long as monarchy should last ;
But when the state should hap to reel,
'Twas to submit to fatal steel,
And fall, as it was consecrate,
A sacrifice to fall of state,
Whose thread of life the fatal sisters
Did twist together with his whiskers,
And twine so close, that Time should never,
In life or death, their fortunes sever :
But with his rusty sickle mow
Both down together at a blow.

1. This sword a dagger had his page,
That was but little for his age,

sente, le burlesque la salit. A voir ces longs détails de cuisine, ces plaisanteries rampantes et crues, on croit avoir affaire à un amuseur des halles; ainsi parlent les charlatans des ponts quand ils approprient leur imagination et leur langage aux habitudes des tavernes et des taudis. L'ordure s'y trouve, en effet la canaille rit quand le bateleur fait allusion aux ignominies de la vie privée [1]. Voilà le grotesque dont les courtisans de la Restauration ont fait leurs délices; leur rancune et leur grossièreté se sont complu au spectacle de ces marionnettes criardes; d'ici à travers deux siècles, on entend le gros rire de cet auditoire de laquais.

IV

Charles II à table faisait orgueilleusement remarquer à Grammont que ses officiers le servaient à ge-

And therefore waited on him so
As Dwarfs upon Knights errants do....
When it had stabb'd or broke a head,
It would scrape trenchers or chip bread.
....'T would make clean shoes, and in the earth
Set leeks and onions, and so forth.

Quoth Hudibras, I smell a rat.
Ralpho, thou dost prevaricate.
—For though the thesis which thou lay'st
Be true adamussim as thou say'st,
(For that Bear-baiting should appear
Jure divino lawfuller
Than Synods are, thou dost deny,
Totidem verbis, so do I,)
Yet there is a fallacy in this;
For, if by thy Homœosis,

noux. Ils faisaient bien, c'était là leur vraie posture. Le grand chancelier Clarendon, un des hommes les plus honorés et les plus honnêtes de la cour, apprend à l'improviste, en plein conseil, que sa fille Anne est grosse des œuvres du duc d'York, et que ce duc, frère du roi, lui a promis mariage. Voici les paroles de ce tendre père; il a pris soin lui-même de nous les transmettre. « Le chancelier[1] s'emporta « avec une excessive colère contre la perversité de « sa fille et dit avec toute la véhémence imaginable « qu'aussitôt qu'il serait chez lui, il la mettrait à la « porte comme une prostituée, lui déclarant qu'elle « eût à se pourvoir comme elle pourrait, et qu'il ne « la reverrait jamais. » Remarquez que ce grand homme avait reçu la nouvelle par surprise chez le roi, et qu'il trouvait du premier coup ces accents généreux et paternels. « Il ajouta qu'il aimerait « beaucoup mieux que sa fille fût la catin du duc « que de la voir sa femme. » N'est-ce pas héroïque? Mais laissons-le parler. Un cœur si noblement monarchique peut seul se surpasser lui-même. « Il était « prêt à donner un avis positif, et il espérait que « leurs seigneuries se joindraient à lui pour que le « roi fît à l'instant envoyer *la femme* à la Tour, où « elle serait jetée dans un cachot, sous une garde si « stricte que nulle personne vivante ne pût être ad-

Tussis pro crepitu, an Art
Under a Cough to slur a Fart,
Thou wouldst sophistically imply,
Both are unlawful, I deny.

1. Mémoires de Clarendon, t. II, p. 65.

« mise auprès d'elle, qu'aussitôt après on présen-
« terait un acte au Parlement pour lui faire couper
« la tête, que non-seulement il y donnerait son con-
« sentement, mais qu'il serait le premier à le pro-
« poser. » Quelle vertu romaine! Et de peur de n'être pas cru, il insiste. « Quiconque connaîtra le chan-
« celier croira qu'il a dit cela de tout son cœur. » Il n'est pas encore content, il répète son avis, il s'adresse au roi avec toutes sortes de raisons concluantes pour obtenir qu'on tranche la tête à sa fille. « J'aimerais mieux me soumettre à son déshon-
« neur et le supporter en toute humilité que le voir
« réparé par son mariage, pensée que j'exècre si fort
« que je serais bien plus content de la voir morte
« avec toute l'infamie qui est due à sa présomp-
« tion! » Voilà comment, en cas difficile, un homme garde ses traitements et sa simarre. Sir Charles Berkeley, capitaine des gardes du duc d'York, fit mieux encore; il jura solennellement « qu'il avait couché » avec la jeune fille, et se dit prêt à l'épouser « pour
« l'amour du duc, quoique sachant le commerce du
« duc avec elle. » Puis un peu après il avoua qu'il avait menti, mais en tout bien, tout honneur, afin de sauver la famille royale de cette mésalliance. Ce beau dévouement fut payé; il eut bientôt une pension sur la cassette et fut créé comte de Falmouth. Dès l'abord, la bassesse des corps publics avait égalé celle des particuliers. La chambre des communes, tout à l'heure reine, encore pleine de presbytériens, de rebelles et de vainqueurs, vota « que ni elle ni le peuple d'An-



« gleterre ne pouvaient être exempts du crime hor-« rible de rébellion et de sa juste peine, s'ils ne « s'appliquaient formellement la grâce et le pardon « accordés par Sa Majesté dans la déclaration de « Breda. » Puis tous ces héros allèrent en corps se jeter avec contrition aux pieds sacrés de leur monarque. Dans cet affaissement universel, il semblait que personne n'avait plus de cœur. Le roi se fait le mercenaire de Louis XIV, et vend son pays pour une pension de 200 000 livres. Des ministres, des membres du Parlement, des ambassadeurs reçoivent l'argent de la France. La contagion gagna jusqu'aux patriotes, jusqu'aux plus purs, jusqu'aux martyrs. Lord Russell intrigua avec la cour de Versailles; Algernon Sidney accepta 500 guinées. Ils n'ont plus assez de goût pour garder un peu d'esprit, ils n'ont plus assez d'esprit pour garder un peu d'honneur[1].

Si vous regardez l'homme ainsi découronné, vous y retrouverez d'abord les instincts sanguinaires de la brute primitive. Un membre de la chambre des

1. « Mr. Evelyn tells me of several of the menial servants of the Court lacking bread, that have not received a farthing wages since the king's coming in. » (1667. Pepys.)

Mr. Povy says that to this day the king do follow the women as much as he ever did. — That the Duke of York hath come out of his wife's bed and gone to others laid in bed for him; that the family (of the duke) is in horrible debt, by spending above 60 000 liv. per annum, when he hath not 40 000 liv.

It is certain that, as it now is, the seamen of England, in my conscience, would, if they could, go over and serve the King of France or Holland, rather than us. (24 juin 1667. *Ibid.*)

communes, sir John Coventry, avait laissé échapper une parole qu'on prit pour un blâme des galanteries royales. Le duc de Monmouth, son ami, le fit assaillir en trahison, sur l'ordre du roi, par d'honnêtes gens dévoués, qui lui fendirent le nez jusqu'à l'os. Un scélérat, Blood, avait tenté d'assassiner le duc d'Osmond et poignardé le gardien de la Tour pour voler les diamants de la couronne. Charles II, jugeant cet homme intéressant et distingué dans son genre, lui fit grâce, lui donna un domaine en Irlande, l'admit dans sa familiarité face à face avec le duc d'Osmond, si bien que Blood devint une sorte de héros et fut reçu dans le meilleur monde. Après de si beaux exemples, on pouvait tout oser. Le duc de Buckingham, amant de la comtesse de Shrewsbury, tue le comte en duel; la comtesse, déguisée en page, tenait le cheval de Buckingham, qu'elle embrassa tout sanglant; puis ce couple de meurtriers et d'adultères revint publiquement, et comme en triomphe, à la maison du mort. On ne s'étonne plus d'entendre le comte de Kœnigsmark traiter « de peccadille » un assassinat qu'il avait commis avec guet-apens. Je traduis un duel d'après Pepys, pour faire comprendre ces mœurs de soudards et de coupe-jarrets. « Sir Henri Bellasses et Tom Porter, les deux « plus grands amis du monde, parlaient ensemble, « et sir Henri Bellasses parlait un peu plus haut que « d'ordinaire, lui donnant quelque avis. Quelqu'un « de la compagnie qui était là dit : — Comment! « est-ce qu'ils se querellent qu'ils parlent si haut?

« — Sir Henri Bellasses, entendant cela, dit : — « Non, et je veux que vous sachiez que je ne que- « relle jamais que je ne frappe. Prenez cela comme « une de mes règles. — Comment, dit Tom Porter, « frapper? Je voudrais bien voir l'homme d'Angle- « terre qui oserait me donner un coup. — Là-dessus « sir Henri Bellasses lui donna un soufflet sur « l'oreille, et ils allèrent pour se battre.... Tom « Porter apprit que la voiture de sir Henri Bel- « lasses arrivait; alors il sortit du café où il atten- « dait les nouvelles, arrêta la voiture, et dit à sir « Henri Bellasses de sortir. — Bien, dit sir Henri « Bellasses, mais *vous ne m'attaquerez pas* pendant « que je descendrai, n'est-ce pas? — Non, dit « Tom Porter. Il descendit, et tous deux dégaînè- « rent. Ils furent blessés tous deux, et Henri Bel- « lasses si fort, qu'il mourut dix jours après. » Ce n'étaient pas ces bouledogues qui pouvaient avoir pitié de leurs ennemis. La Restauration s'ouvrit par une boucherie. Les lords conduisirent le procès des républicains avec une impudence de cruauté et une franchise de rancune extraordinaires. Un shériff se colleta sur l'échafaud avec sir Henri Vane, fouillant dans ses poches, lui arrachant un papier qu'il essayait de lire. Pendant le procès du major-général Harrison, le bourreau fut placé à côté de lui, en habit sinistre, une corde à la main; on voulait lui donner tout au long l'avant-goût de la mort. Il fut détaché vivant de la potence, éventré; il vit ses entrailles jetées dans le feu; puis il fut coupé en quar-

tiers, et son cœur encore palpitant fut arraché et montré au peuple. Les cavaliers par plaisir venaient là. Tel renchérissait; le colonel Turner, voyant qu'on coupait en quartiers le légiste John Coke, dit aux gens du shériff d'amener plus près Hugh Peters, autre condamné; l'exécuteur approcha, et, frottant ses mains rouges, demanda au malheureux si la besogne était de son goût. Les corps pourris de Cromwell, d'Ireton, de Bradshaw, furent déterrés, traînés sur des claies, pendus à Tyburn, décapités le soir, et les têtes plantées sur des perches au haut de Westminster-Hall. Les dames allaient voir ces ignominies; le bon Evelyn y applaudissait; les courtisans en faisaient des chansons. Ils étaient tombés si bas, qu'ils n'avaient plus même le dégoût physique. Les yeux et l'odorat n'aidaient plus l'humanité de leurs répugnances; les sens étaient aussi amortis que le cœur.

V

Au sortir de ce sang, ils couraient à la débauche. Il faut lire la vie du comte de Rochester[1], homme de cour et poëte, qui fut le héros du temps. Ce sont les mœurs d'un saltimbanque effréné et triste : hanter les tripots, suborner les femmes, écrire des chansons

1. Voir une *Étude* détaillée sur Rochester, par M. Forgues. (*Revue des Deux-Mondes*, août et septembre 1857.)

sales et des pamphlets orduriers, voilà ses plaisirs; des commérages parmi les filles d'honneur, des tracasseries avec les écrivains, des injures reçues, des coups de bâton donnés, voilà ses occupations. Pour faire le galant, avant d'épouser sa femme, il l'enlève. Pour étaler du scepticisme, il finit par refuser un duel et gagner le nom de lâche. Cinq ans durant, il resta ivre. La fougue intérieure, manquant d'une issue noble, le roulait dans des aventures d'arlequin. Une fois, avec le duc de Buckingham, il loua sur la route de Newmarket une auberge, se fit aubergiste, régalant les maris et débauchant les femmes. Il s'introduit déguisé en vieille chez un bonhomme avare, lui prend sa femme, qu'il passe à Buckingham. Le mari se pend; ils trouvent l'affaire plaisante. Une autre fois il s'habille en porteur de chaise, puis en mendiant, et court les amourettes de la canaille. Il finit par se faire charlatan, astrologue, et vend dans les faubourgs des drogues pour faire avorter. C'est le dévergondage d'une imagination véhémente, qui se salit comme un autre se pare, qui se pousse en avant dans l'ordure et dans la folie comme un autre dans la raison et dans la beauté. Qu'est-ce que l'amour pouvait devenir dans des mains pareilles? On ne peut pas copier même les titres de ses poëmes : il n'a écrit que pour les mauvais lieux. Stendahl disait que l'amour ressemble à une branche sèche jetée au fond d'une mine; les cristaux la couvrent, se ramifient en dentelures, et finissent par transformer le bois vulgaire

en une aigrette étincelante de diamants purs. Rochester commence par lui arracher toute sa parure; pour être plus sûr de le saisir, il le réduit à un bâton. Tous les fins sentiments, tous les rêves, cet enchantement, cette sereine et sublime lumière qui transfigure en un instant notre misérable monde, cette illusion qui, rassemblant toutes les forces de notre être, nous montre la perfection dans une créature bornée, et le bonheur éternel dans une émotion qui va finir, tout disparaît; il ne reste chez lui qu'un appétit rassasié et des sens éteints; le pis, c'est qu'il écrit sans verve et correctement; l'ardeur animale, la sensualité pittoresque lui manquent; on retrouve dans ses satires un élève de Boileau. Rien de plus choquant que l'obscénité froide. On supporte les priapées de Jules Romain et la volupté vénitienne, parce que le génie y relève l'instinct physique, et que la beauté de ses draperies éclatantes transforme l'orgie en une œuvre d'art. On pardonne à Rabelais quand on a senti la séve profonde de joie et de jeunesse virile qui regorge dans ses ripailles : on en est quitte pour se boucher le nez, et l'on suit avec admiration, même avec sympathie, le torrent d'idées et de fantaisies qui roule à travers sa fange. Mais voir un homme qui tâche d'être élégant en restant sale, qui veut peindre en langage d'homme du monde des sentiments de crocheteur, qui s'applique à trouver pour chaque ordure une métaphore convenable, qui polissonne avec étude et de parti pris, qui, n'ayant pour excuse ni le naturel, ni l'élan, ni la

science, ni le génie, dégrade le bon style jusqu'à cet office, c'est voir un goujat qui s'occupe à tremper une parure dans un ruisseau. Après tout viennent le dégoût et la maladie. Tandis que la Fontaine reste jusqu'au dernier jour capable de tendresse et de bonheur, celui-ci à trente ans injurie la femme avec une âcreté lugubre. « Quand elle est jeune, elle se pros-« titue pour son plaisir; quand elle est vieille, elle « prostitue les autres pour son entretien. Elle est « un piége, une machine à meurtre, une machine à « débauche. Ingrate, perfide, envieuse, son naturel « est si extravagant, qu'il tourne à la haine ou à la « bonté absurde. Si elle veut être grave, elle a l'air « d'un démon; on dirait d'une écervelée ou d'une « coureuse quand elle tâche d'être polie : dispu-« teuse, perverse, indigne de confiance, et avide « pour tout dépenser en luxure[1]. » Quelle confession qu'un tel jugement, et quel abrégé de vie! On voit à la fin le viveur hébété, desséché comme un squelette, rongé d'ulcères. Parmi les refrains, les satires

1. When she is young, she whores herself for sport;
And when she 's old, she bawds for her support....
She is a snare, a shamble, a stews.
Her meat and sawce she does for lechery chuse,
And does in laziness delight the more,
Because by that she is provoked to whore.
Ungrateful, treacherous, enviously enclined,
Wild beasts are tamed, floods easier far confined,
Than is her stubborn and rebellious mind....
Her temper so extravagant we find,
She hates or is impertinently kind.
Would she be grave, she then looks like a devil,
And like a fool or whore, when she be civil....
Contentious, wicked, and not fit to trust,
And covetous to spend it on her lust.

crues, les souvenirs de projets avortés et de jouissances salies qui s'entassent comme dans un égout dans sa tête lassée, la crainte de la damnation fermente; il meurt dévot à trente-trois ans.

Tout en haut, le roi donne l'exemple. « Ce vieux bouc, » comme l'appellent les courtisans, se croit gai et élégant; quelle gaieté et quelle élégance! L'air francais ne va pas aux gens d'outre-Manche. Catholiques, ils tombent dans la superstition étroite; épicuriens, dans la grosse débauche; courtisans, dans la servilité basse; sceptiques, dans l'athéisme débraillé. Cette cour ne sait imiter que nos ameublements et nos costumes. L'extérieur de régularité et de décence que le bon goût public maintient à Versailles est rejeté d'ici comme incommode. Charles et son frère, en robe d'apparat, se mettent à courir comme au carnaval. Le jour où la flotte hollandaise brûla les navires anglais dans la Tamise, il soupait chez la duchesse de Monmouth et s'amusa à poursuivre un phalène. Au conseil, pendant qu'on exposait les affaires, il jouait avec son chien. Rochester et Buckingham l'injuriaient de reparties insolentes ou d'épigrammes dévergondées; il s'emportait et les laissait faire. Il se prenait de gros mots avec sa maîtresse publiquement; elle l'appelait imbécile, et il l'appelait rosse. Il revenait de chez elle le matin, « si bien que les sentinelles elles-mêmes en parlaient[1]. » Il se laissait tromper par elle aux yeux de tous; une fois elle prit

1. Pepys.



deux acteurs, dont un saltimbanque. Au besoin, elle lui chantait pouille. « Le roi a déclaré qu'il n'était pas le père de l'enfant dont elle est grosse en ce moment; mais elle lui a dit : « Le diable m'emporte! « vous le reconnaîtrez. » Là-dessus, il reconnaissait l'enfant, et prenait pour se consoler deux actrices. Quand arriva sa nouvelle épouse, Catherine de Bragance, il la séquestra, chassa ses domestiques, la brutalisa pour lui imposer la familiarité de sa drôlesse, et finit par la dégrader jusqu'à cette amitié. Le bon Pepys, en dépit de son cœur monarchique, finit par dire : « Ayant entendu le duc et le roi « parler, et voyant et observant leurs façons de s'en- « tretenir, Dieu me pardonne, quoique je les admire « avec toute l'obéissance possible, pourtant plus on « les considère et on les observe, moins on trouve de « différence entre eux et les autres hommes, quoi- « que, grâce en soit rendue à Dieu, ils soient tous « les deux des princes d'une grande noblesse et « d'un beau naturel! » Il avait vu, un jour de fête, Charles II conduire miss Stewart dans une embrasure de croisée[1], « et la dévorer de baisers une « demi-heure durant, à la vue de tous. » Un autre jour, « le capitaine Ferrers lui dit qu'un mois auparavant dans un bal de la cour, une dame en

1. « Je ne sais où ce fou de Crofts avait pris que les Moscovites avaient tous de belles femmes, et que leurs femmes avaient toutes la jambe belle. Le roi soutint qu'il n'y en avait point de si belle que celle de Mlle Stewart. Elle, pour soutenir la gageure, se mit à la montrer jusqu'au-dessus du genou. » (Grammont.)

dansant laissa tomber un enfant. » On l'emporta dans un mouchoir, « et le roi l'eut dans son cabinet environ une semaine, et le disséqua, faisant à son endroit de grandes plaisanteries. » Ces gaietés de carabin par-dessus ces aventures de mauvais lieu donnent la nausée. Les courtisans suivaient l'élan. Miss Jennings, qui devint duchesse de Tyrconnel, se déguisa un jour en vendeuse d'oranges, et cria sa marchandise dans les rues. Pepys raconte les fêtes où les seigneurs et les dames se barbouillaient l'un à l'autre le visage avec de la graisse de chandelle et de la suie, « tellement que la plupart d'entre eux ressemblaient à des diables. » La mode était de jurer, de raconter des scandales, de s'enivrer, de déblatérer contre les prêtres et l'Écriture, de jouer. Lady Castlemaine en une nuit perdit 25 000 livres sterling. Le duc de Saint-Albans, aveugle, à quatre-vingts ans, allait au tripot, avec un domestique à côté de lui qui lui nommait chaque carte. Sedley et Buckhurst se déshabillaient pour courir les rues après minuit. Un autre, en plein jour, se mettait nu à la fenêtre pour haranguer la multitude. Je laisse dans Grammont les accouchements des filles d'honneur et les goûts contre nature : il faut les montrer ou les cacher, et je n'ai pas le courage de les insinuer joliment à sa manière. Je finis par un récit de Pepys qui donnera la mesure. « Harry Killigrew m'a fait com-
« prendre ce que c'est que cette société dont on a
« tant parlé récemment, et qui est désignée sous le
« nom de *balleurs* (*ballers*). Elle s'est formée de



« quelques jeunes fous, au nombre desquels il « figurait, et de lady Bennett (comtesse d'Arling- « ton), avec ses dames de compagnie et ses femmes. « On s'y livrait à tous les débordements imagi- « nables; on y dansait à l'état de pure nature. » L'inconcevable, c'est que cette kermesse n'est point gaie : ils sont misanthropes et deviennent moroses; ils citent le lugubre Hobbes et l'ont pour maître. En effet, c'est la philosophie de Hobbes qui va donner de ce monde le dernier mot et le dernier trait.

VI

Celui-ci est un de ces esprits puissants et limités qu'on nomme positifs, si fréquents en Angleterre, de la famille de Swift et de Bentham, efficaces et brutaux comme une machine d'acier. De là chez lui une méthode et un style d'une sécheresse et d'une vigueur extraordinaires, les plus capables de construire et de détruire, et qui, par l'audace de leurs dogmes, ont mis dans une lumière immortelle une des faces indestructibles de l'esprit humain. Dans chaque objet, dans chaque événement, il y a quelque fait primitif et constant qui en est comme le noyau solide, autour duquel viennent se grouper les riches développements qui l'achèvent. L'esprit positif s'abat du premier coup sur ce noyau, écrase l'éclatante végétation qui le recouvre, la disperse, l'anéantit, puis, concentrant sur lui tout l'effort de sa prise véhémente, le dégage, le soulève, le taille, et l'érige

en un lieu visible d'où il brillera désormais à tous et pour toujours comme un cristal. Tous les ornements, toutes les émotions, sont exclus du style de Hobbes; ce n'est qu'un amas de raisons et de faits serrés dans un petit espace, attachés entre eux par la déduction comme par des crampons de fer. Point de nuances, nul mot fin ou recherché. Il ne prend que les plus familiers de l'usage commun et durable; depuis deux cents ans, il n'y en a pas douze chez lui qui aient vieilli; il perce jusqu'au centre du sens radical, écarte l'écorce passagère et brillante, circonscrit la portion solide qui est la matière permanente de toute pensée et l'objet propre du sens commun. Partout, pour affermir, il retranche; il atteint la solidité par les suppressions. De tous les liens qui unissent les idées, il n'en garde qu'un, le plus stable; son style n'est qu'un raisonnement continu et de l'espèce la plus tenace, tout composé d'additions et de soustractions, réduit à la combinaison de quelques notions simples qui, s'ajoutant les unes aux autres ou se retranchant les unes des autres, forment sous des noms divers des totaux ou des différences dont on suit toujours la génération et les éléments. Il a pratiqué d'avance la méthode de Condillac, remontant dès l'abord au fait primordial, tout palpable et sensible, pour suivre de degré en degré la filiation et le parentage des idées dont il est la souche, en sorte que le lecteur, conduit de chiffre en chiffre, peut à chaque moment justifier l'exactitude de son opération et vérifier la valeur de ses



produits. Un pareil instrument logique fauche à travers les préjugés avec une roideur et une hardiesse d'automate. Hobbes déblaye la science des mots et des théories scolastiques. Il raille les quiddités, il écarte les espèces sensibles et intelligibles, il rejette l'autorité des citations [1]. Il tranche avec une main de chirurgien dans le cœur des croyances les plus vivantes. Il nie que les livres de Moïse, de Josué et des autres soient de leurs prétendus auteurs. Il déclare que nul raisonnement ne réussit à prouver la divinité de l'Écriture, et qu'il faut à chacun pour y croire une révélation surnaturelle et personnelle. Il renverse en six mots l'autorité de cette révélation et de toute autre : « Dire que Dieu a parlé en rêve à un homme, c'est dire simplement qu'il a rêvé que Dieu lui parlait. Dire qu'il a vu une vision ou entendu une voix, c'est dire qu'il a eu un rêve qui tenait du sommeil et de la veille. Dire qu'il parle par une inspiration surnaturelle, c'est dire qu'il trouve en lui-même un ardent désir de parler, ou quelque forte opinion pour laquelle il ne peut alléguer aucune raison naturelle et suffisante [2]. » Il réduit l'homme à n'être qu'un corps, l'âme à n'être qu'une fonction,

1. « Si l'on veut respecter l'antiquité, c'est l'âge présent qui est le plus vieux. »

2. To say he hath spoken to him in a dream is no more than ot say he dreamed that God spoke to him. To say he hath seen a vision or heard a voice, is to say that he has dreamed between sleeping and waking. To say he speaks by supernatural inspiration, is to say he finds an ardent desire to speak or some strong opinion of himself for which he cannot alledge no natural and sufficient reason.

Dieu à n'être qu'un inconnu. Toutes ses phrases sont des équations ou des réductions mathématiques. En effet, c'est aux mathématiques qu'il emprunte son idée de la science[1]. C'est d'après les mathématiques qu'il veut réformer les sciences morales. C'est le point de départ des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose que la sensation est un mouvement interne causé par un choc extérieur, le désir un mouvement interne dirigé vers un corps extérieur, et lorsqu'il fabrique avec ces deux notions combinées tout le monde moral. C'est la méthode des mathématiques qu'il donne aux sciences morales, lorsqu'il pose comme les géomètres deux idées simples qu'il transforme par degrés en idées plus complexes, et qu'avec la sensation et le désir il compose les passions, les droits et les institutions humaines, comme les géomètres avec la ligne courbe et la ligne droite composent les polyèdres les plus compliqués. C'est l'aspect des mathématiques qu'il a donné aux sciences morales, lorsqu'il a dressé dans la vie humaine sa construction incomplète et rigide, semblable au réseau de figures idéales que les géomètres instituent au milieu des corps. Pour la première fois, on voyait chez lui

1. From the principal parts of nature, reason and passion, have proceeded two kinds of learning, mathematical and dogmatical. The former is free from controversy and dispute, because it consisteth in comparing figure and motion only, in which things truth and the interest of men oppose not each other. But in the other there is nothing undisputable, because it compares men and meddles with their right and profit.

comme chez Descartes, mais avec excès et en plus haut relief, la forme d'esprit qui fit par toute l'Europe l'âge classique : non pas l'indépendance de l'inspiration et du génie comme à la Renaissance; non pas la maturité des méthodes expérimentales et des conceptions d'ensemble comme dans l'âge présent; mais l'indépendance de la raison raisonnante, qui, écartant l'imagination, s'affranchissant de la tradition, pratiquant mal l'expérience, trouve dans la logique sa reine, dans les mathématiques son modèle, dans le discours son organe, dans la société polie son auditoire, dans les vérités moyennes son emploi, dans l'homme abstrait sa matière, dans l'idéologie sa formule, dans la révolution française sa gloire et sa condamnation, son triomphe et sa fin.

Mais tandis que Descartes, au milieu d'une société et d'une religion épurées, ennoblies et apaisées, intronisait l'esprit et relevait l'homme, Hobbes, au milieu d'une société bouleversée et d'une religion en délire, dégradait l'homme et intronisait le corps. Par dégoût des puritains, les courtisans réduisaient la vie humaine à la volupté animale; par dégoût des puritains, Hobbes réduisait la nature humaine à la partie animale. Ils étaient athées et brutaux en pratique : il était athée et brutal en spéculation. Ils avaient établi la mode de l'instinct et de l'égoïsme : il écrivait la philosophie de l'égoïsme et de l'instinct. Ils avaient effacé de leurs cœurs tous les sentiments fins et nobles : il effaçait du cœur tous les sentiments

nobles et fins. Il érigeait leurs mœurs en théorie, donnait le manuel de leur conduite, et rédigeait d'avance les axiomes[1] qu'ils allaient traduire en actions. Selon lui comme selon eux, « le premier des biens est la conservation de la vie et des membres; le plus grand des maux est la mort, surtout avec tourment. » Les autres biens et les autres maux ne sont que les moyens de ceux-là. Nul ne recherche ou souhaite que ce qui lui est agréable. « Nul ne donne qu'en vue d'un avantage personnel. » —Pourquoi les amitiés sont-elles des biens ? « Parce qu'elles sont utiles, les amis servant à la défense et encore à d'autres choses. » — Pourquoi avons-nous pitié du malheur d'autrui? « Parce que nous considérons qu'un malheur semblable pourrait nous arriver. » — Pourquoi est-il beau de pardonner à qui demande pardon? « Parce que c'est là une marque de confiance en soi-même. » Voilà le fond du cœur humain. Regardez maintenant ce qu'entre ces mains flétrissantes deviennent les plus précieuses fleurs. « La musique, la peinture, la poésie, sont agréables comme imitations qui rappellent le passé, parce que, si le passé a été bon, il est agréable en imitation comme bon, et que, s'il a été mauvais, il est agréable en imitation comme passé. » C'est à ce grossier mécanisme qu'il réduit les beaux-arts ; on s'en est aperçu quand il a voulu traduire l'*Iliade*. A ses yeux, la philosophie est du même ordre. « Si

1. Ses principaux ouvrages ont été écrits entre 1646 et 1655.

la sagesse est utile, c'est qu'elle est de quelque secours ; si elle est désirable en soi, c'est qu'elle est agréable. » Ainsi nulle dignité dans la science : c'est un passe-temps ou une aide, bonne au même titre qu'un domestique ou un pantin. L'argent, étant plus utile, vaut mieux. C'est pourquoi « celui qui est sage n'est pas riche, comme disent les stoïciens, mais celui qui est riche est sage [1]. » Pour la religion, elle n'est que la « crainte d'un pouvoir invisible feint par l'esprit ou imaginé par des contes publiquement autorisés [2]. » En effet, cela est vrai pour l'âme d'un Rochester ou d'un Charles II ; poltrons ou injurieux, crédules ou blasphémateurs, ils n'ont rien soupçonné au delà. — Nul droit naturel. « Avant que les hommes se fussent liés par des conventions, chacun avait le droit de faire ce qu'il voulait contre qui il voulait. » Nulle amitié naturelle. « Les hommes ne s'associent que par intérêt ou vanité, c'est-à-dire par amour de soi, non par

1. Nemo dat nisi respiciens ad bonum sibi.

Amicitiæ bonæ, nempe utiles. Nam amicitiæ cum ad multa alia, tum ad præsidium conferunt.

Sapientia utile. Nam præsidium in se habet nonnullum. Appetibile est per se, id est jucundum. Item pulcrum, quia acquisitio difficilis.

Non enim qui sapiens est, ut dixere stoici, dives est, sed contra qui dives est sapiens est dicendus.

Ignoscere veniam petenti pulcrum. Nam indicium fiduciæ sui.

Imitatio jucundum, revocat enim præterita. Præterita autem si bona fuerint, jucunda sunt repræsentata, quia bona. Si mala, quia præterita. Jucunda igitur musica, pictura, poesis.

2. Metus potentiarum invisibilium, sive fictæ illæ sint, sive ab historiis acceptæ sint publice, religio. Si publice acceptæ non sint, superstitio.

amour des autres. L'origine des grandes sociétés durables n'est pas la bienveillance mutuelle, mais la crainte mutuelle. Tous dans l'état de nature ont la volonté de nuire.... L'homme est un loup pour l'homme.... L'état de nature est la guerre, non pas simple, mais de tous contre tous, et par essence cette guerre est éternelle[1]. » Le déchaînement des sectes, le conflit des ambitions, la chute des gouvernements, le débordement des imaginations aigries et des passions malfaisantes avaient suggéré cette idée de la société et de l'homme. Ils aspiraient tous, philosophes et peuple, à la monarchie et au repos. Hobbes, en logicien inexorable, la veut absolue; la répression en sera plus forte, la paix plus stable. Que nul ne résiste au souverain. Quoi qu'il fasse contre un sujet, quel qu'en soit le prétexte, ce n'est point injustice. C'est lui qui doit décider des livres canoniques. Il est pape et plus que pape. Ses sujets, s'il l'ordonne, doivent renoncer au Christ, au moins de bouche; le pacte primitif lui a livré sans réserve l'entière possession de tous les actes extérieurs ; au moins de cette façon les sectaires n'auront pas, pour troubler l'État, le prétexte

1. Omnis societas vel commodi causa vel gloriæ, hoc est, sui, non sociorum amore contrahitur.

Statuendum originem magnarum et diuturnarum societatum non a mutua benevolentia, sed a mutuo metu exstitisse.

Voluntas lædendi omnibus inest in statu naturæ.

Status hominum naturalis antequam in societatem coïretur bellum. Neque hoc simpliciter, sed bellum omnium in omnes.

Bellum sua natura sempiternum.

de leur conscience. C'est dans ces extrémités que l'immense fatigue et l'horreur des guerres civiles avaient précipité un esprit étroit et conséquent. Sur cette prison scellée où il enfermait et resserrait de tout son effort la méchante bête de proie, il appuyait comme un dernier bloc, pour éterniser la captivité humaine, la philosophie entière et toute la théorie, non-seulement de l'homme, mais du reste de l'univers. Il réduisait les jugements à « l'addition de deux noms, » les idées à des états du cerveau, les sensations à des mouvements corporels, les lois générales à de simples mots, toute substance au corps, toute science à la connaissance des corps sensibles, tout l'être humain à un corps capable de mouvement reçu ou rendu[1], en sorte que l'homme, n'apercevant lui-même et la nature que par la face méprisée, et rabattu dans sa conception de lui-même et du monde, pût ployer sous le faix de l'autorité nécessaire et subir enfin le joug que sa nature rebelle refuse et doit porter. Tel est en effet le désir que suggère ce spectacle de la restauration anglaise.

1. Corpus et substantia idem significant, et proinde vox composita substantia incorporea est insignificans æque ac si quis diceret corpus incorporeum.

Quidquid imaginamur finitum est. Nulla ergo est idea neque conceptus qui oriri potest a voce hac, infinitum.

Recidit ratiocinatio omnis ad duas operationes animi, additionem et substractionem.

Genus et universale nominum non rerum nomina sunt.

Veritas in dicto non in re consistit.

Sensio igitur in sentiente nihil aliud esse potest præter motum partium aliquarum intus in sentiente existentium, quæ partes motæ organorum quibus sentimus partes sunt.

L'homme méritait alors ce traitement, parce qu'il inspirait alors cette philosophie; il va se montrer sur la scène tel qu'il s'est montré dans la théorie et dans les mœurs.

VII

Quand les théâtres, fermés par le Parlement, rouvrirent, on s'aperçut bientôt que le goût avait changé. Shirley, le dernier de la grande école, n'écrit plus et meurt. Waller, Buckingham, Dryden, sont obligés de refaire les pièces de Shakspeare, de Fletcher, de Beaumont, pour les accommoder à la mode. Pepys, qui va voir *le Songe d'une nuit d'été*[1], déclare « qu'il n'y retournera plus jamais, car c'est la plus insipide et ridicule pièce qu'il ait vue de sa vie. » La comédie se transforme; c'est que le public s'était transformé.

Quels auditeurs que ceux de Shakspeare et de Fletcher! Quelles âmes jeunes et charmantes! Dans cette salle infecte où il fallait brûler du genièvre, devant cette misérable scène à demi éclairée, devant ces décors de cabaret, ces rôles de femmes joués par des hommes, l'illusion les prenait. Ils ne s'inquiétaient guère des vraisemblances; on pouvait les promener en un instant sur des forêts et des océans, d'un ciel à l'autre, à travers vingt années, parmi dix batailles et tout le pêle-mêle des aventures. Ils ne se

1. 1662.



souciaient point de toujours rire; la comédie, après un éclat de bouffonnerie, reprenait son air sérieux ou tendre. Ils venaient moins pour s'égayer que pour rêver. Il y avait dans ces cœurs tout neufs comme un amas de passions et de songes, passions sourdes, songes éclatants, dont l'essaim emprisonné bourdonnait obscurément, attendant que le poëte vînt lui ouvrir la nouveauté et la splendeur du ciel. Des paysages entrevus dans un éclair, la crinière grisonnante d'une longue vague qui surplombe, un coin de forêt humide où les biches lèvent leur tête inquiète, le sourire subit et la joue empourprée d'une jeune fille qui aime, le vol sublime et changeant de tous les sentiments délicats, par-dessus tout l'extase des passions romanesques, voilà les spectacles et les émotions qu'ils venaient chercher. Ils montaient d'eux-mêmes au plus haut du monde idéal; ils voulaient contempler les extrêmes générosités, l'amour absolu; ils ne s'étonnaient point des féeries, ils entraient sans effort dans la région que la poésie transfigure; leurs yeux avaient besoin de sa lumière. Ils comprenaient du premier coup ses excès et ses caprices; ils n'avaient pas besoin d'être préparés; ils suivaient ses écarts, ses bizarreries, le fourmillement de ses inventions regorgeantes, les soudaines prodigalités de ses couleurs surchargées, comme un musicien suit une symphonie. Ils étaient dans cet état passager et extrême où l'imagination adulte et vierge, encombrée de désirs, de curiosités et de forces, développe tout d'un coup tout l'homme,

et dans l'homme ce qu'il y a de plus exalté et de plus exquis.

Des viveurs ont pris leur place. Ils sont riches, ils ont tâché de se polir à la française, ils ont ajouté à la scène des décors mobiles, de la musique, des lumières, de la vraisemblance, de la commodité, toute sorte d'agréments extérieurs; mais le cœur leur manque. Représentez-vous ces fats à demi ivres, qui ne voient dans l'amour que le plaisir, et dans l'homme que les sens : un Rochester au lieu d'un Mercutio. Avec quelle partie de son âme pourrait-il comprendre la poésie et la fantaisie? La comédie romanesque est hors de sa portée; il ne peut saisir que le monde réel, et dans ce monde l'enveloppe palpable et grossière. Donnez-lui une peinture exacte de la vie ordinaire, des événements plats et probables, l'imitation littérale de ce qu'il fait et de ce qu'il est; mettez la scène à Londres, dans l'année courante; copiez ses gros mots, ses railleries brutales, ses entretiens avec les marchandes d'oranges, ses rendez-vous au parc, ses essais de dissertation française. Qu'il se reconnaisse, qu'il retrouve les gens et les façons qu'il vient de quitter à sa taverne ou dans l'antichambre; que le théâtre et la rue soient de plain-pied. La comédie lui donnera les mêmes plaisirs que la vie; il s'y traînera également dans la vulgarité et dans l'ordure; il n'aura besoin pour y assister ni d'imagination, ni d'esprit; il lui suffira d'avoir des yeux et des souvenirs. Cette exacte imitation lui fournira l'amuseme[illegible]me

temps que l'intelligence. Les vilaines paroles le feront rire par sympathie, les images effrontées le divertiront par réminiscence. L'auteur d'ailleurs prend soin de lui fournir une fable qui le réveille; il s'agit ordinairement d'un père ou d'un mari qu'on trompe. Les beaux gentilshommes prennent comme l'écrivain le parti du galant, s'intéressent à ses progrès, et se croient avec lui en bonne fortune. Joignez à cela des femmes qu'on débauche et qui veulent être débauchées. Ces provocations, ces façons de filles, le chassez-croisez des échanges et des surprises, le carnaval des rendez-vous et des soupers, l'impudence des scènes aventurées jusqu'aux démonstrations physiques, les chansons risquées, les *gueulées*[1] lancées et renvoyées parmi des tableaux vivants, toute cette orgie représentée remue les coureurs d'intrigues par l'endroit sensible. Et par surcroît le théâtre consacre leurs mœurs. A force de ne représenter que des vices, il autorise leurs vices. Les écrivains posent en règle que toutes les femmes sont des drôlesses, et que tous les hommes sont des brutes. La débauche entre leurs mains devient une chose naturelle, bien plus, une chose de bon goût; ils la professent. Rochester et Charles II pouvaient sortir du théâtre édifiés sur eux-mêmes, convaincus comme ils l'étaient déjà que la vertu n'est qu'une grimace, la grimace des coquins adroits qui veulent se vendre cher.

1. Mot de Le Sage.

VIII

Dryden, qui un des premiers[1] entre dans cette voie, n'y entre pas résolûment. Une sorte de fumée lumineuse, reste de l'âge précédent, plane encore sur son théâtre. Sa riche imagination le retient à demi dans la comédie romanesque. Un jour il arrange le *Paradis* de Milton, *la Tempête* et le *Troilus* de Shakspeare. Un autre jour, dans *l'Amour au Couvent*, dans *le Mariage à la mode*, dans *le Faux Astrologue*, il imite les imbroglios et les surprises espagnoles. Il a tantôt des images éclatantes et des métaphores exaltées comme les vieux poëtes nationaux, tantôt des figures recherchées et de l'esprit pointillé comme Calderon et Lope. Il mêle le tragique et le plaisant, les renversements de trônes et les peintures de mœurs. Mais dans ce compromis maladroit l'âme poétique de l'ancienne comédie a disparu : il n'en reste que le vêtement et la dorure. L'homme nouveau se montre grossier et immoral, avec ses instincts de laquais sous ses habits de grand seigneur, d'autant plus choquant que Dryden en cela contrarie son talent, qu'il est au fond sérieux et poëte, qu'il suit la mode et non sa pensée, qu'il fait le libertin par réflexion, et pour se mettre au goût du jour[2]. Il polissonne maladroitement et dogmati-

1. Son *Wild Galant* est de 1662.
2. « We love to get our mistresses, and purr over them, as

quement; il est impie sans élan, en périodes développées. Un de ses galants s'écrie : « Est-ce que « l'amour sans le prêtre et l'autel n'est pas l'a- « mour? Le prêtre est là pour son salaire, et ne « s'inquiète pas des cœurs qu'il unit. L'amour seul « fait le mariage[1]. » « Je voudrais, dit Hippolyte, « qu'il y eût un bal en permanence dans notre « cloître, et que la moitié des jolies nonnes y fût « changée en hommes pour le service des autres[2]. » Nul ménagement, nul tact. Dans son *Moine espagnol*, la reine, assez honnête femme, dit à Torrismond qu'elle va faire tuer le vieux roi détrôné pour l'épouser, lui Torrismond, plus à son aise. Bientôt on leur annonce le meurtre : « Maintenant, dit la « reine, marions-nous. Cette nuit, cette heureuse « nuit, est à vous et à moi[3]. » A côté de cette tra-

cats do over mice, and then let them get a little way, and all the pleasure is to pat them back again. »

Wildblood dit à sa maîtresse : « I am none of those unreasonable lovers that propose to themselves the loving to eternity. A month is commonly my stint. » — Et Jacintha répond : « Or would not a fortnight serve our turn? » (*Mock Astrologer.*)

Souvent, à la barbarie de ses plaisanteries, on dirait qu'il traduit Hobbes.

1. Is not Love love without a Priest and Altars?
The temples are inanimate, and know not
What vows are made in them; the Priest stands ready
For his hire, and cares not what hearts he couples.
Love alone is marriage....

2. I wished the ball might be kept perpetually in our cloyster, and that half the handsome nuns in it might be turned to men, for the sake of the other.

3. This night, this happy night is yours and mine.

Et tout à côté on rencontre des allusions politiques. Cela peint

gédie sensuelle, l'intrigue comique, poussée jusqu'aux familiarités les plus lestes, étale l'amour d'un cavalier pour une femme mariée qui à la fin se trouve être sa sœur. Dryden ne trouve dans ce dénoûment rien qui froisse son cœur. Il a perdu jusqu'aux plus vulgaires répugnances de la pudeur naturelle. Quand il traduit une pièce hasardée, *Amphitryon* par exemple, il la trouve trop modeste; il en ôte les adoucissements, il en alourdit le scandale. « Le roi et le prêtre, dit Jupiter, sont en quel« que manière contraints par convenance d'être des « hypocrites bien masqués[1]. » Là-dessus, le dieu étale crûment son despotisme. Au fond, ses sophismes et son impudence sont pour Dryden un moyen de décrier par contre-coup les théologiens et leur Dieu arbitraire. « Un pouvoir absolu, dit Jupiter, ne « peut faire de mal. Je n'en puis faire à moi-même, « puisque c'est ma volonté que je fais, ni aux hom« mes, puisque tout ce qu'ils ont est à moi. Cette « nuit, je jouirai de la femme d'Amphitryon, car « lorsque je la fis, je décrétai que mon bon plaisir « serait de l'aimer. Ainsi je ne fais point de tort à « son mari, car je me suis réservé le droit de l'a« voir tant qu'elle me plairait[2]. » Cette pédanterie

le temps. Par exemple, Torrismond dit pour s'excuser d'épouser la reine:

Power which in one age is tyranny
Is ripen'd in the next to succession.
She's in possession.

1. For Kings and Priest are in a manner bound,
For reverence sake, to be close hypocrites.

2. Fate is what I



ouverte se change en luxure ouverte sitôt qu'il voit Alcmène. Nul détail n'est omis : Jupiter lui dit tout, et devant les suivantes, et le lendemain, quand il sort, elle fait pis que lui, elle s'accroche à lui, elle entre dans des peintures intimes. Toutes les façons royales de la haute galanterie ont été arrachées comme un vêtement incommode; c'est le sans-gêne cynique au lieu de la décence aristocratique; c'est une scène d'après Charles II et la Castlemaine[1] au lieu d'une scène d'après Louis XIV et Mme de Montespan.

IX

J'en passe plusieurs : Crowne, l'auteur de *Sir Courtly Nice;* Shadwell, l'imitateur de Ben Jonson; mistress Afra Behn, qui se fit appeler Astrée, espion et courtisane, payée par le gouvernement et par le pu-

By virtue of omnipotence have made it.
And Power omnipotent can do no wrong.
Not to myself, because I will it so;
Not yet to men, for what they are is mine.
This night I will enjoy Amphytrion's wife:
For when I made her, I decreed her such
As I shou'd please to love.

1. Lorsque Jupiter sort, alléguant qu'il est jour, Alcmène lui dit :

But you and I will draw our curtains close,
Extinguish day-light, and put out the sun.
Come back, my lord.
You have not yet laid long enough in bed
To warm your widowed side.

Comparez la matrone romaine de Plaute et l'honnête dame française de Molière à cette personne expansive.

blic. Etheredge est le premier qui, dans son *Homme à la mode*, donne l'exemple de la comédie imitative et peigne uniquement les mœurs d'alentour, du reste franc viveur et contant librement ses habitudes. « Pourchasser les filles, hanter le théâtre, ne songer à rien toute la journée, et toute la nuit aussi, direz-vous : » c'étaient là ses occupations à Londres. Plus tard, à Ratisbonne, « il fait de graves révérences, converse avec les sots, écrit des lettres insipides[1], » et se console mal avec les Allemandes. C'est avec ce sérieux qu'il prenait ses fonctions d'ambassadeur. Un jour, ayant trop dîné, il tomba du haut d'un escalier et se cassa le cou; la perte n'était pas grande. Mais le héros de ce beau monde fut William Wycherley, le plus brutal des écrivains qui aient sali le théâtre. Envoyé en France pendant la révolution, il s'y fit papiste, puis au retour abjura, puis à la fin, dit Pope, abjura encore. Privées du lest protestant, ces têtes vides allaient de dogme en dogme, de la superstition à l'incrédulité ou à l'indifférence, pour finir par la peur. Il avait appris chez M. de Montausier l'art de bien porter des gants et une perruque; cela suffisait alors pour faire un *gentleman*. Ce mérite et le succès d'une pièce ignoble, *l'Amour au bois*, attirèrent sur

1. From hunting whores and haunting play,
And minding nothing all the day,
And all the night too, you will say,...
To make grave legs in formal fetters,
Converse with fools and write dull letters....
(*Lettre à lord Middleton.*)

lui les yeux de la duchesse de Cleveland, maîtresse du roi et de tout le monde. Cette femme, qui ramassait des danseurs de corde, le ramassa un jour au beau milieu du Ring. Elle mit la tête à la portière et lui cria publiquement : « Monsieur, vous êtes un maraud, un drôle, un fils de ..... » Touché de ce compliment, il accepta ses bonnes grâces, et obtint par contre-coup celles du roi. Il les perdit, épousa une femme de mauvaises mœurs, se ruina, resta sept ans en prison pour dettes, passa le reste de sa vie dans les embarras d'argent, regrettant sa jeunesse, perdant la mémoire, écrivaillant de mauvais vers qu'il faisait corriger par Pope avec toutes sortes de tiraillements d'amour-propre, rimant des obscénités plates, traînant son corps usé et son cerveau lassé à travers la misanthropie et le libertinage, jouant le misérable rôle de viveur édenté et de polisson en cheveux blancs. Onze jours avant sa mort, il avait épousé une jeune fille qui se trouva être une coquine. Il finit comme il avait commencé, par la maladresse et l'inconduite, n'ayant réussi ni à être heureux ni à être honnête, n'ayant employé un esprit viril et un talent vrai que pour son mal et le mal d'autrui.

C'est qu'il n'était pas né épicurien. Son fonds, vraiment anglais, c'est-à-dire énergique et sombre, répugnait à l'insouciance aisée et aimable qui permet de prendre la vie comme une partie de plaisir. Son style est travaillé et pénible. Son ton est virulent et acerbe. Il fausse souvent la comédie pour

arriver à la satire haineuse. L'effort et l'animosité se marquent dans tout ce qu'il dit et fait dire. C'est un Hobbes, non pas méditatif et tranquille comme l'autre, mais actif et irrité, qui ne voit que du vice dans l'homme, et se sent homme jusqu'au fond. Le seul travers qu'il repousse, c'est l'hypocrisie; le seul devoir qu'il prescrive, c'est la franchise. Il veut que les autres avouent leur vice, et il commence par avouer le sien. « Quoique je ne sache pas mentir « comme les poëtes, dit-il, je suis aussi vain « qu'eux; » puis, parlant de sa reconnaissance : « Voilà, madame, la gratitude des poëtes, qui, en « bon anglais, n'est qu'orgueil et ambition[1]. » Chez lui, nulle poésie d'expression, nulle conception d'idéal, nul établissement de morale qui puisse consoler, relever ou épurer les hommes. Il les parque dans leur perversité et dans leur ordure, et s'y installe avec eux. Il leur montre les vilenies du bas-fond où il les confine; il veut qu'ils respirent cette fange; il les y enfonce, non pour les en dégoûter comme d'une chute accidentelle, mais pour les y accoutumer comme à une assiette naturelle. Il arrache les compartiments et les ornements par lesquels ils essayent de couvrir leur état ou de régler leur désordre. Il s'amuse à les faire battre, il se complaît dans le tapage des instincts déchaînés;

1. Though I cannot lie like them, I am as vain as they; I cannot but publicly give your Grace my humble acknowledgments.... This is the poet's gratitude, which in plain english is only pride and ambition.

il aime les retours violents du pêle-mêle humain, l'embrouillement des méchancetés, la dureté des meurtrissures. Il déshabille les convoitises, il les fait agir tout au long, il les ressent par contre-coup, et, tout en les jugeant nauséabondes, il les savoure. En fait de plaisir, on prend ce qu'on trouve : les ivrognes de barrière, à qui l'on demande comment ils peuvent aimer leur vin bleu, répondent qu'il soûle tout de même et qu'ils n'ont que cela d'agrément.

Qu'on puisse oser beaucoup dans un roman, on le comprend. C'est une œuvre de psychologie, voisine de la critique et de l'histoire, ayant des libertés presque égales, parce qu'elle contribue presque également à exposer l'anatomie du cœur[1]. Il faut bien qu'on puisse représenter les maladies morales, surtout lorsqu'on le fait pour compléter la science, froidement, exactement, et en style de dissection. Un tel livre de sa nature est abstrait : il se lit dans un cabinet, sous la lampe. Mais transportez-le sur le théâtre, empirez ces scènes d'alcôve, réchauffez-les par des scènes de mauvais lieux, donnez-leur un corps par les gestes et les paroles vibrantes des actrices; que les yeux et tous les sens s'en remplissent, non pas les yeux d'un spectateur isolé, mais ceux de mille hommes et femmes confondus dans le parterre, irrités par l'intérêt de la fable, par la précision de l'imitation littérale, par le ruissellement

1. *Madame Bovary*, par G. Flaubert.

des lumières, par le bruit des applaudissements, par la contagion des impressions qui courent comme un frisson par tous les nerfs excités et tendus! Voilà le spectacle qu'à fourni Wycherley et qu'a goûté cette cour. Est-il possible qu'un public, et un public de choix, soit venu écouter de pareilles scènes? Dans *l'Amour au bois*, à travers les complications de rendez-vous nocturnes et de viols acceptés ou commencés, on voit un bel esprit, Dapperwitt, qui veut vendre Lucy, sa maîtresse, à un beau gentilhomme du temps, Ranger. Il la vante, avec quels détails! Il frappe à sa porte; l'acheteur cependant s'impatiente et le traite comme un nègre. La mère ouvre, veut vendre Lucy pour elle-même et à son profit, les injurie et les renvoie. On amène alors un vieil usurier puritain et hypocrite, Gripe, qui d'abord ne veut pas financer. « Payez donc à dîner! » Il donne un *groat* pour un gâteau et de l'ale[1]. L'entremetteuse se récrie, il lâche une couronne. « Mais pour les rubans, les pendants d'oreille, les « bas, les gants, la dentelle et tout ce qu'il faut à la « pauvre petite. » Il se débat. — Allons! une demi- « guinée. — « Une demi-guinée! » dit la vieille. — « Je t'en prie, va-t'en; prends l'autre guinée aussi, « deux guinées, trois guinées, cinq; voilà, c'est

1. MISTRESS JOYNER.

You must send for something to entertain her.... Upon my life! A groat! what will this purchase?

GRIPE.

Two black pots of ale and a cake, at the cellar. Come, the wine has arsenic in it.

« tout ce que j'ai. — Il me faut aussi ce grand an« neau à cachet, ou je ne bouge pas[1] ! » Elle s'en va enfin, ayant tout extorqué, et Lucy fait l'innocente, semble croire que Gripe est un maître à danser, et lui demande sa leçon. Ici quelle scène et quelles équivoques ! Enfin elle crie, la mère et des gens apostés enfoncent la porte; Gripe est pris au piége, on le menace d'appeler le constable, on lui escroque cinq cents livres sterling. — Faut-il conter le sujet de *l'Épouse campagnarde ?* On a beau glisser, on appuie trop. Horner, gentilhomme qui revient

1. MISTRESS JOYNER.

A treat of a groat ! I will not wag.

GRIPE.

Why don't you go? Here, take more money, and fetch what you will ; take here, half-a-crown.

MISTRESS JOYNER.

What will half-a-crown do ?

GRIPE.

Take a crown then, an angel, a piece. Begone.

MISTRESS JOYNER.

A treat only will not serve my turn. I must buy the poor wretch there some toys.

GRIPE.

What toys? What? Speak quickly.

JOYNER.

Pendants, necklaces, fans, ribbons, points, laces, stockings, gloves....

GRIPE.

But here, take half a piece for the other things.

MISTRESS JOYNER.

Half a piece !

GRIPE.

Prithee, begone; take t'other piece then — two pieces — three pieces — five — three; 'tis all I have.

MISTRESS JOYNER.

I must have the broad-seal ring, too, or I stir not.

de France, répand le bruit qu'il ne peut plus faire tort aux maris. Vous devinez ce qu'entre les mains de Wycherley une pareille donnée peut fournir, et il en tire tout ce qu'elle contient. Les femmes causent de son état, et devant lui; elles se font détromper par lui, et s'en vantent. Il y en a trois qui viennent chez lui, font ripaille, boivent, chantent, et quelles chansons! C'est le débordement de l'orgie qui triomphe, se décerne elle-même la couronne et s'étale en maximes. « Notre vertu, dit l'une d'elles, « est comme la conscience de l'homme d'État, la pa- « role du quaker, le serment du joueur, l'honneur « du grand seigneur : rien qu'une grimace pour « duper ceux qui se fient à nous. » A la dernière scène, les soupçons éveillés se calment sur une nouvelle déclaration de Horner. Tous les mariages sont salis, et ce carnaval finit par une danse des maris trompés. Pour comble, Horner propose au public son exemple, et l'actrice qui vient dire l'épilogue achève l'ignominie de la pièce en avertissant les faux galants qu'ils aient à se bien tenir, et que s'ils peuvent duper les hommes, « ce n'est pas aux « femmes qu'on en peut donner à garder[1]. »

Mais ce qui est véritablement unique, et le plus extraordinaire des signes de ce temps, c'est qu'au milieu de ces provocations nulle circonstance repoussante n'est omise, et que le conteur semble

1. Il faut lire cet épilogue, pour voir quelles paroles et quels détails on osait mettre dans la bouche d'une actrice.



tenir autant à nous dégoûter qu'à nous dépraver. A chaque instant, les élégants, même les dames, mettent en tiers dans la conversation ce qui, depuis le seizième siècle, accompagne l'amour[1]. Dapperwitt, en offrant Lucy, dit pour excuser les retards : « Lais- « sez-lui le temps de mettre sa longue mouche sous « l'œil gauche et de corriger son haleine avec un peu « d'écorce de citron[2]. » Lady Flippant; seule dans le parc, s'écrie : « Malheureuse femme que je suis ! « j'ai quitté le troupeau pour mettre les chiens à mes « trousses, et pas un vagabond ivrogne qui vienne « trébucher sur mon chemin ! Les mendiantes en « loques, les ramasseuses de cendres ont meilleure « chance que moi[3]. » Ce sont là les morceaux les plus doux, jugez des autres ! Il prend à tâche de révolter même les sens; l'odorat, les yeux, tout souffre

1. « That spark who has his fruitless designs upon the bedridden widow down to the sucking heiress in her pissing clout. »

Mistress Flippant : « Though I had married the fool, I thought to have reserved the witt, as well as other ladies. »

Dapperwit : « I will contest with no rival; not with my old rival your coachman. »

She has a complexion like an Holland cheese, and no more teeth left than such as give a haut goust to her breath.

2. Pish ! give her but leave to put on.... the long patch under the left eye; awaken the roses on her cheeks with some Spanish wool, and warrant her breath with some lemon-peel.

(Acte III, scène III.)

3. Unfortunate lady that I am ! I have left the herd on purpose to be chased. But the park affords not so much as a satyr for me; and no Burgundy man, or drunken scourer, will reel my way. The rag-women, and cinder-women, haver better luck than I. (Acte IV.)

devant ses pièces ; il faut que ses auditeurs aient des nerfs de matelot. Et c'est de cet abîme que la littérature anglaise est remontée jusqu'à la sévérité morale, jusqu'à la décence excessive qu'elle s'impose aujourd'hui ! Ce théâtre est comme une guerre déclarée à toute beauté, à toute délicatesse. Si Wycherley emprunte à quelque écrivain un personnage, c'est pour le violenter ou le dégrader jusqu'au niveau des siens. S'il imite l'Agnès de Molière[1], il la marie afin de profaner le mariage, lui ôte l'honneur, bien plus la pudeur, bien plus encore la grâce, change sa tendresse naïve en instinct éhonté et en confessions scandaleuses[2]. S'il prend la Viola de Shakspeare[3], c'est pour la traîner dans des bassesses d'entremetteuse, parmi les brutalités et les coups de main. S'il traduit le rôle de Célimène, il efface d'un trait les façons de grande dame, les finesses de femme, le tact de maîtresse de maison, la politesse, le grand

1. Dans *l'Épouse campagnarde.*

2. On connaît la lettre d'Agnès dans Molière : « Je veux vous écrire, et je suis bien en peine par où je m'y prendrai. J'ai des pensées que je désirerais que vous sussiez ; mais je ne sais comment faire pour vous les dire, et je me défie de mes paroles, etc. » Regardez la façon dont Wycherley la traduit : « Dear, sweet Mr Horner, my husband would have me send you a base, rude, unmannerly letter : but I wont 't ; and would have forbid you loving me, but I wont ; and would have me say to you, I hate you, poor Mr Horner, but I won 't tell a lie for him. For I 'm sure if you and I were in the country at cards together, I could not help treading on your toe under the table, or rubbing knees with you, and staring in your face, till you saw me, and then looking down and blushing for an hour together, etc. » — « Why, he put the tip of his tongue between my

3. Dans le *Plain dealer.*

air, la supériorité d'esprit et de savoir-vivre, pour mettre à la place l'impudence et les escroqueries d'une courtisane « forte en gueule. » S'il invente une fille presque honnête, Hippolyta, il commence par lui mettre dans la bouche des paroles telles qu'on n'en peut rien transcrire. Quoi qu'il fasse et quoi qu'il dise, qu'il crée ou qu'il copie, qu'il blâme ou qu'il loue, son théâtre est une diffamation de l'homme, qui rebute en même temps qu'elle attire, et qui écœure quand elle corrompt.

Un don surnage pourtant, la force, qui ne manque jamais dans ce pays, et y donne un tour propre aux vertus comme aux vices. Quand on a écarté les phrases d'auteur tout oratoires et pesamment composées d'après les Français, on aperçoit le vrai talent anglais, le sentiment poignant de la nature et de la vie. Wycherley a ce lucide et hardi regard qui saisit dans une situation les gestes, l'expression physique, le détail sensible, qui fouille jusqu'au fond des crudités et des bassesses, qui atteint, non pas l'homme en général et la passion telle qu'elle doit être, mais l'individu particulier et la passion telle qu'elle est. Il est réaliste, non pas de parti pris, comme nos modernes, mais par nature. Il plaque violemment son plâtre sur la figure grimaçante et bourgeonnée de ses drôles pour nous porter sous les yeux le masque implacable où s'est collée au passage l'empreinte vivante de leur laideur. Il charge ses pièces d'incidents, il multiplie l'action, il pousse la comédie jusqu'aux situations dramatiques ; il bous-

cule ses personnages à travers les coups de main et les violences, il va jusqu'à les fausser pour outrer la satire. Voyez dans Olivia qu'il copie d'après Célimène, la fougue des passions qu'il manie. Elle peint ses amis comme Célimène[1], mais avec quels outrages! « Milady Automne? — Un vieux carrosse repeint. — Sa fille? — Splendidement laide, une mauvaise croûte dans un cadre riche. — Et la dégoûtante vieille au haut bout de sa table... — Renouvelle la coutume grecque de servir une tête de mort dans les banquets. » Nos nerfs modernes ne supporteraient pas le portrait qu'elle fait de Manly, son amant; celui-ci l'entend par surprise; à l'instant elle se redresse, le raille en face, se déclare mariée, lui dit qu'elle garde les diamants qu'elle a reçus de lui, et le brave. « Mais, lui dit-on, « par quel attrait l'aimiez-vous? Qu'est-ce qui avait « pu vous donner du goût pour lui? — Ce qui force « tout le monde à flatter et à dissimuler, sa bourse;

1. NOVEL.

But, as I was saying, madam, I have been treated to-day with all the ceremony and kindness imaginable at my Lady Autumn's. But the nauseous old woman at the upper hand of her table....

OLIVIA.

Revives the old Grecian custom of serving in a death's head with their banquets....

I detest her hollow cherry cheeks, she looks like an old coach new painted.

....She is most splendidly, gallantly ugly, and looks like an ill piece of daubing in a rich frame. (Acte II, scène I.)

La scène est empruntée au *Misanthrope* et à la *Critique de l'École des Femmes;* jugez de la transformation.



« j'avais une vraie passion pour elle[1]. » Son impudence est celle d'une courtisane déclarée. Amoureuse dès la première vue de Fidelio, qu'elle prend pour un jeune homme, elle se pend à son cou, « l'étouffe de baisers ; » puis dans l'obscurité elle tâtonne pour le trouver en disant : « Où sont tes lèvres? » Il y a une sorte de « férocité » animale dans son amour. Elle renvoie son mari par une comédie improvisée ; puis, avec un mouvement de danseuse : « Va-t'en, mon mari, et viens, mon ami. Justement « les seaux dans le puits : l'un descendant fait « monter l'autre. » Elle éclate d'un rire mordant : « Pourvu qu'ils n'aillent pas comme eux se heurter « en route et se casser l'un l'autre[2] ! » Surprise en flagrant délit et ayant tout avoué à sa cousine, dès qu'elle entrevoit une espérance de salut, elle revient sur son aveu avec une effronterie d'actrice : « Eh « bien ! cousine, lui dit l'autre, je le confesse, c'é- « tait là de l'hypocrisie raisonnable. — Quelle hy-

1. FIDELIA.

But, madam, what could make you dissemble love to him, when 'twas so hard a thing for you, and flatter his love to you?

OLIVIA.

That which makes all the world flatter and dissemble. 'Twas his money ; I had a real passion for it.

....As soon as I had his money, I hastened his departure like a wife, who, when she has made the most of a dying husband's breath, pulls away his pillow. (Acte IV, scène I.)

Cette dernière phrase est d'un satirique morose plutôt que d'un observateur exact.

2. Go, husband, and come up, friend; just the buckets in the well; the absence of one brings the other. But I hope, like them too, they will not meet in the way, jostle and clash together.

« pocrisie? — Je veux dire, ce conte que vous avez « fait à votre mari; il était permis, puisque c'était « pour votre défense. — Quel conte? Je vous prie « de savoir que je n'ai jamais fait de conte à mon « mari. — Vous ne me comprenez pas, bien sûr : « je dis que c'était une bonne manière d'en sortir, « et honnête, de faire passer votre galant pour une « femme. — Qu'est-ce que vous voulez dire, encore « une fois, avec mon galant, et qui est-ce qui a « passé pour une femme? — Comment! vous voyez « bien que votre mari l'a pris pour une femme! — « Qui? — Mon Dieu! mais l'homme qu'il a trouvé « avec vous! — Seigneur! Vous êtes folle à coup « sûr. — Oh! ce jeu-là est insipide, il est blessant. « — Et se jouer de mon honneur est encore plus « blessant. — Quelle hardiesse admirable! — De la « hardiesse, moi! à moi un tel langage! Oh bien! « je ne reverrai plus votre visage. Lettice, où êtes-« vous? Venez, laissons là cette méchante femme « médisante. — Un mot d'abord, madame, je vous « prie; pourriez-vous jurer que votre mari ne vous « a pas trouvée avec... — Jurer! Oui, que qui-« conque est monté dans ma chambre, inconnu, « dans l'obscurité, homme ou femme, je ne le con-« nais pas, et par le ciel, et par tout ce qui est « bon; et si je meurs, puissé-je n'avoir jamais une « seule joie dans ce monde ni dans l'autre! Oui, et « je veux être éternellement... — Damnée! et vous « l'êtes; mais vous n'avez plus besoin de vous par-« jurer : autant jouer franc jeu. — O horrible!

« horrible avis ! Sortons, ne l'entendons pas; viens, « Lettice, elle veut nous corrompre[1]. » Voilà de la verve, et si j'osais conter les audaces et les véri-

1. ELIZA.

Well, cousin, this, I confess, was reasonable hypocrisy; you were the better for 't.

OLIVIA.

What hypocrisy ?

ELIZA.

Why, this last deceit of your husband was lawful, since in your own defence.

OLIVIA.

What deceit ? I 'd have you to know I never deceived my husband.

ELIZA.

You do not understand me, sure. I say, this was an honest come-off and a good one. But it was a sign your gallant had had enough of your conversation, since he could so dexterously cheat your husband in passing for a woman.

OLIVIA.

What d'ye mean, once more, with my gallant, and passing for a woman?

ELIZA.

What do you mean? You see your husband took him for a woman ?

OLIVIA.

Whom ?

ELIZA.

Heyday ! Why, the man he found you with....

OLIVIA.

Lord, you rave, sure !

ELIZA.

Why, did not you tell me last night.... Fy, this fooling is so insipid, 'tis offensive.

OLIVIA.

And fooling with my honour will be more offensive....

ELIZA.

O admirable confidence !...

OLIVIA.

Confidence, to me ! To me such language ! Nay, then I'll

fications de l'action nocturne, on verrait que Mme Marneffe a une sœur et Balzac un devancier.

Il y a un personnage qui montre en abrégé son talent et sa morale, tout composé d'énergie et d'indélicatesse, Manly le *plain dealer*, si visiblement son favori, que les contemporains ont donné à l'auteur en surnom le nom de son héros. Manly est peint d'après Alceste, et l'énormité des différences mesure la différence des deux mondes et des deux pays[1]. Il n'est pas gentilhomme de cour, mais capitaine de vaisseau, avec les allures des marins

never see your face again.... Lettice, where are you? Let us be gone from this censorious ill woman.

ELIZA.

One word first, pray, madam. Can you swear that whom your husband found you with....

OLIVIA.

Swear! Ay, that whosoever 'twas that stole up, unknown, into my room, when 'twas dark, I know not, whether man or woman, by heavens, by all that's good; or, may I never more have joys here, or the other world. Nay, may I eternally....

ELIZA.

Be damned.... So, so you are damned enough already by your oaths. Yet take this advice with you, in this plain-dealing age: to leave off forswearing yourself....

OLIVIA.

O hideous, hideous advice! Let us go out of the hearing of it. She will spoil us, Lettice. (Acte V, scène I.)

1. Comparez au rôle d'Alceste des tirades comme celle-ci:

Such as you, like common whores and pickpockets, are only dangerous to those you embrace.

Comparez au rôle de Philinte des tirades comme celle-ci:

But, faith, could you think I was a friend to those I hugged, kissed, flattered, bowed to? When their backs were turned, did not I tell you they were rogues, villains, rascals, whom, dispesed and hated?

du temps, la casaque tachée de goudron et sentant l'eau-de-vie[1], prompt aux voies de fait et aux jurons sales, appelant les gens chiens et esclaves, et, quand ils lui déplaisent, les jetant à coups de pied dans l'escalier. « Mylord, dit-il à un seigneur avec un « grondement de dogue, les gens de votre espèce sont « comme les prostituées et les filous, dangereux « seulement pour ceux que vous embrassez. » Puis, quand le pauvre homme essaye de lui parler à l'oreille : « Mylord, tout ce que vous m'avez appris en me « chuchotant ce que je savais d'avance, c'est que « vous avez l'haleine puante; voilà un secret pour « votre secret[2]. » Quand il est dans le salon d'Olivia avec « ces perroquets bavards, ces singes, ces échos d'hommes, » il vocifère comme sur son gaillard d'arrière : « Silence, bouffons de foire! » et il les prend au collet. « Pas de caquetage, babouins! dehors tout de suite, ou bien[3].... » Et il les met à la porte. Voilà ses façons d'homme sincère. — Il a été ruiné par Olivia qu'il aime et qui le renvoie. La

1. I shall not have again my alcove smell like a cabin, my chamber perfumed with his tarpaulin Brandenburgh, hear vollies of brandy sighs, enough to make a fog in one's room.

2. My lord, all that you have made me known by your whispering which I knew not before, is that you have a stinking breath. There is a secret for your heart.

3. Peace, you Bartholomew-fair buffoons!... Why, you impudent, effeminate wretches,... you are in all things so like women, that you may think it in me a kind of cowardice to beat you.

Begone, I say.... No chattering, baboons, instantly begone, or.. .

pauvre Fidelia, déguisée en homme et qu'il prend pour un adolescent timide, vient le trouver pendant qu'il ronge sa colère : « Je puis vous servir, « monsieur; au pis, j'irais mendier ou voler pour « vous. — Bah! encore des vanteries... Tu dis que tu « irais mendier pour moi? — De tout mon cœur, « monsieur. — Eh bien! tu iras faire l'entremetteur « pour moi. — Comment, monsieur? — Oui, auprès « d'Olivia. Va, flatte, mens, agenouille-toi, promets « n'importe quoi pour me l'avoir. Je ne peux pas « vivre sans l'avoir[1]. » Et lorsque Fidelia revient lui disant qu'Olivia l'a embrassée, de force, avec un emportement d'amour : « Son amour!... l'amour « d'une prostituée, d'une sorcière! Ah! ah! n'est-ce « pas qu'elle embrasse bien, monsieur? Bien sûr, je « me figurais que ses lèvres.... Mais je ne dois plus

1. FIDELIA.

I warrant you, sir; for, at worst, I would beg or steal for you.

MANLY.

Nay, more bragging.... You said, you'd beg for me.

FIDELIA.

I did, sir.

MANLY.

Then, you shall beg for me.

FIDELIA.

With all my heart, sir.

MANLY.

That is, pimp for me.

FIDELIA.

How, sir?

MANLY.

D'ye start.... No more dissembling. Here, I say, you must go use your cunning for me to Olivia.... Go, flatter, lie, kneel, promise anything to get her for me. I cannot live unless I have her.



« me les figurer. Et pourtant elles sont si belles que je « voudrais les baiser encore, — m'y coller, — puis les « arracher avec mes dents, les mâcher en morceaux « et les cracher à la face de son entreteneur[2]!... » Ces cris de sauvage annoncent des actions de sauvage. Il va la nuit avec Fidelia pour entrer sous son nom chez Olivia, et Fidelia, par jalousie, résiste. Son sang s'émeut alors, un flot de fureur lui monte à la face, et il lui crie tout bas d'une voix sifflante : « Ah! tu es donc mon rival? Eh bien! alors tu vas rester ici et garder la porte à ma place, pendant que j'entre à ta place. Puis, quand je serai dedans, si tu oses bouger de cette planche ou souffler un mot, je lui couperai la gorge, à elle d'abord; et si tu l'aimes, tu ne risqueras pas sa vie. Et la tienne aussi, je sais que la tienne, au moins, tu l'aimes. Pas un mot, ou je commence par toi[1]! » Il renverse le mari, autre traître, reprend à Olivia la cassette de bijoux qu'il lui avait donnée, lui en jette quelques-uns, disant « qu'il n'a jamais quitté une fille sans

2. Her love — a whore's, a witch's love! — But what, did she not kiss well, sir? I'm sure, I thought her lips.... But I must not think of them more.... But yet they are such I could still kiss, grow so, — and then tear off with my teeth, grind them into mammocks, and spit them into her cuckold's face.

1. What, you are my rival, then! And therefore you shall stay and keep the door for me, whilst I go in for you; but when I'm gone, if you dare to stir off from this very board, or breath the least murmuring accent, I'll cut her throat first; and if you love her, you will not venture her life. Nay, then I'll cut your thraot too, and I know you love your own life at least.... Not a word more, lest I begin my revenge on her by killing you.

la payer[1], » et donne cette même cassette à Fidelia, qu'il épouse. Toutes ces actions paraissaient alors convenables. Wycherley prenait dans sa dédicace le titre de son héros, *Plain dealer;* il croyait avoir tracé le portrait d'un franc honnête homme, et s'applaudissait d'avoir donné un bon exemple au public; il n'avait donné que le modèle d'une brute déclarée et énergique. C'est là tout ce qui restait de l'homme dans ce triste monde. Wycherley lui ôtait son manteau mal ajusté de politesse française, et le montrait avec la charpente de ses muscles et l'impudence de sa nudité.

A côté d'eux, un grand poëte aveugle et tombé, l'âme remplie des misères présentes, peignait ainsi le tumulte de l'orgie infernale : « Bélial vint le dernier, le plus impur des esprits tombés du ciel, « le plus grossier dans l'amour du vice pour lui-« même.... Nul n'est plus souvent dans les temples « et aux autels, quand le prêtre devient athée, « comme les fils d'Éli qui remplirent de leurs dé-« bauches et de leurs violences la maison de Dieu. « Il règne aussi dans les cours et dans les palais, « et dans les cités luxurieuses, où le bruit de l'or-« gie monte au-dessus des plus hautes tours, avec « l'injure et l'outrage, quand la nuit obscurcit les « rues, et que ses fils se répandent au dehors, gor-« gés d'insolence et de vin[2]. »

. Here, madam, I never left yet my wench unpaid.

2. Belial came last, than whom a spirit more lewd
Fell not from heaven or more gross to love
Vice for itself.

§ 2.

LES MONDAINS.

I

Au dix-septième siècle s'ouvre en Europe un genre de vie nouveau, la vie mondaine, qui bientôt prime et façonne les autres. C'est en France surtout et en Angleterre qu'elle paraît et qu'elle règne, pour les mêmes causes et dans le même temps.

Pour remplir les salons, il faut un certain état politique, et cet état, qui est la suprématie du roi jointe à la régularité de la police, s'établissait à la même époque des deux côtés du détroit. La police régulière met la paix entre les hommes, les tire de l'isolement et de l'indépendance féodale et campagnarde, multiplie et facilite les communications. la confiance, les réunions, les commodités et les plaisirs. La suprématie du roi institue une cour, centre

Who more oft than he
In temples and at altars, when the priest
Turns atheist, as did Eli's sons who fill'd
With lust and violence the house of God :
In court and palaces he also reigns,
And in luxurious cities, when the noise
Of riot ascends above their loftiest towers,
And injury and outrage; and when night
Darkens the streets, then wander forth the sons
Of Belial, flown with insolence and wine.
(Milton, liv. I.)

des conversations, source des grâces, théâtre des jouissances et des splendeurs. Ainsi attirés l'un vers l'autre et vers le trône par la sécurité, la curiosité, l'amusement et l'intérêt, les grands seigneurs s'assemblent, et du même coup ils deviennent gens du monde et gens de cour. Ce ne sont plus les barons du siècle précédent, debout dans la haute salle, armés et sombres, occupés de l'idée qu'ils pourront bien au sortir du palais se tailler en pièces, et que s'ils se frappent dans le palais, le bourreau est là pour leur couper la main et boucher les veines avec un fer rouge; sachant de plus que le roi leur fera peut-être demain trancher la tête, partant prompts à s'agenouiller pour se répandre en protestations de fidélité soumise, mais comptant tout bas les épées qui prendront leur querelle et les hommes sûrs qui font sentinelle derrière le pont-levis de leur château. Les droits, les pouvoirs, les contraintes et les attraits de la vie féodale ont disparu. Ils n'ont plus besoin que leur manoir soit une forteresse. Ils n'ont plus le plaisir d'y régner comme dans un État. Ils s'y ennuient, et ils en sortent. N'ayant plus rien à disputer au roi, ils vont chez lui. Sa cour est un salon, le plus agréable à voir et le plus utile à fréquenter. On y trouve des fêtes, des ameublements splendides, une compagnie parée et choisie, des nouvelles et des commérages : on y rencontre des pensions, des titres, des places pour soi et pour les siens; on s'y divertit et on y profite : c'est tout gain et tout plaisir. Les voilà donc qui

§ 2.

LES MONDAINS.

I

Au dix-septième siècle s'ouvre en Europe un genre de vie nouveau, la vie mondaine, qui bientôt prime et façonne les autres. C'est en France surtout et en Angleterre qu'elle paraît et qu'elle règne, pour les mêmes causes et dans le même temps.

Pour remplir les salons, il faut un certain état politique, et cet état, qui est la suprématie du roi jointe à la régularité de la police, s'établissait à la même époque des deux côtés du détroit. La police régulière met la paix entre les hommes, les tire de l'isolement et de l'indépendance féodale et campagnarde, multiplie et facilite les communications, la confiance, les réunions, les commodités et les plaisirs. La suprématie du roi institue une cour, centre

Who more oft than he
In temples and at altars, when the priest
Turns atheist, as did Eli's sons who fill'd
With lust and violence the house of God :
In court and palaces he also reigns,
And in luxurious cities, when the noise
Of riot ascends above their loftiest towers,
And injury and outrage; and when night
Darkens the streets, then wander forth the sons
Of Belial, flown with insolence and wine.
(Milton, liv. I.)

des conversations, source des grâces, théâtre des jouissances et des splendeurs. Ainsi attirés l'un vers l'autre et vers le trône par la sécurité, la curiosité, l'amusement et l'intérêt, les grands seigneurs s'assemblent, et du même coup ils deviennent gens du monde et gens de cour. Ce ne sont plus les barons du siècle précédent, debout dans la haute salle, armés et sombres, occupés de l'idée qu'ils pourront bien au sortir du palais se tailler en pièces, et que s'ils se frappent dans le palais, le bourreau est là pour leur couper la main et boucher les veines avec un fer rouge; sachant de plus que le roi leur fera peut-être demain trancher la tête, partant prompts à s'agenouiller pour se répandre en protestations de fidélité soumise, mais comptant tout bas les épées qui prendront leur querelle et les hommes sûrs qui font sentinelle derrière le pont-levis de leur château. Les droits, les pouvoirs, les contraintes et les attraits de la vie féodale ont disparu. Ils n'ont plus besoin que leur manoir soit une forteresse. Ils n'ont plus le plaisir d'y régner comme dans un État. Ils s'y ennuient, et ils en sortent. N'ayant plus rien à disputer au roi, ils vont chez lui. Sa cour est un salon, le plus agréable à voir et le plus utile à fréquenter. On y trouve des fêtes, des ameublements splendides, une compagnie parée et choisie, des nouvelles et des commérages : on y rencontre des pensions, des titres, des places pour soi et pour les siens; on s'y divertit et on y profite : c'est tout gain et tout plaisir. Les voilà donc qui

dit Etheredge, doit s'habiller bien, danser bien, faire bien des armes, avoir du talent pour les lettres d'amour, une voix de chambre agréable, être très-amoureux, assez discret, mais point trop constant. » Voilà déjà l'air de cour tel qu'il dura chez nous jusque sous Louis XVI. Avec de pareilles mœurs, la parole remplace l'action. La vie se passe en visites, en entretiens. L'art de causer devient le premier de tous; bien entendu, il s'agit de causer agréablement, pour employer une heure, sur vingt sujets en une heure, toujours en glissant, sans jamais enfoncer, de telle façon que la conversation ne soit pas un travail, mais une promenade. Au retour, elle continue par des lettres qu'on écrit le soir, par des madrigaux ou des épigrammes qu'on lira le matin, par des tragédies de salon ou des parodies de société. Ainsi naît une littérature nouvelle, œuvre et portrait du monde qui l'a pour public et pour modèle, qui en sort et y aboutit.

II

Encore faut-il qu'ils sachent causer, et ils commencent à l'apprendre. Une révolution s'est faite dans l'esprit comme dans les mœurs. En même temps que les situations reçoivent un nouveau tour, la pensée prend une nouvelle forme. La Renaissance finit, l'âge classique s'ouvre, et l'artiste fait place à l'écrivain. L'homme revient de son premier voyage

autour des choses; l'enthousiasme, le trouble de l'imagination soulevée, le fourmillement tumultueux des idées neuves, toutes les facultés qu'éveille une première découverte se sont contentées, puis affaissées. Leur aiguillon s'est émoussé parce que leur œuvre s'est faite. Les bizarreries, les profondes percées, l'originalité sans frein, les irruptions toutes-puissantes du génie lancé au centre de la vérité à travers les extrêmes folies, tous les traits de la grande invention ont disparu. L'imagination se tempère; l'esprit se discipline : il revient sur ses pas; il parcourt une seconde fois son domaine avec une curiosité calmée, avec une expérience acquise. Il se déjuge et se corrige. Il trouve une religion, un art, une philosophie à reformer et à réformer. Il n'est plus propre à l'intuition inspirée, mais à la décomposition régulière. Il n'a plus le sentiment ou la vue de l'ensemble; il a le tact et l'observation des parties. Il choisit et il classe; il épure et il ordonne. Il cesse d'être créateur, il devient discoureur. Il sort de l'invention, il s'asseoit dans la critique. Il entre dans cet amas magnifique et confus de dogmes et de formes où l'âge précédent a entassé pêle-mêle les rêveries et les découvertes; il en retire des idées qu'il adoucit et qu'il vérifie. Il les range en longues chaînes de raisonnements aisés qui descendent anneau par anneau jusqu'à l'intelligence du public. Il les exprime en mots exacts, qui offrent leur série graduée, échelon par échelon, à la réflexion du public. Il institue dans tout le champ de la pensée une suite de

compartiments et un réseau de routes qui, empêchant toute erreur et tout écart, mènent insensiblement tout esprit vers tout objet. Il atteint la clarté, la commodité, l'agrément. Et le monde l'y aide; les circonstances rencontrées achèvent la révolution naturelle; le goût change par sa propre pente, mais aussi par l'ascendant de la cour. Quand la conversation devient la première affaire de la vie, elle façonne le style à son image et selon ses besoins. Elle en chasse les écarts, les images excessives, les cris passionnés, toutes les allures décousues et violentes. On ne peut pas crier, gesticuler, rêver tout haut dans un salon : on s'y contient; les gens s'y critiquent et s'y observent; le temps s'y passe à conter et à discuter; il y faut des expressions nettes, un langage exact, des raisonnements clairs et suivis; sinon, on ne peut escarmoucher ni s'entendre. Le style correct, la bonne langue, le discours y naissent d'eux-mêmes, et ils s'y perfectionnent bien vite; car le raffinement est le but de la vie mondaine; on s'étudie à rendre toutes les choses plus jolies et plus commodes, les meubles comme les mots, les périodes comme les ajustements. L'art et l'artifice y sont la grande marque. On se pique de savoir parfaitement sa langue, de ne jamais manquer au sens exact des termes, d'écarter les expressions roturières, d'aligner les antithèses, d'employer les développements, de pratiquer la rhétorique. Rien de plus fort que le contraste des conversations de Shakspeare et de Fletcher, mises en regard de celles de Wycherley

et de Congreve. Chez Shakspeare, les entretiens ressemblent à des assauts; vous croiriez voir des artistes qui s'escriment de mots et de gestes dans une salle d'armes. Ils bouffonnent, ils chantent, ils songent tout haut, ils éclatent en rires, en calembours, en paroles de poissardes et de poëtes, en bizarreries recherchées; ils ont le goût des choses saugrenues, éclatantes; tel danse en parlant; volontiers ils marcheraient sur leurs mains; il n'y a pas un grain de calcul et il y a plus de trois grains de folie dans leurs têtes. Ici les gens sont posés; ils dissertent ou disputent; le raisonnement est le fond de leur style; ils sont si bien écrivains qu'ils le sont trop, et qu'on voit à travers eux l'auteur occupé à combiner des phrases. Ils arrangent des portraits, ils redoublent des comparaisons ingénieuses, ils balancent des périodes symétriques. Tel personnage débite une satire, tel autre compose un petit essai de morale. On tirerait des comédies du temps un volume de sentences; elles sont pleines de morceaux littéraires qui annoncent déjà le *Spectator*[1]. Ils recherchent l'expression adroite et heureuse, ils habillent les choses hasardées avec des mots convenables, ils glissent prestement sur la glace fragile des bienséances et la rayent sans la briser. Je vois des gentilshommes, assis sur des fauteuils dorés, fort calmes d'esprit, fort étudiés dans leurs paroles, observateurs froids, sceptiques diserts, experts en ma-

1. Voyez, par exemple, dans le *Beaux Stratagem* (Farquhar), act. II, sc. II, le Beau à l'Église.

tière de façons, amateurs d'élégance, curieux du beau langage autant par vanité que par goût, et qui, occupés à discourir entre un compliment et une révérence, n'oublieront pas plus leur bon style que leurs gants fins ou leur chapeau.

III

Parmi les meilleurs et les plus agréables modèles de cette urbanité naissante, paraît sir William Temple, un diplomate et un homme de monde, avisé, prudent et poli, doué de tact dans la conversation et dans les affaires, expert dans la connaissance des temps et dans l'art de ne pas se compromettre, adroit à s'avancer et à se retirer, qui sut attirer sur soi la faveur et les espérances de l'Angleterre, obtenir les éloges des lettrés, des savants, des politiques et du peuple, gagner une réputation européenne, obtenir toutes les couronnes réservées à la science, au patriotisme, à la vertu et au génie, sans avoir beaucoup de science, de patriotisme, de génie ou de vertu. Une pareille vie est le chef-d'œuvre d'un pareil monde; des dehors très-beaux et un fond moins beau : en voilà l'abrégé. Ses façons d'écrivain sont conformes à ses maximes de politique. Principes et style, tout se tient en lui ; c'est le véritable diplomate, tel qu'on le rencontre dans les salons, ayant sondé l'Europe et touché partout le fond des choses, revenu de tout, particulièrement

de l'enthousiasme, admirable dans un fauteuil ou dans une réception, bon conteur, plaisant au besoin, mais avec discrétion, accompli dans l'art de représenter et de jouir. Celui-ci dans sa retraite à Sheen, puis à Moor-Park, s'amuse à écrire; et il écrit comme parle un homme de son état, c'est-à-dire fort bien, avec dignité et avec aisance, surtout lorsqu'il parle des pays qu'il a visités, des événements qu'il a vus, des divertissements nobles qui occupent ses heures[1]. Il a quinze cents livres sterling de rente, et une belle sinécure en Irlande. Il a quitté les affaires au moment des violents débats, sans vouloir s'engager pour le roi, ni contre le roi, décidé, comme il le dit lui-même, à ne « point se mettre en travers du courant, » quand le courant est irrésistible. Il vit pacifiquement à la campagne avec sa femme, sa sœur, son secrétaire, ses gens, recevant les visites des étrangers qui veulent voir le négociateur de la Triple Alliance, et quelquefois celles du nouveau roi Guillaume, qui, ne pouvant obtenir ses services, vient parfois rechercher ses conseils. Il plante et jardine, sur un sol fertile, dans un pays dont l'air lui convient, parmi des plates-bandes régulières, au bord d'un canal bien droit et flanqué d'une terrasse bien correcte, et il se loue en bons termes, avec toute la discrétion convenable, du caractère qu'il possède et du parti qu'il a pris. « Je me suis souvent étonné, « dit-il, qu'Épicure ait trouvé tant d'âpres et amers

1. Voir surtout *An Account of the United Provinces*, *Memoirs of Gardening*.

« censeurs dans les âges qui l'ont suivi, lorsque la « beauté de son esprit, l'excellence de son naturel, « le bonheur de sa diction, l'agrément de son en« tretien, la tempérance de sa vie et la constance de « sa mort l'ont fait tant aimer de ses amis, admirer « de ses disciples et honorer par les Athéniens[1]. » Il a raison de défendre Épicure, car il a suivi ses préceptes, évitant les grands bouleversements d'esprit, et s'installant comme un des dieux de Lucrèce dans un des interstices des mondes. » « Quand les « philosophes ont vu les passions entrer et s'enraci« ner dans l'État, ils ont cru que c'était folie pour « les honnêtes gens que de se mêler des affaires pu« bliques[2]... Le vrai service du public est une en« treprise d'un si grand labeur et d'un si grand « souci, qu'un homme bon et sage, quoiqu'il puisse « ne point la refuser s'il y est appelé par son prince « ou par son pays, et s'il croit pouvoir y rendre « des services plus qu'ordinaires, doit pourtant « ne la rechercher que rarement ou jamais, et la « laisser le plus communément à ces hommes, qui, « sous le couvert du bien public, poursuivent leurs

1. I have often wondered how such sharp and violent invectives came to be made so generally against Epicurus, by the ages that followed him, whose admirable wit, felicity of expression, excellence of nature, sweetness of conversation, temperance of life, and constancy of death, made him so beloved by his friends, admired by his scholars, and honoured by the Athenians.

2. But, where factions were once entered and rooted in a state, they thought it madness for good men to meddle with public affairs. (P. 203, 206, 191, t. III.)

« propres visées de richesse, de pouvoir et d'hon-
« neurs illégitimes[1]. » Voilà de quel air il s'annonce. Sa personne ainsi présentée, il en vient à parler du jardinage qu'il pratique, et d'abord des six grands Épicuriens qui ont illustré la doctrine de leur maître, César, Atticus, Lucrèce, Horace, Mœcène, Virgile; puis des diverses espèces de jardins qui ont un nom dans le monde, depuis le paradis terrestre et le jardin d'Alcinoüs jusqu'à ceux de Hollande et d'Italie, tout cela un peu longuement, en homme qui s'écoute et qu'on écoute, qui fait un peu amplement à ses hôtes les honneurs de sa maison et de son esprit, mais qui fait tout cela avec agrément et dignité, sans air doctoral, ni morgue, en tons variés, et en modulant comme il faut ses gestes et sa voix. Il conte qu'il a importé quatre espèces de raisins en Angleterre, il avoue qu'il a trop dépensé; cependant il ne le regrette pas; depuis cinq ans il n'a pas eu envie une seule fois d'aller à Londres. Il mêle les anecdotes aux conseils techniques; il y en a une sur le roi Charles II, qui a loué le climat de l'Angleterre par-dessus tous les autres, disant que c'est celui où l'on peut rester en

1. But the true service of the public is a business of so much labour and so much care, that though a good and wise man may not refuse it, if he be called to it by his prince or his country, and thinks he can be of more than vulgar use, yet he will seldom or never seek it, but leaves it commonly to men who, under the disguise of public good, pursue their own designs of wealth, power, and such bastard honours as usually attend them, not that which is the true, and only true reward of virtue.

plein air sans malaise le plus de jours dans l'année; sur l'évêque de Munster qui, ne pouvant avoir dans son verger que des cerises, en avait rassemblé toutes les espèces et si bien perfectionné les plants qu'il pouvait en manger depuis mai jusqu'en septembre. Le lecteur se réjouit intérieurement quand il entend un témoin oculaire conter des détails intimes sur de si grands personnages. Notre attention s'éveille à l'instant; nous nous croyons, par contre-coup, gens de cour, et nous sourions avec complaisance; peu importe que ces détails soient minces; ils font bien, ils sont comme un geste aristocratique, comme une façon noble de prendre du tabac ou secouer la dentelle de sa manchette. Voilà l'intérêt de la belle conversation de cour; elle peut rouler sur des riens; l'excellence des façons donne à ces riens un charme unique; on écoute le son de la voix; on est amusé par de demi-sourires; on se laisse aller au courant facile; on oublie que ces idées sont ordinaires; on regarde le conteur, sa rhingrave, sa canne dont il joue, ses souliers à rubans, sa démarche aisée sur le sable nivelé de ses allées, entre ses charmilles irréprochables; l'oreille, l'esprit luimême sont flattés, séduits par la justesse de la diction, par l'abondance des périodes ornées, par la dignité et l'ampleur d'un style dont la régularité est devenue involontaire, et qui, artificiel d'abord comme le savoir-vivre, finit, comme le vrai savoir-vivre, par se changer en besoin sincère et en talent naturel.

Par malheur, ce talent conduit parfois aux ba-

lourdises ; quand on parle bien de tout, on se croit le droit de parler de tout. On s'érige en philosophe, en critique, même en érudit ; et on l'est en effet, au moins pour les dames. On écrit, comme sir William, des *Essais sur le gouvernement*, sur la *Vertu héroïque*[1], sur la poésie, c'est-à-dire de petits traités sur la société, sur le beau, sur la philosophie de l'histoire. On est un Locke, un Herder, un Bentley de salon, rien autre chose. Parfois, sans doute, l'esprit naturel rencontre de bons jugements neufs : Temple, le premier, trouve un souffle pindarique dans le vieux chant de Regnard Lodbrog, et met le *Don Quichotte* au premier rang parmi les grandes œuvres de l'invention moderne ; de même encore lorsqu'il touche un sujet de sa compétence, par exemple les causes de la puissance et de la décadence des Turcs, il raisonne à merveille. Mais pour le reste il est écolier ; même, chez lui, le pédant perce, le pire des pédants, celui qui, ne sachant pas, veut paraître savoir, qui cite l'histoire de tous les pays, allègue Jupiter, Saturne, Osiris, Fo-hi, Confucius, Manco-Capac, Mahomet, et disserte sur toutes ces civilisations si mal débrouillées, si inconnues, comme s'il les avait étudiées solidement, dans les sources, lui-même, et non pas sur des extraits de son secrétaire ou dans les livres de seconde main. Un jour l'entreprise tourna mal ; ayant voulu prendre part à une

1. Comparez cet essai à l'ouvrage de Carlyle ; c'est le même titre et le même sujet, et il est curieux d'y voir la différence des deux siècles.

querelle littéraire, et réclamer la supériorité pour les anciens contre les modernes, il se crut helléniste, antiquaire, raconta les voyages de Pythagore et l'éducation d'Orphée, fit remarquer que les anciens sages de la Grèce « étaient communément d'ex-« cellents poëtes et de grands médecins; si versés « dans la philosophie naturelle, qu'ils prédisaient « non-seulement les éclipses dans le ciel, mais les « tremblements de terre et les tempêtes, les grandes « sécheresses et les grandes pestes, l'abondance ou « la rareté de telles sortes de fruits ou de grains[1], » talents admirables et que nous ne possédons plus aujourd'hui. Outre cela il regretta la décadence de la musique « qui autrefois enchantait les hommes, « les bêtes, les oiseaux, les serpents, au point que « leur nature même en était changée[2]. » Il voulut énumérer les plus grands écrivains modernes et oublia dans son catalogue, « parmi les Italiens[3],

1. They were commonly excellent poets, and great physicians: they were so learned in natural philosophy, that they foretold not only eclipses in the heavens, but earthquakes at land, and storms at sea, great droughts, and great plagues, much plenty or much scarcity of certain sorts of fruits or grain; not to mention the magical powers attributed to several of them, to allay storms, to raise gales, to appease commotions of people, to make plagues cease.

2. What are become of the charms of music, by which men and beasts, fishes, fowls and serpents, were so frequently enchanted, and their very natures changed; by which the passions of men were raised to the greatest height and violence, and then as suddenly appeased, so as they might be justly said to be turned into lions or lambs, into wolves or into harts, by the powers and charms of this admirable art?

3. Macaulay, *Essai sur William Temple*.

« Dante, Pétrarque, l'Arioste et Le Tasse ; parmi les « Français, Pascal, Bossuet, Molière, Corneille, Ra- « cine et Boileau ; parmi les Espagnols, Lope et « Calderon ; parmi les Anglais, Chaucer, Spenser, « Shakspeare et Milton ; » en revanche il y inséra Paolo Sarpi, Guevara, sir Philip Sidney, Selden, Voiture et Bussy-Rabutin, « auteur des *Amours de Gaul.* » Pour tout combler, il déclara authentiques et admirables les fables d'Ésope, cette pesante rédaction byzantine, et les lettres de Phalaris, cette méchante fabrication sophistique ; deux ouvrages, selon lui, « qui étant les plus anciens dans leur genre « sont aussi les meilleurs dans leur genre. » Enfin, pour s'enferrer lui-même sans remède, il remarqua gravement que « sans doute quelques savants, du « moins de ceux qui passent pour tels sous le nom « de critiques, n'avaient point estimé ces lettres « authentiques ; mais qu'il fallait être un bien mé- « diocre peintre pour ne point y reconnaître une « peinture originale. Une telle diversité de pas- « sions, dans une telle variété d'actions et de cir- « constances de la vie et du gouvernement, une telle « liberté de pensée, une telle hardiesse d'expression, « une telle libéralité envers ses amis, un tel dédain « de ses ennemis, une telle considération pour les « hommes savants, une telle estime pour les gens « de bien, une telle connaissance de la vie, un tel « mépris de la mort, en même temps qu'une telle « âpreté de naturel et une telle cruauté dans la ven- « geance, n'ont pu être jamais manifestées que par

« celui qui les a possédées; et j'estime Lucien au-« quel on les attribue aussi incapable de les écrire « que de faire ce que Phalaris a osé[1]. » Très-belle rhétorique; il est fâcheux qu'une phrase si bien faite couvre de telles sottises. Telle que la voilà, elle parut triomphante, et l'applaudissement universel dont fut accueilli ce beau bavardage oratoire, montre les goûts et la culture, l'insuffisance et la politesse de ce monde élégant dont Temple était la merveille, et qui, comme Temple, n'aimait de la vérité que le vernis.

IV

Ce sont là les mœurs oratoires et polies qui peu à peu, à travers l'orgie, percent et prennent l'ascendant. Insensiblement le courant se nettoie et marque sa voie, comme il arrive à un fleuve qui, entrant violemment dans un nouveau lit, clapote d'abord dans une tempête de bourbe, puis pousse en avant

1. It may, perhaps, be further affirmed, in favour of the ancients, that the oldest books we have are still in their kind the best. The two most ancient that I know of in prose, among those we call profane authors, are still Esop's Fables and Phalaris's Epistles, both living near the same time, which was that of Cyrus and Pythagoras. As the first has been agreed by all ages since, for the greatest master in his kind, and all others of that sort have been but imitations of his original, so I think the Epistles of Phalaris to have more race, more spirit, more force of wit and genius, than any others I have ever seen, either ancient or modern. I know several learned men (or that usually pass for such, under the name of critics) have not esteemed them genuine, and Politian, with some others, have attributed

ses eaux encore fangeuses qui par degrés vont s'épurer. Ces débauchés tâchent d'être gens du monde et parfois y réussissent. Wycherley écrit bien, très-clairement, sans la moindre trace d'euphuisme, presque à la française. Son Dapperwitt dit de Lucy, en périodes balancées : « Elle est belle sans affectation, folâtre sans grossièreté, amoureuse sans impertinence. » Au besoin il est ingénieux, ses *gentlemen* échangent des comparaisons heureuses. « Les maîtresses, dit l'un, sont comme les livres : si « vous vous y appliquez trop, ils vous alourdissent, « et vous rendent impropre au monde; mais si vous « en usez avec discrétion, vous n'en êtes que plus pro- « pre à la conversation. — Oui, dit un autre, une « maîtresse devrait être comme une petite retraite à la « campagne, près de la ville, non pour y demeurer « constamment, mais pour y passer la nuit de temps « en temps. Et vite dehors, afin de mieux goûter la « ville au retour[1] ! » Ces gens font du style, et même

them to Lucian; but I think he must have little skill in painting, that cannot find out this to be an original; such diversity of passions, upon such variety of actions and passages of life and government, such freedom of thought, such boldness of expression, such bounty to his friends, such scorn of his enemies, such honour of learned men, such esteem of good, such knowledge of life, such contempt of death, with such fierceness of nature and cruelty of revenge, could never be represented but by him that possessed them; and I esteem Lucian to have been no more capable of writing than of acting what Phalaris did. In all one writ, you find the scholar or the sophist; and in all the other, the tyrant and the commander.

(*Of ancient and modern learning*, 469.)

1. Mistresses are like books; if you pore upon them too

à contre-temps, et en dépit de la situation ou de la condition des personnages. Un cordonnier dit dans Etheredge : « Il n'y a personne dans la ville qui vive « plus en gentilhomme que moi avec sa femme. Je ne « m'inquiète jamais de ses sorties, elle ne s'informe « jamais des miennes ; nous nous parlons civilement « et nous nous haïssons cordialement[1]. » L'art est parfait dans ce petit discours : tout y est, jusqu'à l'antithèse symétrique de mots, d'idées et de sons ; quel beau diseur que ce cordonnier satirique ! — Après la satire, le madrigal. Tel personnage, au beau milieu du dialogue et en pleine prose, décrit « de jolies lèvres boudeuses avec une petite moiteur « qui s'y pose, pareilles à une rose de Provins fraîche « sur la branche, avant que le soleil du matin en ait « séché toute la rosée[2]. » Ne voilà-t-il pas les gracieuses galanteries de la cour ? Rochester lui-même parfois en rencontre. Deux ou trois de ses chansons sont encore dans les recueils expurgés à l'usage des jeunes filles pudiques. Ils ont beau polissonner de fait, à chaque instant il faut qu'ils complimentent

much, they doze you, and make you unfit for company ; but if used discretly, you are the fitter for conversation by them.

A mistress should be like a little country retreat near the town ; not to dwell in constantly, but only so a night, and away, to taste the town the better when a man returns.

1. There is never a man in the town lives more like a gentleman with his wife than I do. I never mind her motions ; she never enquires into mine. We speak to one another civilly, hate one another heartily.

2. Pretty pouting lips, with a little moisture hanging on them, that look like the Province rose fresh on the bush, ere the morning sun has quite drawn up the dew.

et saluent; devant les femmes qu'ils veulent séduire, ils sont bien obligés de roucouler des tendresses et des fadeurs; s'ils n'ont plus qu'un frein, l'obligation de paraître bien élevés, ce frein les retient encore. Rochester est correct même au milieu des immondices; il ne dit d'ordures que dans le style habile et solide de Boileau. Tous ces viveurs veulent être gens d'esprit et du monde. Sir Charles Sedley se ruine et se salit, mais Charles II l'appelle « le vice-roi d'Apollon. » Buckingham exalte « la magie de son style. » Il est le plus charmant, le plus recherché des causeurs; il fait des mots, et aussi des vers, toujours agréables, quelquefois délicats; il manie avec dextérité le joli jargon mythologique; il insinue en légères chansons coulantes toutes ces douceurs un peu apprêtées qui sont comme les friandises des salons. « Ma passion, dit-il à Chloris, « croissait avec votre beauté, et l'Amour à mon « cœur, pendant que sa mère vous favorisait, lan-« çait un nouveau dard de flamme. » Puis il ajoute en manière de chute : « Ils employaient tout leur « art amoureux, lui pour faire un amant, elle pour « faire une beauté[1]. »

Il n'y a point du tout d'amour dans ces gentil-

1. My passion with your beauty grew,
While Cupid at my heart,
Still as his mother favour'd you,
Threw a new flaming dart.
Each gloried in their wanton part;
To make a lover, he
Employ'd the utmost of his art—
To make a beauty, she.

lesses; on les accepte comme on les offre, avec un sourire; elles font partie du langage obligé, des petits soins que les cavaliers rendent aux dames : j'imagine qu'on les envoyait le matin avec le bouquet ou la boîte de cédrats confits. Roscommon compose une pièce sur un petit chien mort, sur le rhume d'une jeune fille; ce méchant rhume l'empêche de chanter : maudit hiver ! Et là-dessus il prend l'hiver à partie, l'apostrophe longuement. Vous reconnaissez les amusements littéraires de la vie mondaine. On y prend tout légèrement, gaiement, l'amour d'abord, et aussi le danger. La veille d'une bataille navale, Dorset, en mer, au roulis du vaisseau, adresse aux dames une chanson célèbre. Rien n'y est sérieux, ni le sentiment ni l'esprit; ce sont des couplets qu'on fredonne en passant; il en part un éclair de gaieté; un instant après, on n'y pense plus. « Surtout, leur dit Dorset, pas d'inconstance! Nous en avons assez ici en mer. » Et ailleurs : « Si les Hollandais savaient notre état, ils arriveraient bien vite; quelle résistance leur feraient des gens qui ont laissé leurs cœurs au logis ? » Puis viennent des plaisanteries trop anglaises : « Ne nous croyez pas infidèles si nous ne vous écrivons point à chaque poste. Nos larmes prendront une voie plus courte; la marée vous les apportera deux fois par jour[1]. »

1. Then, if we write not by each post,
Think not we are unkind;
Nor yet conclude our ships are lost
By Dutchmen or by wind:

Voilà des larmes qui ne sont guère tristes; la dame les regarde comme l'amant les verse, de bonne humeur; elle est dans sa loge (il s'en doute et l'écrit), offrant sa main blanche à un autre qui la baise, et se donnant une contenance avec le froufrou de son éventail. Dorset ne s'en afflige guère, continue à jouer avec la poésie, sans excès ni assiduité, au courant de la plume, écrivant aujourd'hui un couplet contre Dorinda, demain une satire contre M. Howard, toujours facilement et sans étude, en véritable gentilhomme. Il est comte, chambellan, riche; il pensionne et patronne les poëtes comme il ferait des coquettes, c'est-à-dire pour se divertir sans s'attacher. Le duc de Buckingham fait la même chose et

Our tears we'll send a speedier way;
The tide shall bring them twice a-day.
With a fa, etc.

To pass our tedious hours away,
We throw a merry main;
Or else at serious ombre play ;
But why should we in vain

Each other's ruin thus pursue?
We were undone when we left you.
With a fa, etc.

But now our fears tempestuous grow,
And cast our hopes away;
Whilst you, regardless of our wo,
Sit careless at a play:
Perhaps permit some happier man
To kiss your hand, or flirt your fan.
With a fa, etc.

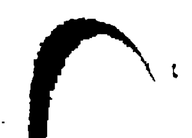
And now we've told you all our loves,
And likewise all our fears,
In hopes this declaration moves
Some pity for our tears;
Let's hear of no inconstancy,
We have too much of that at sea.
With a fa la, la, la, la.

le contraire, caresse l'un, parodie l'autre, est adulé, moqué, et finit par attraper son portrait, qui est un chef-d'œuvre, mais point flatté, de la main de Dryden. On a vu en France ces passe-temps et ces tracasseries; on trouve ici les mêmes façons et la même littérature, parce qu'on y rencontre la même société et le même esprit.

Entre ces poëtes, au premier rang est Edmund Waller, qui vécut et écrivit ainsi jusqu'à quatre-vingt-deux ans : homme d'esprit et à la mode, bien élevé, familier dès l'abord avec les grands, ayant du tact et de la prévoyance, prompt aux reparties, difficile à décontenancer, du reste personnel, de sensibilité médiocre, ayant changé plusieurs fois de parti, et portant fort bien le souvenir de ses volte-faces; bref, le véritable modèle du mondain et du courtisan. C'est lui qui, ayant loué Cromwell, puis Charles II, mais celui-ci moins bien que l'autre, répondait pour s'excuser : « Les poëtes, sire, réussissent mieux dans la fiction que dans la vérité. » Dans cette sorte de vie, les trois quarts des vers sont de circonstance : ils font la menue monnaie de la conversation ou de la flatterie; ils ressemblent aux petits événements et aux petits sentiments d'où ils sont nés. Telle pièce est sur le thé, telle autre sur un portrait de la reine : il faut bien faire sa cour; d'ailleurs « Sa Majesté a commandé les vers. » Une dame lui fait cadeau d'une plume d'argent, vite un remerciement rimé; une autre peut dormir à volonté, vite un couplet enjoué; un faux bruit se répand qu'elle

vient de se faire peindre, vite des stances sur cette grosse affaire. Un peu plus loin, il y aura des vers à la comtesse de Carlisle sur sa chambre, des condoléances à lord Northumberland sur la mort de sa femme, un joli mot sur une dame qui a été pressée dans la foule, une réponse, couplet pour couplet, à des vers de sir John Suckling. Il prend au vol les frivolités, les nouvelles, les bienséances, et sa poésie n'est qu'une conversation écrite, j'entends la conversation qu'on fait au bal, quand on parle pour parler, en relevant une boucle de perruque ou en tortillant un gant glacé. La galanterie, comme il convient, en a la plus grande part, et on se doute bien que l'amour n'y est pas trop sincère. Au fond, Waller soupire avec réflexion (Sacharissa avait une belle dot), à tout le moins par convenance; ce qu'il y a de plus visible dans ses poëmes tendres, c'est qu'il souhaite écrire coulamment et bien rimer. Il est affecté, il exagère, il fait de l'esprit, il est auteur. Il s'adresse à la suivante, « sa compagne de servage, » n'osant s'adresser à Sacharissa elle-même. « Ainsi, « dans les nations qui adorent le soleil, un Persan « modeste, un Maure aux yeux affaiblis n'ose point « élever ses regards éblouis au delà du nuage doré qui, « sous la lumière du dieu triomphant, orne le ciel « oriental, et honoré de ses rayons, dépasse en splen- « deur tout le reste[1]. » Bonne comparaison! Voilà une

1. So in those nations which the Sun adore
Some modest Persian or weak-eyed Moor
No higher dares advance his dazzled sight



révérence bien faite : j'espère que Sacharissa répond par une révérence aussi correcte. Ses désespoirs sont du même goût ; il perce de ses cris les allées de Penshurst, « raconte sa flamme aux hêtres, » et les hêtres bien appris « inclinent leurs têtes par compassion. » Il est probable que dans ces promenades douloureuses son plus grand soin était de ne pas mouiller ses souliers à talons. Ces transports d'amour amènent les machines classiques, Apollon, les Muses ; Apollon est fâché qu'on maltraite un de ses serviteurs, lui dit de s'en aller, et il s'en va en effet, disant à Sacharissa qu'elle est plus dure qu'un chêne, et que certainement elle est née d'un rocher[1].

Ce qu'il y a de bien réel en tout cela, c'est la sensualité, non pas ardente, mais leste et gaie ; il y a telle pièce *sur une chute* qu'un abbé de cour sous Louis XV eût pu écrire : « Ne rougissez pas, belle, ne « prenez pas l'air sévère ; que pouvait faire l'amant, « hélas ! sinon fléchir quand tout son ciel sur lui

Than to some gilded cloud, which near the light
Of their ascending God adorns the East,
And, graced with his beam, outshines the rest.

1. While in this park I sing, the list'ning deer
Attend my passion and forget to fear ;
When to the beeches I report my flame,
They bow their heads, as if they felt the same.
To Gods appealing when I reach their bow'rs
With loud complaint, they answer me in show'rs.
To thee a wild and cruel soul is giv'n,
More deaf than trees and prouder than the heav'n.
The rock
.....That cloven rock produc'd thee.
This last complaint th' indulgent ears did pierce
Of just Apollo, president of verse,
Highly concerned that the Muse should bring
Damage to one whom he had taught to sing, etc.

« s'appuyait? Son tort unique, s'il en eut un, fut de « vous laisser vous relever trop tôt[1]. » D'autres mots se sentent de l'entourage et ne sont point assez polis. « Amoret, s'écrie-t-il, vous aussi douce, aussi bonne « que le mets le plus délicieux, qui, à peine goûté, « verse dans le cœur la vie et la joie. » Je ne serais pas satisfait, si j'étais femme, d'être comparée à un *beefsteak*, même appétissant; je n'aimerais pas davantage à me voir, comme Sacharissa, mise au niveau du bon vin qui porte à la tête[2] : c'est trop d'honneur pour le porto et pour la viande. Le fond anglais perçait ici et ailleurs; par exemple, la belle Sacharissa, qui n'était plus belle, ayant demandé à Waller s'il ferait encore des vers pour elle : « Oui, madame, répondit-il, quand vous serez aussi jeune et aussi belle qu'autrefois. » Voilà de quoi scandaliser un Français. Néanmoins Waller est d'ordinaire aimable; une sorte de lumière riante flotte comme une gaze autour de ses vers; il est toujours élégant, souvent gracieux. Cette grâce est comme le parfum qui s'exhale du monde; les fraîches toilettes, les

1. Then blush not, Fair! or on him frown:
How could the youth, alas! but bend
When his whole Heav'n upon him lean'd;
If ought by him amiss was done,
'T was to let you rise so soon.

2. Amoret! as sweet and good
As the most delicious food,
Which but tasted does impart
Life and gladness to the heart.

Sacharissa's beauty 's wine,
Which to madness doth incline;
Such a liquor as no brain
Thatis mortal can sustain.

salons parés, l'abondance et la recherche de toutes les commodités délicates mettent dans l'âme une sorte de douceur qui se répand au dehors en complaisances et en sourires; Waller en a, et des plus caressants, à propos d'un bouton, d'une ceinture, d'une rose. Ces sortes de bouquets conviennent à sa main et à son art. Il y a une galanterie exquise dans ses stances à la petite lady Lucy Sidney sur son âge. Et quoi de plus attrayant pour un homme de salon que ce frais bouton de jeunesse encore fermé, mais qui déjà rougit et va s'ouvrir? « Pourtant, charmante « fleur, ne dédaignez pas cet âge que vous allez con- « naître si tôt; le matin rosé laisse sa lumière se per- « dre dans l'éclat plus riche du midi[1]. » Tous ses vers coulent avec une harmonie, une limpidité, une aisance continues, sans que jamais sa voix s'élève, ou détonne, ou éclate, ou manque au juste accent, sinon par l'affectation mondaine qui altère uniformément tous les tons pour les assouplir. Sa poésie ressemble à une de ces jolies femmes maniérées, attifées, occupées à pencher la tête, à murmurer d'une voix flûtée des choses communes qu'elles ne pensent guère, agréables pourtant dans leur parure trop enrubannée, et qui plairaient tout à fait si elles ne songeaient pas à plaire toujours.

Ce n'est pas qu'ils ne puissent toucher les sujets graves; mais ils les touchent à leur façon, sans

1. Yet, fairest blossom, do not slight
The age which you may know so soon.
The rosy morn resigns her light
And milder glory to the noon.

sérieux ni profondeur. Ce qui manque le plus à l'homme de cour, c'est l'émotion vraie de l'idée inventée et personnelle. Ce qui intéresse le plus l'homme de cour, c'est la justesse de la décoration et la perfection de l'apparence extérieure. Ils s'attachent médiocrement au fond, et beaucoup à la forme. En effet, c'est la forme qu'ils prennent pour sujet dans presque toutes leurs poésies sérieuses; ils sont critiques, ils posent des préceptes, ils font des *arts poétiques*. Denham, puis Roscommon, dans un poëme complet, enseignent l'art de bien traduire les vers. Le duc de Buckingham versifie un *Essai sur la poésie* et un *Essai sur la satire*. Dryden est au premier rang parmi ces pédagogues. Comme Dryden encore, ils se font traducteurs, amplificateurs. Roscommon traduit l'*Art poétique* d'Horace, Waller le premier acte de *Pompée*, Denham des fragments d'Homère, de Virgile, un poëme italien sur *la justice et la tempérance*. Rochester compose un poëme sur *l'homme* dans le goût de Boileau, une épître sur *le rien;* Waller, l'amoureux, fabrique un poëme didactique sur *la crainte de Dieu*, un autre en six chants sur *l'amour divin*. Ce sont des exercices de style. Ces gens prennent une thèse de théologie, un lieu commun de philosophie, un précepte de poésie, et le développent en prose mesurée, munie de rimes; ils n'inventent rien, ne sentent pas grand'chose, et ne s'occupent qu'à faire de bons raisonnements avec des métaphores classiques, en termes nobles, sur un patron convenu. La plupart

des vers consistent en deux substantifs munis de leurs épithètes et liés par un verbe, à la façon des vers latins de collége. L'épithète est bonne : il a fallu feuilleter le *Gradus* pour la trouver, ou, comme le veut Boileau, emporter le vers inachevé dans sa tête, et rêver une heure en plein champ, jusqu'à ce que, au coin d'un bois, on ait trouvé le mot qui avait fui. — Je bâille, mais j'applaudis. C'est à ce prix qu'une génération finit par former le style soutenu qui est nécessaire pour porter, publier et prouver les grandes choses. En attendant, avec leur diction ornée, officielle, et leurs pensées d'emprunt, ils sont comme des chambellans brodés, compassés, qui assistent à un mariage royal ou à un baptême auguste, l'esprit vide, l'air grave, admirables de dignité et de manières, ayant la correction et les idées d'un mannequin.

V

Un d'eux (Dryden toujours à part) s'est élevé jusqu'au talent, sir John Denham, secrétaire de Charles Ier, employé aux affaires publiques, qui, après une jeunesse dissolue, revint aux habitudes graves et, laissant derrière lui des chansons satiriques et des polissonneries de parti, atteignit dans un âge plus mûr le haut style oratoire. Son meilleur poëme, *Cooper's Hill*, est la description d'une colline et de ses alentours, jointe aux souvenirs historiques que

cette vue réveille et aux réflexions morales que cet aspect peut suggérer. Tous ces sujets sont appropriés à la noblesse et aux limites de l'esprit classique, et déploient ses forces sans révéler ses faiblesses; le poëte peut montrer tout son talent, sans rien forcer dans son talent. Le beau langage rencontre alors toute sa beauté, parce qu'il est sincère. On a du plaisir à suivre le déroulement régulier de ces phrases abondantes, où les idées opposées et redoublées atteignent pour la première fois leur assiette définitive et leur clarté complète, où la symétrie ne fait que préciser le raisonnement, où le développement ne fait qu'achever la pensée, où l'antithèse et la répétition n'apportent pas leurs badinages et leurs afféteries, où la musique des vers, ajoutant l'ampleur du son à la plénitude du sens, conduit le cortége des idées, sans effort et sans désordre, sur un rhythme approprié à leur bel ordre et à leur mouvement. L'agrément s'y joint à la solidité; l'auteur de *Coop r's Hill* sait plaire autant qu'imposer. Son poëme est comme un parc monarchique, digne et nivelé sans doute, mais arrangé pour le plaisir des yeux et rempli de points de vue choisis. Il nous promène en détours aisés à travers une multitude d'idées variées. Il rencontre ici une montagne, là-bas un souvenir des nymphes, souvenir classique qui ressemble à un portique de statues, plus loin le large cours d'un fleuve, et à côté les débris d'une abbaye : chaque page du poëme est comme une allée distincte qui a sa perspective distincte. Un peu après, la pensée se

reporte vers les superstitions du moyen âge ignorant et vers les excès de la révolution récente; puis vient l'idée d'une chasse royale; on voit le cerf inquiet arrêté au milieu du feuillage. « Il se rappelle sa « force, puis sa vitesse; ses pieds ailés, puis sa tête « armée, les uns pour fuir son destin, l'autre pour « l'affronter[1]; » il fuit pourtant, et les chiens aboyants le pressent. Ce sont là les spectacles nobles et la diversité étudiée des promenades aristocratiques. Chaque objet d'ailleurs reçoit ici, comme en une résidence royale, tout l'ornement qu'on peut lui donner; les épithètes d'embellissement viennent recouvrir les substantifs trop maigres : les décorations de l'art transforment la vulgarité de la nature : les vaisseaux sont des « tours flottantes ; » la Tamise est la fille bien-aimée de l'Océan; la montagne cache sa tête altière au sein des nues, pendant qu'un manteau de verdure flotte sur ses flancs. Entre les diverses sortes d'imaginations, il y en a une monarchique, toute pleine de cérémonies officielles et magnifiques, de gestes contenus et d'apparat, de figures correctes et commandantes, uniforme et imposante comme l'ameublement d'un palais : c'est d'elle que les classiques et Denham tirent toutes leurs couleurs poétiques; les objets,

1. He calls to mind his strength, and then his speed,
His winged heels, and then his armed head :
With these t'avoid, with that his fate to meet :
But fear prevails and bids him trust his feet.
So fast he flies, that his reviewing eye
Has lost the chasers, and his ear the cry.

les événements prennent sa teinte, parce qu'ils sont contraints de la traverser. Ici les objets et les événements sont contraints de traverser encore autre chose. Denham n'est pas seulement courtisan, il est Anglais, c'est-à-dire préoccupé d'émotions morales. Souvent il quitte son paysage pour entrer dans quelque réflexion grave; la politique, la religion, viennent déranger le plaisir de ses yeux; à propos d'une colline ou d'une forêt, il médite sur l'homme: le dehors le ramène au dedans, et l'impression des sens à la contemplation de l'âme. Les gens de cette race sont par nature et par habitude des hommes intérieurs. Lorsqu'il voit la Tamise se jeter dans la mer, il la compare « à la vie mortelle qui court à la rencontre de l'éternité. » Le front d'une montagne battue par les tempêtes lui rappelle « la commune destinée de tout ce qui est haut et grand. » Le cours du fleuve lui suggère des idées de réformation intérieure. « Ah! si ma vie pouvait couler comme ton « onde, si je pouvais prendre ton cours pour mo- « dèle comme je l'ai pris pour sujet, limpide, quoi- « que profond, doux et non endormi, puissant sans « fureur, plein sans débordements[1]! » Il y a dans

1. My eye, descending from the hill, surveys
Where Thames among the wanton valleys strays:
Thames, the most lov'd of all the Ocean's sons
By his old sire, to his embraces runs;
Hasting to pay his tribute to the sea,
Like mortal life to meet eternity.
Nor with a sudden and impetuous wave,
Like profuse kings, resumes the wealth he gave.
No unexpected inundations spoil
The mower's hopes, or mock the ploughman's toil

ces âmes un fonds indestructible d'instincts moraux et de mélancolie grandiose, et c'en est la plus grande marque que de retrouver ce fonds à la cour de Charles II.

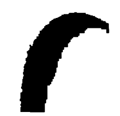
Ce ne sont là pourtant que des percées rares, et comme des affleurements de la roche primitive. Les habitudes mondaines font une couche épaisse qui partout la recouvre ici. Les mœurs, la conversation, le style, le théâtre, le goût, tout est français ou tâche de l'être; ils nous imitent comme ils peuvent et vont se former en France. Beaucoup de cavaliers y vinrent, chassés par Cromwell. Denham, Waller, Roscommon et Rochester y résidèrent; la duchesse de Newcastle, poëte du temps, se maria à Paris; le duc de Buckingham fit une campagne sous Turenne; Wycherley fut envoyé en France par son père, qui voulait le dérober à la contagion des opinions puritaines; Vanbrugh, un des meilleurs comiques, alla s'y polir. Les deux cours étaient alliées presque toujours de fait et toujours de cœur, par la communauté d'intérêts et de principes religieux et monarchiques; Charles II recevait de Louis XIV une

But godlike his unweary'd bounty flows;
First loves to do, then loves the good he does.
O, could I flow like thee, and make thy stream
My great example, as it is my theme!
Though deep, yet clear; though gentle, yet not dull;
Strong without rage, without o'erflowing full....
But his proud head the airy mountain hides
Among the clouds; his shoulders and his sides
A shady mantle clothes; his curled brows
Frown on the gentle stream, which calmly flows:
While winds and storms his lofty orehead beat,
The common fate of all that's high or great.

pension, une maîtresse, des conseils et des exemples ; les seigneurs suivaient le prince, et la France était le modèle de la cour. Sa littérature et ses mœurs, les plus belles de l'âge classique, faisaient la mode. On voit dans les écrits anglais que les auteurs français sont leurs maîtres, et entre les mains de tous les gens bien élevés. On consulte Bossuet, on traduit Corneille, on imite Molière, on respecte Boileau. Cela va si loin, que les plus galants tâchent d'être tout à fait Français, de mêler dans toutes leurs phrases des bribes de phrases françaises. « Parler en bon anglais, dit Wycherley, est maintenant une marque de mauvaise éducation, comme écrire en bon anglais, avoir le sens droit ou la main brave. » Ces fats francisés[1] sont des complimenteurs, toujours poudrés, parfumés, « éminents pour être bien gantés[2]. » Ils affectent la délicatesse, font les dégoûtés, trouvent les Anglais brutaux, tristes et roides, essayent d'être évaporés, étourdis, rient, bavardent à tort et à travers, et mettent la gloire de l'homme dans la perfection de la perruque et des saluts. Le théâtre, qui raille ces imitateurs, est imitateur à leur manière. La comédie française devient un modèle comme la politesse française. On les copie l'une et l'autre en les altérant, sans les égaler; car la France monarchique et classique se trouve entre

1. Etheredge dans *Sir Fopling Flutter*, Wycherley dans *Monsieur de Paris*.

2. « I was always eminent for being bien ganté. » (Etheredge. *Sir Fopling Flutter*.)



toutes les nations la mieux disposée par ses instincts et sa constitution pour les façons de la vie mondaine et les œuvres de l'esprit oratoire. L'Angleterre la suit dans cette voie, emportée par le courant universel du siècle, mais à distance, et tirée de côté par ses inclinations nationales. C'est cette direction commune et cette déviation particulière que le monde et sa poésie ont annoncées, que le théâtre et ses personnages vont manifester.

VI

Quatre écrivains principaux établissent cette comédie; Wycherley, Congreve, Vanbrugh, Farquhar[1], le premier grossier et dans la première irruption du vice, les autres plus rassis, ayant le goût de l'urbanité plutôt que du libertinage, tous du reste hommes du monde et se piquant de savoir vivre, de passer leur temps à la cour ou dans les belles compagnies, d'avoir les goûts et la carrière des gentilshommes. « Je ne suis pas un écrivain, disait Congreve à Voltaire, je suis un *gentleman*. » En effet, dit Pope, « il vécut plus comme un homme de qualité que comme un homme de lettres, fut célèbre pour ses bonnes fortunes, et passa ses dernières années dans la maison de la duchesse de Malborough. » J'ai dit que Wycherley, sous Charles II, était un des courtisans les plus à la mode. Il servit

1. De 1672 à 1726.

à l'armée quelque temps, comme aussi Vanbrugh et Farquhar; rien de plus galant que le nom « de capitaine » qu'ils prenaient, les récits militaires qu'ils rapportaient, et la plume qu'ils mettaient à leur chapeau. Ils écrivirent tous des comédies du même genre, mondain et classique, composées d'actions probables, telles que nous en voyons autour de nous et tous les jours, de personnages bien élevés, tels qu'on en rencontre ordinairement dans un salon, de conversations correctes ou élégantes, telles que les gens bien élevés peuvent en tenir. Ce théâtre, dépourvu de poésie, de fantaisie et d'aventures, imitatif et discoureur, se forme en même temps que celui de Molière, par les mêmes causes, et d'après lui, en sorte que, pour le comprendre, c'est à celui de Molière qu'il faut le comparer.

« Molière n'est d'aucune nation, disait un grand acteur anglais; un jour le dieu de la comédie, ayant voulu écrire, se fit homme, et par hasard tomba en France. » Je le veux bien; mais en devenant homme il se trouva du même coup homme du dix-septième siècle et Français, et c'est pour cela qu'il fut le dieu de la comédie. « Divertir les honnêtes gens, disait Molière, quelle entreprise étrange! » Il n'y a que l'art français et du dix-septième siècle qui pouvait y réussir; car il consiste à conduire aux idées générales par un chemin agréable, et le goût de ces idées est, comme l'habitude de ce chemin, la marque propre des honnêtes gens. Molière, comme Racine, développe et compose. Ouvrez la première venue de

ses pièces à la première scène venue; au bout de trois réponses, vous êtes entraîné ou plutôt emmené. La seconde continue la première, la troisième achève la seconde, la quatrième complète le tout; un courant s'est formé qui me porte, m'emporte et ne me lâche plus. Nul arrêt, nul écart; point de hors-d'œuvre qui vienne me distraire. Pour empêcher les échappées de l'esprit distrait, un personnage secondaire, le laquais, la suivante, l'épouse, viennent couplet par couplet doubler en style différent la réponse du principal personnage, et à force de symétrie et de contraste me maintenir dans la voie tracée. Arrivés au terme, un second courant nous prend et fait de même. Il est composé comme le premier et en vue du premier. Il le rend visible par son opposition ou le fortifie par sa ressemblance. Ici les valets répètent la dispute, puis la réconciliation des maîtres. Là-bas Alceste, tiré d'un côté pendant trois pages par la colère, est ramené du côté contraire et pendant trois pages par l'amour. Plus loin, les fournisseurs, les professeurs, les proches, les domestiques se relayent, scène sur scène, pour mieux mettre en lumière les prétentions et la duperie de M. Jourdain. Chaque scène, chaque acte relève, termine ou prépare l'autre. Tout est lié et tout est simple; l'action marche et ne marche que pour porter l'idée; nulle complication, point d'incidents. Un événement comique suffit à la fable. Une douzaine de conversations composent *le Misanthrope*. La même situation cinq ou six fois renouvelée est toute *l'École*

des Femmes. Ces pièces sont « faites avec rien. » Elles n'ont pas besoin d'événements, elles se trouvent au large dans l'enceinte d'une chambre et d'une journée, sans coups de main, sans décoration, avec une tapisserie et quatre fauteuils. Ce peu de matière laisse l'idée percer plus nettement et plus vite; en effet, tout leur objet est de mettre cette idée en lumière : la simplicité du sujet, le progrès de l'action, la liaison des scènes, tout aboutit là. A chaque pas, la clarté croît, l'impression s'approfondit, le vice fait saillie, le ridicule s'amoncelle, jusqu'à ce que sous ces sollicitations appropriées et combinées le rire parte et fasse éclat. Et ce rire n'est pas une simple convulsion de gaieté physique; un jugement l'a provoqué. L'écrivain est un philosophe qui nous fait toucher dans un exemple particulier une vérité universelle. Nous comprenons par lui, comme par La Bruyère ou Nicole, la force de la prévention, l'entêtement du système, l'aveuglement de l'amour. Les couplets de son dialogue, comme les arguments de leurs traités, ne sont que les preuves suivies et la justification logique d'une conclusion préconçue. Nous philosophons avec lui sur la nature humaine, et nous pensons parce qu'il a pensé. Et il n'a pensé ainsi qu'à titre de Français, pour un auditoire de Français gens du monde. Nous goûtons chez lui notre plaisir national. Notre esprit fin et ordonnateur, le plus exact à saisir la filiation des idées, le plus prompt à dégager les idées de leur matière, le plus curieux d'idées nettes et accessibles, trouve ici son aliment

avec son image. Aucun de ceux qui ont voulu nous montrer l'homme ne nous a conduits par une voie plus droite et plus commode vers un portrait mieux éclairé et plus parlant.

J'ajoute : vers un portrait plus agréable, et c'est là le grand talent comique; il consiste à effacer l'odieux, et remarquez que dans le monde l'odieux foisonne. Sitôt que vous voulez le peindre avec vérité, en philosophe, vous rencontrez le vice, l'injustice et partout l'indignation; le divertissement périt sous la colère et la morale. Regardez au fond du *Tartufe ;* un sale cuistre, un paillard rougeaud de sacristie qui, faufilé dans une honnête et délicate famille, veut chasser le fils, épouser la fille, suborner la femme, ruiner et emprisonner le père, y réussit presque, non par des ruses fines, mais avec des momeries de carrefour et par l'audace brutale de son tempérament de cocher : quoi de plus repoussant ? et comment tirer de l'amusement d'une telle matière, où Beaumarchais et La Bruyère[1] vont échouer? Pareillement, dans *le Misanthrope*, le spectacle d'un honnête homme loyalement sincère, profondément amoureux, que sa vertu finit par combler de ridicules et chasser du monde, n'est-il pas triste à voir? Rousseau s'est irrité qu'on y ait ri, et si nous regardions la chose, non dans Molière, mais en elle-même, nous y trouverions de quoi révolter notre générosité native. Parcourez les autres sujets : c'est

1. Ornuphre, Begears.

Georges Dandin qu'on mystifie, Géronte qu'on bat, Arnolphe qu'on dupe, Harpagon qu'on vole, Sganarelle qu'on marie, des filles qu'on séduit, des maladroits qu'on rosse, des niais qu'on fait financer. Il y a des douleurs en tout cela, et de très-grandes; bien des gens ont plus d'envie d'en pleurer que d'en rire : Arnolphe, Dandin, Harpagon, approchent de bien près des personnages tragiques, et quand on les regarde dans le monde, non au théâtre, on n'est pas disposé au sarcasme, mais à la pitié. Faites-vous décrire les originaux d'après lesquels Molière compose ses médecins. Allez voir cet expérimentateur hasardeux qui, dans l'intérêt de la science, essaye une nouvelle scie ou inocule un virus ; pensez aux longues nuits d'hôpital, au patient hâve qu'on porte sur un matelas vers la table d'opérations et qui étend la jambe, ou bien encore au grabat du paysan, dans la chaumière humide où suffoque la vieille mère hydropique[1], pendant que ses enfants comptent, en grommelant, les écus qu'elle a déjà coûtés. Vous en sortez le cœur gros, tout gonflé par le sentiment de la misère humaine; vous découvrez que la vie, vue de près et face à face, est un amas de crudités triviales et de passions douloureuses; vous êtes tenté, si vous voulez la peindre, d'entrer dans la fange lugubre où bâtissent Balzac et Shakspeare; vous n'y voyez d'autre poésie que l'audacieuse logique qui, dans ce pêle-mêle, dégage les forces maîtresses, ou

1. Consultations de Sganarelle dans le *Médecin malgré lui*.



l'illumination du génie qui flamboie sur le fourmillement et sur les chutes de tant de malheureux salis et meurtris. Comme tout change aux mains de mon léger Français ! comme toute laideur s'efface ! comme il est amusant le spectacle que Molière vient d'arranger pour nous ! comme nous savons gré au grand artiste d'avoir si bien transformé les choses ! Enfin nous avons un monde riant, en peinture il est vrai ; on ne peut l'avoir autrement, mais nous l'avons. Qu'il est doux d'oublier la vérité ! quel art que celui qui nous dérobe à nous-mêmes ! quelle perspective que celle qui transforme en grimaces comiques les contorsions de la souffrance ! La gaieté est venue ; c'est le plus clair de notre avoir à nous gens de France : les soldats de Villars dansaient pour oublier qu'ils n'avaient plus de pain. De tous les avoirs, c'est aussi le meilleur. Ce don-là ne détruit pas la pensée, il la recouvre. Chez Molière, la vérité est au fond, mais elle est cachée ; il a entendu les sanglots de la tragédie humaine, mais il aime mieux ne pas leur faire écho. C'est bien assez de sentir nos plaies ; n'allons pas les revoir au théâtre. La philosophie, qui nous les montre, nous conseille de n'y pas trop penser. Égayons notre condition, comme une chambre de malade, de conversation libre et de bonne plaisanterie. Affublons Tartufe, Harpagon, les médecins, de gros ridicules ; le ridicule fera oublier le vice : ils feront plaisir au lieu de faire horreur. Qu'Alceste soit bourru et maladroit, cela est vrai d'abord, car nos plus vaillantes vertus

ne sont que les heurts d'un tempérament mal ajusté aux circonstances; mais par surcroît cela sera agréable. Ses mésaventures ne seront plus le martyre de la justice, mais les désagréments d'un caractère grognon. Quant aux mystifications des maris, des tuteurs et des pères, j'imagine que vous n'y voyez point d'attaques en règle contre la société ou la morale. Ce soir, nous nous divertissons, rien de plus. Les lavements et les coups de bâton, les mascarades et les ballets montrent qu'il s'agit de bouffonneries. Ne craignez pas de voir la philosophie périr sous les pantalonnades; elle subsiste même dans *le Mariage forcé*, même dans *le Malade imaginaire*. Le propre du Français et de l'homme du monde est d'envelopper tout, même le sérieux, sous le rire. Quand il pense, il ne veut pas en avoir l'air; il reste, aux plus violents moments, maître de maison, hôte aimable; il vous fait les honneurs de sa réflexion ou de sa souffrance. Mirabeau à l'agonie disait en souriant à un de ses amis : « Approchez donc, monsieur l'amateur des belles morts, vous verrez la mienne! » C'est dans ce style que nous causons quand nous nous montrons la vie; il n'y a pas d'autre nation où l'on sache philosopher lestement et mourir avec bon goût.

C'est pour cela qu'il n'y en a pas d'autre où la comédie, en restant comique, offre une morale; Molière est le seul qui nous donne des modèles sans tomber dans la pédanterie, sans toucher au tragique, sans entrer dans la solennité. Ce modèle est

« l'honnête homme, » comme on disait alors, Philinte, Ariste, Clitandre, Éraste[1]; il n'y en a point d'autre qui puisse nous instruire et en même temps nous amuser. Son esprit est un fonds de réflexion, mais cultivé par le monde. Son caractère est un fonds d'honnêteté, mais accommodé au monde. Vous pouvez l'imiter sans manquer à la raison ni au devoir; ce n'est ni un freluquet ni un viveur. Vous pouvez l'imiter sans négliger vos intérêts et sans encourir le ridicule; ce n'est ni un niais ni un malappris. Il a lu, il comprend le jargon de Trissotin et de M. Lycidas, mais c'est pour les percer à jour, les battre avec leurs règles et égayer à leurs dépens toute la galerie. Il disserte même de morale, même de religion, mais en style si naturel, en preuves si claires, avec une chaleur si vraie, qu'il intéresse les femmes et que les plus mondains l'écoutent. Il connaît l'homme et il en raisonne, mais en sentences si courtes, en portraits si vivants, en moqueries si piquantes, que sa philosophie est le meilleur des divertissements. Il est fidèle à sa maîtresse ruinée, à son ami calomnié, mais sans fracas, avec grâce. Toutes ses actions, même les belles, ont un tour aisé qui les orne; il ne fait rien sans agrément. Son grand talent est le savoir-vivre; ce n'est pas seulement dans les petites formalités de la vie courante qu'il le porte, c'est dans les circonstances violentes, au fort des pires embarras. Un bretteur de qualité

1. Parmi les femmes, Éliante, Henriette, Élise, Uranie, Elmire.

veut le prendre pour témoin de son duel; il réfléchit un instant, prononce vingt phrases qui le dégagent, et, « sans faire le capitan, » laisse les spectateurs persuadés qu'il n'est point lâche. Armande l'injurie, puis se jette à sa tête; il essuie poliment l'orage, écarte l'offre avec la plus loyale franchise, et, sans essayer un seul mensonge, laisse les spectateurs persuadés qu'il n'est pas grossier[1]. Quand il aime Éliante qui préfère Alceste et qu'Alceste un jour peut épouser, il se propose avec une délicatesse et une dignité entières, sans s'abaisser, sans récriminer, sans faire tort à lui-même ou à son ami. Quand Oronte vient lui lire un sonnet, au lieu d'exiger d'un fat le naturel qu'il ne peut avoir, il le loue de ses vers convenus en phrases convenues, et n'a pas la maladresse d'étaler une poétique hors de propos. Il prend dès l'abord le ton des circonstances; il sent du premier coup ce qu'il faut dire ou taire, dans quelle mesure et avec quelles nuances, quel biais précis accommodera la vérité et la mode, jusqu'où il faut transiger ou résister, quelle fine limite sépare les bienséances et la flatterie, la véracité et la maladresse. Sur cette ligne étroite, il avance exempt d'embarras et de méprises, sans être jamais dérouté par les heurts ou les changements du contour, sans permettre au fin sourire de la politesse de quitter jamais ses lèvres, sans manquer une occasion d'ac-

1. Voyez l'admirable tact et le sang-froid d'Éliante, d'Henriette et d'Elmire.

cueillir par le rire de la belle humeur les balourdises de son voisin. C'est cette dextérité toute française qui concilie en lui l'honnêteté foncière et l'éducation mondaine; sans elle, il irait tout d'un côté ou tout de l'autre. C'est par elle qu'entre les roués et les prêcheurs la comédie trouve son héros.

Un tel théâtre peint une race et un siècle. Ce mélange de solidité et d'élégance appartient au dix-septième siècle et nous appartient. Le monde ne nous déprave point, il nous développe; ce n'étaient pas seulement les manières et l'intérieur qu'il polissait alors, mais encore les sentiments et les idées. La conversation provoquait la pensée; elle n'était pas un bavardage, mais un examen; avec l'échange des nouvelles, elle provoquait le commerce des réflexions. La théologie y entrait, et aussi la philosophie; la morale et l'observation du cœur en faisaient l'aliment quotidien. La science gardait sa sève et n'y perdait que ses épines. L'agrément recouvrait la raison sans l'étouffer. Nulle part nous ne pensons mieux qu'en société : le jeu des physionomies nous excite; nos idées si promptes naissent en éclairs au choc des idées d'autrui. L'allure inconstante des entretiens s'accommode de nos soubresauts; le fréquent changement de sujets renouvelle notre invention; la finesse des mots piquants réduit les vérités en monnaie menue et précieuse, appropriée à la légèreté de notre main. Et le cœur ne s'y gâte pas plus que l'esprit. Le Français est de tempérament sobre, peu enclin aux brutalités d'ivrognes, à la jovialité violente, au

tapage des soupers sales; il est doux d'ailleurs, prévenant, toujours disposé à faire plaisir; il a besoin pour être à l'aise de ce courant de bienveillance et d'élégance que le monde forme et nourrit. Et là-dessus il érige en maximes ses inclinations tempérées et aimables; il se fait un point d'honneur d'être serviable et délicat. Voilà l'honnête homme, œuvre de la société dans une race sociable. Il n'en était pas ainsi en Angleterre. Les idées n'y naissent point dans l'élan de la causerie improvisée, mais dans la concentration des méditations solitaires; c'est pourquoi alors les idées manquaient. L'honnêteté n'y est pas le fruit des instincts sociables, mais le produit de la réflexion personnelle; c'est pourquoi alors l'honnêteté était absente. Le fonds brutal était resté, l'écorce seule était unie. Les façons étaient douces et les sentiments étaient durs; le langage était étudié, les idées étaient frivoles. La pensée et la délicatesse d'âme étaient rares, les talents et l'esprit disert étaient fréquents. On y rencontrait la politesse des formes, non celle du cœur; ils n'avaient dû monde que la convention et les convenances, l'étourderie et l'étourdissement.

VII

Les comiques peignent ces vices et les ont. Quelque chose s'en répand sur leur talent et sur leur théâtre. L'art y manque, et la philosophie aussi. Les

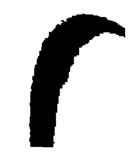


écrivains ne vont pas vers une idée générale, et ils ne vont pas par le chemin le plus droit. Ils composent mal, et s'embarrassent de matériaux. Leurs pièces ont communément deux intrigues entre-croisées, visiblement distinctes[1], réunies pour amonceler les événements, et parce que le public a besoin d'un surcroît de personnages et d'action. Ils veulent un gros courant d'actions tumultueuses pour remuer leurs sens épais ; ils font comme les Romains, qui fondaient en une seule plusieurs pièces attiques. Ils s'ennuient de la simplicité de l'action française, parce qu'ils n'ont pas la finesse du goût français. Leurs deux séries d'actions se confondent et se heurtent. On ne sait où l'on va ; à chaque instant, on est détourné de son chemin. Les scènes sont mal liées ; elles changent vingt fois de lieu. Quand l'une commence à se développer, un déluge d'incidents vient l'interrompre. Les conversations parasites traînent entre les événements. On dirait d'un livre où les notes sont pêle-mêle entrées dans le texte. Il n'y a pas de plan véritablement calculé et rigoureusement suivi; ils se sont donné un canevas, et en écrivent les scènes au fur et à mesure, à peu près comme elles viennent. La vraisemblance n'est pas bien gardée ; il y a des déguisements mal arrangés, des folies mal simulées, des mariages de paravent, des attaques de brigands dignes de l'opéra-comique. C'est que pour

1. Dryden s'en vante. Il y a toujours chez lui une comédie complète amalgamée grossièrement avec une tragédie complète.

atteindre l'enchaînement et la vraisemblance, il faut partir de quelque idée générale; une conception de l'avarice, de l'hypocrisie, de l'éducation des femmes, de la disproportion en fait de mariage, arrange et lie par sa vertu propre les événements qui peuvent la manifester. Ici cette conception manque. Congreve, Farquhar, Vanbrugh ne sont que des gens d'esprit et non des penseurs. Ils glissent à la surface des choses, ils n'y pénètrent pas. Ils jouent avec les personnages. Ils visent au succès, à l'amusement. Ils esquissent des caricatures, ils filent vivement la conversation futile et frondeuse; ils heurtent les répliques, ils lancent les paradoxes; leurs doigts agiles manient et escamotent les événements en cent façons ingénieuses et imprévues. Ils ont de l'entrain, ils abondent en gestes, en ripostes; le va-et-vient du théâtre et la verve animale font autour d'eux comme un petillement. Néanmoins tout ce plaisir reste à fleur de peau; on n'a rien vu du fonds éternel et de la vraie nature de l'homme; on n'emporte aucune pensée; on a passé une heure, et voilà tout; le divertissement vous laisse vide, et n'est bon que pour occuper des soirées de coquettes et de fats.

Ajoutez que ce plaisir n'est pas franc; il ne ressemble point au bon rire de Molière. Dans le comique anglais, il y a toujours un fonds d'âcreté. On l'a vu, et de reste, chez Wycherley; les autres, quoique moins cruels, raillent âprement. Leurs personnages, par plaisanterie, échangent des duretés; ils



s'amusent à se blesser; un Français souffre d'entendre ce commerce de prétendues politesses; nous n'allons point par gaieté à des assauts de pugilat. Leur dialogue tourne naturellement à la satire haineuse; au lieu de couvrir le vice, il le met en saillie; au lieu de le rendre risible, il le rend odieux. « A quoi avez-« vous passé la nuit? dit une dame à son amie. — « A chercher tous les moyens de faire enrager mon « mari. — Rien d'étonnant que vous paraissiez si « fraîche ce matin après une nuit de rêveries si « agréables[1] ! » Ces femmes sont vraiment méchantes et trop ouvertement. Partout ici le vice est cru, poussé à ses extrêmes, présenté avec ses accompagnements physiques. « Quand j'appris que « mon père avait reçu une balle dans la tête, dit un « héritier, mon cœur fit une cabriole jusqu'à mon « gosier. — Consultez les veuves de la ville, dit une « jeune dame qui ne veut pas se remarier, elle vous « diront qu'il ne faut pas prendre à bail fixe une « maison qu'on peut louer pour trois mois[2]. » Les *gentlemen* se collettent sur la scène, brusquent les

1. CLARISSA.
Prithee, tell me how you have passed the night?
ARAMINTA.
Why, I have been studying all the ways my brain could produce to plague my husband.
CLARISSA.
No wonder, indeed, you look so fresh this morning, after the satisfaction of such pleasant ideas all night.
(Vaubrugh, *Confederacy*, II, I.)

2. Lady Fidget dit :
Our virtue is like the statesman's religion, the Quaker's word,

femmes aux yeux du public, achèvent l'adultère à deux pas, dans la coulisse. Les rôles ignobles ou féroces abondent. Il y a des furies comme mistress Loveit et lady Touchwood. Il y a des pourceaux comme le chapelain Bull et l'entremetteur Coupler. Lady Touchwood, sur la scène, veut poignarder son amant[1]; Coupler, sur la scène, a des gestes qui rappellent la cour de notre Henri III. Les scélérats comme Fainall et Maskwell restent entiers, sans que leur odieux soit dissimulé par le grotesque. Les femmes même honnêtes, comme Silvia et mistress Sullen, sont aventurées jusqu'aux situations les plus choquantes. Rien ne choque ce public; il n'a de l'éducation que le vernis.

Il y a une correspondance forcée entre l'esprit d'un écrivain, le monde qui l'entoure et les personnages qu'il produit; car c'est dans ce monde qu'il prend les matériaux dont il les fait. Les sentiments qu'il contemple en autrui et qu'il éprouve en lui-même s'organisent peu à peu en caractères; il ne

the gamester's oath, and the great man's honour, but to cheat those that trust us. (Wycherley, *Love in a Wood.*)

If you consult the widows of the town, they 'll tell you, you should never take a lease of a house you can hire for a quarter's warning. (Vanbrugh, *Relapse*, acte II, fin.)

My heart cut a caper up to my mouth when I heard my father was shot through the head. (*Ibid.*)

1. LADY TOUCHWOOD (*à Maskwell*).

You want but leisure to invent fresh falsehood, and sooth me to a fond belief of all your fictions. But I'll stab the lie that is forming in your heart ,and save a sin, in pity of your soul.

(Congreve, *Double Dealer.*)

peut inventer que d'après sa structure donnée et son expérience acquise, et ses personnages ne font que manifester ce qu'il est, ou abréger ce qu'il a vu. Deux traits dominent dans ce monde, ils dominent aussi dans ce théâtre. Tous les personnages réussis s'y ramènent à deux groupes : les êtres naturels d'un côté, les êtres artificiels de l'autre; les uns avec la grossièreté et l'impudeur des inclinations primitives, les autres avec la frivolité et les vices des habitudes mondaines; les uns incultes, sans que leur simplicité révèle autre chose que leur bassesse native; les autres cultivés, sans que leur raffinement leur imprime autre chose qu'une corruption nouvelle. Et le talent des écrivains est propre à la peinture de ces deux groupes : ils ont la grande faculté anglaise, qui est la connaissance du détail précis et des sentiments réels; ils voient les gestes, les alentours, les habits, ils entendent les sons de voix; ils osent les montrer; ils ont hérité bien peu, et de bien loin, et malgré eux, mais enfin ils ont hérité de Shakspeare; ils manient franchement, et sans l'adoucir, le gros rouge cru qui seul peut rendre la figure de leurs brutes. D'autre part, ils ont la verve et le bon style; ils peuvent exprimer le caquetage étourdi, les affectations folâtres, l'intarissable et capricieuse abondance des fatuités de salon ; ils ont autant d'entrain que les plus fous, et en même temps ils parlent aussi bien que les mieux appris; ils peuvent donner le modèle des conversations ingénieuses ; ils ont la légèreté de touche, le brillant et aussi la

facilité, la correction sans lesquelles on ne fait pas le portrait des gens du monde. Ils trouvent naturellement sur leur palette les fortes couleurs qui conviennent à leurs barbares et les jolies enluminures qui conviennent à leurs élégants.

VIII

Il y a d'abord le butor, le squire Sullen[1], ou sir John Brute[2], sorte d'ivrogne ignoble « qui, le soir, « roule dans la chambre de sa femme en trébu- « chant comme un passager qui a le mal de mer, « entre brutalement au lit, les pieds froids comme « de la glace, l'haleine chaude comme une four- « naise, les mains et la face aussi grasses que son « bonnet de flanelle, renverse les matelas, retrousse « les draps par-dessus ses épaules et ronfle[3]. » On « lui demande pourquoi il s'est marié? » Je me suis « marié parce que j'avais l'idée de coucher avec

1. Farquhar, *The Beaux Stratagem.*
2. Vanbrugh, *Provoked Wife.*
3. After his man and he had rolled about the room, like sick passengers in a storm, he comes flounce in the bed, dead as a salmon into a fishmonger's basket; his feet cold as ice, his breath hot as a furnace, and his hands and his face as his flannel night-cap. O matrimony! He tosses up with a barbarous swing over his shoulders, disorders economy of my bed, bares me half naked, and my comfort is the tunable serenade of that wakeful his nose!

« elle, et qu'elle ne voulait pas me laisser faire[1]. » Il fait de son salon une écurie, fume jusqu'à l'empester pour en chasser les femmes, leur jette sa pipe à la tête, boit, jure et sacre. Les gros mots, les malédictions coulent dans sa conversation comme les ordures dans un ruisseau. Il se soûle au cabaret et hurle : « Au diable la morale, au diable la garde ! « et que le constable soit marié ! » Il crie qu'il est Anglais, homme libre; il veut sortir et tout casser[2]. « Laissez-moi donc tranquille avec ma femme et « votre maîtresse, je les donne au diable toutes « les deux de tout mon cœur, et toutes les jambes « qui traînent une jupe, excepté quatre braves drô- « lesses, et Betty Sands en tête, qui se grisent avec « lord Rake et moi cinq fois par semaine[3]. » Il sort de l'auberge avec des chenapans avinés, et court sus aux femmes à travers les rues. Il détrousse un tailleur qui portait une soutane, s'en habille, rosse la

1. Why did I marry ! I married because I had a mind to lie with her, and she would not let me....

2. Ay, damn morality ! — and damn the watch ! and let the constable be married !... Liberty and property, and Old England, huzza !...

So, now, Mr. Constable, shall you and I go pick up a whore together ? — No ? — Then I'll go by myself, and you and your wife may be damned !...

Who do you call a drunken fellow, you slut you ? I'm a man of quality ; the king has made me a knight.... I'll devil you, you jade you ! I'll demolish your ugly face !...

I'll warrant you it is some such squeamish minx as my wife, that is grown so dainty of late, that she finds fault even with a dirty shirt.

3. Let us hear no more of my wife nor your mistress. Damn them both with all my heart, and every thing else that dangles a

garde. On l'empoigne et on le mène au constable; il déblatère en chemin, et finit, au milieu de ses hoquets et de ses rabâchages d'ivrogne, par proposer au constable d'aller pêcher quelque part ensemble une bouteille et une fille. Il rentre enfin « couvert de sang et de boue, » grondant comme un dogue, les yeux gonflés, rouge, appelant sa nièce salope et sa femme menteuse. Il va à elle, l'embrasse de force, et comme elle se détourne : « Ah! ah! je vois que cela vous fait mal au cœur. Eh bien! justement à cause de cela, embrassez-moi encore une fois. » Là-dessus il la chiffonne et la bouscule : « Bon; maintenant que vous voilà aussi sale et aussi torchonnée que moi, les deux cochons font la paire [1]. » Il veut prendre la théière dans une armoire, enfonce la porte d'un coup de pied, et découvre le galant de sa femme avec celui de sa nièce. Il tempête, vocifère de sa langue pâteuse un radotage d'imbécile, puis tout d'un coup tombe endormi. Son valet arrive et charge sur son dos cette carcasse inerte [2]. C'est le portrait du pur animal, et je trouve qu'il n'est pas beau.

petticoat, except four generous whores, with Betty Sands at the head of them, who are drunk with my Lord Rake and I ten times in a fortnight.

1. Come, kiss me, then.

LADY BRUTE (*kissing him*).

There; now go. (*Aside.*) He stinks like poison.

SIR JOHN.

I see it goes damnably against your stomach, and therefore kiss me again. (*Kisses and tumbles her.*)

So now, you being as dirty and as nasty as myself, we may go pig together.

2. Come to your kennel, you cuckoldy drunken sot you.

Voilà le mari, voyons le père, sir Tunbelly, un gentilhomme campagnard, élégant s'il en fut. Tom Fashion frappe à la porte du château, qui a l'air d'un poulailler, et où on le reçoit comme dans une ville de guerre. Un domestique paraît à la fenêtre, l'arquebuse à la main; à grand'peine, à la fin, il se laisse persuader qu'il doit avertir son maître : « Vas-y, « Ralph, mais écoute; appelle la nourrice pour « qu'elle enferme miss Hoyden avant que la porte « soit ouverte[1]; » vous remarquez que dans cette maison on prend des précautions à l'endroit des filles. Sir Tunbelly arrive avec ses gens munis de fourches, de faux et de gourdins, d'un air peu aimable, et veut savoir le nom du visiteur : « car tant que je ne saurai pas votre nom, je ne vous deman- « derai pas d'entrer chez moi, et quand je saurai « votre nom, il y a six à parier contre quatre que « je ne vous le demanderai pas non plus[2]. » Il a l'air d'un chien de garde qui gronde et regarde les mollets d'un intrus. Mais bientôt il apprend que cet intrus est son futur gendre : il s'exclame, il s'excuse, il crie à ses domestiques d'aller mettre en place les chaises de tapisserie, de tirer de l'armoire les grands chandeliers de cuivre, de « lâcher » miss

1. Ralph, go thy weas, and ask Sir Tunbelly, if he pleases to be waited upon. And dost hear? Call to nurse that she may lock up Miss Hoyden before the gate's open.

2. Till I know your name, I shall not ask you to come into my house; and when I know your name, 'tis six to four I don't ask you neither.

Hoyden, de lui faire passer une gorgerette propre, « si ce n'a pas été aujourd'hui le jour du change- « ment de linge [1]. » Le faux gendre veut épouser Hoyden tout de suite : « Oh ! non, sa robe de noces « n'est pas encore arrivée. — Si, tout de suite, sans « cérémonie, cela épargnera de l'argent. — De l'ar- « gent, épargner de l'argent, quand c'est la noce « d'Hoyden ! Vertudieu ! je donnerai à ma donzelle « un dîner de noces, quand je devrais aller brou- « ter l'herbe à cause de cela comme le roi d'Assy- « rie, et un fameux dîner, qu'on ne pourra pas « cuire dans le temps de pocher un œuf. Ah ! pau- « vre fille, comme elle sera effarouchée la nuit des « noces ! car, révérence parler, elle ne reconnaî- « trait pas un homme d'une femme, sauf par la « barbe et les culottes [2]. » Il se frotte les mains, fait l'égrillard. Plus tard il se grise, il embrasse les dames, il chante, il essaye de danser. « Voilà ma « fille ; prenez, tâtez, je la garantis, elle pondra

1. Cod's my life ! I ask your Lordship's pardon ten thousand times. (*To a servant.*) Here, run in a-doors quickly. Get a Scotch-coal fire in the great parlour; set all the Turkey-work chairs in their places; get the great brass candlesticks out, and be sure stick the sockets full of laurel. Run ! And do you hear, run away to nurse; bid her let Miss Hoyden loose again, and, if it is not shifting day, let her put on a clean tucker, quick !

2. Ah ! poor girl, she will be scared out of her wits on her wedding night.

Udswoon, I'll give my wench a wedding-dinner, though I go to grass with the King of Assyria for it.

Not so soon. That is shocking my girl, before you bid her stand. Besides, my wench's wedding-gown is not come home yet.



« comme une lapine apprivoisée [1]. » Arrive Foppington, le vrai gendre. Sir Tunbelly, le prenant pour un imposteur, l'appelle chien; Hoyden propose qu'on le traîne dans l'abreuvoir; on lui lie les pieds et les mains, et on le fourre dans le chenil; sir Tunbelly lui met le poing sous le nez, voudrait lui enfoncer les dents jusque dans le gosier. Plus tard, ayant reconnu l'imposteur : « Mylord, dit-il du pre-« mier coup, lui couperai-je la gorge, ou sera-ce « vous [2]? » Il se démène, il veut tomber dessus à grands coups de poing. Tel est le gentilhomme de campagne, seigneur et fermier, boxeur et buveur, braillard et bête. Il sort de toutes ces scènes un fumet de mangeaille, un bruit de bousculades, une odeur de fumier.

Tel père, telle fille. Quelle ingénue que miss Hoyden ! Elle gronde toute seule « d'être enfermée « comme la bière dans le cellier. Heureusement « qu'il me vient un mari, ou, par ma foi ! j'épouse-« rais le boulanger, oui, je l'épouserais [3]! » Quand

1. Ha! there is my wench, I' faith. Touch and take, I'll warrant her; she'll breed like a tame rabbit.

2. My lord, will you cut his throat, or shall I?

Here, give my dog-whip.

Here, here, here, let me beat out his brains, and that will decide it.

Ha! they bill like turtles. Udsookers, they set my old blood a-fire. I shall cuckold somebody before morning.

3. It's well I have a husband a-coming, or, ecod, I'd marry the baker; I would so. Nobody can knock at the gate; but presently I must be locked up; and here's the young grey-hound bitch can run loose about the house all the day long, she can. 'Tis very well.

la nourrice annonce l'arrivée du futur, elle saute de joie, elle embrasse la vieille : « O bon Dieu! « je vais mettre une chemise à dentelles quand je « devrais pour cela être fouettée jusqu'au sang[1]. » Tom vient lui-même et lui demande si elle veut être sa femme. « Monsieur, je ne désobéis jamais à mon « père excepté pour manger des groseilles vertes[2]. « — Mais votre père veut attendre une semaine? — « Oh! une semaine! je serai une vieille femme « après tant de temps que cela[3]! » Je ne puis pas traduire toutes ses réponses. Il y a un tempérament de chèvre sous ses phrases de servante. Elle épouse Tom en secret, à l'instant, et le chapelain leur souhaite beaucoup d'enfants[4]. « Par ma foi! dit- « elle, de tout mon cœur! plus il y en aura, plus « nous serons gais, je vous le promets, hé! nour- « rice[5]. » Mais le vrai futur se présente, et Tom se

1. O Lord, I'll go put on my laced smock, though I'm whipped till the blood run down my heels for it.

2. Sir, I never disobey my father in anything but eating of green gooseberries....

3. A week! Why, I shall be an old woman by that time!

4. Ecod, with all my heart! The more the merrier, I say; ha! nurse!

5. Le caractère de la nourrice est excellent. Fashion la remercie de l'éducation qu'elle a donnée à Hoyden:

« Alas, all I can boast of is, I gave her pure good milk, and so your honour would have said, an you had seen how the poor thing sucked it! Eh! God's blessing on the sweet face on it How it used to hang at this poor teat, and suck and squeeze, and kick, and sprawl it would, till the belly on't was so full, it would drop off like a leech! »

Cela est vrai, même après la nourrice de Juliette dans Shakspeare.

sauve. A l'instant son parti est pris, elle dit à la nourrice et au chapelain de tenir leurs langues : « J'épouserai celui-là aussi, voilà la fin de l'his- « toire[1]. » Elle s'en dégoûte pourtant, et assez vite, il n'est pas bien bâti, il ne lui donne guère d'argent de poche; elle hésite entre les deux, calcule : « Comment est-ce que je m'appellerais avec l'autre? « mistress, mistress, mistress quoi? Comment ap- « pelle-t-on cet homme que j'ai épousé, nourrice? « — *Squire* Fashion. — *Squire* Fashion! Oh bien! « squire, cela vaut mieux que rien[2]. Mais mylady, « cela vaut mieux encore. Est-ce que vous croyez « que je l'aime, nourrice? Par ma foi! je ne me sou- « cierai guère qu'il soit pendu quand je l'aurai « épousé une bonne fois. Non, ce qui me plaît, « c'est de penser au fracas que je ferai une fois à « Londres, car quand je serai les deux choses, « épousée et dame, par ma foi! nourrice, je me

1. Why, if you two you be sure to hold your tongues, and not say a word of what's past, I'll even marry this lord too.

NURSE.

What, two husbands, my dear?

HOYDEN.

Why, you had three, good nurse; you may hold your tongue....

2. But if leave my lord, I must leave my lady too; and when I rattle about the streets in my coach, they'll only say: There goes Mistress — Mistress — Mistress what? What is this man's name I have married, nurse?

NURSE.

'Squire Fashion.

HOYDEN.

'Squire Fashion is it? Well, 'squire, that's better than nothing.

« pavanerai avec les meilleures d'entre elles toutes[1]. » Elle est prudente pourtant, elle sait que son père a « son fouet de chiens à la ceinture, » et « qu'il la secouera ferme. » Elle prend ses précautions en conséquence : « Dites donc, nourrice, faites attention de vous mettre entre moi et mon père, car vous savez ses tours, il me jetterait par terre d'un coup de poing[2]. » Voilà la vraie sanction morale ; pour un si beau naturel, il n'y en a pas d'autre, et sir Tunbelly fait bien de la tenir à l'attache, avec un régime suivi de coups de pied quotidiens[3].

IX

Conduisons à la ville cette personne modeste, mettons-la avec ses pareilles dans la société des beaux. Toutes ces ingénues y font merveille, d'actions et de maximes. *L'Épouse campagnarde* de Wycherley a donné le ton. Quand par hasard une d'elles se

1. Love him! Why, do you think I love him, nurse? Ecod, I would not care if he were hanged, so I were but once married to him. No; that which pleases me is to think what work I'll make when I get to London; for when I am a wife and a lady both, nurse, ecod, I'll flaunt it with the best of 'em.

2. But, d'ye hear? Pray, take care of one thing : when the business comes to break out, be sure you get between me and my father; for you know his tricks; he will knock me down.

3. Voir aussi le caractère du jeune garçon lourdaud et bête squire Humphrey (*A Journey to London*, Vanbrugh). Il n'a qu'une idée, manger toujours.

trouve presque à demi honnête[1], elle a les façons et l'audace d'un hussard en robe. Les autres naissent avec des âmes de courtisane et de procureuse. « Si j'épouse mylord Aimwell, dit Dorinda, j'aurai « titre, rang, préséance, le parc, l'antichambre, de « la splendeur, un équipage, du bruit, des flam- « beaux. — Holà! ici les gens de mylady Aimwell! « — Des lumières, des lumières sur l'escalier! — « Faites avancer le carrosse de mylady Aimwell! « — Otez-vous de là, faites place à Sa Seigneurie. « Est-ce que tout cela n'a pas son prix [2]? » Elle est franche, et les autres aussi, Corinna, miss Betty, Belinda par exemple. Belinda a dit à sa « tante, dont la vertu chancelle : « Plus tôt vous capi- « tulerez, mieux cela vaudra. » Un peu plus tard, quand elle se décide à épouser Heartfree, pour sauver sa tante compromise, elle fait une profession de foi qui pronostique bien l'avenir du nouvel époux : « Si votre affaire n'était pas dans la ba- « lance, je songerais plutôt à pêcher quelque « odieux mari, homme de qualité pourtant, et je « prendrais le pauvre Heartfree seulement pour ga- « lant[3]. » Ces demoiselles sont savantes et en tout

1. L'Hippolyta de Wycherley, la Silvia de Farquhar.

2. If I marry my Lord Aimwell, there will be title, place, and precedence, the park, the play, and the drawing-room, splendour, equipage, noise, and flambeaux. « Hey, my Lady Aimwell's servants there! — Light, light to the stairs — my Lady Aimwell's coach put forward — stand by, make room for her ladyship. » — Are not those things moving?

3. Were it not for your affair in the balance, I should go

cas très-disposées à suivre les bonnes leçons. Écoutons plutôt miss Prue : « Regardez cela, ma« dame, regardez ce que M. Tattle m'a donné. Re« gardez, ma cousine, une tabatière! Et il y a du « tabac dedans ; tenez, en voulez-vous? Oh! Dieu! « que cela sent bon! M. Tattle sent bon partout, « sa perruque sent bon, et ses gants sentent bon, « et son mouchoir sent bon, très-bon, meilleur que « les roses. Sentez, maman, madame, veux-je dire. « Il m'a donné cette bague pour un baiser. (A « Tattle.) Je vous prie, prêtez-moi votre mouchoir. « Sentez, cousine. Il dit qu'il me donnera quelque « chose qui fera que mes chemises sentiront aussi « bon; cela vaut mieux que la lavande; je ne veux « plus que nourrice mette de lavande dans mes che« mises[1]. » C'est le caquetage étourdissant d'une jeune pie qui pour la première fois prend sa volée. Tattle, resté seul avec elle, lui dit qu'il va lui faire l'amour. « Bien, et de quelle façon me ferez-vous « l'amour? Allez, je suis impatiente que vous com« menciez. Dois-je faire l'amour aussi? Il faut que

near to pick up some odious man of quality yet, and only take poor Heartfree for a gallant.

1. Look you here, madam, then, what Mr. Tattle has given me. — Look you here, cousin; here's a snuff-box; nay, there's snuff in 't. Here, will you have any? — Oh Good, how sweet it is! Mr. Tattle is all over sweet; his peruke is sweet, and his gloves are sweet, and his handkerchief is sweet, pure sweet, sweeter than roses. — Smell him, mother, madam, I mean. — He gave me this ring for a kiss.... Smell, cousin; he says he'll give me something that will make my smocks smell this way. Is not it pure? 'Tis better than lavender, nurse. — I'm resolved I won't let nurse put any more lavander among my smocks — ha, cousin?

« vous me disiez comment. — Il faut que vous me « laissiez parler, miss, il ne faut pas que vous par- « liez la première; je vous ferai des questions, et « vous me ferez les réponses. — Ah! c'est donc « comme le catéchisme? Eh bien! allez, questionnez « —Pensez-vous que vous pourrez m'aimer?—Oui. « — Oh! diable! vous ne devez pas dire oui si vite, « vous devez dire non, ou que vous ne savez pas, ou « que vous ne sauriez répondre. — Comment! je « dois donc mentir?— Oui, si vous voulez être bien « élevée; toutes les personnes bien élevées mentent; « d'ailleurs vous êtes femme, et vous ne devez jamais « dire ce que vous pensez. Ainsi, quand je vous de- « mande si vous pouvez m'aimer, vous devez répon- « dre non et m'aimer tout de même. Si je vous de- « mande de m'embrasser, vous devez être en colère, « mais ne pas me refuser. — O bon Dieu! que ceci « est gentil! j'aime bien mieux cela que notre vieille « façon campagnarde de dire ce qu'on pense. Eh « bien! vrai, j'ai toujours eu grande envie de dire « des mensonges, mais on me faisait peur, et on me « disait que c'est un péché. — Eh bien! ma jolie « créature, voulez-vous me rendre heureux en me « donnant un baiser?—Non certes, je suis en colère « contre vous. (Elle court à lui et l'embrasse.) — « Holà! holà! c'est assez bien, mais vous n'auriez « pas dû me le donner, vous auriez dû me le laisser « prendre. — Ah bien! nous recommencerons[1]. »

1. MISS PRUE.
Well, and how will you make love to me.—Come, I long to

Elle fait des progrès si prompts qu'il faut enrayer la citation tout de suite. Et remarquez que la caque sent toujours le hareng. Toutes ces charmantes personnes arrivent très-vite au langage des laveuses de vaisselle. Quand Ben, le marin balourd, veut lui faire la cour, elle le renvoie avec des injures,

have you begin. — Must I make love too? You must tell me how.

TATTLE.

You must let me speak, miss; you must not speak first. I must ask you questions, and you must answer.

MISS PRUE.

What, is it like the catechism? — Come, then, ask me.

TATTLE.

D'ye think you can love me?

MISS PRUE.

Yes.

TATTLE.

Pooh, pox, you must not say yes already. I shan't care a farthing for you then in a twinkling.

MISS PRUE.

What must I say then?

TALTLE.

Why, you must say no, or you believe not, or you can't tell.

MISS PRUE.

Why, must I tell a lye then?

TATTLE.

Yes, if you'd be well bred. All well-bred persons lye. — Besides, you are a woman; you must never speak what you think. Your words must contradict your thoughts, but your actions may contradict your words. So when I ask you, if you can love me, you must say no; but you must love me too. — If I tell you you are handsome, you must deny it, and say I flatter you. — But you must think yourself more charming than I speak you, and like me, for the beauty which I say you have, as much as if I had it myself. — If I ask you to kiss me, you must be angry, but you must not refuse me....

MISS PRUE.

O Lord, I swear this is pure. — I like it better than our old-

elle se démène, elle lâche une gargouillade de petits cris et de gros mots, elle l'appelle grand veau marin. « Veau marin ! sale torchon que vous « êtes ! je ne suis pas assez veau pour lécher votre « museau peint, votre face de fromage[1] ! » Excitée par ces aménités, elle s'emporte, elle pleure, elle l'appelle *barrique de goudron puant*. On vient mettre

fashioned country way of speaking one's mind. And must not you lie too?

TATTLE.

Hum — yes. — But you must believe I speak truth....

MISS PRUE.

O Gemini! Well, I always had a great mind to tell lies. But they frightened me, and said it was a sin.

TATTLE.

Well, my pretty creature, will you make me happy by giving me a kiss?

MISS PRUE.

No, indeed; I am angry with you. (*Runs and kisses him.*)

TATTLE.

Hold, hold, that's pretty well. — But you should not have given it me, but have suffered me to have taken it.

MISS PRUE.

Well, we'll do it again.

TATTLE.

With all my heart. — Now then, my little angel. (*Kisses her.*)

MISS PRUE.

Pish.

TATTLE.

That is right. Again, my charmer. (*Kisses again.*)

MISS PRUE.

O fye, nay, now I can't abide you!

TATTLE.

Admirable! That was as well as if you had been born and bred in Covent Garden.

1. MISS PRUE.

Well, and there's a handsome gentleman, and a fine gentleman, and a sweet gentleman, that was here, that loves me, and

le holà dans cette première entrevue toute galante. Elle s'enflamme, elle crie qu'elle veut épouser Tattle, ou, au défaut, Robin le sommelier. Son père la menace des verges : « Au diable les verges! je veux un homme, j'aurai un homme[1] ! » Ce sont des cavales, jolies si vous voulez, et bondissantes; mais décidément, entre les mains de ces poëtes, l'homme naturel n'est plus qu'un échappé d'écurie ou de chenil.

Serez-vous plus content de l'homme cultivé? La vie mondaine qu'ils peignent est un vrai carnaval, et les têtes de leurs héroïnes sont des moulins d'imaginations extravagantes et de bavardage effréné. Voyez dans Congreve comme elles caquettent, avec quel flux de paroles, d'affectations, de quelle voix flûtée et modulée, avec quels gestes, quels tortille-

I love him; and if he sees you speak to me any more, he'll thrash your jacket for you, he will; you great sea-calf.

BEN.

What! do you mean that fair-weather spark that was here just now? Will he thrash my jacket? Let'n, let'n, let'n — but an he comes near me, mayhap I may give him a salt-eel for's supper, for all that. What does father mean, to leave me alone, as soon as I come home, with such a dirty dowdy? Sea-calf! I an't calf enough to lick your chalked face, you cheese-curd you.

1. Now my mind is set upon a man; I will have a man some way or other. Oh! methinks I'm sick when I think of a man....

FORESIGHT.

Hussy, you shall have a rod.

MISS PRUE.

A fiddle of a rod! I'll have a husband. And if you won't get me one, I'll get one for myself. I'll marry our Robin the butler. He says he loves me, and he's a handsome man, and shall be my husband. I warrant he'll be my husband, and thank me too, for he told me so.

ments des bras, du cou, quels regards levés au ciel, quelles gentillesses et quelles singeries[1]! « Es-tu sûre « que sir Rowland n'oubliera pas de venir, et qu'il ne « s'oubliera pas s'il vient? Sera-t-il importun, Foible, « et me pressera-t-il? car s'il n'était pas importun!... « Oh! je ne violerai jamais les convenances! je « mourrai de confusion si je suis forcée de faire « des avances! Oh! non, je ne pourrai jamais faire « d'avances. Je m'évanouirai s'il s'attend à des « avances. Non, j'espère que sir Rowland est trop « bien élevé pour mettre une dame dans la nécessité « de manquer aux formes. Je ne veux pas pourtant « être trop retenue, je ne veux pas le mettre au « désespoir; mais un peu de hauteur n'est pas dé- « placé, un peu de dédain attire. — Oui, un peu « de dédain convient à madame. — Oui, mais la « tendresse me convient mieux que tout : une sorte « d'air mourant. Tu vois ce portrait, n'est-ce pas, « Foible? Tu vois qu'il a quelque chose de noyé « dans le regard. Oui, j'aurai ce regard-là. Ma nièce « veut l'avoir, mais elle n'a pas les traits qu'il faut. « Sir Rowland est-il bien? Qu'on enlève ma toi- « lette, je m'habillerai en haut. Je veux recevoir sir « Rowland en haut. Est-il bien? Ne me réponds « pas. Je ne veux pas le savoir. Je veux être surprise. « Je veux qu'on me prenne par surprise. Et quel air « ai-je, Foible? — Un air tout à fait vainqueur, « madame. — Bien, mais comment le recevrai-je?

1. Congreve, *The Way of the World*.

« Dans quelle attitude ferai-je sur son cœur la pre-« mière impression? Serai-je assise? Non, je ne veux « pas être assise. Je marcherai. Oui, je marcherai « quand il entrera comme si je venais de la porte, « et puis je me retournerai en plein vers lui! Non, « ce serait trop soudain. Je serai couchée; c'est cela, « je serai couchée. Je le recevrai dans mon petit « boudoir, il y a un sopha. Oui, je ferai la pre-« mière impression sur un sopha. Je ne serai pas « couchée pourtant, mais penchée et appuyée sur « un coude, avec un pied un peu pendant, dépassant « la robe et dandinant d'une façon pensive. Oui, et « alors, aussitôt qu'il paraîtra, je sursauterai, c'est « cela, je sursauterai, et je serai surprise, et je me « lèverai pour aller à sa rencontre dans le plus joli « désordre [1]. » Ces agitations de coquette mûre deviennent encore plus véhémentes au moment cri-

1. But art thou sure Sir Rowland will not fail to come? Or will he not fail when he does come? Will he be importunate, Foible, and push? For if he should not be importunate — I shall never break decorum. — I shall die with confusion, if I am forced to advance. — Oh no, I can never advance. I shall swoon, if he should expect advances. No, I hope Sir Rowland is better bred than to put a lady to the necessity of breaking her forms. I won't be too coy neither — I won't give him despair. — But a little disdain is not amiss — a little scorn is alluring.

FOIBLE.

A little scorn becomes your Ladyship.

LADY WISHFORT.

Yes, but tenderness becomes me best — a sort of dyingness. You see that picture has a sort of a — ha, Foible? — a swimmingness in the eyes. — Yes, I'll look so. — My niece affects it. But she wants features. — Is Sir Rowland handsome? Let my toilet be removed. — I'll dress above. I'll receive Sir Rowland

tique [1]. Lady Pliant, sorte de Belise anglaise, se croit aimée de Millefond, qui ne l'aime pas du tout et qui tâche en vain de la détromper : « Pour l'amour « du ciel, madame ! — Oh ! ne nommez plus le ciel. « Bon Dieu, comment pouvez-vous parler du ciel « et avoir tant de perversité dans le cœur? Mais « peut-être vous ne pensez pas que ce soit un péché. « On dit qu'il y a des *gentlemen* parmi vous qui « ne pensent pas que ce soit un péché. Peut-être « n'est-ce point un péché pour ceux qui pensent « que ce n'en est pas un. En vérité, si je pensais « que ce n'est pas un péché... Pourtant mon hon- « neur... Non, non, levez-vous, venez, vous verrez « combien je suis bonne. Je sais que l'amour est « puissant, et que personne ne peut s'empêcher « d'être épris. Ce n'est pas votre faute... Et vrai-

here. — Is he handsome? Don't answer me. I won't know. I'll be inspirated. I'll be taken by surprise....

LADY WISHFORT.

And how do I look, Foible?

FOIBLE.

Most killing well, madam.

LADY WISHFORT.

Well, and how shall I receive him? In what figure shall I give his heart the first impression? — Shall I sit? — No, I won't sit — I'll walk — ay, I'll walk from the door upon his entrance, and then turn full upon him. — No, that will be too sudden. — I'll lie — ay, I'll lie down. — I'll receive him in my little dressing-room ; there is a couch. — Yes, yes, I'll give the first impression on a couch. — I won't lie neither, but loll and lean upon an elbow, with one foot a little dangling off, jogging in a thoughtfull way. — Yes ; and then as soon as he appears, start, — ay, start, and be surprised, and rise to meet him with most pretty disorder.

1. Congreve, *Double Dealer*.

« ment je jure que ce n'est pas non plus la mienne. « Comment pouvais-je m'empêcher d'avoir des « charmes? Et comment pouviez-vous vous empê- « cher de devenir mon captif? Je jure que c'est une « vraie pitié que ce soit une faute; mais mon hon- « neur... Oui, mais votre honneur aussi... Et le « péché! Oui, et la nécessité!... O Seigneur Dieu, « voici quelqu'un qui vient. Je n'ose rester. Bien, « vous devez réfléchir à votre crime, et lutter autant « que vous pourrez contre lui, — lutter, certaine- « ment; mais ne soyez pas mélancolique, ne vous « désespérez pas. N'imaginez pas non plus que je « vous accorderai jamais quoi que ce soit. Oh! non, « non... Mais faites état qu'il vous faut quitter toutes « les idées de mariage, car j'ai beau savoir que vous « n'aimiez Cynthia que comme un paravent de votre « passion pour moi, cela pourtant me rendrait « jalouse. Oh! bon Dieu, qu'est-ce que j'ai dit? « Jalouse, non, non. Je ne peux pas être jalouse, « puisque je ne dois pas vous aimer. Aussi n'espé- « rez pas; mais ne désespérez pas non plus. Oh! « les voilà qui viennent, il faut que je me sauve [1]. » Elle se sauve, et nous ne courons pas après.

1. MILLEFOND.

For heaven's sake, madam.

LADY PLIANT.

O, name it no more! — Bless me, how can you talk of heaven! and have so much wickedness in your heart! — May be you don't think it a sin. — They say some of you gentlemen don't think it a sin. — May be it is no sin to them that don't think it so. Indeed, if I did not think it a sin — But still my honour; if it were no sin. — But then to marry my daughter, for the



Cette étourderie, cette volubilité, cette jolie corruption, ces façons évaporées et affectées se rassemblent en un portrait le plus brillant, le plus mondain de ce théâtre, celui de mistress Millamant, « une belle dame, » dit la liste des personnages [1]. Elle entre « toutes-voiles dehors, l'éventail ouvert, » traînant l'équipage de ses falbalas et de ses rubans, fendant la presse des fats dorés, attifés, en perruques fines, qui papillonnent sur son passage, dédaigneuse et folâtre, spirituelle et moqueuse, jouant avec les galanteries, pétulante, ayant horreur de toute parole grave et de toute action soutenue, ne s'accommodant que du changement et du plaisir.

conveniency of frequent opportunities. — I'll never consent to that. As sure as can be, I'll break the match.

MILLEFOND.

Death and amazement! Madam, upon my knees.

LADY PLIANT.

Nay, nay, rise up. Come, you shall see my good nature. I know Love is powerful, and nobody can help his passion. 'Tis not your fault; nor I swear it is not mine. — How can I help it, if I have charms? And how can you help it if you are made a captive? I swear it is pity it should be a fault. — But my honour. — Well, but your honour too. — But the sin! — Well, but the necessity. — O Lord, here is somebody coming. I dare not stay. Well, you must considerer of your crime, and strive as much as can be against it. — Strive, be sure. — But don't be melancoly, don't despair. — But never think that I'll grant you anything. O Lord, no. — But be sure you lay aside all thoughts of the marriage; for though I know you don't love Cynthia, only as a blind for your passion for me, yet it will make me jealous. — O Lord, what did I say? Jealous! No, no; I can't be jealous, for I must not love you. — Therefore don't hope. — But don't despair neither. — O, they are coming; I must fly.

1. Congreve. *The Way of the World.*

Elle rit des sermons de Mirabell, son prétendant. « N'ayez donc pas cette figure tragique, inflexible-« ment sage, comme Salomon dans une vieille tapis-« serie, quand on va couper l'enfant.... Ha! ha! ha! « pardonnez-moi, il faut que je rie; ha! ha! ha! « quoique je vous accorde que c'est un peu bar-« bare[1]. » Elle éclate, puis elle se met en colère, puis elle badine, puis elle chante, puis elle fait des mines. Le décor change à chaque mouvement et à vue. C'est un vrai tourbillon; tout tourne dans sa cervelle comme dans une horloge dont on a cassé le grand ressort. Rien de plus joli que sa façon d'entrer en ménage. « Ah! je ne me marierai jamais que je « ne sois sûre d'abord de faire ma volonté et mon « plaisir. Écoutez bien, je ne veux pas qu'on me « donne de petits noms après que je serai mariée; « positivement, je ne veux pas de petits noms. — « De petits noms? — Oui, comme ma femme, mon « amie, ma chère, ma joie, mon bijou, mon amour, « mon cher cœur, et tout ce vilain jargon de fami-« liarité nauséabonde entre mari et femme. Je ne « supporterai jamais cela. Bon Mirabell, ne soyons « jamais familiers ou tendres. N'allons jamais en « visite ensemble, ni au théâtre ensemble. Soyons « étrangers l'un pour l'autre et bien élevés; soyons

1. Sententious Mirabell! Prithee. dont look with that violent and inflexible wise face, like Salomon of the dividing of the child in an old tapestry hanging.... Ha, ha, ha, pardon me, dear creature, I must laugh, though I grant you 'tis a little barbarous, ha, ha, ah!

« aussi étrangers que si nous étions mariés depuis « longtemps, et aussi bien élevés que si nous n'étions « pas mariés du tout... J'aurai la liberté de rendre « des visites à qui je voudrai, et d'en recevoir de « qui je voudrai, d'écrire et recevoir des lettres, « sans que vous m'interrogiez, sans que vous me « fassiez la mine. Je viendrai dîner quand il me « plaïra ; je dînerai dans mon boudoir quand je « serai de mauvaise humeur, et cela sans donner « de raison. Mon cabinet sera inviolable ; je serai « la seule reine de ma table à thé, vous n'en appro- « cherez jamais sans demander permission d'abord, « et enfin, partout où je serai, vous frapperez tou- « jours à la porte avant d'entrer [1]. » Le code est

1. Ah ! I'll never marry unless I am first made sure of my will and pleasure !. . My dear liberty, shall I leave thee ? My faithful solitude, my darling contemplation, must I bid you adieu? Ay, adieu; my morning thoughts, agreable wakings, indolent slumbers, all ye douceurs, ye sommeils du matin, adieu. — I can't do it; 'tis more than impossible. — Positively, Mirabell, I'll lie a bed in a morning as long as I please.

MIRABELL.

Then I'll get up in a morning as early as I please.

MILLAMANT.

Ah ! idle creature, get up when you will. And d'ye hear, I won't be called names after I'm married; positively, I won't be called names.

MIRABELL.

Names !

MILLAMANT.

Ay, as wife, spouse, my dear, joy, jewel, love, sweet heart, and the rest of that nauseous cant, in which men and their wives are so fulsomely familiar. — I shall never bear that. — Good Mirabell, don't let us be familiar or fond, nor kiss before folks, like my Lady Fadler and Sir Francis. Let us never visit

complet; j'y voudrais pourtant encore un article, la séparation de biens et de corps; ce serait le vrai mariage mondain, c'est-à-dire le divorce décent. Et je réponds que dans deux ans Mirabell et sa femme y viendront. Au reste tout ce théâtre y aboutit; car remarquez qu'en fait de femmes, d'épouses surtout, je n'en ai présenté que les aspects les plus doux. Il est sombre au fond, amer, et par-dessus tout pernicieux. Il présente le ménage comme une prison, le mariage comme une guerre, la femme comme une révoltée, l'adultère comme une issue, le désordre comme un droit, et l'extravagance comme un plaisir[1].

together, nor go to a play together; but let us be very strange and well bred. Let us be as strange as if we had been married a great while, and as well bred as if we were not married at all.

MIRABELL.

Shall I kiss your hand upon the contract?

MILLAMANT.

Fainall, what shall I do? Shall I have him? I think I must have him.

FAINALL.

Ay, ay, take him, take him. What should you do?

MILLAMANT.

Well, then — I'll take my death I'm in a horrid fright. — Fainall, I shall never say it. — Well — I think — I'll endure you.

FAINALL.

Fy, fy, have him, have him, and tell him so in plain terms. For I am sure you have a mind to him.

MILLAMANT.

Are you? I think I have. — And the horrid man looks as if he thought so too. — Well, you ridiculous thing you, I'll have you. — I won't be kissed, nor I won't be thanked. — Here, kiss my hand though. — So hold your tongue now; don't say a word.

1. AMANDA.

How did you live together?

Une femme comme il faut se couche au matin, se lève à midi, maudit son mari, écoute des gravelures, court les bals, hante les théâtres, déchire les réputations, met chez elle un tripot, emprunte de l'argent, agace les hommes, traîne et accroche son honneur et sa fortune à travers les dettes et les rendez-vous. « Nous sommes aussi perverses que « les hommes, dit lady Brute, mais nos vices pren- « nent une autre pente. A cause de notre poltron- « nerie, nous nous contentons de mordre par der- « rière, de mentir, de tricher aux cartes, et autres « choses pareilles; comme ils ont plus de courage « que nous, ils commettent des péchés plus hardis

BERINTHIA.

Like man and wife, asunder. He loved the country, and I the town; he hawks and hounds, I coaches and equipage; he eating and drinking, I carding and playing; he the sound of a horn, I the squeak of a fiddle. We were dull company at table; worse a-bed. Whenever we met, we gave one another the spleen; and never agreed but once, which was about lying alone. (Vanbrugh, *Relapse*, acte II, fin.)

Voyez encore dans Vanbrugh, *A Journey to London*. Rarement la laideur et la corruption de la nature brutale ou mondaine ont été étalées plus à vif. La petite Betty et son frère sont à pendre.

MISTRESS FORESIGHT.

Do you think any woman honest?

SCANDAL.

Yes, several, very honest.—They'll cheat a little at cards, sometimes; but that is nothing.

MISTRESS FORESIGHT.

Pshaw! But virtuous, I mean.

SCANDAL.

Yes, faith. I believe some women are virtuous too. But 'tis as I believe — some men are valiant through fear. — For why should a man court danger, or a woman shun pleasure?

(Congreve, *Love for Love.*)

« et plus imprudents : ils se querellent, se battent, « jurent, boivent, blasphèment, et le reste[1]. » Excellent résumé, où les *gentleman* sont compris comme les autres! Le monde n'a fait que les munir de phrases correctes et de beaux habits. Ils ont ici, chez Congreve surtout, le style le plus élégant; ils savent surtout donner la main aux dames, les entretenir de nouvelles; ils sont experts dans l'escrime des ripostes et des répliques; ils ne se décontenancent jamais, ils trouvent des tournures pour faire entendre les idées scabreuses; ils discutent fort bien, ils parlent excellemment, ils saluent mieux encore; mais, en somme, ce sont des drôles. Ils sont épicuriens par système, séducteurs par profession. Ils mettent l'immoralité en maximes et raisonnent leur vice. « Donnez-moi, dit l'un d'eux, un homme qui « tienne ses cinq sens aiguisés et brillants comme « son épée, qui les garde toujours dégaînés dans « l'ordre convenable, avec toute la portée possible, « ayant sa raison comme général, pour les détacher « tour à tour sur tout plaisir qui s'offre à propos, « et pour ordonner la retraite à la moindre appa- « rence de désavantage et de danger. J'aime une

1. We are as wicked as men; but our vices lie another way. They have more courage than we; so they commit more bold impudent sins. They quarrel, fight, swear, drink, blaspheme, and the like. Whereas we, being cowards, only backbite, tell lies, cheat cards, and so forth. (Vanbrugh, *Provoked Wife.*)

Voyez aussi dans cette pièce le caractère de Mademoiselle, femme de chambre française. Ils représentent le vice français comme plus impudent encore que le vice anglais.

« belle maison, mais pourvu qu'elle soit à un « autre, et voilà justement comme j'aime une belle « femme [1]. » Tel séduit de parti pris la femme de son ami; un autre, sous un faux nom, prend la fiancée de son frère. Tel suborne des témoins pour accrocher une dot. Je prie le lecteur d'aller lire lui-même les stratagèmes délicats de Worthy, de Mirabell et des autres. Ce sont des coquins froids qui manient le faux, l'adultère, l'escroquerie en experts. On les présente ici comme des gens de bel air; ce sont les *jeunes-premiers*, les héros, et comme tels ils obtiennent à la fin les héritières [2]. Il faut voir dans Mirabell, par exemple, ce mélange de corruption et d'élégance; mistress Fainall, son ancienne maîtresse,

1. Give me a man that keeps his five senses keen and bright as his sword, that has them always drawn out in their just order and strength, with his reason as commander at the head of them, that detaches them by turns upon whatever party of pleasure agreably offers, and commands them to retreat upon the least appearance of disadvantage or danger.

I love a fine house, but let another keep it; and so just I love a fine woman. (Acte I, scène I.)

Catéchisme de l'amour :

What are the objects of that passion?

Youth, beauty, and clean linen.

(Farquhar, *The Beaux Stratagem.*)

As I am a gentleman, a man of the town, one that wears good clothes, eats, drinks, and wenches sufficiently.

(Dryden, *Mock Astrologer.*)

2. The first thing that I would do, should be to lie with her chambermaid, and hire three or four wenches of the neighbourhood to report that I have got them with child.

I never quarrel with anything in my cups, but an oyster-wench, or a cookmaid; and if they be not civil, I knock them down.

mariée par lui à un ami commun qui est un misérable, se plaint à lui de cet odieux mariage. Il l'apaise, il la conseille, il lui indique la mesure précise, le vrai biais qui doit accommoder les choses : « Vous devez avoir du dégoût pour votre « mari, mais tout juste ce qu'il en faut afin d'avoir « du goût pour votre amant[1]. » Elle s'écrie avec désespoir : « Pourquoi m'avez-vous fait épouser cet « homme? » Il sourit d'un air composé : « Pour- « quoi commettons-nous tous les jours des actions « dangereuses et désagréables? Pour sauver cette « idole, la réputation[2]. » Comme ce raisonnement est tendre! Peut-on mieux consoler une femme qu'on a jetée dans l'extrême malheur? Et comme l'insinuation qui suit est d'une logique touchante! « Si la « familiarité de nos amours avait produit les consé- « quences que vous redoutiez, sur qui auriez-vous « fait tomber le nom de père avec plus d'apparence « que sur un mari[3]? » Il insiste en style excellent; écoutez ce dilemme d'un homme de cœur: « Votre « mari était juste ce qu'il nous fallait: ni trop vil,

1. You should have just so much disgust for your husband as may be sufficient to make you relish your lover.

(Congreve, *The Way of the World*, acte II, scène IV.)

2. MISTRESS FAINALL.

Why did you make me marry this man?

MIRABELL.

Why do we daily commit disagreeable and dangerous actions? To save that idol reputation....

3. If the familiarity of our loves had produced that consequence of which you were apprehensive, where could you have fixed a father's name with credit, but on a husband?



« ni trop honnête. Un meilleur eût mérité de ne pas « être *sacrifié* à cette occasion; un pire n'aurait pas « répondu à notre idée. Quand vous serez lasse de « lui, vous savez le remède[1]. » C'est ainsi qu'on ménage les sentiments d'une femme, surtout d'une femme qu'on a aimée. Pour comble, ce délicat entretien a pour but de faire entrer la pauvre délaissée dans une intrigue basse qui procurera à Mirabell une jolie femme et une belle dot. Certainement le *gentleman* sait son monde, on ne saurait mieux que lui employer une ancienne maîtresse. Voilà les personnages cultivés de ce théâtre, aussi malhonnêtes que les personnages incultes : ayant transformé les mauvais instincts en vices réfléchis, la concupiscence en débauche, la brutalité en cynisme, la perversité en dépravation; égoïstes de parti pris, sensuels avec calcul, immoraux de maximes, réduisant les sentiments à l'intérêt, l'honneur aux bienséances, et le bonheur au plaisir.

La restauration anglaise tout entière fut une de ces grandes crises qui, en faussant le développement d'une société et d'une littérature, manifestent l'esprit intérieur qu'elles altèrent et qui les contredit. Ni les forces n'ont manqué à cette société, ni le talent n'a manqué à cette littérature; les hommes du monde ont été polis, et les écrivains ont été inventifs. On eut une cour, des salons, une conversation.

1. A better man ought no to have been sacrificed to the occasion; a worse had not answered the purpose. When you are weary of him, you know your remedy.

la vie mondaine, le goût des lettres, l'exemple de la France, la paix, le loisir, le voisinage des sciences, de la politique, de la théologie, bref toutes les circonstances heureuses qui peuvent élever l'esprit et civiliser les mœurs. On eut la vigueur satirique de Wycherley, le brillant dialogue et la fine moquerie de Congreve, le franc naturel et l'entrain de Vanbrugh, les inventions multipliées de Farquhar, bref toutes les ressources qui peuvent nourrir l'esprit comique et ajouter un vrai théâtre aux meilleures constructions de l'esprit humain. Rien n'aboutit, et tout avorta. Ce monde n'a laissé qu'un souvenir de corruption : cette comédie est demeurée un répertoire de vices; cette société n'a eu qu'une élégance salie; cette littérature n'a atteint qu'un esprit refroidi. Les mœurs ont été grossières ou frivoles; les idées sont demeurées incomplètes ou futiles. Par dégoût et par contraste, une révolution se préparait dans les inclinations littéraires et dans les habitudes morales en même temps que dans les croyances générales et dans la constitution politique. L'homme changeait tout entier, et d'une seule volte-face. La même répugnance et la même expérience le détachaient de toutes les parties de son ancien état. L'Anglais découvrait qu'il n'est point monarchique, papiste, ni sceptique, mais libéral, protestant et croyant. Il comprenait qu'il n'est point viveur ni mondain, mais réfléchi et intérieur. Il y a en lui un trop violent courant de vie animale pour qu'il puisse, sans danger, se lâcher du côté de la jouissance; il lui faut une barrière de

raisonnements moraux qui réprime ses débordements. Il y a en lui un trop fort courant d'attention et de volonté pour qu'il puisse s'employer à porter des bagatelles; il lui faut quelque lourd travail utile qui dépense sa force. Il a besoin d'une digue et d'un emploi. Il lui faut une constitution et une religion qui le refrènent par des devoirs à observer, et qui l'occupent par des droits à défendre. Il n'est bien que dans la vie sérieuse et réglée; il y trouve le canal naturel et le débouché nécessaire de ses facultés et de ses passions. Dès à présent il y entre, et ce théâtre lui-même en porte la marque. Il se défait et se transforme. Collier l'a discrédité, Addison le blâme. Le sentiment national s'y réveille : les mœurs françaises y sont raillées; les prologues célèbrent les défaites de Louis XIV; on y présente sous un jour ridicule ou odieux la licence, l'élégance et la religion de sa cour[1]. L'immoralité par degrès y diminue, le mariage est plus respecté, les héroïnes ne vont plus qu'au bord de l'adultère[2]; les viveurs s'arrêtent au moment scabreux : tel à cet instant se dit purifié et parle en vers pour mieux marquer son enthousiasme, tel loue le mariage[3]; quelques-uns, au cinquième acte, aspirent à la vie rangée. On verra bientôt Steele écrire une pièce morale intitulée *le Héros chrétien*.

1. Rôle du chapelain Foigard dans Farquhar (*Beaux Stratagem*), de Mademoiselle, et en général, de tous les Français.

2. Rôle d'Amanda dans *Relapse* (Vanbrugh); rôle de mistress Sullen, conversion des deux viveurs, dans *The Beaux Stratagem* (Farquhar).

3. Though marriage be a lottery in which there are a won-

Désormais la comédie décline, et le talent littéraire se porte ailleurs. L'essai, le roman, le pamphlet, la dissertation, remplacent le drame, et l'esprit anglais classique, abandonnant des genres qui répugnent à sa structure, commence les grandes œuvres qui vont l'éterniser et l'exprimer.

X

Cependant, dans ce déclin continu de l'invention théâtrale et dans ce vaste déplacement de la séve littéraire, quelques pousses percent encore de loin en loin du côté de la comédie ; c'est que les hommes ont toujours envie de se divertir, et que le théâtre est toujours un lieu de divertissement. Une fois que l'arbre est planté, il subsiste, maigrement sans doute, avec de longs intervalles de sécheresse presque complète et d'avortements presque constants, destiné pourtant à des renouvellements imparfaits, à des demi-floraisons passagères, parfois à des productions inférieures qui bourgeonnent dans ses plus bas rameaux. Même lorsque les grands sujets sont épuisés, il y a place encore çà et là pour des inventions heureuses. Qu'un homme d'esprit, adroit, exercé, se rencontre, il saisira les grotesques au passage ; il

drous many blanks, yet there is one inestimable lot, in which the only heaven upon earth is written.

To be capable of loving one, doubtless is better than to possess a thousand. (*Vanbrugh.*)

portera sur la scène quelque vice ou quelque travers de son temps ; le public accourra, et ne demandera pas mieux que de se reconnaître et de rire. Il y eut un de ces succès, lorsque Gay, dans son *Opéra du Gueux*, mit en scène la coquinerie du grand monde, et vengea le public de Walpole et de la cour. Il y eut un de ces succès, lorsque Goldsmith, inventant une série de méprises, conduisit son héros et son auditoire à travers cinq actes de quiproquos[1]. Après tout, si la vraie comédie ne peut vivre qu'en certains siècles, la comédie ordinaire peut vivre dans tous les siècles. Elle est trop voisine du pamphlet, du roman, de la satire, pour ne pas se relever de temps en temps par le voisinage du roman, de la satire et du pamphlet. Si j'ai un ennemi, au lieu de l'attaquer dans une brochure, je puis le transporter sur les planches. Si je suis capable de bien peindre un personnage dans un récit, je ne suis pas fort éloigné du talent qui rassemblera toute l'âme de ce personnage en quelques réponses. Si je sais railler joliment un vice dans une pièce de vers, je parviendrai sans trop d'efforts à faire parler ce vice par la bouche d'un acteur. Du moins, je serai tenté de l'entreprendre ; je serai séduit par l'éclat extraordinaire que la rampe, la déclamation, la mise en scène donnent à une idée ; j'essayerai de porter la mienne sous cette lumière intense ; je m'y emploierai, quand même il s'agirait pour cela de forcer un peu ou

1. She stoops to conquer.

beaucoup mon talent. Au besoin, je me ferai illusion; je remplacerai par des expédients l'originalité native et le vrai génie comique; si en quelques points on reste au-dessous des premiers maîtres, en quelques points aussi on peut les surpasser; on peut travailler son style, raffiner, trouver de plus jolis mots, des railleries plus frappantes, un échange plus vif de ripostes brillantes, des images plus neuves, des comparaisons plus pittoresques; on peut prendre à l'un un caractère, à l'autre une situation, emprunter chez une nation voisine, dans un théâtre vieilli, aux bons romans, aux pamphlets mordants, aux satires limées, aux petits journaux, accumuler les effets, servir au public un ragoût plus concentré et plus appétissant; on peut surtout perfectionner sa machine, huiler ses rouages, arranger les surprises, les coups de théâtre, le va-et-vient de l'intrigue en constructeur consommé. L'art de bâtir les pièces est capable de progrès comme l'art de faire des horloges. Un vaudevilliste, aujourd'hui, trouve ridicule la moitié des dénoûments de Molière; et, en effet, beaucoup de vaudevillistes font les dénoûments mieux que Molière; on parvient, à la longue, à ôter du théâtre toutes les maladresses et toutes les longueurs. Un style piquant et un agencement parfait; du sel dans toutes les paroles et du mouvement dans toutes les scènes; une surabondance d'esprit et des merveilles d'habileté; par-dessus tout cela, une vraie verve animale et le secret plaisir de se peindre, de se justifier, de se glorifier publiquement soi-même :

voilà les origines de *l'École de médisance*, et voilà les sources du talent et du succès de Sheridan.

Il était contemporain de Beaumarchais, et par son talent comme par sa vie il lui ressemble. Les deux moments, les deux théâtres, les deux caractères se correspondent. Comme Beaumarchais, c'est un aventurier heureux, habile, aimable et généreux, qui arrive au succès par le scandale, qui tout d'un coup petille, éblouit, monte d'un élan au plus haut de l'empyrée politique et littéraire, semble se fixer parmi les constellations, et, pareil à une fusée éclatante, aboutit vite à l'épuisement. Rien ne lui avait manqué; il avait tout atteint, de prime-saut, sans effort apparent, comme un prince qui n'a qu'à se montrer pour trouver sa place. Tout ce qu'il y a de plus exquis dans le bonheur, de plus brillant dans l'art, de plus élevé dans le monde, il l'avait pris et comme par droit de naissance. Le pauvre jeune homme inconnu, traducteur malheureux d'un sophiste grec illisible, et qui, à vingt ans, se promenait dans Bath avec un gilet rouge et un chapeau à cornes, sec d'espérances et toujours averti du vide de ses poches, avait gagné le cœur de la beauté et de la musicienne la plus admirée de son temps, l'avait enlevée à dix adorateurs riches, élégants, titrés, s'était battu avec le plus mystifié des dix, l'avait battu, avait emporté d'assaut la curiosité et l'attention publique. De là, s'attaquant à la gloire et à l'argent, il avait jeté coup sur coup à la scène les pièces les plus diverses et les plus applaudies, comédies, farce, opéra, vers

sérieux; il avait acheté, exploité un grand théâtre sans avoir un sou, improvisé les succès et les bénéfices, et mené la vie élégante parmi les plaisirs les plus vifs de la société et de la famille, au milieu de l'admiration et de l'étonnement universels. De là, aspirant plus haut encore, il avait conquis la puissance, il était entré à la Chambre des communes, il s'y était montré l'égal des premiers orateurs, il avait combattu Pitt, accusé Warren Hastings, appuyé Fox, raillé Burke, soutenu, avec éclat, avec désintéressement et avec constance, le rôle le plus difficile et le plus libéral; il était devenu l'un des trois ou quatre hommes les plus remarqués de l'Angleterre, l'égal des plus grands seigneurs, l'ami du prince royal, même à la fin grand fonctionnaire, receveur général du duché de Cornwall, trésorier de la flotte. En toute carrière, il prenait la tête. « Quelque chose « que Sheridan ait faite ou voulu faire, dit lord « Byron, cette chose-là a toujours été par excellence « la meilleure de son espèce. Il a écrit la meilleure « comédie, *l'École de médisance;* le meilleur opéra, « *la Duègne* (bien supérieur, selon moi, à ce pam- « phlet populacier, *l'Opéra du Gueux*); la meilleure « farce, *le Critique* (elle n'est que trop bonne pour « servir de petite pièce); la meilleure épître, *le mo-* « *nologue sur Garrick.* Et, pour tout couronner, il a « prononcé ce fameux discours sur Warren Hastings, « la meilleure harangue qu'on ait jamais composée « ou entendue en ce pays. » Toutes les règles ordinaires se renversaient pour lui. Il avait quarante-

quatre ans; les dettes commençaient à pleuvoir sur lui; il avait trop soupé et trop bu; ses joues étaient pourpres, son nez enflammé. Dans ce bel état il rencontre chez le duc de Devonshire une jeune fille charmante, dont il s'éprend. Au premier aspect, elle s'écrie : « Quelle horreur, un vrai monstre! » Il cause avec elle; elle avoue qu'il est fort laid, mais qu'il a beaucoup d'esprit. Il cause une seconde fois, une troisième fois, elle le trouve fort aimable. Il cause encore, elle l'aime, et veut à toute force l'épouser. Le père, homme prudent, qui souhaite rompre l'affaire, déclare que son futur gendre devra fournir un douaire de quinze mille livres sterling; les quinze mille livres sterling se trouvent comme par enchantement déposées entre les mains d'un banquier; le nouveau couple part pour la campagne, et le père rencontrant son fils, un grand fils bien découplé, fort mal disposé en faveur de ce mariage, lui persuade que ce mariage est la chose la plus raisonnable qu'un père puisse faire et l'événement le plus heureux dont un fils puisse se réjouir. Quel que fût l'homme et quelle que fût l'affaire, il persuadait; nul ne lui résistait, tout le monde tombait sous le charme. Quoi de plus difficile, étant laid, que de faire oublier à une jeune fille qu'on est laid?

Il y a quelque chose de plus difficile, c'est de faire oublier à un créancier qu'on lui doit de l'argent. Il y a quelque chose de plus difficile encore, c'est de se faire prêter de l'argent par un créancier qui vient demander de l'argent. Un jour un de ses amis est

arrêté pour dettes; Sheridan fait venir M. Henderson, le fournisseur rébarbatif, l'amadoue, l'intéresse, l'attendrit, l'exalte, l'enveloppe de considérations générales et de haute éloquence, si bien que M. Henderson offre sa bourse, veut absolument prêter deux cents livres sterling, insiste, et, à la fin, à sa grande joie, obtient la permission de les prêter. Nul n'était plus aimable, plus prompt à gagner la confiance; rarement le naturel sympathique, affectueux et entraînant s'est déployé plus entier : il séduisait, cela est à la lettre. Au matin, les créanciers et les visiteurs remplissaient toutes les chambres de son appartement; il arrivait souriant, d'un air aisé, avec tant d'ascendant et de grâce, que les gens oubliaient leurs besoins, leurs demandes, et semblaient n'être venus que pour le voir. Sa verve était irrésistible; point d'esprit plus éblouissant; il était inépuisable en bons mots, en inventions, en saillies, en idées neuves; lord Byron, qui était bon juge, dit qu'il n'a jamais entendu ni imaginé de conversation plus extraordinaire. On passait la nuit à l'écouter; nul ne l'égalait dans un souper; même ivre, il gardait son esprit. Un jour il est ramassé par la garde, et on lui demande son nom; il répond gravement : « Wilberforce. » Avec les étrangers, avec les inférieurs, nulle morgue, nulle roideur; il avait par excellence ce naturel expansif qui se montre toujours tout entier, qui ne réserve rien de lui-même, qui s'abandonne et se donne; il pleurait en recevant de lord Byron une louange sincère, ou en contant ses mi-



sères de plébéien parvenu. Rien de plus charmant que ces effusions; elles mettent d'abord les hommes sur un pied de paix, d'amitié; ils quittent tout de suite leur attitude défensive et précautionnée; ils voient qu'on se livre à eux, et, par contre-coup, ils se livrent; l'épanchement a provoqué l'épanchement. Un instant après, on voyait jaillir chez Sheridan la verve impétueuse et étincelante; l'esprit partait, petillait comme une fusillade; il parlait seul, avec un éclat soutenu, une variété, un élan inépuisables, jusqu'à cinq heures du matin. Contre un tel besoin d'improviser, de jouir et de s'épancher, un homme est tenu de se mettre en garde; la vie ne se mène point comme une fête; elle est une lutte contre les autres et contre soi-même; il faut y considérer l'avenir, se défier, s'approvisionner; on n'y subsiste point sans des précautions de marchand et des calculs de bourgeois. Quand on soupe trop souvent, on finit par ne plus pouvoir dîner; quand on a les poches percées, les écus s'écoulent; rien de plus plat que cette vérité, mais elle est vraie. Les dettes s'accumulaient, l'estomac ne digérait plus. Il avait perdu sa place au Parlement, son théâtre avait brûlé; les huissiers se succédaient, et les gens de loi avaient depuis longtemps pris possession de sa maison. A la fin, un recors arrêta le mourant dans son lit, voulut l'emmener dans ses couvertures, et ne lâcha prise que par crainte d'un procès : le médecin avait déclaré que le malade mourrait en route. Un journal fit honte aux grands seigneurs qui lais-

saient finir si misérablement un pareil homme; ils accoururent et déposèrent leurs cartes à la porte. Au convoi, deux frères du roi, des ducs, des comtes, des évêques, les premiers personnages de l'Angleterre portèrent ou suivirent le corps. Singulier contraste, et qui montre en abrégé tout ce talent et toute cette vie : des lords à ses funérailles et des recors à son chevet.

Son théâtre y est conforme : tout y brille, mais le métal n'est pas tout à lui, ni du meilleur aloi. Ce sont des comédies de société, les plus amusantes qu'on ait jamais faites, mais ce ne sont guère que des comédies de société. Imaginez les demi-*charges* qu'on improvise vers onze heures du soir dans un salon où l'on est intime. Sa première pièce, *les Rivaux*, plus tard sa *Duègne* et son *Critique*, en regorgent et ne renferment guère que cela. Il y en a sur la voisine, mistress Malaprop, une sotte prétentieuse qui emploie les grands mots à tort et à travers, se sait bon gré de si bien placer les *épitaphes* devant les substantifs, et jure que sa nièce est aussi méchante qu'une *allégorie* sur les bords du Nil. Il y en a sur le voisin, M. Acres, un Fier-à-Bras improvisé, qui se laisse engager dans un duel, et, amené sur le terrain, pense à l'effet des balles, se représente le testament, l'enterrement, l'embaumement, et voudrait bien être au logis. Il y en a sur un domestique pataud et poltron, sur un père colérique et braillard, sur une jeune fille sentimentale et romanesque, sur un

Irlandais duelliste et chatouilleux. Tout cela défile et se heurte sans trop d'ordre à travers les surprises d'une intrigue double, à force d'expédients et de rencontres, sans le gouvernement ample et régulier d'une idée maîtresse. Mais on a beau sentir le placage, l'entrain emporte tout; on rit de bon cœur; chaque scène détachée passe bouffonne et rapide; on oublie que le valet pataud a des répliques aussi ingénieuses que Sheridan lui-même[1], et que le gentilhomme irascible parle aussi bien que le plus élégant des écrivains[2]. Aussi bien l'inventeur est un écrivain; si, par verve et par esprit de société, il a voulu divertir autrui et se divertir lui-même, il n'a pas oublié les intérêts de son talent et le soin de sa gloire. Il a du goût, il sent les finesses du style, le mérite d'une image nouvelle, d'une opposition frappante, d'une insinuation ingénieuse et calculée. Il a surtout de l'esprit, un prodigieux esprit de conversation, l'art de garder, de réveiller toujours l'atten-

1. ACRES.

Odds blades! David, no gentleman will ever risk the loss of his honour.

DAVID.

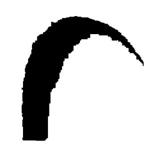
I say than, it would be but civil in honour never to risk the loss of a gentleman. Look'ee, master, this honour seems to me a marvellousy false friend, ay truly, a very courtier-like servant.

2. SIR ANTHONY,

Nan, but Jack, such eyes! So innocently wild! So bashfully irresolute! not a glance but speaks and kindle some thought of love! Then, Jack! her cheeks! so deeply blushing at the insinuation, of her tell-tale eyes! Then, Jack, her lips! O Jack, lips, smiling at their own discretion, and if not smiling, more sweetly pouting, more lovely in sullenness!

tion, d'être mordant, divers, imprévu, de lancer la riposte, de mettre en relief la sottise, d'accumuler coup sur coup les saillies et les mots heureux. Enfin, il s'est formé depuis sa première pièce, il a acquis l'expérience du théâtre; il travaille et rature; il essaye ses diverses scènes, il les récrit, il les agence; il veut que rien ne suspende l'intérêt, que nulle invraisemblance ne choque le spectateur, que sa comédie roule avec la précision, la sûreté, l'unité d'une belle machine. Il compose de bons mots, il les remplace par de meilleurs, il aiguise toutes ses railleries, il les serre comme un faisceau de dards, et met de sa main au dernier feuillet : « Fini, « grâce à Dieu. — Amen ! » — Il a raison, car l'œuvre lui a coûté de la peine ; il n'en fera pas une seconde. Ces sortes d'écrits, artificiels et condensés comme les satires de La Bruyère, ressemblent à une fiole ciselée, où l'auteur a distillé, sans en réserver rien, toute sa réflexion, toutes ses lectures et tout son esprit.

Qu'y a-t-il dans cette célèbre *École de médisance?* Et comment a-t-il fait pour jeter sur cette comédie anglaise, qui allait s'éteignant chaque jour davantage, l'illumination d'un dernier succès? Il prit deux personnages de Fielding, Blifil et Tom Jones ; deux pièces de Molière, le *Misanthrope* et le *Tartufe;* et de ces deux substances puissantes, condensées avec une dextérité admirable, il a fait un feu d'artifice le plus brillant qu'on ait jamais vu. Chez Molière, il n'y a qu'une médisante, Célimène ; les



autres personnes ne sont là que pour lui fournir la réplique ; c'est bien assez d'une pareille moqueuse ; encore raille-t-elle avec une sorte de mesure, sans se presser, en vraie reine de salon qui a le temps de causer, qui se sait écoutée, qui s'écoute ; elle est femme du monde, elle garde le ton de la belle conversation ; même pour effacer l'âcreté, voici venir au milieu des médisances la raison calme, le discours sensé de l'aimable Éliante. Molière met en scène les méchancetés du monde et ne les grossit pas ; ici elles sont plutôt grossies que peintes : « Merci de ma vie ! dit sir Peter, une ré-« putation tuée à chaque parole ! » En effet, ils sont féroces, et c'est une vraie curée ; même ils se salissent pour mieux outrager. Mistress Candour dit que « lord Buffalo a découvert milady dans une « maison de renommée médiocre. » Elle ajoute « qu'une veuve de la rue voisine a guéri de son hy-« dropisie et vient de retrouver ses formes d'une « façon tout à fait surprenante[1]. » L'acharnement est si fort qu'ils descendent au rôle de bouffons. La plus élégante personne du salon, lady Teazle, montre

1. MRS. CANDOUR.
To-day, Mrs. Clackitt assured me, Mr. and Mrs. Honeymoon were at last become man and wife, like the rest of their acquaintance. She likewise hinted that a certain widow, in the next street, had got rid of her dropsy and recovered her shape in a most surprising manner. And at the same time Miss Tattle, who was by, affirmed that Lord Buffalo had discovered his lady at a house of no extraordinary fame; and that Sir Harry Bouquet and Tom Saunter were to measure swords on a similar provocation.

ses dents pour singer une femme ridicule, tire sa bouche d'un côté, fait des grimaces. Nul arrêt, nul adoucissement ; les sarcasmes partent en fusillade. L'auteur en a fait provision, il faut bien qu'il les emploie. C'est lui qui parle par la bouche de chacun de ses personnages ; il leur donne à tous le même esprit, je veux dire son esprit, son ironie, son âpreté, sa vigueur pittoresque ; quels qu'ils soient, badauds, fats, vieilles filles, il n'importe ; il ne s'agit pour lui que d'éclater en une minute par vingt explosions. « Ne raillons pas ; c'est ce que je « répète constamment à ma cousine Ogle, et vous « savez qu'elle se croit arbitre en fait de beauté. — « Très-justement, car elle possède elle-même une « collection de traits empruntés à toutes les nations « du monde. — C'est vrai, elle a un front irlandais. « — Des cheveux écossais. — Un nez hollandais. « — Des lèvres autrichiennes. — Un teint d'Espa- « gnole. — Et des dents à la chinoise. — Bref, sa « figure ressemble à une table d'hôte de Spa, où il « n'y a pas deux convives de la même nation. — « Ou bien à quelque congrès à la fin d'une guerre « générale, dont tous les membres jusqu'à ses yeux « semblent avoir des directions différentes, et où le « nez et le menton semblent seuls disposés à se « rencontrer[1]. — Monsieur Surface, vous « mauvaises nouvelles de votre frère ;

1. MRS. CANDOUR.
Well, I will never join in ridicul

« moi, je ne l'ai jamais cru si déréglé qu'on le dit. « Il a perdu tous ses amis, mais il n'y a personne « dont les juifs disent autant de bien. — Très-vrai, « sur ma foi! Si la juiverie pouvait élire, je crois « que Charles serait alderman; parole d'honneur, « personne n'est plus populaire en cet endroit-là. « J'apprends qu'il paye plus d'annuités que la ton-« tine irlandaise, et que, toutes les fois qu'il est « malade, ils font dire des prières pour sa guérison « dans leurs synagogues. — Et personne qui vive « avec plus de splendeur. On m'a dit que, lorsqu'il

stantly tell my cousin Ogle, and you all know what pretensions she has to be critical on beauty.

CRAB.

Oh, to be sure! she has herself the oddest countenance that ever was seen; 'tis a collection of features from all the different countries of the globe.

SIR BENJAMIN.

So she has, indeed.... an Irish front....

CRAB.

Caledonian locks....

SIR BENJAMIN.

Dutch nose....

CRAB.

Austrian lips....

SIR BENJAMIN.

Complexion of a Spaniard....

CRAB.

And teeth *à la chinoise*....

SIR BENJAMIN.

In short, her face resembles a *table d'hôte* at Spa, where no two guests are of a nation....

CRAB.

Or a congress at the close of a general war; wherein all the members, even to her eyes, appear to have a different interest, and her nose and chin are the only parties likely to join issue.

« invite ses amis, il se met à table avec une dou-
« zaine de ses cautions, qu'il a une vingtaine de
« marchands attendant dans son antichambre et un
« huissier derrière la chaise de chaque convive [1]. —
« Monsieur Surface, je n'ai pas eu l'intention de
« vous blesser ; mais comptez là-dessus, votre frère
« est tout à fait coulé bas. — Parole d'honneur,
« coulé aussi bas qu'un homme l'a jamais été ; il
« ne trouverait pas une guinée à emprunter. — Tout
« est vendu dans son logis, tout ce qui était trans-
« portable. — J'ai vu quelqu'un qui a été chez lui.
« Rien de laissé, sauf quelques bouteilles vides ou-
« bliées, et les portraits de famille, qui, je crois,

1. CRAB.

Sad comfort, whenever he returns, to hear how your brother has gone on !

JOSEPH SURFACE.

Charles has been imprudent, sir, to be sure; but I hope no busy people have already prejudiced .Sir Oliver against him. He may reform.

SIR BENJAMIN.

To be sure he may : for my part, I never believed him to be so utterly void of principle as people say ; and, though he has lost all his friends, I am told nobody is better spoken of by the Jews.

CRAB.

That's true, egad, nephew. If the Old Jewry was a ward, I believe Charles would be an alderman: no man more popular there, 'fore Gad ! I hear he pays as many annuities as the Irish tontine; and that, whenever he is sick, they have prayers for the recovery of his health in all the synagogues.

SIR BENJAMIN.

Yet no man lives in greater splendour. They tell he entertains his friends, he will sit down to di dozen of his own securities; have a score of trades in the antechamber, and an officer behind every gu

« sont enchâssés dans les lambris. — Et j'ai eu « aussi le chagrin d'entendre de mauvaises histoires « contre lui. — Oh ! il a fait beaucoup de vilaines « choses, cela est certain. — Mais pourtant, comme « il est votre frère..... — Nous vous dirons tout à « une autre occasion[1]. » Voilà comme il a acéré, multiplié, enfoncé jusqu'au vif les épigrammes mesurées de Molière. Mais est-il possible de s'ennuyer devant une décharge si bien nourrie de méchancetés et de bons mots ?

Pareillement, voyez le changement qu'entre ses mains a subi l'hypocrite. Sans doute, tout le grandiose du rôle a disparu : Joseph Surface ne porte plus, comme Tartufe, tout le poids de la comédie ; il n'a plus, comme son grand-père, un tempérament

1. SIR BENJAMIN.

Mr. Surface, I do not mean to hurt you ; but depend on 't, your brother is utterly undone.

CRAB.

O Lud, ay ! undone as ever man was — can't raise a guinea.

SIR BENJAMIN.

And every thing sold, I'm told, that was movable.

CRAB.

I have seen one that was at his house. Not a thing left but some empty bottles that were overlooked, and the family pictures, which I believe were framed in the wainscots.

SIR BENJAMIN.

And I'm very sorry also to hear some bad stories against him. (*Going.*)

CRAB.

Oh, he has done many mean things, that's certain.

SIR ENJAMIN.

But, however, as he's your brother.... (*Going.*)

CRAB.

We'll tell you all another opportunity.

de cocher, une audace d'homme d'action, des façons de bedeau, une encolure de moine. Il est simplement égoïste et prudent; s'il s'est engagé dans une intrigue, c'est un peu malgré lui; il n'y tient qu'à demi, en jeune homme correct, bien habillé, passablement renté, assez timide et méticuleux de son naturel, de façons discrètes, et dépourvu de passions violentes; tout est chez lui douceâtre et poli; il est de son temps; il ne fait pas étalage de religion, mais de morale; c'est un gentleman à sentences, à beaux sentiments, disciple de Johnson ou de Rousseau, faiseur de phrases. Sur ce pauvre homme assez plat, il n'y a pas de quoi bâtir un drame; et les grandes situations que Sheridan prend à Molière perdent la moitié de leur force en s'appuyant sur un si mesquin support. Mais comme la rapidité, l'abondance, le naturel des événements couvrent cette insuffisance! comme l'adresse suffit à tout! comme elle semble capable de suppléer à tout, même au génie! comme le spectateur rit de voir Joseph pris dans son sanctuaire ainsi qu'un renard dans son terrier; obligé de dissimuler la femme, puis de cacher le mari; forcé de courir de l'un à l'autre, occupé à renfoncer l'une derrière son paravent et l'autre dans son cabinet; réduit à se jeter dans ses propres piéges, à justifi[illegible] qu'il voudrait perdre, le mari aux yeux de [illegible] neveu aux yeux de l'oncle; à perdre [illegible] sonne qu'il tienne à justifi[illegible]ntends [illegible] et immaculé Joseph Surfa[illegible] trouve[illegible]

dicule, odieux, bafoué, confondu, en dépit de ses habiletés et justement par ses habiletés, coup sur coup, sans trêve ni remède; à s'en aller, le pauvre renard, la queue basse, le pelage gâté, parmi les huées et les cris! Et comme en même temps, tout à à côté, les prises de bec de sir Peter et de sa femme, le souper, les chansons, la vente des portraits chez le prodigue viennent mettre une comédie dans la comédie, et renouveler l'intérêt en renouvelant l'attention! On cesse de songer à l'atténuation des caractères, comme on a cessé de songer à l'altération de la vérité; on se laisse emporter par la vivacité de l'action, comme on s'est laissé éblouir par le scintillement du dialogue; on est charmé; on bat des mains; on se dit qu'au-dessous de la grande invention la verve et l'esprit sont les plus agréables dons du monde; on les savoure à leur heure; on trouve qu'ils ont aussi leur place dans le festin littéraire, et que, s'ils ne valent pas les mets substantiels, les vins francs et généreux du premier service, ils fournissent le dessert.

Ce dessert achevé, il faut sortir de table. Après Sheridan, nous en sortons tout de suite. Dorénavant la comédie languit, s'éteint; il n'en reste plus que la farce, *les Domestiques du grand ton*, de Townley, les grotesques de George Colman, un précepteur, une vieille fille, des paysans avec leur accent local; la caricature survit à la peinture, et le *Punch* fait rire encore lorsque l'âge des Reynolds et des Gainsborough est passé. Aujourd'hui, il n'y a pas en Eu-

rope de scène plus vide, et la bonne compagnie l'abandonne au peuple. C'est que la forme de la société et de l'esprit qui l'avait suscitée a disparu. Ce qui avait dressé le théâtre anglais de la Renaissance, c'était la vivacité et la surabondance de la conception primesautière, qui, incapable de s'étaler en raisonnements alignés ou de se formuler par des idées philosophiques, ne trouvait son expression naturelle qu'en des actions mimées et en des personnages parlants. Ce qui avait alimenté la comédie anglaise du dix-septième siècle, c'étaient les besoins de la société polie, qui, habituée aux représentations de la cour et aux parades du monde, allait chercher sur la scène la peinture de ses entretiens et de ses salons. Avec la chute de la cour et avec l'arrêt de l'invention mimique, le vrai drame et la vraie comédie disparaissent; ils passent de la scène dans les livres. C'est qu'aujourd'hui on ne vit plus en public à la façon des ducs brodés de Louis XIV et de Charles II, mais en famille ou devant une table de travail; le roman remplace le théâtre en même temps que la vie bourgeoise succède à la vie de cour.



CHAPITRE II.

DRYDEN.

I. Débuts de Dryden. — Fin de l'âge poétique. — Cause des décadences et des renaissances littéraires.

II. Sa famille. — Son éducation. — Ses études. — Ses lectures. — Ses habitudes. — Sa situation. — Son caractère. — Son public. — Ses amitiés. — Ses querelles. — Concordance de sa vie et de son talent.

III. Les théâtres rouverts et transformés. — Le nouveau public et le goût nouveau.—Théories dramatiques de Dryden.—Son jugement sur l'ancien théâtre anglais. — Son jugement sur le nouveau théâtre français.—Son œuvre composite.—Disparates de son théâtre. — *L'Amour tyrannique.* — Grossièreté de ses personnages.— *L'Empereur indien*, *Aurengzèbe. Almanzor.*

IV. Style de ce théâtre. — Le vers rimé. — La diction fleurie. — Les tirades pédantesques. — Désaccord du style classique et des événements romantiques. — Comment Dryden reprend et gâte les inventions de Shakspeare et de Milton. — Pourquoi ce drame n'a pas abouti.

V. Mérites de ce drame. — Personnages d'Antoine et de don Sébastien. — Otway. — Sa vie. — Ses œuvres. — *L'Orpheline*, *Venise sauvée.*

VI. Dryden écrivain. — Espèce, portée, limites de son esprit. — Sa maladresse dans la flatterie et les gravelures. — Sa pesanteur dans la dissertation et la discussion. — Sa vigueur et son honnêteté foncière.

VII. Comment la littérature en Angleterre a son emploi dans la politique et la religion. — Poëmes politiques de Dryden : *Absalon et Achitophel*, *la Médaille.* — Poëmes religieux de

Dryden : *Religio laici, la Biche et la Panthère.*— Apreté et virulence de ces poëmes. — *Mac Flecnoe.*

VIII. Apparition de l'art d'écrire. — Différence entre la forme d'esprit de l'âge artistique et la forme d'esprit de l'âge classique. — Procédés de Dryden. — La diction soutenue et oratoire.

IX. Manque d'idées générales en cet âge et dans cet esprit. — Ses traductions. — Ses remaniements. — Ses imitations. — Ses contes et ses épîtres. — Ses défauts. — Ses mérites. — Sérieux de son caractère, élans de son inspiration, accès d'éloquence poétique. — *Ode pour la fête de sainte Cécile.*

X. Fin de Dryden. — Ses misères. — Sa pauvreté. — En quoi son œuvre est incomplète. — Sa mort.

La comédie nous a emmenés bien loin; il faut revenir, considérer les autres genres. Au centre du grand courant se meut un esprit supérieur. Dans l'histoire de ce talent, on verra l'histoire de l'esprit anglais classique, sa structure, ses lacunes et ses puissances, sa formation et son développement.

I

Il s'agit d'un jeune homme, lord Hastings, mort à dix-neuf ans de la petite vérole.

Son corps était un orbe, et son âme sublime — se mouvait autour du pôle de la vertu et du savoir.... — Viens, docte Ptolémée, et essaye — de mesurer la hauteur de ce héros.... — Les pustules gonflées d'orgueil qui bourgeonnaient à travers sa chair, — comme des boutons de rose, s'enfonçaient dans sa peau de lis. — Chaque petite rougeur avait une larme en elle — pour pleurer la faute que commettait sa naissance, — ou bien étaient-ce des diamants envoyés

pour orner sa peau, — sa peau, le cabinet d'une âme intérieure plus riche encore? — Il n'y eut pas besoin de comète pour prédire ce changement, — puisque son cadavre pouvait passer pour une constellation[1] !

C'est par ces belles choses que débuta Dryden, le plus grand poëte de l'âge classique en Angleterre.

De telles énormités indiquent la fin d'un âge littéraire. L'excès de la sottise en poésie, comme l'excès de l'injustice en politique, amène et prédit les révolutions. La Renaissance, effrénée et inventive, avait livré les esprits aux fougues et aux caprices de l'imagination, aux bizarreries, aux curiosités, aux dévergondages de la verve qui ne se soucie que de se satisfaire, qui éclate en singularités, qui a besoin de nouveautés, et qui aime l'audace et l'extravagance, comme la raison aime la justesse et la vérité. Le génie éteint, resta la folie; l'inspiration ôtée, on n'eut plus que l'absurdité. Jadis le désordre et l'élan intérieur produisaient et excusaient les *concetti* et les écarts; désormais on les fit à froid, par calcul et sans excuse. Ils exprimaient jadis l'é-

1. His body was an orb, his sublime soul
Did move on Virtue's and on Learning's pole.
....Come, learned Ptolemy, and trial make
If thou this hero's altitude canst take.

....Blisters with pride swell'd, which through 's flesh did sprout
Like rosebuds, stuck i' th' lilly skin about.
Each little pimple had a tear in it
To wail the fault its rising did commit.

Or were these gems sent to adorn his skin,
The cabinet of a richer soul within?
No comet need foretell his change drew on
Whose corpse might seem a constellation.

tat de l'esprit, désormais ils le démentirent. Ainsi s'accomplissent les révolutions littéraires. La forme, qui n'est plus inventée ni spontanée, mais imitée et transmise, survit à l'esprit passé qui l'a faite, et contredit l'esprit présent qui la défait. Cette lutte préalable et cette transformation progressive composent la vie de Dryden, et expliquent son impuissance et ses chutes, son talent et son succès.

II

Ses commencements font un contraste frappant avec ceux des poëtes de la Renaissance, acteurs, vagabonds, soldats, qui dès l'abord roulaient dans tous les contrastes et toutes les misères de la vie active. Il naquit vers 1631, d'une bonne famille : son grand-père et son oncle étaient barons; sir Gilbert Pickering, son parent, fut chevalier, député, membre sous Cromwell du conseil des vingt et un, l'un des grands officiers de la nouvelle cour. Dryden fut élevé dans une excellente école, chez le docteur Busby, alors célèbre; il passa ensuite quatre ans à Cambridge. Ayant hérité, par la mort de son père, d'un petit domaine, il n'usa de sa liberté et de sa fortune que pour persister dans sa vie studieuse, et s'enferma à l'université trois ans encore. Vous voyez ici les habitudes régulières d'une famille honorable et aisée, la discipline d'une éducation suivie et solide, le goût des études classiques et complètes.

De telles circonstances annonçaient et préparaient non un artiste, mais un écrivain.

Je trouve les mêmes inclinations et les mêmes signes dans le reste de sa vie privée ou publique. Il passe régulièrement sa matinée à écrire ou à lire, puis dîne en famille. Ses lectures sont d'un homme instruit et d'un esprit critique, qui songe peu à se divertir où à s'enflammer, mais qui apprend et qui juge : Virgile, Ovide, Horace, Juvénal, Perse, voilà ses auteurs favoris; il en traduit plusieurs, il a leurs noms sans cesse sous la plume, il discute leurs opinions et leur mérite, il se nourrit de cette raison que les habitudes oratoires ont imprimée dans toutes les œuvres de l'esprit romain. Il est familier avec les nouvelles lettres françaises, héritières des latines, avec Corneille et Racine, avec Boileau, Rapin et Bossu; il raisonne avec eux, souvent d'après eux, écrit avec réflexion, et ne manque guère d'arranger quelque bonne théorie pour justifier chacune de ses nouvelles pièces. Sauf quelques inexactitudes, il connaît fort bien la littérature de sa nation, marque aux auteurs leur rang, classe les genres, remonte jusqu'au vieux Chaucer, qu'il traduit et rajeunit. Ainsi muni, il va s'asseoir l'après-midi au café de Will, qui est le grand rendez-vous littéraire; les jeunes poëtes, les étudiants qui sortent de l'université, les amateurs de style se pressent autour de sa chaise, qui est soigneusement placée l'été près du balcon, l'hiver au coin de la cheminée, heureux d'un mot, d'une prise de tabac respectueusement puisée dans sa docte ta-

batière. C'est qu'en effet il est le roi du goût et l'arbitre des lettres ; il juge les nouveautés, la dernière tragédie de Racine, une lourde épopée de Blackmore, les premières odes de Swift, un peu vaniteux, louant ses propres écrits jusqu'à dire « qu'on n'a jamais « composé et qu'on ne composera jamais une plus belle ode » que sa pièce sur *la fête d'Alexandre*, mais communicatif, aimant ce renouvellement d'idées que la discussion ne manque jamais de produire, capable de souffrir la contradiction et de donner raison à son adversaire. Ces mœurs montrent que la littérature est devenue une œuvre d'étude, non d'inspiration, un emploi du goût, non de l'enthousiasme, une source de distractions, non d'émotions.

Son public, ses amitiés, ses actions, ses luttes aboutissent au même effet. Il vécut parmi les grands et les gens de cour, dans la société de mœurs artificielles et de langage calculé. Il avait épousé la fille de Thomas, comte de Berkshire ; il fut historiographe, puis poëte lauréat. Il voyait fréquemment le roi et les princes. Il adressait chacune de ses œuvres à un seigneur dans une préface louangeuse écrite en style de domestique, et qui témoignait d'un commerce intime avec les grands. Il recevait une bourse d'or pour chaque dédicace, allait remercier, introduisait les uns sous des noms déguisés dans son *Essai sur le Drame*, écrivait des introductions pour les œuvres des autres, les appelait Mécène, Tibulle ou Pollion, discutait avec eux les œuvres et les opinions littéraires. L'établis-

sement d'une cour avait amené la conversation, la vanité, l'obligation de paraître lettré et d'avoir bon goût, toutes les habitudes de salon qui sont les sources de la littérature classique, et qui enseignent aux hommes l'art de bien parler [1]. D'autre part, les lettres, rapprochées du monde, entraient dans les affaires du monde, et d'abord dans les petites disputes privées. Pendant que les gens de lettres apprennent à saluer, les gens de cour apprennent à écrire. Bientôt ils se mêlent, et naturellement ils se battent. Le duc de Buckingham écrit une parodie de Dryden, le *Rehearsal*, et prend une peine infinie pour faire attraper au principal acteur le ton et les gestes de son ennemi. Plus tard Rochester entre en guerre avec le poëte, soutient Settle contre lui, et loue une bande de coquins pour lui donner des coups de bâton. Dryden eut, outre cela, des querelles contre Shadwell et une foule d'autres, puis à la fin contre Blackmore et Jeremy Collier. Pour comble, il entra dans le conflit des partis politiques et des sectes religieuses, combattit pour les tories et les anglicans, puis pour les catholiques, écrivit *la Médaille*, *Absalon et Achitophel* contre les whigs, la *Religio Laïci* contre les dissidens et les papistes, puis *la Biche et la Panthère* pour le roi Jacques II, avec la logique d'un homme de controverse et l'âpreté d'un homme de parti. Il y a bien loin de cette vie

1. « Si quelqu'un me demande ce qui a fort poli notre conversation, je répondrai que c'est la cour. »
Dryden, *Défense de l'Épilogue de la Conquête de Grenade.*

militante et raisonneuse aux rêveries et au détachement d'un vrai poète. De telles circonstances enseignent l'art d'écrire clairement et solidement, le discours méthodique et suivi, le style exact et fort, la plaisanterie et la réfutation, l'éloquence et la satire; car il n'y a pas d'autres voies pour se faire écouter ou se faire croire, et l'esprit entre de force dans les voies qui le conduisent à son but. Celui-ci y entrait de lui-même. Dès sa seconde pièce [1], l'abondance des idées serrées, l'énergie et la liaison oratoire, la simplicité, le sérieux, le souffle héroïque et romain annoncent un génie classique, parent non de Shakspeare, mais de Corneille, capable non de drames, mais de discours.

III

Et cependant dès l'abord, il se donna au drame; il en fit vingt-sept, et signa un traité avec les acteurs du Théâtre du Roi pour leur en fournir trois par an. Le théâtre, interdit sous la république, venait de se rouvrir avec une magnificence et un succès extraordinaires. Les décorations enrichies et devenues mobiles, les rôles de femmes joués non plus par de jeunes garçons, mais par des femmes, l'éclairage splendide et nouveau des bougies, les machines, la popularité récente des acteurs, qui devenaient les héros de la mode, l'importance scandaleuse des ac-

1. Stances sur la mort d'Olivier Cromwell.

trices, qui devenaient les maîtresses des grands seigneurs et du roi, l'exemple de la cour et l'imitation de la France attiraient les spectateurs en foule. La soif du plaisir, longtemps comprimée, débordait. On se dédommageait de la longue abstinence imposée par les puritains fanatiques; les yeux et les oreilles, dégoûtés des visages moroses, de la prononciation nasale, des éjaculations officielles sur le péché et la damnation, se rassasiaient de la douceur des chants, du chatoiement des étoffes, de la séduction des danses voluptueuses. On voulait jouir, et jouir d'une façon nouvelle; car un nouveau monde, celui des courtisans et des oisifs, s'était formé. L'abolition des tenures féodales, l'augmentation énorme du commerce et de la richesse, l'affluence des propriétaires, qui mettaient des fermiers à leur place et venaient à Londres pour goûter les plaisirs de la ville et chercher les faveurs du roi, avait établi, ici comme en France, la classe, l'autorité, les mœurs et les goûts des gens du monde, hommes de salons et de loisir, amateurs de plaisir, de conversation, d'esprit et desavoir-vivre, occupés de la pièce en vogue moins pour se divertir que pour la juger. Ainsi se bâtit le théâtre de Dryden; le poëte, avide de gloire et pressé d'argent, y trouvait l'argent avec la gloire, et innovait à demi, à grand renfort de théories et de préfaces, s'écartant de l'ancien drame anglais, s'approchant de la nouvelle tragédie française, essayant un compromis entre l'éloquence classique et la vérité romantique, s'accommodant tant bien que

mal au nouveau public qui le payait et l'acclamait.

« La langue, la conversation et l'esprit[1], dit-il, se « sont perfectionnés depuis le siècle dernier, » ce qui a fait découvrir dans les anciens poëtes beaucoup de fautes, et a introduit un genre de drame nouveau. « Qu'un homme sachant l'anglais lise at« tentivement les œuvres de Shakspeare et de Flet« cher, j'ose affirmer qu'il trouvera à chaque page, « soit quelque solécisme de langue, soit quelque « manque de sens notable. La plupart de leurs fables « sont composées avec une histoire ridicule et inco« hérente. Beaucoup de pièces de Shakspeare sont « fondées sur des impossibilités, ou du moins si « bassement écrites, que la partie comique n'excite « point notre rire, ni la partie sérieuse notre inté« rêt. Je montrerais aisément que notre Fletcher si « admiré n'entendait ni l'art de bien nouer une in« trigue, ni ce qu'on appelle les bienséances du « théâtre. Par exemple son Philaster blesse sa maî« tresse sur le théâtre; son berger commet deux fois « la même brutalité[2]. » Nulle part il ne garde aux

1. *Defense of the Epilogue to the Conquest of Grenada.—Grounds of Criticism in tragedy.*

2. Language, wit, and conversation of our age are improved and refined above the last....

Let us consider in what the refinement of a language principally consists: That is either in rejecting such old words or phrases which are ill sounding or improper, or in admitting new, which are more proper, more sounding, and more significant....

Let any man who understands English, read diligently the

rois la dignité royale. D'ailleurs l'action est chez eux toute barbare. Ils mettent des batailles sur le théâtre : ils transportent en un instant la scène à vingt ans ou à cinq cents lieues de distance, et vingt fois de suite en un acte ; ils entassent ensemble trois ou quatre actions différentes, surtout dans les drames historiques. Mais c'est par le style qu'ils pèchent le plus. « Dans Shakspeare, beaucoup de mots et « encore plus de phrases sont à peine intelligibles, « et de celles que nous entendons, quelques-unes « sont contre la grammaire, d'autres grossières, et « tout son style est tellement empoisonné d'expres- « sions figurées qu'il est aussi affecté qu'obscur[1]. » Ben Jonson lui-même a souvent de mauvaises con-

works of Shakspeare and Flechter, and I dare undertake that he will find, in every page, either some solecism of speech, or some notorious flaw in sense.... Many of their plots were made up of some ridiculous or incoherent story, which in one play many times took up the business of an age. I suppose I need not name *Pericles Prince of Tyre*, nor the historical plays of Shakspeare; besides many of the rest, as the *Winter's Tale*, *Love's Labour lost*, *Measure for Measure*, which were either grounded on impossibilities, or at least so meanly written that the comedy neither caused your mirth nor the serious part our concernment.

....I could easily demonstrate that our admired Flechter neither understood correct plotting, nor what they call the decorum of the stage.... The reader will see *Philaster* wounding his mistress, and afterwards his boy, to save himself.... His shepherd falls twice in to the former indecency of wounding women. (*Defence of the Epilogue*, etc.)

1. Many of his words and more of his phrases are scarce intelligible; and of those which we understand, some are ungrammatical, others coarse; and his whole style is so pestered with figurative expressions, that it is affected as it is obscure.

structions, des redondances, des barbarismes. « L'art « de bien placer les mots pour la douceur de la pro- « nonciation a été inconnu jusqu'au moment où « M. Waller l'introduisit [1]. » Enfin tous descendent jusqu'aux calembours, aux expressions populacières et basses. « C'est que, outre le manque de « savoir et d'éducation, il n'avaient pas le bonheur « d'entendre la bonne conversation. Il y avait dans « leur siècle moins de galanterie que dans le nôtre. « Les gentilshommes aujourd'hui veulent qu'on les « divertisse en leur montrant leurs propres ridicules. « Ils veulent bien accorder que votre compère Jean « et votre compère Jacques parlent selon leur état; « mais ils ne s'amusent point de leurs pots à bière « et de leurs guenilles [2]. » C'est pour eux maintenant qu'on doit écrire, et surtout pour les plus instruits [3]; car ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit ou d'aimer la tragédie pour être bon juge: il faut encore posséder une solide science et une haute raison, connaître Aristote, Horace, Longin, et prononcer d'après leurs règles. Ces règles, fondées sur l'observation et

1. Well-placing of words for the sweetness of pronounciation was not known till Mr. Waller introduced it.

2. In the age wherein those poets lived there was less of gallantry than in ours.... Besides the want of learning and education, they wanted the happiness of converse....

If any ask me wherein it is that our conversation is so much refined, I must ascribe it to the Court.

Gentlemen will now be entertained with the follies of each other, and though they allow Cob and Tib to speak properly, yet they are not much pleased with their tankard or with their rags.

3. Préface de *All for Love*.

la logique, ordonnent qu'il n'y ait qu'une action, que cette action ait un commencement, un milieu et une fin, que ses parties dérivent naturellement l'une de l'autre, qu'elle excite la terreur et la pitié de manière à nous instruire et à nous améliorer, que les caractères soient distincts, suivis, conformes à la tradition ou au dessein du poëte [1]. — Telle sera, dit Dryden, la nouvelle tragédie, fort voisine, ce semble, de la tragédie française, d'autant plus qu'il cite ici Bossu et Rapin comme s'il les prenait pour précepteurs.

Elle en diffère néanmoins, et Dryden [2] énumère tout ce qu'un parterre anglais peut blâmer chez nous. — Les Français, dit-il, n'ont point de caractères vraiment comiques : à peine si Corneille en a mis un dans son *Menteur;* tous leurs personnages se ressemblent, ce sont des êtres effacés, sans originalité distinctive. *Le Menteur*, quoique bien traduit et bien joué, a paru plat aux Anglais et fort au-dessous des caractères de Fletcher et de Ben Jonson. Pareillement leurs intrigues sont trop maigres, trop réduites à une action unique et privées de l'accompagnement des petites actions secondaires. D'ailleurs ils parlent au lieu d'agir. « *Cinna*, *Pompée*, « ne sont point des tragédies, mais de longs dis-

1. They are likewise to be gathered from the several virtues, vices, or passions, and many other common-places which a poet must be supposed to have learned from natural philosophy, ethicks, and history : of all which whosoever is ignorant does not deserve the name of poet.

2. *Essay on Dramatic Poesy.*

« cours sur la raison d'État, et *Polyeucte*, en matière « de religion, est aussi solennel qu'un long point « d'orgue dans un motet. Quand le cardinal Riche« lieu réforma le théâtre français, on y introduisit « ces harangues pour l'accommoder à la gravité d'un « prélat.... Je ne nie pas que cela ne puisse con« venir à l'humeur des Français; nous qui sommes « plus moroses, nous venons au théâtre pour être « divertis; eux qui sont d'un tempérament gai et « léger y viennent pour se rendre plus sérieux[1]. » Quant aux tumultes et aux combats, qu'ils rejettent derrière la scène, « il y a une sorte d'âpreté farouche

1. The beauties of the French poesy are the beauties of a statue, but not of a man, because not animated with the soul of poesy, which is imitation of humour and passions.... He who will look upon their plays which have been written 'till these last ten years or thereabouts, will find it an hard matter to pick out two or three passable humours amongst them. Corneille himself, their arch-poet, what has he produced except the *liar?* And you know how it was cry'd up in France. But when it came upon the English stage, though well translated.... the most favourable to it would not put it in competition with many of Flechter's or Ben Jonson's.... Their verses are to me the coldest I have ever read.... their speeches being so many declamations. When the Freench stage came to be reformed by Cardinal Richelieu, those long harangues were introduced, to comply with the dignity of a churchman. Look upon the *Cinna* and the *Pompey*. They are not so properly to be called plays as long discourses of reason of state; and *Polyeucte*, in matters of religion, is as solemn as the long stops upon our organs. Since that time it is grown into a custom, and their actors speak by the hour-glass, like our parsons.... I deny not this may suit well enough with the French; for as we, who are a more sullen people, come to be diverted at our plays; so they, who are of an aery and gay temper, come hither to make themselves more serious. (*Essay on Dramatic Poesy.*)

« dans le caractère de nos compatriotes qui les ré- « clame et fait qu'ils ne peuvent s'en passer. » Aussi bien les Français, à force de s'embarrasser dans ces scrupules[1], et de se confiner dans leurs unités et dans leurs règles, ont ôté l'action de leur théâtre, et se sont réduits à une monotonie et à une sécheresse insupportables. Ils manquent d'invention, de naturel, de variété, d'abondance. « Ils se contentent « d'être maigrement réguliers. Leur langue affaiblie « s'est trop raffinée, et, comme l'or pur, plie à tous « les chocs ; notre vigoureux anglais obéit encore « à l'art, mais il est plus propre aux pensées viriles, « et son alliage l'a fortifié[2]. » Qu'on raille tant

1. In this nicety of manners does the excellency of French poetry consist. Their heroes are the most civil people breathing; but their good breeding seldom extends to a word of sense. All their wit is in their ceremony. They want the genius which animates our stage.... Thus their *Hippolytus* is so scrupulous in point of decency that he will rather expose himself to death than accuse his step-mother to his father; and my criticks I am sure will commend him for it. But we of grosser apprehensions are apt to think that this excess of generosity is not practicable but with fools and madmen.... Take Hippolytus out of his poetic fit, and I suppose he would think it a wiser part to set the saddle on the right horse, and chuse rather to live with the reputation of a plain-spoken honest man than to die with the infamy of an incestuous villain.... The poet has chosen to give him the turn of gallantry, sent him to travel from Athens to Paris, taught him to make love, and transformed the Hippolytus of Euripides into Monsieur Hippolyte.

(Préface de *All for Love.*)

Cette critique montre, en abrégé, tout le bon sens et toute la liberté d'esprit de Dryden, mais en même temps toute la grossièreté de son éducation et de son temps.

2. ....Contented to be thinly regular.
Their tongue enfeebled is refin'd too much.

qu'on voudra Fletcher et Shakspeare, « il y a dans « leur style une imagination plus mâle et un plus « grand souffle que dans aucun des Français[1]. »

Quoique excessive, cette critique est bonne, et c'est parce qu'elle est bonne que je me défie des œuvres qu'elle va produire. Il est dangereux pour un artiste d'être excellent théoricien; l'esprit qui crée s'accommode mal avec l'esprit qui juge; celui qui, tranquillement assis sur le bord, disserte et compare, n'est guère capable de se lancer droit et audacieusement dans la mer orageuse de l'invention. Ajoutez que Dryden se tient trop dans le juste milieu des tempéraments; les artistes originaux aiment uniquement et injustement une certaine idée et un certain monde; le reste disparaît à leurs yeux; enfermés dans une portion de l'art, ils nient ou raillent l'autre; c'est parce qu'ils sont bornés qu'ils sont forts. On voit d'avance que Dryden, poussé d'un côté par son esprit anglais, sera tiré d'un autre par ses règles françaises, que tour à tour il osera et se contiendra à moitié, qu'en fait de mérite il atteindra la médiocrité, c'est-à-dire la platitude, qu'en matière de défauts il tombera dans les disparates, c'est-à-dire dans les absurdités. Tout art original est réglé par lui-même, et nul art original ne peut être réglé

And, like pure gold, it bends to every touch.
Our sturdy Teuton yet will not obey,
More fit for manly thought, and strengthen'd with allay.
(Epître xii.)

1. A more masculine fancy and greater spirit in the writing thon there is in any of the French.

par un autre; il porte en lui-même son contre-poids et ne reçoit pas de contre-poids d'autrui; il forme un tout inviolable : c'est un être animé qui vit de son propre sang, et qui languit ou meurt, si on lui ôte une partie de son sang pour le remplacer par du sang étranger. L'imagination de Shakspeare ne peut être guidée par la raison de Racine, et la raison de Racine ne peut être exaltée par l'imagination de Shakspeare; chacune est bien en soi et exclut sa rivale : c'est faire un bâtard, un malade et un monstre, que de les mêler. Le désordre, l'action violente et brusque, les crudités, l'horreur, la profondeur, la vérité, l'imitation exacte du réel et l'élan effréné des passions folles, tous les traits de Shakspeare se conviennent. L'ordre, la mesure, l'éloquence, la finesse aristocratique, la politesse mondaine, la peinture exquise de la délicatesse et de la vertu, tous les traits de Racine se conviennent. C'est détruire l'un que l'atténuer, c'est détruire l'autre que l'enflammer. Tout leur être et toute leur beauté consistent dans l'accord de leurs parties : renverser cet accord, c'est abolir leur être et leur beauté. Pour produire, il faut inventer une conception personnelle et conséquente; il ne faut pas mêler deux conceptions étrangères et opposées : Dryden n'a pas fait ce qu'il fallait, et a fait ce qu'il ne fallait pas.

Il avait d'ailleurs le pire des publics, débauché et frivole, dépourvu d'un goût personnel, égaré à travers les souvenirs confus de la littérature nationale et les imitations déformées des littératures étran-

gères, ne demandant au théâtre que la volupté des sens ou l'amusement de la curiosité. Au fond, le drame, comme toute œuvre d'art, ne fait que rendre sensible une idée profonde de l'homme et de la vie; il y a une philosophie cachée sous ses enroulements et sous ses violences, et le public doit être capable de la comprendre comme le poëte de la trouver. Il faut que l'auditeur ait réfléchi ou senti avec énergie ou délicatesse pour entendre des pensées énergiques ou délicates, et jamais *Hamlet* ou *Iphigénie* ne toucheront un viveur vulgaire ou un coureur d'argent. Le personnage qui pleure sur la scène ne fait que renouveler nos propres larmes; notre intérêt n'est que de la sympathie, et le drame est comme une conscience extérieure qui nous avertit de ce que nous sommes, de ce que nous aimons et de ce que nous avons senti. De quoi le drame aurait-il averti des joueurs comme Saint-Albans, des ivrognes comme Rochester, des prostituées comme lady Castlemaine, de vieux enfants comme Charles II? Quels spectateurs que des épicuriens grossiers incapables même de décence feinte, amateurs de volupté brutale, barbares dans leurs jeux, orduriers dans leurs paroles, dépourvus d'honneur, d'humanité, de politesse, et qui faisaient de la cour un mauvais lieu! Des décorations splendides, des changements à vue, le tapage des grands vers et des sentiments forcés, l'apparence de quelques règles apportées de Paris, voilà la pâture naturelle de leur vanité et de leur sottise, et voilà le théâtre de la Restauration anglaise.

Je prends l'une de ces tragédies, fort célèbre alors, *l'Amour tyrannique ou la Royale Martyre*. Beau titre et propre à faire fracas. La royale martyre est sainte Catherine, princesse royale à ce qu'il paraît, amenée au tyran Maximin. Elle confesse sa foi, et on lui lâche un philosophe païen, Apollonius, pour la réfuter. « Prêtre, lui dit Maximin, pourquoi restes-tu « muet? Tu vis du ciel, tu dois disputer[1]. » Encouragé, il dispute; mais sainte Catherine argumente vigoureusement : « La raison combat contre votre « chère religion, — car plusieurs dieux feraient plu- « sieurs infinis; — ceci était connu des premiers « philosophes, — qui sous différents noms n'en « adoraient qu'un seul, — quoique vos vains poëtes « se soient ensuite trompés — en faisant un dieu de « chaque attribut. » Apollonius se gratte un peu l'oreille, et finit par répondre qu'il y a de grandes vérités et de bonnes règles morales dans le paganisme. La pieuse logicienne lui répond aussitôt : « Alors que toute la dispute se réduise — à com- « parer ces règles et le christianisme! » Désarçonné, Apollonius se convertit à l'instant même, injurie le prince, qui, trouvant sainte Catherine fort belle, se

1. War is my province; Priest, why stand you mute?
You gain by Heav'n and therefore shouid dispute....
CATHERINE.
They let the whole dispute concluded be
Betwixt these rules and christianity....
.... Reason with your fond religion fights,
For many Gods are many infinites;
This to the first philosophes was known.
Who under various names, adord'd but one.
(Act. II, sc. I.)

sent amoureux tout d'un coup et fait des calembours : « Absent, je puis ordonner son martyre ; — « mais un regard de plus, et le martyr sera moi [1]. »

Dans cet embarras, il envoie un grand officier pour déclarer son amour à sainte Catherine ; le grand officier cite et loue les dieux d'Épicure : à l'instant, la sainte établit la doctrine des causes finales, qui renverse celle des atomes. Maximin arrive lui-même et lui dit « que si elle continue à re- « pousser sa flamme, il la fera périr dans d'autres « flammes [2]. » Là-dessus elle le tutoie, le brave, l'appelle esclave et s'en va. Touché de ces procédés, il veut l'épouser légitimement, et pour cela répudie sa femme. Cependant, afin de n'omettre aucun expédient, il emploie un magicien qui fait des conjurations (sur le théâtre), évoque les esprits infernaux, et amène une ronde de petits Amours : ceux-ci dansent et chantent des chansons voluptueuses autour du lit de sainte Catherine. Son ange gardien survient et les chasse. Pour dernière ressource, Maximin fait mettre une roue sur le théâtre pour y exposer sainte Catherine et sa mère. Au moment où l'on déshabille

1. Absent, I may her Martyrdom decree,
But one look more will make that martyr me....

Ce Maximin a la spécialité des calembours : Porphyrius, à qui il offre sa fille en mariage, répond que la distance est trop grande. Maximin là-dessus répond :

Yet Heav'n and Earth which so remote appear,
Are by the air, which flows betwixt'em, near.

2. Since you neglect to answer my desires,
Know, princess, you shall burn in other fires.
(Act. III, sc. 1.)

la sainte, un ange pudique descend fort à propos et casse la roue; après quoi, on les emmène et on leur coupe le cou dans la coulisse. Joignez à ces belles inventions une double intrigue, l'amour de Valéria, fille de Maximin, pour Porphyrius, général des prétoriens, celui de Porphyrius pour Bérénice, femme de Maximin, puis une catastrophe subite, trois morts, et le règne des honnêtes gens qui s'épousent et se disent des politesses. Telle est cette tragédie, qui se dit française, et la plupart des autres sont semblables. Dans *la Reine vierge*, dans *le Mariage à la mode*, dans *Aurengzèbe*, dans *l'Empereur indien*, et surtout dans *la Conquête de Grenade*, tout est extravagant. On se taille en pièces, on prend des villes, on se poignarde, et on déclame de tout son gosier. Ces drames ont justement la vérité et le naturel d'un *libretto* d'opéra. Les incantations y abondent; un esprit apparaît dans *Montezuma* et déclare que les dieux indiens s'en vont. Les ballets s'y trouvent; Vasquez et Pizarre, assis dans une jolie grotte, regardent en conquérants les danses des Indiennes, qui folâtrent voluptueusement autour d'eux. Les scènes de Lulli n'y manquent pas; Alméria, comme Armide, arrive pour tuer Cortez endormi, et tout d'un coup se prend d'amour pour lui. Encore les *libretti* d'opéra n'ont-ils pas de disparates; ils évitent tout ce qui pourrait choquer l'imagination ou les yeux; ils sont faits pour des gens de goût qui fuient toute laideur et toute lourdeur. Ici croiriez-vous bien qu'on donne la torture à Mon-

tézuma sur le théâtre, et que pour comble un prêtre pendant ce temps dispute avec lui[1]? Je reconnais dans cette pédanterie atroce les beaux cavaliers du temps, logiciens et bourreaux, qui se nourrissaient de controverse, et par plaisir allaient voir les supplices des puritains. Je reconnais derrière ces cascades d'invraisemblances et d'aventures les courtisans puérils et blasés qui, alourdis par le vin, ne sentaient plus les discordances, et dont les nerfs ne remuaient que par le choc des méprises et la barbarie des événements.

Entrons plus avant. Dryden veut mettre dans son théâtre les beautés de la tragédie française, et d'abord la noblesse des sentiments. Est-ce assez de copier, comme il fait, des phrases chevaleresques? Il s'en faut de tout un monde, car il faut tout un monde pour former des âmes nobles. La vertu chez nos tragiques est fondée sur la raison, sur la reli-

1. CHRISTIAN PRIEST.
But we by Martyrdom our faith aver.
MONTEZUMA.
You do no more than I for ours do now.
To prove religion true....
If either wit or suffering would suffice,
All faiths afford the constant and the wise,
And yet ev'n they, by education sway'd,
In Age defend what infancy obey'd.
CHRISTIAN PRIEST.
Since Age by erring childhood is misled
Refer yourself to our unerring head
MONTEZUMA.
Man and not err! what reason can you give?
CHRISTIAN PRIEST.
Renounce that carnal reason and believe
PIZARRO.
Increase their pains, the cords are yet too slack.
(Acte V, sc. II.)

gion, sur l'éducation, sur la philosophie. Leurs personnages ont cette justesse d'esprit, cette netteté de logique, cette élévation de jugement qui instituent dans l'homme des maximes arrêtées et l'empire de soi. On aperçoit dans leur voisinage les doctrines de Bossuet et de Descartes; la réflexion aide en eux la conscience; l'habitude du monde y joint le tact et la finesse. La fuite des actions violentes et des horreurs physiques, la proportion et l'ordre de la fable, l'art de déguiser ou d'éviter les êtres grossiers ou trop bas, la perfection continue du style le plus mesuré et le plus noble, tout contribue à porter la scène dans une région sublime, et nous croyons à des âmes plus hautes en les voyant dans un air plus pur. Dans Dryden, peut-on y croire? Les personnages atroces ou infâmes viennent à chaque instant par leurs crudités nous rabattre dans leur fange. Maximin, ayant poignardé Placidius, s'assied sur son corps, le poignarde deux fois encore, et dit aux gardes : « Amenez-moi l'impératrice et Porphyrius « morts; je veux braver le ciel une tête dans chaque « main[1]. » Nourmahal, repoussée par le fils de son mari, insiste quatre fois avec l'indécente pédanterie que voici : « Pourquoi ces scrupules contre un plai« sir où la nature rassemble toutes ses joies en une

1. Bring me Porphyrius and my Empress dead,
I would brave Heav'n, in my each hand a head.

Il dit en mourant:

And shoving back this earth on which I sit,
I'll mount, and scatter all the gods I hit.

« seule ? La promiscuité dans l'amour est la loi gé« nérale. Quels qu'aient été les premiers amants, un « frère et une sœur furent le second couple[1]. » A l'instant l'illusion s'en va ; on se croyait dans un salon de nobles personnages, on y trouve une prostituée folle et un sauvage ivre. Levez les masques : les autres ne valent guère mieux. Alméria, à qui l'on offre une couronne, répond insolemment : « Je la « prends non comme donnée par vous, mais comme « due à mon mérite et à ma beauté[2]. » Indamora, à qui un vieux courtisan fait une déclaration d'amour, lui dit son fait avec une gloriole de parvenue et une grossièreté de servante : « Quand je ne serais « pas reine, avez-vous pesé ma beauté, ma jeunesse, « qui est dans sa fleur, et votre vieillesse qui est « dans sa décrépitude[3] ? » Nulle d'entre ces héroïnes ne sait se conduire ; elles prennent l'impertinence pour la dignité, la sensualité pour la tendresse ; elles

1. And why this niceness to that pleasure shown,
Where Nature sums up all her joys in one....
Promiscuous love is Nature's general law ;
For whosoever the first lovers were,
Brother and sister made the second pair,
And doubled by their love their piety....
You must be mine that you may learn to live.

Remarquez que cette furie, six vers plus loin, copie une réponse de Phèdre. Dryden a cru imiter Racine.

(*Aurengzebe*, acte IV, scène I.)

2. I take this garland not as given by you,
But as my merit and my beauty due.

(*The Indian Emperor*.)

3. Were I no queen, did you my beauty weigh,
My youth in bloom, your age in its decay.

(*Aurengzebe*, acte II, scène I.)

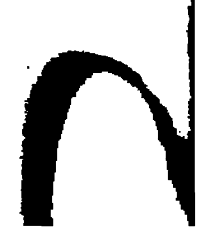
ont des abandons de courtisane, des jalousies de grisette, des petitesses de bourgeoise et des injures de harengère. Quant aux héros, ce sont les plus déplaisants des Fier-à-Bras. Léonidas, d'abord reconnu pour prince héréditaire, puis tout d'un coup abandonné, se console par cette réflexion modeste : « Il est vrai, « je suis seul ; mais Dieu l'était aussi avant de faire « le monde, et il était mieux servi par lui-même « que par la nature[1]. » Parlerai-je du plus grand sonneur de fanfares, Almanzor, peint, dit Dryden lui-même, d'après Artaban, redresseur de torts, pourfendeur de bataillons, destructeur de monarchies[2]? Ce ne sont que sentiments chargés, dévouements improvisés, générosités exagérées, emphase ronflante de chevalerie maladroite; au fond, les personnages sont des rustres et des barbares qui ont essayé de s'affubler de l'honneur français et de la politesse mondaine. Et telle est en effet cette cour : elle imite celle de Louis XIV comme un faiseur d'en-

1. 'Tis true I am alone.
So was the Godhead ere he made the world,
And better serv'd himself than serv'd by Nature.
....I have scene enough within
To exercise my virtue.
(*Mariage à la mode*, acte III, scène II.)

2. The Moors hare heaven and me to assist them....
I'll wistle thy tame fortune after me....

Il devient amoureux. Voici en quel style il parle de l'amour :

'Tis he; I feel him now in every part,
Like a new Lord he vaunts about my heart,
Surveys in state each corner of my reast.
While poor fierce I, that was, am dispossest.
(*Almanzor.*)



seignes copie un peintre. Elle n'a ni goût ni délicatesse, et s'en veut donner l'extérieur. Des entremetteurs et des dévergondées, des courtisans spadassins ou bourreaux qui vont voir éventrer Harrison ou qui mutilent Coventry, des filles d'honneur qui accouchent au bal, ou vendent aux planteurs les condamnés qu'on leur livre, un palais plein de chiens qui aboient et de joueurs qui crient, un roi qui en public lutte de gros mots avec ses maîtresses en chemise[1], voilà cet illustre monde; ils n'ont pris des façons françaises que le costume, et des sentiments nobles que les grands mots.

IV

Le second point digne d'imitation dans la tragédie classique est le style. A la vérité Dryden épure et éclaircit le sien en introduisant le raisonnement serré et les mots exacts. Il y a chez lui des disputes oratoires comme dans Corneille, des répliques lancées coup sur coup, symétriques, et comme un duel d'arguments. Il y a des maximes vigoureusement ramassées dans l'enceinte d'un vers unique, des distinctions, des développements, et tout l'art des bonnes plaidoiries. Il y a d'heureuses antithèses, des épithètes d'ornement, de belles comparaisons

1. Voir la chanson sur laquelle on danse *la Zambra* dans *Almanzor*.

travaillées, et tous les artifices de l'esprit littéraire. Et ce qu'il y a de plus frappant, c'est qu'il abandonne le vers dramatique et national, qui est sans rime, ainsi que le mélange de prose et de vers commun à tous les anciens poëtes, pour rimer toute sa tragédie à la française, croyant inventer ainsi un nouveau genre, qu'il nomme *heroic play*. Mais, dans cette transformation, le bon périt, le mauvais reste. Car remarquez que la rime est chose différente chez des races différentes. Pour un Anglais elle ressemble à un chant, et le transporte à l'instant dans un monde idéal ou féerique. Pour un Français, elle n'est qu'une convention ou une convenance, et le transporte à l'instant dans une antichambre ou un salon; pour lui, c'est un costume d'ornement et rien qu'un costume; s'il gêne la prose, il l'anoblit; il impose le respect, non l'enthousiasme, et change le style roturier en style titré. D'ailleurs dans nos vers aristocratiques tout se tient. Toute pédanterie, tout appareil de logique en est exclu; rien de plus désagréable que la rouille scolastique à des gens bien élevés et délicats. Les images y sont rares, toujours soutenues; la poésie audacieuse, la vraie fantaisie, n'y ont point de place; ses éclats et ses écarts dérangeraient la politesse et le train régulier du monde. Les mots propres, le relief des expressions franches ne s'y trouvent pas; les termes généraux, toujours un peu effacés, conviennent bien mieux aux ménagements et aux finesses de la société choisie. Contre toutes ces règles, Dryden vient se heurter lourde-

ment. Sa rime, pour les oreilles d'un Anglais, écarte à l'instant toute illusion théâtrale; on sent que les personnages qui parlent ainsi sont des mannequins sonores; il avoue lui-même que sa tragédie héroïque ne fait que mettre en scène des poëmes chevaleresques comme ceux de l'Arioste et de Spenser.

Des élans poétiques achèvent de ruiner toute vraisemblance. Reconnaissez-vous l'accent du drame dans cette comparaison d'épopée? « Comme une belle tulipe opprimée par l'orage, — frissonnante, se ferme, et plie ses bras de soie pour s'endormir, — se courbe sous l'ouragan, toute pâle, et presque morte, — pendant que le vent sonore chante autour de sa tête courbée, — ainsi disparaît votre beauté voilée[1]. » — Quelle singulière entrée que ces *concetti* de Cortez qui débarque! « Dans quel climat fortuné sommes-nous jetés, — si longtemps caché, si récemment connu, — comme si notre vieux monde s'était écarté par pudeur, — pour venir ici secrètement accoucher d'un nouvel univers[2]? » Jugez combien ces plaques de couleur font contraste sur le sobre

1. As some fair tulip, by a storm oppress'd,
Shrinks up, and folds its silken arms to rest;
And bending to the blast, all pale and dead,
Hears from within the wind sing round its head:
So, shrouded up, your beauty disappears;
Unveil, my love, and lay aside your fears.
The storm that caus'd your fright is past and done.
(*Conquest of Granada*, part I.)

2. On what new happy climats are we thrown,
So long kept secret and so lately known?
As if our old world modestly withdrew
And here in private had brought forth a new.
(*The Indian Emperor*.)

dessin de la dissertation française. Ici les amoureux font assaut de métaphores. Là, un amant, pour vanter les beautés de sa maîtresse, dit que « des cœurs sanglants gisent palpitants dans sa main[1]. » A chaque page, des mots crus ou bas viennent salir la régularité du style noble. La pesante logique s'étale carrément dans les discours des princesses : « Deux si, dit Lyndaxara, font à peine une possibilité[2]. » Dryden met son bonnet de gradué sur la tête de ces pauvres femmes. Ni lui ni ses personnages ne sont des gens bien élevés, maîtres de leur style ; ils n'ont pris aux Français que le gros appareil du barreau et de l'école : ils ont laissé là l'éloquence unie, la diction modérée, l'élégance et la finesse. Tout à l'heure la grossièreté licencieuse de la Restauration perçait à travers le masque des beaux sentiments dont elle se couvrait ; maintenant la rude imagination anglaise a crevé le moule oratoire où elle tâchait de s'enfermer.

Retournons le tableau. Dryden veut garder le fond du vieux drame anglais, et conserve l'abondance des événements, la variété des intrigues, l'imprévu des accidents et la représentation physique des actions

1. And bloody hearts lye panting in her hand.
(*Almanzor.*)

2. Two if's scarce make one possibility.
(*Almanzor.*)

Poor women's thoughts are all extempore.

Ces dames si logiciennes ont des grossièretés étranges : Lyndaxara dit à son amant qui la supplie de le rendre « heureux » :

If I make you so, you shall pay my price.



sanglantes ou violentes. Il tue autant que Shakspeare. Par malheur, tous les poëtes n'ont pas le droit de tuer. Quand on promène les spectateurs parmi les meurtres et les surprises, on a besoin de cent préparations secrètes. Supposez une sorte de verve et de folie romanesque, le style le plus osé, tout bizarre et poétique, des chansons, des peintures, des rêveries à haute voix, le franc dédain de toute vraisemblance, un mélange de tendresse, de philosophie et de moquerie, toutes les grâces fuyantes des sentiments nuancés, tous les caprices de la fantaisie bondissante : la vérité des événements ne vous importera guère. Personne, devant *Cymbeline* ou *As you like it*, n'est politique ou historien ; on ne prend point au sérieux ces courses d'armées, ces avénements de princes ; on assiste à une fantasmagorie. On n'exige pas que les choses aillent selon les lois naturelles ; au contraire, on exige volontiers qu'elles aillent contre les lois naturelles. La déraison en fait le charme. Il faut que ce nouveau monde soit tout imaginaire ; s'il ne l'était qu'à demi, personne n'y voudrait monter. C'est pourquoi nous ne montons point dans celui de Dryden. Une reine qu'on détrône, puis qu'on rétablit à l'improviste ; un tyran qui retrouve son fils perdu, se trompe, adopte une jeune fille à sa place ; un jeune prince qui, mené au supplice, arrache l'épée d'un garde et reprend sa couronne, voilà les romans qui composent sa *Reine vierge* et son *Mariage à la mode*. On devine quel air ces dissertations classiques ont dans ce pêle-mêle ; la solide raison rabat coup

sur coup l'imagination sur le pavé. On ne sait s'il s'agit d'un portrait ou d'une arabesque; on reste suspendu entre la vérité et la fantaisie; on voudrait monter au ciel ou descendre en terre, et l'on saute au plus vite hors de l'échafaudage maladroit où le poëte veut nous jucher.

D'autre part, quand Shakspeare veut, non plus éveiller un songe, mais imprimer une croyance, il nous dispose encore et par avance, mais d'une autre façon. Naturellement nous doutons en face d'une action atroce; nous devinons que les fers rougis qui vont brûler les yeux du petit Arthur sont des bâtons peints, et que les six drôles qui font le siége de Rome, sont des figurants loués à trente sous par nuit. Contre cette défiance, il faut employer le style le plus naturel, l'imitation circonstanciée et crue des mœurs de corps de garde et de cabaret; je ne croirai à la sédition de Jack Cade qu'en entendant des paroles fangeuses de luxure bestiale et de stupidité populacière; il faut me montrer les quolibets, le gros rire, l'ivrognerie, les habitudes de boucher et de corroyeur, pour que je me figure un attroupement et une élection. Pareillement, dans les meurtres, faites-moi sentir la flamme des passions grondantes, l'accumulation de désespoir ou de haine qui ont lancé la volonté et roidi la main; quand les paroles effrénées, les soubresauts du délire, les cris convulsifs du désir exaspéré, m'auront fait toucher tous les liens de la nécessité intérieure qui a ployé l'homme et forgé le crime, je ne songerai plus à regarder si le couteau saigne,

parce que je sentirai en moi, et frémissante, la passion qui l'a manié. Est-ce que j'ai besoin de vérifier si Cléopatre est morte? Le singulier rire dont elle éclate quand on apporte le panier d'aspics, le brusque roidissement nerveux, le flux de paroles fiévreuses, la gaieté saccadée, les gros mots, le torrent d'idées dont elle déborde, m'ont déjà fait mesurer tout l'abîme du suicide[1], et je l'ai prévu dès l'entrée. Cette furie d'imagination allumée par le climat et la toute-puissance, ces nerfs de femme, de reine et de courtisane, cet abandon extraordinaire de soi-même à toutes les fougues de l'invention et du désir, ces cris, ces larmes, cette écume aux lèvres, cette tempête d'injures, d'actions, d'émotions, cette promp-

1. He words me, girls, he words me, that I should not
Be noble to myself; but hark thee, Charmion....
Now, Iras, what think'st thou?
Thou, an Egyptian puppet, shalt be shown
In Rom, as well as I. Mechanic slaves,
With greasy aprons, rules and hammers, shall
Uplift us to the view....
Saucy lictors
Will catch at us like strumpets; and scald rhymers
Ballad us out o' tune; the quick comedians
Extemporally will stage us, and present
Our Alexandrian revels; Antony
Shall be brought drunken forth, and I shall see
Some squeaking Cleopatra boy my greatness
I' the posture of a whore....
Husband, I come;
Now to that name my courage prove my title!
I am fire and air; my other elements
I give to baser life. — So, you have done!
Come then, and take the last warmth of my lips.
Farewell, kind Charmion — Iras, long farewell.
Dost thou not see my baby at my breast,
That sucks the nurse asleep?

Cette gaminerie amère de courtisane et d'artiste est sublime.

titude au meurtre annonçaient de quel élan elle allait heurter le dernier obstacle et se briser. Qu'est-ce que Dryden vient faire ici avec ses phrases écrites? Qu'est-ce qu'une suivante qui parle avec des mots d'auteur, et qui dit à sa maîtresse demi-folle: « Appelez la raison à votre secours[1]? » Qu'est-ce qu'une Cléopatre comme la sienne, copiée d'après la Castlemaine[2], habile aux manéges et aux pleurnicheries, voluptueuse et coquette, n'ayant ni la noblesse de la vertu ni la grandeur du crime? « La nature m'avait faite pour être une bonne épouse, une pauvre innocente colombe domestique, tendre sans art, douce sans tromperie[3]. » Non, certes, ou du moins cette tourterelle n'eût point dompté ni gardé Antoine; une bohémienne seule le pouvait par la su-

1. *The World well lost*, act. II.

IRAS.
Call Reason to assist you.
CLEOPATRA.
I have none.
And none would have. My love 's a noble madness,
Which shows the cause deserved it. Moderate sorrow
Fits vulgar love, and for a vulgar man.
But I have loved with such transcendant passion,
I soared at first quite out of Reason's view,
And now am lost above it.

2. Come to me, come, my soldier, to my arms.
You have been too long away from my embraces.
But when I have you fast and all my own,
With broken murmurs and amorous sighs
I'll say you were unkind and punish you
And mark you red with many an eager kiss.

3. Nature meant me
A wife, a silly harmless household dove,
Fond without art, and kind without deceit.
(*Ibid.*)

périorité de l'audace et la flamme du génie. Je vois, dès le titre de la pièce, pourquoi Dryden a amolli Shakspeare; *Tout pour l'amour, ou le Monde bien perdu*. Quelle misère que de réduire de tels événements à une pastorale, d'excuser Antoine, de louer par contre-coup Charles II, de roucouler comme dans une bergerie! Et tel était le goût des contemporains: quand Dryden écrivit d'après Shakspeare *la Tempête* et d'après Milton *l'État d'innocence*, il corrompit encore une fois les idées des ses maîtres; il changea Ève et Miranda en courtisanes[1]; il abolit partout, sous les convenances et les indécences, la franchise, la sévérité, la finesse et la grâce de l'invention originale. Autour de lui, Settle, Shadwell, sir Robert Howard, faisaient pis. *L'Impératrice du Maroc,* par Settle, fut si admirée, que les gentilshommes et les dames de la cour l'apprirent pour la jouer à White-Hall, devant le roi. Et ce ne fut point là une mode passagère; quoique dégrossi, ce goût dura. En vain les poëtes rejetèrent une partie de l'alliage français dont ils avaient chargé leur métal natif; en vain ils revinrent aux vieux vers sans rime qu'avaient maniés Jonson et Shakspeare; en vain Dryden, dans les rôles d'Antoine, de Ventidius, d'Octavie, de don Sébastien et de Dorax, retrouva une portion du naturel et

1. Miranda dit: « And if I can but escape with life, I had rather be in pain nine months, as my father threatened, than lose my longing. » — Dryden donne une sœur à Miranda; elles se querellent, et sont jalouses l'une de l'autre, etc. — Voyez aussi la description qu'Ève fait de son bonheur, et les idées que ses confidences suggèrent à Satan (act. III, sc. I).

de l'énergie antiques : en vain Otway, qui avait un vrai talent dramatique, Lee et Southern atteignirent à des accents vrais ou touchants, en telle sorte qu'une fois, dans *Venise sauvée*, on crut que le drame allait renaître : le drame était mort, et la tragédie ne pouvait le remplacer ; ou plutôt chacun d'eux mourait par l'autre, et leur union, qui les avait énervés sous Dryden, les énervait sous ses successeurs. Le style littéraire émoussait la vérité dramatique ; la vérité dramatique gâtait le style littéraire ; l'œuvre n'était ni assez vivante ni assez bien écrite ; l'auteur n'était ni assez poëte ni assez orateur : il n'avait ni la fougue et l'imagination de Shakspeare ni la politesse et l'art de Racine[1]. Il errait sur les confins des deux théâtres, et ne convenait ni à des artistes demi-barbares ni à des gens de cour finement polis. Tel est en effet le public qui l'écoute, incertain entre deux formes de pensées, nourri de deux civilisations contraires. Ces hommes n'ont plus la jeunesse des sens, la profondeur des impressions, l'originalité audacieuse et la folie poétique des cavaliers et des aventuriers de la Renaissance ; ils n'auront jamais les adresses de langage, la douceur de mœurs, les habitudes de la cour et les finesses de sentiment ou de pensée qui ont orné la cour de Louis XIV. Ils quittent l'âge de l'imagination et de l'invention solitaire, qui convient à leur race, pour l'âge de la raison et de la conversation mondaine, qui ne convient pas à

1. Cette impuissance ressemble à celle de Casimir Delavigne.

leur race ; ils perdent leurs mérites propres et n'acquièrent pas les mérites de leurs voisins. Ce sont des poëtes étriqués et des courtisans mal élevés, ne sachant plus rêver et ne sachant pas encore vivre, tantôt plats ou brutaux, tantôt emphatiques ou roides. Pour qu'une belle poésie naisse, il faut qu'une race rencontre son siècle. Celle-ci, égarée hors du sien et entravée d'abord par l'imitation étrangère, ne forme que lentement sa littérature classique ; elle ne l'atteindra qu'après avoir transformé son état religieux et politique : ce sera le règne de la raison anglaise. Dryden l'ouvre par ses autres œuvres, et les écrivains qui paraîtront sous la reine Anne lui donneront son achèvement, son autorité et son éclat.

V

Quand un homme si bien doué, si bien instruit et si bien exercé travaille de toute sa force, il y a des chances pour qu'il réussisse, et Dryden a réussi ; car c'est traiter trop rigoureusement un poëte que de le juger en regard de Shakspeare ; même à côté de Shakspeare, et avec la même matière, on peut faire une belle œuvre ; seulement, le lecteur est tenu d'oublier pour un instant le grand inventeur, le créateur inépuisable d'âmes véhémentes et originales, de considérer l'imitateur tout seul et sans lui imposer une comparaison qui l'accablerait. Il y a de la vigueur et de l'art dans cette tragédie d'*Antoine et Cléo-*

pâtre. « Toutes mes autres pièces, disait-il, je les ai « faites pour la foule; celle-ci, je l'ai faite pour moi-« même. » Et, en effet, il l'avait composée savamment d'après l'histoire et les règles. Ce qui est mieux encore, il l'avait écrite virilement. « La charpente de « la pièce, disait-il dans sa préface, est suffisamment « régulière, et les unités de temps, de lieu et d'action, « plus exactement observées que peut-être le théâtre « anglais ne le requiert. Particulièrement, l'action « est si bien une qu'elle est la seule de son espèce sans « épisode ni intrigue subsidiaire, chaque scène con-« duisant à l'effet principal et chaque acte se termi-« nant par un grand changement de situation. — « Dans mon style, j'ai essayé, de parti pris, d'imiter « le divin Shakspeare, et, pour le faire plus libre-« ment, je me suis débarrassé de la rime... J'ose dire « qu'en l'imitant je me suis surpassé moi-même dans « cette pièce, et, entre autres, que je préfère la scène « entre Antoine et Ventidius, au premier acte, à tout « ce que j'ai écrit dans ce genre. » Il avait raison; si sa Cléopatre est manquée, si cette défaillance de la conception détourne l'intérêt et gâte l'ensemble, si la rhétorique nouvelle et l'emphase ancienne viennent parfois suspendre l'émotion et détruire la vraisemblance, en somme pourtant le drame se tient debout, et, qui plus est, il marche. Le poëte est expert; il a bien calculé, il sait *faire une scène*, montrer le duel intérieur par lequel deux passions se disputent le cœur de l'homme. On sent chez lui les vicissitudes tragiques de la lutte, le progrès d'un sen-

timent, la défaite des résistances, l'afflux lent du désir ou de la colère, jusqu'au moment où la volonté redressée ou séduite se précipite soudainement d'un seul côté. Il y a des mots naturels : le poëte écrit et pense trop sainement pour ne pas les trouver quand il en a besoin. Il y a des caractères virils : lui-même est un homme, et, sous ses complaisances de courtisan, sous ses affectations de poëte à la mode, il a gardé le naturel énergique et âpre. Sauf une scène d'injures, son Octavie est une matrone romaine, et quand, jusque dans Alexandrie, jusque chez Cléopatre, elle vient chercher Antoine, elle le fait avec une simplicité et une noblesse qu'on ne surpassera pas. « La sœur de César, « dit Antoine. — Ce mot-là est dur. Si je n'avais « été que la sœur de César, je serais restée dans « le camp de César. Mais votre Octavie, votre « femme tant maltraitée, quoique bannie de votre « lit et chassée de votre maison, quoique sœur de « César, est encore à vous. Il est vrai, j'ai une « âme qui dédaigne votre froideur et qui me pousse « à ne point chercher ce que vous devriez offrir. « Mais la vertu d'une épouse surmonte cet or- « gueil. Je viens pour vous réclamer comme mon « bien, pour vous montrer ma fidélité d'abord, « pour demander, pour implorer votre tendresse. « Votre main, mon seigneur ; elle est à moi, et « je la demande. » Et quand Antoine, humilié, se révolte contre la grâce qui lui vient d'Octave et lui dit que sans doute elle a demandé pardon pour

lui pauvrement et bassement : « Pauvrement et « bassement! Je n'aurais pas pu faire une pareille « demande, ni mon frère l'accorder. — Ma triste « fortune, je le vois, me soumet toujours à vos « désobligeantes méprises. — Mais les conditions « que je vous apporte sont telles — que vous n'aurez « pas à rougir de les accepter. J'aime votre hon- « neur — parce qu'il est le mien. On ne dira jamais « que le mari d'Octavie fut l'esclave d'un autre « homme. — Seigneur, vous êtes libre ; libre même « de l'épouse que vous avez en aversion. — Car, « quoique mon frère veuille acheter pour moi votre « tendresse, — et me fasse la condition et le ciment « de votre paix, — j'ai une âme comme la vôtre : je « ne puis recevoir — votre amour comme aumône, « ni implorer ce que je mérite. — Je dirai à mon « frère que nous sommes réconciliés. — Il retirera « ses troupes, et vous vous mettrez en marche — « pour gouverner l'Orient. Vous me pourrez laisser à « Athènes ; — n'importe où ; je ne me plaindrai « jamais. — Je ne garderai que le stérile nom d'é- « pouse — et vous serez quitte de tout autre ennui[1]. »

1. ANTONY.

Cæsar's sister.

OCTAVIA.

That's unkind.
Had I been nothing more than Cæsar's sister,
Know, I had still remain'd in Cæsar's camp.
But your Octavia, your much injured wife,
Though banish'd from your bed, driv'n from your house,
In spight of Cæsar's sister, still is yours.
'Tis true, I have a heart disdains your coolness,
And prompts me not to seek what you should offer;



Cela est grand; cette femme a un cœur fier, et aussi un cœur d'épouse; elle sait donner et elle sait souffrir; et ce qui est mieux, elle sait se sacrifier sans emphase et d'un ton calme; ce n'est point une âme vulgaire qui a conçu une pareille âme. Et le vieux général Ventidius qui, avec elle et avant elle, vient pour retirer Antoine de son illusion et de son esclavage, est digne de parler pour l'honneur, comme elle a parlé pour le devoir. Sans doute c'est un plébéien, un soldat rude et railleur, qui a la franchise et les plaisanteries de son métier, maladroit parfois, qu'un habile eunuque de sérail pourra duper, « héros au crâne épais, » et qui par simplicité d'âme, par

But a wife's virtue still surmounts that pride.
I come to claim you as my own; to show
My duty first, to ask, nay, to beg your kindness;
Your hand, my Lord; 'tis mine, and I will have it.

ANTONY.

I fear, Octavia, you have begg'd my life,...
Poorly and basely begg'd it of your brother.

OCTAVIA.

Poorly and basely I could never beg,
Nor could my brother grant....
My hard fortune
Subjects me still to your unkind mistakes.
But the conditions I have brought are such,
You need not blush to take. I love your honour
Because 'tis mine. It never shall be said,
Octavia's husband was her brother's slave.
Sir, you are free; free e'en from her you loath:
For tho' my brother bargains for your love,
Makes me the price and cement of your peace.
I have a soul like yours: I cannot take
Your love as alms, nor beg what I deserve.
I'll tell my brother we are reconcil'd.
He shall draw back his troops, and you shall march
To rule the East. I may be dropt at Athens;
No matter where, I never will complain,
But only keep the barren name of wife.
And rid you of the trouble.

grossièreté d'éducation, ramènera Antoine sans s'en douter dans le rets qui semblait brisé. Il triomphe avec un gros rire : « Voilà des nouvelles pour vous, « cours, mon officieux eunuque. Ne manque pas d'ar- « river le premier; presse-toi. Vite, mon cher eu- « nuque, vite. En avant, mon cher demi-homme. » Et, tombant dans un piége, il dit à Antoine qu'il a vu Cléopatre infidèle avec Dolabella : — « Ma « Cléopatre? — Votre Cléopatre. La Cléopatre de « Dolabella. La Cléopatre de tout le monde. — Tu « mens. — Je ne mens pas, mon seigneur. Cela « est-il si étrange? Est-ce qu'une maîtresse quittée « ne se pourvoit pas? Vous savez bien qu'elle n'est « pas accoutumée aux nuits solitaires [1]. » Voilà justement le bon moyen de rendre Antoine jaloux, et le ramener furieux à Cléopatre. Mais quel brave cœur, et comment on entend, lorsqu'il est seul avec Antoine, le mâle accent, la profonde voix qui a tonné dans les batailles! Il aime son général en bon et

1. There's news for you; run, my officious Eunuch.
Be sure to be the first. Haste forward,
Haste, my dear Eunuch, haste.
On, sweet Eunuch, my dear half-man, proceed ...

ANTONY.

My Cleopatra?

VENTIDIUS.

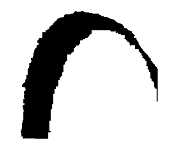
Your Cleopatra.
Dolabella's Cleopatra.
Every man's Cleopatra.

ANTONY.

Thou ly'st.

VENTIDIUS.

I do not lye, my lord.
Is this so strange? Should mistresses be left,
And not provide against a time of change?
You know she's not much us'd to lonely nights.



honnête dogue, et ne demande pas mieux que de mourir, pourvu que ce soit aux pieds de son maître. Il gronde sourdement, en le voyant abattu, tourne autour de lui et d'un coup il pleure : « Regarde, em- « pereur, voilà une rosée qui n'est pas ordinaire. « — Je n'ai pas pleuré depuis quarante ans, — mais « à présent la faiblesse de ma mère me revient aux « yeux. » — « Par le ciel, dit Antoine, il pleure le « bon vieux homme, il pleure — et les grosses « gouttes rondes coulent les unes après les autres « sur les sillons de ses joues[1]. » Et là-dessus Antoine, lui-même, pleure. On pense, en écoutant ces sanglots terribles, aux vétérans de Tacite, qui, au sortir des marais de la Germanie, la poitrine cicatrisée, la tête blanchie, les membres roidis par le service, baisaient les mains de Drusus, et lui mettaient les doigts dans leurs gencives, pour lui faire sentir leurs dents usées, tombées, incapables de mâcher le mauvais pain qu'on leur jetait. « Debout, debout,

1. VENTIDIUS.

Look, emperor, this is no common dew ;
I have not wept this forty years; but now
My mother comes afresh unto my eyes;
I cannot help her softness.

ANTONY.

By heav'n, he weeps ! poor old man, he weeps !
The big round drops course one another down
The furrows of his cheeks. Stop 'em, Ventidius,
Or I shall blush to death; they set my shame,
That caus'd 'em, full before me.

VENTIDIUS.

I'll do my best.

ANTONY.

Sure there's contagion in the tears of friends ;
See, I have caught it too. Believe me, 'tis not
For my own griefs, but thine.... Nay, father....

« — vous usez vos heures endormies dans une in-« dolence désespérée que vous appelez faussement « philosophie. — Douze légions vous attendent et « ont hâte de vous nommer leur chef. — A force « de pénibles marches, en dépit de la chaleur et de la « faim, — je les ai conduites patientes — depuis « la frontière des Parthes jusqu'au Nil. — Cela « vous fera bien de voir leurs faces brûlées du soleil, « — leurs joues cicatrisées, leurs mains entamées; « il y a de la vertu en eux. — Ils vendront ces « membres mutilés plus cher — que ces jolis soldats « pomponnés là-bas ne voudront les acheter [1]. » — Et quand tout est perdu, quand les Égyptiens ont trahi, et qu'il ne s'agit plus que de bien finir : « Il « reste encore — trois légions dans la ville. Le « dernier assaut — a coupé le reste. Si votre dessein « est de mourir, — et à présent je le souhaite, — « en voilà assez, — pour faire autour de nous un « tas d'ennemis morts, — un bûcher honorable pour « nos funérailles. — Choisissez votre plan de finir. « — J'ai vu la mort sous tant de formes — que peu « m'importe laquelle. — Ma vie à mon âge est un « tel haillon, à peine si elle vaut qu'on la donne. —

1. No; 'tis you dream; you sleep away your hours
In desperate sloth, miscall'd philosophy.
Up, up, for honour's sake; twelve legions wait you,
And long to call you chief. By painful journeys
I led 'em patient both of heat and hunger,
Down from the Parthian marches to the Nile.
'Twill do you good to see their sun-burnt faces,
Their scarr'd cheeks, and chopt hands; there's virtue in 'em:
They'll sell those mangled limbs at dearer rates
Than yon trim bands can buy.

« J'aurais souhaité pourtant que nous eussions jeté « la nôtre de meilleure grâce, — comme deux lions « pris aux rets, avançant la griffe et blessant les « chasseurs. » — Antoine le supplie de partir, il refuse; Antoine veut mourir de sa main. — « Non, « par le ciel, je ne le veux pas; et ce n'est pas pour « vous survivre. » — « Tue-moi d'abord, tu mourras « après; sers ton ami, avant toi-même. » — « Alors, « donnez-moi la main. Nous nous retrouverons « bientôt. » Il l'embrasse, tire l'épée, puis s'ar- « rête : — Je ne voudrais pas faire une affaire d'une « bagatelle. Pourtant, je ne peux pas vous regarder « et vous tuer; je vous prie, tournez votre face. — « Soit, et frappe bien, à fond. — A fond, aussi loin « que mon épée entrera[1]. » Et du coup, lui-même il se tue. — Ce sont là les mœurs tragiques et stoïques de la monarchie militaire, les grandes prodigalités de meurtres et de sacrifices avec lesquelles les hommes de ce monde bouleversé et brisé tuaient et finissaient. — Cet Antoine, pour qui on a tant fait,

1. VENTIDIUS.

There yet remain
Three legions in the town. The last assault
Lopt off the rest. If death be your design,
As I must wish it now, these are sufficient
To make a heap about us of dead foes,
An honest pile for burial.
Chuse your death.
For I have seen him in such various shapes,
I care not which I take.
I 'm only troubled.
The life I bear is worn to such a rag,
'Tis scarce worth giving. I could wish indeed
We threw it from us with a better grace,
That, like two lions taken in toils,

lui aussi, il a mérité qu'on l'aime; il a été l'un des vaillants sous César, le premier soldat d'avant-garde; la bonté, la générosité palpitent en lui jusqu'au bout; s'il est faible contre une femme, il est fort contre les hommes; il a les muscles, la poitrine, la colère et les bouillonnements d'un combattant; c'est cette chaleur de sang, c'est ce sentiment trop vif de l'honneur qui cause sa perte; il ne sait pas se pardonner sa faute; il n'a pas cette hauteur de génie qui, planant au-dessus des maximes ordinaires, affranchit l'homme des hésitations, des découragements et des remords; il n'est que soldat, il ne peut oublier qu'il a failli à la consigne : « Mon « empereur! » — « Ton empereur! Non, c'est là « un nom de victoire! Le soldat victorieux, rouge « de blessures qu'il ne sent pas, salue de ce nom

We might at least thrust out our paws, and wound
The hunters that inclose us....

ANTONY.

Do not deny me twice.

VENTIDIUS.

By heav'n, I will not.
Let it not be t' out-live you.

ANTONY.

Kill me first,
And then die thou. For 'tis but just thou serve
Thy friend before thyself.

VENTIDIUS.

Give me your hand.
We soon shall meet again. Now farewell, emperor.
....I will not make a bus'ness of a trifle,
And yet I cannot look on you and kill you.
Pray, turn your face.

ANTONY.

I do. Strike home be sure.

VENTIDIUS.

Home, as my sword will reach

« son général. Actium, Actium, oh! » — « Vous y « pensez trop. » — « Ici, ici, le poids est ici. Un « bloc de plomb pendant le jour; et la nuit, pen- « dant mes courts assoupissements fiévreux, c'est « la sorcière qui chevauche mes rêves. » — Enfin, voici de nouveau des armes et des hommes, et une aurore d'espérance. « Combattrons-nous? dit Ven- « tidius. — Je te le garantis, mon vieux brave. « Tu me verras encore une fois sous ma cuirasse, « à la tête de ces vieilles troupes qui ont battu « les Parthes, crier : en avant, suivez-moi[1]. » Il se croit à la bataille, et déjà sa fougue l'emporte. Ce n'est pas un tel homme qui gouvernera les hommes; on ne maîtrise la fortune qu'après s'être maîtrisé

1. VENTIDIUS.

Emperor!

ANTONY.

Emperor! Why that's the style of victory.
The conqu'ring soldier, red with unfelt wounds,
Salutes his general so : but never more
Shall that sound reach my ears.

VENTIDIUS.

I warrant you.

ANTONY.

Actium, Actium! Oh....

VENTIDIUS.

It sits too near you.

ANTONY.

Here, here it lies; a lump of lead by day;
And in my short, distracted, nightly slumbers,
The hag that rides my dreams....

VENTIDIUS.

That's my royal master.
And shall we fight?

ANTONY.

I warrant thee, old soldier;
Thou shalt behold me once again in iron,
And, at the head of our old troops, that beat
The Parthians, cry aloud, « Come, follow me. »

soi-même; celui-ci n'est fait que pour se contredire et se détruire, et pour tourner tour à tour sous l'effort de toutes les passions. Sitôt qu'il croit Cléopatre fidèle, l'honneur, la réputation, l'empire, tout disparaît. « Qu'est-ce que cela, Ventidius? Voilà « qui contre-pèse tout le reste. Eh! nous avons « fait plus que vaincre César, à présent. Non-seu- « lement ma reine est innocente, mais elle m'aime. « M'en aller, où? la quitter! quitter tout ce qu'il « y a de parfait! Donnez, grands Dieux! donnez « à votre petit garçon, à votre César, ce monde, « un hochet pour jouer avec, ce colifichet d'em- « pire. Il est content à bon marché. Moi, je ne « veux pas moins que Cléopatre [1]! » L'abattement viendra après l'excès; ces sortes d'âmes ne sont trempées que contre la crainte; leur courage n'est que celui du taureau et du lion; il a besoin, pour demeurer entier, du mouvement corporel, du danger

1. VENTIDIUS.
And what's this toy
In balance with your fortune, honour, fame?
ANTONY.
What is 't, Ventidius? It out-weighs 'em all.
Why, we have more than conquer'd Cæsar now.
My queen's not only innocent, but loves me....
Down on thy knees, blasphemer as thou art,
And ask forgiveness of wrong'd Innocence!
VENTIDIUS.
I'll rather die than take it. Will you go?
ANTONY.
Go! Whither? Go from all that's excellent.
Give, you gods,
Give to your boy, your Cæsar,
This rattle of a globe to play withal,
This gu-gau world, and put him cheaply off.
I'll not be pleas'd with less than Cleopatra.



visible; c'est le tempérament qui les soutient; devant les grandes douleurs morales, ils s'affaissent. Lorsqu'il se croit trahi, il s'abandonne et ne sait plus que mourir. « Que César arpente seul ce monde; « je suis las de mon rôle. Ma torche est finie, et « le monde est devant moi comme un noir désert « à l'approche de la nuit. Je veux me coucher, « ne pas vaguer davantage [1]. » De pareils vers font penser aux lugubres rêves d'Othello, de Macbeth, d'Hamlet lui-même; par-dessus le monceau de ses tirades ronflantes et de ses personnages en carton peint, il semble que le poëte soit allé toucher l'ancien drame, pour en rapporter le frémissement.

A côté de lui, un autre aussi l'a senti, un jeune homme, un pauvre aventurier, qui tour à tour étudiant, acteur, officier, toujours désordonné et toujours pauvre, vécut follement et tristement dans les excès et la misère, à la façon des vieux tragiques, avec leur inspiration, avec leurs fougues, et qui mourut à trente-quatre ans, selon les uns d'une fièvre causée par la fatigue, selon les autres d'un jeûne prolongé au bout duquel il avala trop vite un morceau de pain donné par charité. A travers l'enveloppe pompeuse de la rhétorique nouvelle, Thomas Otway a retrouvé parfois les passions de l'autre

1. Let Cæsar walk
Alone upon it. I am weary of my part.
My torch is out, and the world stands before me
Like a black desert. At the approach of night
I'll lay me down and stray no farther on.

siècle. On sent que son temps lui nuit, qu'il émousse l'âpreté et la vérité de son émotion, que le mot propre et hardi ne lui arrive plus, que tout autour de lui le style oratoire, les mots d'auteurs, la déclamation classique, les antithèses bien faites viennent bourdonner, étouffer son accent sous leur ronflement tendu et monotone. Il ne lui a manqué que de naître cent ans plus tôt. On retrouve dans son *Orpheline*, dans sa *Venise sauvée*, les noires imaginations de Webster, de Ford et de Shakspeare, leur conception lugubre de la vie, leurs atrocités, leurs meurtres, leurs peintures des passions irrésistibles qui s'entre-choquent aveuglément comme un troupeau de bêtes sauvages, qui bouleversent le champ de bataille de leurs hurlements et de leur tumulte, pour ne laisser après elles que des dévastations et des tas de morts. Comme Shakspeare, ce qu'il étale sur la scène ce sont les entraînements et les fureurs humaines, un frère qui viole la femme de son frère, un mari qui se parjure pour sa femme, Polydore, Chamont, Jaffier, des âmes violentes et faibles que l'occasion transporte, que la tentation renverse et dont le transport ou le crime, comme un venin versé dans une veine, monte par degrés, empoisonne tout l'homme, gagne par contagion ceux qu'il touche, et les tord et les abat dans [illegible]lire des convulsions. Comme Shakspeare, il [illegible] ces mots poignants, et vivants[1], qui [illegible]

1. How my head swimms! 'Tis very [illegible]

fond de l'homme, l'étrange craquement de la machine qui se démonte, le roidissement de la volonté qui se tend jusqu'à se briser[1], la simplicité des vrais sacrifices, les humilités de la passion exaspérée et mendiante qui implore jusqu'au bout contre toute espérance sa pâture et son assouvissement[2]. Comme Shakspeare, il a conçu de vraies âmes féminines[3], une Monimia, surtout une Belvidera qui, semblable à Imogène, s'est donnée tout entière et perdue comme en un abîme dans l'adoration de celui qu'elle a choisi, qui ne sait qu'aimer, obéir, pleurer, souffrir, et qui meurt comme une fleur séparée de sa tige, sitôt qu'on arrache ses bras du col autour duquel elle les avait noués. Comme Shakspeare enfin, il a retrouvé au moins une fois la grande bouffonnerie amère, le sentiment cru de la bassesse hu-

1. Voir la mort de Pierre et de Jaffier. Pierre, une fois poignardé, éclate de rire.

2. JAFFIER.

Oh, that my arms were riveted
Thus round thee ever! But my friends, my oath!
This, and no mor.

(*Kisses her.*)

BELVIDERA.

Another, sure another
For that poor little one, you 've ta'en such care of
I'll give it him truly.

Il y a de la jalousie dans ce dernier mot.

3. Oh, thou art tender all
Gentle and kind, as sympathizing nature.
Dove-like, soft and kind.
I'll ever live your most obedient wife,
Nor ever any privilege pretend
Beyond your will.

(*Orphan*, p. 69.)

maine, et il a planté au milieu de sa tragédie la plus douloureuse, un grotesque immonde, un vieux sénateur qui se délasse de sa gravité officielle en faisant le soir chez sa courtisane le farceur et le valet. Comme cela est amer ! comme il a vu vrai en montrant l'homme empressé de quitter son costume et sa parade ! comme l'homme est prompt à s'avilir quand échappé à son rôle il revient à lui-même ! comme le singe et le chien reparaissent en lui[1] ! Il arrive chez cette Aquilina, qui l'insulte ; cela l'amuse ; les gros mots reposent, au sortir des respects ; il fait la petite voix, il manie son fausset, comme un pitre. « Nacki, Nacki, Nacki ; je suis « venu, petite Nacki ; onze heures passées ; une « bonne heure ; assez tard en conscience pour se « mettre au lit. Nacki, Nacki, ai-je dit ? Oui, Nacki, « Aquilina, Lina, Quilina, Aquilina, Naquilina, « Acki, Nacki, Nacki, la reine Nacki, allons, viens « au lit, petite gueuse, petite guenon, petite chatte, « proooo pritt.... Je suis sénateur ! » — « Bouffon, « vous voulez dire. » — « Possible, mon cher cœur ; « cela ne gâte pas le sénateur. Allons Nacki, Nacki, il « faut jouer au cheval fondu, Nacki. » Et il gamine ; elle le chasse, elle l'appelle idiot, brute, elle lui dit qu'il n'y a rien de bon en lui que son argent ; il en rit, il chante : « Ah, vous ne voulez pas vous asseoir ? « Eh bien, tenez, je suis un taureau, un taureau de

1. La petite Laclos disait à je ne sais plus quel duc en lui prenant son grand cordon : « Mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille ! » — Et le duc se mettait à genoux.



« Bazan, le taureau des taureaux, tous les taureaux « que vous voudrez. Je me dresse comme ceci, je « penche le front comme ceci, je fais broum, broum, « je fais broum, broum. Ah, vous ne voulez pas « vous asseoir? » Et il mugit comme un bœuf, il la poursuit dans la chambre. Enfin ils s'asseyent. « Maintenant me revoici sénateur, et ton amant, « ma petite Nacki, Nacki. Ah, crapaud, crapaud, « crapaud; crache à ma figure un peu, Nacki; cra- « che à ma figure, je t'en prie, un tout petit peu, « un si petit peu que rien; crachez, crachez, cra- « chez, crachez donc quand on vous l'ordonne, je « t'en prie, crache; tout de suite, tout de suite, cra- « che; pourquoi ne veux-tu pas cracher? Alors je « serai un chien. — Un chien, Monseigneur! — « Oui, un chien, et je te donnerai cette autre bourse « pour me laisser être un chien, et me traiter comme « un chien un petit instant. » Là-dessus il se met sous la table et aboie. « Ah, vous mordez, eh bien, « vous aurez des coups de pied. » — « Va; de tout « mon cœur. Des coups de pied, des coups de pied, « maintenant que je suis sous la table. Encore des « coups de pied. Plus fort. Encore plus fort. « Ouah, ouah, rro, rro. Par Dieu, je vais happer « tes mollets, oah, rro, rróo, wouaou. Diable! elle « tape dur[1]. » — En effet; et par-dessus le marché,

1. ANTONIO.
Nacky, Nacky, Nacky,—how dost do, Nacky? Hurry, durry. I am come, little Nacky. Past eleven o'clock, a late hour; time in all conscience to go to bed, Nacky.—Nacky did I say? Ay, Nacky, Aquilina, lina, lina, quilina; Aquilina, Naquilina, Acky,

elle prend un fouet, le sangle, et le met à la porte. Il reviendra, comptez-y; la soirée a été bonne pour lui; il se frotte l'échine, mais il s'est amusé. En somme ce n'est qu'un arlequin dépaysé, auquel le hasard a jeté une simarre de soie brodée, et qui lâche à tant par heure des pantalonnades politiques. Il

Nacky, queen Nacky. — Come, let's to bed. — You Fubbs, you Pugg you — You little puss. — Purree tuzzy — I am a Senator.

AQUILINA.

You are a fool, I am sure.

ANTONIO.

May be so too, sweet-heart. Never the worse Senator for all that. Come, Nacky, Nacky; let's have a game at romp, Nacky! ....You won't sit down? Then look you now; suppose me a bull, a Basan bull, the bull of bulls, or any bull. Thus up I get, and with my brows thus bent — I broo; I say I broo, I broo; I broo. You won't sit down, will you -- I broo.... Now, I'll be a Senator again, and thy lover, little Nicky, Nacky. Ah, Toad, Toad, Toad, Toad, spit in my face a little, Nacky; spit in my face, pry'thee, spit in my face never so little; spit but a little bit, — spit, spit, spit, spit when you are bid, I say. Do, pry'thee, spit. — Now, now spit. What, you won't spit, will you? Then I'll be a dog.

AQUILINA.

A dog, my lord!

ANTONIO.

Ay, a dog, and I'll give thee this t'other purse to let me be a dog — and use me like a dog a little. Hurry durry, I will — here 'tis. (*Gives the purse.*). — Now bough waugh waugh, bough, waugh.

AQUILINA.

Hold, hold, sir. If curs bite, they must be kickt, sir. Do you see, kickt thus?

ANTONIO.

Ay, with all my heart. Do, kick, kick on, now I am under the table, kick again, — kick harder — harder [illegible] gh, waugh, waugh, bough. — Odd, I'll have a snap [illegible] Bough, waugh, waugh, waugh, bough — odd, [illegible]

est mieux dans sa nature et plus à son aise quand il fait le polichinelle que lorsqu'il singe l'homme d'État.

Ce ne sont là que des éclairs; pour le reste, Otway est de son temps, terne et de couleur forcée, enfoncé comme les autres dans la lourde atmosphère voilée et grisâtre, demi-française et demi-anglaise, où les lustres éclatants importés de France s'éteignaient offusqués par le brouillard insulaire. Il est de son temps, il écrit comme les autres des comédies fangeuses; *le Soldat de fortune; l'Athée; l'Amitié à la mode.* Il peint des cavaliers brutalement vicieux, coquins par principes, aussi durs et aussi corrompus que ceux de Wycherley, un Beaugard, qui étale et pratique les maximes de Hobbes, le père, vieux drôle pourri, qui fait sonner sa morale, et que son fils renvoie froidement au chenil avec un sac d'écus, un sir Jolly Jumble, espèce de Falstaff ignoble, entremetteur de profession, que les prostituées appellent « petit papa, » qui ne peut dîner à côté d'une femme sans « lui dire des ordures, et tracer avec « son doigt des figures obscènes sur la table, » un sir Davy Dunce, animal dégoûtant, « dont l'haleine « est pire que de l'assa fœtida, qui déclare le linge « propre malsain, mange continuellement de l'ail, « et chique du tabac [1], » un Polydore qui, amoureux

1. Out on him, beast; he's always talking filthy to a body. If he sits but at the table with one, he'll be making nasty figures n the napkins.

He has such a breath, one kiss of him were enough to cure

de la pupille de son père, tâche de la violer à la première scène, envie les brutes qui peuvent se satisfaire, puis s'en aller, et fait le propos de les imiter à l'occasion prochaine [1]. Il n'y a pas jusqu'à ses héroïnes qu'il ne salisse [2]. Véritablement ce monde fait mal au cœur. Ils croient couvrir toutes ces crudités sous de bonnes métaphores correctes, sous des périodes poétiques nettement terminées, sous un appareil de phrases harmonieuses et d'expressions nobles. Ils s'imaginent égaler Racine parce qu'ils

the fits of the mother; 'tis worse than assa fœtida. — Clean linen, he says, is unwholesome; he is continually eating of garlic and chewing tobacco.

1. Who'd be that sordid foolish thing call'd man,
To cringe thus, fawn, and flatter for a pleasure
Which beasts enjoy so very much above him?
The lusty bull ranges through all the field,
And from the herd singling his female out,
Enjoys her, and abandons her at will.
It shall be so, I'll yet possess my love,
Wait on, and watch her loose unguarded hours.
Then, when her roving thoughts have been abroad,
And brought in wanton wishes to her heart
I' th' very minute when her virtue nods,
I'll rush upon her in a storm of love,
Beat down her guard of honour all before me,
Surfeit on joys, till even desire grow sick;
Then by long absence liberty regain,
And quite forget the pleasure and the pain.
(*Orphan*, fin du Ier acte.)

Impossible de voir ensemble plus de coquinerie morale et de correction littéraire.

2. PAGE (*à Monimia*).
....In the morning when you call me to you,
And by your bed I stand and tell you stories,
I am asham'd to see your swelling breasts;
It makes me blush, they are so very white.
MONIMIA.
Oh men, for flattery and deceit renown'd!

contrefont le style de Racine. Ils ne savent pas que dans ce style l'élégance visible cache une justesse admirable, que s'il est un chef-d'œuvre d'art, il est aussi une peinture de mœurs, que les plus délicats et les plus accomplis entre les gens du monde ont pu seuls le parler et l'entendre, qu'il peint une civilisation comme celui de Shakespare, que chacun de ces vers, qui semblent compassés, a son inflexion et sa finesse, que toutes les passions et toutes les nuances des passions s'y expriment non pas à la vérité sauvages et entières comme dans Shakspeare, mais atténuées et affinées par la vie de cour, que c'est là un spectacle aussi unique que l'autre, que la nature parfaitement polie est aussi complexe et aussi difficile à comprendre que la nature parfaitement intacte, que, pour eux, ils restent autant au-dessous de l'une qu'au-dessous de l'autre, et qu'en somme, leurs personnages ressemblent à ceux de Racine comme le suisse de M. de Beauvilliers, ou la cuisinière de Mme de Sévigné, ressemblent à Mme de Sévigné et à M. de Beauvilliers [1].

1. Burns disait que dans son village il était arrivé, au moyen du raisonnement et des livres, à se figurer à peu près exactement tout ce qu'il avait vu plus tard dans les salons, tout sauf une femme du grand monde.

VI

Laissons donc ce théâtre dans l'oubli qu'il a mérité, et cherchons ailleurs, dans les écrits de cabinet, un emploi plus heureux d'un talent plus complet.

C'est ici le véritable domaine de Dryden et de la raison classique[1] : des pamphlets et des dissertations en vers, des épîtres, des satires, des traductions et des imitations, tel est le champ où les facultés logiques et l'art d'écrire trouvent leur meilleur emploi. Avant d'y descendre et d'y observer leur œuvre, il est à propos de regarder de plus près l'homme qui les y portait.

C'est un esprit singulièrement solide et judicieux, excellent argumentateur, habitué à digérer ses idées, tout nourri de bonnes preuves longuement méditées, ferme dans la discussion, posant des principes, établissant des divisions, apportant des autorités, tirant des conséquences, tellement que, si on lisait ses préfaces sans lire ses pièces, on le prendrait pour un des maîtres du drame. Il atteint naturellement la prose définitive; ses idées se déroulent avec ampleur et clarté; son style est de bon aloi, exact et simple, pur des affectations et des ciselures dont Pope plus tard chargera le sien; sa phrase ressemble à celle de Corneille, périodique et large par

1. « The stage to which my genius never much inclined me. »

la seule vertu du raisonnement intérieur qui la déploie et la soutient. On voit qu'il pense, et par lui-même, qu'il lie ses pensées, qu'il les vérifie, que par-dessus tout cela naturellement il voit juste, et qu'avec la méthode il a le bon sens. Il a les goûts et les faiblesses qui conviennent à sa forme d'intelligence. Il élève au premier rang « l'admirable Boileau, « dont les expressions sont nobles, le rhythme excel- « lent, les pensées justes, le langage pur, dont la « satire est perçante et dont les idées sont serrées, « qui, lorsqu'il emprunte aux anciens, les paye avec « usure de son propre fonds, en monnaie aussi « bonne et de cours presque aussi universel [1]. » Il a la roideur des poëtes logiciens, trop réguliers et raisonnables, blâmant l'Arioste, « qui n'a su ni faire « un plan proportionné, ni garder quelque unité « d'action, ou quelque limite de temps, ou quelque « mesure dans son énorme fable, dont le style est « exubérant, sans majesté ni décence, et dont les « aventures sortent des bornes du naturel et du pos- « sible [2]. » Il ne comprend pas mieux la finesse que

1. I might find in France a living Horace and a Juvenal in the person of the admirable Boileau, whose numbers are excellent, whose expressions are noble, whose thoughts are just, whose language is pure, whose satire is pointed, and whose sense is close. What he borrows from the ancient, he repays with usury of his own, in coin as good and almost as universally valuable. (*Dédicace au comte de Dorset.*)

2. Spenser wanted only to have read the rules of Bossu. » Ailleurs il cite Longin, Boileau, Rapin : « The latter of whom is alone sufficient, were all other criticks lost, to teach anew the rules of writing. »

la fantaisie. Parlant d'Horace, il trouve que « son « esprit est terne et son sel presque sans goût; ce- « lui de Juvénal est plus vigoureux et plus mâle, et « me donne autant de plaisir que j'en puis porter[1]. » Par la même raison, il rabaisse les délicatesses du style français. « La langue française n'est pas mu- « nie de muscles comme notre anglais; elle a l'agi- « lité d'un lévrier, mais non la masse et le corps « d'un dogue. Ils ont donné pour règle à leur style « la pureté; la vigueur virile est celle du nôtre[2]. » Deux ou trois mots pareils peignent un homme; Dryden vient de marquer sans le savoir la mesure et la qualité de son esprit.

Cet esprit, on le devine, est lourd, et particulièrement dans la flatterie. L'art de flatter est le premier dans un âge monarchique. Dryden n'y est guère habile, non plus que ses contemporains. De l'autre côté du détroit, à la même époque, on loue autant, mais sans trop s'avilir, parce qu'on apprête la louange; tantôt on la déguise ou on la relève par la grâce du style; tantôt on a l'air de s'y conformer comme à

Arioste neither designed justly, nor observed any unity of action or compass of time, or moderation in the vastness of his draught. His style is luxurious without majesty or decency, and his adventures without the compass of nature and possibility.

1. His wit is faint, and his salt almost insipid. Juvenal is of a more vigorous and masculine wit; he gives me as much pleasure as I can bear.

2. Their language is not strung with sinews like our English. It has the nimbleness of a grey-hound, but not not the bulk and body of a mastiff. They have set up purity for the standard of their language, and a masculine vigour is that of ours.



une mode. Ainsi tempérée, les gens la digèrent. Ici, loin de la fine cuisine aristocratique, elle pèse toute crue et massive sur l'estomac. J'ai conté comment le ministre Clarendon, apprenant que sa fille venait d'épouser en secret le duc d'York, suppliait le roi de la faire décapiter au plus vite; comment la chambre des communes, composée en majorité de presbytériens, se déclarait elle-même et le peuple anglais rebelles, dignes du dernier supplice; et allait en corps se jeter aux pieds du roi, d'un air contrit, pour le supplier de pardonner à la chambre et à la nation. Dryden n'est pas plus délicat que les hommes d'État et les législateurs. Ordinairement ses dédicaces donnent la nausée. Il dit à la duchesse de Monmouth que « nulle partie de l'Europe ne peut offrir « quelqu'un qui égale son noble époux pour la mâle « beauté et l'excellence de l'extérieur. » — « Vous « n'avez qu'à vous montrer tous deux ensemble pour « recevoir les bénédictions et les prières de l'huma« nité. Nous sommes prêts à conclure que vous êtes « un couple d'anges envoyés ici-bas pour rendre la « vertu aimable ou pour offrir des modèles aux « poëtes, quand ils voudront instruire et charmer « leur siècle en peignant la bonté sous la forme la « plus parfaite et la plus séduisante qui soit dans « la nature [1]. » Ailleurs, se tournant vers Mon-

1. To receive the blessings and prayers of mankind, yo need only be seen together. We are ready to conclude that y are a pair of angels sent below to make virtue amiable in yo persons, or to sit for poets when they would pleasantly instr

mouth, il ajoutait : « Tous les hommes se joindront « à moi pour le tribut d'adoration dont je m'acquitte « envers Votre Grâce[1]. » Sa Grâce ne sourcillait pas, ne bouchait pas sa narine, et Sa Grâce avait raison. Un autre écrivain, mistress Afra Behn, allumait sous le nez d'Éléonor Gwynn des lampions bien plus infects; les nerfs alors étaient robustes, l'on respirait agréablement là où d'autres suffoqueraient. Le comte de Dorset ayant écrit quelques petites chansons et satires, Dryden lui jure que dans son genre il égale Shakspeare et surpasse tous les anciens. Et ces panégyriques assénés en face durent imperturbablement pendant vingt pages, l'auteur passant tour à tour en revue les diverses vertus de son grand homme et trouvant toujours que la dernière

the age, by drawing goodness in the most perfect and alluring shape of nature.... No part of Europe can afford a parallel to your noble Lord in masculine beauty and in goodliness of shape. (Dédicace de *la Conquête de Mexico*.)

You have all the advantages of mind and body, and an illustrious birth, conspiring to render you an extraordinary person. The *Achilles* and the *Rinaldo* are present in you, even above their originals; you only want a Homer or a Tasso to make you equal to them. Youth, beauty, and courage (all which you possess in the highest of their perfection) are the most desirable gifts of Heaven. (Dédicace de *la Royale Martyre*, au duc de Monmouth.)

1. « All men will join with me in the adoration which I pay you. » — Au comte de Rochester, il écrit : « I find it is not for me to contend any way with your Lordship, who can write better on the meanest subject, than I can on the best.... You are above any incense I give you. » — Dans la dédicace de ses fables, il compare le duc d'Osmond à Nestor, Joseph, Ulysse, Lucullus, etc. — Un autre jour, il compare la Castlemaine à Caton.

« sied pas de disputer en aucune chose contre votre « seigneurie, qui écrit mieux sur le moindre des su- « jets que je ne puis le faire sur le meilleur. » Cette réplique paraissait vive. J'ai trouvé chez lui de beaux morceaux, je n'en ai jamais rencontré d'agréables; il ne sait pas même disserter avec goût. Les personnages de son *Essai sur le Drame* se croient encore sur les bancs de l'école, citent doctoralement Paterculus, et en latin encore, combattent la définition de l'adversaire et remarquent qu'elle est faite *a genere et fine*, au lieu d'être établie selon la bonne règle, d'après le genre et l'espèce[1]. « On m'accuse, « dit-il doctoralement dans une préface, d'avoir « choisi des personnes débauchées pour protago- « nistes ou personnages principaux de mon drame, « et de les avoir rendus heureux dans la conclusion « de ma pièce, ce qui est contre la loi de la comé- « die, qui est de récompenser la vertu et de punir « le vice[2]. » Ailleurs il déclare « qu'il ne veut pas « abolir dans la passion l'emploi des métaphores, « parce que Longin les juge nécessaires pour l'exci- « ter[3]. » Son grand discours *sur l'origine et les pro-*

1. This definition, though critics raised a logical objection against it — that it was only *a genere et fine*, and so not altogether perfect — was yet well received by the rest.

2. It is charged upon me that I make debauched persons my protagonists, or the chief persons of the drama, and that I make them happy in the conclusion of my play; against the law of comedy which is to reward virtue and punish vice.

(Préface du *Mock Astrologer*.)

3. It is not that I would explode the use of metaphors from passion, for Longinus thinks them necessary to raise it.

grès de la satire fourmille d'inutilités, de longueurs, de recherches et de comparaisons de commentateur. Il ne sait pas effacer en lui l'érudit, le logicien, le rhétoricien, pour ne montrer que « l'honnête homme. »

Mais l'homme de cœur apparaît souvent; à travers plusieurs chutes et beaucoup de glissades, on découvre un esprit qui se tient debout, plié plutôt par convenance que par nature, ayant de l'élan et du souffle, occupé de pensées graves, et livrant sa conduite à ses convictions. Il se convertit loyalement et après réflexion à la religion catholique, y persévéra après la chute de Jacques II, perdit sa place d'historiographe et de poëte lauréat, et quoique pauvre, chargé de famille et infirme, refusa de dédier son *Virgile* au roi Guillaume. « La dissimulation, « écrit-il à ses fils, quoique permise en quelques « cas, n'est pas mon talent. Cependant, pour l'a- « mour de vous, je lutterai contre la franchise de « ma nature. Au reste je ne me flatte d'aucune espé- « rance, mais je fais mon devoir et je souffre pour « l'amour de Dieu. Vous savez que les profits de « mon livre auraient pu être plus grands, mais ni « ma conscience ni mon honneur ne me permet- « taient de les prendre. Je ne me repentirai jamais « de ma constance, puisque je suis profondément « persuadé de la justice de la cause pour laquelle je « souffre[1]. » Un de ses fils ayant été renvoyé de l'é-

1. Dissembling, though lawful in some cases, is not my

« sied pas de disputer en aucune chose contre votre « seigneurie, qui écrit mieux sur le moindre des su-« jets que je ne puis le faire sur le meilleur. » Cette réplique paraissait vive. J'ai trouvé chez lui de beaux morceaux, je n'en ai jamais rencontré d'agréables; il ne sait pas même disserter avec goût. Les personnages de son *Essai sur le Drame* se croient encore sur les bancs de l'école, citent doctoralement Paterculus, et en latin encore, combattent la définition de l'adversaire et remarquent qu'elle est faite *a genere et fine*, au lieu d'être établie selon la bonne règle, d'après le genre et l'espèce[1]. « On m'accuse, « dit-il doctoralement dans une préface, d'avoir « choisi des personnes débauchées pour protago-« nistes ou personnages principaux de mon drame, « et de les avoir rendus heureux dans la conclusion « de ma pièce, ce qui est contre la loi de la comé-« die, qui est de récompenser la vertu et de punir « le vice[2]. » Ailleurs il déclare « qu'il ne veut pas « abolir dans la passion l'emploi des métaphores, « parce que Longin les juge nécessaires pour l'exci-« ter[3]. » Son grand discours *sur l'origine et les pro-*

1. This definition, though critics raised a logical objection against it — that it was only *a genere et fine*, and so not altogether perfect — was yet well received by the rest.

2. It is charged upon me that I make debauched persons my protagonists, or the chief persons of the drama, and that I make them happy in the conclusion of my play; against the law of comedy which is to reward virtue and punish vice.

(Préface du *Mock Astrologer*.)

3. It is not that I would explode the use of metaphors from passion, for Longinus thinks them necessary to raise it.

grès de la satire fourmille d'inutilités, de longueurs, de recherches et de comparaisons de commentateur. Il ne sait pas effacer en lui l'érudit, le logicien, le rhétoricien, pour ne montrer que « l'honnête homme. »

Mais l'homme de cœur apparaît souvent; à travers plusieurs chutes et beaucoup de glissades, on découvre un esprit qui se tient debout, plié plutôt par convenance que par nature, ayant de l'élan et du souffle, occupé de pensées graves, et livrant sa conduite à ses convictions. Il se convertit loyalement et après réflexion à la religion catholique, y persévéra après la chute de Jacques II, perdit sa place d'historiographe et de poëte lauréat, et quoique pauvre, chargé de famille et infirme, refusa de dédier son *Virgile* au roi Guillaume. « La dissimulation, « écrit-il à ses fils, quoique permise en quelques « cas, n'est pas mon talent. Cependant, pour l'a- « mour de vous, je lutterai contre la franchise de « ma nature. Au reste je ne me flatte d'aucune espé- « rance, mais je fais mon devoir et je souffre pour « l'amour de Dieu. Vous savez que les profits de « mon livre auraient pu être plus grands, mais ni « ma conscience ni mon honneur ne me permet- « taient de les prendre. Je ne me repentirai jamais « de ma constance, puisque je suis profondément « persuadé de la justice de la cause pour laquelle je « souffre[1]. » Un de ses fils ayant été renvoyé de l'é-

1. Dissembling, though lawful in some cases, is not my

cole, il écrivit au directeur, M. Busby, son ancien maître, avec une gravité et une noblesse très-grandes, le priant sans s'humilier, le désapprouvant sans l'offenser, d'un style contenu et fier qui fait plaisir, lui redemandant ses bonnes grâces, sinon comme une dette envers le père, du moins comme un don pour l'enfant, et ajoutant à la fin : « Je mérite pourtant « quelque chose, ne serait-ce que pour avoir vaincu « mon cœur jusqu'à prier [1]. » On le trouve bon père avec ses enfants, libéral envers son fermier, généreux même. « On a écrit, dit-il, plus de libelles « contre moi que contre presque aucun homme vi-« vant, et j'aurais eu le droit de défendre mon inno-« cence. J'ai rarement répondu aux pamphlets dif-« famatoires, ayant dans les mains les moyens de « confondre mes ennemis, et, quoique naturellement « vindicatif; j'ai souffert en silence et maintenu mon « âme dans la paix [2]. » Insulté par Collier comme corrupteur des mœurs, il souffrit cette réprimande

talent. Yet, for your sake, I will struggle with the plain openness of my nature. In the mean time, I flatter not myself with any manner of hopes; but do my duty and suffer for God's sake. — You know the profits (of Virgil) might have been more; but neither my conscience nor my honour would suffer me to take them. But I can never repent my constancy, since I am thoroughly persuaded of the justice of the cause for which I suffer.

1. I have done something, so far to conquer my own spirit as to ask it.

2. More libels have been written against me than almost any man now living. I have seldom answered any scurrilous lampoon, and, being naturally vindictive, have suffered in silence, and possessed my soul in quiet.

brutale et confessa noblement les fautes de sa jeunesse. « M. Collier en beaucoup de points m'a blâmé « justement : je ne cherche d'excuse pour aucune « de mes pensées ou de mes expressions; quand on « peut les taxer équitablement d'impiété, d'immo- « ralité ou de licence, je les rétracte. S'il est mon « ennemi, qu'il triomphe; s'il est mon ami, et je « ne lui ai donné aucune occasion personnelle d'être « autrement, il sera content de mon repentir[1]. » Une telle pénitence relève; pour s'abaisser ainsi, il faut être grand. Il l'était de l'esprit comme du cœur, muni de raisonnements solides et de jugements personnels, élevé au-dessus des petits procédés de rhétorique et des arrangements de style, maître de son vers, serviteur de son idée, ayant cette abondance de pensées qui est la marque du vrai génie. « Elles « arrivent sur moi si vite et si pressées que ma seule « difficulté est de choisir ou de rejeter parmi elles[2]. »

1. I shall say the less of Mr Collier, because in many things he has taxed me justly; and I have pleaded guilty to all thoughts or expressions of mine, which can be truly argued of obscenity, profaneness, or immorality; and retrait them. — If he be my ennemy, let him triumph. If he be my friend, and I have given him no personal occasion to be otherwise, he will be glad of my repentance. » — Il y a de l'esprit dans ce qui suit : « He is too much given to horseplay in his raillery, and comes to battle, like a Dictator from the plough; I will not say: the zeal of God's house has eaten him : but I am sure it has devoured some part of his good manners and civility. (Préface des *Fables*.)

2. Thoughts, such as they are, come crowding in so fast upon me, that my only difficulty is to chuse or to reject; to run them into verses or to give them the other harmony of prose. I have so long studied and practised both, that they are grown into habit and become familiar to me.

C'est avec ces forces qu'il entra dans sa seconde carrière; la constitution et le génie de l'Angleterre la lui ouvraient.

VII

« Un homme, dit La Bruyère, né Français et chré-« tien, se trouve contraint dans la satire; les grands « sujets lui sont défendus; il les entame quelque-« fois et se détourne ensuite sur de petites choses « qu'il relève par la beauté de son génie et de son « style. » Il n'en était point ainsi en Angleterre. Les grands sujets étaient livrés aux discussions violentes; la politique et la religion, comme deux arènes, appelaient à l'audace et à la bataille tous les talents et toutes les passions. Le roi, d'abord populaire, avait relevé l'opposition par ses vices et par ses fautes, et pliait sous le mécontentement du public comme sous l'intrigue des partis. On savait qu'il avait vendu les intérêts de l'Angleterre à la France; on croyait qu'il voulait livrer les consciences des protestants aux papistes. Les mensonges d'Oates, l'assassinat du magistrat Godfrey, son cadavre promené solennellement dans les rues de Londres, avaient enflammé l'imagination et les préjugés du peuple; les juges intimidés ou aveugles envoyaient à l'échafaud les catholiques innocents, et la foule accueillait par des insultes et des malédictions leurs protestations d'innocence. On avait exclu le frère du roi de ses emplois, on voulait l'exclure de ses

droits au trône. Les chaires, les théâtres, la presse, les *hustings* retentissaient de discussions et d'injures. Les noms de whigs et de tories venaient de naître, et les plus hauts débats de philosophie politique s'agitaient, nourris par le sentiment d'intérêts présents et pratiques, aigris par la rancune de passions anciennes et blessées. Dryden s'y lança, et son poëme d'*Absalon et Achitophel* fut un pamphlet. « Je manie mieux le style âpre que le style doux[1], » disait-il dans sa préface, et en effet, dans une telle guerre il fallait des armes. C'est à peine si une allégorie biblique conforme au goût du temps dissimule les noms sans cacher les hommes. Il expose la tranquille vieillesse et le droit incontesté du roi David[2], la grâce, l'humeur pliante, la popularité de son fils naturel Absalon[3], le génie et la perfidie d'Achitophel[4], qui soulève le fils contre le père, rassemble les ambitions froissées et ranime les factions vaincues. D'esprit, il n'y en a guère : on n'a pas le loisir d'être spirituel en de pareilles batailles; son-

1. They who can criticise so weakly as to imagine that I have done my worst may be convinced at their own cost, that I can write severely with more ease, than I can gently.

1. Charles Ier. — 2. Le duc de Monmouth.

3. Le comte de Shaftesbury.

Of these the false Achitophel was first;
A name to all succeeding ages curst:
For close designs and crooked counsels fit;
Sagacious, bold, and turbulent of wit;
Restless, unfix'd in principles and place;
In power unpleas'd, impatient of disgrace :
A fiery soul, which, working out its way,
Fretted the pigmy body to decay,
And o'er-inform'd the tenement of clay.

gez à ce peuple soulevé qui écoute, à ces hommes emprisonnés, exilés, qui attendent : c'est la fortune, la liberté, la vie ici qui sont en jeu. Il s'agit de frapper juste et fort, il ne s'agit point de frapper avec grâce. Il faut que le public reconnaisse les personnages, qu'il crie leurs noms sous leurs portraits, qu'il applaudisse à l'insulte dont on les charge, qu'il les bafoue, qu'il les précipite du haut rang où ils veulent monter. Dryden les passe tous en revue.

.... Zimri[1], — homme si divers qu'il semblait ne point être — un seul homme, mais l'abrégé de tout le genre humain. — Roide dans ses opinions, et toujours du mauvais côté, — étant toute chose par écarts, et jamais rien longtemps ; — vous le trouviez, dans le cours d'une lune révolue, — chimiste, ménétrier, homme d'État et bouffon, — puis tout aux femmes, à la peinture, aux vers, à la bouteille, — outre dix mille boutades qui mouraient en lui en naissant. — Heureux fou, qui pouvait employer toutes ses heures — à désirer ou à goûter quelque chose de nouveau ! — L'injure et l'enthousiasme étaient son style ordinaire ; — l'un et l'autre (signe de bon jugement !) toujours dans l'excès, — si extrêmement vio-

A daring pilot in extremity;
Pleas'd with the danger when the waves went high,
He sought the storms; but, for a calm unfit,
Would steer too nigh the sands to boast his wit.
Great wits are sure to madness near allied,
And thin partitions do their bounds divide;
Else why should he, with wealth and honour blest,
Refuse his age the needful hours of rest?
Punish a body which he could not please;
Bankrupt of life, yet prodigal of ease?
And all to leave what with his toil he won,
To that unfeather'd two-legg'd thing, a son;
Got, while his soul did huddled notions try,
And born a shapeless lump, like anarchy.
In friendship false, implacable in hate;
Resolv'd to ruin or to rule the state.

1. Le duc de Buckingham.

lent ou si extrêmement poli, — que chaque homme pour lui était un dieu ou un diable. — Dissiper la richesse était son talent propre. — Nulle chose qu'il laissât sans récompense, hors le mérite. — Pillé par des parasites qu'il démasquait toujours trop tard, — il avait son bon mot, ils avaient son domaine. — Ses bouffonneries l'avaient chassé de la cour; il se consola — à former des partis sans pouvoir être chef. — Ainsi, pervers de volonté, impuissant d'action, il suivait les factions, qui ne le suivaient pas [1].

Shimei [2], de qui la jeunesse avait été fertile en promesses — de zèle pour son Dieu et de haine pour son roi, — qui sagement s'abstenait des péchés coûteux — et ne rompait jamais le sabbat, excepté pour un profit, — qu'on ne vit jamais lâcher une malédiction — ou un juron, si ce n'est contre le gouvernement [3]...

1. In the first rank of these did Zimri stand;
A man so various that he seem'd to be,
Not one, but all mankind's epitome:
Stiff in opinions, always in the wrong,
Was ev'rything by starts, and nothing long;
But, in the course of one revolving moon,
Was chemist, fiddler, statesman, and buffoon;
Then all for women, painting, rhyming, drinking,
Besides ten thousand freaks that died in thinking.
Blest madman! who could ev'ry hour employ
With something new to wish, or to enjoy.
Railing and praising were his usual themes;
And both, to show his judgment, in extremes;
So over-violent, or over-civil,
That ev'ry man with him was God or devil.
In squandering wealth was his peculiar art;
Nothing went unrewarded but desert:
Beggar'd by fools, whom still he found too late,
He had his jest, and they had his estate;
He laugh'd himself from court, then sought relief
By forming parties, but could ne'er be chief;
For, spite of him, the weight of business fell
On Absalom and wise Achitophel:
Thus, wicked but in will, of means bereft,
He left not faction, but of that was left.

2. Slingsby Bethel.

3. Shimei, whose youth did early promise bring
Of zeal to God and hatred to his king;



Contre ces malédictions, Shaftesbury se roidissait; accusé de haute trahison, il était absous par le grand jury, malgré tous les efforts de la cour, aux applaudissements d'une foule immense, et ses partisans faisaient frapper une médaille à son image, montrant audacieusement sur le revers le soleil royal obscurci par un nuage. Dryden répliqua par son poëme de *la Médaille*, et la diatribe effrénée rabattit la provocation ouverte :

Oh! si le poinçon qui a copié toutes ses grâces, — et labouré de tels sillons pour cette face d'ennuque, — avait pu tracer sa volonté toujours changeante! — Ce travail infini eût lassé l'art du graveur : — beau héros de bataille d'abord, et, comme un pygmée que le vent emporte, — lancé dans la guerre par une inquiétude prématurée; — général sans barbe, rebelle avant d'être homme, — tant sa haine contre son prince commenca jeune! — Puis, vermine frétillante dans l'oreille de l'usurpateur, — trafiquant de son esprit vénal contre des masses d'or, — il se jeta dans le moule des saints cafards, — gémit, soupira, pria, tant que la cafardise fut un lucre, — la plus bruyante cornemuse du glapissant cortége[1] !

La même amertume envenimait la controverse religieuse. Les disputes de dogme, un instant rejetées dans l'ombre par les mœurs débauchées et

Did wisely from expensive sins refrain,
And never broke the Sabbath but for gain;
Nor was he ever known an oath to vent,
Or curse unless against the Government.

1. Oh, could the stile that copy'd every grace,
And plough'd such furrows for an eunuch face,
Could it have form'd his ever-changing will,
The various piece had tir'd the graver's skill!
A martial hero first, with early care,
Blown, like a pigmy, by the winds to war.

sceptiques, avaient éclaté de nouveau, enflammées par le catholicisme bigot du prince et par les craintes justifiées de la nation. Le poëte, qui, dans la *Religion d'un laïque*, était encore anglican tiède et demi-douteur, entraîné peu à peu par ses inclinations absolutistes, s'était converti à la religion catholique, et, dans son poëme de *la Biche et la Panthère*, il combattit pour sa nouvelle foi. « La nation, « dit-il en commençant, est dans une trop grande « fermentation pour que je puisse attendre guerre « loyale ou même simplement quartier des lecteurs « du parti contraire[1]. » Et là-dessus, empruntant les allégories du moyen âge, il représente toutes les sectes hérétiques comme des bêtes de proie acharnées contre une biche blanche d'origine céleste; il n'épargne ni les comparaisons brutales, ni les sarcasmes grossiers, ni les injures ouvertes. La discussion est toute serrée et théologique. Ses auditeurs ne sont pas de beaux esprits occupés à voir comment on peut orner une matière sèche, théologiens par occasion et pour un moment, avec défiance et ré-

A beardless chief, a rebel, e'er a man:
So young his hatred to his prince began.
Next this, how widely will ambition steer!
A vermin wriggling in the usurper's ear.
Bartering his venal wit for sums of gold,
He cast himself into the saint-like mould,
Groan'd, sigh'd, and pray'd, while godliness was gain,
The loudest bag-pipe of the squeaking train.

(*The Medal.*)

1. The nation is in too high a ferment for me to expect either fair war, or even so much as fair quarter, from a reader of the opposite party.

serve, comme Boileau dans son *amour de Dieu*. Ce sont des opprimés, à peine soulagés depuis un instant d'une persécution séculaire, attachés à leur foi par leurs souffrances, respirant à demi parmi les menaces visibles et les haines grondantes de leurs ennemis contenus. Il faut que leur poëte soit dialecticien comme un docteur d'école ; il a besoin de toute la rigueur de la logique ; il s'y accroche en nouveau converti, tout imbu des preuves qui l'ont arraché à la foi nationale, qui le soutiennent contre la défaveur publique, fécond en distinctions, marquant du doigt le défaut des arguments, divisant les réponses, ramenant l'adversaire à la question, épineux et déplaisant pour un lecteur moderne, mais d'autant plus loué et aimé de son temps. Il y a dans tous ces esprits anglais un fonds de sérieux et de véhémence ; la haine s'y soulève, toute tragique, avec un éclat sombre comme la houle d'une mer du Nord. Au milieu de ses combats publics, Dryden s'abattit sur un ennemi privé, Shadwell, et l'accabla d'un immortel mépris[1]. Le grand style épique et la rime solennelle vinrent assener le sarcasme, et le malheureux rimeur, par un triomphe dérisoire, fut traîné sur le char poétique où la Muse assied les héros et les dieux. Dryden peignit l'Irlandais Flecknoë, antique roi de la sottise, délibérant pour trouver un successeur digne de lui, et choisissant Shadwell, héritier de son bavardage, propa-

1. *Mac-Flecknoë*.

gateur de la niaiserie, glorieux vainqueur du sens commun. De toutes parts, à travers les rues jonchées de paperasses, les nations s'assemblent pour contempler le jeune héros, debout auprès du trône paternel, le front ceint de brouillards mornes, laissant errer sur son visage le fade sourire de l'imbécillité contente[1]. Son père le bénit : « Règne, mon « fils, depuis l'Irlande jusqu'aux Barbades lointaines[2]. Avance tous les jours plus loin dans la « sottise et l'impudence ; d'autres t'enseigneront le « succès ; apprends de moi le travail infécond, les « accouchements avortés[3]. Ta muse tragique fait « sourire, ta muse comique fait dormir. De quelque « fiel que tu charges ta plume, tes satires inoffen- « sives ne peuvent jamais mordre. Quitte le théâtre,

1. The hoary prince in majesty appear'd,
High on a throne of his own labours rear'd.
At his right hand our young Ascanius sat,
Rome's other hope, and pillar of the state;
His brows thick fogs, instead of glories, grace,
And lambent dulness play'd around his face.
As Hannibal did to the altars come,
Sworn by his sire a mortal foe to Rome,
So Shadwell swore, nor should his vow be vain,
That he, till death, true dulness would maintain;
And, in his father's right, and realm's defence,
Ne'er to have peace with Wit, nor truce with
The king himself the sacred unction made,
As king by office, and as priest by trade.
In his sinister hand, instead of ball,
He placed a mighty mug of potent ale.

2. Iles où l'on transportait les condamnés.

3. « Heav'n bless my son, from Ireland let him reign,
To far Barbadoes on the western main;
Of his dominion may no end be known,
And greater than his father's be his throne;
Beyond Love's Kingdom let him stretch his pen! »

« et choisis pour régner quelque paisible province « dans le pays des acrostiches [1]. » Ainsi se déploie l'insultante mascarade, non point étudiée et polie comme *le Lutrin* de Boileau, mais pompeuse et crue, poussée en avant par un souffle brutal et poétique, comme on voit un grand navire entrer dans les bourbes de la Tamise, toutes voiles ou vertes et froissant l'eau.

He paus'd; and all the people cried, Amen.
Then thus continued he : « My son, advance
Still in new impudence, new ignorance.
Success let others teach; learn thou, from me,
Pangs without birth, and fruitless industry.
Let Virtuosos in five years be writ;
Yet not one thought accuse thy toil of wit.
Let 'em be all by thy own model made
Of dulness, and desire no foreign aid;
That they to future ages may be known,
Not copies drawn, but issue of thy own.
Nay, let thy men of wit, too, be the same,
All full of thee, and diff'ring but in name. »

1. « Like mine, thy gentle numbers feebly creep;
Thy tragic muse gives smiles; thy comic, sleep.
With whate'er gall thou sett'st thyself to write,
Thy inoffensive satires never bite.
In thy felonious heart, though venom lies,
It does but touch thy Irish pen, and dies.
Thy genius calls thee not to purchase fame
In keen Iambics, but mild Anagram.
Leave writing plays, and choose for thy command
Some peaceful province in Acrostic land.
There thou may'st wings display, and altars raise,
And torture one poor word ten thousand ways.
Or, if thou wouldst thy diff'rent talents suit,
Set thy own songs, and sing them to thy lute. »
He said : but his last words were scarcely heard;
For Bruce and Longvil had a trap prepared;
And down they sent the yet declaiming bard.
Sinking, he let his drugget robe behind,
Borne upwards by a subterranean wind.
The mantle fell to the young prophet's part,
With double portion of his father's art.

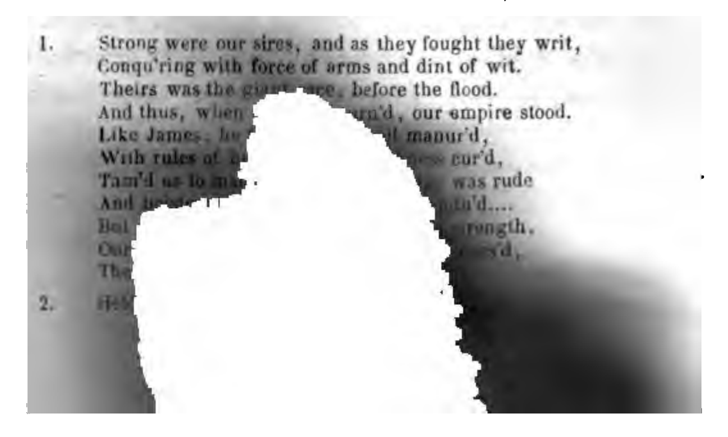
VIII

C'est dans ces trois poëmes que le grand art d'écrire, signe et source de la littérature classique, apparut pour la première fois. Un nouvel esprit naissait et renouvelait l'art avec le reste; désormais et pour un siècle, les idées s'engendrent et s'ordonnent par une loi différente de celle qui jusqu'alors les a formées. Sous Spenser et Shakspeare, les mots vivants comme des cris ou comme une musique faisaient voir l'inspiration intérieure qui les lançait. Une sorte de vision possédait l'artiste; les paysages et les événements se déroulaient dans son esprit comme dans la nature; il concentrait dans un éclair tous les détails et toutes les forces qui composent un être, et cette image agissait et se développait en lui comme l'objet hors de lui; il imitait ses personnages, il entendait leurs paroles; il trouvait plus aisé de les répéter toutes palpitantes que de raconter ou d'expliquer leurs sentiments; il ne jugeait pas, il voyait; il était involontairement acteur et mime; le drame était son œuvre naturelle, parce que les personnages y parlent et que l'auteur n'y parle pas. Voici que cette conception complexe et imitative se décolore et se décompose; l'homme n'aperçoit plus les choses d'un jet, mais par détails; il tourne autour d'elles pas à pas, portant sa lampe tour à tour sur toutes leurs parties. La flamme qui

d'une seule illumination les révélait s'est éteinte; il remarque des qualités, il note des points de vue, il classe des groupes d'actions, il juge et il raisonne. Les mots, tout à l'heure animés et comme gonflés de séve, se flétrissent et se sèchent; ils deviennent abstraits; ils cessent de susciter en lui des figures et des paysages; ils ne remuent que des restes de passions affaiblies; ils jettent à peine quelques lueurs défaillantes sur la toile uniforme de sa conception ternie; ils deviennent exacts, presque scientifiques, voisins des chiffres, et, comme les chiffres, ils se disposent en séries, alliés par leurs analogies, les premiers plus simples conduisant aux seconds plus composés, tous du même ordre, en telle sorte que l'esprit qui entre dans une voie la trouve unie et ne soit jamais contraint de la quitter. Dès lors une nouvelle carrière s'ouvre : l'homme a le monde entier à repenser; le changement de sa pensée a changé tous les points de vue, et tous les objets vont prendre une nouvelle forme dans son esprit transformé. Il s'agit d'expliquer et de prouver; c'est là tout le style classique, c'est tout le style de Dryden.

Il développe, il précise, il conclut; il annonce sa pensée, puis la résume, pour que le lecteur la reçoive préparée, et, l'ayant reçue, la retienne. Il la fixe en termes exacts justifiés par le dictionnaire, en constructions simples justifiées par la grammaire, pour que le lecteur ait à chaque pas une méthode de vérification et une source de clarté. Il oppose les idées aux

idées, et les phrases aux phrases, pour que le lecteur, guidé par le contraste, ne puisse dévier de la route tracée. Vous devinez quelle peut être la beauté dans une pareille œuvre. Cette poésie n'est qu'une prose plus forte. Les idées plus serrées, les oppositions plus marquées, les images plus hardies, ne font qu'ajouter de l'autorité au raisonnement. La mesure et la rime transforment les jugements en sentences. L'esprit, tendu par le rhythme, s'étudie davantage, et arrive à la noblesse par la réflexion. Les jugements s'enchâssent en des images abréviatives ou en des lignes symétriques qui leur donnent la solidité et la popularité d'un dogme. Les vérités générales atteignent la forme définitive qui les transmet à l'avenir et les étend sur le genre humain. Tel est le mérite de ces poëmes : ils plaisent par leurs bonnes et leurs belles expressions[1]. Sur un tissu plein et solide se détachent des fils habilement noués ou éclatants. Ici Dryden a rassemblé en un vers un long raisonnement ; là une métaphore heureuse a ouvert sous l'idée principale une perspective nouvelle[2]; plus loin deux mots semblables



1. Strong were our sires, and as they fought they writ,
Conqu'ring with force of arms and dint of wit.
Theirs was the gi[illegible] before the flood.
And thus, when [illegible]rn'd, our empire stood.
Like James[illegible] manur'd,
With rules of [illegible] cur'd,
Tam'd us to m[illegible] was rude
And [illegible]d....
But [illegible]rength,
Our [illegible]'d,
The[illegible]

2. [illegible]

collés l'un contre l'autre ont frappé l'esprit d'une preuve imprévue et victorieuse; ailleurs une comparaison cachée a jeté une teinte de gloire ou de honte sur le personnage qui ne s'y attendait pas[1]. Ce sont toutes les adresses et les réussites du style calculé, qui rend l'esprit attentif et le laisse persuadé ou convaincu.

IX

A la vérité, il n'y a guère ici d'autre mérite littéraire. Si Dryden est un politique expérimenté, un controversiste instruit, bien muni d'arguments, sachant tous les tournants de la discussion, versé dans l'histoire des hommes et des partis, cette habileté de pamphlétaire toute pratique et anglaise le retient dans la basse région des combats journaliers et personnels, bien loin de la haute philosophie et de la liberté spéculative, qui impriment au style classique des contemporains français la durée et la grandeur. Au fond, dans ce siècle, en Angleterre, toutes les discussions restent étroites. Excepté le terrible Hobbes, ils manquent tous de la grande invention. Dryden, comme les autres, reste confiné

Against the crown and skulk' against the laws....
Desire of power, on Earth a vicious weed
Yet sprung from high is of celestial seed!
(*Absalon et Achitopel.*)

1. Why then should I, encouraging the bad,
Turn rebel, and run popularly mad?

dans des raisonnements et des insultes de secte et de faction. Les idées alors sont aussi petites que les haines sont fortes ; nulle doctrine générale n'ouvre au-dessus du tumulte de la bataille des perspectives poétiques : des textes, des traditions, une triste escorte de raisonnements rigides, voilà les armes ; les préjugés et les passions se valent dans les deux partis. C'est pourquoi la matière manque à l'art d'écrire. Dryden n'a point de philosophie personnelle qu'il puisse développer ; il ne fait que vérifier des thèmes qui lui sont donnés par autrui. Dans cette stérilité, l'art se réduit bientôt à revêtir des pensées étrangères, et l'écrivain se fait antiquaire ou traducteur. En effet, la plus grande partie des vers de Dryden sont des imitations, des remaniements ou des copies. Il a traduit Perse, Virgile, une partie d'Horace, de Théocrite, de Juvénal, de Lucrèce et d'Homère, et mis en anglais moderne plusieurs contes de Boccace et de Chaucer. Ces traductions alors semblaient d'aussi grandes œuvres que des compositions originales. Quand il aborda *l'Énéide*, « la nation, dit Johnson, parut se croire « intéressée d'honneur à l'issue. » Addison lui fournit les arguments de chaque livre et un essai sur *les Géorgiques;* d'autres lui donnèrent des éditions, des notes ; des grands seigneurs rivalisèrent pour lui offrir l'hospitalité ; les souscripteurs abondèrent. On disait que le Virgile anglais allait donner le Virgile latin à l'Angleterre. Longtemps ce travail fut considéré comme sa première

gloire; de même à Rome, sous Cicéron, dans la disette originelle de la poésie nationale, les traducteurs des pièces grecques étaient aussi loués que les inventeurs.

Cette stérilité d'invention altère le goût ou l'alourdit; car le goût est un système instinctif, et nous mène par des maximes intérieures que nous ignorons; l'esprit, guidé par lui, sent des liaisons, fuit des dissonances, jouit ou souffre, choisit ou rejette, d'après des conceptions générales qui le maîtrisent et qu'il ne voit pas; elles ôtées, on voit disparaître le tact qu'elles produisent, et l'écrivain commet des maladresses, parce que la philosophie lui a manqué. Telle est l'imperfection des récits remaniés par Dryden d'après Chaucer ou Boccace. Dryden ne sent pas que des contes de fées ou de chevaliers ne conviennent qu'à une poésie enfantine, que des sujets naïfs demandent un style naïf, que les conversations de Renard et de Chanteclair, les aventures de Palémon et d'Arcite, les métamorphoses, les tournois, les apparitions, réclament la négligence étonnée et le gracieux babil du vieux Chaucer. Les vigoureuses périodes, les antithèses réfléchies oppriment ici ces aimables fantômes; les phrases classiques les écrasent dans leurs plis trop serrés : on ne les voit plus; on se retourne pour les retrouver vers leur premier père; on quitte la lumière trop crue d'un âge savant et viril; on ne les distingue qu'à l'aurore de la pensée crédule, dans la vapeur qui joue autour de leurs formes va-

gues, avec toutes les rougeurs et tous les sourires du matin. D'ailleurs, quand Dryden entre en scène, il écrase les délicatesses de son maître, insérant des tirades ou des raisonnements, effaçant les tendresses abandonnées et sincères. Quelle distance entre son récit de la mort d'Arcite et celui de Chaucer! Quelles misères que ses beaux mots d'auteur, sa galanterie, ses phrases symétriques, ses froids regrets, si on les compare aux cris douloureux, aux effusions vraies, à l'amour profond qui éclate dans l'autre! Mais, le pire défaut, c'est que, presque partout, il est copiste et conserve les fautes en traducteur littéral, les yeux collés sur son ouvrage, impuissant à l'embrasser pour le refondre, plus voisin du versificateur que du poëte. Quand La Fontaine a mis Ésope ou Boccace en vers, il leur a soufflé un nouvel esprit; il ne leur a pris qu'une matière; l'âme nouvelle, qui fait le prix de son œuvre, est à lui, n'est qu'à lui, et cette âme convient à son œuvre. Au lieu des périodes cicéroniennes de Boccace, on voit courir de petits vers lestes, finement moqueurs, de volupté friande, de naïveté feinte, qui goûtent le fruit défendu parce qu'il est fruit et parce qu'il est défendu. Le tragique s'en va, les souvenirs du moyen âge sont à mille lieues; il ne reste que la gaieté malicieuse, gauloise et bourgeoise, d'un frondeur et d'un gourmet. Ici les disparates abondent, et Dryden en est si peu choqué qu'il les importe ailleurs, dans ses poëmes théologiques, par exemple, représentant l'Église catholique par une biche et

les hérésies par diverses bêtes, qui disputent entre elles aussi longuement et aussi savamment que des gradués d'Oxford [1]. Je ne l'aime pas davantage dans ses *épîtres;* ordinairement elles ne consistent qu'en flatteries, presque toujours crues, souvent mythologiques, parsemées de sentences un peu banales. « J'ai étudié Horace, dit-il [2], et je « pense que le style de ses épîtres n'est pas mal « imité ici [3]. » N'en croyez rien. Les lettres d'Horace, quoique en vers, sont de vraies lettres, agiles, de mouvement inégal, toujours improvisées, naturelles. Rien de plus éloigné de Dryden que cet esprit original et mondain, philosophe et polisson [4], le plus délicat et le plus nerveux des épicuriens, parent (à dix-huit cents ans de distance) d'Alfred de Musset et de Voltaire. Il faut, comme Horace, être penseur et homme du monde pour écrire de la morale agréable, et Dryden, à

1. Though Huguenots contemn our ordination,
Succession, ministerial vocation, etc.

Voilà les cailloux théologiques sur lesquels on trébuche dix fois par livre.

> But once posse possess'd of what with care you save,
> The wanton boys would piss upon your grave.

Voilà les grossièretés dans lesquelles la polémique s'engage vingt fois par livre.

2. Préface de la *Religio Laici.*

3. I have studied him and hope the style of his Epistles is not ill imitated here.

4. Le mot d'Auguste est charmant, mais on ne peut le citer, même en latin.

l'exemple de ses contemporains, n'est ni homme du monde ni penseur.

Mais d'autres traits non moins anglais le soutiennent. Tout d'un coup, au milieu des bâillements qu'excitaient ces épîtres, les yeux s'arrêtent. L'accent vrai, les idées neuves ont paru; Dryden, écrivant à son cousin, gentilhomme de campagne[1], a rencontré une matière anglaise et originale. Il peint la vie d'un *squire* rural qui est l'arbitre de ses voisins, qui évite les procès et les médecins de la ville, qui se maintient en santé par la chasse et l'exercice. Il cause avec lui des affaires publiques. Il montre le bon député « servant à la fois le roi et le peuple, « conservant à l'un sa prérogative, à l'autre son « privilége, » placé comme une digue entre les deux fleuves, cédant davantage au roi en temps de guerre et davantage au peuple en temps de paix, empêchant l'un et l'autre de déborder et de tarir[2]. Cette grave conversation indique un esprit politique nourri par

1. Treizième épître.

2. How bless'd is he who leads a country life,
Unvex'd with anxious cares, and void of strife!
With crowds attended of your ancient race,
You seek the champaign sports or sylvan chase:
With well-breath'd beagles you surround the wood,
E'en then industrious of the common good;
And often have you brought the wily fox
To suffer for the firstlings of the flocks;
Chas'd e'en amid the folds, and made to bleed,
Like felons where they did the murderous deed.
This fiery game your active youth maintain'd,
Not yet by years extinguish'd, though restrain'd....
A patriot both the king and country serves,
Prerogative and privilege preserves;
Of each our laws the certain limit show;

le spectacle des affaires, ayant, en matière de débats publics et pratiques, la supériorité que les Français ont dans les dissertations spéculatives et les entretiens de société. Pareillement, au milieu des sécheresses de sa polémique éclatent des magnificences subites, un jet de poésie, une prière sortie du plus profond du cœur; la source anglaise de passion concentrée s'est tout d'un coup rouverte avec une largeur et un élan qu'on ne rencontre point ailleurs :

Comme les rayons empruntés de la lune et des étoiles — luisent vainement pour le voyageur seul, las et égaré, — ainsi la pâle raison luit vainement pour l'âme. Et comme — ces feux roulants ne découvrent que la voûte céleste — sans nous éclairer ici-bas; tel le rayon vacillant de la raison — nous fut prêté, non pour assurer notre route incertaine, — mais pour nous guider là-haut vers un jour meilleur. — Et comme ces cierges de la nuit disparaissent — quand l'éclatant seigneur du jour gravit notre hémisphère, — ainsi pâlit la raison quand la religion se montre; — ainsi la raison meurt et s'évanouit dans la lumière surnaturelle [1].

One must not ebb, nor t'other overflow:
Betwixt the prince and parliament we stand,
The barriers of the state on either hand
May neither overflow, for then they drown the land.
When both are full they feed our bless'd abode,
Like those that water'd once the Paradise of God.
Some overpoise of sway, by turns, they share;
In peace the people; and the prince in war:
Consuls of moderate power in calms were made;
When the Gauls came, one sole Dictator sway'd.
Patriots in peace assert the people's right,
With noble stubbornness resisting might;
No lawless mandates from the court receive,
Nor lend by force, but in a body give.

1. Dim as the borrow'd beams of moon and stars
To lonely, weary, wand'ring travellers,
Is reason to the soul: and as on high

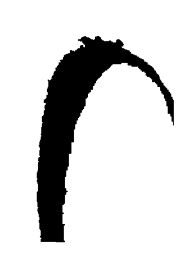
.... O Dieu miséricordieux, comme tu as bien préparé — pour nos jugements faillibles un guide infaillible! — Ton trône est une obscurité dans l'abîme de lumière, — un flamboiement de gloire qui interdit le regard. — Oh! enseigne-moi à croire en toi, tout caché que tu demeures, — à ne rien chercher au delà de ce que toi-même as révélé, — à prendre celle-là seule pour ma souveraine — que tu as promis de ne jamais abandonner! — Ma jeunesse imprudente a volé parmi les vains désirs; — mon âge viril, longtemps égaré par des feux vagabonds, — a suivi des lueurs fausses, et quand leur éclair a disparu, — mon orgueil a fait jaillir de lui-même d'aussi pompeuses étincelles. — Tel j'étais, tel par nature je suis encore. — A toi la gloire, à moi la honte. — Que toute ma tâche maintenant soit de bien vivre! Mes doutes sont finis[1].

Telle est la poésie de ces âmes sérieuses. Après

Those rolling fires discover but the sky,
Nor light us here; so Reason's glimm'ring ray
Was lent, not to assure our doleful way,
But guide ue upward to a better day.
And as those nightly tapers disappear
When day's bright lord ascends our hemisphere;
So pale grows Reason at Religion's sight,
So dies, and so dissolves in supernatural light.

1. *Religio Laici*, *Hind and Panther.*

But, gracious God! how well dost thou provide
For erring judgments an unerring guide!
Thy throne is darkness in th' abyss of light,
A blaze of glory that forbids the sight.
O teach me to believe thee thus conceal'd,
And search no farther than thyself reveal'd;
But her alone for my director take,
Whom thou hast promised never to forsake!
My thoughtless youth was wing'd with vain desires,
My manhood, long misled by wandering fires,
Follow'd false lights, and when their glimpse was gone,
My pride struck out new sparkles of her own.
Such was I; such by nature still I am:
Be thine the glory, and be mine the shame!
Good life be now my task; my doubts are done.



avoir erré dans les débauches et les pompes de la Restauration, Dryden entrait dans les graves émotions de la vie intérieure; quoique catholique, il sentait en protestant les misères de l'homme et la présence de la grâce; il était capable d'enthousiasme. De temps en temps un vers viril et poignant décèle, au milieu de ses raisonnements, la puissance de la conception et le souffle du désir. Quand le tragique se rencontre, il s'y assoit comme dans son domaine; au besoin, il fouille dans l'horrible. Dryden a décrit la chasse infernale et le supplice de la jeune fille déchirée par les chiens avec la sauvage énergie de Milton[1]. Par contraste il a aimé la nature; ce goût a toujours duré en Angleterre; les sombres passions réfléchies se détendent dans la grande paix et l'harmonie des champs. Au milieu de la dispute théologique se développent des paysages; il voit « de nouveaux bourgeons fleurir, de nouvelles fleurs « se lever, comme si Dieu eût laissé en cet endroit « les traces de ses pas et réformé l'année. Les col- « lines pleines de soleil brillaient dans le lointain « sous les rayons splendides, et, dans les prairies « au-dessous d'elles, les ruisseaux polis semblaient « rouler de l'or liquide. Enfin ils entendirent chan- « ter le coucou folâtre, dont la note proclamait la « fête du printemps[2]. » On démêle sous ses vers

1. *Theodore et Honoria.*

2. New blossoms flourish and new flowers arise,
As God had been abroad, and, walking there,
Had left his footsteps and reform'd the year.

réguliers une âme d'artiste[1]; quoique rétréci par les habitudes du raisonnement classique, quoique roidi par la controverse et la polémique, quoique impuissant à créer des âmes ou à peindre les sentiments naïfs et fins, il reste vraiment poëte; il est troublé, soulevé par les beaux sons et les belles formes; il écrit hardiment sous la pression d'idées véhémentes; il s'entoure volontiers d'images magnifiques; il s'émeut au bruissement de leurs essaims, au chatoiement de leurs splendeurs; il est au besoin musicien et peintre; il écrit des airs de bravoure qui ébranlent tous les sens, s'ils ne descendent pas jusqu'au cœur. Telle est cette ode pour la fête de sainte Cécile, admirable fanfare où le mètre et le son impriment dans les nerfs les émotions de l'esprit, chef-d'œuvre d'entraînement et d'art que Victor Hugo seul a renouvelé[2]. Alexandre est sur son trône dans le palais de Persépolis; à côté de lui, Thaïs florissante de beauté; devant lui, dans l'immense salle, tous ses glorieux capitaines. Et Timothée chante : il chante Bacchus, « Bacchus toujours beau,

The sunny hills from far were seen to glow
With glittering beams, and in the meads below
The burnished brooks appear'd with liquid gold to flow,
As last they heard the foolish cuckoo sing,
Whose note proclaim'd the holyday of spring.

1. For her the weeping heaven become serene,
For her the ground is clad in cheerful green,
For her the nightingales are taught to sing,
And nature for her has delayed the spring.

Ces vers charmants sur la duchesse d'York rappellent ceux de La Fontaine sur la princesse de Conti.

2. Par exemple dans son *Chant du Cirque*.

« Bacchus toujours jeune; le joyeux dieu vient en « triomphe : sonnez les trompettes ! battez les tam- « bours ! Il vient la face empourprée, les yeux riants ; « que les hautbois résonnent ! Il vient, il vient, Bac- « chus toujours beau, toujours jeune; Bacchus a le « premier établi les joies du vin ; les dons de Bac- « chus sont un trésor ; le vin est le plaisir du sol- « dat; riche est le trésor, doux est le plaisir; doux « est le plaisir après la peine[1]. » — Et sous les sons vibrants, le roi se trouble; ses joues s'enflamment, ses combats lui reviennent en mémoire; il défie les hommes et les dieux. Alors un chant triste l'apaise : Timothée pleure la mort de Darius trahi. Puis un chant tendre l'amollit : Timothée célèbre l'amour et la rayonnante beauté de Thaïs. Tout à coup les sons de la lyre s'enflent; ils s'enflent plus haut; ils grondent comme un tonnerre ; le roi assoupi se redresse égaré, les yeux fixes. « Vengeance ! vengeance ! re- « garde les Furies qui se lèvent; regarde les ser- « pents qu'elles brandissent, comme ils sifflent dans

1. The praise of Bacchus then the sweet musician sung,
Of Bacchus, ever fair and ever young.
The jolly god in triumph comes;
Sound the trumpets, beat the drums.
Flush'd with a purple grace,
He shows his honest face.
Now give the hautboys breath ; he comes! he comes!
Bacchus! ever fair and young,
Drinking joys did first ordain ;
Bacchus' blessings are a treasure,
Drinking is the soldiers's pleasure;
Rich the treasure,
Sweet the pleasure;
Sweet is pleasure after pain.

« l'air ! et ces étincelles qui jaillissent de leurs yeux ! « Vois cette bande de spectres, chacun une torche à « la main : ce sont les spectres des Grecs immolés « dans les batailles, laissés sur la plaine sans sé- « pulture, sans honneur ! Regarde comme ils se- « couent leurs torches, comme ils les lèvent, comme « ils montrent les palais persans, les temples étin- « celants des dieux leurs ennemis[1] ! » — Les princes applaudissent, ils saisissent des flambeaux, ils courent, Thaïs la première, et la nouvelle Hélène brûle la nouvelle Troie ! Ainsi jadis la musique attendrissait, exaltait, maîtrisait les hommes ; les vers de Dryden, en décrivant son pouvoir, l'ont retrouvé.

X

Ce fut là une de ses dernières œuvres ; toute brillante et poétique, elle était née parmi les pires tris-

1. Now strike the golden lyre again :
And louder yet, and yet a louder strain.
Break his bands of sleep asunder,
And rouse him, like a rattling peal of thunder.
Hark, hark, the horrid sound
Has rais'd up his head,
As awak'd from the dead,
And amaz'd, he stares around.
Revenge ! revenge ! Timotheus cries,
See the furies arise !
See the snakes that they bear,
How they hiss in the air !
And the sparkles that flash from their eyes !
Behold a ghastly band,
Each a torch in his hand !
These are Grecian ghosts, that in battle were slain,

tesses. Le roi pour lequel il avait écrit était détrôné et chassé; la religion qu'il avait embrassée était méprisée et opprimée; catholique et royaliste, il était confiné dans un parti vaincu, que la nation considérait avec ressentiment et avec défiance comme l'adversaire naturel de la liberté et de la raison. Il avait perdu les deux places qui le faisaient vivre; il subsistait misérablement, chargé de famille, obligé de soutenir ses fils à l'étranger, traité en mercenaire par un libraire grossier, forcé de lui demander de l'argent pour payer une montre qu'on ne voulait pas lui laisser à crédit, priant lord Bolingbroke de le protéger contre ses injures, vilipendé par son boutiquier quand la page promise n'était pas pleine au jour dit. Ses ennemis le persécutaient de pamphlets; le puritain Collier flagellait brutalement ses comédies; on le damnait sans pitié et en conscience. Il était malade depuis longtemps, impotent, contraint de beaucoup écrire, réduit à exagérer la flatterie pour obtenir des grands l'argent indispensable que les éditeurs ne lui donnaient pas[1]. « Ce que Virgile a

And unbury'd remain
Inglorious on the plain:
Give the vengeance due
To the valiant crew:
Behold how they toss their torches on high,
How they point to the Persian abodes,
And glitt'ring temples of their hostile gods!
The princes applaud with a furious joy,
And the King seiz'd a flambeau with a zeal to destroy.
Thaïs led the way,
To light him to his prey,
And, like another Helen, fir'd another Troy.

1. On lui payait dix mille vers deux cent cinquante guinées.

« composé[1], disait-il, dans la vigueur de son âge, « dans l'abondance et le loisir, j'ai entrepris de le « traduire dans le déclin de mes années; luttant « contre le besoin, opprimé par la maladie, contraint « dans mon génie, exposé à voir mal interpréter tout « ce que je dis, avec des juges qui, à moins d'être « très-équitables, sont déjà indisposés contre moi « par le portrait diffamatoire qu'on a fait de mon « caractère. » Quoique bien disposé pour lui-même, il savait que sa conduite n'avait pas toujours été digne, et que tous ses écrits n'étaient pas durables. Né entre deux époques, il avait oscillé entre deux formes de vie et deux formes de pensée, n'ayant atteint la perfection ni de l'une ni de l'autre, ayant gardé des défauts de l'une et de l'autre, n'ayant point trouvé dans les mœurs environnantes un soutien digne de son caractère, ni dans les idées environnantes une matière digne de son talent. S'il avait institué la critique et le bon style, cette critique n'avait trouvé place qu'en des traités pédantesques ou des préfaces décousues; ce bon style restait dépaysé dans des tragédies enflées, dispersé en des traductions multipliées, égaré en des pièces d'occasion, en des odes de commande, en des poëmes de parti, ne rencontrant que de loin en loin un souffle
de l'employer et un sujet capable de le sou
d'efforts pour un effet médiocre! C'est la
naturelle de l'homme. Au bout

1. *Post-scriptum* de la traduction de

la douleur et l'agonie. La gravelle, la goutte, depuis longtemps, ne lui laissaient plus de relâche; un érésipèle couvrit sa jambe. Vers le mois d'avril 1700, il essaya de sortir; son pied foulé se gangrena; on voulut tenter l'opération, mais il jugea que ce qui lui restait de santé et de bonheur n'en valait pas la peine. Il mourut à soixante-neuf ans.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LIVRE II.

LA RENAISSANCE.

(Suite.)

CHAPITRE III. — BEN JONSON.

CHAPITRE IV. — SHAKSPEARE.

CHAPITRE V. — LA RENAISSANCE CHRÉTIENNE.

CHAPITRE VI. — MILTON.

LIVRE III.

L'AGE CLASSIQUE.

CHAPITRE I. — LA RESTAURATION.

§ 1. Les viveurs.

§ 2. Les mondains.

CHAPITRE II. — DRYDEN.

FIN DE LA TABLE.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

